

LA COMTESSE DE SALISBURY  
(1839)



ALEXANDRE DUMAS

# La comtesse de Salisbury

LE JOYEUX ROGER  
2012

Cette édition a été établie à partir celle de Alexandre Cadot, Paris, 1848, 2<sup>e</sup> éd., en 6 volumes.

Nous en avons modernisé l'orthographe, en uniformisant quelques noms propres écrits de façon différente en divers endroits, et modifié la ponctuation déficiente ou fantaisiste.

Nous avons également modifié la numérotation des chapitres et rectifié quelques erreurs évidentes à la lumière de l'édition des *Œuvres complètes d'Alexandre Dumas* parue à Paris, en 1856, au Bureau des publications littéraires du *Siècle* (treizième série).

ISBN : 978-2-923981-18-5

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## Introduction

L'histoire de France, grâce à MM. Mézeray, Velly et Anquitol, a acquis une telle réputation d'ennui, qu'elle en peut disputer le prix avec avantage à toutes les histoires du monde connu : aussi le roman historique fut-il chose complètement étrangère à notre littérature jusqu'au moment où nous arrivèrent les chefs-d'œuvre de Walter Scott. Je dis étrangère, car je ne présume pas que l'on prenne sérieusement pour romans historiques *le Siège de La Rochelle*, de madame de Genlis, et *Mathilde, ou les Croisades*, de madame Cottin. Jusqu'à cette époque nous ne connaissions donc réellement que le roman pastoral, le roman de mœurs, le roman d'alcôve, le roman de chevalerie, le roman de passion, et le roman sentimental. L'*Astrée*, *Gil Blas*, *le Sofa*, *le petit Jehan de Saintré*, *Manon Lescaut* et *Amélie Mansfield* furent les chefs-d'œuvre de chacun de ces genres.

Il en advint que notre étonnement fut grand en France lorsque, après avoir lu *Ivanhoé*, *le Château de Kenilworth*, *Richard en Palestine*, nous fûmes forcés de reconnaître la supériorité de ces romans sur les nôtres. C'est que Walter Scott aux qualités instinctives de ses prédécesseurs joignait les connaissances acquises, à l'étude du cœur des hommes la science de l'histoire des peuples ; c'est que, doué d'une curiosité archéologique, d'un coup d'œil exact, d'une puissance vivifiante, son génie résurrectionnel évoque toute une époque, avec ses mœurs, ses intérêts, ses passions, depuis Gurth le gardien de pourceaux jusqu'à Richard le chevalier noir, depuis Michaël Lambourn le spadassin jusqu'à Élisabeth la reine régicide, depuis le chevalier du Léopard jusqu'à Salah-Eddin le royal médecin ; c'est que sous sa plume enfin hommes et choses reprennent vie et place à la date où ils ont existé, que le lecteur se trouve insensiblement transporté au milieu d'un monde complet, dans toutes les harmonies

de son échelle sociale, et qu'il se demande s'il n'est pas descendu, par quelque escalier magique, dans un de ces univers souterrains comme on en trouve dans *les Mille et une Nuits*.

Mais nous ne nous rendîmes point ainsi tout d'abord, et nous crûmes longtemps que cet intérêt inconnu que nous trouvions dans les romans de Walter Scott tenait à ce que l'histoire d'Angleterre offrait par ses événements plus de variété que la nôtre. Nous préférions attribuer la supériorité que nous ne pouvions nier à l'enchaînement des choses plutôt qu'au génie de l'homme. Cela consolait notre amour-propre, et mettait Dieu de moitié dans notre défaite. Nous étions encore retranchés derrière cet argument, nous y défendant, du moins mal qu'il nous était possible, lorsque *Quentin Durward* parut et battit en brèche le rempart de nos paresseuses excuses. Il fallut dès lors convenir que notre histoire avait aussi ses pages romanesques et poétiques ; et, pour comble d'humiliation, un Anglais les avait lues avant nous, et nous ne les connaissions encore que traduites d'une langue étrangère.

Nous avons le défaut d'être vaniteux ; mais en échange nous avons le bonheur de ne pas être entêté : vaincu, nous avouons franchement notre défaite, par la certitude que nous avons de rattraper quelque jour la victoire. Notre jeunesse, que les circonstances graves de nos derniers temps avaient préparée à des études sérieuses, se mit ardemment à l'œuvre ; chacun s'enfonça dans la mine historique de nos bibliothèques, cherchant le filon qui lui paraissait le plus riche : Buchon, Thierry, Barante, Sismondi et Guizot en revinrent avec des trésors qu'ils déposèrent généreusement sur nos places publiques, afin que chacun pût y puiser.

Aussitôt la foule se précipita sur le minerais, et pendant quelques années il y eut un grand gaspillage de pourpoints, de chaperons et de poulaines ; un grand bruit d'armures, de heaumes et de dagues ; une grande confusion entre la langue d'Oil et la langue d'Oc : enfin, du creuset de nos alchimistes modernes

sortirent *Cinq-Mars* et *Notre-Dame de Paris*, deux lingots d'or pour un monceau de cendres.

Cependant les autres tentatives, tout incomplètes qu'elles étaient, produisirent du moins un résultat, ce fut de donner le goût de notre histoire : mauvais, médiocre ou bon, tout ce qui fut écrit sur ce sujet fut à peu près lu, et, lorsqu'on connut les noms de nos chroniqueurs, on se figura que l'on connaissait aussi leurs chroniques. Chacun alors passa de la science de l'histoire générale au désir de connaître l'histoire privée ; cette disposition d'esprit fut habilement remarquée par les Ouvrard littéraires : il se fit aussitôt une immense commande de mémoires inédits ; chaque époque eut son Brantôme, sa Motteville et son Saint-Simon : tout cela se vendit jusqu'au dernier exemplaire ; il n'y eut que les Mémoires de Napoléon qui s'écoulèrent difficilement, ils arrivaient après la Contemporaine.

L'école positive cria que tout cela était un grand malheur ; qu'on n'apprenait rien de réel ni de solide dans les romans historiques et avec les mémoires apocryphes ; que c'étaient des branches fausses et bâtarde qui n'appartenaient à aucun genre de littérature, et que ce qui restait de ces rapsodies dans la tête de ceux qui les avaient lues ne servait qu'à leur donner une fausse idée des hommes et des choses, en les leur faisant envisager sous un faux point de vue ; que d'ailleurs l'intérêt dans ces sortes de productions était toujours absorbé par le personnage d'imagination, et que, par conséquent, c'était la partie romanesque qui laissait le plus de souvenirs. On leur opposa Walter Scott, qui certes a plus appris à ses compatriotes de faits historiques avec ses romans que Hume, Robertson et Lingard avec leurs histoires : ils répondirent que cela était vrai, mais que nous n'avons rien fait qui pût se comparer à ce qu'avait fait Walter Scott ; et sur ce point ils avaient raison : en conséquence, ils renvoyaient impitoyablement aux chroniqueurs mêmes ; et sur ce point ils avaient tort.

À moins d'une étude particulière de langue, que tout le monde

n'a pas le temps de faire, et qui cause une fatigue que les hommes spéciaux ont seuls le courage de supporter, nos chroniques sont assez difficiles à lire, depuis Villehardouin jusqu'à Joinville, c'est-à-dire depuis la fin du douzième siècle jusqu'à la fin du quatorzième ; et cependant dans cet intervalle sont compris les règnes les plus importants de notre troisième race monarchique. C'est l'époque où le monde chrétien de saint Louis succède au monde païen de Charlemagne ; la civilisation romaine s'efface, la civilisation française commence ; la féodalité a remplacé la cheftainerie ; la langue se forme à la rive droite de la Loire ; l'art revient d'Orient avec les croisés ; les basiliques croulent, les cathédrales s'élèvent ; les femmes marquent dans la société les places qu'elles y occuperont un jour ; le peuple ouvre les yeux à la lumière politique ; les parlements s'établissent, les écoles se fondent ; un roi déclare que, puisqu'ils sont Francs de nom, les Français doivent naître francs de corps. Le salaire succède au servage, la science s'allume, le théâtre prend naissance, les États européens se constituent ; l'Angleterre et la France se séparent, les ordres chevaleresques sont créés, les routiers se dispersent, les armées s'organisent, l'étranger disparaît du sol national, les grands fiefs et les petites royautes se réunissent à la couronne ; enfin, le grand arbre de la féodalité, après avoir porté tous ses fruits, tombe sous la hache de Louis XI, le bûcheron royal : c'est, comme on le voit, le baptême de la France, qui perd son vieux nom de Gaule ; c'est l'enfance de l'ère dont nous sommes l'âge mûr ; c'est le chaos d'où sort notre monde.

Il y a plus, c'est que, si pittoresques que soient Froissard, Monstrelet et Juvénal des Ursins, qui remplissent à eux trois un autre intervalle de près de deux siècles, leurs chroniques sont plutôt des fragments réunis qu'une œuvre complète, des journaux quotidiens que des mémoires annuels ; point de fil conducteur que l'on puisse suivre dans ce labyrinthe, point de soleil qui pénètre dans ces vallées sombres, point de chemins tracés dans ces forêts vierges ; rien n'est centre : ni peuple, ni noblesse, ni



royauté ; tout, au contraire, est divergent, et chaque ligne tend à un nouveau point du monde. On saute sans liaison de l'Angleterre en Espagne, de l'Espagne en Flandre, de la Flandre en Turquie. Les petits calculs sont si multipliés qu'ils cachent les grands intérêts, et que jamais on n'entrevoit dans cette nuit obscure la main lumineuse de Dieu tenant les rênes du monde et le poussant invariablement vers le progrès : ainsi donc l'homme superficiel qui lirait Froissard, Monstrelet et Juvénal des Ursins, n'en conserverait en mémoire que des anecdotes sans suite, des événements sans résultats ou des catastrophes sans causes.

Le lecteur se trouve, par conséquent, enfermé entre l'histoire proprement dite, qui n'est qu'une compilation ennuyeuse de dates et de faits rattachés chronologiquement les uns aux autres, entre le roman historique, qui, à moins d'être écrit avec le génie et la science de Walter Scott, n'est qu'une lanterne magique sans lumière, sans couleur et sans portée, et enfin, entre les chroniques originales, source certaine, profonde et intarissable, mais d'où l'eau sort si troublée qu'il est presque impossible à des yeux inhabiles de voir le fond à travers des flots.

Comme nous avons toujours eu le désir de consacrer une part de notre vie d'artiste à des productions historiques (ce n'est point de nos drames qu'il est question ici), nous nous sommes enfermé nous-même dans ce triangle, et nous avons songé logiquement au moyen d'en sortir en laissant la porte ouverte derrière nous : après avoir étudié l'un après l'autre la chronique, l'histoire et le roman historique, après avoir bien reconnu que la chronique ne peut être considérée que comme source où l'on doit puiser, nous avons espéré qu'il restait une place à prendre entre ces hommes qui n'ont point assez d'imagination et ces hommes qui en ont trop ; nous nous sommes convaincu que les dates et les faits chronologiques ne manquaient d'intérêt que parce qu'aucune chaîne vitale ne les unissait entre eux, et que le cadavre de l'histoire ne nous paraissait si repoussant que parce que ceux qui l'avaient préparé avaient commencé par en extraire le sang, puis

par enlever les chairs nécessaires à la ressemblance, les muscles nécessaires au mouvement, enfin les organes nécessaires à la vie ; ce qui en avait fait un squelette sans cœur.

D'un autre côté, le roman historique, n'ayant pas la puissance de résurrection, s'était borné à des essais galvaniques ; il avait affublé le cadavre d'habits à sa guise, et, se contentant de l'exactitude convenue chez Babin et chez Sanctus, lui avait teint les sourcils, peint les lèvres, étendu du rouge sur les joues, et, le plaçant en contact avec la pile de Volta, lui avait fait faire deux ou trois soubresauts grotesques qui lui avaient donné l'apparence de la vie. Ceux-là étaient tombés dans un excès contraire : au lieu de faire de l'histoire un squelette sans cœur, ils en avaient fait un mannequin sans squelette.

La grande difficulté, selon nous, est de se garder de ces deux fautes, dont la première, nous l'avons dit, fut de maigrir le passé comme l'a fait l'histoire, et la seconde de défigurer l'histoire comme l'a fait le roman. Le seul moyen de la vaincre serait donc, selon nous, aussitôt qu'on a fait choix d'une époque, de bien étudier les intérêts divers qui s'y agitent entre le peuple, la noblesse et la royauté ; de choisir parmi les personnages principaux de ces trois ordres ceux qui ont pris une part active aux événements accomplis pendant la durée de l'œuvre que l'on exécute ; de rechercher minutieusement quels étaient l'aspect, le caractère et le tempérament de ces personnages, afin qu'en les faisant vivre, parler et agir dans cette triple unité, on puisse développer chez eux les passions qui ont amené ces catastrophes désignées au catalogue des siècles par des dates et des faits auxquels on ne peut s'intéresser qu'en montrant la manière vitale dont ils ont pris place dans la chronologie.

Celui qui accomplirait ces conditions aurait donc évité ces deux écueils, puisque la vérité, tout en retrouvant un corps et une âme, serait rigoureusement observée, et puisqu'aucun personnage d'imagination ne viendrait se mêler aux personnages réels, qui accompliraient entre eux seuls le drame et l'histoire.

L'art ne serait alors employé qu'à suivre le fil qui, en serpentant dans le triple étage de la société, enchaîne les événements les uns aux autres, et l'imagination n'aurait d'autre office que celui de dégager de toute vapeur étrangère l'atmosphère dans laquelle ces événements se sont accomplis, afin que le lecteur, parti du commencement d'un règne et arrivé à sa fin, puisse en se retournant embrasser d'un coup d'œil tout l'espace parcouru entre les deux horizons.

Je sais bien que la tâche sera plus rude comme travail et moins rétribuée comme gloire, puisque la fantaisie n'aura plus rien à faire dans une pareille œuvre, et que toutes ses créations appartiendront à Dieu. Quant à ce qu'on pourrait perdre en intérêt, on le regagnera, nous en sommes certain, en réalité puisque l'on sera bien convaincu que ce ne sont point des êtres fictifs dont on suivra les traces depuis leur naissance jusqu'à leur mort, à travers leurs amours ou leurs haines, leur honte ou leur gloire, leurs joies ou leurs douleurs.

Au reste, cette tâche est celle que nous nous étions imposée il y a quatre ans lorsque nous publiâmes, pour servir de base à ce système, cette longue préface intitulée *Gaule et France*, qui contenait les faits les plus importants de notre histoire, depuis l'établissement des Germains dans les Gaules jusqu'aux divisions amenées entre la France et l'Angleterre par la mort de Charles-le-Bel. Aujourd'hui, nous reprenons notre récit où nous l'avons laissé alors ; nous substituons la forme de la chronique à celle de l'annale, et nous abandonnons la concision chronologique pour le développement pittoresque.

Complétons notre pensée par un apologue oriental qui nous revient à la mémoire.

Lorsque Dieu eut créé la terre, il eut l'idée, au grand dépit de Satan, qui l'avait regardé faire et qui la croyait déjà à lui, de donner un maître à la création : il forma donc l'homme à son image, lui transmit la vie en lui touchant le front du bout du doigt, lui montra l'Éden qu'il habitait, lui nomma les animaux qui devaient

lui être soumis, lui indiqua les fruits dont il pouvait se nourrir ; puis s'envola pour aller semer ces milliers de mondes qui roulent dans l'espace. À peine eut-il disparu que Satan entra pour voir l'homme de plus près ; l'homme, fatigué de sa création, s'était endormi.

Alors Satan l'examina dans tous ses détails avec une attention haineuse que la perfection de ses formes et leur harmonie entre elles ne fit qu'augmenter encore ; cependant il ne pouvait lui faire aucun mal physique, car l'esprit de Dieu veillait sur lui : il allait donc s'éloigner, désespérant de posséder ce corps et de perdre cette âme, lorsqu'il s'avisa de frapper doucement sur l'homme avec son doigt ; arrivé à la poitrine, il entendit qu'elle sonnait le creux.

— Bon, dit Satan, il y a là un vide, j'y mettrai des passions.

Eh bien ! c'est l'histoire des passions que Satan mit dans ces poitrines creuses que nous allons offrir à nos lecteurs.

Le 25 septembre 1338, à cinq heures moins un quart du soir, la grande salle du palais de Westminster n'était encore éclairée que par quatre torches, maintenues par des poignées de fer scellées aux angles des murs, et dont la lueur incertaine et tremblante avait grand-peine à dissiper l'obscurité causée par la diminution des jours, si sensible déjà vers la fin de l'été et le commencement de l'automne. Cependant cette lumière était suffisante pour guider dans les préparatifs du souper les gens du château, qu'on voyait, au milieu de cette demi-teinte, s'empresser de couvrir des mets et des vins les plus recherchés de cette époque une longue table étagée à trois hauteurs différentes, afin que chacun des convives pût s'y asseoir à la place que lui assignait sa naissance ou son rang. Lorsque ces préparatifs furent achevés, le maître-d'hôtel entra gravement par une porte latérale, fit avec lenteur le tour du service pour s'assurer que chaque chose était à sa place ; puis, l'inspection finie, il s'arrêta devant un valet qui attendait ses ordres près de la grande porte, et lui dit avec la dignité d'un homme qui connaît l'importance de ses fonctions :

— Tout va bien ; *cornez l'eau*<sup>1</sup>.

Le valet approcha de ses lèvres une petite trompe d'ivoire qu'il portait suspendue en bandoulière, et en tira trois sons prolongés ; aussitôt la porte s'ouvrit, cinquante varlets entrèrent à la suite les uns des autres, tenant des torches à la main, et, se séparant en deux bandes qui s'étendaient sur toute la longueur de la salle, se rangèrent le long du mur ; cinquante pages les suivirent, portant des aiguères et des bassins d'argent, et se placèrent sur la même ligne que les varlets ; puis enfin, derrière eux, deux hérauts parurent, tirèrent chacun à soi la tapisserie blasonnée qui

1. On appelait *corner l'eau* donner le signal du dîner, parce que les convives se lavaient les mains avant de se mettre à table.

servait de portière, et se tinrent debout de chaque côté de l'entrée en criant à voix haute :

— Place à monseigneur le roi et à madame la reine d'Angleterre !

Au même instant, le roi Édouard III parut, donnant la main à madame Philippe de Hainaut sa femme : ils étaient suivis des chevaliers et des dames les plus renommés de la cour d'Angleterre, qui était à cette époque une des plus riches du monde en noblesse, en vaillance et en beauté. Sur le seuil de la salle, le roi et la reine se séparèrent, passant chacun d'un côté de la table et gagnant le bout le plus élevé. Ils furent suivis dans cette espèce de manœuvre par tous les convives, qui, arrivés à la place qui leur était destinée, se retournèrent chacun vers le page attaché à son service ; celui-ci versa l'eau de l'aiguière dans le bassin, et présenta à laver aux chevaliers et aux dames. Cette cérémonie préparatoire achevée, les convives passèrent sur les bancs qui entouraient la table, les pages allèrent replacer l'argenterie sur les magnifiques dressoirs où ils l'avaient prise, et revinrent attendre, debout et immobiles, les ordres de leurs maîtres.

Édouard était tellement absorbé dans ses pensées que le premier service fut enlevé avant qu'il s'aperçût que la place la plus proche de sa gauche était restée vacante, et qu'il manquait un convive à son festin royal. Cependant, après un instant de silence que personne n'osa interrompre, soit qu'ils errassent au hasard, soit qu'ils cherchassent à se fixer, ses yeux parcoururent cette longue file de chevaliers et de dames étincelantes d'or et de pierreries sous la lumière ruisselante de cinquante torches, s'arrêtèrent un instant, avec une expression indéfinissable de désirs amoureux, sur la belle Alix de Granfton, assise entre son père, le comte d'Erby, et son chevalier, Pierre de Montaigu, auquel, en récompense de ses bons et loyaux services, le roi venait de donner la comté de Salisbury, et finirent enfin par se fixer avec surprise sur cette place si proche de lui que chacun se fût disputé l'honneur de la remplir, et qui cependant était restée

vide. Cette vue changea sans doute l'ordre de pensées que suivait l'esprit d'Édouard : car il jeta sur toute l'assemblée un regard d'interrogation auquel personne ne répondit. Voyant donc qu'il fallait une demande directe pour obtenir une explication précise, il se tourna vers un jeune et noble chevalier du pays de Hainaut, qui tranchait devant la reine :

— Messire Gautier de Mauny, lui dit-il, sauriez-vous, par hasard, quelle importante affaire nous prive aujourd'hui de la présence de notre hôte et cousin le comte Robert d'Artois ? Serait-il rentré dans la grâce de notre oncle, le roi Philippe de France, et aurait-il été si pressé de quitter notre île qu'il ait oublié de nous faire sa visite d'adieu ?

— Je présume, Sire, répondit Gautier de Mauny, que monseigneur le comte Robert n'aurait point oublié si promptement que le roi Édouard a eu la générosité de lui donner un asile que, par crainte du roi Philippe, lui avaient refusé les comtes d'Auvergne et de Flandre.

— Je n'ai cependant fait que ce que je devais, Gautier : le comte Robert est de lignée royale, puisqu'il descend du roi Louis VIII, et c'était bien le moins que je le recueillis. D'ailleurs, le mérite de l'hospitalité est moins grand de ma part qu'il ne l'eût été de celle des princes que vous venez de citer. L'Angleterre est, par la grâce du ciel, une île plus difficile à conquérir que les montagnes de l'Auvergne et les marais de Flandre, et peut braver impunément la colère de notre suzerain, le roi Philippe. Mais n'importe, je n'en tiens pas moins à savoir ce qu'est devenu notre hôte. En avez-vous appris quelque nouvelle, Salisbury ?

— Pardon, Sire, répondit le comte ; mais vous me demandez une chose à laquelle je ne saurais faire une réponse convenable. Depuis quelque temps mes yeux sont tellement éblouis par la splendeur d'un seul visage, mes oreilles sont tellement attentives à la mélodie d'une seule voix, que le comte Robert, tout petit-fils de roi qu'il est, fût-il passé devant moi en me disant lui-même où il allait, je ne l'aurais probablement ni vu ni entendu. Mais atten-

dez, sire ; car voici un jeune bachelier<sup>1</sup> qui se penche sur mon épaule, et qui a probablement quelque chose à me dire à ce sujet.

En effet, Guillaume de Montaigu, neveu de Salisbury, derrière lequel il se tenait debout, s'inclinait et lui disait en ce moment quelques mots à l'oreille.

— Eh bien ? dit le roi.

— Je ne m'étais pas trompé, continua Salisbury ; Guillaume l'a rencontré ce matin.

— Et où cela ? dit le roi en adressant directement la parole au jeune bachelier.

— Sur les bords de la Tamise, Sire ; il descendait vers Greenwich, et sans doute allait-il à la chasse, car il portait sur son gant le plus joli faucon muscadin qui ait jamais été dressé pour le vol de l'alouette.

— À quelle heure cela ? dit le roi.

— Vers tierce, Sire.

— Et qu'alliez-vous faire de si bon matin sur les bords de la Tamise ? dit d'une voix douce la belle Alix.

— Rêver, répondit en soupirant le jeune homme.

— Oui, oui, dit en riant Salisbury ; il paraît que Guillaume n'est pas heureux dans ses amours, car, depuis quelque temps je lui vois tous les symptômes d'une passion sans espoir.

— Mon oncle ! dit Guillaume en rougissant.

— Vraiment ! s'écria avec une curieuse naïveté la belle Alix ; si cela est, je veux devenir votre confidente.

— Prenez pitié de moi au lieu de me railler, madame, murmura d'une voix étouffée Guillaume, qui fit en même temps un pas en arrière, et porta la main à ses yeux pour cacher deux grosses larmes qui tremblaient au bord de sa paupière.

— Pauvre enfant ! dit Alix ; mais il paraît que c'est chose sérieuse.

— Des plus sérieuses, répondit avec une gravité apparente le

1. On appelait ainsi les fils de famille qui possédaient moins de quatre bachelles de terre.



comte de Salisbury ; mais c'est un bachelier discret que Guillaume, et je vous préviens que vous ne saurez son secret que lorsque vous serez sa tante.

Alix rougit à son tour.

— Alors tout s'explique, dit le roi : la chasse l'aura emporté jusqu'à Gravesend, et nous ne le reverrons que demain à déjeuner.

— Je crois que Votre Altesse se trompe, dit le comte Jean de Hainaut ; car j'entends dans l'antichambre quelque chose comme un bruit de voix qui pourrait bien annoncer son retour.

— Il sera le bienvenu, répondit le roi.

Au même instant, la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants, et le comte Robert, magnifiquement vêtu, entra dans la salle suivi de deux ménestrels jouant de la viole ; derrière eux marchaient deux jeunes filles nobles portant sur un plat d'argent un héron rôti, auquel on avait laissé, afin qu'il fût plus facile à reconnaître, son long bec et ses longues pattes ; enfin, derrière les jeunes filles, venait, sautant et grimaçant, un jongleur qui accompagnait les ménestrels en frappant sur un tambour de basque.

Robert d'Artois commença lentement le tour de la table, suivi de ce singulier cortège, et, s'arrêtant près du roi qui le regardait avec étonnement, il fit signe aux deux jeunes filles de déposer le héron devant lui.

Édouard bondit plutôt qu'il ne se leva, et, se retournant vers Robert d'Artois, il le regarda avec des yeux étincelants de colère ; mais voyant que son regard ne pouvait faire baisser celui du comte :

— Qu'est-ce à dire, notre hôte ? s'écria-t-il d'une voix tremblante ; est-ce ainsi que se paie en France l'hospitalité ? et un misérable héron, dont mes faucons et mes chiens méprisent la chair, est-il gibier royal que l'on puisse servir devant nous ?

— Écoutez, Sire, dit le comte Robert d'une voix calme et forte : il m'est venu en tête, lorsque mon faucon a pris aujourd'hui cette bête, que le héron était le plus lâche des oiseaux,

puisqu'il a peur de son ombre, et que, lorsqu'il la voit marcher près de lui au soleil, il crie et pleure comme s'il était en danger de mort ; alors j'ai pensé que le plus lâche des oiseaux devait être servi au plus lâche des rois !

Édouard porta la main à son poignard.

— Or, le plus lâche des rois, continua Robert sans paraître remarquer ce geste, n'est-ce pas Édouard d'Angleterre, héritier par sa mère Isabelle du royaume de France, et qui cependant n'a pas le courage de le reprendre à Philippe de Valois, qui le lui a volé ?

Un silence terrible succéda à ces mots. Chacun s'était levé, connaissant la violence du roi, et tous les yeux étaient fixés sur ces deux hommes, dont l'un venait de dire à l'autre de si mortelles paroles. Cependant toutes les prévisions furent trompées : le visage d'Édouard reprit peu à peu l'apparence du calme ; il secoua la tête comme pour faire tomber de ses joues la rougeur qui les couvrait ; puis, posant lentement sa main sur l'épaule de Robert :

— Vous avez raison, Comte, lui dit-il d'une voix sourde ; j'avais oublié que j'étais petit-fils de Charles IV de France : vous m'en faites souvenir, merci ; et, quoique le motif qui vous pousse soit plutôt votre haine pour Philippe qui vous a banni, que votre reconnaissance pour moi qui vous ai reçu, je ne vous en suis pas moins obligé ; car maintenant que, grâce à vous, cela m'est revenu à la pensée que j'étais le véritable roi de France, soyez tranquille, je ne l'oublierai pas ; et, comme preuve, écoutez le vœu que je vais faire. Asseyez-vous, mes nobles seigneurs, et n'en perdez pas un mot, je vous prie.

Tout le monde obéit ; Édouard et Robert restèrent seuls debout.

Alors le roi, étendant la main droite sur la table :

— Je jure, dit-il, par ce héron, chair de couard et de lâche, et que l'on a placé devant moi parce qu'il est le plus lâche et le plus couard des oiseaux, qu'avant six mois j'aurai passé la mer avec

une armée et que j'aurai mis le pied sur la terre de France, soit que j'entre par le Hainaut, la Guienne ou la Normandie ; je jure que je combattrai le roi Philippe partout où je le rencontrerai, toutefois que les hommes de ma suite ou de mon armée seront seulement un contre dix. Je jure enfin qu'avant six ans de ce jour j'aurai campé en vue du clocher de la noble église Saint-Denis, où est enterré le corps de mon aïeul ; et je jure cela nonobstant le serment de vassalité que j'ai fait au roi Philippe à Amiens, et qui m'a été surpris comme à un enfant que j'étais. Ah ! comte Robert, vous voulez des batailles et des mêlées ; eh bien ! je vous promets que jamais ni Achille, ni Pâris, ni Hector, ni Alexandre de Macédoine, qui conquit tant de pays, n'aura fait sur sa route pareil ravage à celui que je ferai en France, à moins cependant qu'il ne plaise à Dieu, à monseigneur Jésus et à la bienheureuse vierge Marie de me faire mourir à la peine et avant l'accomplissement de mon vœu. J'ai dit. Maintenant, enlevez le héron, Comte, et venez vous asseoir près de moi.

— Pas encore, Sire, pas encore, répondit Robert : il faut que le héron fasse le tour de la table ; il y a peut-être bien ici quelque noble chevalier qui tiendra à honneur de joindre son vœu à celui du roi.

À ces mots, il ordonna aux deux jeunes filles de reprendre le plat d'argent, et se remit de nouveau en route, suivi par elles et par les ménestrels qui jouaient de la viole pendant que les jeunes filles chantaient une chanson de Guilbert de Berneville ; et, en jouant et en chantant ainsi, ils arrivèrent derrière le comte de Salisbury, qui était assis, comme nous l'avons dit, près de la belle Alix de Granfton. Alors Robert d'Artois s'arrêta, et fit signe aux jeunes filles de poser le héron devant le chevalier. Elles obéirent.

— Beau chevalier, dit Robert, vous avez entendu ce qu'a dit le roi Édouard : au nom du Christ, le roi du monde, je vous adjure de vouer à notre héron.

— Vous avez bien fait, dit Salisbury, de m'adjurer par le saint nom de Jésus, car si vous l'eussiez fait au nom de la Vierge,

je vous aurais refusé, ne sachant plus maintenant si elle est au ciel ou sur la terre, tant la dame qui me tient en son servage est fière, sage et belle. Jamais elle ne m'a dit encore qu'elle m'aimait, jamais elle ne m'a rien accordé, car jamais encore je n'ai osé la requérir d'amour. Eh bien ! aujourd'hui, je la supplie de m'octroyer une faveur, c'est de poser son doigt sur un de mes yeux.

— Sur mon âme ! dit tendrement Alix, une dame que requiert si respectueusement son chevalier ne saurait lui répondre par un refus. Vous avez demandé un de mes doigts, comte, je veux être prodigue envers vous : voici toute ma main.

Salisbury la saisit et la baisa plusieurs fois avec transport, puis il la posa sur son visage de manière qu'elle lui couvrît entièrement l'œil droit. Alix souriait, ne comprenant rien à cette action. Salisbury s'en aperçut.

— Croyez-vous cet œil bien fermé ? lui dit-il.

— Certainement, répondit-elle.

— Eh bien ! continua Salisbury, je jure de ne revoir le jour de cet œil que sur la terre de France ; je jure qu'avant cette heure-là ni vent, ni douleur, ni blessure ne me forceront de l'ouvrir, et que jusqu'à ce moment je combattrai l'œil clos en lice, tournoi ou bataille. Mon vœu est fait, adviennne qu'adviennne ! À votre tour, n'en ferez-vous point un, Madame ?

— Si fait, Monseigneur, répondit Alix en rougissant : je jure que le jour où vous reviendrez à Londres, après avoir touché la terre de France, je vous donnerai mon cœur et ma personne avec la même franchise que je vous ai donné aujourd'hui ma main ; et, en gage de ce que je promets à cette heure, voici mon écharpe, pour vous aider à accomplir votre vœu.

Salisbury mit un genou en terre, et Alix lui noua sa ceinture autour du front, aux applaudissements de toute la table. Alors Robert fit enlever le héron de devant le comte, et se remit en marche dans le même ordre et toujours suivi de ses ménestrels, de ses jeunes filles et de son jongleur ; cette fois, le cortège

s'arrêta derrière Jean de Hainaut.

— Noble sire de Beaumont, dit Robert d'Artois, comme oncle du roi d'Angleterre et comme un des plus braves chevaliers de la chrétienté, ne ferez-vous pas aussi vœu sur mon héron d'accomplir quelque grande entreprise contre le royaume de France ?

Si fait, frère, répondit Jean de Hainaut, car je suis banni comme vous, et cela pour avoir prêté secours à la reine Isabelle lorsqu'elle reconquit son royaume d'Angleterre. Je jure donc que si le roi veut m'accepter pour son maréchal et passer par ma comté de Hainaut, je conduirai son armée sur les terres de France, ce que je ne ferais pour nul homme vivant. Mais si jamais le roi de France, mon seul et véritable suzerain, me rappelle et lève mon ban, je prie mon neveu Édouard de me rendre ma parole, que j'irai aussitôt lui redemander.

— C'est justice, dit Édouard en faisant un signe de la tête, car je sais que de terre et de cœur vous êtes plus Français qu'Anglais. Jurez donc en toute tranquillité ; car, sur ma couronne ! le cas échéant, je vous relèverai de votre vœu. Comte Robert, passez le héron à Gautier de Mauny.

— Non pas, Sire, non pas, s'il vous plaît, dit le jeune chevalier ; car vous savez qu'on ne peut suivre deux vœux à la fois, et j'en ai déjà fait un : c'est celui de venger mon père, qui, vous le savez, est mort assassiné en Guienne, et de retrouver son meurtrier et son tombeau, afin de tuer l'un sur l'autre. Mais soyez tranquille, Sire, le roi de France n'y perdra rien.

— Nous vous croyons, Messire, et nous aimons autant une promesse de vous qu'un serment d'un autre.

Pendant ce temps, Robert d'Artois s'était approché de la reine, avait fait déposer le héron devant elle, avait mis un genou en terre et attendait en silence. La reine se tourna alors de son côté en riant :

— Que voulez-vous de moi, Comte, lui dit-elle, et que venez-vous me demander ? Vous savez qu'une femme ne peut vouer,

puisqu'elle est en puissance d'un maître. Honnie soit donc celle qui, en pareille circonstance, oublierait ses devoirs au point de ne pas attendre la permission de son seigneur !

— Faites hardiment votre vœu, Madame, dit Édouard, et je vous jure que de ma part il y aura toujours aide, et jamais empêchement.

— Eh bien ! dit la reine, je ne vous avais pas encore dit que je fusse enceinte, car je craignais de me tromper. Mais voilà, mon cher seigneur, que je viens de sentir remuer mon enfant dans mon sein. Maintenant, écoutez-moi donc ; car, puisque vous m'avez autorisée à jurer, je jure par Notre-Seigneur, né de la Vierge, et qui est mort sur la croix, que je n'accoucherai que sur la terre de France ; et, si vous n'avez pas le courage de m'y conduire lorsque le temps de ma délivrance sera venu, je jure encore de me poignarder avec ce couteau, afin de tenir mon serment aux dépens de la vie de mon enfant et du salut de mon âme. Voyez, Sire, si vous êtes assez riche de lignée pour perdre à la fois votre femme et votre enfant.

— Personne ne votera plus, s'écria Édouard d'une voix altérée. Assez de serments comme cela, et que Dieu nous les pardonne !

— N'importe, dit Robert d'Artois en se relevant, j'espère qu'il y a, grâce à mon héron, plus de paroles engagées qu'il n'en faut à cette heure pour que le roi Philippe se repente éternellement de m'avoir chassé de France.

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit, et un héraut s'approchant d'Édouard lui annonça qu'un messager venait d'arriver de la part de Jacques d'Artevelle, de Flandre.

## II

Édouard réfléchit un instant avant de répondre : puis, se tournant en riant vers les chevaliers qui venaient de vouer :

— Messieurs, leur dit-il, voici un allié qui nous arrive : il paraît que j'avais semé à temps et en bonne terre, car mon projet fleurit juste à son terme, et je puis prédire maintenant de quel côté nous entrerons en France. Sire de Beaumont, vous serez notre maréchal.

— Cher Seigneur, répondit Jean de Hainaut, peut-être feriez-vous mieux de vous en remettre à la seule noblesse du soin de décider une question de lignage ; tous ces vilains sont par trop intéressés à entretenir les guerres entre puissants. Quand la noblesse et la royauté se battent, le peuple hérite des dépouilles, et les loups des cadavres ; ces Flamands maudits n'ont-ils pas profité de nos luttes avec l'empire pour se soustraire à notre juridiction ? et maintenant les voilà qui se dirigent eux-mêmes, comme si la comté de Flandre était une machine qui puisse gouverner longtemps à la manière d'une manufacture de drap ou d'une brasserie de houblon.

— Bel oncle, répondit en souriant Édouard, vous êtes trop intéressé dans la question, en votre qualité de voisin, pour que nous nous en rapportions entièrement à vous de l'opinion que nous devons prendre sur les bonnes gens d'Ypres, de Bruges et de Gand ; d'ailleurs, s'ils ont profité de vos démêlés avec l'empire pour se soustraire à votre puissance, n'avez-vous pas, vous autres seigneurs, profité quelque peu aussi de l'inter règne pour échapper à celle de l'empire et bâtir les châteaux qu'ils vous ont brûlés ? ce qui vous met, si je ne me trompe, par rapport à Louis V de Bavière et à Frédéric III, à peu près dans la même situation où les communes de Flandre sont vis-à-vis de Louis de Cressy. Croyez-moi, Beaumont, ne prenons point parti pour un homme qui s'est laissé mener par je ne sais quel abbé de Vezelay,

qui n'entendait rien en administration, et qui ne songeait qu'à s'enrichir aux dépens du peuple. Vous rappelez-vous cette moralité qui a été jouée devant nous avec grand triomphe, il y a de cela dix ans, par la corporation des barbiers de Chester ? Non, car vous étiez, si je m'en souviens, retourné en Flandre avec vos gens, à la suite de cette grande querelle qui advint aux fêtes de la Trinité de 1327, entre les Hainuyers et les Anglais, dans notre cité d'York. Eh bien ! cette moralité, quoique je n'eusse que quinze ans alors, m'a été d'un grand enseignement. Voulez-vous que je vous la raconte ?

Chacun se retourna avec curiosité vers Édouard.

— Eh bien ! voici ce qu'elle représentait : Un homme et une femme de pauvre condition, après avoir été complètement dépouillés par les gens du roi, parce qu'ils n'avaient pu payer leur taxe, n'ont plus pour tout meuble qu'un vieux coffre sur lequel ils sont assis ; ils se plaignent et se lamentent de se voir ainsi ruinés. En ce moment, les gens du roi rentrent : ils se sont souvenu qu'il y avait encore, dans la pauvre chaumière, un vieux coffre, et qu'ils ont oublié de le prendre. Les vilains les supplient de leur laisser au moins ce bahut, qui leur servait à mettre du pain quand ils en avaient. Les gens du roi ne veulent entendre à rien, et les font lever malgré leurs prières et leurs larmes. Mais à peine ne pèsent-ils plus sur le coffre que le couvercle s'ouvre, et qu'il en sort trois diables qui emportent les gens du roi. Cela m'est resté en mémoire, bel oncle, et je donne toujours tort maintenant à ceux qui, après avoir tout pris à leurs vassaux, veulent encore leur enlever le coffre sur lequel ils pleurent. Dites au messager de notre ami Jacques d'Artevelle, dit le roi en se retournant et en s'adressant au héraut qui attendait sa réponse, que nous le recevrons demain à midi. Quant à vous, mon oncle de Hainaut, et à vous, mon cousin Robert d'Artois, tenez-vous prêts à m'accompagner dans une demi-heure, nous avons une petite excursion de quatorze milles à faire cette nuit. Venez, Gautier, ajouta le roi en se levant, j'ai quelque chose à vous dire.



À ces mots, Édouard prit le bras de Gautier de Mauny, et sortit souriant et calme de cette salle où venait de se passer une de ces scènes qui décident en un instant de la vie d'un peuple et du destin d'un royaume ; puis, se faisant suivre seulement de deux porteurs de torches, il prit un corridor qui conduisait à ses appartements.

— Mon cher chevalier, dit Édouard en ralentissant le pas, dès qu'il fut dans le passage, afin que les éclaireurs ne pussent pas entendre ses paroles, j'ai grande envie de vous rendre un mauvais service.

— Lequel, Sire ? répondit Gautier, s'apercevant tout d'abord, au ton du roi, qu'il était question d'une plaisanterie et non d'une menace.

— J'ai envie... Diable !... je m'en repentirai peut-être ; mais n'importe... j'ai envie de vous faire roi d'Angleterre.

— Moi ? s'écria de Mauny.

— Sois tranquille, continua Édouard en s'appuyant familièrement sur le bras de son favori, ce ne sera que pour une heure.

— Ah ! vous me rassurez, Sire, dit de Mauny. Et maintenant, expliquez-vous, ou plutôt ordonnez ; car vous savez que je vous suis dévoué corps et âme.

— Oui, oui ; et c'est pour cela que je m'adresse à toi, et non à un autre. Écoute : je me doute de ce que me veut ce d'Artevelle de Flandre ; et comme je le tiens entre mes mains, je ne serais pas fâché d'en tirer le meilleur parti possible. Mais pour cela il est urgent que je fasse mes affaires moi-même. J'avais d'abord eu l'intention de t'envoyer près de lui et de recevoir le messenger. Mais j'ai changé d'avis, c'est toi qui recevras l'ambassadeur, et c'est moi qui irai en Flandre.

— Comment, Monseigneur, vous vous exposerez à traverser la mer seul, sans suite ? vous confierez votre personne royale à des bourgeois rebelles qui ont chassé leurs seigneurs ?

— Qu'ai-je à craindre ? Ils ne me connaissent pas ; je me donnerai mes pleins pouvoirs avant de partir, et, grâce à mon titre

d'ambassadeur, je serai plus inviolable et plus sacré qu'avec mon titre de roi ; d'ailleurs, on le dit rusé, ce d'Artevelle. Je veux le voir de près, et savoir quel fond je puis faire sur sa parole. Ainsi c'est chose convenue, Gautier, ajouta le roi en appuyant la main sur la clé de la porte ; demain, à midi, prépare-toi à jouer ton rôle.

— N'avez-vous donc plus besoin de moi ce soir, cher Sire, et dois-je entrer avec vous ou me retirer ?

— Retire-toi, Gautier, répondit le roi en donnant à sa voix un accent bas et sombre ; il y a dans cette chambre un homme qui m'attend et auquel il faut que je parle sans témoin ; car nul autre que moi ne peut entendre ce qu'il va me dire, et si mon meilleur ami était en tiers dans un pareil entretien, je n'oserais plus répondre de sa vie. Laisse-moi, Gautier, laisse-moi, et souhaite que Dieu ne t'envoie jamais une nuit pareille à celle que je vais passer.

— Et pendant ce temps-là votre cour...

— Rit et s'amuse, c'est son occupation à elle ; elle voit notre front se couvrir de rides, elle voit nos cheveux blanchir, et elle s'étonne que ses rois deviennent vieux si vite. Que veux-tu ! elle rit trop haut pour entendre ceux qui soupirent tout bas !...

— Sire, il y a quelque danger caché au fond de ce mystère ; je ne vous quitterai pas.

— Aucun, je le jure.

— Cependant je vous ai entendu dire au sire de Beaumont et à monseigneur Robert d'Artois de se tenir prêts à vous accompagner.

— Nous allons faire une visite à ma mère.

— Mais, continua Gautier en baissant la voix à son tour et en se rapprochant du roi, si c'était une de ces visites dans le genre de celle que nous fîmes au château de Nottingham lorsque nous pénétrâmes par un souterrain jusque dans sa chambre à coucher et que nous y arrê tâmes Roger Mortimer, son favori ?

— Non, non, dit Édouard avec un léger mouvement d'impatience que provoquait chez lui le souvenir des déportements de sa

mère. Non, Gautier, la reine est revenue de ses erreurs et se repent de ses fautes ; erreurs et fautes que je lui ai fait expier trop rudement peut-être pour un fils, puisque, depuis cette époque, et voilà dix longues années de cela, je la tins en prison dans une tour du château de Reding. Quant à un nouvel amant, je ne crois pas que la chose soit à craindre : le supplice de Mortimer, que j'ai fait traîner sur un bahut dans les rues de Londres, et à qui j'ai fait arracher tout vivant son cœur de traître, a prouvé que le titre de favori coûtait cher, et que c'était parfois une dignité dangereuse à remplir. C'est donc purement et simplement une visite de fils soumis et respectueux, et presque repentant, dirai-je ; car il y a des moments où je doute que toutes les choses qu'on a dites sur cette femme, qui est ma mère, soient prouvées à ceux mêmes qui paraissent en douter le moins. Ainsi donc dors tranquille, mon bon Gautier ; rêve de tournois, de combats et d'amour, comme il appartient à un brave et beau chevalier, et laisse-moi rêver de trahison, d'adultère et de meurtre ; ce sont des songes de roi.

Gautier sentit qu'il ne pouvait sans indiscretion insister plus longtemps ; il prit en conséquence congé d'Édouard, qui ordonna à ses deux porteurs de torches de l'accompagner en l'éclairant.

Édouard suivit des yeux le jeune chevalier qui s'éloignait, le laissant dans l'obscurité ; puis, lorsque la lumière eut disparu aux yeux du roi, celui-ci poussa un soupir, passa la main sur son front pour en essuyer la sueur, ouvrit la porte et entra.

Il y avait dans la chambre deux gardes, et, au milieu de ces deux gardes, un homme. Édouard marcha droit à lui, regarda avec une espèce de terreur sa figure pâle, qui paraissait plus pâle encore à la lueur de la seule lampe qui, posée sur la table, éclairait l'appartement, puis, lui adressant la parole d'une voix basse et presque tremblante :

— Est-ce vous qui êtes le chevalier de Mautravers ? lui dit-il.

— Oui, Sire, répondit le chevalier, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Si fait, je me rappelle vous avoir vu une ou deux fois

entrer chez ma mère pendant notre voyage en France.

Puis, s'adressant aux deux gardes :

— Laissez-moi seul avec cet homme, ajouta-t-il.

Les deux gardes se retirèrent.

Lorsqu'ils furent sortis, Édouard fixa encore quelques instants sur le chevalier un regard mêlé de curiosité et d'effroi ; puis enfin, se laissant tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil :

— C'est donc vous, ajouta-t-il d'une voix sourde, qui avez assassiné mon père ?

— Vous m'avez promis la vie sauve, dit le chevalier, si je revenais en Angleterre ; j'ai eu confiance en votre parole royale, et j'ai quitté l'Allemagne, où je n'avais rien à craindre ; maintenant, me voici désarmé dans votre palais, entre vos mains, et n'ayant pour défense contre le plus puissant roi de la chrétienté que le serment qu'il m'a fait.

— Soyez tranquille, dit Édouard, tout odieux et horrible à voir que vous m'êtes, il ne sera point dit que vous vous serez fié vainement à ma parole, et vous sortirez de ce palais aussi libre que si vous n'étiez pas couvert du sang d'un roi, et que si ce roi n'était pas mon père ; mais cela à une condition, vous le savez.

— Je suis prêt à la remplir.

— Vous ne me cacherez rien ?

— Rien...

— Vous me remettrez toutes les preuves que vous avez, quelles que soient les personnes qu'elles compromettent ?

— Je vous les remettrai...

— C'est bien, dit le roi en poussant un soupir.

Puis, après un instant de silence, appuyant ses coudes sur la table qui était devant lui, et laissant tomber sa tête entre ses deux mains :

— Vous pouvez commencer, dit-il, je vous écoute.

— Sans doute votre Altesse sait déjà une partie des choses que je vais lui dire.

— Vous vous trompez, répondit Édouard sans changer

d'attitude ; un roi ne sait rien, car il est entouré de gens intéressés à lui cacher la vérité ; voilà pourquoi j'ai choisi un homme qui a tout à espérer en me la disant.

— Et je puis d'autant mieux vous la dire que voilà vingt-sept ans bientôt que je suis entré au service de la reine votre mère. Je fus d'abord placé comme page auprès d'elle, puis ensuite je devins son secrétaire ; et je l'ai toujours fidèlement servie comme page et comme secrétaire.

— Oui, murmura Édouard d'une voix si sourde, qu'à peine si on put l'entendre ; oui, je sais que vous l'avez fidèlement, et trop fidèlement servie, comme page, comme secrétaire, et puis encore comme bourreau.

— À compter de quelle époque dois-je commencer, Sire ?

— Du jour où vous entrâtes chez elle.

— Ce fut en 1512, un an avant votre naissance ; il y avait quatre ans qu'elle avait été remise par le roi de France, qui l'accompagna jusqu'à Boulogne, aux royales mains de votre père ; l'Angleterre le reçut comme un ange sauveur, car chacun espérait dans cette île que, jeune et belle comme elle l'était, son influence allait détruire, ou du moins balancer celle du ministre Gaveston, qui était... pardonnez-moi, Sire, de vous dire de pareilles choses, plus que le favori du roi !...

— Oui, oui, je sais cela, dit vivement Édouard : passez.

— On se trompa, ce fut Gaveston qui l'emporta sur la reine. Alors le dernier espoir de la noblesse s'évanouit ; et les barons, voyant qu'ils n'obtiendraient rien du roi votre père que par la force, prirent les armes contre lui, et ne les déposèrent que lorsqu'il leur eut livré Gaveston ; il passa de leurs mains dans celles du bourreau. Ce fut quelque temps après cette exécution que vous vîntes au monde, Sire ; on crut que, grâce au fils qu'elle lui avait donné, la reine allait reprendre quelque influence sur son époux. On se trompa : Hugues Spenser avait déjà succédé à Gaveston dans l'amitié de votre père. Vous avez pu voir encore ce jeune homme, Sire, et vous savez quelle était son arrogance.

Bientôt, il ne garda plus aucune mesure avec la reine : il la dépouilla de la comté de Cornouailles, qui lui avait été donnée en apanage pour ses dépenses personnelles ; et votre mère désespérée me fit écrire au roi Charles-le-Bel, son frère, qu'elle n'était plus qu'une servante à gages dans le palais de son époux. Vers cette époque, de grands démêlés s'élevèrent, à propos de la Guienne, entre la France et l'Angleterre. La reine offrit à son mari de traverser la mer, et de se faire médiatrice entre lui et le roi son frère ; il y consentit facilement. La reine trouva votre oncle déjà prévenu par la lettre qu'elle lui avait écrite ; elle lui conta tout ce qu'il ignorait encore. Alors il ne garda plus aucune mesure, et, cherchant un prétexte de guerre, il somma le roi Édouard II de venir lui rendre hommage en personne, comme à son seigneur suzerain. Spenser sentit aussitôt qu'il était perdu de toute façon : perdu s'il accompagnait Édouard et s'il tombait aux mains du roi de France ; perdu s'il restait en Angleterre pendant le voyage du roi, qui le livrait sans défense aux barons. Alors il proposa au roi un expédient qui devait le sauver, et qui cependant fut cause de sa chute : ce fut de vous céder la souveraineté de la Guienne, Monseigneur, et de vous envoyer prêter serment à la place du roi, votre père.

— Ah ! interrompit Édouard, voilà donc pourquoi il commit cette faute, que je n'avais jamais comprise chez un si bon politique. Continuez, car je vois que vous dites la vérité...

— J'avais besoin de cet encouragement, Monseigneur, car je suis arrivé à une époque...

Mautravers hésita.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire : vous voulez parler de Roger de Mortimer. Je le trouvai près de ma mère en arrivant à Paris, et, tout enfant que j'étais, je m'aperçus de l'intimité qui régnait entre lui et la reine. Maintenant, dites-moi, car c'est vous seul qui pouvez me dire cela, cette intimité avait-elle pris naissance à Paris, ou datait-elle d'Angleterre ?

— Elle datait d'Angleterre, et ce fut la véritable cause de

l'exil de Roger.

— C'est bien, dit le roi, je vous écoute.

— Vous ne vous aperçûtes pas seul de cette intimité, Monseigneur, car l'évêque d'Exeter, qui vous avait amené à la reine, avertit à son retour à Londres le roi Édouard de ce qui se passait ; il écrivit à l'instant à la reine de revenir, et vous adressa directement une lettre pour vous inviter à quitter votre mère et à rentrer en Angleterre.

— Je ne l'ai jamais reçue, interrompit Édouard, et voilà la première fois que j'en entends parler, car mon père seul pouvait m'apprendre cette circonstance, et la reine ne me permit jamais de le visiter dans sa prison.

— Cette lettre fut soustraite par Mortimer.

— Le malheureux !... murmura Édouard.

— La reine répondit par un manifeste dans lequel elle disait qu'elle ne rentrerait en Angleterre que lorsque Hugues Spenser serait banni des conseils et de la présence du roi.

— Qui rédigea ce manifeste ?

— Je ne sais ; il me fut dicté par Mortimer, mais en présence de la reine et du comte de Kent. Il produisit à Londres l'effet qu'on pouvait en attendre : les barons mécontents se rallièrent à la reine et à vous.

— À moi ! à moi ! mais l'on savait bien que je n'étais qu'un pauvre enfant, ignorant ce qui se passait, et dont on exploitait le nom ; car je veux que Dieu me punisse à l'instant si j'ai jamais conspiré contre mon père !

— Sur ces entrefaites, et comme le roi Charles-le-Bel préparait les secours d'argent et d'hommes qu'il avait promis à sa sœur, il vit arriver à sa cour Thibault de Châtillon, évêque de Saintes. Il était porteur de lettres de Jean XXII, qui occupait alors le saint-siège d'Avignon ; elles avaient été écrites sans doute à l'instigation d'Hugues Spenser, car elles enjoignaient au roi Charles, sous peine d'excommunication, de renvoyer sa sœur et son neveu en Angleterre. Dès lors votre oncle ne voulut plus non

seulement soutenir votre parti contre l'Église, mais encore il s'engagea formellement envers l'évêque de Saintes de remettre la reine et Votre Altesse entre les mains du favori de votre père. Mais la reine fut avertie à temps.

— Par le comte Robert d'Artois, n'est-ce pas ? oui, je le sais. Lorsque, banni à son tour, il vint me demander l'hospitalité, ce fut le service qu'il fit principalement valoir près de moi.

— Il vous a dit vrai, Sire. La reine, effrayée, ne savait à qui demander les secours que lui refusait son frère ; ce fut encore le comte Robert d'Artois qui lui conseilla de fuir vers l'empire ; il lui dit qu'elle trouverait là bon nombre de grands seigneurs braves et loyaux, et entre autres le comte Guillaume de Hainaut et le sire de Beaumont, son frère. La reine écouta cet avis, partit la même nuit et se dirigea vers le Hainaut.

— Oui, je me rappelle notre arrivée en l'hôtel du chevalier Eustache d'Aubrecicourt, et comment nous fûmes grandement reçus par lui ; si l'occasion s'en présente, je le lui rendrai. Ce fut chez lui que je vis le même soir, et pour la première fois, mon oncle Jean de Hainaut, qui vint offrir ses services à la reine, et nous conduisit chez son frère Guillaume, où je rencontraï sa fille Philippe, qui plus tard devait devenir ma femme. Passons rapidement sur tous ces détails, car je me rappelle comment nous partîmes du havre de Dordrecht, comment une tempête nous accueillit, qui jeta le vaisseau hors de sa route et nous poussa, le vendredi 26 septembre 1326, dans le port de Herewich ; les barons nous y joignirent bientôt, et je me rappelle même que le premier qui vint à nous fut le comte Henri de Lancastre, au cou tors ; oui, oui, je sais tout maintenant, depuis notre entrée triomphale à Bristol jusqu'à l'arrestation de mon père, qui fut pris, si j'ai bonne mémoire, à l'abbaye de Neath, dans le comté de Galles, par ce même Henri de Lancastre ; seulement j'ignore s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il fut amené à ma mère.

— Non, Monseigneur ; on le conduisit directement au château de Kenilworth, qui lui appartenait, et l'on s'occupa de votre



couronnement.

— Oh ! je ne savais rien de tout cela alors ; non, sur mon honneur, on m'avait tout laissé ignorer : on me disait que mon père était libre, qu'il renonçait par dégoût et par fatigue au trône d'Angleterre ; et cependant je jurai de ne point l'accepter tant qu'il vivrait ; alors on m'apporta son abdication en ma faveur, je reconnus la main qui l'avait tracée ; je cédaï comme à un ordre : je ne savais pas qu'il s'était évanoui deux fois en l'écrivant. Oui, encore une fois, j'ignorais tout, sur mon âme ; tout, jusqu'à la décision du parlement qui déclarait mon pauvre père incapable de régner, et qui lui fut lue, m'a-t-on dit depuis, dans sa prison, par cet audacieux Guillaume Trussel. On lui arracha sa couronne de la tête pour la poser sur la mienne, et l'on me dit qu'il me la donnait librement et volontairement comme à son fils bien-aimé, tandis qu'il me maudissait peut-être comme un traître et un usurpateur. Sang-Dieu !... vous qui êtes resté longtemps près de lui, lui avez-vous jamais entendu dire quelque chose de pareil ? Je vous adjure de me répondre comme vous répondriez à Dieu !

— Jamais, Sire, jamais ; au contraire, il se regardait comme heureux que le parlement, l'ayant déposé, vous eût élu à sa place.

— C'est bien ; et voilà des paroles qui m'allègent le cœur. Continuez.

— Vous n'étiez point encore majeur, Sire : on nomma un conseil de régence ; la reine en eut la présidence, et il gouverna sous sa direction.

— Oui, c'est alors qu'ils m'envoyèrent faire la guerre aux Écossais, qui me firent courir de montagne en montagne, sans que je pusse les rejoindre ; et lorsque je revins, on me dit que mon père était mort. Maintenant, je ne sais plus rien de ce qui s'était passé en mon absence ; je ne connais aucun des détails qui précèdent cette mort : dites-moi donc tout, car vous devez tout savoir, puisque c'est vous et Gurnay qui avez été chercher mon père à Kenilworth, et que vous ne l'avez plus quitté jusqu'à sa dernière heure.

Mautravers hésita un instant à répondre. Le roi le regarda, et voyant qu'il pâlisait encore et que la sueur lui coulait du front :

— Allons, allons, continua-t-il, parlez, vous savez bien que vous n'avez rien à craindre, puisque je vous ai donné ma parole. D'ailleurs Gurnay a payé pour vous et pour lui.

— Gurnay ? dit en hésitant Mautravers.

— Eh ! oui. Ne savez-vous point que je l'ai fait arrêter à Marseille, et que je n'ai pas même attendu qu'il fût arrivé en Angleterre pour le faire pendre comme un meurtrier et comme un chien ?

— Non, Sire, je ne savais pas cela, murmura Mautravers en s'appuyant contre le mur.

— Mais on n'a rien trouvé dans ses papiers, et alors j'ai pensé que c'était vous qui aviez gardé les ordres ; car vous avez dû recevoir des ordres : l'idée de pareils crimes ne naît que dans la tête de ceux qui doivent profiter de leur exécution.

— Aussi en ai-je, Sire, et les ai-je conservés comme un dernier moyen de salut ou de vengeance.

— Vous les avez là sur vous ?

— Oui, Sire.

— Et vous me les donnerez ?

— À l'instant.

— C'est bien... Souvenez-vous que je vous ai fait offrir votre grâce à la condition que vous me direz tout : soyez donc tranquille, et dites-moi tout.

— À peines fûtes-vous parti avec votre armée, Sire, continua Mautravers d'une voix altérée encore mais cependant plus calme, que nous fûmes choisis, Gurnay et moi, pour aller prendre votre père à Kenilworth. Nous y trouvâmes l'ordre de le conduire à Corff ; il ne resta cependant que peu de jours dans ce château, d'où il fut transféré à Bristol, et de Bristol à Berkley, dans le comté de Gloucester. Arrivé là, on le remit sous la garde du châtelain ; mais nous n'en restâmes pas moins près de lui pour accomplir les instructions que nous avions reçues.

— Et ces instructions, quelles étaient-elles ? dit Édouard d'une voix qui s'altérait à son tour.

— De déterminer, par les mauvais traitements que nous lui ferions endurer, le prisonnier à se tuer lui-même.

— Cet ordre était-il écrit ? s'écria le roi.

— Non, cet ordre fut verbal.

— Prenez garde d'avancer de pareilles choses et de ne pouvoir me les prouver, Mautravers !...

— Vous m'avez demandé toute la vérité... je la dis.

— Et... qui donc...

Édouard hésita.

— Qui donc vous avait donné cet ordre ?

— Roger Mortimer.

— Ah ! fit Édouard comme un homme qui respire.

— Mais le roi supporta tout avec tant de douceur et de patience, que ce fut à nous quelquefois que ce courage fut près de manquer.

— Malheureux père ! murmura Édouard.

— Enfin, on apprit que Votre Altesse allait revenir ; nos persécutions avaient conduit le prisonnier à la résignation au lieu de le pousser au désespoir : on vit que l'on s'était trompé, et nous reçûmes un matin, cacheté du sceau de l'évêque d'Herefort, l'ordre...

— Oh ! celui-là, vous l'avez, je l'espère ! s'écria Édouard.

— Le voici, Monseigneur.

À ces mots, Mautravers présenta au roi un parchemin auquel pendait encore le sceau de l'évêque ; Édouard le prit, le déplia lentement et d'une main tremblante.

— Mais comment avez-vous pu obéir à l'ordre d'un évêque, reprit Édouard, quand le roi était absent et la reine régente ? Tout le monde gouvernait-il alors, excepté moi ? et tout le monde avait-il le droit de mort quand celui-là seul qui avait le droit de grâce n'était plus là ?...

— Lisez, Sire, dit froidement Mautravers.

Édouard jeta les yeux sur le parchemin : une seule ligne y était écrite, mais cette ligne lui suffit pour reconnaître la main qui l'avait tracée.

— L'écriture de la reine ! s'écria-t-il avec effroi.

— Oui, l'écriture de la reine, continua Mautravers ; et l'on savait que je la connaissais, puisque, depuis que je n'étais plus son page, j'étais son secrétaire.

— Mais... mais, reprit Édouard essayant de lire l'ordre, mais je ne vois là rien qui ait pu vous autoriser à un meurtre ; au contraire, la défense est formelle, ce me semble : *Edwardum occidere nolite timere bonum est* ; ce qui veut dire : *Gardez-vous de tuer Édouard, il est bon de craindre*.

— Oui, parce que votre amour filial suppose la virgule qui décide du sens de la phrase après le mot *nolite* ; mais la virgule manque, et comme nous connaissions les désirs secrets de la régente et de son favori, nous crûmes, nous, qu'elle devait être placée après *timere*, et alors la phrase est précise : *Ne craignez pas de tuer Édouard, c'est une bonne chose*.

— Oh ! murmura le roi les dents serrées et la sueur au front, oh ! en voyant un pareil ordre, ils ont compris que le crime se chargerait de l'interprétation ; c'est cependant infâme que l'on joue des existences royales au jeu de pareilles arguties. Voilà bien une sentence de théologien. Oh ! monseigneur Jésus, savez-vous ce qui se passe en votre Église ?...

— Pour nous, Sire, l'ordre était formel : nous obéîmes.

— Mais comment et de quelle manière ? car moi-même, j'arrivai le surlendemain de la mort de mon père ; le corps était exposé sur son lit de parade ; je le fis revêtir de ses habits royaux, et je cherchai par tout le corps la trace d'une mort violente, car je soupçonnai quelque crime de famille ; je ne trouvai rien, absolument rien. Encore une fois, vous avez votre grâce, et il n'y a que moi qui risque de mourir de douleur en écoutant un pareil récit ; ainsi donc, dites tout, je le veux ; je suis tranquille, je suis fort, voyez.

Et, à ces mots, Édouard se tourna du côté de Mautravers, donnant à son visage une apparence de calme, et fixant ses yeux sur ceux du meurtrier. Celui-ci essaya d'obéir ; mais au premier mot il manqua de courage.

— Épargnez-moi ces détails, Sire, au nom du ciel ! Je vous rends votre parole royale ; vous ne m'avez rien promis, faites-moi conduire à l'échafaud.

— Je t'ai dit que je voulais tout savoir, répondit Édouard, quand je devrais te faire donner la question pour que tu parles ! Ne me pousse pas trop, crois-moi, à ce moyen ; je ne suis déjà que trop porté à l'employer.

— Alors détournez les yeux de moi, Monseigneur : vous avez une telle ressemblance avec votre père, que je crois vraiment, lorsque vous me regardez et m'interrogez ainsi, que c'est lui qui me regarde et m'interroge, et que son spectre sort de terre pour demander vengeance.

Édouard détourna la tête : il laissa tomber son front entre ses mains et dit d'une voix sourde :

— C'est bien ; parlez maintenant.

— Le 24 septembre au matin, continua Mautravers, nous entrâmes dans sa chambre comme d'habitude ; mais, soit sentiment de sa part, soit que l'émotion de notre visage trahît l'action que nous allions commettre, le roi poussa un cri en nous apercevant ; puis, se jetant hors de son lit, il tomba à genoux, et joignant les mains : « Vous ne me tuerez pas, dit-il, sans m'accorder auparavant un prêtre ? » Alors nous fermâmes la porte.

— Sans lui accorder un prêtre, misérables ! s'écria Édouard ; sans accorder à un roi, qui avait le droit d'ordonner et qui priait, ce qu'on accorde au dernier criminel ! Oh ! mais ce n'était pas dans vos instructions ! et sur votre ordre on vous avait dit de tuer le corps et non pas l'âme.

— Un prêtre aurait tout découvert, Monseigneur, car le roi n'aurait pas manqué de lui dire qu'il se confessait en danger de mort, et que nous étions là pour l'assassiner. Vous voyez bien

que l'ordre de le faire mourir sans prêtre était enfermé dans l'ordre de le faire mourir.

— Oh ! murmura Édouard levant les mains au ciel. Ah ! mon Dieu, avez-vous jamais condamné un fils à entendre raconter par le meurtrier de son père de pareilles horreurs de sa mère ? Achevez, achevez, car mon courage est à bout ! ma force s'épuise !...

— Nous ne lui répondîmes point, nous nous saisîmes de lui, nous le renversâmes sur son lit ; et tandis que je lui appuyais, à l'aide d'une table retournée, un oreiller sur le visage, Gurnay, je vous jure que ce fut Gurnay, Sire, Gurnay lui enfonça à travers une corne un fer rouge dans les entrailles.

Édouard jeta un cri, et se leva tout debout et en face de Mautravers :

— Laisse-moi te regarder, malheureux, que je m'assure que tu es bien un homme. Oui, voilà, sur mon âme, un visage humain, un corps humain, une apparence humaine. Oh ! démon, moitié tigre, moitié serpent, qui t'a permis de prendre ainsi la ressemblance de l'homme, qui est l'image de Dieu !

— L'idée du crime ne vient pas de nous, Sire.

— Silence ! cria Édouard en lui mettant la main sur la bouche, silence, sur ta tête, je ne veux pas savoir d'où elle vient ! Écoute, je t'ai promis la vie, je te la donne ; voici ma parole accomplie, fais-y bien attention ; mais dorénavant, au moindre mot qui tombera de tes lèvres, à la moindre indiscretion de ta part sur les amours de la reine et de Roger, à la moindre accusation de complicité de ma mère dans cet infâme assassinat, je te jure, par ma foi royale, que je sais observer, tu le vois, que le nouveau crime sera payé de manière à ce que les anciens y retrouvent leur compte. Ainsi donc, à dater de cette heure, oublie : que le passé ne soit pour toi qu'un rêve fiévreux, qui s'évanouit avec le délire qui l'a causé. Celui qui réclame le trône de France, du fait de sa mère, doit avoir une mère que l'on puisse soupçonner des faiblesses d'une femme, car elle est femme, mais non des crimes d'un démon.

— Je vous jure de garder le secret, Sire. Maintenant, qu'ordonnez-vous de moi ?

— Tenez-vous prêt à m'accompagner au château de Reding, où est la reine.

— La reine... votre mère ?

— Oui. N'êtes-vous pas habitué à la servir ? n'est-elle point habituée à vous donner des ordres ? Je vous ai trouvé un nouvel emploi dans sa maison.

— Je suis à votre merci, Monseigneur ; faites de moi ce que vous voudrez.

— Votre tâche sera facile ; elle se bornera à ne jamais laisser passer à ma mère la porte du château dont vous serez le gardien.

À ces mots, Édouard sortit, faisant signe à Mautravers de le suivre. À la porte du palais, il trouva le comte Jean de Hainaut et le comte Robert d'Artois qui l'attendaient. Tous deux s'étonnèrent de la pâleur affreuse du roi ; mais comme il marchait d'un pas ferme, et qu'il se mit en selle sans le secours de personne, ils n'osèrent lui faire aucune question, et se contentèrent de l'accompagner à une demi-longueur de cheval ; Mautravers et ses deux gardes venaient après eux, à quelque distance. La petite troupe suivit silencieuse les bords de la Tamise, qu'elle traversa à Windsor, et, au bout de deux heures de marche, elle aperçut les hautes tours du château de Reding. C'était dans une des chambres de ce château que, depuis l'exécution de Roger Mortimer, la reine Isabelle de France, veuve d'Édouard, était prisonnière. Deux fois par an, et à des époques fixes, le roi venait l'y visiter. Sa crainte fut donc grande lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et qu'on lui annonça son fils, à une époque où il n'avait pas l'habitude de se présenter devant elle.

La reine se leva toute tremblante et voulut venir au-devant d'Édouard ; mais à moitié chemin la force lui manqua, et elle fut forcée de s'appuyer sur un fauteuil ; au même moment, le roi parut, accompagné de Jean de Hainaut et du comte Robert d'Artois.

Il s'avança lentement vers sa mère, qui lui tendit la main ; mais Édouard, sans la prendre, s'inclina devant elle. Alors la reine, rassemblant tout son courage et s'efforçant de sourire :

— Mon cher seigneur, lui dit-elle, à quelle bonne pensée filiale dois-je le bonheur de votre visite dans un moment où je m'y attendais si peu ?

— Au désir que j'avais de réparer mes torts envers vous, Madame, dit Édouard d'une voix sourde et sans lever les yeux ; je vous avais soupçonnée à tort d'erreurs, de fautes, et même de crimes. Le bruit public vous accusait, Madame, et souvent il n'y a malheureusement pas d'autres preuves contre les rois. Mais aujourd'hui même j'ai acquis la conviction de votre innocence.

La reine tressaillit.

— Oui, Madame, continua Édouard, la conviction pleine et entière, et j'ai amené avec moi votre ancien chevalier, Jean de Hainaut, sire de Beaumont, et votre ancien ami, le comte Robert d'Artois, afin qu'ils fussent présents à l'amende honorable que je fais de mes torts envers vous.

La reine regarda d'un œil hagard les deux chevaliers qui, silencieux et stupéfaits, assistaient à cette scène, puis enfin ramena son regard sur Édouard, qui continua avec le même accent, les yeux toujours baissés :

— À compter de cette heure, le château de Reding n'est plus une prison, mais une résidence royale. Vous aurez, comme par le passé, Madame, des pages, des dames d'honneur, un secrétaire ; vous serez traitée comme doit l'être la veuve d'Édouard II et la mère d'Édouard III, comme doit être traitée, enfin, celle qui, par son auguste parenté avec le feu roi Charles-le-Bel, me donne des droits incontestables à la couronne de France.

— Est-ce un songe, dit la reine, et puis-je croire à tant de bonheur ?

— Non, Madame, c'est une réalité, et, comme dernière preuve, voici le châtelain à qui je remets la garde sacrée de votre personne. Entrez, chevalier, dit Édouard.



Mautravers parut ; la reine jeta un cri et se couvrit les yeux de ses mains comme si elle apercevait un spectre.

— Qu'y a-t-il donc, Madame ? dit Édouard ; je croyais vous faire plaisir en vous ramenant un ancien serviteur ; cet homme n'a-t-il pas été tour à tour votre page et votre secrétaire ? ne fut-il pas le confident de toutes vos pensées, et ne pourra-t-il pas, à ceux qui douteraient encore, répondre de votre innocence comme vous-même ?

— Oh ! oh ! mon Dieu !... dit Isabelle, si vous voulez me faire mourir, tuez-moi tout de suite, Monseigneur.

— Moi ! penser à vous faire mourir, Madame ! au contraire, je veux que vous viviez, et longuement ; la preuve en est cet ordre, que je laisse aux mains du châtelain Mautravers : lisez.

La reine baissa les yeux sur le parchemin scellé du sceau royal que lui présentait son fils, et lut à demi-voix : *Isabellam occidere nolite ; timero bonum est*. À ce dernier mot, elle poussa un cri et tomba évanouie dans le fauteuil.

Les deux chevaliers s'avancèrent pour secourir Isabelle. Quant à Édouard, il alla à Mautravers.

— Chevalier, lui dit-il, voilà vos instructions. Cette fois, vous le voyez, elles sont positives. *Ne tuez pas Isabelle ; il est bon de craindre*. — Partons, Messeigneurs, continua Édouard ; il faut que nous soyons à Londres avant le jour. Je compte sur vous pour proclamer l'innocence de ma mère.

À ces mots, il sortit, suivi de Jean de Hainaut et de Robert d'Artois, laissant la reine, qui commençait à reprendre ses sens, en tête-à-tête avec son ancien secrétaire.

Nos lecteurs s'étonneront peut-être de ce retour de clémence du roi Édouard III, si étrange surtout au moment où il venait d'acquérir la preuve du crime dont son père avait été victime ; mais la politique l'avait emporté en lui sur la conviction, et il avait compris qu'à l'heure où il allait réclamer le trône de France du chef de sa mère, il fallait traiter celle qui lui transmettait ses droits en reine et non en prisonnière.

### III

Le surlendemain du jour ou plutôt de la nuit où les événements que nous avons racontés s'étaient passés, trois ambassades sortirent de Londres, se rendant, la première à Valenciennes, la seconde à Liège et la troisième à Gand.

La première avait pour chef Pierre Guillaume de Montaigu, comte de Salisbury, et Jean de Hainaut, sire de Beaumont ; elle se rendait près de Guillaume de Hainaut, beau-père du roi Édouard III.

La seconde se composait de messire Henry, évêque de Lincoln, et de Guillaume de Clinton, comte de Hutterington ; elle était adressée à Adolphe de Lamarck, évêque de Liège.

Ces deux ambassades avaient à leur suite une foule de chevaliers, de pages et de varlets : elles étaient dignes enfin de la puissance et de la splendeur du roi qu'elles étaient chargées de représenter, car elles se montaient chacune à plus de cinquante personnes.

Quant à la troisième, elle était loin de répondre à la riche et importante apparence des deux premières ; car, comme si les autres eussent été formées à ses dépens, elle était réduite à deux maîtres et à un valet, encore ces deux maîtres paraissaient-ils, par la simplicité de leurs vêtements, appartenir à la classe moyenne de la société. Il est vrai que cette ambassade était simplement adressée au brasseur de bière Jacques d'Artevelle, que le roi d'Angleterre avait peut-être craint d'humilier en lui envoyant une plus nombreuse et plus riche chevauchée ; cependant, toute simple et peu apparente qu'elle est, ce sera, si nos lecteurs nous le permettent, cette dernière que nous allons suivre ; et dans le but de faire connaissance avec elle, commençons par jeter un coup d'œil sur les deux hommes qui la composent, et qui dans ce moment traversent les rues de Londres.

L'un des deux, et c'était le plus grand, portait une espèce de

robe longue, de couleur marron, dont le capuchon relevé lui cachait entièrement le visage ; cette robe, garnie de fourrure, avait à ses larges manches une ouverture qui, de chaque côté, laissait passer l'avant-bras : il était donc facile de voir qu'elle couvrait un justaucorps de drap vert pareil à celui que l'on fabriquait dans le pays de Galles, et qui, trop épais pour être porté par les grands seigneurs, était cependant trop fin pour vêtir habituellement les hommes du peuple. Des bottes de cuir, à bouts pointus, mais sans exagération quant à leur longueur, dépassaient d'un demi-pied à peu près le bas de cette lévite, et posaient sur de simples étriers de fer. Quant au cheval bai-brun qui servait de monture à l'ambassadeur, peut-être au premier aspect paraissait-il appartenir à une classe moyenne, comme son maître ; cependant, après un instant d'inspection, un connaisseur se fût facilement aperçu à son col arrondi, à sa tête busquée, à sa croupe puissante et à ses jambes fines, sur lesquelles des veines saillantes et multipliées se croisaient comme un réseau, qu'il appartenait à cette pure race normande dont les chevaliers de cette époque faisaient si grand cas, parce qu'elle réunissait la vigueur à la légèreté ; aussi était-il évident que le noble animal n'obéissait à son maître, qui le forçait de marcher au pas, que parce qu'il reconnaissait en lui un écuyer exercé, et cette allure était si loin d'être la sienne, qu'au bout d'un quart d'heure de chemin il ruisselait de sueur et lançait en l'air des flocons d'écume chaque fois que dans son impatience il relevait la tête.

Quant au second personnage, il n'avait aucune ressemblance avec le portrait que nous venons de tracer de son compagnon ; c'était un homme petit, blond et maigre ; ses yeux, dont on aurait difficilement précisé la couleur, avaient cette expression de finesse railleuse que nous rencontrons souvent chez les hommes du peuple qu'un accident politique a soulevés au-dessus de l'état où ils sont nés, sans cependant leur permettre de parvenir aux hauteurs aristocratiques qu'ils désirent atteindre tout en paraissant les mépriser. Ses cheveux, d'un blond fade, n'étaient taillés ni

comme ceux des seigneurs ni comme ceux des communes gens ; quant à sa barbe, quoiqu'il fût depuis longtemps en âge d'en avoir, elle était si clair semée que l'on n'aurait pu dire si son intention était de la porter longue ou s'il n'avait pas plutôt jugé inutile de la raser vu son peu d'apparence. Son costume se composait d'une houppelande de gros drap gris, sans ceinture et à capuchon retombant ; sa tête était couverte d'un bonnet de laine de la même couleur, avec une espèce d'ornement vert à l'entour, et ses pieds étaient chaussés de bottines rondes du bout et lacées sur le cou-de-pied comme nos brodequins. Quant à sa monture, qu'il paraissait avoir choisie particulièrement à cause de sa douceur, c'était une jument, ce qui indiquait du premier coup d'œil que le chevalier n'était pas noble, car on sait qu'un gentil-homme se serait cru déshonoré de monter une pareille bête.

Lorsqu'ils eurent dépassé de cent pas à peu près les portes de la ville, le plus grand de ces deux cavaliers, n'apercevant au loin sur la route que des voyageurs ou des paysans, abattit le capuchon qu'il avait tenu ramené sur son visage tant qu'il avait été dans les rues de Londres. On put voir alors que c'était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, aux cheveux bruns, aux yeux bleus, à la barbe roussâtre ; il était coiffé d'une petite toque de velours noir, à laquelle son rebord à peine saillant laissait la forme d'une calotte. Quoiqu'il ne parût pas porter un âge plus avancé que celui que nous avons indiqué, il avait cependant déjà perdu le premier coloris de la jeunesse, et son front pâle était sillonné par une ride profonde qui indiquait que plus d'une pensée grave avait fait incliner sa tête ; cependant, à cette heure, semblable à un prisonnier qui vient de reprendre sa liberté, il paraissait avoir secoué tout souci et renvoyé à un autre moment les affaires sérieuses, car ce fut avec un air de franchise et de bonne humeur marquée qu'il s'approcha de son compagnon et régla le pas de son cheval de manière à marcher côte à côte du sien.

Cependant quelques minutes se passèrent sans qu'aucun d'eux

ouvrit encore la bouche, occupés qu'ils paraissaient être à s'observer mutuellement.

— Par Saint-Geroges ! confrère, dit le jeune homme à la toque noire, rompant le premier le silence, lorsqu'on a comme nous une longue route à parcourir ensemble, je crois, sauf meilleur avis, qu'il faut faire connaissance le plus tôt possible ; c'est autant d'épargné pour l'ennui et de gagné pour l'amitié ; d'ailleurs je présume que vous n'eussiez pas été fâché, lorsque vous veniez en ambassade de Gand à Londres, qu'un bon compagnon comme moi vous eût mis au fait des habitudes de la capitale, vous eût nommé les seigneurs les plus influents de la cour, et vous eût d'avance prévenu des défauts ou des qualités du souverain près duquel vous êtes envoyé. Ce que j'aurais fait volontiers pour vous si ma bonne fortune m'avait rendu votre compagnon de voyage, faites-le donc pour moi qui suis devenu le vôtre ; et d'abord, commençons par votre nom et votre état, car je présume qu'habituellement vous en exercez un autre que celui d'ambassadeur ?

— Me permettez-vous de vous faire ensuite les mêmes questions ? répondit d'un air défiant l'homme au bonnet gris bordé de vert.

— Sans doute : la confiance doit être réciproque.

— Eh bien ! mon nom est Gérard Denis ; je suis chef des tisserands de la ville de Gand, et, quoique je sois fier de mon état, je suis forcé de temps en temps de laisser reposer le fil de la navette pour donner un coup de main à Jacquemart<sup>1</sup> dans le maniement des affaires publiques, qui ne vont pas plus mal en Flandre que dans les autres pays pour être administrées par des chefs de corporation, lesquels, étant du peuple, savent au moins ce qu'il faut au peuple. Et maintenant, à votre tour de parler, car je vous ai dit, je crois, ce que vous vouliez savoir.

— Moi, répondit le jeune chevalier, je m'appelle Walter ; ma

1. C'est ainsi que l'on nommait familièrement Jacques d'Artevelle, dont le nom flamand est Jacob Von Artveld.

famille, quoique riche et de nom, vaudrait mieux encore si ma mère n'avait injustement perdu un grand procès qui m'a enlevé la plus belle part de mon héritage. Je suis venu au monde le même jour que le roi Édouard, j'ai été nourri du même lait que lui, ce qui fait qu'il m'a toujours eu dans une grande amitié. Quant à la place que j'occupe à la cour, je ne saurais trop comment la qualifier : j'accompagne le roi partout, à la chasse, à l'armée, au conseil ; bref, quand il veut juger une chose comme s'il la voyait de ses propres yeux, il me charge habituellement de la regarder à sa place. Voilà pourquoi il m'envoie à Jacques d'Artevelle, qu'il tient pour son ami et qu'il considère particulièrement.

— Il ne m'appartient pas de critiquer le choix qu'a fait un prince aussi sage et aussi puissant que l'est le roi d'Angleterre, et cela devant vous, répondit Gérard Denis en s'inclinant, mais il me semble qu'il a choisi le messager bien jeune. Quand on veut prendre un vieux renard, il ne faut pas le chasser avec de jeunes chiens.

— Cela est bon lorsqu'on cherche à se tromper l'un l'autre, et lorsqu'il s'agit de politique et non de commerce, répondit naïvement celui qui s'était donné le nom de Walter ; mais lorsqu'on va traiter bonnement et franchement d'un échange de marchandises, on s'entend vite entre gentilshommes.

— Entre gentilshommes ? répété Gérard Denis.

— Oui ; Jacques d'Artevelle n'est-il pas de famille noble ? répondit négligemment Walter.

Gérard éclata de rire.

— Oui, oui, de famille si noble, que le comte de Valois, père du roi de France, voulant le faire voyager dans sa jeunesse, afin que rien ne manquât à son éducation, l'a conduit à Rhodes, et qu'à son retour, le roi Louis-le-Hutin l'a trouvé si bien formé qu'il lui a donné une charge en sa cour ; oui, sur mon âme, il l'a fait valet de sa fruiterie. De sorte que, vu la haute fonction qu'il avait occupée, il a pu faire un grand mariage : il a épousé une

brasseuse de miel.

— Alors, reprit Walter, il lui a fallu un bien grand mérite personnel pour acquérir la puissance dont il jouit.

— Oui, oui, dit Gérard avec son éternel sourire, qui seulement changeait d'expression selon la circonstance : il a la voix forte, et il peut crier haut et longtemps contre la noblesse ; ce qui est un grand mérite, comme vous dites, auprès de gens qui ont chassé leur seigneur.

— Il est royalement riche, dit-on ?

— Il n'est pas difficile d'amasser des trésors lorsque, comme un prince d'Orient, on lève les rentes, les tonnieux, les vinages et tous les revenus d'un seigneur, sans en rendre d'autres comptes que ceux que l'on veut bien, et quand on est tellement craint qu'il n'est point un bourgeois qui ose refuser de vous prêter, quelle que soit la somme qu'on lui emprunte, et quoiqu'il sache parfaitement qu'il n'en recevra jamais un esterlin.

— Vous dites que Jacquemart est craint ? Je le croyais aimé, moi,

— Et pourquoi faire alors aurait-il constamment autour de lui soixante ou quatre-vingts gardes qui l'entourent comme un empereur romain, et qui ne laissent approcher ni fer ni acier de sa personne ? Il est vrai qu'on dit généralement qu'ils ne lui servent pas à se défendre, mais à attaquer, et qu'il y en a parmi eux deux ou trois qui savent tellement ses plus profonds secrets que, lorsqu'ils rencontrent un ennemi de Jacquemart, Jacquemart n'a qu'à faire un signe, alors son ennemi disparaît, si haut et si grand qu'il puisse être. Tenez, voulez-vous que je vous dise ? continua Gérard Denis en frappant sur la cuisse de Walter, qui paraissait depuis un moment l'écouter à peine, cela ne durera pas longtemps ; il y a à Gand des hommes qui valent Jacquemart, et qui feraient aussi bien et même mieux que lui, avec Édouard d'Angleterre, tous les traités de politique et de commerce qui seraient à la convenance d'un aussi grand roi. Mais que diable regardez-vous donc ainsi, et à quoi pensez-vous ?

— Je vous écoute, maître Gérard, et je ne perds pas un mot de ce que vous dites, répondit Walter avec distraction, soit qu'il pensât qu'une attention trop soutenue donnerait l'éveil à son interlocuteur, soit qu'il eût appris ce qu'il désirait savoir, soit qu'il fût réellement préoccupé par l'objet qui avait attiré ses regards ; mais, tout en vous écoutant, je regarde ce magnifique héron qui vient de s'enlever de ce marais, et je pense que, si j'avais là un de mes faucons, je vous donnerais le plaisir d'une chasse au vol. Eh ! mais, sur mon honneur, nous l'aurons sans cela : et tenez, là-bas, là-bas, voilà un faucon qu'on lance à la poursuite de notre ami au long bec. Haw ! haw ! cria Walter, comme si le noble oiseau eût pu l'entendre. Et voyez, maître Gérard, voyez : le héron a aperçu son ennemi. Ah ! double couard ! s'écria le jeune chevalier, tu as beau fuir maintenant, si ton adversaire est de race, tu es perdu !...

En effet, le héron, qui vit le danger qui le menaçait, poussa un long cri plaintif, qu'on entendit malgré la distance, et commença de monter comme s'il voulait se perdre dans les nues. Le faucon, qui de son côté s'aperçut de son intention, employa pour attaquer la même manœuvre que sa proie adoptait pour se défendre, et, tandis que le héron s'élevait verticalement, il traça une ligne diagonale qui tendait vers le point où ils devaient se rejoindre.

— Bravo ! bravo ! s'écria Walter, qui prenait à ce spectacle tout l'intérêt qu'il avait l'habitude d'inspirer aux gentilshommes : bien attaqué, bien défendu. Haw ! haw ! Robert, reconnais-tu ce faucon ?

— Non, Monseigneur, répondit le varlet, aussi attentif que son maître au combat qui allait se livrer ; mais, sans savoir à qui il appartient, je répondrais, à son vol, qu'il est de grande race.

— Et tu ne te tromperais pas, Robert. Sur mon âme ! il a un coup d'aile de gerfaut, et dans un instant il va l'avoir joint. Ah ! tu as mal pris ta mesure, mon noble oiseau, et la peur a eu de meilleures ailes que le courage.

En effet, le héron avait si bien calculé ses forces qu'au



moment où le faucon l'atteignit, il avait conservé le dessus. L'oiseau chasseur continua donc sa route, passant quelques pieds au-dessous de lui, mais sans l'attaquer. Le héron profita aussitôt de cet avantage, et, changeant la direction de son vol, il essaya de gagner de l'espace et d'échapper par la distance, au lieu d'échapper par la hauteur.

— Eh bien ! s'écria Robert confondu, aurions-nous mal jugé notre faucon, Monseigneur ! Le voilà, sur mon âme, qui s'enfuit de son côté comme le héron du sien.

— Eh non ! s'écria Walter, qui semblait avoir son amour-propre engagé du côté du faucon : ne vois-tu pas qu'il prend de l'élan ? Eh ! regarde, regarde : le voilà qui revient. Haw ! haw !...

Walter ne se trompait pas : sûr de la rapidité de son aile, le faucon avait laissé prendre de la distance à son ennemi, et maintenant qu'il se trouvait à sa hauteur, il revenait sur lui, décrivant toujours une ligne ascendante. Le héron jeta de nouveaux cris de détresse, et renouvela son manège, essayant de remonter perpendiculairement comme il avait fait une première fois. Au bout d'un instant de cette lutte, les deux oiseaux semblèrent prêts à disparaître dans les nues ; le héron ne paraissait pas plus gros qu'une hirondelle, et le faucon n'était plus qu'un point noir.

— Qui a le dessus ? qui a le dessus ? s'écria Walter ; car, sur mon honneur ! ils sont si haut que je ne distingue plus rien.

— Ni moi, Monseigneur.

— Bien ! voilà le héron qui nous répond, dit le jeune chevalier en battant des mains ; car si on ne l'aperçoit plus, on l'entend encore. Regardez, maître Gérard, regardez bien ; car vous allez les voir redescendre plus vite qu'ils ne sont montés.

En effet, à peine Walter avait-il achevé ces mots que les deux oiseaux commencèrent à reparaître. Bientôt il fut facile de voir que le faucon avait le dessus : le héron, attaqué à grands coups de bec, ne répondait plus que par des cris ; enfin, repliant ses ailes, il se laissa tomber comme une pierre, à cinq cents pas environ de nos voyageurs, toujours poursuivi par son adversaire, qui s'abattit

presque en même temps que lui.

Aussitôt Walter lança son cheval au galop dans la direction où il les avait vus disparaître, et, franchissant haies et fossés, il arriva bientôt à l'endroit où le faucon vainqueur rongeait déjà la cervelle du vaincu.

Au premier coup d'œil, le jeune chevalier reconnut le faucon pour appartenir à la belle Alix de Granfton. Alors, et comme aucun des fauconniers ni des chasseurs n'était encore arrivé, il descendit de cheval, passa au bec du héron une bague d'émeraude d'un grand prix, et, appelant de son nom le faucon, qui vint se percher sur son poing, il remonta à cheval, rejoignit ses compagnons, et se remit en route, augmentant l'ambassade d'un nouveau personnage.

À peine avait-il fait un quart de lieue qu'il entendit crier derrière lui et que, se retournant, il aperçut un jeune homme qui venait à lui à toute bride : il reconnut aussitôt Guillaume de Montaigu, neveu du comte de Salisbury, et s'arrêta pour l'attendre.

— Seigneur chevalier, lui cria le jeune bachelier du plus loin qu'il crut pouvoir se faire ouïr, le faucon de madame Alix n'est ni à acheter ni à vendre ; ayez donc la bonté de me le remettre contre cet anneau, qu'elle vous renvoie, ou, sur mon âme, je saurai bien vous le reprendre !

— Mon beau page, reprit froidement Walter, tu diras à ta maîtresse qu'étant parti en voyage et ayant oublié mon faucon, qui est, comme tu le sais, le compagnon inséparable de tout noble seigneur, je lui emprunte le sien et lui laisse cette bague comme gage que je le lui rendrai. Maintenant, si la belle Alix ne croit pas le gage suffisant, va toi-même à ma fauconnerie et prends pour les lui offrir les deux plus beaux gerfauts que tu trouveras au perchoir.

Alors, au grand étonnement de Gérard Denis, qui avait entendu les menaces du jeune bachelier, il vit celui-ci pâlir et trembler aux premiers mots que lui adressa Walter, et, lorsqu'il eut fini de

parler, ce messager si terrible s'incliner respectueusement et s'apprêter à obéir, sans même oser lui répondre.

— Allons, dit Walter sans paraître remarquer la stupéfaction de son camarade, en route, maître Gérard, nous avons perdu un peu de temps, il est vrai, mais nous avons vu une belle chasse, et j'ai acquis un noble oiseau.

À ces mots il approcha ses lèvres du faucon, qui tendit câlinement le cou, comme habitué à cette sorte de caresse, et se remit en chemin.

— Plus de doute, murmura le jeune bachelier en tournant la tête de son cheval du côté où l'attendait la belle Alix et en regardant tristement la bague magnifique qu'il était chargé de lui reporter, plus de doute, il l'aime !

Quant à Walter, telle était la préoccupation dans laquelle l'avait plongé cette aventure qu'il arriva jusqu'à l'auberge où il devait passer la nuit sans adresser une seule parole à maître Gérard Denis.

## IV

Le lendemain, les deux voyageurs se levèrent avec le jour ; tous deux paraissaient habitués à ces marches matinales, l'un comme soldat, l'autre comme homme de moyenne condition : leurs préparatifs de départ furent donc faits avec une célérité toute militaire, et le soleil paraissait à peine à l'horizon, qu'ils se remettaient en voyage. À un quart de lieue à peu près de l'auberge où ils avaient passé la nuit, le chemin qu'ils suivaient se sépara en deux routes, l'une conduisait à Harwich, l'autre à Yarmouth ; Walter avait déjà poussé son cheval vers la dernière, lorsque son compagnon arrêta le sien.

— Avec votre permission, Messire, dit Gérard Denis, nous prendrons la route de Harwich ; j'ai quelques affaires indispensables à régler dans cette ville.

— J'aurais cru, dit le jeune chevalier, que nous aurions trouvé à Yarmouth des moyens de transport plus faciles.

— Mais moins sûrs, reprit Gérard.

— C'est possible ; cependant, comme la ligne était plus directe de ce côté pour aborder au port de l'Écluse, je pensais que vous la préféreriez, ainsi que moi.

— La ligne la plus directe, Messire, est celle qui conduit où l'on veut aller, et si nous avons quelque envie d'arriver sains et saufs à Gand, il faut faire voile pour Newport, et non pour l'Écluse.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il y a en vue de cette dernière ville certaine île de Cadsand qui est gardée par messire Guy de Flandre, frère bâtard du comte Louis de Cressy, notre ex-seigneur, par le dukere<sup>1</sup> de Hallewyn, et par messire Jean de Rhodes, qui en sont capitaines et souverains, et qui demanderaient peut-être de nos deux personnes une plus forte rançon que ne pourraient la payer un chef de tisserands et un simple chevalier.

1. Le *seigneur*, terme flamand qui désigne cette qualité.

— Bah ! répondit Walter en riant et en remettant son cheval au chemin qu'avait déjà pris son prudent compagnon, je suis certain que Jacquemart d'Artevelle et le roi Édouard III ne laisseraient pas leurs ambassadeurs mourir prisonniers faute d'une rançon, cette rançon se montât-elle pour chacun à dix mille écus d'or.

— Je ne sais pas ce que le roi Édouard ferait pour messire Walter, répondit le tisserand ; mais ce dont je suis sûr, c'est que, si riche que soit Jacquemart, il n'a rien mis de côté pour le cas où son ami maître Gérard Denis serait pris, même par les Sarrasins, qui sont bien d'autres mécréants encore que les seigneurs de Flandre. Permettez donc que je m'en rapporte à moi-même de ma propre sûreté ; il n'y a point d'amitié de roi, de fils ni de frère qui défende la poitrine d'un homme aussi vigilement que le bouclier qui protège son bras gauche et l'épée qui arme sa main droite ; je n'ai ni épée ni bouclier, c'est vrai, et je serais même fort embarrassé de me servir de l'un ou de l'autre, attendu que j'ai plus souvent manié le fuseau et la navette que la dague et la targe ; mais j'ai la prudence et la ruse, armes offensives et défensives qui en valent bien d'autres, surtout dirigées par une tête incessamment préoccupée d'épargner toute mésaventure au corps qui a l'honneur de la supporter, soin dont elle s'est, il faut lui rendre justice, fort habilement occupée jusques aujourd'hui.

— Mais, reprit Walter, en voulant éviter la garnison de Cadsand, ne nous exposerons-nous point à rencontrer quelques-uns de ces pirates bretons, normands, picards, espagnols ou génois, qui vont toujours nageant à la solde du roi Philippe le long des côtes de France, et croyez-vous que Hugues Quieret, Nicolas Béhuchet ou Barbevaire seraient de meilleure composition à notre égard que messire Guy de Flandre, le seigneur de Hallewyn, ou Jean de Rhodes ?

— Oh ! ceux-là, ils sont plus en quête des marchandises que des marchands, et c'est moins aux moutons qu'à la laine qu'ils en veulent ; en cas de rencontre, nous leur laisserions notre car-

gaison, et tout serait dit.

— Avez-vous donc un bâtiment marchand à vos ordres dans le port de Harwich ?

— Non, par malheur. Je n'ai qu'une petite galée, à peine grande comme une barge, que j'ai frétée à mon compte en partant de Flandre, et dont le ventre ne peut guère contenir que trois cents sacs de laine ; si j'avais su trouver la marchandise si facilement et à si bon marché, j'aurais pris une plus grande nef.

— Mais j'avais cru, dit Walter, que le roi Édouard avait mis un embargo sur les laines d'Angleterre, et qu'il était défendu, sous des peines assez fortes, de les exporter du royaume.

— Eh ! c'est ce qui rend la spéculation meilleure. Aussi, dès que j'ai su que Jacques voulait envoyer un ambassadeur au roi Édouard, je lui ai demandé la préférence ; car j'ai pensé qu'en ma qualité d'envoyé des bonnes villes de Flandre, on me croirait plus occupé de politique que de commerce, et qu'il y aurait par conséquent facilité de faire un bon coup : je ne m'étais pas trompé, et si j'arrive sans encombre à Gand, mon voyage n'aura pas été perdu.

— Mais si le roi Édouard, au lieu d'envoyer un messenger pour traiter directement avec Jacques d'Artevelle, avait levé tout de suite, selon la demande que vous lui en avez faite, la défense mise sur l'exportation des laines, il me semble que votre spéculation aurait été moins lucrative, puisque vous avez fait, à ce qu'il me paraît, vos achats avant de venir à Londres, et qu'ayant traité, par conséquent, d'une marchandise prohibée, vous avez dû la payer plus cher.

— On voit bien, mon jeune confrère, répondit Gérard Denis en souriant, que vous vous êtes plus occupé de chevalerie que de commerce, puisqu'il paraît qu'à ma place vous eussiez été embarrassé de si peu de chose.

— J'avoue que votre observation est juste ; mais je ne désire pas moins savoir comment vous vous en seriez tiré dans ce cas.

— Dans ce cas, j'aurais été quitte pour retarder la publication

et presser la vente ; et comme j'aurais été porteur à la fois du décret et des laines, j'aurais laissé mon portefeuille clos tant que mes sacs auraient été ouverts ; et cela n'aurait pas été long, continua Gérard avec un soupir, car les trois quarts de nos manufactures sont fermées, non pas, Dieu merci, faute de dents, mais faute de nourriture à mettre dessous.

— Il y a donc disette en Flandre des laines d'Angleterre ?

— Disette, c'est le mot. Écoutez, continua Gérard d'un air confidentiel, en se rapprochant de Walter et en baissant la voix, quoiqu'ils fussent seuls sur la route, il y aurait une bonne spéculation à tenter si vous le vouliez.

— Laquelle ? je ne demande pas mieux que d'achever mon éducation commerciale, d'autant plus que vous m'avez l'air du maître qu'il me faut pour m'instruire vite.

— Que comptiez-vous faire à Yarmouth ?

— Mais, prendre un bâtiment de la marine du roi, comme m'y autorisaient mes pouvoirs.

— Cette autorisation était-elle restreinte à un seul port ?

— Elle s'étendait à tous les ports d'Angleterre.

— Eh bien ! prenez à Harwich le bâtiment que vous comptiez prendre à Yarmouth ; il n'y a pas besoin qu'il soit de la dimension d'*Édouarde* ni de *Christophe*, qui sont, dit-on, les deux plus grandes nefes qui aient jamais été construites sur un chantier, mais d'une taille honnête, avec un ventre qui puisse contenir la fortune de deux hommes, et quand vous l'aurez pris, nous lui bourrerons l'estomac des meilleures laines du pays de Galles ; nous le ferons suivre par notre petite galée, qu'il est inutile de perdre, et arrivés là-bas, nous partagerons en frères. Si vous n'avez pas d'argent, cela ne fait rien, j'ai du crédit.

— Votre idée est bonne, dit Walter.

— N'est-ce pas ? s'écria Gérard les yeux brillants de joie.

— Mais il n'y a qu'un malheur, c'est que je ne puis en conscience la mettre à exécution.

— Eh ! pourquoi cela ? reprit Gérard.

— Parce que c'est moi qui ai donné au roi Édouard le conseil de ne pas laisser sortir un seul ballot de laine des ports d'Angleterre.

Gérard fit un mouvement de surprise.

— Que ce que je viens de vous dire ne vous inquiète pas, cependant, mon brave compagnon, continua Walter en souriant à son tour, vous avez acheté vos trois cents sacs, c'est bien ; emportez-les ; mais croyez-en un homme qui vous parle en ami, bornez là votre spéculation. Quant à moi, comme vous l'avez deviné, je m'occupe plus de chevalerie que de commerce, et comme ces deux états sont incompatibles, mon choix est fait entre eux : je désire rester chevalier. Robert, donnez-moi *la Prude*.

À ces mots, Walter prit sur son poing le faucon de la belle Alix, et passant du côté de la route opposé à celui où se trouvait Gérard, il laissa le chef des tisserands continuer solitairement son chemin, tout étourdi de la manière dont avait été reçue une proposition qui lui semblait si naturelle, et qu'à la place de Walter il eût trouvée si avantageuse.

Laissons-les continuer leur route silencieuse vers Harwich, et jetons, pour l'intelligence des faits qui vont suivre, et l'appréciation des nouveaux personnages que nous allons mettre en scène, un coup d'œil sur la Flandre, séjour privilégié des trois reines du commerce occidental du Moyen Âge, Ypres, Bruges et Gand.

L'interrègne qui avait suivi la mort de Conradin, exécuté à Naples en 1268 par les ordres de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, en amenant de longs troubles électifs en Allemagne, avait permis peu à peu aux seigneurs, comme nous l'avons dit, de se soustraire à la juridiction de l'empire ; les villes, à leur tour, instruites par l'exemple qui venait de leur être donné, prirent leurs mesures pour échapper à la puissance féodale. Mayence, Strasbourg, Worms, Spire, Bâle et toutes les cités, du Rhin jusqu'à la Moselle, firent un traité offensif et défensif, qui avait pour but de se soustraire aux violences de leurs seigneurs, dont les uns relevaient de l'empire, les autres de la France : ce qui les excitait



surtout à cette défense était l'amour de la propriété, que leur avaient inspiré les richesses immenses que le commerce répandait sur leurs places publiques. Dans cette époque reculée, où la route du Cap de Bonne-Espérance n'avait point encore été découverte par Barthélemy Dias, ni frayée par Vasco de Gama, tous les transports se faisaient par caravanes ; ces caravanes partaient de l'Inde, où se réunissaient tous les produits de son océan, remontaient les bords du golfe Persique, gagnaient Rhodes ou Suez, leurs deux grands entrepôts, et prenaient sur ces deux points des bâtiments de transport qui les conduisaient à Venise ; là, les marchandises étaient exposées d'abord dans les bazars magnifiques de la ville sérénissime, qui ensuite les expédiait dans les autres ports de la Méditerranée à l'aide de ses mille vaisseaux, mais qui employait une seconde fois le moyen des caravanes pour diriger vers l'Océan le fleuve commercial qui alimentait tous les pays situés au nord et à l'occident de Venise ; ces nouvelles caravanes traçaient une ligne à travers les comtés indépendants du Tyrol et du Wurtemberg, côtoyaient le Rhin jusqu'à Bâle, enjambaient le fleuve au-dessous de Strasbourg, longeaient l'archevêché de Trèves, le Luxembourg et le Brabant, puis venaient enfin s'arrêter en Flandre, après avoir rempli sur leur route les marchés de Constance, de Stuttgart, de Nuremberg, d'Augsbourg, de Francfort et de Cologne, villes hôtelières, bâties comme des caravansérails d'Occident. C'est ainsi que Bruges, Ypres et Gand étaient devenues les riches succursales de Venise ; c'était de leurs magasins que sortaient, pour se répandre en Bourgogne, en France et en Angleterre, les épiceries de Bornéo, les étoffes de Cachemir, les perles de Goa et les diamants de Guzarate. Quant aux terribles poisons des Célèbes, on disait que l'Italie s'en était réservé le monopole. En échange, les villes anséatiques recevaient les cuirs de France et les laines d'Angleterre, qu'elles fabriquaient presque exclusivement, et que les caravanes remportaient à leur tour jusqu'au fond de l'Inde, d'où elles étaient parties.

On conçoit donc facilement que ces riches bourgeois, qui pouvaient rivaliser de luxe avec les seigneurs de l'empire, de l'Angleterre et de la France, se soumettaient difficilement aux exactions de leurs ducs ou de leurs comtes. Aussi leurs seigneurs étaient-ils presque toujours en guerre avec eux quand ils n'étaient pas en guerre avec la France.

Ce fut sous Philippe-le-Bel, vers l'an 1297, que les collisions avaient commencé à prendre un caractère sérieux. Le comte de Flandre avait fait déclarer au roi de France qu'il cessait d'être son vassal et ne le reconnaissait plus pour son souverain. Philippe envoya aussitôt l'archevêque de Reims et l'évêque de Senlis jeter l'interdit sur le comte de Flandre ; celui-ci en appela au pape, qui convoqua l'affaire devant lui ; mais Philippe écrivit au souverain pontife que les affaires de son royaume regardaient la cour des pairs, et non pas le saint-siège. En conséquence, il rassembla une armée et marcha vers la Flandre, jetant en Italie la semence de cette grande discorde religieuse qui causa la mort de Boniface VIII et amena la translation de la papauté dans la ville d'Avignon.

Pendant sa marche militaire, Philippe-le-Bel apprit que le roi des Romains venait au secours des Flamands ; il lui envoya aussitôt Gaucher de Châtillon, son connétable, qui, à force d'argent, acheta sa retraite ; en même temps, Albert d'Autriche recevait de lui une somme considérable pour occuper Rodolphe en Allemagne. Philippe, délivré du pouvoir spirituel de Boniface VIII et du pouvoir temporel de l'empereur, marcha à la rencontre de ses ennemis. La campagne s'ouvrit par une suite de victoires : Lille capitula, Béthune fut emportée d'assaut, Douai et Courtray se rendirent, et le comte de Flandre fut battu aux environs de Furnes ; mais, en marchant sur Gand, le roi de France trouva les fuyards ralliés par Édouard I<sup>er</sup> d'Angleterre, qui avait passé la mer pour venir à leur secours. Ni l'un ni l'autre des deux souverains ne voulant risquer une bataille, une trêve de deux ans fut signée à Tournai, et par cette trêve Philippe demeura maître de

Lille, de Béthune, de Courtray, de Douai et de Bruges. À l'expiration de la trêve, Philippe IV envoya son frère Charles de Valois recommencer la guerre interrompue ; et la ville de Gand ayant ouvert ses portes, le comte de Flandre et ses deux fils en sortirent en suppliants, suivis d'un grand nombre de seigneurs, et vinrent se jeter aux genoux du roi. Philippe envoya le comte de Flandre et ses deux fils en prison, le comte de Flandre à Compiègne, et Robert et Guillaume, le premier à Chinon, et le second en Auvergne. Cette mesure prise, il partit lui-même pour Gand, diminua les impôts, accorda aux villes de nouveaux privilèges, et, lorsqu'il crut avoir gagné l'affection du peuple, déclara que le comte ayant mérité par sa félonie la confiscation de ses États, il les réunissait à la France.

Ce n'était point là l'affaire des Flamands : ils avaient espéré mieux qu'un changement de maître. En conséquence, ils attendirent patiemment le départ du roi, et lorsqu'il fut parti, ils se révoltèrent. Le tisserand Pierre Leroy et le boucher Breget étaient les principaux chefs de cette sédition qui, rencontrant partout la sympathie des intérêts, s'étendit d'un bout à l'autre de la Flandre ; de sorte qu'avant même que la nouvelle du premier mouvement ne fût parvenue à Paris, Pierre Leroy avait repris Bruges ; Gand, Damk et Ardembourg s'étaient soulevées, et Guillaume de Juliers, neveu du comte, étant venu rejoindre les bonnes gens de Flandre, avait été élu général ; ses premiers exploits furent la prise de Furnes, de Bergues, de Vindale, de Cassel, de Courtray, d'Oudenarde et d'Ypres. Philippe envoya contre eux une armée commandée par le connétable Raoul de Clermont-de-Nesle et par Robert, comte d'Artois, père de celui que nous avons vu arriver proscrit à la cour du roi d'Angleterre ; cette armée vint se briser contre le camp fortifié de Guillaume de Juliers, laissant dans ses fossés le connétable, qui ne voulut point se rendre, Robert d'Artois, que l'on retrouva percé de trente-deux blessures, deux maréchaux de France, l'héritier de Bretagne, six comtes, soixante barons, douze cents gentilshommes et dix mille soldats.

L'année suivante Philippe entra lui-même en Flandre pour venger cette défaite, qui avait mis en deuil toute la noblesse de France, et, après avoir pris Orchies, vint camper à Mons-en-Puelle, entre Lille et Douai. Deux jours après, au moment où Philippe allait se mettre à table, une grande rumeur s'éleva tout à coup dans l'armée ; le roi s'élança vers la porte de sa tente, et se trouva face à face avec Guillaume de Juliers, qui avait pénétré dans le camp avec trente mille Flamands : c'en était fait du roi, si Charles de Valois, son frère, ne s'était jeté à la gorge de Guillaume de Juliers. Pendant qu'ils luttaient corps à corps, Philippe prit son casque, ses gantelets et son épée, et sans autres armes, il s'élança à cheval, rassembla toute sa cavalerie, passa sur le corps de l'infanterie flamande, lui écrasa six mille hommes et mit le reste en déroute ; puis, voulant profiter de l'avantage que lui donnait le bruit de cette victoire, il vint mettre le siège devant Lille ; à peine y avait-il établi ses logis que Jean de Namur, qui avait rassemblé soixante mille hommes, lui envoya un héraut pour lui demander une paix honorable, ou le défier à la bataille. Philippe, étonné de la promptitude avec laquelle la rébellion avait réparé son échec et recruté de nouvelles forces, accorda la paix demandée : les conventions furent que Philippe remettrait en liberté Robert de Béthune, et lui rendrait sa comté de Flandre, mais à la condition qu'il ne pourrait avoir que cinq villes entourées de murailles, lesquelles murailles le roi pourrait même faire démolir s'il le jugeait nécessaire ; que Robert prêterait foi et hommage, et paierait à divers termes une somme de deux cent mille livres ; en outre, on rendait à la France Lille, Douai, Orchies, Béthune et toutes les autres villes situées en deçà de la Lys. Ce traité fut observé tant bien que mal jusqu'en 1328, époque à laquelle Louis de Cressy, chassé par ses sujets, se réfugia à la cour de Philippe de Valois. Trois rois avaient occupé successivement le trône de France pendant cet intervalle pacifique, Louis X, Philippe V et Charles IV.

Philippe de Valois, qui avait succédé à ce dernier, marcha à

son tour contre les Flamands et les trouva retranchés sur la montagne de Cassel et commandés par un marchand de poisson nommé Collin Zannec ; le nouveau général avait fait mettre un coq sur la barrière de son camp, avec ces deux vers :

Quand ce coq chanté aura,  
Le roi trouvé<sup>1</sup> conquérera.

Pendant que Philippe cherchait par quel moyen il pourrait faire chanter le coq de Zannec, celui-ci, trois jours de suite, pénétrait dans son camp, déguisé en marchand de poisson, et observait que le roi restait longtemps à table, et dormait après son dîner, exemple qui était imité de toute l'armée ; cela lui fit naître l'idée de surprendre le camp. En conséquence, le 23 août, à deux heures de l'après-midi, pendant que tout dormait, Zannec fit avancer ses troupes en silence ; les sentinelles surprises furent égorgées avant d'avoir pu donner l'alarme. Les Flamands se répandirent dans les logis, et Zannec marchait vers la tente de Philippe avec cent hommes déterminés, lorsque le confesseur du roi, qui seul ne s'était point endormi, occupé qu'il était d'une lecture sainte, entendit du bruit et donna l'alarme. Philippe fit sonner le boute-selle : les troupes, à ce bruit, se réveillent, s'arment, tombent sur les Flamands, et en tuent, s'il faut en croire la lettre que le roi écrivit lui-même à l'abbé de Saint-Denis, dix-huit mille cinq cents. Zannec ne voulut point survivre à cette défaite, et se fit tuer. Cette bataille livra la Flandre à la merci du vainqueur, qui démantela Ypres, Bruges et Courtray, après avoir fait pendre et noyer trois cents de leurs habitants. La Flandre se trouva ainsi reconquise à Louis de Cressy, qui, n'osant cependant résider dans aucune de ses capitales, continua de demeurer en France, d'où il régissait son comté.

1. On appelait Philippe de Valois le roi trouvé, parce qu'il avait été élu par les barons après la mort de Charles-le-Bel, qui ne laissait ni frère ni fils, mais seulement Édouard d'Angleterre, son neveu par les femmes, et Philippe de Valois, son cousin par les hommes.

Ce fut pendant cette absence de son seigneur que la puissance de Jacques d'Artevelle s'accrut si grandement qu'à le voir on eût dit qu'il était souverain maître de la Flandre. C'était en effet lui, comme nous l'avons vu, et non Louis de Cressy, qui avait envoyé un messenger au roi Édouard, dans le but d'obtenir l'exportation des laines d'Angleterre, qui faisaient le principal commerce des villes anséatiques ; et nous avons raconté comment Édouard, calculant avec la rapidité du génie l'immense parti qu'il pouvait tirer de la vieille haine qui existait entre Philippe de Valois et la Flandre, n'avait point dédaigné de traiter de puissance à puissance avec le brasseur d'Artevelle.

Maintenant que, bravant l'ennui qui ne manque jamais de s'attacher à l'histoire de faits et de dates dépouillée de ses détails, nous avons consacré la moitié d'un chapitre à raconter quels événements successifs avaient porté le brasseur d'Artevelle au degré de pouvoir où il était parvenu, on ne s'étonnera pas de le voir sortir de la salle de conférence où les députés des corporations discutaient ordinairement les affaires de la ville et de la province, au milieu d'un cortège qui aurait fait honneur à un prince suzerain. À peine était-il apparu au seuil de cette salle que, quoiqu'il eût encore la cour tout entière à traverser avant d'arriver à la rue, une vingtaine de varlets armés de bâtons avaient pris les devants pour lui frayer une route au milieu du peuple, qui s'empressait toujours aux lieux où il devait passer. Arrivé à la porte, où plusieurs pages et écuyers tenaient des chevaux de main, il s'approcha de sa monture, rassembla les rênes en cavalier expérimenté, et se mit en selle avec plus d'aisance qu'on n'aurait dû l'attendre d'un homme de son état, de sa corpulence et de son âge. À sa droite et à sa gauche s'avançaient montés, le premier sur un magnifique cheval de guerre, digne d'un aussi noble et aussi puissant chevalier, le second sur un palefroi dont l'allure douce était assortie à son état, le marquis de Juliers, fils de ce Guillaume de Juliers qui, à la bataille de Mons-en-Puelle, avait pénétré jusqu'à la tente de Philippe-le-Bel, et son frère messire Valerand, archevêque de Cologne ; derrière eux venaient le sire de Fauquemont et un brave chevalier qu'on appelait le Courtraisien, parce qu'il était né dans la cité de Courtray, et qu'il était même plus connu sous ce nom que sous celui de Zegher, qui était cependant le nom de sa famille. Enfin, derrière les deux nobles hommes que nous venons de nommer, se pressaient pêle-mêle et sans distinction les députés des bonnes villes et les chefs des corporations.

Ce cortège était si nombreux que personne ne s'était aperçu qu'au détour d'une rue, deux nouveaux personnages venaient de s'y mêler ; soit que les arrivants désirassent par curiosité s'approcher de Jacques d'Artevelle, soit qu'ils crussent que leur rang leur permettait de choisir cette place, ils firent si bien qu'ils parvinrent à prendre la file immédiatement après le sire de Fauquemont et le Courtraisien ; ils la suivirent ainsi pendant un quart d'heure à peu près ; puis la tête de la colonne s'arrêta devant une maison à plusieurs étages, qui tenait à la fois de la manufacture et du palais ; chacun mit pied à terre, et les varlets s'emparèrent des chevaux, qu'ils conduisirent sous de grands hangars destinés à donner l'hospitalité aux quadrupèdes ; on était arrivé chez Jacques d'Artevelle ; en se retournant pour faire signe au cortège d'entrer, le brasseur aperçut les nouveaux arrivants.

— Ah ! c'est vous, maître Gérard ! dit tout haut d'Artevelle ; soyez le bienvenu. Je regrette que vous n'ayez pas été plus pressé de nous rejoindre de quelques heures seulement, vous auriez assisté à la décision que nous venons de prendre pour assurer la liberté du commerce des bonnes villes de Flandre avec Venise et Rhodes, décision pour l'exécution de laquelle messire de Juliers et monseigneur l'archevêque de Cologne, son frère, peuvent nous être et nous seront d'un si grand secours, non seulement dans toute l'étendue de leurs possessions territoriales, qui s'étendent de Dusseldorf à Aix-la-Chapelle, mais encore par leur influence sur les autres seigneurs, leurs parents et amis, parmi lesquels il faut compter l'auguste empereur des Romains, Louis V de Bavière. Vous auriez vu avec plaisir, j'en suis certain, l'empressement et l'unanimité qu'ont mis les bonnes villes à me conférer tous les pouvoirs qui appartenaient à Louis de Flandre avant sa fuite chez son parent le roi de France.

Puis, s'approchant de lui et le tirant à part, il ajouta tout bas :

— Eh bien ! mon cher Denis, quelles nouvelles d'Angleterre ? As-tu vu le roi Édouard ? paraît-il disposé à lever la défense qu'il a faite ? aurons-nous ses laines du pays de Galles et ses



cuirs du comté d'York ? Parle tout bas et comme si nous causions de choses indifférentes.

— J'ai rempli ponctuellement tes instructions, Jacquemart, répondit le chef des tisserands, affectant de tutoyer d'Artevelle et de l'appeler du nom que lui donnaient ses familiers. J'ai vu le roi d'Angleterre, et il a été si frappé des observations que je lui ai transmises en ton nom, qu'il envoie un de ses plus fidèles pour traiter l'affaire directement avec toi, ne voulant avoir affaire qu'à toi, et sachant qu'il est inutile de s'adresser à d'autres, et que ce que tu veux, la Flandre le veut.

— Et il a raison, sur mon âme. Mais où est ce messager ?

— C'est ce grand jeune homme, moitié brun, moitié roux, que tu vois de l'autre côté de la rue, appuyé contre cette colonne, et jouant avec son faucon, comme pourrait faire un baron de l'empire ou un pair de France. Je crois, Dieu me pardonne, que tous ces Anglais se croient descendus de Guillaume-le-Conquérant.

— N'importe, il faut flatter leur vanité. Invite de ma part ce jeune homme au souper que je donne à l'archevêque de Cologne, au marquis de Juliers et aux députés des bonnes villes. Place-le à table de manière à satisfaire son amour-propre, sans cependant qu'il soit trop en vue, entre le Courtraisien, qui est chevalier, et toi, qui es chef de corporation, par exemple : aie soin qu'il ne soit pas trop près de moi, pour ne pas donner soupçon sur son importance, et cependant qu'il ne soit pas trop éloigné, afin que je puisse étudier sa physionomie. Recommande-lui de ne pas dire un mot de sa mission, et fais-le boire ; je causerai avec lui après le souper.

Gérard Denis fit un signe d'intelligence, et s'empressa de porter à Walter l'invitation qu'il était chargé de lui transmettre ; le jeune chevalier l'accepta comme une faveur à laquelle son titre lui donnait droit, et prit entre le Courtraisien et le chef des tisserands la place que lui avait désignée d'Artevelle.

Le souper était presque aussi nombreux et aussi splendide que

celui par lequel cette chronique s'est ouverte à Westminster ; il y avait le même luxe de varlets, la même abondance de vaisselle d'argent ciselé et la même profusion de vins, d'hypocras et de cervoise ; seulement, les convives offraient un tout autre aspect ; car, à l'exception du marquis de Juliers et de l'archevêque de Cologne, qui étaient assis au haut bout de la table, à la gauche et à la droite de d'Artevelle, du sire de Fauquemont et du Courtraisien, qui s'étaient placés en face, tous les autres étaient de simples bourgeois élus, ou des chefs de corporation ; aussi s'étaient-ils alignés, sans autre distinction que celle de l'âge, autour de la table un peu plus basse qui faisait suite au service d'honneur. Quant à Walter, il avait sans façon poussé son voisin ; de sorte qu'il avait trouvé place au rang des seigneurs, tandis que Gérard Denis commençait la série de ceux qui mangeaient à la table secondaire : il était donc placé presque en face de d'Artevelle, et, profitant de la précaution que celui-ci avait ménagée pour lui-même, il pouvait l'examiner à son aise.

Le brasseur était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans à peu près, de taille moyenne et commençant à prendre de l'embonpoint. Il portait les cheveux taillés carrément et la barbe et les moustaches comme avaient l'habitude de le faire les nobles ; quoique sa figure eût l'apparence de la bonhomie, de temps en temps son regard jeté rapidement s'éclairait d'une lueur de finesse qui se perdait aussitôt dans l'expression générale de sa physionomie. Il était, du reste, vêtu aussi richement qu'il était permis à un homme de sa condition, et il portait une espèce de surcot de drap brun, garni de renard noir avec des ornements d'argent ; l'or, le vair, l'hermine, le petit-gris et le velours étant réservés aux seuls chevaliers.

Walter fut interrompu dans cet examen par son varlet, qui, se penchant à son oreille, lui dit quelques mots, et en même temps par l'évêque de Cologne, à qui il adressa la parole.

— Messire Chevalier, dit l'évêque, car je ne crois pas me tromper en vous donnant ce titre.

Walter s'inclina.

— Me permettez-vous d'examiner de près le faucon que votre écuyer porte sur le poing ? il paraît de noble race, quoique son espèce me semble inconnue.

— Avec d'autant plus de plaisir, Monseigneur, répondit Walter, que vous m'offrez une occasion de vous présenter mes excuses à propos du nouveau convive que nous amène Robert. Ce n'est qu'après avoir cherché de tous côtés un perchoir, et n'ayant pu en trouver un, qu'il nous amène *la Prude*, et il me demandait à l'oreille si Votre Seigneurie ne permettrait pas qu'on lui donnât une place parmi ses oiseaux.

— Oui, oui, dit d'Artevelle en riant, nous autres bourgeois, nous n'avons ni meutes ni fauconnerie ; aussi trouverez-vous dans ma maison force magasins, force écuries ; mais de chenils et de perchoirs, point ; en échange, nous avons des halles assez vastes pour loger une armée, et je crois que les chiens et les faucons de monseigneur de Cologne ne se plaindront pas, en quittant la maison de Jacques d'Artevelle, de l'hospitalité qu'ils y auront reçue, car le pauvre brasseur a tout fait pour rendre, autant que possible, sa maison digne de la visite qu'elle avait l'honneur de recevoir.

— Aussi vous promettons-nous, mon cher Jacquemart, répondit le marquis de Juliers, de nous souvenir, maîtres, valets, chiens et faucons, non seulement de l'accueil que nous avons reçu de vous personnellement, mais encore de celui que nous ont fait les députés des bonnes villes de Flandre, et des chefs des corporations de Gand, ajouta-t-il en se tournant vers le bas bout de la table et en saluant.

— Vous auriez eu tort de nous faire vos excuses, sire chevalier, reprit l'archevêque de Cologne après avoir examiné le faucon en connaisseur ; cet oiseau est, j'en suis certain de race plus ancienne et plus pure que beaucoup de nobles Français, surtout depuis que Philippe III s'est avisé de vendre des lettres d'anoblissement à Raoul l'orfèvre, qui avait, à ce qu'il paraît, ses aïeux

en lingots, et qui les a fait monnayer ; seulement, tout en reconnaissant qu'il est de race, il me serait impossible d'indiquer, malgré ma science en vénerie, le pays d'où il a été tiré.

— Quoique moins savant que vous en pareille matière, Monseigneur, interrompit d'Artevelle, j'oserais répondre qu'il vient d'Orient : j'en ai vu de pareils, ce me semble, quoiqu'ils y fussent fort rares, dans les îles de Rhodes et de Chypre, lorsque j'y accompagnais monseigneur le comte de Valois.

— Et vous ne vous tromperiez pas, maître, dit Walter : il vient originairement de la terre de Nubie, située, dit-on, au midi de l'endroit où Moïse a traversé la mer Rouge. Son père et sa mère avaient été pris parmi les bagages de Muley-Muhamed, souverain de Grenade, par Alphonse XI de Castille, et donnés par le roi au chevalier Lockheart, qui avait accompagné Jacques de Douglas dans le voyage qu'il avait entrepris pour porter au Saint-Sépulcre le cœur du roi Robert Bruce. À son retour, le chevalier Lockheart avait été pris dans une escarmouche entre les Anglais et les Écossais par le comte de Lancastre *au cou tors* ; une des conditions de la rançon du chevalier fut qu'il lui donnerait un faucon de la race qu'il avait rapportée d'Espagne. Le comte de Lancastre, maître de ce précieux animal, en fit don à son tour à la belle Alix de Granfton, qui me l'a confié pour me distraire dans mon voyage. Vous voyez que sa généalogie est en règle, des plus nobles et des mieux établies.

— Vous me rappelez, dit le Courtraisien, que j'ai vu Jacques de Douglas à son passage à l'Écluse : il cherchait une occasion de passer en Terre-Sainte, et c'est moi qui lui donnai le conseil de se rendre en Espagne. C'était il y a sept ou huit ans, je crois.

— On dit, continua le sire de Fauquemont, que le roi Robert Bruce le chargea de cette commission, le tenant pour le plus brave et le plus loyal chevalier de son royaume.

— Oui, oui, répondit le Courtraisien, il m'a souvent raconté comment la chose s'était passée ; car cela lui faisait honneur, et j'y prenais plaisir comme à son noble récit de chevalerie. Il paraît

que, dans le temps où le roi Robert était exilé, il fit serment, s'il reconquerrait son royaume, d'accomplir le voyage du Saint-Sépulcre ; mais les guerres éternelles qu'il eut à soutenir contre les rois d'Angleterre ne lui permirent pas de quitter l'Écosse ; de sorte qu'au lit de mort il se souvint du vœu qu'il avait fait, et que cela tourmentait durement son agonie de n'avoir pu l'acquitter. Alors il fit venir près de son lit le gentil chevalier, messire Jacques de Douglas, devant tous les autres, et lui dit :

— Monseigneur Jacques, cher ami, vous savez que j'ai eu beaucoup à faire et à souffrir dans le temps que j'ai vécu pour soutenir mes droits à ce royaume, et quand j'eus le plus à faire, je vouai que, si jamais je voyais ma guerre achevée, et que si je pouvais gouverner en paix, j'irais aussitôt aider à guerroyer les ennemis de Notre-Seigneur et ceux qui sont contraire à la foi chrétienne. Mon cœur a toujours tendu vers ce point ; mais Notre-Seigneur n'a point voulu y consentir, et il m'a donné tant à faire en mon temps, et à cette heure je suis si gravement entrepris, qu'il me convient de mourir comme vous le voyez et comme je le sens. Donc, puisqu'il est ainsi, que mon corps n'y peut aller ni achever ce que mon cœur a tant désiré, j'y veux envoyer mon cœur au lieu de mon corps, pour acquitter mon vœu autant qu'il m'est possible ; et comme je ne sais en mon royaume aucun chevalier plus preux que vous, ni mieux taillé pour accomplir mon vœu au lieu de moi, je vous prie, très cher ami, autant comme je le puis, que vous vouliez entreprendre ce voyage pour l'amour que vous me portez, et acquitter mon âme envers Notre-Seigneur ; car je compte tant sur vous, sur votre noblesse et sur votre loyauté, que, si vous entreprenez cette chose, vous ne manquerez aucunement de l'accomplir, et ainsi je mourrai plus aise, plus léger et plus tranquille ; mais si vous le faites, comme j'y compte, faites-le ainsi que je vais vous dire. Je veux, aussitôt que je serai trépassé, que vous ouvriez ma poitrine avec votre brave épée, que vous en tiriez le cœur de mon corps, le fassiez embaumer et le mettiez dans une boîte d'argent que j'ai fait

préparer à cet effet ; puis vous prendrez autant de mon trésor qu'il vous en faudra, afin que vous en ayez pour parfournir à tout le voyage de vous et de tous ceux que vous voudrez mener avec vous ; et faites si grandement, et pourvoyez-vous si abondamment d'argent, de compagnie et de suite, que partout où vous passerez on sache que vous emportez outre-mer le cœur du roi Robert d'Écosse, et cela par son commandement, parce que le corps n'y pouvait aller.

— Gentil et noble Sire, répondit Jacques de Douglas, cent mille mercis du grand honneur que vous m'accordez en me chargeant d'un si noble trésor ; je le ferai volontiers et de cœur content : seulement, je ne me sens ni digne ni suffisant pour cette chose.

— Ah ! gentil ami, reprit le roi, grand merci de la promesse que vous me faites. Or, je vais mourir plus en paix, maintenant que je sais que le plus loyal, le plus preux et le plus suffisant de mon royaume achèvera pour moi ce que je ne puis achever. » Et alors, passant ses deux bras au cou de Douglas, il l'embrassa et mourut.

Le jour même et ainsi qu'il lui avait été recommandé, Jacques de Douglas ouvrit la poitrine de son maître avec son épée, et, en tirant son cœur royal, il le mit dans une boîte d'argent, sur laquelle était gravé un lion, qui est le blason du royaume d'Écosse ; puis, suspendant cette boîte à son cou, il partit avec une grande suite du port de Montrose, et aborda à l'Écluse, où je le vis, où je le connus et où il me raconta de sa bouche ce que je viens de vous dire.

— Et mena-t-il l'entreprise à bonne fin ? dit Gérard Denis, hasardant un mot dans cette noble conversation.

— Non, répondit le marquis de Juliers, j'ai entendu dire qu'il avait péri en Espagne.

— Et sa mort fut digne de sa vie, dit Walter, prenant à son tour la parole. Quoique je sois Anglais et qu'il fût Écossais, je lui rends justice, car c'était un noble et puissant chevalier. Je me

rappelle une certaine nuit, c'était pendant la guerre de 1327, où messire Jacques de Douglas, avec deux cents armures de fer environ, pénétra dans notre camp pendant que tout y dormait, et frappa tant et si bien son cheval des éperons, et nos soldats de son épée, qu'il parvint jusqu'à la tente du jeune roi Édouard III, en criant : Douglas ! Douglas ! Le roi Édouard entendit heureusement ce cri de guerre, et n'eut que le temps de se glisser sous la toile de sa tente, car déjà l'épée de Douglas en taillait les cordes pour la jeter bas. Il nous tua bien trois cents hommes dans cette nuit, et cependant il se retira, lui, sans perdre un seul de ses compagnons. Depuis, nous fîmes grand guet chaque nuit, car nous avions toujours peur des mauvais rêves de Douglas.

— Et connaissez-vous les détails de sa mort ? demanda le marquis de Juliers.

— Oui, jusqu'au dernier, car mon maître en chevalerie me les répéta souvent. Donc, pour son malheur, il fit ce que vous lui aviez conseillé, seigneur chevalier, continua Walter, se tournant vers le Courtraisien, et arriva en Espagne ; c'était au moment où le roi Alphonse d'Aragon guerroyait contre le roi de Grenade, qui était Sarrasin ; et le roi d'Espagne demanda au noble pèlerin si, en l'honneur du Christ et de la Vierge Marie, il ne romprait pas une lance avec les infidèles ?

— Si ferai-je volontiers, répondit Douglas, et cela le plus tôt possible !

Le lendemain, le roi Alphonse sortit aux champs pour approcher ses ennemis ; le roi de Grenade en fit autant, et chacun rangea ses batailles. Quant à Douglas-le-Noir, il se mit sur une des ailes avec ses chevaliers et ses écuyers écossais, afin de mieux faire sa besogne et de mieux montrer son effort. Aussitôt qu'il vit les soldats rangés de part et d'autre, et qu'il s'aperçut que les batailles du roi d'Espagne commençaient à s'émouvoir, il voulut être des premiers et non des derniers, piqua des éperons, et toute sa compagnie avec lui, criant : Douglas ! Douglas ! jusqu'aux batailles du roi de Grenade ; et là, croyant être suivi par

les Espagnols, il détacha de son cou la boîte qui renfermait le cœur de Robert et la jeta au milieu des Sarrasins en criant : « Marche en avant, noble cœur royal, comme tu faisais pendant ta vie, et Douglas va te suivre. » Alors lui et ses chevaliers entrèrent si profondément dans les rangs des Sarrasins, qu'ils y disparurent comme le fer dans une blessure ; et là, ils firent des merveilles d'armes ; mais ils ne purent durer, les Espagnols, c'est honte de le dire, ne les ayant rescous ni lui ni les siens. Le lendemain, on le retrouva mort, serrant sur sa poitrine la boîte d'argent où était le cœur du roi, et autour de lui étaient tous ses compagnons morts ou blessés ; trois ou quatre seulement survécurent, et l'un d'eux, le chevalier Lockheart, rapporta la boîte d'argent et le cœur, qui furent enterrés en grande pompe à l'abbaye de Melrose. C'est depuis ce temps que les Douglas, qui s'armaient d'un écu d'azur à un chef d'argent et de trois étoiles de gueules en argent, ont substitué à ces armes un cœur sanglant surmonté d'une couronne, et que le chevalier Lockhart a changé son nom en celui de Lockheart, qui, en langue gallique, veut dire cœur fermé. Oh ! continua Walter s'exaltant : oui ! oui ! l'on peut dire que c'était un brave et preux chevalier ; que c'était un noble et riche capitaine de guerre que celui qui, ayant livré soixante-dix batailles, en avait gagné cinquante-sept ; et nul ne le regretta davantage que le roi Édouard, quoiqu'il eût plus d'une fois renvoyé ses archers après leur avoir fait crever l'œil droit et couper l'index, afin qu'ils ne pussent plus bander leurs arcs ni guider leurs flèches.

— Oui, oui, dit l'évêque de Cologne, le jeune léopard aurait voulu rencontrer le vieux lion, afin de savoir lequel avait meilleures dents et plus fortes griffes.

— Vous l'avez deviné, Monseigneur, répondit le jeune chevalier ; voilà ce qu'il espérait tant que Douglas-le-Noir était vivant, et voilà ce qu'il n'espère plus depuis que Douglas-le-Noir est mort.

— À la mémoire de Douglas-le-Noir ! glissa Gérard Denis,



remplissant la coupe de Walter de vin du Rhône.

— Et à la santé d'Édouard III d'Angleterre ! ajouta d'Artevelle en jetant un regard d'intelligence au jeune chevalier et en se levant.

— Oui, continua le marquis de Juliers, et puisse-t-il s'apercevoir enfin que Philippe de Valois siège sur un trône qui est à lui, dort dans un palais qui est à lui, et règne sur un peuple qui est à lui !

— Oh ! c'est chose déjà faite, Messeigneurs, je vous le jure, répondit Walter ; et s'il croyait trouver de bons alliés...

— Sur mon âme ! ils ne lui manqueront pas, dit le sire de Fauquemont ; et voici mon voisin le Courtraisien, qui est encore plus Flamand que Français, qui ne demandera pas mieux que d'appuyer ce que j'avance pour lui et pour moi, j'en suis sûr.

— Certes ! s'écria Zegher, je suis Flamand de nom, Flamand de cœur, et au premier mot...

— Oui, dit d'Artevelle, au premier mot ; mais qui le dira ce premier mot ? Sera-ce vous, messeigneurs de Cologne, de Fauquemont ou de Juliers, qui relevez de l'empire, et qui ne pouvez faire la guerre sans le congé de l'empereur ? Sera-ce Louis de Cressy, notre prétendu seigneur, qui est au Louvre de Paris avec sa femme et son enfant, en la cour de son cousin ? Sera-ce l'assemblée des bonnes villes, qui encourt une amende de deux millions de florins et l'excommunication de notre saint père le pape si elle commence les hostilités contre Philippe de Valois ? C'est une dure besogne à entreprendre, et une plus dure encore à soutenir, croyez-moi, qu'une guerre avec nos voisins de France. Le tisserand Pierre Leroy, le prisonnier Hannequin<sup>1</sup> et votre père lui-même, messeigneurs de Cologne et de Juliers, en ont su quelque chose. Si cette guerre vient, eh bien ! nous la soutiendrons avec l'aide de Dieu. Mais, croyez-moi, si elle tarde, n'allons pas au-devant d'elle. Aussi contentons-nous de cette santé, elle est belle : À la mémoire de Douglas mort, à la prospérité d'Édouard

1. Nom familier qu'on donnait à Zannec.

vivant !

À ces mots il vida son verre, et tous les convives, qui s'étaient levés, lui firent raison et se rassirent.

— La généalogie de votre faucon nous a entraînés plus loin que nous ne voulions aller, Messire Chevalier, continua l'évêque de Cologne après un moment de silence ; mais elle nous a appris que vous veniez d'Angleterre : quelles nouvelles à Londres ?

— Mais on y parle beaucoup de la croisade que veut entreprendre Philippe de Valois contre les infidèles, à l'exhortation du pape Benoît XII ; et l'on dit (vous devez savoir cela mieux que nous, Messeigneurs, car vos communications sont plus faciles avec la France qu'elles ne le sont pour nous autres, qui gisons par-delà la mer) que le roi Jean de Bohême, le roi de Navarre<sup>1</sup> et le roi Pierre d'Aragon<sup>2</sup> ont pris la croix avec lui.

— C'est la vérité, répondit l'évêque de Cologne ; mais, je ne sais pourquoi, je n'ai pas grande confiance en cette entreprise, quoiqu'elle soit prêchée par quatre cardinaux, le cardinal de Naples<sup>3</sup>, le cardinal de Périgord<sup>4</sup>, le cardinal Albano<sup>5</sup> et le cardinal d'Ostie<sup>6</sup>.

— Mais enfin, sait-on ce qui la retarde ? reprit Walter.

— Une querelle entre le roi d'Aragon et le roi de Majorque, et dans laquelle Philippe de Valois s'est constitué arbitre.

— Et cette querelle a-t-elle une cause sérieuse ?

— Oh ! des plus sérieuses, répondit gravement l'évêque de Cologne : Pierre IV avait reçu hommage de Jayme II pour son royaume de Majorque et était allé rendre hommage du sien au pape d'Avignon ; mais, malheureusement, pendant la cérémonie

1. Philippe, comte d'Évreux, dit *le Bon* et *le Sage*.

2. Pierre IV, dit *le Cérémonieux*.

3. Annibal Cecano, archevêque de Naples, créé cardinal par Jean XXII.

4. Talleyrand de Périgord, évêque d'Auxerre, créé cardinal par le même pape en 1321.

5. Gaucelin d'Eusa, neveu de Jean XXII, créé cardinal par lui en 1316.

6. Bertrand Poyet, évêque d'Ostie, créé cardinal la même année par le même pape.

de l'entrée solennelle de ce prince dans la ville pontificale, l'écuyer du roi don Jayme donna un coup de fouet sur la croupe du cheval du roi d'Aragon ; celui-ci mit l'épée à la main et poursuivit l'écuyer, qui se sauva à grand-peine : de là la guerre. Vous voyez que ce n'est pas à tort qu'on l'a surnommé *le Cérémonieux*.

— Puis, il faut tout dire, ajouta d'Artevelle, au milieu des embarras suscités par ce prince, le roi David d'Écosse et la reine sa femme sont arrivés à Paris, vu qu'Édouard III et Bailliol leur ont laissé en Écosse un si petit royaume, qu'ils n'ont pas cru que cela valait la peine d'y rester pour quatre forteresses et une tour qu'ils y possèdent encore. Il est vrai que si le roi Philippe de Valois envoyait en Écosse, au secours d'Alan Vipont ou d'Agnès-la-Noire, seulement le dixième de l'armée qu'il compte emmener en Terre-Sainte, cela pourrait diablement changer les affaires de ce côté.

— Oh ! je crois, repartit Walter avec négligence, qu'Édouard s'inquiète peu d'Alan Vipont et de son château de Lochleven, non plus que d'Agnès-la-Noire, toute fille de Thomas Randolph qu'elle est. Depuis le dernier voyage qu'il a fait en Écosse, les choses sont bien changées ; ne pouvant plus rencontrer Jacques Douglas, il s'en est vengé sur Archibald : le loup a payé pour le lion. Tous les comtés méridionaux lui appartiennent ; les gouverneurs et les shérifs des principales villes sont à lui : Édouard Bailliol lui a fait hommage pour l'Écosse, et si on le forçait d'y retourner, il prouverait à Alan Vipont que ses digues sont plus solides que celles de sir John Sterling<sup>1</sup> ; à la comtesse de March, que les boulets qu'envoient les machines contre les remparts font

1. Sir John Sterling, assiégeant le château de Lochleven, qui est situé sur une île au milieu d'un lac, fit faire une digue à l'endroit de l'écoulement, espérant que les eaux monteraient et couvriraient l'île. En effet, le pied du château était déjà submergé lorsque Alan Vipont sortit une nuit et rompit l'écluse. L'eau, se précipitant alors avec violence, emporta une partie du camp de Sterling.

mieux que de la poussière<sup>1</sup> ; et si William Spons est encore à son service, le roi aura soin de se couvrir de son armure d'assez bonne trempe pour que les gages d'amour d'Agnès-la-Noire ne pénétrent pas jusqu'à son cœur<sup>2</sup>.

On en était là de la conversation lorsqu'elle fut interrompue par le bruit de la pendule, qui sonnait neuf heures. Comme ce meuble était d'invention toute nouvelle, il attira l'attention des seigneurs, et d'Artevelle lui-même, soit qu'il n'eût plus rien à faire servir, soit qu'il désirât donner le signal de la retraite, se leva, et s'adressant à Walter :

— Sire Chevalier, lui dit-il, je vois que vous êtes désireux, comme messeigneurs de Cologne et de Juliers, d'examiner le mécanisme de cette horloge. Approchez-vous donc, car c'est chose curieuse, je vous jure. Elle était destinée au roi Édouard d'Angleterre ; mais j'en ai fait offrir un si bon prix au mécanicien qui l'a faite, qu'il m'a donné la préférence.

— Et comment s'appelle ce traître qui exporte les marchandises anglaises malgré la défense du roi ? dit Walter en riant.

— Richard de Valingfort ; c'est un digne bénédictin, abbé de Saint-Alban, qui avait appris la mécanique dans la forge de son père, et qui a passé dix ans de sa vie sur ce chef-d'œuvre. Regardez : elle marque le cours des astres et comment le soleil fait, en vingt-quatre heures, le tour de la terre ; on y voit le mouvement du flux et du reflux de la mer. Quant à la manière dont elle sonne, ce sont, vous le voyez, des boules de bronze qui tombent sur un timbre du même métal, en nombre égal à celui des heures

1. Pendant le siège de son château par le comte de Salisbury, Agnès-la-Noire se promenait sur les remparts, époussetant avec son mouchoir les endroits où venaient frapper les pierres envoyées par les machines.

2. Un jour que Salisbury faisait une reconnaissance autour du château de Dumbar, une flèche, lancée par un archer écossais nommé William Spons, traversa la poitrine d'un chevalier qui se trouvait près de lui, quoiqu'il portât une triple cote de mailles sur une jaquette de cuir. « C'est un gage d'amour de la comtesse, dit froidement Salisbury en regardant tomber le chevalier ; les traits d'Agnès-la-Noire pénétrent toujours jusqu'au cœur. »

qu'elles doivent marquer, et à chaque heure nouvelle un cavalier sort de son château et vient monter la garde sur le pont-levis.

Après qu'on eut examiné à loisir cette merveille, chacun prit congé, et Walter, qui était resté le dernier, allait se retirer comme les autres, lorsque Jacquemart lui posa la main sur l'épaule.

— Si je ne me trompe, Seigneur Chevalier, lui dit-il, lorsque nous vous avons rencontré à la porte de notre maison, en compagnie de Gérard Denis, vous ne faisiez que d'arriver dans la bonne ville de Gand ?

— À l'instant même, répondit Walter.

— Je m'en suis douté ; aussi me suis-je occupé de votre hôtellerie.

— J'avais chargé Robert de ce soin.

— Robert était fatigué : Robert avait faim et soif ; Robert n'aurait pas pris le temps de vous trouver un logement digne de vous ; je l'ai envoyé dîner avec les serviteurs de nos autres convives, et je me suis réservé le soin de vous conduire à votre appartement et de vous en faire les honneurs.

— Mais un nouvel hôte, au moment où vous avez déjà si nombreuse compagnie, non seulement ne peut manquer de vous causer un dérangement considérable, mais encore donnera de l'importance de l'arrivant une idée fort exagérée.

— Quant au dérangement, vous pouvez être sans inquiétude ; l'appartement que vous habiterez est celui de mon fils Philippe, qui, n'ayant pas encore dix ans, ne sera pas fort dérangé par votre prise de possession ; il communique avec le mien par un couloir, ce qui fait que vous pourrez venir chez moi ou moi aller chez vous sans que personne en sache rien ; en outre, il a une entrée sur la rue, par laquelle vous recevrez qui bon vous semblera. Quant à votre importance, elle sera mesurée à votre volonté et non à votre condition, et pour moi, comme pour tout le monde, vous ne serez que ce que vous voudrez paraître.

— Eh bien ! dit Walter prenant son parti avec la promptitude qu'il avait coutume d'apporter dans ses décisions, j'accepte avec

plaisir l'hospitalité que vous m'offrez, et j'espère vous la rendre un jour à Londres.

— Oh ! répondit d'Artevelle d'un air de doute, je ne crois pas que jamais mes affaires me permettent de passer la mer.

— Même pour aller conclure un grand achat de laine ?

— Vous savez bien, Messire, que l'exportation de cette marchandise est interdite.

— Oui, dit Walter ; mais celui qui a donné l'ordre peut le révoquer.

— Ce sont là des choses de trop grande importance, répondit d'Artevelle en posant un doigt sur sa bouche, pour en parler debout près d'une porte, et surtout quand cette porte est ouverte ; on ne traite à fond de pareilles affaires que l'huis-clos, et assis tête-à-tête de chaque côté d'une table sur laquelle est un bon flacon de vin épicé pour soutenir la conversation, et nous pouvons trouver tout cela chez vous, messire Walter, si vous voulez y monter.

À ces mots, il fit un signe à un valet qui, prenant aussitôt à l'angle de la salle une torche de cire, marcha devant eux en les éclairant. Arrivés à la porte de l'appartement, il l'ouvrit et se retira ; Walter et d'Artevelle entrèrent, et ce dernier ferma la porte derrière eux.

## VI

Walter trouva en effet préparé d'avance tout ce que Jacquemart avait jugé être le corollaire indispensable d'une conversation diplomatique : une table était au milieu de la chambre ; de chaque côté de cette table, deux grands fauteuils vides attendaient les discuteurs, et sur cette table, un énorme hanap d'argent promettait au premier coup d'œil de suffire à humecter largement la discussion, si longue, si importante, si échauffée qu'elle dût être.

— Messire Walter, dit d'Artevelle demeurant près de la porte, avez-vous l'habitude de remettre au lendemain les choses importantes que vous pouvez traiter tout de suite ?

— Maître Jacquemart, répondit le jeune homme s'appuyant sur le dossier du fauteuil et croisant l'une de ses jambes sur l'autre, faites-vous vos affaires avant ou après le souper, la nuit ou le jour ?

— Mais quand elles sont importantes, dit d'Artevelle en s'approchant de la table, je n'ai pas d'heure.

— C'est comme moi, répondit Walter s'asseyant ; mettez-vous donc là et causons.

D'Artevelle s'empara de l'autre fauteuil avec une vivacité qui indiquait le plaisir qu'il éprouvait à se conformer à cette invitation.

— Maître Jacquemart, continua Walter, vous avez parlé pendant le souper de la difficulté d'une guerre entre la Flandre et la France.

— Messire Walter, dit d'Artevelle, vous avez dit quelques mots après le souper sur la facilité d'un traité de commerce entre la Flandre et l'Angleterre.

— Le traité présente de grandes difficultés ; cependant il est faisable.

— La guerre a des chances dangereuses ; cependant, avec de

la prudence, on peut tout risquer.

— Allons, je vois que nous nous entendrons ; maintenant marchons au but et ne perdons pas de temps.

— Mais avant que je réponde à aucune question, il est important que je sache qui me les fait.

— L'envoyé du roi d'Angleterre, et voilà ses pleins pouvoirs, dit Walter tirant un parchemin de sa poitrine.

— Et auprès de qui est accrédité cet ambassadeur ?

— Près de celui qui est souverain maître des affaires de Flandre.

— Alors ces lettres de créance viennent directement ?...

— Du roi Édouard, comme l'atteste son cachet et comme le prouvera sa signature.

— Ainsi monseigneur le roi d'Angleterre n'a point dédaigné d'écrire au pauvre brasseur Jacquemart ! dit celui-ci avec un sentiment de vanité mal déguisée sous l'apparence du doute. Je suis curieux de savoir quel titre il lui a donné : celui de *frère* appartient aux rois, celui de *cousin* aux pairs, et celui de *messire* aux chevaliers ; je ne suis ni roi, ni pair, ni chevalier.

— Aussi en a-t-il choisi un moins emphatique, mais aussi plus amical que tous ceux que vous venez de citer : voyez.

D'Artevelle prit la lettre des mains de Walter, et, quoiqu'il eût grande envie intérieurement de savoir dans quels termes lui écrivait un roi aussi puissant qu'Édouard, il parut n'attacher qu'un intérêt secondaire à la formule de l'adresse en s'occupant d'autre chose auparavant.

— Oui, oui, dit-il jouant avec le sceau royal, voilà bien les trois léopards d'Angleterre : un pour chaque royaume ; et c'est assez pour le défendre, ou, ajouta-t-il en riant, pour le dévorer. C'est un noble et grand roi que monseigneur Édouard, et sévère justicier dans son royaume. Voyons ce qu'il nous fait l'honneur de nous dire :

« Édouard III d'Angleterre, duc de Guienne, pair de France, à son *compère* Jacques d'Artevelle, député de la ville de Gand et



représentant le duc de Flandre.

» Sachez que nous accréditons près de vous le chevalier Walter, nous engageant à reconnaître pour bon et valable tout traité de guerre, d'alliance ou de commerce, qu'il signera avec vous. Édouard. »

— C'est bien, comme vous l'avez dit, son sceau et sa signature.

— Alors vous reconnaissez que je suis son représentant ?

— Plein et entier, c'est incontestable.

— Eh bien, parlons franc ; vous voulez la liberté de commerce avec l'Angleterre ?

— Il entre dans vos projets de faire la guerre à la France ?

— Vous voyez que nous avons besoin l'un de l'autre, et que les intérêts d'Édouard et de Jacques d'Artevelle, quoique bien différents en apparence, se touchent en réalité. Ouvrez vos ports à nos soldats, nous ouvrirons les nôtres à vos marchands.

— Vous allez vite en besogne, mon jeune ami, dit Jacquemart en souriant : lorsqu'on entreprend une guerre ou une spéculation, c'est dans le but qu'elle réussisse, n'est-ce pas ? eh bien ! le moyen de réussir en toutes choses est d'y penser longuement, et, lorsqu'on y a pensé longuement, de ne commencer à l'entreprendre qu'avec trois chances de réussite.

— Nous en aurons mille.

— Voilà une réponse qui ne répond à rien. Prenez garde de vous tromper aux armes de France : vous les prenez pour des fleurs de lis, et ce sont des fers de lance. Croyez-moi, si vos léopards tentent seuls l'entreprise, ils y useront leurs griffes et leurs dents, sans rien qui vaille.

— Aussi Édouard ne commencera-t-il la guerre que sûr de l'appui du duc de Brabant, des seigneurs de l'empire et des bonnes villes de Flandre.

— Voilà justement où est la difficulté. Le duc de Brabant est d'un caractère trop irrésolu pour prendre parti, sans fortes raisons, entre Édouard III et Philippe VI.

— Vous ignorez peut-être que le duc de Brabant est cousin-germain du roi d'Angleterre.

— Non pas, non pas, je sais cela aussi bien qu'homme du monde ; mais je sais aussi qu'il est fortement question d'un mariage entre le fils du duc de Brabant et une fille de France ; et la preuve, c'est que le jeune prince a rendu sa parole au comte de Hainaut, dont il devait épouser la fille Isabelle.

— Diable ! fit Walter ; mais il me semble, au moins, que cette irrésolution dont vous parlez n'a pas gagné les autres seigneurs de l'empire, et que le comte de Juliers, l'évêque de Cologne, le sire de Fauquemont et le Courtraisien ne demandent pas mieux que de se mettre en campagne.

— Oh ! la chose est vraie ; seulement, les trois premiers relèvent de l'empire et ne peuvent faire la guerre sans le congé de l'empereur. Quant au quatrième, il est libre ; mais ce n'est qu'un simple chevalier possédant fief de haubert ; c'est-à-dire qu'il aidera le roi Édouard de sa personne et de celle de ses deux varlets, voilà tout.

— Par saint Georges, dit Walter, je puis au moins compter sur les bonnes gens de Flandre ?

— Encore moins, seigneur chevalier, car nous sommes liés par serment, et nous ne pouvons faire la guerre au roi de France sans encourir une amende de 2,000,000 de florins et l'excommunication papale.

— Sur mon âme, s'écria Walter, vous m'avez dit qu'une guerre avec la France était dangereuse ; vous auriez dû dire, ce me semble, qu'elle était impossible.

— Rien n'est impossible dans ce monde pour qui se donne la peine de faire le tour des choses ; il n'y a pas d'irrésolution qu'on ne fixe, de traité qu'on ne puisse battre en brèche avec un bélier d'or, et de serment qui n'ait une porte de derrière dont l'intérêt est la sentinelle.

— Je vous écoute, dit Walter.

— D'abord, continua d'Artevelle sans paraître remarquer

l'impatience du jeune chevalier, laissons de côté ceux qui, d'avance, sont pour le roi Philippe ou pour le roi Édouard, et que rien ne peut faire changer de parti.

— Le roi de Bohême ?

— Sa fille a épousé le dauphin Jean.

— L'évêque de Liège ?

— Philippe lui fera promettre le cardinalat.

— Les ducs d'Autriche Albert et Othon ?

— Étaient à vendre, mais ils sont achetés. Quant au roi de Navarre et au duc de Bretagne, ce sont les alliés naturels de Philippe. Voilà donc ceux qui sont pour la France ; passons à ceux qui seront pour l'Angleterre.

— D'abord Guillaume de Hainaut, beau-père du roi Édouard.

— Vous savez qu'il se meurt de la goutte.

— Son fils lui succédera, et je suis sûr de l'un comme de l'autre. Ensuite, Jean de Hainaut, qui est à cette heure à la cour d'Angleterre, et qui a déjà fait promesse au roi.

— S'il a promis, il tiendra.

— Renaud de Gueldres, qui a épousé la princesse Éléonore, sœur du roi.

— Très bien ; après ?

— C'est tout, dit Walter. Voilà nos amis et nos ennemis sûrs.

— Passons alors à ceux qui ne sont encore ni pour l'un ni pour l'autre.

— Ou qu'un grand intérêt peut faire passer de l'un à l'autre.

— C'est la même chose. Commençons par le duc de Brabant.

— Vous me l'avez peint comme un homme tellement irrésolu, qu'il serait difficile de lui faire adopter un parti.

— Oui ; mais un défaut balance l'autre ; j'ai oublié de vous dire qu'il était plus avare encore qu'irrésolu.

— Édouard lui donnera 50,000 livres sterling, s'il le faut, et prendra à sa solde les hommes d'armes qu'il lui enverra.

— Voilà ce qui s'appelle parler. Je vous réponds du duc de Brabant.

— Maintenant, passons au comte de Juliers, à l'évêque de Cologne et au sire de Fauquemont.

— Ah ! ce sont de braves seigneurs, dit d'Artevelle, riches et puissants, qui fourniraient chacun mille armures de fer s'ils en recevaient l'autorisation de Louis de Bavière, leur empereur.

— Mais il y a un traité, n'est-ce pas, entre le roi de France et lui ?

— Oui, un traité formel et positif, par lequel le roi de France s'engage à ne rien acquérir sur les terres de l'empire.

— Mais attendez donc, s'écria Walter ; il me semble...

— Quoi ? dit d'Artevelle en riant.

— Que, contrairement à ce traité, le roi Philippe a acquis le château de Crèvecœur en Cambresis, et le château d'Arleux-en-Puelle ; ces châteaux sont terres de l'empire et hauts fiefs relevant de l'empereur.

— Allons donc, dit Jacquemart comme s'il voulait pousser Walter en avant.

— Et ces achats sont suffisants pour motiver une guerre.

— Surtout lorsque le roi Édouard en supportera les dépenses et les dangers.

— Je chargerai demain le comte de Juliers d'aller trouver l'empereur.

— Et en vertu de quels pouvoirs ?

— J'ai des blancs-seings du roi Édouard.

— Bravo ! voilà deux de nos difficultés résolues.

— Reste la troisième.

— Et la plus scabreuse.

— Et vous dites que les bonnes villes de Flandre ont un traité par le lequel, en cas d'hostilité de leur part contre Philippe de Valois...

— Non pas contre Philippe de Valois, contre le roi de France ; le texte est positif.

— Philippe de Valois ou le roi de France, n'importe.

— Il importe beaucoup, au contraire.

— Enfin, dans le cas d'hostilité contre le roi de France, les bonnes villes doivent payer 2,000,000 de florins et encourir l'excommunication du pape. Eh bien ! ces 2,000,000 de florins, Édouard les paiera ; quant à l'excommunication papale...

— Mais, mon Dieu, ce n'est pas tout, cela, dit Jacquemart ; les 2,000,000 de florins sont une bagatelle, et quant à l'interdit, nous en serions quitte pour faire lever par le pape de Rome l'excommunication du pape d'Avignon. Mais il y a quelque chose de plus sacré que tout cela pour des commerçants, c'est leur parole, leur parole, qui vaut de l'or d'un bout du monde à l'autre, et qui, une fois faussée, ne se réhabilite jamais. Ah ! jeune homme, cherchez bien, continua Jacquemart ; il a des moyens pour tout, mon Dieu, il ne s'agit que de les découvrir ; vous comprenez de quelle importance il est pour le roi Édouard de trouver derrière lui, en cas de revers, la Flandre avec ses forteresses et ses ports.

— Sur Dieu, dit Walter, c'est son avis aussi, et voilà pour quoi je suis venu en son nom pour m'entendre directement avec vous.

— Alors, si l'on trouvait moyen de concilier la parole de Flandre avec les intérêts de l'Angleterre, le roi Édouard serait disposé à faire quelques sacrifices ?

— D'abord, le roi Édouard rendrait aux Flamands Lille, Douai et Béthune, qui sont trois portes que la France tient ouvertes et que la Flandre tiendrait fermées.

— Ceci est déjà bien.

— Le roi d'Angleterre raserait et brûlerait l'île de Cadsand, qui est un repaire de pirates flamands et français, et qui empêche le commerce des pelleteries avec le Danemark et la Suède.

— L'île est forte.

— Gautier de Mauny est brave.

— Ensuite ?

— Ensuite, le roi Édouard lèverait la défense d'exportation qu'il a mise sur les laines du pays de Galles et sur les cuirs du comté d'York ; de sorte que le commerce se ferait librement entre

les deux nations.

— Et une pareille union serait véritablement selon les intérêts de la Flandre, dit d'Artevelle.

— Et le premier envoi, qui se composerait de vingt mille sacs de laine, serait directement adressé à Jacques d'Artevelle, qui...

— Qui le distribuerait à l'instant aux manufacturiers, attendu qu'il est brasseur et non marchand de drap.

— Mais qui accepterait bien une commission de cinq esterlins par sac ?

— Ceci est justice, et selon les règles du commerce, répondit Jacquemart ; le tout est maintenant de trouver moyen de faire cette guerre sans manquer à notre parole ; y êtes-vous ?

— Point, répondit Walter, et je crois que je chercherais vainement, étant peu expert en pareille matière.

— Il me vient une idée, reprit d'Artevelle en regardant fixement Walter et en dissimulant mal un sourire de supériorité. À quel titre Édouard III veut-il faire la guerre à Philippe de Valois ?

— Mais à titre de véritable héritier du royaume de France, auquel il a des droits par sa mère Isabelle, sœur de Charles IV, puisqu'il est neveu du roi mort, et que Philippe n'en est que le cousin germain.

— Eh bien ! dit d'Artevelle, qu'Édouard encharge les lis, les écartelle des léopards d'Angleterre, et prenne le titre de roi de France.

— Alors ?

— Alors... nous lui obéirons comme au roi de France, et vu que nos obligations sont envers le roi de France, et non pas, comme je vous le disais, envers Philippe de Valois, nous demanderons à Édouard quittance de notre foi, et Édouard nous la donnera comme roi de France.

— C'est vrai, dit Walter.

— Et nous n'aurons pas manqué à notre promesse.

— Et vous nous aiderez dans la guerre contre Philippe de

Valois ?

— De tout notre pouvoir.

— Vous nous aiderez de vos soldats, de vos villes et de vos ports ?

— Sans aucun doute.

— Sur mon âme, vous êtes un habile casuiste, maître d'Artevelle.

— Et c'est en cette qualité que je vous ferai une dernière observation.

— Laquelle ?

— C'est que le roi Édouard a fait hommage au roi de France, comme à son seigneur suzerain, pour le duché de Guienne.

— Oui, mais cet hommage est nul, s'écria Walter.

— Et comment cela ? dit d'Artevelle.

— Parce que, s'écria Walter oubliant son rôle, parce que je l'ai fait de bouche et de paroles seulement, mais sans mettre mes mains entre les mains du roi de France.

— En ce cas, Sire, dit d'Artevelle en se levant et se découvrant, en ce cas, vous êtes libre !

— Allons, tu es plus fin que moi, compère, dit Édouard en tendant la main à d'Artevelle.

— Et je prouverai à Votre Altesse, répondit Jacquemart en s'inclinant, que les exemples de confiance et de loyauté qu'on me donne ne sont pas perdus.

## VII

Chacun des deux interlocuteurs avait dit vrai L'Édouard III, soit hasard, soit prévoyance, n'avait pas, lorsqu'il rendit hommage au roi de France dans la cité d'Amiens, placé ses mains entre celles de Philippe de Valois. Aussi, la cérémonie terminée, le suzerain se plaignit-il au vassal de cette omission ; celui-ci répondit qu'il ne savait pas que tel était l'usage de ses devanciers, mais qu'il allait retourner en Angleterre, et consulter les chartes et privilèges où les conditions de l'hommage étaient consignées ; en effet, de retour à Londres, Édouard fut forcé de convenir qu'un point important avait été omis par lui, et consentit que les lettres-patentes qui devaient constater que tout s'était passé dans les règles corrigéassent cette omission, en certifiant, quoique la chose ne fut pas vraie, que la foi avait été jurée, *les mains du roy d'Angleterre mises entre les mains du roy de France*.

Il en résulte qu'Édouard, aussi habile casuiste que Jacques d'Artevelle, ne se croyait pas engagé par cet acte d'hommage, qui mentionnait comme entière une reconnaissance de vassalité qui véritablement était restée incomplète. De leur côté, les villes de Flandre se trouvaient, ainsi que nous l'avons vu, par l'arbitrage du pape, engagées avec le roi de France, mais non pas avec Philippe de Valois ; de sorte que, par le moyen indiqué à Édouard, elles échappaient à la fois à l'amende pécuniaire et à l'excommunication papale. Tout cela était peut-être un peu bien subtil pour une époque où chevaliers et commerçants tenaient encore à l'honneur de garder fidèlement leur parole ; mais cette rupture avec la France était si favorable aux intérêts d'Édouard III et de Jacques d'Artevelle, qu'il faut encore leur savoir gré d'avoir fait ce qu'ils ont pu pour donner à leurs agressions ce faux air de loyauté.

Or, les choses convenues et arrêtées comme nous l'avons dit au dernier chapitre avec Jacques d'Artevelle, Édouard III n'avait



plus qu'une chose à faire avant de commencer à les mettre à exécution : c'était d'attendre le retour des ambassadeurs qu'il avait envoyés à Jean de Hainaut, son beau-père, et à monseigneur Adolphe de Lamark, évêque de Liège. Ce retour devait être des plus prochains, les envoyés ne devant pas retourner en Angleterre, mais revenir à Gand et attendre les ordres du roi, qu'ils ignoraient les avoir précédés dans cette ville, et qui ne devait pas les y attendre si le but de sa conférence avec d'Artevelle avait été manqué.

Cependant il n'en conserva pas moins son incognito ; mais, désirant à tout hasard, et malgré la confiance qu'il avait en son nouvel allié, trouver, au cas de besoin, un point de défense à sa portée, il écrivit à Gautier de Mauny de rassembler cinq cents armures de fer et environ deux mille archers, et de venir, avec cette assemblée, prendre l'île de Gadsand, qui, commandant l'embouchure de l'Escaut occidental, devait, en cas de trahison, lui offrir un lieu de retraite et de défense : cette prise devait paraître d'autant plus naturelle, qu'au premier aspect elle semblait non pas une précaution inspirée par la crainte, mais purement et simplement l'accomplissement d'une promesse faite. Cette première disposition arrêtée, le roi apprit l'arrivée de ses deux ambassadeurs.

Ce ne fut pas sans inquiétude que les envoyés virent qu'Édouard lui-même les attendait à Gand ; mais ils connaissaient la prudence du roi, et savaient que son caractère, tout aventureux qu'il était, ne l'entraînait jamais plus loin qu'il n'avait résolu d'aller : ils se rassurèrent donc promptement, et surtout les chevaliers, au courage desquels toute expédition hasardée était sympathique et familière ; l'évêque de Lincoln seul hasarda quelques observations ; mais Édouard l'interrompit, prétextant le vif désir qu'il avait de connaître le résultat de la double ambassade.

L'évêque de Liège avait refusé toute alliance contre le roi Philippe, et n'avait, quelque offre que les messagers eussent pu

lui faire, voulu entendre à rien contre la France.

Quant à monseigneur le comte de Hainaut, les envoyés d'Édouard l'avaient trouvé dans son lit, où le retenait, ainsi que l'avait dit d'Artevelle, une violente attaque de goutte. Néanmoins, sachant de quelle part ils venaient, et que son frère se trouvait parmi eux, il les avait fait entrer à l'instant même ; puis, après les avoir écoutés avec une profonde attention, il avait répondu qu'il aurait grande joie que le roi d'Angleterre pût réussir en son dessein, attendu qu'il devait bien penser qu'il l'aimait plus chèrement, lui qui était son gendre, que le roi Philippe, son beau-frère, qui venait de le dégager de tous égards envers lui en détournant le jeune duc de Brabant du mariage arrêté depuis longtemps entre lui et Isabelle de Hainaut, pour lui donner sa propre fille ; que, par cette raison donc, il aiderait de tout son pouvoir son cher et aimé fils le roi d'Angleterre. Mais il avait ajouté que, pour la réussite d'un pareil projet, il fallait une aide plus forte que la sienne ; que le Hainaut était un bien petit pays, eu égard au royaume de France, et que l'Angleterre gisait trop loin pour le secourir.

— Cher frère, avait alors interrompu Jean de Hainaut, ce que vous dites est si juste que nous ne doutons pas que les conseils que vous nous donnez ne soient les seuls à suivre ; ainsi veuillez donc dire ce qu'il nous convient de faire en cette circonstance.

— Sur mon âme, avait répondu le comte, je ne saurais aviser seigneur plus puissant pour l'aider en ses besognes que le duc de Brabant, qui est cousin germain ; puis après lui le comte de Gueldre, qui a épousé Éléonore, sa sœur ; monseigneur Valrame de Juliers, l'archevêque de Cologne ; le comte de Juliers ; messire Arnoult de Blankenheyem et le sire de Fauquemont ; car ils sont tous bons guerriers, et lèveront bien, si le roi d'Angleterre veut se charger de tous les frais de la campagne, huit à dix mille armures de fer ; que, si le roi, mon fils et votre sire, avait tous ces seigneurs pour lui et avec lui, je n'hésiterais pas alors de lui dire de passer la mer et d'aller combattre le roi Philippe jusqu'au-delà

de la rivière d'Oise.

— Vous dites sagement, très cher frère, et il sera fait ainsi que vous dites, avait répondu Jean de Hainaut.

Et, sachant avec quelle impatience Édouard l'attendait, il était, malgré les instances du comte, parti le même jour, avec Guillaume de Salisbury, son compagnon de voyage, pour se rendre au rendez-vous donné, quoiqu'il fût loin de penser que le roi Édouard l'y attendait en personne.

Nous avons vu comment le hasard, d'accord avec les bons conseils du comte de Hainaut, avait mis d'avance le roi d'Angleterre en relation avec l'évêque de Cologne, le comte de Juliers et le sire de Fauquemont, lorsque, sous le nom de Walter, il avait assisté au souper de Jacques d'Artevelle. Édouard était depuis lors certain de trouver en eux, sauf l'agrément de l'empereur, des alliés loyaux et braves. Il n'y avait donc plus à s'occuper que du duc de Brabant et de Louis V de Bavière, qui tenait le trône impérial.

Les deux ambassades repartirent donc immédiatement ; cette fois, elles étaient adressées au duc de Brabant et à l'empereur. Les envoyés devaient invoquer auprès du duc de Brabant ses relations d'amitié et de famille, qui l'unissaient au roi d'Angleterre, et tâcher d'obtenir de lui une participation armée et agressive aux projets d'Édouard contre la France. Quant à l'empereur, ils étaient chargés de lui rappeler que Philippe de Valois, contrairement à son traité, qui lui défendait de rien acheter sur les terres de l'empire, avait acquis la forteresse de Crèvecœur en Cambrésis et le château d'Arleux-en-Puelles, et de lui dire de la part du roi Édouard que celui-ci ferait de son droit le sien, et de sa querelle la sienne, à la seule condition que l'empereur accorderait aux seigneurs qui relèveraient de lui la permission de défier le roi de France.

Cependant Gautier de Mauny avait reçu à Londres l'ordre du roi, et s'était empressé de le mettre à exécution ; outre son attachement personnel à Édouard d'Angleterre, auquel, comme nous

l'avons dit, il était allié par la reine, il était prédisposé, par son caractère aventureux, à toute entreprise où il y avait courage à déployer et renommée à acquérir. L'expédition proposée était donc à la fois selon son devoir comme fidèle serviteur et selon son désir comme brave chevalier. Il fit, en conséquence, et sans perdre un instant, part de l'ordre du roi au comte de Derby, fils du comte de Lancastre au cou tors, au comte de Suffolk, à messire Regnault de Cobham, à messire Louis de Beauchamp, à messire Guillaume Fitz Warwick, et au sire de Beauclerc, qu'il avait choisis pour partager avec lui l'honneur de cette dangereuse bachellerie. Chacun aussitôt fit de son côté ses pourvoyances ; des bâtimens de guerre remontèrent la Tamise jusqu'à Londres, où on les chargea d'armes et de vivres ; deux mille archers furent réunis et embarqués ; enfin, les chevaliers et écuyers se rendirent à leur tour à bord des vaisseaux, qui désancrèrent immédiatement, et vinrent, en profitant du reflux, coucher, dès cette première marée, en face de Gravesand. Le lendemain, ils ne s'arrêtèrent qu'à Margate ; enfin, le troisième jour, ils entrèrent en mer, et voguèrent et nagèrent tant et si bien, à la voile et à la rame, qu'ils eurent connaissance des terres de Flandre. Aussitôt, ils rallièrent leurs vaisseaux, firent toutes leurs dispositions de débarquement, et, toujours côtoyant la rive, ils arrivèrent enfin en vue de l'île de Cadsand, vers les onze heures du matin, la veille de la Saint-Martin d'hiver.

Au premier coup d'œil qu'ils jetèrent sur l'île, les chevaliers anglais s'aperçurent qu'il fallait renoncer à l'espoir de la surprendre ; les sentinelles les avaient déjà aperçus et avaient donné l'alarme, de sorte qu'ils voyaient toute la garnison, qui se composait de six mille hommes au moins, sortir des remparts et se ranger en bataille sur la plage. Cependant, comme ils avaient le vent et la marée pour eux, ils jurèrent Dieu et saint Georges qu'ils approcheraient. Ils ordonnèrent donc les vaisseaux sur une seule ligne, s'armèrent et appareillèrent vivement, firent sonner les trompettes, et cinglèrent vers la ville. Dès lors, il n'y eut plus

de doute pour ceux de Cadsand ; d'ailleurs, à mesure que les assaillants approchaient, la garnison pouvait reconnaître leurs pennons rangés en ordonnance, et les regarder faire leurs chevaliers, qui furent, en vue de la côte, armés au nombre de seize.

Si les Anglais comptaient dans leurs rangs un bon nombre de chevaliers apperts et braves, leurs ennemis n'étaient pas moins riches qu'eux en hommes de courage et de science. Au premier rang on distinguait messire Guy de Flandre, frère bâtard du comte Louis, qui haranguait ses compagnons et les exhortait à bien faire ; puis le dukere de Hallewyn, messire Jean de Rhodes, et messire Gilles de l'Estriff ; et comme ils voyaient sur le pont de leurs vaisseaux les Anglais faire leurs chevaliers, ils ne voulurent point être en reste avec eux, et commencèrent d'armer les leurs ; et là furent armés, de la part des Flamands, messire Simon et Pierre Brulledent, messire d'Englemoustiers, et plusieurs autres braves compagnons et nobles hommes d'armes, si bien que lorsque les vaisseaux furent près de la plage, comme les deux partis, ardents de haine et de courage, désiraient, autant d'une part que de l'autre, en venir aux mains, il n'y eut ni sommation faite ni réponse donnée, chacun poussa son cri de guerre, et à l'instant, comme ils se trouvaient à portée, tout en continuant d'avancer pour atterrir, les archers anglais firent tomber une pluie de flèches sur ceux de l'île, si terrible et si précipitée, que, quel que fût le courage de ceux qui gardaient le havre, comme ils ne pouvaient rendre la mort qu'ils recevaient, il leur fallut reculer ; car ils préféraient un combat corps à corps sur la place à cette lute éloignée, dans laquelle les Anglais avaient tout l'avantage. Ils se retirèrent donc hors de portée du trait, et les Anglais prirent terre ; mais à peine en virent-ils la moitié sur la plage, que leurs adversaires revinrent sur eux avec un tel choc, que ceux qui avaient déjà débarqué furent obligés de reculer, de sorte que les chevaliers qui étaient encore sur les vaisseaux, ne sachant où descendre, et poussés cependant par ceux qui venaient derrière eux, furent obligés de sauter dans la mer. Au même instant, on

entendit au milieu du tumulte la voix forte de Gautier de Mauny qui se rejetait en avant en criant : *Lancastre au comte de Derby*. En effet, ce dernier avait reçu un coup de masse sur la tête, et dans le mouvement rétrograde qu'ils avaient fait, les Anglais l'avaient abandonné évanoui sur le champ de bataille ; de sorte que les Flamands, lui voyant à la tête un heaume couronné, avaient jugé que c'était un grand seigneur, et l'emportaient déjà, lorsque Gautier de Mauny, le voyant entre les mains des Flamands, sans attendre plus grand renfort, se rejeta de nouveau au milieu de ses adversaires, et de son premier coup de hache abattit mort à ses pieds messire Simon Brulledent, qui venait d'être fait chevalier. Ceux qui emportaient le comte de Derby le lâchèrent ; il retomba sur le sable, toujours évanoui ; Gautier de Mauny lui mit le pied sur le corps, et le défendit ainsi sans reculer d'un pas, jusqu'à ce qu'il fût revenu à lui. Au reste, il n'était qu'étourdi et non blessé ; de sorte qu'à peine eut-il repris ses sens, qu'il se releva, ramassa la première épée venue, et se remit à combattre sans prononcer une parole, et comme si rien n'était arrivé, remettant à un autre moment de faire ses remerciements à Gautier de Mauny, et jugeant que, pour l'heure, le mieux était de frapper durement, afin de regagner le temps perdu.

Ainsi faisait-on de toutes parts. Cependant, quoique les Flamands ne reculassent pas d'un pas encore, l'avantage était visiblement aux Anglais, grâce à leurs merveilleux archers, ces éternels artisans de leurs victoires. Ils étaient restés sur leurs vaisseaux, dominant le champ de bataille, et choisissaient au milieu de la mêlée, comme ils eussent pu faire de cerfs et de daims dans un parc, ceux des Flamands qu'ils devaient percer de leurs longues flèches, si dures et si acérées que les cuirasses d'Allemagne leur résistaient seules, mais qu'elles perçaient comme du carton et du filet les jacques de cuir et les cottes de maille. De leur côté, les Flamands faisaient merveille. Quoique décimés par cette pluie mortelle, dont tout leur courage ne pouvait les garantir, ils tenaient, comme nous l'avons dit, avec

acharnement. Enfin, messire Guy, bâtard de Flandre, tomba à son tour sous un coup de hache du comte de Derby, et le même combat fut livré sur son corps, qui s'était engagé sur le corps de celui qui venait de l'abattre ; mais cette fois avec une fortune différente ; car, en le voulant secourir, le dukere de Hallewyn, messire Gilles de l'Estriff et Jean Brulledent furent tués ; il ne restait donc des chefs que messire Jean de Rhodes, encore était-il blessé à la figure d'une flèche que, n'ayant pu l'arracher entièrement parce qu'elle était entrée dans l'os, il avait cassée à deux pouces de la joue.

Il essaya d'ordonner une retraite, mais la chose était impossible. La prise de messire Guy de Flandre, la mort de vingt-six chevaliers qui étaient tombés en le défendant, cette grêle éternelle de flèches qui pleuvait des vaisseaux au point que le rivage ressemblait à un champ tout hérissé d'épis, démoralisèrent ses soldats, qui s'enfuirent vers la ville ; alors messire Jean de Rhodes, ne pouvant faire plus, se fit tuer à son tour où s'étaient fait tuer tous les autres.

Dès ce moment il n'y eut pas combat, mais boucherie : vainqueurs et vaincus entrèrent pêle-mêle à Cadsand ; on se battit de rue en rue et de maison en maison ; enfermée comme elle l'était, d'un côté par l'Océan, de l'autre par un bras de l'Escaut, la garnison tout entière, ne pouvant fuir, fut tuée ou se rendit prisonnière, et sur six mille hommes qui la composaient quatre mille restèrent sur le champ de bataille.

Quant à la ville, prise comme elle l'avait été, d'assaut et sans capitulation, elle fut mise au pillage ; tout ce qui avait quelque valeur fut transporté sur les vaisseaux, puis le feu mis aux maisons ; les Anglais attendirent qu'elles tombassent toutes jusqu'à la dernière ; puis enfin, ils s'embarquèrent, laissant cette île, la veille si peuplée et si florissante, nue, déserte et rasée, comme si elle était demeuré sauvage et inhabitée depuis le jour où elle sortit du sein de la mer.

Pendant ce temps, les négociations politiques avaient marché

à l'égal des expéditions guerrières ; la double ambassade était revenue à Gand. Le duc de Brabant consentait à se joindre à Édouard, à la condition que celui-ci lui paierait la somme de dix mille livres sterling comptant et celle de soixante mille à terme ; il s'engageait en outre à lever douze cents hommes d'armes, à la seule condition que le roi d'Angleterre paierait leur solde ; de plus, il lui offrait, à titre de parent et d'allié, son château de Louvain comme une résidence bien plus digne de lui que la maison du brasseur Jacques d'Artevelle.

Quant à Louis V de Bavière, sa réponse n'était pas moins favorable : le comte de Juliers, qu'Édouard avait adjoint à ses ambassadeurs, l'avait trouvé à Floremberg, et lui avait exposé la proposition du roi d'Angleterre. Alors Louis V avait consenti à le nommer son vicaire par tout l'empire, titre qui lui donnait le droit de faire battre monnaie d'or et d'argent à l'effigie de l'empereur, et lui conférait le pouvoir de lever des troupes en Allemagne ; deux envoyés de l'empereur accompagnaient le retour de l'ambassade, afin de régler à l'instant même avec le roi d'Angleterre l'époque, le lieu et les détails de la cérémonie. Quant à messire de Juliers, l'empereur, pour lui témoigner la satisfaction qu'il éprouvait de l'ouverture dont il était l'intermédiaire, de comte qu'il était, l'avait fait marquis.

Le lendemain, Gautier de Mauny arriva à son tour, après avoir laissé sa flotte dans le port d'Ostende ; il venait annoncer à Édouard que ses ordres étaient accomplis, et qu'il pouvait faire passer la charrue et semer du blé sur la place où s'était élevé jusqu'à cette heure ce nid de pirates flamands qu'on appelait la ville de Cadsand.



## VIII

Cependant le roi Philippe de Valois, contre lequel se faisaient ces grands préparatifs de guerre, ignorant qu'il était de ce qui se tramait contre lui, s'apprêtait de son côté à aller combattre outremer les ennemis de Dieu : la croisade avait été prêchée avec une ardeur toute nouvelle, et le roi de France, voyant, au dire de Froissard, son royaume gras, plein et dru, s'était déclaré le chef de cette sainte entreprise et s'était occupé immédiatement des moyens de l'exécuter ; en conséquence, il avait préparé le plus bel appareil de guerre qui jamais eût été vu depuis Godefroy de Bouillon et le roi saint Louis ; depuis 1336, il avait retenu les ports de Marseille, d'Aiguemortes, de Cette et de Narbonne, et les avait peuplés d'une telle quantité de vaisseaux, de nefes, de galères et de barges, que ces bâtiments pouvaient suffire au transport de soixante mille hommes, armes, vivres et bagages. En même temps, il avait envoyé des messages à Charles-Robert, roi de Hongrie, qui était un religieux et vaillant homme, le priant de tenir ses pays ouverts, afin d'y recevoir les pèlerins de Dieu. Il en avait fait autant pour les Génois, les Vénitiens, et avait adressé pareille signification à Hugues IV, de Lusignan, qui tenait l'île de Chypre, et à Pierre II, roi d'Aragon et de Sicile ; il avait fait en outre prévenir le grand-prieur de France en l'île de Rhodes, afin de pourvoir l'île de vivres, et s'était adressé aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, afin de trouver approvisionnée, lors de son passage, l'île de Crète, qui était leur propriété. Or tout était prêt en France et tout le long de la route ; trois cent mille hommes avaient pris la croix et n'attendaient plus pour partir que le congé du chef, lorsque Philippe de Valois apprit les prétentions d'Édouard III à la couronne de France et ses premières démarches près des bonnes gens de Flandre et de l'empereur. En ce moment, il lui arriva un très brave et très loyal chevalier, nommé Léon de Crainheim, lequel venait de la part du duc de Brabant.

Celui-ci, fidèle à son caractère double et cauteleux, n'avait pas plus tôt eu donné sa parole au roi Édouard, entraîné qu'il avait été par l'offre magnifique de soixante-dix mille livres sterling, qu'il avait réfléchi que, s'il échouait dans son entreprise, il restait exposé à la colère du roi de France. Il avait donc à l'instant choisi celui de ses chevaliers dont la réputation de courage et de loyauté était la mieux établie, le chargeant d'aller trouver Philippe de France et de lui dire, sur sa parole, qu'il eût à ne croire aucun mauvais rapport contre lui ; que son intention était de ne faire aucune alliance ni aucun traité avec le roi d'Angleterre ; mais que, celui-ci étant son cousin germain, il n'avait pu empêcher qu'il ne vînt faire une visite dans le pays, et une fois venu il était tout simple qu'il lui offrît son château de Louvain, comme n'eût pu manquer de le faire à son égard son cousin germain Édouard, si lui, duc de Brabant, eût été lui faire une visite en Angleterre. Philippe de Valois, qui connaissait par expérience l'homme auquel il avait affaire, conserva quelques doutes malgré ces protestations ; mais le chevalier Léon de Crainheim, dont on connaissait l'honneur et la rigidité, demanda au roi de rester comme otage, répondant du duc de Brabant corps pour corps, et jura sur sa vie qu'il avait dit la vérité. En conséquence, Philippe s'apaisa, et le vieux chevalier, à compter de ce jour, fut traité à la cour de France non pas en otage, mais en hôte.

Néanmoins et malgré cette promesse, Philippe, voyant que, s'il allait en voyage d'outre-mer, il mettrait son royaume en grande aventure, se refroidit aussitôt pour cette croisade, et contremanda tous les ordres donnés jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles plus positives sur les projets d'Édouard III. En attendant, comme les chevaliers et hommes liges étaient armés, il leur ordonna de rester sur le pied de guerre, de se préparer à tirer contre les chrétiens l'épée qu'ils avaient ceinte pour faire la guerre aux infidèles ; en même temps, il résolut de tirer parti d'une circonstance d'autant plus favorable à sa cause qu'elle pouvait susciter en Angleterre assez d'embarras pour ôter, du moins

momentanément, à Édouard le désir de conquérir le royaume d'autrui, assez préoccupé qu'il serait, le cas échéant, de défendre le sien : nous voulons parler de l'arrivée à Paris du roi d'Écosse et de la reine sa femme, chassés, comme nous l'avons dit, de leur royaume, où il ne leur restait plus que quatre forteresses et une tour.

Comme notre longue et fidèle alliance avec l'Écosse tient une grande et importante place dans l'histoire du Moyen Âge, il faut que nos lecteurs nous permettent de faire passer devant eux les différents événements qui l'amènèrent, afin qu'aucun point du grand tableau que nous avons commencé de dérouler à leurs regards ne reste obscur et incompris. D'ailleurs la France, à cette époque, était déjà une si puissante machine, qu'il faut bien, si l'on veut en comprendre toute la force, jeter de temps en temps un regard sur les rouages étrangers que son mouvement engrenait avec elle.

Grâce à l'admirable ouvrage d'Augustin Thierry sur la conquête des Normands, les moindres détails de l'expédition du vainqueur d'Hastings sont populaires en France : ce sera donc à partir de cette époque seulement que nous jetterons un coup d'œil rapide sur cette poétique terre d'Écosse qui a fourni à Walter Scott le sujet de l'histoire la plus romanesque et des romans les plus historiques qui existent à cette heure par tout le monde littéraire.

Les rois d'Écosse, qui avaient jusque-là toujours été libres et indépendants, quoique toujours en guerre avec les rois d'Angleterre, profitant de cet événement et de la longue lutte intérieure qui le suivit, avaient agrandi leur territoire aux dépens de leurs ennemis, et avaient conquis sur eux sinon trois provinces tout entières, du moins la majeure partie de ces trois provinces, c'est-à-dire le Northumberland, le Cumberland et le Westmoreland ; mais, comme les Normands avaient pour le moment assez affaire de détruire les Saxons, ils se montrèrent faciles à l'égard des Écossais, et consentirent à la cession définitive de ces provinces,

à la condition que le roi d'Écosse rendrait hommage pour elles au roi d'Angleterre, quoiqu'il demeurât pour le reste souverain libre et indépendant. C'était, au reste, la situation de Guillaume lui-même. Maître indépendant de sa conquête d'outre-mer, il tenait son grand-duché de Normandie et ses autres possessions du continent à titre de vassal du roi de France, et de cette époque avait daté la cérémonie de prestation d'hommage. Or c'est aux conditions de cet hommage qu'Édouard III croyait avoir échappé en ne mettant pas ses mains entre les mains de Philippe de Valois.

Cependant il était difficile que les choses restassent en cet état. À mesure que la tranquillité s'établit en Angleterre, Guillaume et ses successeurs tournèrent plus avidement leurs yeux vers l'Écosse, quoiqu'ils n'osassent point encore reprendre ce qu'ils avaient concédé ; mais, en échange, ils insinuèrent peu à peu que leurs voisins leur devaient hommage, non seulement pour les trois provinces conquises, mais encore pour le reste du royaume. De là cette première période de combats qui se termina par la bataille de Newcastle, où Guillaume d'Écosse, surnommé le Lion, parce qu'il portait l'image de cet animal sur son bouclier, fut fait prisonnier et obligé, pour racheter sa liberté, de se reconnaître, non seulement pour le Cumberland, le Westmoreland et le Norumberland, mais encore pour toute l'Écosse, vassal du roi d'Angleterre. Quinze ans après, Richard I<sup>er</sup>, regardant cette condition comme injuste et arrachée par la force, y renonça de son plein gré, et les rois d'Écosse, se retrouvant dans leur position de souverains indépendants, ne prêtèrent plus hommage que pour les provinces conquises.

Cent quatre-vingts ans s'étaient écoulés, six rois avaient régné sur l'Écosse depuis la remise de ce droit, et comme les Anglais semblaient avoir renoncé à leur ancienne prétention de suzeraineté, aucune guerre ne s'était élevée entre les deux peuples, lorsqu'une prédiction se répandit parmi les Écossais, venant d'un sage très vénéré, ayant nom Thomas le Rimeur, que le 22 mars serait le jour le plus orageux que l'on eût jamais vu en

Écosse. Ce jour arriva et s'écoula, au milieu de la terreur générale, dans une sérénité remarquable ; on commençait donc à rire de la prédiction fatale de l'astrologue, lorsque le bruit se répandit qu'Alexandre III, le dernier de ces six rois dont le règne avait été l'âge d'or pour l'Écosse, passant à cheval sur la côte de la mer dans le comté de Fife, entre Burntisland et Rynihorn, s'était approché trop près d'un précipice, et, précipité du haut d'un rocher par un écart de son cheval, s'était tué sur le coup.

Alors chacun comprit que c'était là l'orage prédit, et attendit la foudre qui le devait suivre.

Le coup cependant ne fut pas aussi rapide qu'on s'y attendait : Alexandre était mort sans successeur mâle ; mais une de ses filles, qui avait épousé Éric, roi de Norvège, avait eu elle-même un enfant que les historiens du temps nomment Marguerite, et les poètes la Vierge de Norvège. En sa qualité de petite-fille d'Alexandre, la couronne d'Écosse lui appartenait et lui fut effectivement dévolue.

Le roi qui régnait en Angleterre était Édouard I<sup>er</sup>, grand-père de celui que nous voyons figurer dans cette chronique. C'était un prince brave et conquérant, fort désireux d'augmenter sa puissance, soit par les armes, soit par la politique, soit, lorsque ces deux moyens lui manquaient, par la ruse. Cette fois, la Providence semblait avoir ménagé elle-même les voies de son ambition. Édouard I<sup>er</sup> avait un fils du même nom d'Édouard II. C'est celui dont nous avons entendu raconter la mort tragique par son assassin Mautravers, devenu depuis, comme notre lecteur doit s'en souvenir, le châtelain ou plutôt le geôlier de la reine douairière Isabelle. Édouard I<sup>er</sup> demanda la main de la vierge de Norvège pour ce fils ; elle lui fut accordée ; mais, au moment même où les deux cours s'occupaient des préparatifs du mariage, la jeune Marguerite mourut, et comme il ne restait pas un seul descendant direct d'Alexandre III, le trône d'Écosse se trouva sans héritier.

Dix grands seigneurs, qui, par une parenté plus ou moins

éloignée avec le roi mort, prétendaient à la succession vacante, rassemblèrent alors leurs vassaux, et s'apprêtèrent à soutenir leur droit par les armes. Comme on le voit, la tempête de Thomas-le-Rimeur grossissait à vue d'œil et promettait pour longtemps un ciel sombre et orageux.

La noblesse écossaise, afin de prévenir les malheurs qui devaient résulter de ces guerres civiles, résolut de choisir pour arbitre Édouard I<sup>er</sup>, et d'accepter pour roi celui des dix prétendants qu'il désignerait lui-même. Des ambassadeurs portèrent cette décision au roi d'Angleterre, qui, voyant le parti qu'il en pouvait tirer, accepta sur-le-champ, et, par les mêmes messagers, convoqua le clergé et la noblesse écossaise pour le 9 juin 1291, dans le château de Norham, situé sur la rive méridionale de la Tweed, à l'endroit même où cette rivière sépare l'Angleterre de l'Écosse.

Au jour dit, les prétendants se trouvèrent au rendez-vous ; de son côté, le roi Édouard ne fit pas défaut. Il traversa toute cette assemblée, qu'il dominait de la tête, car il était si grand, que les Anglais ne l'appelaient que le roi aux longues jambes, s'assit sur son trône, et fit signe au grand justicier de parler. Alors celui-ci se leva et annonça à la noblesse écossaise qu'avant que le roi Édouard prononçât son jugement, il fallait qu'elle eût à reconnaître ses droits, non seulement comme seigneur suzerain du Northumberland, du Cumberland et du Westmoreland, ce qui n'avait jamais été contesté, mais du reste du royaume, ce qui, depuis la renonciation de Richard, avait cessé d'être un objet de contestation. Cette déclaration inattendue produisit un grand tumulte : les nobles écossais refusèrent d'y répondre avant de s'être concertés. Alors Édouard congédia l'assemblée, ne laissant aux prétendants que trois semaines pour faire leurs réflexions.

Au jour dit, l'assemblée se trouva réunie de nouveau ; mais cette fois c'était de l'autre côté de la Tweed, sur le territoire écossais, dans une plaine découverte, nommée Upsettlington, que sans doute Édouard avait choisie ainsi pour que les prétendants

ne pussent arguer de contrainte. Au reste, toutes précautions avaient été prises sans doute d'avance, car cette fois, à la proposition renouvelée de reconnaître Édouard I<sup>er</sup> comme son suzerain, nul ne fit résistance, et tous répondirent au contraire qu'ils se soumettaient librement et volontairement à cette condition.

On commença alors d'examiner les titres des candidats à la couronne. Robert Bruce, seigneur d'Aannandale, et John Balliol, lord de Galloway, Normands d'origine tous deux, descendant également de la famille royale d'Écosse par une fille de David, comte de Huntington, furent reconnus comme ayant les droits les mieux fondés à la couronne. Édouard fut donc prié de décider la question entre eux. Il nomma John Balliol.

Aussitôt celui-ci s'agenouilla, *mit ses mains entre celles du roi d'Angleterre, le baisa en la bouche*, et se reconnut pour son vassal et homme lige, non seulement pour les trois provinces conquises, mais encore pour tout le royaume d'Écosse.

Sans que l'orage de Thomas-le-Rimeur fût dissipé, la foudre était tombée et avait tué la nationalité écossaise.

Balliol commença de régner ; bientôt ses actes et ses jugements portèrent l'empreinte de son caractère partial et irrésolu. Les mécontents se plaignirent, Édouard les encouragea à en appeler à lui des décisions de leur roi ; ils ne s'en firent pas faute. Édouard rassembla une masse de griefs, vrais ou faux, et somma Balliol de comparaître devant les cours d'Angleterre. À cette sommation, Balliol se sentit la velléité de redevenir homme et roi ; il refusa positivement. Édouard réclama alors, comme garantie de suzeraineté, la remise aux mains de l'Angleterre des forteresses de Berwick, de Roxburgh et de Jedburgh ; Balliol répondit en levant une nombreuse armée ; et, faisant dire à Édouard qu'il cessait de le reconnaître comme son seigneur suzerain, il franchit les limites des deux royaumes et entra en Angleterre. C'est tout ce que désirait Édouard ; sa conduite depuis le jugement rendu avait visiblement tendu là ; ce n'était pas assez pour lui que l'Écosse fût vassale, il la voulait esclave.

Il assembla donc une armée et s'avança contre Balliol ; à la première journée de marche, un cavalier suivi d'une troupe nombreuse se présenta à Édouard et demanda à prendre part à la campagne en combattant avec les Anglais. Ce cavalier était Robert Bruce, le compétiteur de Balliol.

Les deux armées se rencontrèrent près de Dumbar ; les Écossais, abandonnés dès le commencement du combat par leur roi, furent vaincus. Balliol, craignant d'être fait prisonnier et traité avec la rigueur des lois de la guerre en usage à cette époque, répondit qu'il était prêt à se livrer lui-même si Édouard lui assurait la vie sauve. Cette promesse faite, il vint trouver Édouard dans le château de Roxburgh, sans manteau royal, sans armes défensive ni offensive, tenant à la main une baguette blanche pour tout sceptre, et déclara que, poussé par les mauvais conseils de la noblesse, il s'était révolté traîtreusement contre son seigneur et maître, et qu'en expiation de cette faute il lui cédait tous ses droits royaux sur la terre d'Écosse et ses habitants. À ces conditions le roi d'Angleterre lui pardonna.

C'était là ce qu'avait espéré Bruce en se joignant à Édouard. Aussi, à peine Balliol fut-il dépossédé, que son ancien concurrent, qui avait pris une part active à la victoire, se présenta devant Édouard, réclamant à son tour le trône aux mêmes conditions qu'il avait été concédé à Balliol ; mais Édouard lui répondit dans son dialecte français-normand :

— Croyez-vous que nous n'ayons pas autre chose à faire qu'à vous conquérir des royaumes.

Bientôt cette réponse brilla de toute la clarté qu'Édouard n'avait pas cru devoir lui donner d'abord : il traversa en vainqueur l'Écosse de la Tweed à Édimbourg, transféra les archives à Londres, fit enlever et transporter dans l'église de Westminster la grande pierre sur laquelle une ancienne coutume nationale voulait qu'on plaçât les rois d'Écosse le jour de leur couronnement ; enfin, il confia le gouvernement de l'Écosse au comte de Surrey, nomma Hughes Cressingham grand trésorier, et William



Ormesby grand juge. Puis, ayant mis des commandants anglais dans toutes les provinces et des garnisons anglaises dans tous les châteaux, il s'en retourna à Londres pour veiller à la tranquillité du pays de Galles, qu'il venait de soumettre comme il avait soumis l'Écosse, et dont il avait fait pendre le dernier prince, qui n'avait cependant commis d'autre crime que d'avoir défendu son indépendance. C'est depuis cette époque que les fils aînés des rois d'Angleterre prennent invariablement le titre de princes de Galles.

Il arriva pour l'Écosse ce qui arrive pour tout pays conquis : le grand juge, partial en faveur des Anglais, rendit des jugements iniques ; le grand trésorier, traitant les Écossais non pas en sujets, mais en tributaires, extorqua en cinq ans plus d'argent que ne leur en avaient en un siècle demandé leurs quatre derniers rois ; les plaintes portées au gouverneur restèrent sans réponse, ou n'obtinent que réponses illusoires ou outrageantes ; enfin, les soldats mis en garnison, traitant en tout lieu et en toute circonstance les Écossais comme des vaincus, s'emparaient de vive force de tout ce qui leur convenait, maltraitant, blessant et tuant ceux qui voulaient s'opposer à leurs capricieuses déprédations ; de sorte que l'Écosse se trouva bientôt dans cette situation fiévreuse d'un pays qui semble sommeiller dans son esclavage, mais qui n'attend qu'une circonstance pour se réveiller et un homme pour se faire libre. — Or, quand un pays en est arrivé là, l'événement arrive toujours, et l'homme ne manque jamais. L'événement fut celui *des Granges d'Ayr*, l'homme fut Wallace.

Un enfant qui revenait un jour de la pêche dans la rivière d'Irrine, et qui avait pris une grande quantité de truites qu'il rapportait dans un panier, rencontra aux portes de la ville d'Ayr trois soldats anglais qui s'approchèrent de lui et voulurent lui prendre son poisson ; l'enfant dit alors que si les soldats avaient faim, il partagerait avec eux bien volontiers, mais qu'il ne leur donnerait pas tout. Pour unique réponse, un des Anglais porta la main sur le panier ; au même instant, l'enfant lui porta à la tête un

si rude coup du manche de sa ligne, qu'il tomba mort ; puis aussitôt, s'emparant de son épée, il s'en escrima si bien vis-à-vis des deux autres, qu'il les mit en fuite, et qu'il rapporta à la maison le produit tout entier de sa pêche, dont il avait offert la moitié. Cet enfant, c'était William Wallace.

Six ans après cette aventure, un jeune homme traversait le marché de Lanark, donnant le bras à sa femme ; il était vêtu d'un habit de drap vert d'une grande finesse et portait à la ceinture un riche poignard ; au détour d'une rue, un Anglais se trouva devant lui et lui barra le passage en disant qu'il était bien étonnant qu'un esclave écossais se permît de porter de si nobles habits et de si belles armes. Comme le jeune homme était, ainsi que nous l'avons dit, avec sa femme, il se contenta de repousser l'Anglais avec le bras, de manière à ce que celui-ci lui ouvrît le passage. L'Anglais, regardant ce geste comme une insulte, porta la main à son épée ; mais avant qu'il ne l'eût tirée du fourreau, il était tombé mort d'un coup de poignard dans la poitrine. Tout ce qu'il y avait alors d'Anglais sur la place s'élança vers le lieu où venait de se passer cette scène, rapide comme un éclair ; mais la maison qui se trouvait la plus proche du jeune homme était celle d'un noble écossais ; il ouvrit sa porte au meurtrier et la referma derrière lui ; et, tandis que les soldats anglais la mettaient en pièces, il conduisit le jeune homme à son jardin, d'où il gagna une vallée sauvage et pleine de rochers, nommée Cartland-Craigs, où ses ennemis n'essayèrent pas même de le poursuivre. Mais, faisant retomber sur des innocents la peine qui ne pouvait atteindre le coupable, le gouverneur de Lanark, qui se nommait Hazelrigg, déclara le jeune homme outlaw ou proscrit, mit le feu à sa maison et fit égorger sa femme et ses domestiques. Le proscrit, du haut d'un rocher, vit la flamme et entendit les cris, et, à la lueur de l'incendie et au bruit des gémissements, jura une haine éternelle à l'Angleterre. Ce jeune homme, c'était William Wallace.

Bientôt, on entendit parler dans les environs d'entreprises hardies tentées par un chef de proscrits qui, ayant rassemblé une

troupe considérable d'hommes mis comme lui hors la loi, ne faisait aucun quartier aux Anglais qu'il rencontrait. Un matin, on apprit qu'Hazelrigg lui-même avait été surpris dans sa maison, et qu'on lui avait laissé dans la poitrine un poignard qui portait cette inscription : *À l'incendiaire et au meurtrier*. Il n'y eut plus alors aucun doute que cette hardie entreprise ne vînt encore du même chef. On envoya contre lui des détachements entiers, qui furent battus ; et chaque fois qu'on apprenait la défaite de quelque nouveau corps d'Anglais, la noblesse écossaise s'en réjouissait tout haut, car la haine qu'on leur portait avait depuis longtemps cessé d'être un secret pour les vainqueurs. Ils prirent donc une résolution extrême. Sous prétexte de se concerter avec elle sur les affaires de la nation, le gouverneur de la province invita toute la noblesse de l'ouest à se rendre dans les *granges d'Ayr*, longue suite de vastes bâtiments où, pendant l'hiver, les moines de l'abbaye attenante rentraient leurs grains, mais qui, l'été venu, se trouvaient à peu près vides. Les nobles, sans défiance, se rendirent à cette conférence : on les invita à entrer deux à deux pour éviter la confusion. Cette mesure leur parut si naturelle qu'ils y obtempérèrent ; mais à toutes les solives un rang de cordes avait été préparé ; les soldats tenaient à la main un bout de ces cordes auquel avait été fait un nœud coulant, et, à mesure que les députés entraient, on leur jetait ce nœud au cou, et ils étaient immédiatement pendus. L'opération se fit si habilement, que pas un cri ne prévint ceux du dehors du sort de ceux qui étaient dedans. Ils entrèrent tous et tous furent étranglés.

Un mois après cet événement, et comme la garnison anglaise, après avoir fait ce jour-là grande chère, s'était retirée pour dormir dans ces mêmes granges où avaient ignominieusement et traîtreusement péri tant de nobles écossais, une vieille femme sortit d'une des plus pauvres maisons de la ville, monta aux granges, marqua avec un morceau de craie toutes les portes des bâtiments où se trouvaient les Anglais, et se retira sans avoir été dérangée dans cette occupation. Derrière elle descendit de la montagne une

troupe d'hommes armés dont chacun portait un paquet de cordes ; ces hommes examinèrent les portes avec un grand soin, et attachèrent en dehors toutes celles qui étaient marquées d'une croix ; puis, cette besogne terminée, un homme, qui paraissait leur chef, alla de maison en maison pour voir si les nœuds étaient solidement faits, tandis que derrière lui un second détachement, chargé de gerbes, amoncelait la paille devant les portes et devant les fenêtres. La tournée finie, et tous les bâtiments entourés de matières combustibles, le chef y mit le feu. Alors les Anglais s'éveillèrent en sursaut, et, les granges étant de bois, ils se trouvèrent au milieu des flammes. Leur premier mouvement fut de courir aux portes ; elles étaient toutes fermées. Alors, à coups de hache et d'épée, ils les brisèrent ; mais les Écossais étaient là en dehors, muraille de fer derrière la muraille de flammes, les repoussant dans le feu ou les égorgeant. Quelques-uns se souvinrent alors d'une porte dérobée qui conduisait dans le cloître, et se précipitèrent vers le couvent ; mais, soit qu'ils eussent été prévenus d'avance, soit que, réveillés par le bruit, ils eussent deviné ce qui se passait, le prieur d'Ayr et ses moines attendaient les fugitifs dans le cloître, tombèrent sur eux l'épée à la main, et les repoussèrent dans les granges. Au même instant, les toits s'abîmèrent, et tout ce qui restait encore dans les bâtiments fut écrasé sous les mêmes solives où avaient été pendus ceux de la mort desquels ce chef de proscrits tirait à cette heure une si terrible vengeance. Ce chef, c'était encore William Wallace.

Cette action fut le signal d'une insurrection générale : les Écossais mirent à leur tête celui qui seul n'avait pas désespéré du salut de la patrie ; car, si ce n'était pas le plus noble de leurs seigneurs, c'était incontestablement le plus brave. Mais à peine avait-il rassemblé trois ou quatre mille hommes, qu'il lui fallut combattre. Le comte de Surrey s'avancait avec le grand trésorier Cressingham à la tête d'une nombreuse armée.

Wallace établit son camp sur la rive septentrionale du Forth, près de la ville de Stirling, à l'endroit même où le fleuve, déjà

très large en cet endroit, puisque ce n'est que quatre ou cinq lieues plus loin qu'il se jette dans le golfe d'Édimbourg, était traversé par un étroit et long pont de bois ; ce fut dans cette position qu'il attendit les Anglais.

Ceux-ci ne se firent pas attendre : dès le même jour, Wallace les vit s'avancer de l'autre côté du Forth. Surrey, en habile capitaine, comprit aussitôt la supériorité de la position de Wallace, et donna ordre de faire halte, afin de différer la bataille ; mais Cressingham, qui, en sa double qualité d'écclésiastique et de trésorier, aurait dû laisser le régent, connu pour un habile homme de guerre, prendre toutes les mesures qu'il jugerait convenables, s'avança à cheval au milieu des soldats, disant que le devoir d'un général était de combattre partout où il rencontrait l'ennemi ; l'armée anglaise, pleine d'enthousiasme, demanda alors à grands cris la bataille. Surrey fut forcé de donner le signal, et l'avant-garde, commandée par Cressingham, qui, pareil aux ecclésiastiques de ce temps, n'hésitait pas, dans l'occasion, à se servir de l'épée et de la lance, commença de traverser le pont et de se déployer sur la rive opposée.

C'était ce qu'attendait Wallace : dès qu'il vit la moitié de l'armée anglaise passée de son côté, et le pont encombré derrière elle, il donna le signal de l'attaque, chargeant lui-même à la tête de ses troupes ; tout ce qui était passé fut tué ou pris ; tout ce qui passait fut culbuté, renversé du pont dans la rivière et noyé. Surrey vit que le reste de l'armée était perdu s'il ne prenait pas une grande décision ; il fit mettre le feu au pont, sacrifiant une partie de ses hommes pour sauver l'autre ; car, si les Écossais avaient passé la rivière, ils eussent trouvé leurs ennemis dans un tel désordre, qu'ils en eussent fini probablement en un seul jour avec toute l'armée.

Cressingham fut retrouvé parmi les morts, et la haine qu'il inspirait fut si grande, que ceux qui le découvrirent enlevèrent la peau de son corps par lanières, et en firent des brides et des sangles pour leurs chevaux.

Quant à Surrey, comme il disposait encore de forces respectables, il fit retraite vers l'Angleterre, et cela assez rapidement pour que la nouvelle de sa défaite ne le précédât point. Il en résulte qu'il traversa la Tweed, ramenant sains et saufs les débris de son armée. Derrière lui, la population se souleva en masses, et, en moins de deux mois, tous les châteaux et forteresses étaient retombés au pouvoir des Écossais.

Édouard I<sup>er</sup> apprit ces événements en Flandre, et repassa aussitôt en Angleterre : l'œuvre de son ambition venait d'être renversée d'un coup ; il lui avait fallu des années de ruse et de négociations pour soumettre l'Écosse, et elle venait de lui être enlevée en une seule bataille. Aussi, à peine arrivé à Londres, il reprit des mains de Surrey les débris de ses troupes, en forma le noyau d'une armée considérable, et s'avança à son tour et en personne contre les rebelles.

Pendant ce temps, Wallace avait été nommé protecteur ; mais les nobles, qui l'avaient trouvé bon pour délivrer l'Écosse avec son épée, tandis qu'eux osaient à peine la défendre avec la parole, le trouvèrent de trop basse naissance pour la gouverner, et refusèrent de le suivre. Wallace fit alors un appel au peuple, et nombre de montagnards le joignirent ; quelque inférieure que fût cette armée à celle d'Édouard en hommes, en armes et en tactique militaire, Wallace, convaincu que le pis en pareille circonstance était de reculer, n'en marcha pas moins directement à lui, et le rencontra près de Falkirk le 22 juillet 1298.

Les deux armées présentaient un aspect bien différent : celle d'Édouard, composée de toute la noblesse et la chevalerie du royaume, s'avançait, montée sur les magnifiques chevaux que ses hommes d'armes tiraient de son grand duché de Normandie, et escortée sur ses flancs de ces terribles archers qui, portant douze flèches dans leurs trousses, prétendaient avoir la vie de douze Écossais à leur ceinture. L'armée de Wallace, au contraire, avait à peine cinq cents hommes de cavalerie et quelques archers de la forêt d'Ettrick, placés sous les ordres de sir John Stewart de

Bonkil ; tout le reste se composait de montagnards mal défendus par des armures de cuir, marchant serrés et portant leurs longues piques si rapprochées les unes des autres, qu'elles semblaient une forêt mouvante. Parvenu au point où il avait résolu de livrer la bataille, Wallace fit faire halte, et, s'adressant à ses hommes :

— Nous voilà arrivés au bal, leur dit-il ; maintenant, montrez-moi comment vous dansez.

De son côté, Édouard s'était arrêté, et comme les avantages du terrain étaient compensés de manière à ce que ni l'un ni l'autre des deux chefs ne se livraient en attaquant, le roi anglais crut qu'il serait honteux à lui d'attendre les rebelles, et donna le signal de la bataille.

À l'instant même, toute cette lourde cavalerie s'ébranla, pareille à un rocher qui roule dans un lac, et vint s'arrêter sur les longues lances des Écossais. À ce premier choc on vit tomber presque entier le premier et le second rang des Anglais ; car les chevaux blessés désarçonnèrent leurs cavaliers, qui, embarrassés du poids de leurs armures, furent presque tous massacrés avant de pouvoir se relever ; mais alors la cavalerie écossaise, au lieu de soutenir les hommes de pied qui faisaient si bravement leur devoir, s'enfuit, découvrant une des ailes de Wallace. À l'instant même, Édouard fit avancer ses archers, qui, n'ayant plus à craindre d'être chargés par les cavaliers, purent s'approcher à une demi-portée de flèche et choisir sûrement ceux qu'il leur convenait de tuer ; Wallace appela aussitôt les siens ; mais le cheval de sir John Stewart, qui les conduisait à la bataille, butta contre une racine, et jeta par-dessus sa tête son cavalier, qui se tua. Les archers n'en avancèrent pas moins. Cependant, n'ayant plus leur chef pour les diriger, ils s'exposèrent imprudemment et se firent tous tuer. En ce moment, Édouard aperçut dans l'armée écossaise quelque désordre causé par la pluie de flèches dont l'accablaient ses hommes de trait ; il se mit à la tête d'une troupe choisie parmi les plus braves, chargea dans l'ouverture pratiquée par les archers, et, agrandissant de la largeur de tout son bataillon la

blessure déjà faite, il pénétra jusqu'au cœur de l'armée écossaise, qui, entamée ainsi, ne put résister, et fut contrainte de prendre la fuite, laissant sur le champ de bataille sir John Graham, l'ami et le compagnon de Wallace, qui, indigné de la conduite de la noblesse, n'avait pas reculé d'un pas, et s'était fait tuer à la tête de son corps.

Quant à Wallace, il resta des derniers sur le champ de bataille, et, comme la nuit vint avant qu'on eût pu lui faire lâcher pied, non plus qu'à quelques centaines d'hommes qui l'entouraient, il disparut à la faveur de l'obscurité dans une forêt voisine, où il passa la nuit caché dans les branches d'un chêne.

Wallace, abandonné par la noblesse, l'abandonna à son tour, ne songea plus qu'à rester fidèle au pays, et se démit de son titre de protecteur ; et tandis que les lords et seigneurs continuaient de combattre pour leur propre compte, ou se soumettaient, sauvant leurs intérêts particuliers aux dépens de ceux de leur pays, Wallace, traqué de montagnes en montagnes, chassé de forêts en forêts, transportant avec lui la liberté de l'Écosse comme Énée les dieux de Troie, faisant battre, partout où il était, le cœur de la patrie, que partout ailleurs on eût pu croire morte, demeura sept ans, tout proscrit qu'il était, le rêve incessant et terrible des nuits d'Édouard, qui ne croyait pas que l'Écosse fût à lui tant que Wallace serait à l'Écosse. Enfin, on promit récompenses sur récompenses à qui le livrerait mort ou vivant, et un nouveau traître se trouva parmi toute cette noblesse qui l'avait déjà trahi. Un jour qu'il dînait à Robroyston, dans un château où il croyait n'avoir que des amis, sire John Menteth, qui venait de lui offrir du pain, reposa le pain sur la table, de manière à ce que le côté plat se trouvât par-dessus ; c'était le signal convenu : les deux convives qui se trouvaient à la droite et à la gauche de Wallace le saisirent chacun par un bras, tandis que deux domestiques, debout par derrière, lui roulaient une corde autour du corps : toute résistance était impossible. Le champion de l'Écosse, garrotté comme un lion pris au piège, fut livré à Édouard, qui, par



dérision, le fit comparaître devant ses juges couronné d'une guirlande verte. L'issue du procès ne fut pas douteuse : Wallace, condamné à mort, traîné sur une claie jusqu'au lieu de l'exécution, eut la tête tranchée ; puis son corps fut taillé en quatre morceaux, et chaque partie exposée au bout d'une lance sur le pont de Londres.

Ainsi mourut le Christ de l'Écosse, couronné comme Jésus par ses propres bourreaux.

## IX

Deux ou trois ans après la mort de Wallace, et le soir d'une de ces escarmouches journalières que les vaincus et les vainqueurs continuaient d'avoir ensemble, quelques soldats anglais soupaient autour de la grande table d'une auberge ; lorsqu'un noble écossais qui servait dans l'armée d'Édouard, et qui s'était battu pour lui contre les révoltés, entra dans la salle tellement affamé, que, s'étant assis à une table particulière, et s'étant fait servir, il commença de souper sans se laver les mains toutes rouges encore du massacre de la journée. Les seigneurs anglais qui avaient fini leur repas le regardaient avec cette haine qui, quoiqu'ils servissent sous les mêmes drapeaux, séparait toujours les hommes des deux nations ; mais l'étranger, occupé de se rassasier, ne tenait nul compte de leur attention, lorsque l'un d'eux dit tout bas :

— Regardez donc cet Écossais qui mange son propre sang !...

Celui contre qui ces paroles étaient dites les entendit, regarda ses mains, et, voyant qu'effectivement elles étaient tout ensanglantées, il laissa tomber le morceau de pain qu'il tenait, resta un instant pensif ; puis, sortant de l'auberge sans dire une seule parole, entra dans la première église qu'il trouva ouverte, s'agenouilla devant l'autel, et, ayant lavé ses mains avec ses larmes, demanda pardon à Dieu, et jura de ne plus vivre que pour venger Wallace et délivrer sa patrie. Ce fils repentant, c'était Robert Bruce, descendant de celui-là qui avait disputé la couronne d'Écosse à Balliol, et qui était mort en léguant ses droits à ses héritiers.

Robert Bruce avait un compétiteur au trône, qui, comme lui, servait dans l'armée anglaise ; c'était sire John Comyn de Badenoch, que l'on appelait Comyn-le-Roux, pour le distinguer de son frère, à qui son teint basané avait fait donner le nom de Comyn-le-Noir. Il était en ce moment à Dumfries, sur les frontières d'Écosse. Bruce vint l'y trouver, pour le décider à se détacher

de la cause anglaise et à se joindre à lui afin de chasser l'étranger. Le lieu du rendez-vous où ils devaient conférer de cette importante affaire fut choisi d'un commun accord : c'était l'église des Minorites de Dumfries. Bruce était accompagné de Lindsay et de Kirkpatrick, ses deux meilleurs amis. Ils demeurèrent à la porte de l'église, et, au moment où il la poussa pour entrer, ils virent par l'ouverture Comyn-le-Roux qui attendait Bruce devant le maître-autel.

Une demi-heure se passa, pendant laquelle ils se tinrent discrètement debout sous le porche, sans jeter les yeux dans l'église. Au bout de ce temps, ils virent sortir Bruce pâle et défait. Il étendit aussitôt la main vers la bride de son cheval, et ils remarquèrent que sa main était toute sanglante.

— Qu'y a-t-il donc, et qu'est-il arrivé ? demandèrent-ils tous deux.

— Il y a, répondit Bruce, que nous ne sommes pas tombés d'accord avec Comyn-le-Roux, et que je crois que je l'ai tué.

— Comment ! tu ne fais que croire ? dit Kirkpatrick ; c'est une chose dont il faut être sûr, et je vais y voir.

À ces deux mots, les deux chevaliers entrèrent à leur tour dans l'église, et, comme effectivement Comyn-le-Roux n'était pas mort, ils l'achevèrent.

— Tu avais raison, lui dirent-ils en sortant et en remontant à cheval : la besogne était en bon chemin, mais elle n'était pas achevée ; maintenant, dors tranquille.

Le conseil était plus facile à donner qu'à suivre. Bruce venait, par cette action, d'attirer sur lui trois vengeances : celle des parents du mort, celle d'Édouard, celle de l'Église. Aussi, voyant qu'il n'y avait plus rien à ménager après un pareil coup, il marcha droit à l'abbaye de Scone, où l'on couronnait les souverains d'Écosse, rassembla ses partisans, appela à lui tous ceux qui étaient disposés à combattre pour la liberté, et se fit proclamer roi le 29 mars 1306.

Le 18 mai suivant, Robert Bruce fut excommunié par une

bulle du pape, qui le privait de tous les sacrements de l'Église, et donnait à chacun le droit de le tuer comme un animal sauvage.

Le 20 juin de la même année, il fut complètement battu près de Methwen par le comte de Pembroke, et, démonté de son cheval, qui venait d'être tué sous lui, il fut fait prisonnier. Heureusement, celui à qui il avait rendu son épée était un Écossais, qui, en passant près d'une forêt, coupa lui-même les liens dont il était attachée, et lui fit signe qu'il pouvait fuir. Robert ne se le fit pas répéter ; il se laissa glisser de son cheval et s'enfonça dans le bois, où l'Écossais, pour n'être pas puni par Édouard, fit semblant de le poursuivre, mais se garda de le joindre. Bien lui en prit : tous les autres captifs furent condamnés à mort et exécutés. Le meurtre de Comyn-le-Roux portait ses fruits ; le sang payait le sang.

Ce fut à compter de cette heure que commença cette vie aventureuse qui donne à l'histoire de cette époque tout le pittoresque et tout l'intérêt du roman. Chassé de montagne en montagne, accompagné de la reine, proscrire comme lui, suivi de trois ou quatre amis fidèles, parmi lesquels était le jeune lord de Douglas, appelé depuis le bon lord James, obligé de vivre de la pêche ou de la chasse de ce dernier, qui, le plus adroit de tous à ces deux exercices, était chargé de la nourriture de la troupe ; marchant de dangers en dangers, sortant d'un combat pour tomber dans une embûche, se tirant de tous les périls par sa force, son adresse ou sa présence d'esprit, soutenant seul le courage de ses compagnons toujours conduits par l'illumination du prédestiné ; il passa ainsi les cinq mois d'été et d'automne, dans des courses vagabondes et nocturnes, auxquelles, au commencement de l'hiver, la reine fut près de succomber. Bruce vit qu'il était impossible qu'elle continuât de supporter des fatigues que le froid et la neige allaient rendre plus terribles encore. Il n'avait plus qu'un seul château, celui de Kildrunmer, près de la source du Don, dans le comté d'Aberdeen ; il l'y conduisit avec la comtesse de Ruchau et deux autres dames de sa suite, chargea son

frère Nigel Bruce de le défendre jusqu'à la dernière extrémité, et, suivi d'Édouard, son autre frère, traversant toute l'Écosse pour dérouter ses ennemis, il se retira dans l'île de Rathlin sur la côte d'Irlande. Deux mois après, il apprit que le château de Kildrunmer avait été pris par les Anglais, que son frère Nigel avait été mis à mort, et que sa femme était prisonnière.

Ces nouvelles lui arrivèrent dans une pauvre chaumière de l'île ; elles le trouvèrent déjà accablé, et lui ôtèrent ce qui lui restait de courage et de force. Étendu sur son lit, où il s'était jeté tout désespéré et tout en larmes, voyant que la main de Dieu avait toujours pesé sur lui depuis le meurtre de Comyn-le-Roux, il se demandait si la volonté du Seigneur, qui se manifestait par tant de revers, n'était pas qu'il abandonnât cette entreprise. Et comme dans ce doute il tenait les yeux fixés au plafond avec cette fixité des grandes douleurs, alors, et ainsi qu'il arrive parfois en pareille circonstance, où machinalement, tandis que l'âme saigne, le corps est occupé d'une chose futile, sa vue s'arrêta sur une araignée qui, suspendue au bout d'un fil, s'efforçait de s'élancer d'une poutre à l'autre sans y pouvoir parvenir, et qui cependant, sans se lasser, renouvelait sans cesse cette tentative, de la réussite de laquelle dépendait l'établissement de sa toile. Cette persistance instinctive le frappa malgré lui, et, tout préoccupé qu'il était de ses malheurs, il n'en suivit pas moins du regard les efforts qu'elle faisait. Six fois elle essaya d'atteindre le but désiré, et six fois elle échoua. Bruce pensa alors que lui aussi avait fait, comme ce pauvre animal, six tentatives pour conquérir son trône, et que six fois il avait échoué. Cette singulière coïncidence le frappa, et donna à l'instant même en lui naissance à une idée aussi superstitieuse qu'étrange : il pensa que ce n'était pas sans dessein que la Providence, dans un pareil moment, lui envoyait cet exemple de patiente persistance, et, regardant toujours l'araignée, il fit vœu que, si elle réussissait dans la septième tentative qu'elle préparait, il y verrait un encouragement du ciel et continuerait son entreprise ; mais que, si, au contraire, elle

échouait, il regarderait toutes ses espérances comme vaines et insensées, partirait pour la Palestine, et consacrerait le reste de sa vie à combattre les infidèles. Il venait mentalement d'achever ce vœu, lorsque l'araignée, qui, tandis qu'il le formait, avait fait toutes ses dispositions et pris toutes ses mesures, essaya une septième tentative, atteignit la poutre et y resta cramponnée.

— La volonté de Dieu soit faite, dit Robert Bruce.

Et, s'élançant aussitôt de son lit, il prévint ses soldats qu'à partir du lendemain il se remettait en campagne.

Cependant Douglas continuait sa guerre de partisan : voyant l'hiver tirer à sa fin, il s'était remis à l'œuvre, et, accompagné de trois cents soldats, avait débarqué dans l'île d'Arran, située entre le détroit de Kilbranan et le golfe de la Clyde, avait surpris le château de Bratwich, et mis à mort le gouverneur et une partie de la garnison ; puis, usant aussitôt de son droit de conquête, il s'était établi avec ses hommes dans la forteresse, et fidèle à son goût pour la chasse, passait ses journées dans la magnifique forêt qui l'entourait. Un jour qu'il était occupé à poursuivre un daim, il entendit dans le bois même où il chassait le bruit d'un cor ; aussitôt il s'arrêta en disant :

— Il n'y a que le cor du roi qui rende ce son ; il n'y a que le roi qui sonne ainsi.

Puis, au bout d'un instant, une nouvelle fanfare s'étant fait entendre, Douglas mit son cheval au galop dans la direction du bruit, et après dix minutes de marche, il se trouva face à face de Bruce, qui chassait de son côté. Depuis trois jours ce dernier avait, poursuivant sa résolution, quitté l'île de Rathlin, et depuis deux heures il avait abordé à celle d'Aran. Une vieille femme qui ramassait des coquilles sur le rivage lui avait raconté que la garnison anglaise avait été surprise par des étrangers armés, et que ces étrangers chassaient à cette heure. Bruce, tenant pour ami à lui tout ce qui était ennemi des Anglais, s'était aussitôt mis en chasse de son côté ; Douglas avait reconnu son cor, et les deux fidèles compagnons s'étaient retrouvés.

À partir de ce jour, la mauvaise fortune, lassée de tant de courage, resta en arrière : sans doute la longue et cruelle expiation imposée à Bruce pour le meurtre de Comyn était accomplie, et le sang payé par le sang cessait de demander vengeance.

Cependant la lutte fut longue : il lui fallut tour à tour vaincre la trahison et la force, l'or et le fer, le poignard et l'épée. L'Écosse conserve dans ses traditions nationales une foule d'aventures plus merveilleuses les unes que les autres, dans lesquelles, appuyé sur son courage mais gardé par Dieu, il échappa miraculeusement aux dangers les plus terribles, profitant de chaque succès pour donner force à son parti, jusqu'à ce que, à la tête d'une armée de trente mille hommes, il attendît Édouard II dans la plaine de Stirling ; car, pendant cette lutte acharnée, Édouard I<sup>er</sup> était mort, léguant la guerre à son fils, et ordonnant, afin que la tombe ne le séparât point des batailles, que l'on fît bouillir son corps jusqu'à ce que les os se séparassent des chairs, que l'on enveloppât ces os dans une peau de taureau, et qu'on les portât à la tête de l'armée anglaise chaque fois qu'elle marcherait contre les Écossais. Soit confiance en lui-même, soit que l'exécution de ce vœu bizarre lui parût un sacrilège, Édouard II n'exécuta point la recommandation paternelle ; il fit déposer le corps du feu roi dans l'abbaye de Westminster, où de nos jours sa tombe porte encore cette inscription : *Ci-gît le marteau de la nation écossaise*, et marcha contre les rebelles, qui, comme nous l'avons dit, l'attendirent à Sterling, appuyés à la rivière de Banockburn, dont la bataille prit le nom.

Jamais victoire ne fut plus entière pour les Écossais, et déroute plus complète pour leurs ennemis. Édouard II s'enfuit du champ de bataille à bride abattue, et, poursuivi par Douglas, il ne s'arrêta que derrière les portes de Dumbarton. Là, le gouverneur de la ville lui procura un bateau, à l'aide duquel, longeant les côtes de Berwick, il vint débarquer dans le havre de Bamborough en Angleterre.

Cette victoire assura sinon la tranquillité, du moins l'indé-

pendance de l'Écosse, jusqu'au moment où Robert Bruce, quoique jeune encore, fut atteint d'une maladie mortelle. Nous avons vu, au commencement de cette histoire, comment il fit venir près de lui Douglas, que les Écossais appelaient le bon sire James, et les Anglais Douglas-le-Noir, et lui recommanda d'ouvrir sa poitrine, d'y prendre son cœur, et de le porter en Palestine. Ce dernier désir ne fut pas plus heureux que celui d'Édouard I<sup>er</sup> ; mais cette fois au moins ce ne fut pas la faute de celui qui avait reçu le vœu si le vœu ne fut pas accompli.

Édouard II périt à son tour, assassiné à Berkley par Gurnay et Mautravers, sur l'ordre ambigu de la reine, scellé par l'évêque d'Herfort ; et son fils, Édouard III, lui succéda.

Nos lecteurs ont, par les chapitres précédents, pris, nous l'espérons, une idée assez juste du caractère de ce jeune prince pour penser qu'à peine sur le trône, ses yeux se tournèrent vers l'Écosse, cette vieille ennemie que, depuis cinq générations, les rois d'Angleterre se léguaient de père en fils comme une hydre à exterminer.

Le moment était d'autant meilleur pour recommencer la guerre, que la fleur de la noblesse écossaise avait suivi James Douglas dans son pèlerinage au Saint-Sépulcre, et que la couronne était passée de la tête puissante d'un vieux guerrier à celle d'un faible enfant de quatre ans. Comme après Douglas-le-Noir, le plus courageux et le plus populaire des compagnons de l'ancien roi était Randolphe, comte de Moray, il fut nommé régent du royaume, et gouverna l'Écosse au nom de David II.

Cependant Édouard avait compris que toute la force des Écossais venait de la répugnance profonde que l'on éprouvait, de la Tweed au détroit de Pentland, pour la domination de l'Angleterre. Il résolut donc de ne s'avancer sur les terres ennemies que sous fausse bannière, et de prendre pour alliée la guerre civile : la fortune lui en avait gardé le moyen, il en profita avec son habileté coutumière.

John Balliol, qui avait d'abord été fait roi d'Écosse, puis



détrôné par Édouard I<sup>er</sup>, était passé en France, et y était mort, laissant un fils nommé Édouard Balliol ; le roi d'Angleterre jeta les yeux sur lui comme sur l'homme dont le nom était le plus apte à servir de drapeau, et le mit à la tête des *lords déshérités* : deux mots suffiront pour expliquer à nos lecteurs ce que l'on entendait alors par cette dénomination.

Lorsque l'Écosse fut affranchie de la domination de l'Angleterre, grâce au courage et à la persévérance de Robert Bruce, deux classes de propriétaires élevèrent des réclamations pour la perte de leurs biens territoriaux. Les uns étaient ceux qui, à la suite de la conquête, avaient reçu ces biens d'Édouard I<sup>er</sup> et de ses successeurs à titre de don ; les autres, ceux qui, s'étant alliés aux familles d'Écosse, les possédaient comme héritages. Édouard mit Balliol à la tête de ce parti, et tout en paraissant rester étranger à cette guerre éternelle, qui venait encore une fois frapper à la porte de l'Écosse sous un autre nom et sous un nouvel aspect, il l'appuya de son argent et de ses troupes. Pour comble de malheur, et comme si Robert Bruce avait emporté avec lui la fortune heureuse du pays, au moment où Balliol et son armée débarquaient dans le comté de Fife, le régent Randolphe, atteint d'une maladie violente et inattendue, mourait à Musselbourg, et laissait le jeune roi livré à la régence de Donald, comte de March, qui était de beaucoup au-dessous de son prédécesseur en talents militaires et politiques.

Le comte de March venait à peine de prendre le commandement de l'armée, lorsque Édouard Balliol débarqua en Écosse, défit le comte de Fife, et, marchant plus vite que le bruit de sa victoire, arriva le lendemain soir sur les bords de la Earn, de l'autre côté de laquelle il aperçut, à la lueur des feux, le camp du régent. Il fit faire halte à sa troupe, et, lorsque les feux se furent successivement éteints, il passa la rivière, pénétra jusqu'au milieu des logis écossais, et là, trouvant toute l'armée endormie et sans défense, il commença non pas un combat, mais une boucherie telle qu'au lever du soleil il fut étonné lui-même que ses soldats

eussent eu le temps physique de tuer un aussi grand nombre d'hommes, avec une troupe qui s'élevait à peine au tiers de celle qu'ils avaient surprise. Parmi les cadavres on retrouva le corps du régent et ceux de vingt-cinq ou trente seigneurs appartenant à la première noblesse d'Écosse.

Alors commença pour l'Écosse une ère de décadence aussi rapide qu'avait été lente et laborieuse sa reconstruction nationale aux mains de Robert Bruce. Sans s'arrêter à assiéger et à prendre les forteresses, Édouard Balliol marcha droit à Scone et se fit couronner ; puis, une fois roi, il rendit de nouveau hommage à Édouard III comme à son seigneur et à son maître. Celui-ci, dès lors, ne craignit plus de lui porter ostensiblement secours, et, rassemblant une grande armée, il marcha droit à la ville de Berwick, qu'il assiégea. De son côté, Archibald Douglas, frère du bon lord James, marcha au secours de la garnison, et fit halte à deux milles de la forteresse, sur une éminence nommée Halidon Hill, du haut de laquelle on dominait toute l'armée anglaise, qui se trouvait de cette façon, d'assiégeante qu'elle était, assiégée elle-même entre la garnison de Berwick et les nouveaux venus.

L'avantage de la position était tout entier aux Écossais ; mais leurs jours victorieux étaient passés ; cette fois encore, comme toujours, les archers anglais décidèrent de la bataille : Édouard les avait placés dans un marais où la cavalerie ne pouvait les atteindre, et tandis qu'ils criblaient de flèches les Écossais placés sur la montagne et déployés en amphithéâtre comme une immense cible, Édouard chargeait les rebelles à la tête de toute sa chevalerie, tuait Archibald Douglas, couchait sa plus brave noblesse à ses côtés sur le champ de bataille, et dispersait le reste de l'armée.

Cette journée, aussi fatale à l'Écosse que celle de Bannockburn lui avait été favorable, enleva au jeune David tout ce qui avait été reconquis par Robert. Bientôt, l'enfant proscrit se trouva dans la même situation dont un miracle de courage et de persévérance avait tiré le père. Mais cette fois les chances étaient

bien changées : les plus ardents patriotes, voyant un jeune homme sans expérience là où il aurait fallu un guerrier expérimenté, se crurent condamnés par cette volonté souveraine qui élève et abaisse les empires. Cependant quelques hommes ne désespérèrent pas du salut de la patrie, et continuèrent de veiller autour de la nationalité écossaise, comme devant la lampe mourante d'un tabernacle ; et tandis que Balliol reprenait possession du royaume et en faisait hommage, comme vassal, à son suzerain Édouard III, que David Bruce et sa femme venaient demander en proscrits asile à la cour de France, ces derniers soutiens de la vieille monarchie restaient maîtres de quatre châteaux et d'une tour, où continuaient de battre, comme dans un corps paralysé, du reste, les dernières artères de la nationalité écossaise. Ces quatre hommes étaient le chevalier de Liddesdale, le comte de March, sir Alexandre Ramsay de Dalvoisy, et le nouveau régent, sir André Murray de Bothwell.

Quant à Édouard, méprisant une aussi faible opposition, il dédaigna de poursuivre sa conquête jusqu'au bout, laissa des garnisons dans tous les châteaux forts, et, maître de l'Angleterre et de l'Irlande, suzerain de l'Écosse, il revint à Londres, où nous l'avons trouvé, en ouvrant cette chronique, au milieu des fêtes du retour et de l'enivrement de la victoire, préoccupé de son amour naissant pour la belle Alix de Granfton, auquel vint l'arracher ce projet de conquête de la France, dont il poursuivait à cette heure l'exécution en Flandre, et qui prenait, grâce à l'alliance faite avec d'Artevelle et près de l'être avec les seigneurs de l'empire, un caractère des plus alarmants pour Philippe de Valois.

Ce fut alors que le roi de France jeta les yeux, comme nous l'avons dit, sur David II et sa femme, qui étaient venus chercher un refuge, dès l'année 1332, à sa cour. Sans se déclarer encore positivement, il noua par leur intermédiaire des relations avec leurs vaillants défenseurs d'outre-mer, envoya au régent d'Écosse de l'argent, dont il manquait entièrement, et tint prêt un corps considérable de soldats, dont à l'occasion il comptait former une

garde au jeune roi, lorsqu'il jugerait à propos de le faire rentrer dans son royaume.

En outre, il donna ordre à Pierre Behuchet, l'un des commissaires qui avaient été nommés par lui pour entendre les témoins dans le procès du comte Robert d'Artois, dont l'exil donnait lieu aujourd'hui à toute cette guerre, et qu'il avait fait depuis son conseiller et trésorier, de se rendre sur la flotte combinée de Hugues Quieret, amiral de France, et de Barbavaire, commandant des galères de Gênes, afin de garder les détroits et passages qui conduisaient des côtes d'Angleterre aux côtes de Flandre.

Ces précautions prises, il attendit les événements.

Pendant ce temps, une fête splendide se préparait à Cologne : cette ville avait été choisie par Édouard III et Louis de Bavière pour la prise de possession du vicariat de l'empire par le roi d'Angleterre ; en conséquence, tous les préparatifs avaient été faits pour cette cérémonie.

Deux trônes avaient été dressés sur la grande place de la ville, et comme on n'avait pas eu le temps de se procurer le bois nécessaire à cette construction, on y avait employé deux étals de boucher, dont on avait recouvert les maculatures sanglantes avec de grandes pièces de velours brochées de fleurs d'or ; sur ce trône étaient deux riches fauteuils, dont le dossier portait les armes impériales écartelées aux armes d'Angleterre, en signe d'union ; ces dernières enchargées de celles de France. Le toit qui recouvrait en forme de dais ce double trône était celui-là même de la halle, qui avait été à cet effet encourtiné de draps d'or comme une chambre royale ; en outre, toutes les maisons étaient tendues et recouvertes, ainsi qu'au jour saint de la Fête-Dieu, avec de magnifiques tapis tant de France que d'Orient, qui venaient d'Arras par la Flandre et de Constantinople par la Hongrie.

Le jour convenu pour cette cérémonie, dont les historiens ne donnent point la date, mais qu'ils fixent à la fin de l'année 1338 ou au commencement de l'année 1339, le roi Édouard III, revêtu de son costume royal, couronne en tête, mais tenant à la main, au

lieu de sceptre, une épée, en signe de la mission vengeresse qu'il allait recevoir, se présenta, suivi de sa meilleure chevalerie, à la porte de Cologne qui s'ouvre sur la route d'Aix-la-Chapelle. Il y était attendu par messires de Gueldres et de Juliers, lesquels prirent à ses côtés la place que leur cédèrent l'évêque de Lincoln et le comte de Salisbury, lequel, esclave de son vœu, portait toujours son œil droit caché sous l'écharpe de la belle Alix ; ils s'avancèrent au milieu des rues fleuries comme au jour des Rameaux, suivis du plus magnifique cortège que l'on eût vu depuis l'avènement au trône de Frédéric II. En arrivant sur la place, ils aperçurent en face d'eux l'appareil qui les attendait. Sur le fauteuil de droite était assis Louis de Bavière, revêtu de ses habits impériaux, tenant son sceptre à la main droite, et ayant la gauche appuyée sur un globe qui représentait le monde, tandis qu'un chevalier allemand élevait sur sa tête une épée nue. Aussitôt Édouard III descendit de cheval, franchit à pied l'espace qui le séparait de l'empereur, monta les marches qui conduisaient à lui ; puis, arrivé au dernier degré, ainsi qu'il en avait été convenu d'avance entre les ambassadeurs, au lieu de lui baiser les pieds, comme c'était l'habitude en pareille occasion, il s'inclina seulement, et l'empereur lui donna l'accolade ; puis il s'assit sur le trône qui lui avait été préparé, et qui était de quelques pouces plus bas que celui de Louis V : c'était la seule marque d'infériorité à laquelle eût consenti Édouard III. Autour d'eux se rangèrent quatre grands ducs, trois archevêques, trente-sept comtes, une multitude innombrable de barons à casques couronnés, de bannerets portant bannières, de chevaliers et d'écuyers. En même temps, les gardes qui fermaient les rues aboutissantes à la place quittèrent leurs poste, et se rangèrent en cercle autour de l'échafaudage, laissant libres les issues par lesquelles se rua aussitôt la multitude. Chaque fenêtre qui regardait sur la place se mura de femmes et d'hommes ; les toits se couronnèrent de curieux, et l'empereur et Édouard se trouvèrent le centre d'un vaste amphithéâtre qui semblait bâti de têtes humaines.

Alors l'empereur se leva, et, au milieu du plus profond silence, il prononça ces paroles, d'une voix si haute et si ferme, qu'elles furent entendues de tous :

« Nous, très haut et très puissant prince Louis V, duc de Bavière, empereur d'Allemagne par élection du sacré collège et par confirmation de la cour de Rome, déclarons Philippe de Valois déloyal, perfide et lâche, pour avoir acquis, contrairement à ses traités envers nous, le château de Crèvecœur en Cambrasis, la ville d'Arleux-en-Puelle, et plusieurs autres propriétés qui étaient nôtres ; prononçons que par ces actes il a forfait, et lui retirons la protection de l'empire ; transportons cette protection à notre bien-aimé fils Édouard III, roi d'Angleterre et de France, que nous chargeons de la défense de nos droits et intérêts, et auquel, en signe de procuration, nous délivrons, en vue de tous, cette charte impériale, scellée du double sceau de nos armes et de celles de l'empire. »

À ces mots, Louis V tendit la charte à son chancelier, se rassit, reprit de la main droite le sceptre, appuya de nouveau la gauche sur le globe, et, le chancelier ayant déployé la charte, la lut à son tour à haute et intelligible voix.

Elle conférait à Édouard III le titre de vicaire et lieutenant de l'empire, lui donnait pouvoir de faire droit et loi à chacun au nom de l'empereur, l'autorisait à battre monnaie d'or et d'argent, et commandait à tous les princes qui relevaient de l'empereur de faire féauté et hommage au roi anglais. Alors les applaudissements éclatèrent, les cris de bataille retentirent ; chaque homme armé, depuis le duc jusqu'au simple écuyer, frappa son écu de la lame de son épée ou de la pointe de sa lance, et, au milieu de cet enthousiasme général qu'excitait toujours dans cette vaillante chevalerie une déclaration de guerre, tous les vassaux de l'empire vinrent, selon leur rang, prêter hommage et féauté à Édouard III, comme ils avaient fait, lors de son avènement au trône d'Allemagne, au duc Louis V de Bavière.

À peine cette cérémonie fut-elle terminée, que Robert

d'Artois, qui poursuivait son œuvre avec la persévérance de la haine, partit pour Mons en Hainaut, afin de donner avis au comte Guillaume que ses instructions étaient suivies, et que tout venait à bien. Quant aux seigneurs de l'empire, ils demandèrent à Édouard quinze jours pour tout délai, prirent rendez-vous en la ville de Malines, qui se trouvait un centre convenable entre Bruxelles, Gand, Anvers et Louvain, et, à l'exception du duc de Brabant, lequel, en sa qualité de souverain indépendant, se réserva de faire ses déclarations à part, au temps et au point qu'il jugerait convenable, chargèrent de leurs défiances, envers Philippe de Valois, messire Henri, évêque de Lincoln, qui partit aussitôt pour la France.

Huit jours après, le messenger de guerre obtint audience de Philippe de Valois, qui le reçut en son château de Compiègne, au milieu de toute sa cour, ayant à sa droite le duc Jean, son fils, et à sa gauche messire Léon de Grainheim, qu'il avait fait appeler près de lui, moins encore pour faire honneur à ce noble vieillard que parce que, connaissant d'avance la mission de l'évêque de Lincoln, et convaincu que le duc de Brabant avait traité avec son ennemi, il voulait que son répondant assistât à cette assemblée. Au reste, tous ordres avaient été donnés pour que le héraut d'un si grand roi et de si puissants seigneurs fût reçu comme il convenait à son rang et à sa mission. De son côté, l'évêque de Lincoln s'avança au milieu de l'assemblée avec la dignité d'un prêtre et d'un ambassadeur, et, sans humilité ni fierté, mais avec calme et assurance, il défia le roi Philippe de France :

Premièrement au nom d'Édouard III, comme roi d'Angleterre et chef des seigneurs de son royaume ;

Deuxièmement au nom du duc de Gueldres ;

Troisièmement au nom du marquis de Juliers ;

Quatrièmement au nom de messire Robert d'Artois ;

Cinquièmement au nom de messire Jean de Hainaut ;

Sixièmement au nom du margrave de Misnie et d'Orient ;

Septièmement au nom du marquis de Brandebourg<sup>1</sup> ;  
Huitièmement au nom du sire de Fauquemont ;  
Neuvièmement au nom de messire Arnoult de Blankenheim ;  
Et dixièmement, enfin, au nom de messire Valerand, archevêque de Cologne.

Le roi Philippe de Valois écouta avec attention cette longue énumération de ses agresseurs ; puis, lorsqu'elle fut finie, étonné de ne pas avoir entendu prononcer les défiances de celui qu'il soupçonnait le plus de lui être contraire :

— N'avez-vous rien à me dire en outre, répondit-il, de la part de mon cousin le duc de Brabant ?

— Non, Sire, reprit l'évêque de Lincoln.

— Vous le voyez, Monseigneur, s'écria le vieux chevalier le visage radieux, mon maître a été fidèle à la parole donnée.

— C'est bien, c'est bien, mon noble otage, répondit le roi en tendant la main à son hôte ; mais nous ne sommes point encore à la fin de la guerre. Attendons.

Puis se retournant vers l'ambassadeur :

— Notre cour est vôtre, Monseigneur de Lincoln, lui dit-il, et tant qu'il vous conviendra d'y rester, vous nous ferez honneur et plaisir.

1. Celui-ci était le fils même de l'empereur Louis de Bavière.



## X

Maintenant, il faut que nos lecteurs nous permettent d'abandonner pour un instant le continent, où s'achèvent des deux côtés ces rudes préparatifs d'attaque et de défense, sur lesquels pouvait glisser le romancier, mais qu'il est du devoir de l'historien de raconter dans tous leurs détails, pour jeter un coup-d'œil, au-delà du détroit, sur quelques autres personnages de cette chronique, que nous avons, tout importants qu'ils sont, paru momentanément oublier, pour suivre le roi Édouard de son château de Westminster à la brasserie du Ruvaert, Jacques d'Artevelle. Ces personnages sont la reine Philippe de Hainaut et la belle fiancée du comte de Salisbury, que nous avons vues un instant apparaître au banquet royal si étrangement et si brusquement interrompu par l'entrée du comte Robert d'Artois et par tous les vœux qui la suivirent.

Aussitôt que le départ du roi avait été officiellement connu dans son royaume, madame Philippe, à laquelle sa grossesse déjà avancée commandait les plus grands ménagements, et qui d'ailleurs, dans la sévérité de ses mœurs, aurait tenu pour faute tout plaisir, si innocent qu'il fût, pris en l'absence de son seigneur, s'était retirée avec sa cour la plus intime dans le château de Nottingham, situé à cent vingt milles à peu près de Londres. Là, elle passait sa vie en lectures pieuses, en travaux à l'aiguille et en discours de chevalerie avec ses dames d'honneur, parmi lesquelles sa plus constante compagne et sa plus chère confidente, contrairement à cet instinct merveilleux que possèdent les femmes pour deviner une rivale, était toujours Alix de Granfton.

Or, pendant une de ces longues soirées d'hiver où il est si doux, en face d'une large cheminée tout embrasée et pétillante, d'entendre se briser le vent aux angles des vieilles tours, tandis que notre ancienne connaissance Guillaume de Montaigu faisait sa ronde nocturne sur les murailles de la forteresse, réunies dans

une grande et haute chambre à coucher, aux lambris de chêne sculpté, aux courtines raides et sombres, au lit gigantesque, après avoir renvoyé, pour être plus libres, non pas de leurs paroles, mais de leurs pensées, tout ce monde si fatigant pour un cœur plein ou un esprit occupé, les deux amies, éclairées par une lampe dont la lueur mourait avant d'atteindre les parois rembrunies perdues dans l'obscurité, étaient restées seules, assises à droite et à gauche d'une table posée lourdement sur ses pieds tordus et couverte d'un tapis brillant qui contrastait, par la fraîcheur de ses broderies, avec les antiques étoffes de l'appartement. Toutes deux, après avoir échangé quelques paroles, étaient tombées dans une rêverie profonde, dont la cause, divergente dans ses résultats, partait cependant d'un même point, le vœu que chacune d'elles avait fait.

Celui de la reine, on se le rappelle, était terrible : elle avait juré, au nom de Notre Seigneur né de la Vierge et mort sur la croix, qu'elle n'accoucherait que sur la terre de France, et que, le jour de sa délivrance venu, si elle n'était pas en mesure de tenir son serment, il en coûterait la vie à elle et à l'enfant qu'elle portait. Dans le premier moment, elle avait cédé à cet enthousiasme puissant qui s'était emparé de tous les convives ; mais quatre mois s'étaient écoulés depuis cette époque, le terme fatal approchait, et chaque tressaillement de ses entrailles rappelait à la mère le vœu imprudent qu'avait fait l'épouse.

Celui d'Alix était plus doux ; elle avait juré, on se le rappelle encore, que le jour où le comte de Salisbury reviendrait en Angleterre, après avoir touché la terre de France, elle lui donnerait son cœur et sa personne. La moitié de cette promesse était inutile, le cœur était déjà donné depuis longtemps, aussi n'attendait-elle pas avec une impatience moindre que celle de la reine quelque message venant de la Flandre pour annoncer que les hostilités avaient commencé, et sa rêverie, pour être moins triste, n'en était pas moins isolée et profonde ; seulement, chacune suivait la pente imprimée par son développement, qui, étant pour l'une la crainte

et pour l'autre l'espoir, les avait conduites toutes deux dans les contrées extrêmes de l'imagination. La reine ne voyait que déserts arides et lugubres, voilés d'un ciel gris et parsemés de tombes ; la comtesse, au contraire, courait, insouciant, au milieu de pelouses joyeuses tout émaillées de ces fleurs roses et blanches avec lesquelles on tresse les couronnes des fiancés.

En ce moment, neuf heures sonnèrent au beffroi du château, et, réveillée sous le marteau de bronze, chaque fille du temps sembla passer tour à tour et s'éloigner sur ces ailes frémissantes qui les emportent si rapides vers l'éternité. Au premier coup, la reine avait tressailli ; puis, suivant et comptant les autres avec une tristesse qui n'était pas exempte de terreur :

— À pareille heure, à pareil jour, il y a sept ans, dit-elle d'une voix altérée, cette chambre, aujourd'hui silencieuse et tranquille, était pleine de tumulte et de cris.

— N'est-ce pas ici, dit à son tour Alix, tirée de sa rêverie par la voix de la reine, et répondant à sa pensée plutôt qu'aux paroles qu'elle entendait, qu'ont été célébrées vos noces avec monseigneur Édouard ?

— Oui, oui, c'est ici, murmura celle à qui était adressée cette question ; mais c'est à un autre événement plus rapproché de nous que je faisais allusion, à un événement sanglant et terrible, et qui s'est aussi passé en cette chambre, à l'arrestation de Mortimer, l'amant de la reine Isabelle.

— Oh ! répondit Alix en tressaillant à son tour et en regardant avec effroi autour d'elle, j'ai souvent entendu murmurer quelque chose de cette tragique histoire, et, je l'avouerai même, depuis que nous habitons ce château, j'ai tenté plus d'une fois d'obtenir quelques détails sur la localité où elle s'était accomplie. Mais comme aujourd'hui le roi notre seigneur a rendu à sa mère sa liberté et ses honneurs, nul n'a voulu me répondre, soit crainte, soit ignorance.

Puis, après une pause :

— Et vous dites que c'est ici, Madame ?... continua Alix en

se rapprochant de la reine.

— Ce n'est point à moi, répondit celle-ci, de sonder les secrets de mon époux, et de chercher à deviner si madame Isabelle habite à cette heure un palais ou une prison dorée, et si cet infâme Mautravers, qu'on a placé près d'elle, a mission de lui servir de secrétaire ou de geôlier : ce que décide dans sa sagesse monseigneur le roi est bien décidé et bien fait. Je suis son humble épouse et sujette, et n'ai rien à dire ; mais les faits accomplis sont pour toujours accomplis : Dieu lui-même ne peut empêcher que ce qui fut ait été. Or, je vous le disais, Alix, c'est ici, dans cette chambre, qu'il y a sept ans, à pareil jour et à pareille heure, a été arrêté Mortimer, au moment où, se levant de ce siège peut-être où je suis assise, et en s'éloignant de cette table où nous sommes appuyées, il allait se mettre dans ce lit, où depuis trois mois je ne me suis pas à mon tour une seule fois couchée sans que toute cette scène sanglante ne fût repasser sous mes yeux, comme de pâles fantômes, les acteurs qui y ont pris part. D'ailleurs, Alix, les murs ont meilleure mémoire et sont souvent plus indiscrets que les hommes ; ceux-ci ont gardé le souvenir de tout ce qu'ils ont vu, et voilà la bouche par laquelle ils me l'ont raconté, continua la reine en montrant du doigt une entaille profonde faite dans un des pilastres sculptés de la cheminée par le tranchant d'une épée. C'est là, où vous êtes, qu'est tombé Dugdale ; et si vous leviez la natte sur laquelle sont posés vos pieds, vous trouveriez sans doute la dalle encore rouge de son sang ; car la lutte a été terrible, et Mortimer s'est défendu comme un lion !

— Mais, reprit Alix en reculant son fauteuil pour s'éloigner de cette place où un homme était passé si rapidement de la vie à l'agonie, et de l'agonie à la mort, mais quel était le véritable forfait de Roger Mortimer ? Il est impossible que le roi Édouard ait puni d'une manière aussi terrible des relations, criminelles sans doute, mais pour lesquelles la mort, et une mort aussi affreuse que celle qu'il a subie, était peut-être une peine bien dure...

— Aussi avait-il commis autre chose que des fautes, il avait

commis des crimes, et des crimes infâmes ; il avait, par les mains de Gurnay et de Mautravers, assassiné le roi ; il avait, par de fausses dénonciations, fait tomber la tête du comte de Kent. Maître alors de tout le royaume, il conduisait le royaume à sa ruine ; lorsque le roi véritable, dont il usurpait le pouvoir et dont il faussait la volonté, d'enfant qu'il était, devint homme, peu à peu tout lui fut dévoilé et découvert ; mais armée, finance, politique, tout était dans les mains du favori : la lutte avec lui, comme ennemi, était la guerre civile. Le roi le traita en assassin, et tout fut dit. Une nuit que le parlement était rassemblé dans cette ville, et que la reine et Mortimer habitaient ce château, bien gardé par leurs amis, le roi séduisit le gouverneur, et par un souterrain qui aboutit à cette chambre, et qui s'ouvre je ne sais où, mais dans une partie cachée de cette boiserie, que je n'ai pu retrouver malgré mes recherches, il pénétra ici à la tête d'une troupe d'hommes masqués, parmi lesquels étaient Henri Dugdale et Gautier de Mauny. La reine était déjà couchée, et Roger Mortimer allait la rejoindre, lorsqu'il vit tout à coup un panneau glisser et s'ouvrir ; cinq hommes masqués se précipitèrent dans la chambre, et tandis que deux couraient aux portes, qu'ils fermaient en dedans, les trois autres s'avancèrent vers Mortimer, qui, sautant sur son épée, renversa mort du premier coup Henri Dugdale, qui étendait la main pour le saisir. En même temps, Isabelle sauta en bas du lit, oubliant qu'elle était demi-nue et enceinte, ordonnant à ces hommes de se retirer, et criant qu'elle était la reine.

— C'est bien, dit l'un d'eux en ôtant son masque ; mais si vous êtes la reine, Madame, moi je suis le roi.

Isabelle jeta un cri en reconnaissant Édouard, et tomba sans connaissance sur le plancher. Pendant ce temps, Gautier de Mauny désarmait Roger, et comme les cris de la reine avaient été entendus, et que la garde accourue aux portes, les voyant fermées, commençait à les enfoncer à coups d'épée et de masse, ils emportèrent Roger Mortimer, lié et bâillonné, dans le passage souterrain, repoussèrent le panneau boisé ; de sorte que ceux qui

entrèrent trouvèrent Dugdale mort et la reine évanouie ; mais de Roger Mortimer et de ceux qui l'avaient enlevé, aucune trace. On le chercha vainement, car la reine n'osait dire que son fils était venu lui prendre son amant jusque dans son lit. De sorte qu'on n'eut de ses nouvelles que par le jugement qui le condamnait à mort, et qu'on ne le vit reparaître que sur l'échafaud, où le bourreau lui ouvrit la poitrine pour en arracher le cœur, qu'il jeta dans un brasier, abandonnant le corps sur un gibet, où deux jours et deux nuits il fut exposé aux regards et aux injures de la populace, jusqu'à ce que le roi, pardonnant enfin au cadavre, permît aux frères Mineurs de Londres de l'ensevelir dans leur église. Voilà ce qui s'est passé ici il y a sept ans à pareille heure. N'avais-je pas raison de vous dire que c'était un événement terrible ?

— Mais ce souterrain, dit Alix, ce panneau caché ?...

— J'en ai parlé une fois seulement au roi, et il m'a répondu que le souterrain était muré et que le panneau ne s'ouvrait plus.

— Et vous osez rester dans cette chambre, Madame ? dit Alix.

— Qu'ai-je à craindre, n'ayant rien à me reprocher ? dit la reine, déguisant mal, sous la tranquillité de sa conscience, les terreurs qu'elle éprouvait malgré elle. D'ailleurs cette chambre, comme vous l'avez dit, garde un double souvenir, et le premier m'est si cher qu'il combat le second, quelque terrible qu'il soit.

— Quel est ce bruit ? s'écria Alix saisissant le bras de la reine, tant la crainte lui faisait oublier le respect.

— Des pas qui s'approchent, et voilà tout. Voyons, rassurez-vous, enfant.

— On ouvre la porte, murmura Alix.

— Qui est là ? dit la reine se tournant du côté d'où venait le bruit, mais ne pouvant découvrir dans l'obscurité celui qui le causait.

— Son Altesse veut-elle me permettre de l'assurer que tout est tranquille au château de Nottingham, et qu'elle peut reposer

sans crainte ?

— Ah ! c'est vous, Guillaume ! s'écria Alix ; venez ici.

Le jeune homme, qui ne s'attendait pas à cette invitation pressante faite d'une voix émue, et dont il ne comprenait pas l'émotion, demeura d'abord interdit, puis s'élança vers Alix.

— Qu'y a-t-il, Madame ? qu'avez-vous, et que désirez-vous de moi ?

— Rien, Guillaume, répondit Alix avec un accent dont elle avait pris cette fois le temps de calmer les intonations, rien ; la reine seulement désire savoir si vous n'avez rien vu de suspect dans votre ronde nocturne.

— Eh ! que voulez-vous que je rencontre de suspect en ce château, Madame ? répondit en souriant Guillaume. La reine est au milieu de ses fidèles sujets, et vous, Madame, d'amis dévoués, et je ne suis point assez heureux pour avoir à exposer ma vie afin de vous épargner même un déplaisir.

— Croyez-vous que nous ayons besoin du sacrifice de votre vie pour croire à la sincérité de votre dévouement, messire Guillaume ? dit en souriant la reine, et qu'il faille un événement qui la trouble pour que nous soyons reconnaissantes des soins que vous donnez à notre tranquillité ?

— Non, Madame, reprit Guillaume ; mais si heureux et fier que je sois de rester près de vous, je n'en suis pas moins honteux quelquefois, au fond du cœur, du peu de chose que je fais en veillant à votre sûreté, qui ne court aucun risque, lorsque le roi et tant de chevaliers favorisés vont gagner du renom et revenir dignes de celles qu'ils aiment ; et tandis que moi, qu'on traite en enfant, et qui cependant me sens le courage d'un homme, si j'étais assez malheureux pour aimer, je devrais cacher cet amour au plus profond de mon âme, me reconnaissant indigne que l'on y répondît.

— Eh bien ! tranquillisez-vous, Guillaume, dit la reine, tandis qu'Alix, à qui n'avait point échappé la passion du jeune bachelier, gardait le silence, si nous tardons encore un jour seu-

lement à recevoir des nouvelles d'outre-mer, nous vous enverrons en chercher, et rien ne vous empêchera de faire, avant de revenir, quelque belle entreprise de guerre, que vous nous raconterez à votre retour.

— Oh ! Madame, Madame ! s'écria Guillaume, si j'étais assez heureux pour obtenir une telle faveur de Votre Altesse, après Dieu et ses anges, vous seriez ce qu'il y aurait de plus sacré pour moi sur la terre.

Guillaume de Montaigu achevait à peine ces mots, qu'il avait prononcés avec cet accent d'enthousiasme qui n'appartient qu'à la jeunesse, que le qui-vive de la sentinelle placée au-dessus de la porte du château, prononcé à haute voix, retentit jusque dans la chambre des deux dames, et leur annonça que quelque étranger s'approchait de la porte extérieure.

— Qu'est cela ? dit la reine.

— Je ne sais, mais je vais m'en informer, Madame, répondit Guillaume, et si Votre Altesse le permet, je reviendrai aussitôt lui en rendre compte.

— Allez, dit la reine, nous vous attendons.

Guillaume obéit, et les deux femmes, retombées dans cette rêverie dont les avait tirées la cloche qui sonnait neuf heures, demeurèrent en silence, renouant le fil de leurs pensées, interrompu par le récit de la catastrophe qu'avait racontée la reine, mais dont la présence de Guillaume et la conversation qui en fut la suite avaient, sinon chassé tout à fait, du moins quelque peu éloigné les tristes impressions. Il en résulta que, ne regardant point le qui-vive jusqu'à elles parvenu comme le signal d'un événement de quelque importance, elles n'entendirent même pas Guillaume qui rentrait ; celui-ci s'approcha de la reine, et voyant qu'on tardait à l'interroger :

— Je suis bien malheureux, Madame, dit-il, et rien de ce que j'espère ne m'advientra jamais sans doute, car voilà les nouvelles que je devais aller chercher qui arrivent. Décidément, je ne suis bon qu'à garder les vieilles tours de ce vieux château, et il



faut que je me résigne.

— Que dites-vous, Guillaume ? s'écria la reine, et que parlez-vous de nouvelles ? serait-ce quelqu'un de l'armée ?

Quant à Alix, elle ne dit rien, mais elle regarda Guillaume d'un air si suppliant, qu'il se tourna vers elle et répondit à son silence plutôt encore qu'à la question de la reine, tant ce silence lui paraissait interrogateur et pressant :

— Ce sont deux hommes qui disent qu'ils en viennent du moins, et qui se prétendent chargés d'un message du roi Édouard. Doivent-ils être introduits devant vous, Madame ?

— À l'instant même, s'écria la reine.

— Malgré l'heure avancée ? dit Guillaume.

— À toute heure du jour et de la nuit, celui qui m'arrive de la part de mon seigneur et maître est le bien venu.

— Et doublement bien venu, je l'espère, dit, de la porte, une voix jeune et sonore, n'est-ce pas, belle tante ? lorsqu'il s'appelle Gautier de Mauny et qu'il apporte de bonnes nouvelles ?

La reine jeta un cri de joie et se leva, tendant la main au chevalier, qui, la tête nue et débarrassée de son casque, qu'il avait remis en entrant à quelque page ou écuyer, s'avança vers les deux dames. Quant à son compagnon, il demeura près de la porte, le heaume au front et la visière baissée. La reine était si émue qu'elle vit le messager de bonheur s'incliner devant elle, qu'elle sentit ses lèvres se poser sur sa main, sans oser lui faire une seule question. Quant à Alix, elle tremblait de tous ses membres. Pour Guillaume, devinant ce qui se passait dans son cœur, il s'était appuyé contre la boiserie, sentant ses genoux faiblir, et cachait dans l'ombre la pâleur de son visage et le regard ardent qu'il fixait sur elle.

— Et vous venez de la part de mon seigneur ? murmura enfin la reine ; dites-moi, que fait-il ?

— Il vous attend, Madame, et m'a chargé de vous conduire à lui.

— Dites-vous vrai ? s'écria la reine : il est donc entré en

France ?

— Non pas lui encore, belle tante, mais bien nous, qui avons été y choisir pour berceau à votre fils le château de Thun, c'est-à-dire une véritable aire d'aigle, un nid comme il convient à un rejeton royal.

— Expliquez-vous, Gautier ; car je n'y comprends rien, et je suis si heureuse que je crains que tout cela ne soit un songe. Mais pourquoi ce chevalier qui vous accompagne n'ôte-t-il pas son casque et ne s'approche-t-il pas de nous ? craindrait-il, compagnon de pareilles nouvelles, d'être mal reçu de notre personne royale ?

— Ce chevalier a fait un vœu, belle tante, comme vous, comme madame Alix, qui ne dit mot et qui me regarde. Allons, rassurez-vous, continua-t-il en s'adressant à cette dernière, il est vivant et bien vivant, quoiqu'il ne voie le jour que d'un œil.

— Merci, dit Alix en soulevant enfin le poids qui pesait sur sa poitrine, merci. Maintenant, dites-nous où en est le roi, où en est l'armée.

— Oui, oui, dites, Gautier, reprit vivement la reine ; les dernières nouvelles qui nous sont arrivées de Flandre sont celles des défiances envoyées au roi Philippe de Valois. Que s'est-il passé depuis ?

— Oh ! pas grand-chose d'important, répondit Gautier ; seulement, comme, malgré ces défiances et la parole donnée, les seigneurs de l'empire tardaient à venir au rendez-vous, et que de jour en jour nous voyions le visage du roi devenir plus sombre, il nous vint dans l'idée, à Salisbury et à moi, que cette tristesse croissante lui était inspirée par le souvenir du vœu que vous aviez fait, et que, malgré son impatience, il ne pouvait vous aider à acquitter. Alors, sans en rien dire à personne, nous prîmes environ quarante lances de bons compagnons sûrs et hardis, et, partant du Brabant, nous chevauchâmes tant nuit et jour que nous traversâmes le Hainaut, mêmes en passant le feu à Mortagne, et que, laissant Condé derrière, nous passâmes l'Escaut et vîmes

nous rafraîchir en l'abbaye de Denain ; puis enfin arrivâmes à un fort et beau château qui relève de France et qu'on appelle Thun-l'Évêque ; nous en fîmes le tour pour l'examiner en tout point, et, ayant reconnu que c'était justement ce qu'il vous fallait, belle tante, nous mîmes nos chevaux au galop, et Salisbury et moi en tête, nous entrâmes dans la cour, où nous trouvâmes la garnison, qui, nous reconnaissant pour ce que nous étions, fit mine de se défendre et rompit quelques lances pour ne pas avoir l'air de se rendre sans coup férir. Nous visitâmes aussitôt l'intérieur pour voir s'il n'y avait pas quelque chose à commander pour le rendre digne de sa destination. Le châtelain venait de le faire encourtiner à neuf pour sa femme ; de sorte qu'avec l'aide de Dieu, belle tante, vous y serez aussi à l'aise pour donner un héritier à monseigneur le roi que si vous étiez dans votre château de Westminster ou de Greenwich. Aussi y mîmes-nous aussitôt bonne garnison, commandée par mon frère, et revînmes-nous en toute hâte vers le roi lui dire où en étaient les choses, et lui dire qu'il eût à ne plus s'inquiéter.

— Ainsi donc, murmura timidement Alix, le comte de Salisbury a tenu fidèlement son vœu.

— Oui, Madame, dit à son tour l'autre chevalier, s'approchant d'elle, détachant son casque et mettant un genou en terre ; — maintenant, tiendrez-vous le vôtre ?

Alix jeta un cri. Ce second chevalier, c'était Pierre de Salisbury, qui revenait le front à moitié couvert par l'écharpe que lui avait donnée Alix, et qui ne l'avait pas quitté depuis le jour du vœu, ainsi que l'attestaient quelques gouttes de sang tombées d'une légère blessure qu'il avait reçue à la tête.

Quinze jours après, la reine débarquait sur les côtes de Flandre, accompagnée par Gautier de Mauny, et Pierre de Salisbury recevait, dans son château de Vark, la main de la belle Alix.

Ce furent les deux premiers vœux accomplis parmi tous ceux qui avaient été jurés sur le héron.

## XI

Cependant, comme nous l'avons dit, malgré l'enthousiasme avec lequel ils avaient entrepris cette guerre, les seigneurs de l'empire se faisaient grandement attendre ; mais Édouard avait pris patience, grâce à l'appertise de Gautier de Mauny ; il avait donc fait conduire avec une sûre garde madame Philippe de Hainaut au château de Thun-l'Évêque, où elle était, selon son vœu, accouchée sur la terre de France d'un fils qui reçut le nom de Jean, duc de Lancastre. Puis, ses relevailles faites, elle était venue à Gand, où elle habitait le château du comte situé sur le marché du Vendredi.

Tous ces regards laissaient à Philippe de Valois le temps de se prémunir contre une guerre qui aurait eu besoin, pour amener la réussite qu'en espérait Édouard, d'être conduite avec la rapidité et le silence d'une invasion imprévue. Mais l'État de France n'est point un de ces royaumes qu'on vole dans une nuit, et qui se réveille un matin ayant changé de maître et de drapeau. À peine défié par les seigneurs de l'empire, Philippe, qui, dans l'attente de cette déclaration de guerre, avait rassemblé son armée en France et ouvert ses négociations en Écosse, envoya de grandes garnisons au pays de Cambrais, où l'entreprise de Gautier et du comte de Salisbury lui indiquait que seraient les premiers assauts. En même temps, il fit saisir la comté de Ponthieu, que le roi Édouard tenait du chef de sa mère, et envoya des ambassadeurs aux différents seigneurs de l'empire, et entre autres au comte de Hainaut, son neveu qui venait d'hériter sa comté, Guillaume son père étant mort de l'attaque de goutte dont nous l'avons vu atteint au moment où il reçut les ambassadeurs du roi Édouard, au duc de Lorraine, au comte de Bar, à l'évêque de Metz et à monseigneur Adolphe de la Mark, afin qu'ils n'entras-  
sent point dans la ligue qui se faisait contre lui. Les quatre derniers répondirent qu'ils avaient déjà refusé au roi Édouard le

concours qu'il leur avait demandé. Quant au comte de Hainaut, il répondit directement et par lettres que, comme il relevait à la fois de l'empire d'Allemagne et du royaume de France, tant qu'Édouard combattrait sur les terres de l'empereur, comme vicaire de l'empire, il serait l'allié d'Édouard ; mais que dès qu'Édouard entrerait au royaume de France, il se rallierait aussitôt à Philippe de Valois et lui aiderait à défendre son royaume, prêt qu'il était à tenir ainsi son double engagement envers ses deux seigneurs. Enfin, il fit prévenir Hugues Quieret, Nicolas Behuchet et Barbevaire, commandants de sa flotte, que les défiances étaient faites, et la guerre ouverte entre la France et l'Angleterre ; qu'en conséquence il leur donnait congé de courir sus aux ennemis, et de leur faire le plus de mal qui serait en leur pouvoir. Les hardis pirates n'eurent pas besoin qu'on leur redît la chose à deux fois ; ils firent voile vers les côtes d'Angleterre, et un dimanche matin, tandis que tous les habitants étaient à la messe, ils entrèrent dans le havre de Southampton, descendirent à terre, prirent et pillèrent la cité, enlevèrent filles et femmes, chargèrent leurs vaisseaux de butin ; puis remontèrent dessus, et, au premier flux de la mer, ils s'éloignèrent rapides comme des oiseaux de carnage emportant dans leurs serres la proie sur laquelle ils s'étaient abattus.

De son côté, le roi d'Angleterre était parti de Malines avec toute son assemblée, et était arrivé à Bruxelles, où siégeait le duc de Brabant, afin de savoir de lui-même jusqu'à quel point il pouvait compter sur les promesses qu'il lui avait faites. Il y trouva Robert d'Artois, qui, toujours infatigable dans son projet de guerre, arrivait de Hainaut. De ce côté, les nouvelles étaient bonnes ; le jeune comte, poussé par son oncle Jean de Beaumont, armait incessamment, et se tenait prêt à entrer en campagne. Quant au duc de Brabant, il paraissait toujours dans les mêmes dispositions ; et comme Édouard lui dit que son intention était d'aller mettre le siège autour de Cambrai, il s'engagea sur serment à venir le rejoindre devant cette ville avec douze cents

lances et huit mille hommes d'armes. Cet engagement suffit à Édouard, qui, ayant nouvelle que les seigneurs de l'empire s'avançaient de leur côté, n'hésita plus à se mettre en route, vint coucher la première nuit en la ville de Nivelles, et le lendemain soir arriva à Mons, où il trouva le jeune comte Guillaume, son beau-frère, et messire Jean de Beaumont, son maréchal, en la terre de Hainaut, qui s'était chargé, par son vœu, de conduire l'armée jusque sur les terres de France.

Édouard s'arrêta deux jours à Mons, où lui et sa suite, qui se composait d'une vingtaine de hauts barons d'Angleterre, furent grandement fêtés par les comtes et chevaliers du pays. Pendant ces deux jours, toutes ses troupes, qui logeaient à même le pays, le rejoignirent ; de sorte que, se trouvant à la tête d'une puissante assemblée, il marcha vers Valenciennes, où il entra, lui douzième seulement, laissant son armée campée aux alentours de la ville ; il y avait été précédé par le comte de Hainaut, par messire Jean de Beaumont, le sire d'Enghien, le sire de Fagnolles, le sire de Verchin, et plusieurs autres seigneurs qui vinrent au-devant de lui jusqu'aux portes. Quant au comte de Hainaut, il l'attendait au haut des marches du palais, entouré de toute sa cour.

Arrivé sur la grande place, le roi Édouard s'arrêta devant la façade ; alors l'évêque de Lincoln éleva la voix et dit :

— Guillaume d'Auxonne, évêque de Cambrai, je vous admoneste comme procureur du roi d'Angleterre, vicaire de l'empereur de Rome, que vous vouliez ouvrir la cité de Cambrai ; autrement, vous forfaitez à l'empire, et nous y entrerons par force.

Et comme nul ne répondit à cette parole, attendu que l'évêque était absent, monseigneur de Lincoln continua et dit :

— Comte Guillaume de Hainaut, nous vous admonestons, de par l'empereur de Rome, que vous veniez servir le roi d'Angleterre, son vicaire, devant la cité de Cambrai, qu'il va assiéger avec ce que vous lui devez de gens.

Et le comte de Hainaut répondit :

— Volontiers ferai-je ce que je dois.

Et, descendant aussitôt le grand escalier, il vint tenir l'étrier du roi, qui mit pied à terre, et entra, conduit par lui, dans la grande salle d'audience, où le souper avait été ordonné.

Le lendemain, le roi anglais logea à Haspre, où il se reposa deux jours, attendant ses gens d'Angleterre, ainsi que ses alliés d'Allemagne, et là le rejoignirent d'abord le jeune comte de Hainaut et messire Jean de Beaumont, accompagnés d'une magnifique assemblée ; puis le duc de Gueldres et ses gens, le marquis de Juliers et sa troupe, le margrave de Misnie et d'Orient, le comte de Mons, le comte de Salm, le sire de Fauquemont, messire Arnoult de Blankenheim et une foule d'autres seigneurs, chevaliers et barons. Alors, se voyant au complet, moins monseigneur le duc de Brabant, qui avait promis de le venir joindre devant Cambrai, ils partirent et vinrent loger autour de la ville. Le sixième jour, le duc de Brabant arriva, ainsi qu'il s'y était engagé, avec neuf cents lances, sans compter les autres armures de fer et une foule de gens d'armes et de pédaille, se logea sur la rive de l'Escaut opposée à celle où était établi le roi Édouard, fit jeter un pont sur la rivière pour communiquer d'une armée à l'autre, et, son camp établi, envoya défier le roi de France.

Pendant que ces préparatifs se faisaient devant Cambrai, les seigneurs, impatients d'avancer leur renom en chevalerie, couraient le pays depuis Avesnes jusqu'à Douai, et trouvaient toute la contrée pleine, grasse et drue ; car elle n'avait depuis longtemps vu aucune guerre. Or, il advint que, tout en chevauchant ainsi, messire Jean de Beaumont, messire Henri de Flandre, le sire de Fauquemont, le sire de Beautersens et le sire de Kuch, suivis de cinq cents combattants à peu près, avisèrent une ville nommée Hainecourt, dans la forteresse de laquelle les gens du pays avaient transporté tous leurs biens et tout leur avoir. Cette circonstance, à part le désir de faire quelque belle appertise d'armes, n'était pas non plus indifférente aux chevaliers de cette

époque, qui regardaient le butin qu'ils pouvaient faire comme une partie du revenu que Dieu leur avait donné. Ils s'avancèrent donc vers la ville, croyant la surprendre ; mais comme déjà des compagnies assez fortes pour donner l'alarme, quoique trop faibles pour tenter un coup de main, avaient été vues dans les environs, les habitants étaient sur leurs gardes. En outre, il y avait alors dans la ville un seigneur abbé de grand sens et de hardie entreprise, qui, ainsi que le clergé de cette époque en avait pris l'habitude, maniait aussi habilement la lance que la crosse, et portait avec une aisance pareille la cuirasse et l'étole ; ce digne homme se mit donc à la tête des opérations de défense, et fit, en dehors de la porte de Hainecourt, charpenter, en grande hâte, une barrière palissadée, laissant un intervalle entre ce premier ouvrage et la porte ; puis, faisant monter tous ses gens sur les remparts et dans les guérites, après les avoir bien approvisionnés de pierres, de chaux et de toute l'artillerie en usage alors, il se plaça lui-même, à la tête des plus vaillants hommes d'armes qu'il put trouver, entre la barrière et la ville, tenant la porte ouverte derrière lui, pour laisser à ses gens une retraite assurée. Puis, ces dispositions prises, il attendit l'ennemi, qui parut bientôt, et, voyant que la ville était sur ses gardes, s'avança avec précaution, mais sans aucun empêchement de la part de ceux qui l'attendaient.

À vingt pas de la ville à peu près, messire Jean de Beaumont, messire Henri de Flandre, le sire de Fauquemont et les autres chevaliers mirent pied à terre, mouvement qui fut aussitôt imité par leurs gens d'armes, et, baissant la visière de leurs casques, ils mirent l'épée à la main et s'avancèrent résolument contre les barrières. Lorsque les gens des remparts virent que l'attaque était résolue, ils firent pleuvoir sur les assaillants une grêle de pierres et une pluie de chaux ; mais comme c'étaient presque tous des chevaliers couverts de bonnes armures, ils n'en continuèrent pas moins d'avancer, jusqu'à ce qu'ils atteignissent les barrières ; là, ils essayèrent de les arracher pour s'ouvrir un passage, mais ce



n'était pas chose facile ; elles étaient fortes et durement enfoncées en terre ; de sorte que, comme ils manquaient de machines, elles résistèrent à tous leurs efforts. Alors il fallut changer de tactique et commencer une autre guerre. Les chevaliers passèrent leurs piques et leurs épées dans les intervalles et à travers les palissades, commençant à lancer et à darder sur ceux du dedans, qui répondirent de la même manière et par une défense digne de l'attaque. L'abbé était le premier de tous, recevant et repoussant les coups, tandis que les gens des remparts continuaient à lancer des pierres, des solives et des pots de feu. Or il arriva que messire Henri de Flandre et l'abbé de Hainecourt croisèrent l'épée ensemble, et comme le premier était plus habile à cette arme que le second, et le second plus fort du poignet que le premier, l'abbé, voyant son désavantage, jeta son glaive, et, saisissant celui du chevalier à pleines mains et à pleine lame, il se raidit sur ses jarrets, tirant à lui son antagoniste, qui, de son côté, ne voulant pas lâcher son arme, fut obligé de la suivre ; il en résulta que la lame passa d'abord entre les palissades, puis la poignée de l'épée, puis le bras du chevalier ; alors l'abbé quitta la lame et saisit le bras, de sorte qu'il le fit entrer jusqu'à l'épaule, si bien que le reste du corps y serait passé de même si l'ouverture eût été assez large ; et, pendant tout ce temps, messire Henri de Flandre était en grand danger, car il ne pouvait aucunement se défendre ; et tandis que l'abbé le tirait d'une main, il le frappait de l'autre avec un poignard, cherchant à fausser sa visière. D'autre part, les chevaliers, voyant le péril qu'il courait, vinrent à lui et tirèrent de leur côté pour le délivrer. Ils y réussirent enfin ; mais messire Henri de Flandre, après avoir manqué d'y laisser sa vie, y laissa son glaive, que l'abbé ramassa en grand triomphe, et qui fut depuis cette époque conservé précieusement dans la salle du chapitre de Hainecourt, où, quarante ans après, les moines le montrèrent à Froissard, en lui racontant par quelle vaillante appertise il était tombé en leur possession. Quant aux assaillants, voyant par ce premier échec qu'il n'y avait rien à faire, ils aban-

donnèrent la partie et tirèrent devers Cambrai, où ils retrouvèrent le roi Édouard, le duc de Brabant et les seigneurs de l'empire, qui venaient d'achever leurs travaux de siège et se préparaient à donner l'assaut. Les nouveaux arrivants se mêlèrent aussitôt aux batailles, car ils avaient à venger l'échec qu'ils venaient d'éprouver, et spécialement messire Jean de Hainaut la mort d'un jeune chevalier de Hollande, nommé Hermant, qu'il aimait beaucoup et qui avait été tué dans l'échauffourée. Il alla donc se joindre à la compagnie du sire de Fauquemont, du sire d'Enghien et de messire Gautier de Mauny, qui devaient assaillir la ville par la porte Robert, tandis que le comte Guillaume, son neveu, la devait, de son côté, attaquer du côté de la porte Saint-Quentin.

Ce fut le comte de Hainaut qui, jeune bachelereux et ardent à faire ses preuves, atteignit l'un des premiers la barrière et commença le combat ; mais ils avaient affaire à une ville bien autrement fortifiée que Hainecourt et à une garnison brave et grandement pourvue d'armes et d'artillerie. Aussi, malgré les prouesses merveilleuses que firent chacun de son côté messires Jean de Beaumont et Gautier de Mauny, furent-ils repoussés, et rentrèrent-ils dans leurs logis tout meurtris et tout fatigués, et sans avoir rien conquis.

La même nuit, les nouvelles vinrent au roi anglais que son adversaire, ayant appris son arrivée devant Cambrai, avait envoyé à Saint-Quentin son connétable Raoul, comte d'Eu et de Ghines, avec force gens d'armes, pour garder la ville et les frontières. En outre, les seigneurs de Coucy et de Ham étaient arrivés dans leurs terres, qui étaient sur les marches de France ; et comme le pays situé entre Saint-Quentin et Péronne se garnissait incessamment de toute la chevalerie française, il était probable que le roi Philippe de Valois lui-même ne tarderait pas à venir en personne au-devant de son cousin.

En effet, Philippe de Valois, ayant appris qu'un héraut du duc de Brabant était arrivé, lui avait aussitôt accordé audience dans son château de Compiègne, et cette fois comme à l'autre il avait

appelé près de lui son vieil et loyal otage, Léon de Crainheim. Celui-ci, comptant sur la parole de son seigneur, s'était assis près du roi avec toute confiance ; mais aux premières paroles du héraut, reconnaissant quelle mission était la sienne, il s'était levé de son siège et avait voulu se retirer. Alors Philippe, sans perdre des yeux l'envoyé de son cousin, avait étendu la main et saisi le bras du chevalier, de sorte que celui-ci, retenu par le respect, était resté debout à sa place et avait été forcé d'entendre jusqu'au bout les défiances que son maître adressait au roi. Lorsque le héraut eut fini, Philippe de Valois, qui l'avait écouté en souriant, se tourna vers le chevalier :

— Eh bien ! messire de Crainheim, lui demanda-t-il, que dites-vous de cela ?

— Je dis, Sire, répondit le vieux chevalier, que j'avais garanti monseigneur de Brabant sur ma vie, et que, s'il a manqué à sa parole, je ne manquerai pas à la mienne.

Cinq jours après, au moment où le roi Philippe allait partir pour Péronne, on vint lui dire que le chevalier Léon de Crainheim, auquel il avait donné congé de retourner vers son maître, était trépassé dans la nuit même.

Le vieux chevalier, ne voulant pas survivre à la honte de celui qu'il représentait, s'était laissé mourir de faim.

## XII

Cependant, comme le siège de Cambrai, malgré le courage des assaillants, n'avancait en aucune manière, et que le roi anglais apprit qu'après avoir fait son mandement à Péronne, Philippe de Valois était arrivé à Saint-Quentin avec toute sa puissance, il rassembla un conseil de ses plus preux et meilleurs conseillers, parmi lesquels étaient le comte Robert d'Artois, messire Jean de Beaumont, l'évêque de Lincoln, le comte de Salisbury, le marquis de Juliers et Gautier de Mauny, pour leur demander si mieux valait continuer le siège ou marcher au-devant de son adversaire. La discussion fut courte ; tous décidèrent que la cité de Cambrai étant forte de muraille et durement gardée, rien n'était moins certain que sa conquête ; qu'en conséquence il valait mieux aller chercher une bataille en rase campagne que de se consumer inutilement devant une ville jusqu'à ce que l'hiver qui s'approchait fût arrivé. En conséquence l'ordre fut donné aux seigneurs de déloger. Chacun troussa ses tentes et pavillon, se réunit à sa bannière et se mit en marche, par connestables, vers le mont Saint-Martin, abbaye de prémontrés du diocèse de Cambrai, qui était sur les frontières de Picardie. Et alors, comme messire Jean de Beaumont avait accompli son vœu en servant de maréchal à l'armée tant qu'elle avait guerroyé sur les terres de l'empire et du Hainaut, il rendit le commandant au roi anglais, qui le divisa en trois maréchalats et les remit aux comtes de Northampton, de Gloucester et de Suffolk. Quant à la connétablie, elle fut déférée au comte de Warwick, qui prit aussitôt la conduite de l'armée, laquelle, étant parvenue à la hauteur du mont Saint-Martin, traversa l'Escaut sans aucun empêchement ni de la part des Français ni de la part du fleuve. Arrivé sur l'autre bord, le comte de Hainaut s'approcha d'Édouard, descendit de cheval, et, mettant un genou en terre, il le pria de lui donner congé d'aller, selon sa parole engagée, rejoindre le roi de France, afin

qu'il pût tenir envers l'un aussi fidèlement sa parole qu'il l'avait tenue envers l'autre ; car, ainsi qu'il avait servi le roi d'Angleterre son beau-frère en l'empire, il voulait servir son oncle, le roi de France, en son royaume. Édouard, qui connaissait ses engagements, ne fit aucune difficulté, et releva le comte en disant : « Dieu vous garde. » Puis, ayant ôté son gantelet, il lui tendit la main. Guillaume de Hainaut la baisa, remonta à cheval, salua une dernière fois le roi, et s'éloigna de l'armée, accompagné de tous ses amis et gens d'armes, à l'exception de son oncle, Jean de Beaumont, qui, toujours au ban de la France, pour l'aide qu'il avait donnée à madame Isabelle, ne se fit pas scrupule de demeurer parmi les seigneurs de l'empire, quoique l'on fût entré sur les terres de France.

Lorsque le jeune comte Guillaume fut éloigné, un second concile se tint pour savoir si l'on entrerait plus avant dans le pays, ou si, en attendant l'armée française, on côtoierait le Hainaut, d'où les provisions d'armes et de vivres arrivaient sans empêchement et jour par jour. Les avis furent partagés ; mais le duc de Brabant s'étant déclaré fortement pour cette dernière tactique, chacun se rangea de son conseil ; aussitôt l'armée anglaise s'ordonna en trois batailles : la première sous la conduite des maréchaux, la seconde sous celle du roi, et la troisième sous celle du duc de Brabant. Alors toute cette assemblée se mit en route, brûlant d'une main, pillant de l'autre, ne faisant pas plus de trois lieues par jour, afin que sur la ligne qu'elle parcourait rien ne lui échappât, ni villes, ni villages, ni fermes ; et derrière elle tout disparaissait, vignes, forêts, moissons, richesses de la terre et biens du ciel, de sorte qu'on eût dit une lave qui, ayant passé, avait laissé désert et inculte tout ce qui avant elle était fertile et peuplé.

De temps en temps l'armée s'arrêtait, et, comme un dragon flamboyant qui étend une de ses ailes, une troupe se détachait de son flanc, se déployait vers la Picardie ou l'Île-de-France, et s'en allait brûler et piller quelques villes, dont on pouvait voir l'incendie et entendre les clameurs du cœur du royaume : ainsi fut fait

pour Origny-Saint-Benoît et pour Guise ; enfin, le roi Édouard, ayant appris à Bohérie, abbaye de Cîteaux, située au diocèse de Laon, que le roi Philippe était parti de Saint-Quentin avec plus de cent mille hommes pour lui présenter la bataille, il ne voulut pas avoir l'air de fuir en continuant une route qui l'éloignait de son ennemi ; il revint donc sur ses pas, coucha le jour même où il avait reçu la nouvelle à Fervaques, le lendemain à Montreuil ; et le surlendemain, étant venu loger à la Flamengerie, et ayant trouvé un endroit convenable pour établir son armée, qui était de quarante-cinq mille hommes à peu près, il décida qu'il attendrait là le roi Philippe, ayant assez fait de chemin de retour au-devant de lui pour qu'on ne le soupçonnât point de le vouloir éviter.

De son côté, le roi de France était en effet parti de Saint-Quentin ; il avait tant marché avec son armée qu'il était venu à Buironfosse, et s'y était arrêté, commandant à tous ses gens d'établir leurs logis ; son intention était d'attendre là le roi anglais et tous ses alliés, dont il n'était plus qu'à deux lieues. Alors le comte Guillaume de Hainaut, ayant appris que le roi de France était logé et arrêté à Buironfosse, se départit du Quesnoy, où il s'était tenu jusque là, et chevaucha tant qu'il rejoignit l'armée française et se présenta à son oncle avec cinq cents lances. Malgré cette magnifique assemblée, le roi Philippe lui fit d'abord un assez froid accueil ; car il ne pouvait oublier qu'avec ce même cortège il était venu mettre le siège devant Cambrai. Mais le comte Guillaume s'excusa sagement, disant qu'il avait été forcé d'obéir à l'empereur, dont il relevait comme du roi de France ; si bien que le roi et son conseil finirent par se contenter de ses raisons, et que son logis lui fut assigné au milieu de l'armée et le plus près possible de la tente royale.

Édouard apprit bientôt les dispositions de son adversaire et le peu de distance qui séparait les deux armées. Il rassembla aussitôt son conseil, qui se composait des seigneurs de l'empire, de ses maréchaux et de tous les barons et prélats d'Angleterre, leur demandant si leur intention était toujours de combattre, et qu'ils

eussent en conséquence à lui donner leur avis sur ce qu'il avait à faire en ce point auquel ils étaient arrivés. Les seigneurs se regardèrent d'abord en silence, puis déférèrent la parole au duc de Brabant, qui se leva et dit « qu'il croyait qu'il était du devoir et de l'honneur de tous de combattre, quelle que fût l'infériorité du nombre, et qu'il fallait sans retard envoyer un héraut par devers le roi de France pour demander la bataille, et accepter la journée qu'il indiquerait ». Cette ouverture fut reçue avec des applaudissements unanimes, et le héraut du duc de Gueldres, qui savait le français, fut chargé, au nom du roi d'Angleterre et des seigneurs de l'empire, d'aller porter le défi au roi de France. En conséquence, il monta aussitôt à cheval avec une suite digne de ceux qu'il représentait, et après avoir chevauché deux heures à peine, tant les deux armées étaient proches l'une de l'autre, il arriva aux avant-postes de Philippe de Valois, et demanda d'être introduit incontinent en sa présence.

Le roi de France le reçut au milieu de son conseil, et écouta avec joie la mission dont, en homme sage, il s'acquitta à la fois avec respect et fermeté ; puis, ayant appris comment son adversaire s'était arrêté pour l'attendre, et lui requérait bataille, pouvoir contre pouvoir, Philippe de Valois répondit qu'il entendait volontiers de pareilles paroles, et désigna le vendredi suivant, c'est-à-dire le surlendemain, comme jour à lui agréable pour en venir aux mains ; puis, ôtant de dessus ses épaules son propre manteau, qui était d'hermine et s'agrafait avec une chaîne d'or, il le donna au héraut en signe qu'il était le bien venu, et que la nouvelle qu'il lui apportait était une riche nouvelle. Le héraut revint le même soir à l'armée d'Édouard, raconta la bonne chère que le roi lui avait faite, et annonça que le vendredi suivant était le jour fixé pour la bataille. Ce bruit se répandit aussitôt parmi les seigneurs de l'empire et les barons anglais, qui passèrent une partie de la nuit à examiner leurs armes et à préparer leurs besognes.

Le lendemain, le comte de Hainaut chargea les sires de

Tupigny et de Fagnoelles, qui étaient deux de ses chevaliers en qui il avait pleine confiance pour le courage et la sagesse, d'examiner les batailles du roi anglais. Ils montèrent en conséquence sur leurs meilleurs coursiers, et, se tenant à couvert sous un bois qui s'étendait sur toute la ligne, ils côtoyèrent quelque temps l'armée anglaise, dont ils étaient si près qu'ils en pouvaient voir toutes les dispositions. Or il arriva tout à coup que le cheval du sire de Fagnoelles, qui était mal enfreiné, ayant été frappé sur la croupe par une branche d'arbre, s'effraya et prit le mors aux dents de telle manière qu'il se rendit maître de son cavalier, l'emporta hors du bois, et, piquant droit vers l'armée du roi Édouard, vint le jeter au milieu du quartier des seigneurs impériaux. Le sire de Fagnoelles fut aussitôt entouré et pris par cinq ou six Allemands, qui le mirent à rançon, lui proposant, vu qu'il n'avait pas été pris en bataille mais par simple accident, de le remettre en liberté, s'il voulait leur donner bonne et valable caution. Le sire de Fagnoelles demanda alors qu'on le conduisît devant messire Jean de Beaumont, qui fut fort émerveillé, au sortir de la messe où il était pour le moment, de trouver à la porte une de ses vieilles et bonnes connaissances. Le prisonnier lui raconta alors comment il était tombé aux mains des Allemands, de combien il était rançonné, et quelle offre ceux qui le tenaient venaient de lui faire. Aussitôt messire Jean de Beaumont le cautionna de la somme demandée, et, l'ayant retenu à dîner, lui fit, au dessert, amener son cheval et rendre son épée, à la seule condition qu'il se chargerait de ses compliments pour le comte Guillaume, son neveu. Le sire de Fagnoelles en fit la promesse, et revint vers les logis de son seigneur, auquel il put donner des nouvelles certaines de l'armée du roi Édouard, l'ayant vue de plus près qu'il ne comptait le faire en partant le matin pour cette reconnaissance.

Le même soir, tandis que le roi de France veillait dans sa tente, un messenger tout poudreux, et harassé, car depuis qu'il avait touché terre il avait fait vingt lieues par jour sur le même cheval, fut introduit devant Philippe ; il venait de l'île de Sicile



et apportait des lettres de Robert, comte de Provence et roi de Naples. Le roi, qui connaissait la sagesse de son cousin et sa science en astrologie, l'avait consulté au premier bruit qu'il avait eu de cette guerre pour savoir ce qu'il en devait attendre. Or, le roi Robert avait interrogé les astres dans leurs conjonctions favorables et malignes, avait plusieurs fois jeté ses sorts sur les aventures du roi de France et du roi d'Angleterre, et toujours il avait trouvé que là où le roi Édouard serait présent de sa personne, le roi Philippe serait battu et déconfit avec grand dommage pour le royaume de France ; il écrivait donc au roi de ne pas combattre, ses soldats fussent-ils trois contre un, l'issue du combat étant écrite d'avance sur le livre éternel, où la main des hommes ne peut rien changer. Philippe se garda bien de communiquer ces lettres à personne, de peur de décourager l'armée, et, nonobstant les raisons et défenses du roi de Sicile, son beau cousin, il résolut, si le roi Édouard engageait la bataille, de ne pas reculer d'un pas, puisque c'était lui qui en avait fixé le jour ; mais aussi de ne point l'aller chercher, si sa position lui donnait les avantages du terrain et du soleil.

Le lendemain matin, les deux armées s'apprêtèrent et entendirent la messe ; les deux rois et beaucoup de seigneurs se confessèrent et communiaient, comme il convient à des gens qui vont combattre et veulent se tenir prêts à paraître devant Dieu ; puis chacune marcha au-devant de l'autre, suivant les bords opposés d'un grand marais plein d'eau et d'herbes, difficile au passage, et qui mettait en péril celui qui se hasarderait le premier à le traverser. Au bout d'une heure de marche, les deux armées se trouvèrent en présence l'une de l'autre, et chaque roi ordonna ses batailles.

Le roi Édouard, qui avait l'avantage du terrain, divisa son armée en trois compagnies, toutes de pied, fit mettre les chevaux et les harnais dans un petit bois qui était derrière elle, et se fortifia avec les charrois et voitures. Or la première bataille, nombreuse de huit mille hommes, et où se trouvaient vingt-deux

bannières et soixante pennons, se composait des Allemands, et était commandée par le duc de Gueldres, le comte de Juliers, le marquis de Brandebourg, messire Jean de Hainaut, le margrave de Misnie, le comte de Mons, le comte de Salm, le sire de Fauquemont et messire Arnoult de Blakenheim.

La seconde avait pour chef le duc de Brabant, et sous ses ordres commandaient les plus riches et les plus braves baron de son pays, ainsi que quelques seigneurs de Flandre, qui s'étaient ralliés à sa compagnie ; de sorte qu'il marchait à la tête de vingt-quatre bannières et de quatre-vingts pennons, commandant à sept mille hommes tous bien étoffés et armés, gens de courage et de cœur.

La troisième bataille, qui était la plus forte, obéissait au roi d'Angleterre ; autour de lui étaient tous les seigneurs de son pays, premièrement son cousin le comte Henry de Derby, fils de messire Henry de Lancastre au cou tors, l'évêque de Lincoln, l'évêque de Durham, les comtes de Northampton, de Gloucester, de Suffolk et d'Hertfort ; messire Robert d'Artois, messire Regnault de Cobham, le sire de Percy, messires Louis et Jean de Beauchamp, messire Hugues de Hastings, messire Gautier de Mauny, et enfin le comte de Salisbury, qui, après quinze jours à peine donnés à sa jeune épouse, relevé de son vœu, et, les deux yeux découverts et brillants d'ardeur, venait de rejoindre l'armée. Au-dessus de cette mer d'acier, dont chaque homme formait un flot, et qui s'avancait comme une houle, composée qu'elle était de six mille hommes d'armes et de six mille archers, flottaient vingt-huit bannières et quatre-vingt-dix pennons ; enfin, outre ces trois batailles, une arrière-garde était disposée, dont le comte de Warwick, le comte de Pembroke, le sire de Milton et plusieurs autres bons chevaliers étaient chefs, se tenant prêts à se porter au secours de toute compagnie qui faiblirait, et cette arrière-garde était composée de quatre mille hommes.

Quant au roi de France, il avait autour de lui si grand peuple et tant de nobles et de chevalerie, que c'était merveille à voir,

mais que ce serait trop grande longueur à raconter. Lorsque ses batailles furent armées et ordonnées sur champ, il y avait deux cent vingt-sept bannières, cinq cent soixante pennons, quatre rois, six ducs, trente-six comtes, quatre mille chevaliers et plus de soixante mille hommes des communes de France, tous armés si nettement, qu'ils semblaient une glace où se mirait le soleil ; mais cette chevalerie, si terrible et si belle à voir, était divisée au sujet de la journée ; car les uns disaient que ce serait une honte d'en être venu si près de l'ennemi sans combattre, et les autres prétendaient que c'était une faute de livrer bataille, puisque le roi de France avait tout à y perdre et rien à y gagner ; car s'il était défait, l'ennemi pénétrerait jusqu'au cœur du royaume, tandis que s'il était vainqueur, il ne pouvait pour cela conquérir l'Angleterre, qui est une île, ni les terres des seigneurs de l'empire, qui seraient toujours trop durement soutenus par Louis V de Bavière, leur suzerain.

Pendant ce temps, le roi d'Angleterre était monté sur un petit palefroi marchant l'amble, et accompagné de messire Robert d'Artois, de messire Regnault de Cobham et de messire Gautier de Mauny, chevauchant devant toutes les batailles, exhortant doucement les chevaliers et autres compagnons de l'aider à accomplir son vœu et à garder son honneur, leur montrant l'avantage de la position qu'il avait choisie, adossée à un bois, défendue par un marais, et comment son ennemi ne pouvait venir à lui sans se mettre en grand péril. Lorsqu'il eut longé chaque front et parlé à tous, soit pour exciter, soit pour retenir, il revint en sa bataille, se mit en ordonnance, et fit commander que nul ne se plaçât devant les bannières des maréchaux.

Ces préparatifs, faits de part et d'autre, avaient pris toute la matinée à peu près, et l'on était arrivé à l'heure de midi, lorsqu'un lièvre, effrayé par un chevalier de l'armée d'Angleterre qui s'était écarté un instant de sa bataille, se leva, et vint, tout courant, se jeter dans les rangs des Français ; alors quelques chevaliers, voyant qu'ils avaient le temps de lui donner la chasse, se

mirent à le courre dans le cercle de fer où il était enfermé, criant à tous cris et le poursuivant à grand haro ; l'armée anglaise, qui vit ce mouvement et qui en ignorait la cause, s'émut à ce bruit, s'attendant à être attaquée. Le roi quitta donc son petit cheval, monta sur un grand et fort destrier, et se tint prêt à se présenter à la première attaque. De l'autre côté, les seigneurs de Gascogne et de Languedoc, croyant que l'on attaquait, mirent leurs casques et tirèrent leurs glaives, tandis que le comte de Hainaut, pensant qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'on allait en venir aux mains, se hâta de conférer la chevalerie à plusieurs seigneurs à qui il avait promis cette faveur ; si bien qu'il en accola quatorze, qui portèrent jusqu'à la fin de leur vie le nom de chevaliers du Lièvre.

Toutes ces choses diverses avaient fait passer le temps ; trois heures de l'après-midi étaient arrivées, le soleil commençait à descendre vers l'horizon, lorsqu'un messenger arriva à son tour au roi Édouard, qui prit ses lettres et les lut sans descendre de cheval ; elles étaient signées de l'évêque de Cantorbéry, venaient du conseil d'Angleterre, et annonçaient que les Normands et les Génois, après avoir débarqué à Southampton, pillé et brûlé la ville, étaient venus courir jusqu'à Douvres et Norwich, désolant toutes les côtes d'Angleterre, à plus de quarante mille qu'ils étaient, et gardaient tellement la mer, que nul ne pouvait aborder en Flandre ; à telle enseigne qu'ils avaient conquis les deux plus grandes nefes que les Anglais eussent bâties jusqu'alors, et qui s'appelaient, l'une *Édouarde*, et l'autre *Christophe* : le combat avait duré tout un jour, et mille Anglais y avaient péri.

C'étaient, comme on le voit, de terribles nouvelles ; et cependant les mêmes lettres en contenaient de plus inquiétantes encore. Celles-là arrivaient d'Écosse : pendant qu'Édouard était devant Cambrai, Philippe de Valois avait, comme nous l'avons dit, envoyé des messagers aux seigneurs qui tenaient pour le jeune roi David ; ils n'amenaient pas un grand renfort d'hommes ni d'armes, mais une somme d'argent assez forte pour se procurer les

uns et les autres. Le chef de l'ambassade, qui était un homme de grand courage et de haute sagesse, avait passé à travers tous les postes anglais, et était arrivé jusqu'à la forêt de Jeddart, où se tenaient, comme dans un fort inaccessible, le comte de Murray, messire Simon Frazer, messire Alexandre de Ramsay et messire Guillaume de Douglas, neveu du bon lord James, qui, ainsi que nous l'avons raconté à nos lecteurs, était mort en Espagne, tandis qu'il portait vers la Terre-Sainte le cœur de son roi. Tous ces seigneurs eurent grande joie aux nouvelles qui leur venaient de France ; et comme le roi Philippe leur recommandait de profiter de l'absence d'Édouard pour émouvoir le royaume d'Angleterre, et, grâce au grand trésor qu'il leur envoyait, leur en offrait tous les moyens, ils l'avaient, au bout de quelque temps, si bien semé en loyale terre, qu'il avait poussé de tous côtés grande foison d'hommes et de chevaux ; de sorte que, se trouvant à la tête d'une puissante assemblée, alors que les gouverneurs anglais les croyaient encore, comme des bêtes sauvages, cachés et retirés dans la forêt de Jeddart, ils étaient descendus vers les basses terres, pareils à une troupe de loups, et avaient repris, soit par force, soit par surprise, la plupart des forteresses ; si bien que c'étaient les Anglais, à leur tour, qui ne possédaient plus en Écosse que sept ou huit villes et forteresses, parmi lesquelles Berwick, Sterling, Rosburg et Édimbourg. Ce n'était pas tout : encouragés par ces succès, ils avaient, laissant derrière eux Berwick, passé la rivière de la Tyne, et, traversant la vieille muraille romaine, poussé jusqu'à Durham, à l'extrémité du pays de Northumberland, c'est-à-dire à trois journées avant dans le royaume d'Angleterre, brûlant et pillant tout le pays ; puis s'étaient retirés par un autre chemin, sans que personne se fût opposé à leur retraite ; tant chacun était éloigné de se douter que les ongles et les dents fussent si vite repoussés au lion d'Écosse.

Édouard lut ces lettres sans que son visage trahît une seule marque d'émotion ; puis, lorsqu'il eut fini, il commanda qu'on fît grande chère, et qu'on donnât au messager une aussi riche

récompense que s'il eût apporté toute autre nouvelle. Enfin, il reporta les yeux vers l'armée qui était devant lui, priant en son cœur le Seigneur Dieu qu'il écartât ce combat qu'il avait tant désiré et était venu chercher de si loin ; car une fois vainqueur ou vaincu, engagé au cœur du royaume, ou repoussé sur les terres de l'empire, il ne pouvait retourner en son pays, où le réclamaient de si importantes entreprises. Heureusement, tout était dans l'armée française au même point et dans le même état, et, comme le jour commençait à baisser, il était probable que la journée se passerait sans bataille.

En effet, deux heures s'écoulèrent encore sans que d'un côté ni de l'autre on se hasardât à traverser le marais ; et, la nuit étant venue, chacun se retira dans ses logis de la veille. Là, le roi Édouard rassembla son conseil, lut à haute voix les lettres qu'il venait de recevoir d'Angleterre, et demanda l'avis des barons anglais et des seigneurs de l'empire. L'avis fut unanime : sa présence était de toute importance à Londres, et il était urgent qu'il s'y rendît sans retard. En conséquence, profitant de l'obscurité de la nuit, il fit trousser et charger les harnais et les tentes, et vint avec le duc de Brabant coucher près d'Avesne en Hainaut ; puis le matin même il prit congé des seigneurs allemands et brabançons, qui demeurèrent en armes pour garder le pays, et s'en revint à Bruxelles avec le duc Jean, son cousin.

Le lendemain, le roi de France, ignorant ce qui s'était passé pendant la nuit, sortit de nouveau de son logis, et vint ordonner ses batailles au même endroit que la veille ; mais comme il ne vit paraître personne, croyant que quelque embûche était dressée dans le bois qui s'étendait de l'autre côté du marais, il demanda un homme de bonne volonté, qui, traversant le pas difficile que ni l'une ni l'autre des deux armées n'avait voulu franchir la veille, allât fouiller ce bois, qui lui paraissait suspect jusque dans son silence. Alors un jeune bachelier se présenta pour cette aventureuse entreprise ; c'était messire Eustache de Ribeaumont, rejeton d'une vieille et noble famille, qui, quoique âgé de vingt-

un ans à peine, avait déjà cinq ans de guerre ; et comme il allait partir, le roi Philippe de Valois voulut que s'il succombait en cette aventure, le brave jeune homme mourût au moins chevalier, et, le faisant mettre à genoux, il l'arma et accola lui-même ; si bien que, tout fier et tout joyeux de cet honneur, messire Eustache remonta à cheval, priant Dieu de lui faire rencontrer quelque ennemi, afin qu'à la vue du roi il se montrât digne de la faveur qu'il avait reçue. En conséquence, il traversa le marais aux yeux de toute l'armée, et, arrivé sur l'autre bord, mit sa lance en arrêt, et avança résolument vers le bois, où bientôt il disparut. Alors il l'explora de tous côtés ; mais il était désert et silencieux comme la forêt enchantée où Tancrede fit couler d'un arbre le sang de Clorinde ; de sorte qu'il le parcourut en tous sens sans rien voir de ce qu'il y cherchait, et reparut bientôt au-delà du bois, gravissant une montagne, du haut de laquelle on découvrait tout le pays ; arrivé au sommet, et n'y voyant personne, il y planta sa lance en signe de possession, y posa son casque, dont les longues plumes flottaient au vent, et redescendit doucement et tête nue vers le roi, à qui il rendit compte de son message, l'invitant à le suivre avec toute l'armée sur le champ où étaient rangées la veille les batailles du roi Édouard. Philippe de Valois donna aussitôt l'ordre à son avant-garde de se mouvoir, et messire Eustache de Ribeaumont, ayant comme éclaireur et pour sonder le terrain, pris la tête de la colonne, toute l'armée se mit en marche à travers le marais, dont beaucoup de chevaliers eurent grande peine à sortir, à cause de la pesanteur de leurs armures et de celle de leurs chevaux ; ce qui fut une preuve au roi Philippe qu'il avait eu grandement raison de ne pas risquer, la veille, en face de l'armée ennemie, le passage qu'il effectuait alors sans crainte et sans danger. Messire Eustache ne s'était pas trompé ; tout le pays était désert, et il alla sans empêchement, à la tête de la petite troupe qu'il conduisait, reprendre, au sommet de la montagne, la lance et le casque qu'il y avait laissés.

Quant au roi Philippe, il s'établit à l'endroit même où

Édouard avait dressé ses batailles, et y resta pendant deux jours entiers ; puis, au bout de ce temps, ayant appris par les gens du pays que le roi d'Angleterre s'était retiré en Hainaut avec ses barons et les seigneurs de l'empire, il remercia courtoisement rois, ducs, comtes, barons, chevaliers et seigneurs qui l'étaient venus servir, et, leur donnant congé de se retirer où ils voudraient, s'en revint à Saint-Quentin, d'où il envoya ses gens d'armes en garnison dans les villes de Tournai, de Lille et de Douai ; puis, ces besognes achevées, et voyant qu'il n'avait plus rien à faire sur les marches et les frontières de son royaume, il s'en retourna vers Paris, qui en est le cœur.

Quant à Édouard, il s'en revint à Anvers, où il s'embarqua, laissant, en signe qu'il comptait bientôt revenir, sous la garde de son compère Jacques d'Artevelle, la reine Philippe en la ville de Gand, et chargeant les comtes de Suffolk et de Salisbury de garder et de défendre la Flandre, au cas où le roi Philippe voudrait la punir des services qu'elle lui avait rendus et qu'il comptait bien qu'elle lui rendrait encore. Puis, étant parvenu en pleine mer sans rencontrer aucun des pirates normands ou génois, il navigua tant, qu'il aborda à Londres le 21 février de l'an 1340, et se rendit le même jour à Westminster, où son retour fut un sujet de joie pour tout le royaume.



### XIII

Depuis les nouvelles reçues par le roi Édouard, le jour assigné pour la bataille et où la bataille n'eut pas lieu, ses affaires s'étaient encore appauvries en Écosse ; une dernière entreprise plus hardie et non moins réussie que les autres déterminâ Édouard à jeter ses premiers regards de ce côté, comme étant celui où le danger était le plus pressant.

Nous avons dit comment, au nombre des places fortes que Balliol, ou plutôt Édouard, avait conservées en Écosse, était le château d'Édimbourg, que l'on regardait comme imprenable ; mais Guillaume Douglas en jugea autrement, et, ayant rassemblé le comte Patrick, sir Alexandre Ramsay et Simon Frazer, l'ancien maître en chevalerie du jeune roi, il leur exposa son projet, leur offrant de l'accomplir seul, ou d'en partager avec eux les dangers et l'honneur. Plus une entreprise était hasardeuse, mieux elle devait plaire à de pareils hommes ; ils adoptèrent donc entièrement le plan de Douglas, et s'occupèrent aussitôt de le mettre à exécution.

Leur premier soin fut de faire choix de deux cents Écossais des plus braves et des plus sauvages ; alors, leur ayant donné rendez-vous par petites troupes, afin de ne point exciter les soupçons, sur une plage du comté de Fife, ils vinrent à la nuit, avec un bâtiment chargé de farine, d'avoine et de paille, les prendre dix par dix, à l'aide d'une chaloupe ; puis, lorsque tous furent à bord, comme le vent était mauvais, ils nagèrent à la rame, tant et si bien qu'ils abordèrent à trois lieues d'Édimbourg ; là, ils se séparèrent en deux troupes, et, ne retenant auprès d'eux que douze hommes des plus déterminés, Guillaume de Douglas, Simon Frazer et sir Alexandre Ramsay envoyèrent les autres s'embusquer, par un autre chemin que celui qu'eux-mêmes devaient suivre, dans une vieille abbaye déserte située au pied de la montagne et assez proche du château pour entendre le signal convenu, et accourir

aussitôt à l'aide de leurs compagnons ; puis, s'étant revêtus, ainsi que leurs douze montagnards, d'habits déchirés et de vieux chapeaux, afin d'avoir l'air de pauvres marchands, ils chargèrent douze chevaux de chacun un sac, soit d'avoine, soit de farine, soit de paille, et, s'étant armés sous leurs manteaux, ils commencèrent, au point du jour, à gravir le rocher, qui était si rapide que si les chevaux n'eussent été choisis, comme les hommes, parmi les montagnards, ils n'eussent pas pu y tenir pied. Après mille peines, ils parvinrent enfin à moitié de la montée. Arrivés à ce point, Guillaume de Douglas et Simon Frazer se détachèrent de la caravane, qui resta sous les ordres de sir Alexandre Ramsay, continuèrent leur chemin, et firent tant qu'ils arrivèrent à la herse. Là, comme la sentinelle leur barrait le passage, ils demandèrent à parler au portier, lequel, ayant été prévenu, vint aussitôt ; alors ils lui dirent qu'ils étaient des marchands qui, ayant appris que la garnison était sur le point de manquer de vivres et de fourrage, s'étaient, par dévouement à Balliol et pour gagner en même temps leur vie, hasardés à traverser les bandes de coureurs écossais, et étaient enfin arrivés avec douze chevaux chargés de blé, d'avoine et de paille qu'ils étaient disposés à vendre à bon marché. En même temps, ils conduisirent le portier sur la rampe de la montagne, ils lui montrèrent la petite troupe qui n'attendait qu'un signal pour continuer son chemin. Le portier répondit que la garnison achèterait volontiers des vivres, dont effectivement elle avait grand besoin, mais qu'il était de si grand matin, qu'il n'osait faire prévenir le gouverneur ni le maître d'hôtel ; mais qu'en attendant qu'ils fussent réveillés, si leurs compagnons voulaient venir, il leur ouvrirait la première porte. C'était tout ce que demandaient Guillaume de Douglas et Simon Frazer ; ils firent en conséquence signe à la petite troupe de monter, et elle se remit en marche avec un air d'honnêteté tel qu'il était impossible qu'elle éveillât les soupçons. Arrivée sur la plate-forme, le portier alla lui-même au-devant d'elle, et l'introduisit dans la première enceinte ; puis, lui ouvrant les barrières, il dit aux prétendus

marchands qu'ils pouvaient, à tout hasard, décharger leurs marchandises, les probabilités étant qu'au prix qu'ils avaient dit, elles leur seraient achetées jusqu'au dernier sac ; les montagnards ne se le firent pas répéter deux fois, et, jetant les sacs sur le seuil même de la porte, ils s'assurèrent qu'on ne pourrait la refermer ; puis l'un d'eux, s'étant approché du portier qui tenait son troussseau de clés à la main, il le frappa d'un coup de poignard si rapide et si profond qu'il tomba sans pousser un cri. Aussitôt toute la petite troupe jeta ses habits déchirés ; Simon Frazer se saisit des clés, tandis que Guillaume de Douglas, embouchant son cor, en tira trois sons aigus et prolongés.

C'était le signal convenu : aussitôt que le reste de la troupe embusquée dans la vieille abbaye entendit le bruit de ce cor si bien connu, elle s'élança hors de l'embuscade, gravissant les rochers avec la rapidité des daims et des isards de ces montagnes. La sentinelle, que le bruit du cor avait déjà émue, devina tout, en voyant ces hommes venir ainsi, et cria de toutes ses forces :

— Trahis ! trahis ! tôt, seigneurs ! tôt, sortez et appareillez.

À ces cris, le châtelain et ceux du dedans s'éveillèrent, et, s'armant de toutes armes, accoururent à la porte pour la refermer ; mais ils y trouvèrent Guillaume Douglas et ses compagnons ; de son côté, la sentinelle voulut courir à la porte et la fermer ; mais Simon Frazer avait les clés. Dans ce moment, le reste de la troupe arriva, et ce fut alors aux habitants du château de défendre les autres portes, et non plus d'attaquer celles que leurs ennemis avaient déjà prises.

Là, dans cette cour étroite où, enfermés tous, il fallait que l'un des deux partis succombât, s'accomplirent des merveilles d'armes, car les assaillants avaient affaire dans le châtelain à un brave chevalier, nommé messire Gautier de Limousin, qui se défendit comme un lion, barrières à barrières et portes à portes ; enfin, comme il restait seul avec ses six écuyers, force lui fut enfin de se rendre. Les généraux du roi David mirent à sa place un brave écuyer écossais, qui se nommait Simon de Vergy, et, lui

laissant pour garnison la troupe qui avait pris le château, ils s'en retournèrent à d'autres entreprises.

Édouard, pour avoir quitté la Flandre, n'en avait point renoncé pour cela à sa guerre contre Philippe de Valois et au vœu qu'il avait fait d'aller camper en vue des rochers de Saint-Denis ; mais, comme on le voit, la situation de l'Angleterre, placée entre les pirates normands et les maraudeurs écossais, était assez critique pour que son roi revînt, par sa présence, lui redonner un peu de confiance et de courage. Édouard hésitait donc auquel de ses ennemis de terre ou de mer il répondrait d'abord, lorsqu'il apprit la réussite de l'entreprise aventureuse, si hardiment menée à bien par Guillaume de Douglas. Dès lors il n'hésita plus à donner ses premiers soins aux frontières d'Écosse, dont il voulait renforcer les garnisons, et, quinze jours à peine passés à Londres pour donner ses instructions afin d'y trouver une flotte prête, il partit pour Appleby et Carlisle, visita toutes les marches du royaume depuis Brampton jusqu'à Newcastle, prit avec lui Jean de Neufville, qui en était le gouverneur, s'avança jusqu'à Berwick, où se tenait Édouard Balliol, et, après être resté quelques jours à disputer avec lui les intérêts des deux royaumes, remonta la rive droite de la Tweed jusqu'à Norham, où il laissa son escorte ; puis, prenant pour tout compagnon Jean de Neufville, il continua de chevaucher une demi-journée seul à seul avec lui, et vint, à la tombée de la nuit, frapper aux portes du château de Wark.

C'est là, si l'on s'en souvient, qu'Alix de Granfton, après avoir relevé le comte de Salisbury de son vœu, était venue acquitter le sien. Depuis que son mari l'avait quittée, elle était restée dans la solitude et l'isolement, demeurant courageusement en ce château, quelque exposé qu'il fût aux excursions des Écossais. Il est vrai que la place était forte, avait une bonne garnison, et était soigneusement gardée par Guillaume de Montaigu.

Aussi, dès qu'il eut appris que deux chevaliers anglais demandaient l'hospitalité pour une nuit au château de Wark, tout préoccupé qu'il était encore de la prise d'Édimbourg, voulut-il

aller lui-même les recevoir et interroger ; il descendit en conséquence à la poterne, et demanda aux nouveaux venus qui ils étaient et ce qu'ils voulaient. Pour toute réponse, Jean de Neufville leva la visière de son casque, et se fit reconnaître pour le gouverneur du Norhumberland. Quant au chevalier qui l'accompagnait, c'était, disait-il, un envoyé du roi Édouard, qui visitait avec lui la province, pour voir si toutes choses y étaient en bon ordre à l'égard des Écossais. Guillaume de Montaigu les reçut aussitôt avec la déférence qui convenait à leur rang, les conduisit à la chambre d'honneur, et comme ils avaient demandé la faveur de présenter leurs hommages à la comtesse, il les quitta pour aller prendre ses ordres.

À peine fut-il sorti qu'Édouard ôta son casque ; au reste, le soin qu'il avait pris de tenir la visière baissée n'était peut-être qu'une précaution exagérée. Depuis deux ans qu'il n'avait paru dans cette partie de l'Angleterre, il avait laissé pousser sa barbe, ses moustaches et sa chevelure ; de sorte que ce nouvel ornement, qui était, au reste, adopté avec plus ou moins d'exagération par tous les seigneurs de l'époque, changeait assez son visage pour qu'il ne fût reconnu que par ses plus familiers ou par ceux qui avaient à cette reconnaissance un intérêt de haine et d'amour. D'ailleurs il était venu ainsi sans intention aucune, conduit seulement par cet ancien désir qu'il avait toujours eu pour la belle Alix, désir que l'absence et la guerre avaient amorti, mais non chassé de son cœur, et qui s'était réveillé dans toute sa première force du moment où il s'était retrouvé dans le voisinage du château qu'elle habitait. Aussi c'était autant pour cacher son émotion que son visage qu'il s'était assis dans une partie de la salle où pénétrait à peine la lumière ; de sorte que, lorsque Guillaume de Montaigu rentra, le roi se trouva, soit par hasard, soit à dessein, assez perdu dans l'ombre pour qu'il fût impossible de le reconnaître, son extérieur n'eût-il subi aucun changement. Quant à Jean de Neufville, comme il n'avait aucun motif de se cacher et qu'il ignorait ce qui se passait dans l'esprit du roi, il

s'était appuyé contre la cheminée, et faisait honneur à un grand hanap plein d'hydromel que deux serviteurs entrés derrière lui avaient déposé sur la table.

— Eh bien ! dit-il à Guillaume de Montaigu en interrompant sa phrase pour porter de temps en temps le verre à sa bouche et boire à petits coups, quelles nouvelles apportez-vous, mon jeune châtelain ? La comtesse de Salisbury nous accorde-t-elle la faveur que nous lui faisons demander et à laquelle nul n'a plus de droits que nous, s'il suffit pour l'obtenir, d'être admirateurs de la beauté ?

— La comtesse vous remercie de votre courtoisie, Messire, répondit froidement le jeune homme ; mais elle s'est retirée dans sa chambre aussitôt les fatales lettres qu'elle a reçues aujourd'hui même, et sa douleur est si grande qu'elle espère qu'elle lui sera une excuse auprès de vous, et que vous voudrez bien m'accepter pour son représentant.

— Et peut-on, dit Édouard, sinon pour la consoler de ses chagrins, du moins pour les partager, connaître le motif qui les cause, et quelle nouvelle si terrible contenaient ces lettres qu'elle a reçues ?

Guillaume tressaillit au son de cette voix, et fit machinalement un pas vers Édouard ; puis il s'arrêta aussitôt, les yeux fixés sur lui, comme si ses regards avaient la faculté de distinguer au milieu des ténèbres ; mais il ne répondit pas. Le roi renouvela sa question.

— Ces lettres, reprit enfin Guillaume d'une voix altérée, contenaient la nouvelle que le comte de Salisbury était tombé aux mains des Français ; de sorte qu'à cette heure la comtesse ne sait pas s'il est mort ou vivant.

— Et où et comment a-t-il été fait prisonnier ? s'écria Édouard en se levant tout debout et en donnant à son interrogation toute la force d'un commandement.

— Près de Lille, Monseigneur, répondit Guillaume, appelant Édouard du titre qu'on donnait également aux comtes, aux ducs

et aux rois. Au moment où ils se rendaient, le comte de Suffolk et lui, selon l'engagement qu'ils en avaient pris, au secours de Jacques d'Artevelle, qui les attendait devers Tournai, en un pas nommé le Pont-de-Fer.

— Et sa prise n'a-t-elle pas eu d'autre conséquence ? demanda avec inquiétude Édouard.

— Elle a eu celle, Monseigneur, répondit froidement Guillaume, de faire perdre au roi Édouard un de ses plus braves et plus loyaux chevaliers.

— Oui, oui, certes, et vous parlez sagement, mon jeune châtelain, répondit Édouard en se rasseyant : le roi sera profondément courroucé lorsqu'il saura cette nouvelle ; mais la lettre dit que le comte est prisonnier et non mort, n'est-ce point ? Eh bien ! ce n'est point un malheur sans remède, et je suis certain que le roi Édouard sera disposé à faire tout sacrifice pour rançonner un si noble chevalier.

— Aussi la comtesse allait-elle lui envoyer un messenger dès demain, Monseigneur, tant elle comptait sur la bienveillance et la loyauté dont vous vous faites le garant à cette heure.

— C'est inutile qu'elle prenne cette peine, dit Édouard, je me chargerai du message.

— Et qui êtes-vous, Messire, répondit Guillaume, afin que je puisse transmettre à la reconnaissance de ma noble tante le nom de celui à qui elle aura une obligation si grande ?

— C'est inutile que je vous l'apprenne, dit Édouard ; mais voilà monseigneur Jean de Neufville qui mérite toute confiance comme gouverneur de la province et qui répondra de moi.

— C'est bien, Monseigneur, répondit Guillaume ; je vais prendre les ordres de la comtesse, qui prie en son oratoire.

— Pouvez-vous, en attendant la réponse, nous envoyer le messenger qui a apporté ces lettres ? Nous avons grand désir, monseigneur de Neufville et moi, d'avoir des nouvelles de Flandre, et puisqu'il en arrive, il nous en donnera.

Guillaume s'inclina en signe d'assentiment et sortit. Dix

minutes après, le messager entra ; c'était un écuyer du comte ; il arrivait effectivement de Flandre le jour même, et avait pris part à l'escarmouche où Salisbury et Suffolk avaient été faits prisonniers.

Le départ d'Édouard pour l'Angleterre et le retour de Philippe de Valois à Paris n'avaient pas interrompu les hostilités : les comtes de Suffolk, de Salisbury, de Northampton et messire Gautier de Mauny étaient restés, comme nous l'avons dit, pour tenir la guerre dans les villes de Flandre, tandis que le sire Godemar Dufay dans le Tournaisis, le sire de Beaujeu à Mortagne, le sénéchal de Carcassone en la ville de Saint-Amand, messire Aimery de Poitiers à Douai, messire le Gallois de la Beaume, le sire Devilliers, le maréchal de Mirepoix et le sire Moreuil en la cité de Cambrai faisaient tous les jours quelque sortie nouvelle, espérant rencontrer des détachements anglais pour escarmoucher et faire appertises d'armes. Or il advint qu'un jour, avec le congé du roi de France, qui n'avait pu pardonner à son neveu l'aide qu'il avait donnée à son ennemi, les différentes garnisons du Cambrésis se rassemblèrent, et, fournissant chacune son contingent, réunirent bien six cents armures de fer ; puis, se mettant en route à la nuit tombante, furent rejointes par des détachements de Câteau-Cambrésis et de Maumaison, et se dirigèrent vers la ville d'Haspres, qui était grosse et bien fosseyée, mais non fermée de portes, quoiqu'elle eût des remparts. Au reste, comme la guerre n'était point déclarée entre le Hainaut et la France, et que le comte Guillaume, au contraire, passait pour être rentré en la grâce de son oncle, les habitants n'avaient nul doute ni défiance ; si bien que les Français, en entrant, trouvèrent chacun bien tranquillement endormi dans sa maison, son logis ou son hôtel : tout fut donc à leur volonté, or et argent, draps et bijoux ; aussi ne s'en firent-ils pas faute, et quand ils eurent tout pris, ils mirent le feu en la ville, et la brûlèrent si nettement que rien n'y demeura debout, excepté les murailles qui l'entouraient ; puis, chassant devant eux tout leur pillage qu'ils avaient chargé sur des voitures



et chevaux, ils s'en retournèrent devers Cambrai.

Comme cet événement s'était passé sur les neuf heures du soir, un courrier qui était parti de la ville au moment où les Français venaient d'y entrer accourut à toute bride à Valenciennes, et y arriva vers minuit, afin d'en donner la nouvelle au comte Guillaume, qui dormait tranquillement en son hôtel de la Salle, sans se douter qu'on lui pillait et brûlait sa ville ; à la première nouvelle qu'il en eut, il se jeta en bas de son lit, s'arma en toute hâte, fit réveiller ses gens, courut lui-même à la place du marché, et donna ordre qu'on l'on sonnât à volées les cloches du beffroi. À ce signal d'alarme, chacun se réunit, et le comte de Hainaut, suivi des plus hâtifs et laissant aux autres l'ordre de le rejoindre, sortit de la ville chevauchant rudement en grande volonté de trouver ses ennemis.

En arrivant sur une montagne qui domine tout le pays des environs, il vit dans la direction de Magny une grande lueur, qui indiquait clairement que la ville était en flammes ; il en reprit une nouvelle ardeur et était déjà au tiers du chemin à peu près, lorsqu'un second courrier vint lui apprendre que les Français étaient retirés avec leur butin et leurs prisonniers, et qu'il était inutile qu'il allât plus loin.

Ces dernières nouvelles lui étaient arrivées près de l'abbaye de Fontenelles, où était madame sa mère ; de sorte qu'au lieu de retourner à Valenciennes, il s'en alla tout courroucé demander l'hospitalité à l'abbesse, disant qu'il ferait payer cher au royaume de France cette surprise et cet incendie de Haspres, que rien ne pouvait autoriser ; la bonne dame fit tout ce qu'elle put pour calmer son fils, et excuser le roi Philippe, qui était son frère ; mais le comte Guillaume ne tint note de ses raisons, si bonnes qu'elles fussent, et il jura qu'il ne serait content que lorsqu'il aurait rendu à son oncle le double de ce qu'il venait de lui faire.

Aussi à peine fut-il de retour à Valenciennes qu'il fit écrire et envoya des lettres à tous les chevaliers et prélats de son pays, leur enjoignant d'être à Mons en Hainaut au jour qu'il leur assignait.

Les nouvelles en vinrent rapidement à messire Jean de Hainaut en sa terre de Beaumont, et comme il s'était toujours fermement tenu pour le roi d'Angleterre, il monta vite à cheval pour aller offrir ses services à son neveu, et chemina si rapidement qu'il fut le lendemain à Valenciennes, où il trouva le comte en son palais de la Salle.

Celui-ci ne le sut pas plus tôt venu qu'il alla au-devant de lui, et comme il l'apercevait à peine :

— Ah ! bel oncle, lui dit-il sans lui donner le temps de s'approcher, voici votre guerre aux Français grandement embellie.

— Beau neveu, répondit le sire de Beaumont, Dieu soit loué, et ce que vous me dites là me fait grand plaisir, quoique ces paroles vous soient soufflées par l'ennui et les dommages que l'on vient de vous causer ; mais aussi vous étiez trop porté au service du roi Philippe, et il n'est pas mal que vous éprouviez comment il récompense. Maintenant, regardez de quel côté vous voulez entrer en France, et mettez-vous en chemin : de quelque côté que vous entriez, je vous suis.

— Bien, bien, répondit le comte ; demeurez en ces bonnes dispositions, car je suis aussi pressé que vous, et la chose se fera brièvement.

En effet, dès le lendemain du jour indiqué pour l'assemblée où chacun se trouva, messire Thibaut Gignos, abbé de Crespy, fut chargé des lettres de défiance du comte et de tous les seigneurs, barons et chevaliers du pays, et, tandis qu'il les portait à Philippe de Valois, le comte se pourvut de gens d'armes, manda tous ceux des pays du Brabant et de Flandre ; de sorte qu'au retour de son envoyé, il avait dix mille armures de fer. Elles furent à peine rassemblées que le comte se dirigea à leur tête vers la ville d'Aubanton, qui était une grosse ville où il y avait grand commerce de draperies et de toile.

Quelque diligence qu'ils eussent faite, ils ne la prirent point au dépourvu ; car ses habitants s'étaient fort défiés de tous ces armements du comte Guillaume et de son oncle, messire de

Beaumont. Ils avaient en conséquence envoyé vers le bailli de Vermandois pour lui demander secours ; de sorte que celui-ci leur avait donné le seigneur de Vervins, le vidame de Châlons et messire Jean de la Bove, avec trois cents armures de fer à peu près ; ils trouvèrent la ville en assez mauvais état de défense ; mais ayant quelques jours devant eux, ils creusèrent les fossés, renforcèrent les murailles, établirent des barrières en dehors des fossés et attendirent leurs ennemis. Le vendredi suivant, ils les aperçurent qui débouchaient d'une forêt appelée le bois de Tiérache, et qui, arrivés à un quart de lieu à peu près, s'arrêtèrent sur une colline pour considérer de quel côté la ville était le plus prenable ; cet examen fait, ils établirent leur logis ; puis le lendemain, au point du jour, ils se partagèrent en trois compagnies, l'une sous la bannière du comte Guillaume, la deuxième sous celle de messire Jean de Beaumont, la troisième sous celle du sire de Fauquemont, et s'avancèrent vers la ville. Les assiégés, de leur côté, répandirent force arbalétriers sur les murailles, s'établirent derrière les barrières ; puis profitant du moment de répit qui se trouvait encore entre la jonction des deux armées, le vidame de Châlons fit chevaliers ses trois fils, qui étaient trois beaux et braves jeunes gens, formés à bonne école et experts dans les armes.

L'assaut commença avec un acharnement qui prouva à ceux de la ville que la guerre était de vengeance et d'extermination, et qu'en cas de défaite il n'y avait pas de merci à attendre. Au lieu de se laisser intimider par cette perspective, ils en reprirent un nouveau courage, et répondirent de la même manière. Cependant, malgré la grêle de flèches et de viretons qui pleuvait sur lui, le comte de Hainaut arriva le premier aux barrières et y trouva le vidame de Châlons et ses trois fils ; presque en même temps, sur le pont, messire Jean de Beaumont attaquait le seigneur de Vervins, son ennemi personnel, qui lui avait brûlé et pillé sa ville de Chimay. Des deux côtés le choc était terrible. Ceux des remparts faisaient tomber sur les autres des pierres, des poutres et de la chaux. De leur côté, les assaillants brisaient les barrières

à grands coups de hache, et, avec leurs longues lances, dardaient ceux qui voulaient s'en approcher pour les défendre ; enfin, une barrière fut rompue, et l'on en vint main à main. Ce fut en ce moment que les trois jeunes gens, que leur père venait de nommer chevaliers, voulurent gagner leur chevalerie, et, tandis que le vidame de Châlons faisait face au sire de Fauquemont, s'élancèrent au-devant du comte Guillaume ; mais celui-ci était un puissant et adroit chevalier ; du premier coup de son épée, il traversa la targe et la cuirasse de l'aîné des trois jeunes gens, et cela si durement que le fer lui en ressortit derrière les épaules ; les deux autres le virent tomber ; mais, sans s'occuper de lui porter un secours inutile, car ils pensaient bien qu'il était mort, ils attaquèrent à leur tour le comte, qui semblait avoir la force d'un géant, et leur rendait à grande ardeur les coups qu'il recevait d'eux ; cependant, comme ils le pressaient, l'un avec une lance, l'autre avec une épée, et qu'il ne pouvait atteindre celui qui le frappait de la lance, il commençait à être en grand péril, lorsque l'un des deux jeunes gens aperçut son père rudement serré par le sire de Fauquemont ; pendant que son frère se défendrait bien seul, emporté d'ailleurs par un sentiment plus profond vers l'un que vers l'autre, il s'élança à son aide au moment où le sire de Fauquemont, armé d'une masse, après l'avoir renversé, essayait de l'assommer dans son armure qu'il n'avait pu entamer avec son épée. Attaqué subitement par derrière, le sire de Fauquemont fut forcé d'abandonner le vieillard et de faire face au jeune homme ; pendant ce temps, ceux de la ville tirèrent à eux le vidame de Châlons presque évanoui ; mais son casque ayant été rouvert, il reprit presque aussitôt ses sens, et revint à son tour à l'aide de son fils, comme son fils était venu à la sienne.

Pendant ce temps, le comte de Hainaut se combattait à l'autre jeune homme ; c'était celui qui l'attaquait avec une lance ; Guillaume vit bien qu'il n'en finirait que difficilement avec son adversaire, tant qu'il lui laisserait cette arme entre les mains. D'un revers de son épée il coupa donc le bois de la lance si

franchement que le bout armé de fer tomba sur le sol, où il demeura enfoncé ; le jeune homme jeta loin de lui le bâton, qui ne pouvait plus lui servir à rien, et se baissa pour ramasser une hache qu'il avait préparée derrière lui au cas où sa lance se briserait. En ce moment, Guillaume de Hainaut rassembla toutes ses forces, et, levant son épée à deux mains, il en asséna un si rude coup derrière la tête de son ennemi, où le casque était moins fort, qu'il l'ouvrit comme s'il eût été de cuir, et que la lame pénétra dans le cerveau, si bien que le jeune homme tomba comme un bœuf sous la masse, sans avoir le temps même de crier merci à Dieu.

Lorsque le père vit tomber ainsi ses deux enfants, il saisit le troisième par le bras, et, le tirant en arrière, il voulut rentrer dans la ville ; mais les assaillants le pressaient de si près qu'ils entrèrent pêle-mêle avec lui.

De son côté, le sire de Beaumont avait fait merveille ; l'aspect de son ennemi, le sire de Vervins, avait encore doublé son courage, qui était grand ; de sorte que, après une heure de bataille, il avait crevé ou battu les palissades qui, de ce côté, défendaient seules la ville. En voyant cette colère qu'il savait venir droit à lui, le sire de Vervins comprit que, s'il était pris, il n'y avait ni merci ni rançon à attendre ; il se fit donc amener un cheval, fleur des coursiers, et avant que ses adversaires n'eussent leurs montures qu'on leur tenait à dix minutes de chemin, il s'enfuit par la porte opposée, qui était celle de Vervins ; mais on avait fait si grande diligence pour amener les chevaux de messire Jean de Beaumont et de sa suite, qu'au moment où il sortait, comme nous l'avons dit, d'un côté, son ennemi entraît de l'autre à grande course et à grande suite, et, sa bannière au vent, traversait la ville sans s'arrêter, passait au milieu des fuyards sans les regarder, n'en voulant qu'à un seul, et arrivait à la porte de Vervins comme celui qu'il poursuivait disparaissait à l'angle de la route, dans un tourbillon de poussière. Alors, pensant que son neveu était suffisamment fort sans lui, messire Jean de Hainaut continua sa poursuite,

appelant le seigneur de Vervins lâche et couard, et lui criant de s'arrêter ; mais l'autre n'en fit rien, et poussa si durement son coursier qu'il arriva aux portes de sa ville à lui, qui heureusement étaient ouvertes et qui se refermèrent aussitôt qu'il en eut dépassé le seuil. Messire Jean de Hainaut, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, s'en revint sur ses pas, tout courroucé que son ennemi lui eût échappé, et s'en vengeant sur ceux de ses soldats qui fuyaient par la même route, et qu'il avait dépassés sans y faire attention tandis qu'il relançait leur chef.

Pendant ce temps, le comte Guillaume était entré dans la ville, et, poursuivant ses ennemis qui s'étaient ralliés sur la grande place, il les avait attaqués et défaits une seconde fois, et, comme nul de ceux-là n'avait cherché à se sauver, tous furent tués ou pris ; puis il rassembla des chevaux et des charrettes à foison, y fit charger tout ce qu'il put trouver de meilleur, et, faisant comme il lui avait été fait, mit le feu aux quatre coins de la ville, brûlant ainsi ce qu'il ne pouvait emporter ; puis, lorsque la ville ne fut plus que cendre, il se retira sur la rivière, et, le lendemain, chevaucha avec son oncle, tout joyeux comme lui d'une si riche vengeance, et se dirigèrent vers le bourg de Maubère-Fontaines.

Ces nouvelles arrivèrent bientôt à Philippe de Valois, qui donna ordre au duc de Normandie, son fils, de se rendre aussitôt en Hainaut avec la plus grosse chevauchée qu'il pourrait réunir, et de tout mettre à feu et à sang sur les terres de son cousin ; en même temps, il envoya de nouvelles instructions à Hugues Quiéret, à Béhuchet et à Barbevaire, pour qu'ils eussent à garder, sous peine de mort, les côtes de Flandre, de manière à ce que le roi Édouard n'y pût débarquer.

De son côté, quand ceux de Douai, de Lille et de Tournai virent où en étaient les choses, ils mirent sur pied une chevauchée de mille armures de fer et de trois cent arbalétriers, pour faire une course à travers le pays flamand ; ils partirent de Tournai le soir à cette intention, et au soleil levant ils arrivèrent près de Courtray qu'ils trouvèrent trop forte et trop bien gardée pour l'enlever d'un

coup de main, mais dont ils pillèrent et brûlèrent les faubourgs, se retirant aussitôt derrière la Lys avec le butin qu'ils y avaient pu faire.

Or ceci s'attaquait directement aux bonnes gens de Flandre ; de sorte que Jacques d'Artevelle en reçut de grandes plaintes en la ville de Gand, dont il était Rutwaert, et s'en émut, jurant que cette forfaiture serait vengée au pays de Tournais ; en conséquence, il fit son mandement pour toutes les bonnes villes de Flandre, et en écrivit aux comtes de Salisbury et de Suffolk, qui tenaient, comme nous l'avons dit, pour le roi Édouard, de le venir rejoindre à jour dit, entre la ville d'Audenarde et de Tournai, en un certain pas qu'on appelait le Pont-de-Fer.

Les deux comtes d'Angleterre firent répondre qu'ils y seraient au jour assigné.

En conséquence, ils se mirent en route pour tenir leur promesse, guidés par messire Wafflard de la Croix, qui connaissait le pays, y ayant longtemps guerroyé ; mais il advint que ceux de Lille apprirent cette chevauchée qui n'était composée en tout que de cinquante lances et de quarante arbalétriers, et, partant de la ville à peu près au nombre de quinze cents hommes, dressèrent trois embûches, afin que, de quelque côté que passassent les comtes de Suffolk et de Salisbury, ils ne pussent leur échapper. Cependant tout cela n'eût mené à rien, car messire Wafflard leur avait fait prendre une chemin de traverse, qui les eût conduits par une autre voie si le hasard n'eût fait qu'une tranchée nouvellement faite n'eût traversé la route qu'il avaient prise. À la vue de ce fossé fraîchement et profondément creusé, messire Wafflard demeura fort empêché, et donna le conseil aux chevaliers de s'en retourner sans s'inquiéter du rendez-vous ; car tout autre chemin, leur dit-il, que celui qu'il leur faisait prendre et qu'ils ne pouvaient continuer les mettaient en péril ; mais les chevaliers ne voulurent entendre à rien, et, se prenant à rire des craintes de leur guide, ils lui ordonnèrent de changer de route et d'aller en avant ; car ils étaient engagés envers Jacques d'Artevelle et ne voulaient

pour aucune chose manquer à leur parole. Alors messire Wafflart y consentit ; mais, faisant un dernier effort pour les détourner de ce projet, avant de reprendre sa marche :

— Beaux seigneurs, leur dit-il, il est vrai que vous m'avez pris pour guide en ce voyage, et que, de mon côté, je me suis chargé de vous conduire ; or je vous guiderai et conduirai par telle route qu'il vous conviendra ; car je n'ai qu'à me louer de votre compagnie ; mais je vous préviens que s'il advint que ceux de Lille nous attendent dans quelque embuscade, comme toute défense serait inutile, je pourvoirai par la fuite au salut de mon corps, et cela le plus vite que je pourrai.

À ces paroles, les chevaliers se mirent à rire, et lui répondirent que, pourvu qu'il marchât en avant et les mît au chemin qui devait les conduire au Pont-de-Fer, ils le tenaient d'avance pour excusé de tout ce qu'il croirait devoir faire en cas de rencontre. Ils continuèrent donc leur route, riant et devinant sans penser que dût s'accomplir la prédiction de messire Wafflart, lorsqu'au moment où ils venaient de s'engager dans un ravin tout garni de buissons et d'arbres épais, ils virent tout à coup se lever et luire tout autour d'eux les casques d'une troupe d'arbalétriers criant : « À mort ! à mort, les Anglais ! » et qui, joignant aussitôt l'action aux paroles, firent tomber sur les chevaliers une grêle de viretons et de flèches. Au premier cri et au premier trait, messire Wafflart, qui vit que ce qu'il avait prévu arrivait, tourna son cheval, se tira de la presse, et, criant aux chevaliers d'en faire autant, s'enfuit à toute bride, comme il avait dit qu'il agirait ; mais ceux-ci n'en voulurent rien faire, et messire Wafflart, tout en fuyant, s'étant retourné, les avait vus mettre pied à terre pour se défendre plus durement. C'était tout ce qu'il en savait, les ayant alors perdus de vue, et nul de ceux qui les accompagnaient n'étant retourné en arrière excepté lui, qui avait prévenu l'écuyer du comte du méchef arrivé à son maître, et l'avait envoyé en Angleterre en porter à la comtesse la mauvaise nouvelle.

Édouard et Jean de Neufville écoutèrent avec grand intérêt ce



récit qui leur venait de Flandre ; car, depuis qu'ils chevauchaient sur les marches d'Écosse, ils ignoraient entièrement ce qui s'était passé outre-mer. Aussi le roi récompensa-t-il largement le messager pour la diligence qu'il avait mise à s'acquitter de sa mission, et le renvoya aussitôt dans l'attente où il était du retour de Guillaume de Montaigu.

Cependant la nuit s'avavançait, et Guillaume ne revenait pas ; enfin, minuit ayant sonné, Jean de Neufville et Édouard se retirèrent dans les chambres qu'on leur avait préparées ; mais Édouard, au lieu de se déshabiller et de se mettre au lit, se contenta d'ôter son haubergeon, et demeura debout et agité, se promenant de long en large dans sa chambre : c'est que des idées mauvaises lui venaient, et qu'il pensait que le comte, prisonnier ou mort, laissait sa femme sans défense et à sa merci. Il se promenait donc les bras croisés, le cœur plein de désirs adultères et le visage soucieux ; puis de temps en temps il s'arrêtait devant la fenêtre, regardant, à l'extrémité de l'aile du bâtiment qui s'avavançait en retour, la petite fenêtre en ogive, à travers les vitraux coloriés de laquelle brillait la lampe de l'oratoire. C'était là qu'Alix, qui avait refusé de le recevoir, sachant peut-être qui il était, et pour cette cause priait, dans l'amour et la candeur de son âme, le Seigneur tout-puissant pour son mari mort ou prisonnier. Alors Édouard, la tête appuyée contre la fenêtre et les regards toujours fixés sur cette lumière, voyait avec les yeux de la pensée ce beau visage qu'il avait toujours contemplé souriant, baigné par les larmes et contracté par les sanglots, et il lui en paraissait plus désirable encore ; car la jalousie doublait l'amour, et il eût ressenti une joie inouïe et inconnue à essayer avec ses lèvres ces pleurs qui coulaient pour un autre.

Alors il prit la résolution de voir la comtesse, ne fût-ce qu'un instant, et de lui parler, afin, après tant de fatigues et de guerres, d'être réjoui une fois encore par le bruit harmonieux de ses paroles ; la lumière brillait toujours à l'oratoire, faisant étinceler dans la nuit, comme des rubis et des saphirs, les vitraux coloriés

qui représentaient les robes et les manteaux des saints. Il se dit que là était éclairée par cette lumière cette femme que, depuis trois ans, il aimait sans le lui avoir dit jamais, et sans intention, sans volonté, poussé par une force irrésistible, il ouvrit la porte, s'engagea dans le corridor obscur au tournant duquel il aperçut devant lui, comme au bout d'un long cloître, le rayon qui passait à travers la porte entrouverte et venait éclairer d'une ligne brisée l'angle du mur et les dalles du passage. Il s'avança alors sur la pointe du pied et retenant son haleine jusqu'à l'entrée de la chapelle ; puis, arrivé là, il aperçut, en plongeant son regard jusqu'à l'autel, la comtesse agenouillée sur les carreaux, les bras pendants et la tête appuyée sur son prie-Dieu ; en même temps, un homme appuyé contre une colonne et qui s'y tenait si immobile qu'on l'eût pris pour une statue leva le bras en signe de silence, et comme s'il se fût détaché de la pierre, s'avança vers Édouard sans que ses pieds, en se posant sur les dalles armoriées, fissent plus de bruit que ceux d'un fantôme ; le roi reconnut Guillaume de Montaigu.

— Je venais chercher une réponse, Messire, lui dit-il, voyant que vous ne l'apportiez pas et ne sachant quelle cause pouvait vous retenir.

— Regardez, Monseigneur, dit Guillaume, tout en priant et pleurant, cette ange s'est endormie.

— Oui, reprit Édouard, et vous attendiez qu'elle se réveillât.

— Je veillais sur son sommeil, Monseigneur, dit Guillaume ; c'est un devoir qui m'a été confié par le comte, et qui m'est d'autant plus sacré aujourd'hui que je ne sais pas si à cette heure il ne regarde pas du ciel comment je m'en acquitte.

— Et vous passerez la nuit ici ? demanda Édouard.

— Je demeurerai au moins jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux ; alors, Monseigneur, que faudra-t-il que je lui dise de votre part ?

— Dites-lui, répondit Édouard, que la prière qu'elle a adressée au ciel a été entendue sur la terre, et que le roi Édouard lui jure sur son honneur que, si le comte de Salisbury est vivant,

il sera mis à rançon, et que, s'il est mort, il sera vengé.

À ces mots, le roi, s'éloignant à pas lents, rentra dans sa chambre plus affermi que jamais dans son amour, et, s'étant jeté tout habillé sur son lit, il réveilla, dès que le jour parut, messire Jean de la Neufville, et quitta le château de la comtesse de Salisbury sans lui avoir parlé, et attendant tout de l'avenir et des événements qu'il amène avec lui.

## XIV

Lorsque Édouard revint à Londres, il trouva ses ordres exécutés et sa flotte prête ; il avait dès lors un double motif de revenir en Flandre ; car, outre son projet à poursuivre, il avait à secourir son beau-frère, qui pour lui s'était jeté dans cette lutte inégale de comte à roi ; ensuite, il lui fallait conduire toute une cour de dames et de chambellans à la reine, qui demeurait toujours en la bonne ville de Gand, sous la garde de Jacques d'Artevelle, et outre cette cour, grand renfort d'archers et de gens d'armes, afin de continuer la guerre, dans le cas même où les seigneurs de l'Empire l'abandonneraient ; ce qu'il commençait à craindre, en raison de lettres qu'il avait reçues de Louis V de Bavière, lequel offrait de s'entremettre pour une trêve entre lui et le roi de France.

Il s'embarqua donc le 22 juin, conduisant une des plus belles flottes qui eussent jamais été vues, descendit la rivière de la Tamise, et entra en mer si majestueusement, qu'on eût dit qu'il allait tenter la conquête d'un monde. Il navigua deux jours ainsi ; puis, à la fin du second jour, il aperçut, le long des côtes de Flandre, entre Blakemberg et l'Écluse, une telle quantité de mâts de vaisseaux que l'on eût pu croire que c'était une forêt marine. Aussitôt il appela le pilote, qui comme lui regardait ce spectacle inattendu, et lui demanda quelle chose ce pouvait être. Alors le pilote répondit qu'il croyait bien que c'était l'armée des Normands et des Français qui tenaient la mer pour le roi Philippe, et qui attendaient sa revenue en Flandre pour l'empêcher d'y aborder.

— Ainsi donc, voilà, dit Édouard, écoutant attentivement ces paroles, les mêmes hommes qui m'ont pris mes deux grandes nefes *Édouard* et *Christophe*, et qui m'ont pillé et brûlé ma bonne ville de Southampton.

— Ce sont vraiment eux, répondit le pilote.

— En ce cas, dit Édouard, n'allons pas plus loin, car j'ai longtemps désiré de les pouvoir joindre et combattre ; maintenant que nous les avons rejoints, nous les combattons donc, et, s'il plaît à Dieu et à saint Georges, nous leur ferons payer en un jour toutes les pilleries que depuis trois ans ils nous ont faites. Jetez donc l'ancre là où nous sommes et faites veiller toute la nuit, afin qu'ils ne nous échappent pas.

Cependant, avant que le pilote exécutât les ordres qu'il avait reçus, le roi établit ses dispositions de batailles afin que le lendemain, en levant l'ancre, toute la flotte fût placée comme elle devait l'être, et n'eût plus qu'à s'avancer et à combattre. À l'aide de la nuit, qui dérobait toutes ses manœuvres à ses adversaires, il fit mettre les plus forts vaisseaux devant, et entre chaque vaisseau chargé de chevaliers et de gens d'armes un vaisseau monté par des archers ; puis encore, aux deux ailes, une ligne de gens de trait, pour se porter partout où besoin serait ; puis, ayant fait passer sur une nef particulière, et qui était connue pour sa marche rapide, toutes les comtesses, baronnesses, chevalereses et bourgeoises de Londres qui allaient rejoindre la reine à Gand, il leur donna une garde de trois cents hommes d'armes et de cinq cents archers ; alors, étant passé de vaisseau en vaisseau, il recommanda à chacun de bien garder l'honneur du roi dans la journée qui se préparait, et, quand chacun en eut fait la promesse, il revint prendre quelque repos à bord du navire royal, afin d'être frais et vigoureux pour combattre en personne le lendemain.

Au point du jour, le roi se réveilla et monta sur le pont ; tout était dans le même ordre que la veille, et non seulement les Français et les Normands n'avaient pas songé à fuir, mais encore ils avaient pris de leur côté toutes leurs dispositions de bataille. Édouard vit du premier coup qu'elles étaient mal faites ; car, à l'exception de quelques vaisseaux qui semblaient être séparés de la flotte, les autres s'étaient embossés au rivage, ce qui gênait tous leurs mouvements, et, le cas échéant, devait les empêcher de manœuvrer. Alors il compta tous les grands bâtiments, et il y en

avait cent quarante sans les barques, et ces cent quarante bâtimens et ces barques étaient montés par quarante mille hommes, Génois, Picards et Normands.

Lorsque le roi et son maréchal eurent fait toutes ces remarques, ils s'aperçurent que s'ils avançaient dans la ligne où ils se trouvaient placés, c'est-à-dire d'occident en orient, ils auraient le soleil en face ; ce qui empêcherait les archers de viser, et ôterait à l'armée anglaise la grande supériorité que ses hommes de trait lui donnaient sur toutes les autres compagnies ; en conséquence, le roi ordonna de manœuvrer de manière à marcher à la rame contre le vent, jusqu'à ce que la flotte anglaise eût dépassé d'une demi-lieue à peu près la hauteur de la flotte française, puis de revenir sur celle-ci avec le vent favorable et le soleil dans le dos. Ce mouvement fut exécuté à l'instant même ; la flotte, qui ne pouvait se servir de ses voiles, s'avança battant la mer de ses longues rames. À cette vue, les Normands, les Génois et les Picards poussèrent de grands cris et de longues huées ; car ils avaient vu à sa bannière que le roi en personne était sur la flotte, et ils croyaient qu'elle gagnait le large pour fuir ; mais bientôt ils furent détrompés, les vaisseaux virèrent lourdement de bord ; en ce moment, comme le vent devenait bon, on hissa les voiles, et la flotte tout entière, ayant opéré son mouvement, revint cerner l'anse où s'étaient embossés les Français, conservant l'ordre de bataille réglé la veille par le roi Édouard et son maréchal.

Alors les amiraux de la flotte française, voyant qu'ils s'étaient trompés lorsqu'ils avaient cru que l'ennemi fuyait, firent à leur tour leurs dernières dispositions de combat ; ils poussèrent en avant du front et comme une redoute avancée la grande nef qu'ils avaient prise un an auparavant aux Anglais, et que l'on appelait *Christophe*, la garnirent à foison d'arbalétriers génois, pour la garder et escarmoucher ; puis, sur toute la ligne, firent retentir les trompes et clairons pour annoncer qu'ils étaient prêts et acceptaient le combat avec grande joie et grand désir.

Le combat commença par un échange de traits et de flèches

entre ceux de la grande nef *Christophe* et les archers anglais ; mais le roi Édouard, s'étant bientôt aperçu que ses ennemis avaient mis presque tous leurs gens de trait sur ce bâtiment, décida que c'était le premier qu'il fallait prendre : en conséquence, il fit armer son propre vaisseau de longs crocs de fer tenant à des chaînes, et s'avança droit de sa personne contre les archers, donnant ordre au reste de la flotte d'engager sur toute la ligne le combat vaisseau à vaisseau et main à main. Il avait autour de lui sa meilleure chevalerie, le comte de Derby, le comte de Hertfort, le comte de Huntingdon, le comte de Gloucester, messire Robert d'Artois, messire Regnault de Colham, messire Richard Stafford et messire Gautier de Mauny, tous couverts de leurs armures de fer, contre lesquelles venaient s'émousser les viretons et les flèches des arbalétriers et des archers génois. Aussi s'avancèrent-ils majestueusement, sans dévier d'une ligne, sans reculer d'un pas, les bannières au revers et l'épée à la main ; puis, lorsqu'ils furent à portée, les grappins et crampons furent jetés, et les deux vaisseaux se joignirent avec un craquement terrible. En même temps, un pont s'abaissa d'un bord à l'autre, et les chevaliers s'élançèrent sur le bâtiment. Là commença une lutte terrible ; car il n'y avait pas à fuir, et si les archers génois étaient moins bien armés, ils étaient plus nombreux quatre fois que ceux qui les attaquaient ; d'ailleurs, quand ils avaient vu qu'il fallait en venir main à main, à l'exception de ceux qui étaient montés dans les huniers et qui là faisaient pleuvoir une grêle de flèches sur les assaillants, les autres s'étaient saisis de haches, de massues et d'épieux, et se défendaient de grand cœur ; car Gênes était dès lors une puissante ville, régnaute surtout sur la mer, avec laquelle ses voyages et son commerce l'avaient familiarisée dès le douzième siècle.

Cependant, si braves soldats et si bons matelots qu'ils fussent, il n'en fallut pas moins céder, car ceux qui les attaquaient étaient de la première chevalerie du monde, et ils avaient si bien assuré les deux vaisseaux l'un à l'autre qu'il leur semblait se combattre

sur terre. Chassés pied à pied de la proue à la poupe par cette muraille de fer que formaient les seigneurs, et qu'il était impossible d'abattre ni de disjoindre, les archers se trouvèrent entassés sur l'arrière, et là, gênés dans leurs mouvements, perdus par leur nombre même, exposés sans autres armures que leurs jaques rembourrées ou leurs justaucorps de cuir, aux coups terribles de ces longues épées trempées pour tailler le fer et l'acier, il leur fallut se rendre, mourir, ou s'élancer à la mer. Beaucoup prirent ce dernier parti ; car, vêtus légèrement, ils pouvaient nager, ce qui était impossible aux chevaliers, qui, une fois tombés dans l'eau, étaient entraînés au plus profond par leurs armures. On les vit donc gagner, à travers les traits des autres vaisseaux, les bâtiments de leur parti, qui se tenaient prêts à les recueillir. Quelques-uns y arrivèrent, le plus grand nombre fut tué en route par les archers anglais, qui trouvaient un but commode et facile dans des hommes qui étaient obligés de passer près d'eux ou de s'aller noyer au large.

Aussitôt la grande nef reconquise, Édouard la chargea d'archers, et, abandonnant son vaisseau pour celui-là, qui était de plus forte défense, il y fit planter sa bannière, et s'avança avec lui droit contre les Génois.

Le combat était alors engagé sur toute la ligne, et se maintenait des deux côtés avec courage : tous les vaisseaux français et normands avaient été abordés, liés aux vaisseaux anglais par des crampons, et l'on combattait partout bord à bord. Cette manière était au désavantage des Français ; car leur flotte toute entière était composée d'hommes de mer, habitués à se battre avec des sabres courts, des poignards et des épieux, tandis que la flotte anglaise, qui transportait des troupes de terre, était toute garnie d'archers qui combattaient de loin et de chevaliers qui, lorsqu'on en venait bord à bord, gagnaient un grand avantage de leurs armures de fer et de leurs longues épées. Barbevaire seul avait prévu ce désavantage, et, au lieu de s'emboîter comme les autres, il avait continué de tenir le large ; de sorte que, lorsqu'il



vit le combat perdu pour les Picards et les Normands, au lieu de les venir secourir et de faire ainsi diversion, il mit toutes voiles au vent et gagna la haute mer. En même temps les côtes se couvrirent de bonnes gens de Flandre, qui, au bruit du combat, étaient accourues, et qui, montant sur des barques et des canots, venaient en aide à leurs alliés les Anglais. De cette manière, les Normands et les Picards, attaqués par mer, se trouvèrent privés de la retraite par terre que leur empêchaient les Flamands ; mais, comme c'étaient de braves et loyaux soldats, ils n'en combattirent pas moins désespérément et sans parler de se rendre ; de sorte que la bataille qui avait commencé à primes, dura jusqu'à hautes nones, c'est-à-dire de six heures du matin à midi. À cette heure tout était perdu pour la flotte combinée, et les Anglais commençaient par la bataille de l'Écluse cette série de victoires navales qui ne devait se fermer qu'à Trafalgar et à Aboukir.

De ces quarante mille hommes qu'étaient les Normands, les Picards et les Génois, nul n'en échappa que ces derniers, qui, ainsi que nous l'avons dit, gagnèrent le large. Tous furent pris, tués ou noyés. Hugues Quiéret fut assassiné de sang-froid après la bataille, et Béhuchet, disent les grandes chroniques, qui savait mieux se mêler d'un compte à faire que de guerroyer en mer, fut pendu comme pirate au grand mât de son vaisseau.

Quant au roi Édouard, qui, dans cette affaire, avait payé de sa personne comme le dernier de ses chevaliers, et qui avait été blessé à la cuisse par un trait d'arbalète, il demeura toute la fin du jour et toute la nuit sur ses vaisseaux, faisant si grand bruit de trompes, de timbales, de tambours et de toute autre espèce d'instruments, que, dit Froissard, on n'eût pas entendu Dieu tonner. À ce bruit accoururent sur le rivage toutes les bonnes gens des villages et des villes environnants ; puis le lendemain, qui était le 26, le roi et tous ses gens prirent port et terre, après avoir détruit la flotte française, non pas comme si la main des hommes l'avait attaquée, mais comme si le bras de Dieu l'eût

anéantie par quelque naufrage, hommes et bâtiments, au plus profond de la mer. Aussitôt lui et toute sa chevalerie se dirigèrent à pied, et la tête découverte, en pèlerinage à Notre-Dame d'Ardenbourg, où le roi ouït la messe et dîna, et puis monta à cheval, et vint ce jour-là même à Gand, où madame la reine était à l'attendre, qui le reçut à grande joie.

À peine arrivé, le premier soin d'Édouard, afin d'acquitter la promesse faite, fut de s'informer de ce qu'étaient devenus les comtes de Salisbury et de Suffolk. Il apprit alors qu'après une résistance désespérée, tous deux avaient été pris, conduits d'abord en la prison de Lille, puis de là envoyés en France au roi Philippe, qui eut grande joie de tenir deux si vaillants chevaliers entre ses mains, et jura qu'il ne les rançonnerait ni pour or ni pour argent, mais seulement par échange, et contre quelque noble seigneur de même rang et de même courage. Édouard pensa donc qu'il était, pour le moment, inutile de faire aucune démarche à ce sujet, d'autant plus que le roi de France, tout courroucé qu'il devait être de la perte de sa bataille de l'Écluse, ne serait pas, à cette heure, en disposition de rien faire qui fût agréable à son cousin d'Angleterre ; aussi s'occupait-il uniquement d'assembler un parlement à Willeworde, où se devait renouveler l'alliance entre la Flandre, le Brabant et le Hainaut, et jour fut pris et assigné pour ce parlement au 10 du mois de juillet dans lequel on venait d'entrer.

Au jour dit, le roi Édouard d'Angleterre, le duc Jean de Brabant et le comte Guillaume se réunirent à Willeworde, accompagnés du duc de Gueldres, du marquis de Juliers, de messire Jean de Beaumont, du marquis de Brandebourg, du comte de Mons, de messire Robert d'Artois et du sire de Fauquemont. Ils y trouvèrent Jacquemart d'Artevelle avec quatre bourgeois de chacune des principales villes de Flandre, lesquels formaient son conseil, et prenaient, d'accord avec lui, toute délibération importante, que lui ensuite signait et proclamait. Là il fut décidé que les trois pays, c'est-à-dire Flandre, Hainaut et Brabant, seraient, de

ce jour, aidant et confortant l'un l'autre en tous cas et en toutes choses ; de sorte que si l'un des trois pays avait affaire contre qui que ce fût, les deux autres le devaient soutenir ; que, s'il advenait qu'ils fussent en discorde deux ensemble, le troisième les devait pacifier, et, s'il n'y suffisait, ils en appelleraient alors au roi d'Angleterre, qui, garant de leur foi, les devait apaiser dans leurs querelles. Toutes ces choses furent jurées entre les mains d'Édouard, et, en souvenir de ce traité et en signe de l'alliance des trois pays, une monnaie fut battue, qui devait avoir également cours en Brabant, en Flandre et en Hainaut, et qui reçut le nom de compagnons ou alliés.

Puis en outre, il fut arrêté que, vers la Madeleine, le roi Édouard quitterait la Flandre avec toute sa puissance, et s'en irait mettre le siège devant Tournai.

Or le roi Philippe, qui était venu joindre à Arras la bannière du duc Jean, son fils, et qui demeurait en l'armée comme simple chevalier, ayant appris toutes ces décisions du parlement de Willeworde, envoya le comte Raoul d'Eu, connétable de France, ses deux maréchaux, messire Robert Bertrand et Mathieu de la Trie, le sénéchal de Poitou, le comte de Ghine, le comte de Foix et ses frères, le comte Aimery de Narbonne, le comte Aymar de Poitiers, messire Geoffroy de Chargny, messire Girard de Montfaucon, messire Jean de Landas et le seigneur de Châtillon, c'est-à-dire la fleur du royaume, en la ville menacée, les priant de la bien garder, pour leur honneur et le sien, afin qu'il n'arrivât nul dommage à cette grande et belle ville, qui était une des portes de la France ; puis, continuant de suivre la politique adoptée, et pensant que le moment était venu de frapper un grand coup, il fit partir pour l'Écosse, avec force chevaliers bien munis d'armes et d'argent, le roi David Bruce et sa femme, qui, depuis sept ans, demeuraient en la cour de France, pendant que petit à petit leurs partisans leur reconquéraient leur royaume, ainsi que nous avons dit et raconté dans le chapitre précédent.

Tandis que tous ces préparatifs de guerre se faisaient, et que,

de la Bretagne au fond de l'empire germanique, chacun semblait ne rêver que guerre, deux esprits seulement, pareils à des anges de paix, planant au-dessus de toutes ces mêlées, désiraient la fin de toutes ces querelles : l'un était ce roi Robert dit *le Bon*, qu'on appelait encore *le roi de Sicile*, quoiqu'il ne possédât plus cette île perdue par son grand-père, Charles d'Anjou, dans la journée des Vêpres Siciliennes, et qui avait envoyé des lettres, afin que le roi Philippe ne combattît pas le roi Édouard, attendu qu'il avait lu dans les astres que toute rencontre entre ces deux princes serait fatale à la France ; l'autre était madame Jeanne de Valois, sœur du roi Philippe et mère du jeune comte de Hainaut, qui voyait avec grande douleur les épées tirées entre son fils et son frère, c'est-à-dire entre l'oncle et le neveu ; ils s'en étaient donc entendus ensemble et par lettres ; si bien que le roi de Naples avait jugé la chose assez importante pour quitter lui-même son royaume et s'en venir auprès du pape Clément VI, en Avignon, pour le prier d'intervenir dans cette querelle : c'était un de ces rois moins rares alors que dans notre époque, qui, lettrés eux-mêmes, aiment les lettres, comprenant que l'intelligence est le soleil des royaumes, et qu'il n'y a de règne grand et splendide que celui qui est éclairé par les rayons célestes de la poésie ; aussi, lorsque le couronnement de Pétrarque fut décidé par toute l'Italie, le roi de Naples avait-il été choisi par le poète pour lui faire subir son examen ; aussi était-ce à cette érudition quelque peu pédantesque et à son amour pour les gens de lettres, bien plus qu'à la prospérité de son pays et à la gloire de ses armes, qu'il devait sa réputation du plus grand roi de la chrétienté. Même chose advint depuis, et pour la même raison, à François I<sup>er</sup> et à Louis XIV, que le bouclier miraculeux des poètes défend encore contre les coups de l'histoire.

Il avait, au reste, trouvé le pape et les cardinaux tout à fait disposés à s'entremettre dans cette guerre si fatale aux deux royaumes ; de sorte que, certain de la bonne volonté de la cour pontificale, il était retourné dans son beau royaume au ciel pur

relire Dante et couronne Pétrarque.

Cependant Édouard, qui ignorait toutes ces choses, était, pour accomplir la promesse faite, parti de la ville de Gand, au moment où les blés commençaient à mûrir, avec une armée dans laquelle on comptait deux prélats, sept comtes, vingt-huit bannerets, deux cents chevaliers, quatre mille gens d'armes et neuf mille archers, sans nombrer toute la pédaille, qui pouvait bien monter à quinze ou dix-huit mille hommes. À peine était-il campé devant la ville, à la porte dite de Saint-Martin, que son cousin Jean de Brabant vint l'y rejoindre avec vingt mille tant chevaliers qu'écuyers, et commune gens, et posa son camp au Pont-à-Raine, près l'abbaye de Saint-Nicolas ; puis, derrière lui, le comte Guillaume de Hainaut, avec la plus belle chevalerie de son pays, et grand nombre de Hollandais et Zélandais, lequel se plaça entre le roi d'Angleterre et le duc de Brabant ; puis Jacquemart d'Artevelle, avec plus de soixante mille Flamands, qui dressèrent leur logis devers la porte de Sainte-Fontaine, sur les deux rives de l'Escaut, et jetèrent un pont d'un bord à l'autre, afin de communiquer à leur loisir et aussi souvent et librement comme il leur plairait ; puis enfin, les seigneurs de l'empire, le duc de Gueldres, le marquis de Juliers, le marquis de Brandebourg, le margrave de Misnie et d'Orient, le comte de Mons, le sire de Fauquemont, messire Arnoult de Blakenheim, et tous les Allemands, qui s'étant étendus vers le Hainaut, achevaient d'enclorre la ville d'une muraille de fer qui avait près de deux lieues d'étendue.

Le siège dura onze semaines, pendant lesquelles il y eut de rudes assauts, où les plus vaillants de part et d'autre firent de grandes appertises d'armes qui ne menèrent à rien ; seulement, de temps en temps, une compagnie se détachait, ennuyée de rester ainsi autour de ces fortes murailles, et s'en allait brûler quelque château, piller quelque ville, violer quelque abbaye. Pendant ce temps, le pape d'Avignon avait fait porter par un cardinal des lettres au roi de France, dans lesquelles il l'exhortait fortement à la paix, tandis que madame Jeanne de Valois, qui, ainsi que nous

l'avons dit, était sœur de Philippe et belle-mère d'Édouard, courait d'un camp à l'autre, embrassant les genoux des deux princes, les adjurant de faire trêve et poussant entre eux, à défaut de son fils, qui était si courroucé qu'il ne voulait rien entendre, messire Jean de Beaumont et le marquis de Juliers ; elle fit tant auprès de ce dernier, qu'il en écrivit à l'empereur, lequel, pour la seconde fois, envoya un messenger à Édouard, lui offrant, comme il l'avait déjà fait, d'être le médiateur entre lui et le roi de France, cette guerre, à la manière dont elle était entreprise, ne devant rien décider, et ruiner seulement les pays auxquels elle demeurerait depuis plus de deux ans.

Une paix était impossible, surtout de la part d'Édouard, qui avait son vœu à accomplir ; il fut donc simplement question de trêve ; et madame Jeanne de Valois s'y employa si ardemment, voyant qu'elle ne pouvait obtenir autre chose, qu'elle décida les deux rois à fixer une journée où chacune des deux puissances enverrait quatre mandataires avec pleins pouvoirs de traiter et certitude que ce qu'ils feraient serait ratifié par leurs souverains. Jour fut donc dit et assigné, et le lieu choisi en une chapelle qui s'élevait au milieu des champs, qu'on appelle Esplechin ; et le jour dit et assigné, après avoir, chacun de son côté, entendu la messe, les plénipotentiaires se rendirent en ladite chapelle, et madame Jeanne de Valois avec eux. Si bien que là se trouvèrent réunis, de la part de Philippe de France, monseigneur Jean, roi de Bohême, Charles d'Alençon, frère du roi, l'évêque de Liège, le comte de Flandre et le comte d'Armagnac ; et, de la part d'Édouard d'Angleterre, monseigneur le duc Jean de Brabant, l'évêque de Lincoln, le duc de Gueldres, le marquis de Juliers et messire Jean de Beaumont.

Les conférences durèrent trois jours. Pendant la première journée, on ne put s'entendre sur rien, et les envoyés allaient se séparer sans résultat, lorsque madame Jeanne pria tant et tant, qu'ils promirent de se réunir le lendemain. Le lendemain, les discussions recommencèrent ; cependant on tomba d'accord sur

quelques points ; mais ce fut si tard, qu'on ne put même consigner par écrit les points sur lesquels on était d'accord ; enfin, on promit de revenir le jour suivant au même endroit pour parfaire et accorder le reste, et le jour suivant ils revinrent à grand conseil, et cette fois, à la grande joie de madame Jeanne, les trêves furent de part et d'autres accordées et signées pour un an.

Le même jour, la nouvelle s'en répandit dans les deux armées, ce dont les Brabançons et les gens de Hainaut eurent grande joie ; car, depuis deux ans, ils portaient tout le poids de la guerre ; quant à ceux de la ville de Tournai, ils n'en furent pas moins aises ; car la famine commençait à se faire sentir chez eux au point qu'ils avaient été forcés de mettre hors de leurs murailles tous les pauvres gens et les bouches inutiles. La nuit se passa donc en grands feux de réjouissances allumés dans le camp et sur les remparts, et en grands cris de joie poussés par les assiégés et les assiégeants ; puis, au jour naissant, ces derniers abattirent et troussèrent leurs tentes, les chargèrent sur des chariots, et, les ayant recouverts de toile, s'en repartirent en chantant, comme des faucheurs qui ont achevé leur moisson.

Quant au roi Édouard, il revint prendre à Gand madame Philippe, et, en repassant la mer avec elle, il débarqua à Londres le 30 novembre de la même année.

Quelque peine qu'eût prise madame Jeanne de Valois pour arriver à la signature du traité de Tournai, il était évident que cette trêve ressemblait bien plus à l'un de ces moments de repos que prennent deux lutteurs, afin de continuer le combat avec une nouvelle force, qu'à de véritables préliminaires de paix ; d'ailleurs, au moment du retour d'Édouard à Londres, deux causes, l'une préexistante, l'autre près de naître, allaient reporter la question débattue à main armée et sans résultat en Flandre sur deux autres points du monde, où, si bien déguisée qu'elle fût, il était cependant facile à tout œil exercé dans la politique de l'époque de la reconnaître pour la même.

La première de ces causes était le retour du roi David Bruce en son royaume. Après une heureuse traversée à bord d'un bâtiment commandé par Malcolm Fleming de Cummirnald, il était débarqué avec madame Jeanne d'Angleterre, sa femme, à Inverbervich, dans le comté de Kincardine, et y avait été reçu à grande fête par les seigneurs d'Écosse, qui l'avaient conduit aussitôt à Saint-Johnston ; bientôt, le bruit de son retour s'était répandu de tous côtés ; de sorte que chacun, pressé de revoir son roi absent depuis sept ans, affluait sur son passage, l'empêchant d'avancer dans les rues quand il sortait, et le suivant dans ses appartements lorsqu'il y était rentré ; ces témoignages d'amour touchèrent le jeune roi pendant quelque temps ; mais bientôt, cette éternelle obsession, qui en tous lieux le suivait, le fatigua au point qu'un jour que la foule avait pénétré jusque dans la salle à manger et se pressait autour de lui avec son importunité ordinaire, il prit, cédant à un mouvement d'impatience, une masse d'armes aux mains d'un de ses gardes, et en assomma un honnête highlander qui touchait son habit pour voir de quel drap il était fait. Cette boutade royale eut le meilleur résultat. À compter de ce jour, David Bruce fut moins tourmenté par les curieux, et,



retrouvant quelques instants de repos, il put enfin s'occuper des affaires de son royaume.

Son premier soin fut d'envoyer des messagers à tous ses amis, afin qu'ils vinssent l'aider dans sa guerre avec le roi d'Angleterre, les priant de faire pour lui présent ce qu'ils avaient avec tant de dévouement fait pendant son absence. À cet appel répondit d'abord le comte d'Orkenai son beau-frère, les petits princes des Hébrides et des Orcades, les chevaliers de Suède et de Norvège, enfin plus de soixante mille hommes de pied, et trois mille armures de fer.

La seconde de ces causes, au contraire de celle-ci, était, comme nous l'avons dit, toute fortuite et imprévue, et s'était émue au royaume même de France. En revenant du siège de Tournai, Jean III, dit le Bon, duc de Bretagne, qui avait quitté sa province sur le mandement du roi Philippe, et avait rejoint son seigneur avec une plus belle et une plus riche assemblée qu'aucun autre prince, tomba malade au camp, d'une telle maladie, qu'il lui convint de s'aliter, et qu'il lui fallut en mourir. Par malheur plus grand encore, ce duc de Bretagne n'avait nul enfant, de sorte que son duché demeura sans héritier direct.

Mais, en échange, il avait eu deux frères, l'un de père et de mère, qui était trépassé en 1334, laissant une fille unique, nommée Jeanne, qui avait épousé le comte Charles de Blois ; l'autre qui se nommait Jean, comte de Montfort, et qui était fils du même père, mais né pendant le deuxième mariage d'Arthur II avec Yolande de Dreux. Or, de son vivant, se voyant sans postérité, et n'ayant aucun espoir d'en obtenir, ce duc de Bretagne avait pensé que la fille de son frère germain avait plus de droit à son héritage que son frère consanguin ; de sorte qu'il lui avait promis son duché de Bretagne, et l'avait mariée à Charles de Blois, neveu de Philippe de Valois, espérant que cette auguste parenté imposerait à Jean de Montfort, qu'il soupçonnait justement de convoiter son duché. Le moribond ne s'était pas trompé sur ce dernier point ; car à peine fut-il mort et cette nouvelle fut-elle sue de son frère,

que celui-ci, tout dépossédé qu'il était par le testament, se rendit aussitôt à Nantes, qui est la cité reine de toute la Bretagne, et fit tant par largesses près des bourgeois et de ceux des pays environnants, qu'il fut reçu par eux à duc et à seigneur, et qu'ils lui firent tous féauté et hommage.

Cette cérémonie terminée, le comte laissa à Nantes la comtesse sa femme, qui avait à elle seule cœur d'homme et de lion, et se rendit à Limoges, où l'on savait qu'était enfermé le grand trésor que le feu duc amassait depuis longtemps. Là, même fête et même réception lui fut donnée comme à Nantes, et après avoir été noblement accueilli des bourgeois, du clergé et de la communauté de la ville, qui lui firent à leur tour hommage comme à leur seigneur, le trésor lui fut remis de bon accord, si bien que, lorsqu'il eut séjourné à Limoges à sa convenance, il en repartit pour Nantes, où il employa ce grand trésor à élever une armée de gens à pied et à cheval ; et quand cette armée eut atteint le nombre d'hommes qu'il crut nécessaire, il se mit en campagne pour conquérir tout le pays, et prit successivement Brest, Rennes, Auray, Vannes, Hennebon et Carbaix ; puis, lorsqu'il fut en possession de toutes ces villes, il s'embarqua à Coredon, traversa la mer, et débarqua à Chertsey, et ayant appris que le roi était à Windsor, il l'y vint joindre au plus tôt, et lui ayant raconté tout ce qui venait d'arriver, et comment il craignait que le roi Philippe ne le dépossédât de son duché, il finit par proposer à Édouard de lui en faire hommage, à la condition qu'il le maintiendrait dans sa possession.

L'offre du comte de Montfort était trop favorable à la politique d'Édouard pour ne pas être adoptée. Il pensa qu'à l'expiration de ses trêves l'entrée de la France lui serait naturellement ouverte par la Bretagne, et comme il avait vu la joie des Brabançons et des seigneurs de l'empire quand les hostilités avaient été interrompues, il doutait que dans un an ils fussent fort disposés à les reprendre. Il accorda donc au comte de Montfort sa demande selon son désir, et, en présence des barons anglais et de

ceux que le comte avait amenés avec lui, il reçut entre ses mains hommage du duché, promettant en échange au comte qu'il le garderait et défendrait comme son vassal contre tout homme, fût-ce le roi de France, qui tenterait de l'attaquer.

Pendant ce temps, Charles de Blois, qui, de son côté, ainsi que nous l'avons dit, avait, par sa femme, des droits au même duché, était venu à Paris se plaindre au roi Philippe, son oncle, de la spoliation du comte de Montfort. Le roi Philippe, jugeant aussitôt de l'importance de la question, avait rassemblé ses douze pairs pour les consulter et savoir d'eux quelle chose il ferait. Leur avis fut qu'il devait citer le comte de Montfort à comparaître devant eux, pour qu'ils entendissent ce qu'il avait à répondre à l'accusation portée contre lui. En conséquence, des messagers lui furent envoyés pour le mander et ajourner, qui le trouvèrent revenu de Londres et menant grande fête à Nantes. Ils exposèrent sagement et respectueusement la mission dont ils étaient chargés. Le comte, les ayant entendus, répondit qu'il voulait obéir au roi et irait volontiers sur son mandement ; puis il fit grande chère aux messagers, leur donnant au moment de leur départ de tels présents, qu'ils n'en eussent pas reçu de plus riches, eussent-ils été envoyés à un roi.

Lorsque le temps de se rendre aux ordres de Philippe fut arrivé, le comte de Montfort s'ordonna et s'appareilla grandement et richement, partit de Nantes noblement accompagné de chevaliers et d'écuyers, et chevaucha tant et si bien, qu'il arriva enfin à Paris, où il entra avec une suite de plus de quatre cents chevaux. Aussitôt, il se rendit à son hôtel, toujours gardé et accompagné par ses gens d'armes, y demeura le jour de son arrivée et la nuit suivante ; puis, le lendemain, montant à cheval, avec le même cortège, il se rendit au palais où l'attendait le roi Philippe, le comte Charles de Blois et les premiers seigneurs et barons du royaume.

Arrivé là, le comte de Montfort descendit de cheval, monta lentement les degrés du perron, entra dans la chambre où se tenait

la cour ; puis, après avoir salué les seigneurs et barons, il vint plus humblement s'incliner devant le roi ; alors, relevant la tête :

— Sire, lui dit-il avec calme, et en homme dont le parti est pris, quelque chose qu'il arrive, vous m'avez ordonné de venir à votre mandement et à votre plaisir, me voici.

— Comte de Montfort, répondit le roi, je vous sais bon gré d'être venu, et je vous en tiendrai compte ; mais je m'émerveille fort, comment et pourquoi vous avez osé vous emparer du duché de Bretagne, auquel vous n'avez aucun droit, déshéritant ainsi celui-là qui était plus proche que vous, et comment ensuite vous êtes allé en faire hommage à mon adversaire, le roi Édouard, du moins à ce que l'on m'a dit.

— Cher Sire, répondit le comte en s'inclinant de nouveau, vous vous méprenez, ce me semble, sur la question de mes droits ; je ne sais nul plus près et plus prochain à mon frère, mort dernièrement sans héritier, que moi qui suis ici. Si cependant, contre mon espérance, vous jugiez un autre plus apte à la succession, je suis trop votre fidèle et féal pour ne pas accorder au jugement, et m'y soumettre sans honte et sans regard ; quant à mon hommage au roi Édouard, vous avez été mal informé, Sire ; c'est tout ce que je puis vous répondre.

— C'est bien, répondit le roi, et vous en dites assez pour que je sois satisfait. Je vous commande donc, sur ce que vous tenez de moi et devez en tenir, de ne point partir de la cité de Paris avant quinze jours, époque à laquelle les barons et les douze pairs jugeront de votre prochaineté, et décideront lequel, de vous ou du comte Charles de Blois, a droit à cet héritage. Que si vous faites autrement, sachez que vous me fâcherez et courroucerez fort. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

— Sire, dit le comte, à votre volonté.

En conséquence, il se retira et s'en revint à son hôtel pour dîner.

Mais au lieu de se mettre à table, il se retira tout pensif et tout soucieux dans sa chambre, songeant que, s'il attendait le

jugement des pairs et des barons, ce jugement pourrait bien tourner à son désavantage ; car il n'était pas difficile de préjuger que le roi serait plus volontiers pour le comte Charles de Blois, qui était son neveu, que pour lui qui ne lui était rien. Puis alors, et dans le cas où ce jugement serait contre lui, il était probable que le roi le ferait incontinent arrêter jusqu'à ce qu'il eût tout rendu, cités, villes et châteaux, ainsi que ce grand trésor qu'il avait trouvé et déjà dépensé en partie. Il lui parut donc plus sage et plus prudent de s'en retourner en Bretagne, dût-il fâcher et courroucer le roi, que d'attendre à Paris ce qui résulterait d'une aussi périlleuse aventure. En conséquence de cette décision, il sortit le même soir de Paris, accompagné de deux chevaliers seulement, pour ne pas éveiller de soupçons, recommandant au reste de son cortège de se départir, comme il le faisait, à petites chevauchées et de nuit, et s'en revint paisiblement en Bretagne, où il était déjà que le roi Philippe le croyait encore dans son hôtel de Paris.

Cependant, à peine arrivé, il comprit tout le danger de sa position ; et, sans perdre un instant, aidé de sa femme, qui, au lieu de le décourager dans ses projets de rébellion, lui soufflait incessamment un nouveau courage, il parcourut toutes les cités et tous les châteaux qui s'étaient rendus à lui, y mit bonne garde, bons capitaines, et vivres à l'avenant ; puis, lorsqu'il eut tout ordonné ainsi qu'il convenait, il s'en revint à Nantes, près de la comtesse et des bourgeois de la ville, qui les aimaient fort tous deux pour les grandes largesses et courtoisies qu'ils leur faisaient.

On comprend facilement quelle dut être la colère du roi de France et du comte Charles de Blois lorsqu'ils apprirent le départ du comte de Montfort. Toutefois, avant de rien faire ni décider contre lui, ils n'en attendirent pas moins jusqu'à la quinzaine, époque à laquelle le comte et les barons devaient rendre leur jugement sur le duché de Bretagne. Charles de Blois avait toujours eu de grandes chances ; mais à compter du jour du départ du comte de Montfort, il n'y avait plus à douter que l'arrêt ne lui

fût favorable. Ainsi advint-il : le comte Charles de Montfort fut débouté de ses prétentions, et le duché de Bretagne adjugé à l'unanimité au comte Charles de Blois ; mais là n'était pas la question ; c'était de le reprendre.

Aussi, à peine le jugement fut-il rendu par pleine sentence de tous les barons, que le roi appela messire Charles de Blois.

— Beau neveu, lui dit-il, on vient de vous adjuger céans un grand et bel héritage, maintenant hâtez-vous et travaillez de votre personne pour le reconquérir sur celui qui le retient à tort ; priez en conséquence tous vos amis qu'ils veuillent vous aider au besoin. Quant à moi, je ne vous ferai pas faute ; et outre l'or et l'argent que je mets à votre disposition, et que vous pourrez prendre tant qu'il vous en sera nécessaire, je dirai à mon fils le duc de Normandie de se faire chef avec vous ; mais, sur toutes choses, je vous prie et vous recommande de vous hâter, attendu que si le roi anglais, notre adversaire, à qui le comte de Montfort a prêté hommage, venait en votre duché, il pourrait nous porter à tous deux grand préjudice ; car il ne saurait avoir plus belle et plus large entrée en notre royaume de France.

Messire Charles de Blois, à ces paroles qui le réjouirent grandement, s'inclina devant son oncle, le remerciant de sa bonne volonté ; puis, se retournant vers les pairs et barons, il pria le duc de Normandie, son cousin, le duc d'Alençon, son oncle, le comte de Blois, son frère, le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, messire Louis d'Espagne, messire Jacques de Bourbon, le comte et le connétable de France, le comte de Ghines, le vicomte de Rohan, enfin tous les princes, comtes barons et seigneurs qui se trouvaient là présents, de l'aider dans cette rude besogne qu'il allait entreprendre, et tous le lui promirent, disant qu'ils iraient volontiers avec lui et avec leur seigneur le duc de Normandie ; puis chacun se retira de son côté pour faire ses prévoyances et s'appareiller comme il convenait au moment d'aller en si lointain pays.

Or, comme on savait que le roi Philippe prenait à grand cœur

les intérêts de son neveu, chacun fut virement prêt ; de sorte que, vers le commencement de l'année 1341, les barons et seigneurs qui devaient marcher sous la bannière du duc de Normandie furent réunis en la ville d'Angers, d'où, se voyant au complet, ils partirent bientôt pour Ancenis, qui, de ce côté, était la frontière du royaume.

Après être restés trois jours à calculer et réviser leur pouvoir, ils virent qu'ils étaient trois mille armures de fer, sans compter les Gênois ; de sorte que, se jugeant en nombre suffisant, ils entrèrent hardiment au pays de Bretagne, et vinrent mettre le siège devant Chantonceaux. Les premières tentatives contre cette forteresse furent désastreuses, surtout pour les Gênois, qui, étant jaloux de faire leurs preuves, s'aventurèrent inconsidérément et éprouvèrent de grandes pertes. Mais peu à peu les assiégeants s'étant donné la peine de construire des machines, les assauts furent donnés régulièrement ; et comme ceux de la ville se virent pressés de grande ardeur, sans aucun espoir d'être secourus, ils se rendirent aux seigneurs français, qui les prirent à merci, et, tirant bon augure de ce commencement, marchèrent droit à Nantes, où se tenait leur ennemi le comte de Montfort. Arrivés devant la ville, ils dressèrent leurs tentes et leurs pavillons autour de ses murailles, en belle et régulière ordonnance, comme les seigneurs français avaient coutume de faire ; et ceux de la ville, de leur côté, encouragés et réconfortés par le comte de Montfort, et messire Hervé de Léon, qui commandait les soudoyers, s'apprêtèrent à opposer à leurs ennemis bonne et rude défense.

Les hostilités commencèrent par des escarmouches sans conséquence ; puis enfin advint une aventure qui eut des suites si graves, que nous la raconterons avec quelques détails.

Un matin que les soudoyers du comte et quelques bourgeois de la ville étaient sortis pour faire une reconnaissance aux environs, ils rencontrèrent un convoi composé d'une quinzaine de voitures chargées de vivres et pourvoyances, qui se rendaient à l'armée sous la conduite de soixante hommes. Comme ceux de la

cité étaient deux cents à peu près, ils coururent sus, sans hésiter, tuèrent une partie de l'escorte, mirent l'autre en fuite, et, faisant tourner les charrettes, commencèrent à les conduire vers la cité. La nouvelle de cette surprise fut cependant, quelque diligence que fissent les Nantais, portée à l'armée par les fuyards avant qu'ils eussent regagné les portes de la ville. Aussitôt, chacun s'arma, les plus tôt prêts montèrent à cheval et rejoignirent le convoi près de la barrière. Là, le combat se réengagea de nouveau et durement, car ceux de l'armée accouraient en grand nombre, si bien que les soudoyers et les bourgeois allaient être accablés, lorsqu'un détachement envoyé par la garnison leur vint en aide, et rétablit la bataille. Quelques-uns alors, pendant que leurs camarades se battaient, dételèrent les chevaux et les poussèrent vers la ville, afin que, dans le cas où les Français seraient vainqueurs, ils ne pussent au moins emmener les voitures. La lutte se continuait donc avec acharnement autour d'elles, lorsque de si grands renforts vinrent à ceux de l'armée, que les bourgeois et les soudoyers, voyant du haut des remparts plier leurs amis, sortirent à grand bruit et en foule, se jetant en désordre au milieu de la mêlée. Alors messire Hervé de Léon, voyant, à leur manière de combattre irrégulière, qu'ils ne pourraient pas tenir longtemps, ordonna la retraite. Les gens d'armes, habitués aux manœuvres et aux commandements militaires, obéirent aussitôt avec ordre et précision ; mais les bourgeois, ignorants en ces sortes d'exercices, se trouvèrent engagés au milieu des Français, sans chef pour les commander, et par conséquent sans unité pour attaquer ou pour se défendre. Il en résulta que beaucoup furent tués, et qu'un grand nombre fut pris, tandis que les soudoyers, battant en retraite en bon ordre, rentrèrent dans la ville sans avoir perdu davantage que quelques hommes, au lieu que les bourgeois avaient bien eu cent tués, deux cents blessés et autant de prisonniers.

Il résulta de cette aventure qu'un grand mécontentement s'éleva de la part des bourgeois contre les gens d'armes, qu'ils



prétendaient les avoir abandonnés en cette occasion. Si bien que, tant pour sauver leurs biens qu'ils voyaient détruire au dehors que pour racheter leurs pères, enfants ou amis qui étaient prisonniers, ils ouvrirent des conférences secrètes avec le duc Jean, promettant, si on leur garantissait la vie et les biens saufs, et si l'on s'engageait à leur rendre leurs parents et amis, qu'ils ouvriraient une des portes de la ville, afin que les seigneurs français pussent entrer dans la cité et aller prendre le comte de Montfort dans le château. Ces offres étaient trop avantageuses au duc de Normandie pour qu'il les refusât. Les accords furent faits ; et, au jour dit, les Français, trouvant la porte ouverte, allèrent droit au palais, et, avant que le comte de Montfort pût songer à se défendre, le prirent et l'emmenèrent au camp, sans que, ainsi qu'il avait été promis, il en résultât aucun dommage pour la ville. Charles de Blois mit aussitôt bonne garnison à Nantes, et s'en revint avec son prisonnier vers Philippe de Valois, lequel fut bien joyeux de tenir entre ses mains le brandon de cette fatale guerre, et, ayant fait mettre le comte de Montfort en la tour du Louvre, il l'y retint prisonnier comme coupable de forfaiture et de trahison.

Tandis que ces événements se passaient à Nantes et à Paris, vers la fin de décembre de l'an 1341, Édouard, qui savait que les hostilités étaient commencées entre la Bretagne et la France, se préparait à envoyer, ainsi qu'il l'avait promis, des troupes à son vassal, lorsque Jean de Neufville, arrivant un matin de Newcastle, où, comme nous l'avons dit, il était gouverneur, vint apprendre au roi qu'il avait en ce moment trop à s'occuper de ses propres affaires pour songer aucunement à démêler celles des autres.

Nous avons dit comment le roi David avait fait son mandement et comment chacun s'était empressé d'y répondre, soit par amour pour lui, soit par haine pour Édouard : il en résulta que son armée étant promptement montée à soixante-cinq mille hommes, parmi lesquels on comptait trois mille armures de fer, le roi

entra en Angleterre, laissant à sa gauche le château de Roxbourg, qui tenait pour les Anglais, et la ville de Berwick, où était renfermé Édouard Balliol, son compétiteur au trône d'Écosse, et vint camper devant la forteresse de Newcastle, sur la Tyne. Cette expédition ne commença point sous d'heureux présages ; car la nuit même où le roi David était arrivé, une troupe d'assiégés sortit par une poterne, pénétra jusqu'au milieu du camp écossais, et, surprenant le comte de Murray dans son lit, le ramena prisonnier dans la ville. C'était un brave chevalier, qui avait hérité de son père, régent sous la minorité de David, un amour puissant et fidèle pour son pays et pour son roi. Le lendemain, David ordonna l'assaut ; mais, après deux heures de combat aux barrières de la ville, il fut forcé de se retirer avec grande perte de ses gens, et se dirigea vers Durham.

À peine Jean de Neufville, qui commandait le château de Newcastle, eut-il vu les ennemis s'éloigner, qu'il s'élança sur le meilleur de ses chevaux, et, par des routes détournées, connues des seuls habitants du pays, il se rendit en cinq jours à Chertsey, où se trouvait alors le roi d'Angleterre. C'était le premier messenger qui apportait à Édouard la nouvelle de cette invasion. Celui-ci, à son tour, s'empressa de faire son mandement : il renfermait un appel à tous les Anglais au-dessus de l'âge de quinze ans et qui n'en avaient point encore atteint soixante. Mais pressé de juger par lui-même des forces et des projets de l'armée ennemie, il donna rendez-vous à ses chevaliers, écuyers et hommes d'armes vers les marches du Northumberland, et partit par mer pour Berwick. À peine y était-il arrivé, qu'il apprit que Durham avait été pris d'assaut, et que tout dans la ville avait été mis à mort sans rançon ni merci, jusqu'aux moines, aux femmes et aux enfants, qui, sans respect pour la sainteté du lieu, avaient été brûlés dans l'église où ils avaient cherché un asile.

L'arrivée du roi à Berwick, tout isolé qu'il était encore, suffit pour déterminer David Bruce à la retraite ; il se retira donc vers les frontières écossaises, atteignit la Tweed ; et comme la nuit

s'avançait, il assit son camp à quelque distance du château de Wark, dans lequel la belle Alix de Granfton attendait le retour de son mari, prisonnier de guerre au Châtelet de Paris. Cette forteresse, car elle méritait ce nom sous tous les rapports, était défendue par notre ancienne connaissance Guillaume de Montaigu et par une centaine de braves hommes d'armes. Le jeune bachelier, qui, pendant les quatre ans qui s'étaient écoulés, était devenu homme et était resté de race, ne put sentir l'ennemi si près de lui sans être atteint du mal de guerre. Il prit avec lui quarante bons compagnons bien montés et bien armés, et, tombant sur les derrières de l'armée écossaise engagée dans un défilé, il lui tua deux cents hommes, et lui enleva cent vingt chevaux chargés de bijoux, d'argent et d'habits ; les cris des blessés, le bruit des armes retentirent tout le long de cette armée, qui frissonna comme si elle n'eût formé qu'un seul corps, et parvinrent jusqu'à Guillaume de Douglas, qui conduisait l'avant-garde ; le serpent auquel on marchait sur la queue se retourna, prêt à dévorer la petite troupe ; mais déjà elle battait en retraite avec ses prisonniers et son butin.

Guillaume de Douglas se mit à la poursuite de Guillaume de Montaigu, et il donnait de sa lance contre les barrières du château au moment où elles se fermaient derrière les maraudeurs. Douglas engagea aussitôt le combat avec ceux des remparts. Les chevaliers de Suède et de Norvège, les princes des Orcades et des Hébrides, voyant l'escalade entreprise, accoururent au secours des assiégeants ; enfin David Bruce lui-même, avec le reste de l'armée, vint se mêler au combat ; il fut long et sanglant. Le château était vigoureusement attaqué, mais aussi fortement défendu ; les deux Guillaume faisaient merveille. Enfin le roi, voyant que sans machine de guerre on n'avancait à rien, et que les plus braves de ses soldats étaient déjà gisant au pied des remparts, ordonna de cesser cet assaut improvisé. Mais les combattants étaient si acharnés à l'action, et en particulier Douglas, que Guillaume de Montaigu avait reconnu au cœur sanglant qu'il portait

sur ses armes, et qu'il défiait et raillait du haut de la muraille, que David fut obligé de leur promettre qu'il ne s'éloignerait pas du château avant d'avoir vengé ses gens et repris le butin qu'on lui avait enlevé ; ce que tous regardaient comme un affront dont chacun avait reçu sa part.

Aussitôt les assaillants se retirèrent à une double portée de trait du château, emportant avec eux les blessés et les morts de condition. Quant aux autres, ils les laissèrent au pied des remparts. Une partie de l'armée commença aussitôt à tirer ses lignes, à établir ses logis et à mettre en état les engins et instruments de guerre qui devaient servir à l'assaut du lendemain, tandis que l'autre s'occupait de soins non moins importants, faisait cuire dans leurs peaux des bœufs et des moutons entiers, et, tirant des harnais la pierre plate que chaque cavalier portait avec lui, la faisait rougir au feu, et étendait sur elle une poignée de farine délayée, qui prenait aussitôt, saisie qu'elle était par la chaleur, la consistance d'une espèce de galette. Cette manière de vivre en campagne dispensait les Écossais de traîner à leur suite tout cet attirail de fours et de chaudières qui attarde la marche d'une troupe de guerre. Aussi faisaient-ils, dans leurs invasions ou dans leurs retraites, des marches forcées de dix-huit à vingt lieues qui déroutaient complètement leurs adversaires.

Telle était donc la scène qui se passait à mille pas à peu près du château de Wark, scène de vie et d'animation qui donnait, si l'on peut s'exprimer ainsi, la main à une scène de carnage et de mort ; car tout l'intervalle qui s'étendait entre le pied des remparts et les premières lignes du camp était l'emplacement même du champ de bataille où, comme nous l'avons dit, on avait laissé ceux des blessés qui, par leur peu d'importance, n'étaient point regardés comme une perte notable. Aussi, de temps en temps, de cet espace sombre s'élevaient comme d'un gouffre, et passaient avec le vent, des cris, des plaintes ou des son inarticulés qui paraissaient n'appartenir à aucune langue humaine, et qui faisaient frissonner sur le rempart les plus braves sentinelles. Alors

une flèche enflammée traversait l'air comme une étoile qui file, allait s'enfoncer toute brûlante dans la terre, et pendant un instant éclairait une partie du champ de bataille. Le but des assiégés, en répétant de quart d'heure en quart d'heure cette manœuvre, était d'empêcher ceux du camp de venir porter secours aux blessés, et les blessés de rejoindre ceux du camp ; car, si à la lueur de ces torches guerrières on voyait se dresser un homme sur la plaine funèbre, il devenait aussitôt un point de mire pour ces archers anglais si sûrs de leur coup, qu'ils portaient chacun, disaient-ils, douze Écossais morts dans la trousse qui pendait à leur côté ; alors le malheureux qui avait rassemblé ses dernières forces pour se traîner du côté de la vie retombait frappé d'une nouvelle blessure, et pour celui-là la mort n'avait qu'une demi-besogne à faire. Parfois aussi cette lumière tremblante donnait, par ses vacillations, l'apparence de la vie à des corps immobiles, et une flèche inutile allait s'enfoncer et se perdre dans un cadavre.

Certes, comme nous l'avons dit, c'était bien là un spectacle à attirer l'attention d'un soldat ; et cependant, au-dessus de la porte d'entrée du château de Wark, un jeune homme veillait, armé de toutes pièces et son casque posé à ses pieds, sans paraître recevoir aucune impression de ce qui se passait devant lui ; il était même si absorbé dans ses pensées, qu'il ne s'aperçut pas qu'une femme, qu'à la légèreté de ses pas on eût prise, il est vrai, pour une ombre, avait atteint la plate-forme par un escalier intérieur, et approchait de lui. Cependant, arrivée à la distance de quelques pas, elle s'arrêta comme si elle hésitait, et, s'appuyant sur un créneau, elle demeura immobile. Il y avait déjà quelques minutes qu'elle était dans cette position, lorsque le cri de garde se fit entendre vers l'autre aile du château, et, se rapprochant de sentinelle en sentinelle, gagna le jeune homme qui, se tournant pour le pousser à son tour du côté opposé où il l'avait reçu, distingua à une longueur de lance de lui cette femme blanche, immobile et muette comme une statue. Alors le cri commencé s'éteignit inachevé dans sa bouche ; il fit un mouvement pour s'avancer

vers l'objet qu'il s'attendait si peu à voir apparaître à ses côtés ; mais il s'arrêta aussitôt, enchaîné à sa place par un sentiment qu'un observateur superficiel aurait pu prendre pour du respect. En ce moment, la sentinelle, voyant que son cri n'avait point eu d'écho, le proféra une seconde fois avec plus de force. Le jeune homme parut alors faire un effort sur lui-même, et, d'une voix dans laquelle on pouvait reconnaître une altération sensible, il répéta le cri nocturne et vigilant, qui s'éloigna en s'affaiblissant toujours, et alla se perdre à l'endroit même où il avait commencé à se faire entendre.

— Bien, mon châtelain, dit alors d'une voix douce, et en se rapprochant du jeune bachelier, la blanche apparition, je vois que vous faites bonne garde, et que nous sommes en sûreté. Nous commençons à en douter cependant, en voyant qu'on pouvait arriver si près de vous sans être aperçu.

— Oui, c'est impardonnable à moi, Madame, répondit le jeune homme, non point de ne vous avoir pas entendue, car ces nuages qui viennent d'Écosse glissent moins légèrement au ciel que vous ne le faites sur la terre, mais de ne vous avoir pas devinée : je ne me croyais pas le cœur aussi sourd !

— Et pourquoi, continua la dame en souriant, mon beau neveu n'a-t-il point paru au souper dont je viens de faire les honneurs à nos braves chevaliers ? Il me semble qu'il a fait aujourd'hui un assez rude exercice pour avoir gagné de l'appétit.

— Parce que je n'ai voulu m'en remettre à personne du soin de veiller sur le dépôt qui m'a été confié, Madame. Aurais-je un instant de tranquillité si je n'étais pas ici ?

— Je crois plutôt, Guillaume, continua la comtesse en souriant, que vous faites pénitence pour expier l'étourderie qui nous a attiré cette armée sur le bras. Si c'est là le véritable motif qui vous éloigne de nous, je trouve la punition que vous vous imposez trop méritée pour rien retrancher de sa rigueur. Cependant, comme on a besoin de votre prudente expérience au conseil, mettez quelqu'un à votre place ; vous reviendrez la prendre

lorsque vous aurez donné votre avis.

— Et sur quoi délibère-t-on ? s'écria Guillaume ; j'espère qu'il n'est point question de se rendre, et qu'on n'oubliera pas que je suis le châtelain de céans, et par conséquent le maître en fait de guerre de cette forteresse tant que durera l'absence de mon oncle de Salisbury.

— Bon Dieu ! qui vous parle de capitulation, Monsieur le gouverneur ? Soyez tranquille ; personne ici ne songe à pareille chose, et la bravoure que j'ai déployée aujourd'hui pendant l'assaut aurait dû, ce me semble, me mettre pour mon compte à l'abri d'un tel soupçon.

— Oh ! oui, c'est vrai, dit Guillaume en joignant les mains, ainsi qu'il eût fait devant une image sainte, vous êtes brave, noble et belle comme les Valkyries, ces filles d'Odin qui, dans les chants des bardes saxons, visitent les champs de bataille pour recueillir les âmes des guerriers mourants.

— Oui, mais je n'ai pas comme elles une cavale blanche qui souffle la terreur par les nasaux, et une lance d'or qui renverse tout ce qu'elle touche ; ce qui fait que, si calme que je sois ou que je paraisse pour les autres, pour vous, Guillaume, je cesserai de feindre, et j'ôterai ce masque d'espérance, afin que vous puissiez voir toute mon inquiétude. Calculez, si vous pouvez, de combien de milliers d'hommes se compose cette multitude qui nous entoure, voyez de quels préparatifs terribles elle s'occupe ; puis passez d'elle à nous ; comptez nos défenseurs, et examinez nos moyens de défense !... Guillaume, il serait imprudent de nous reposer sur nos seules forces.

— Avec l'aide de Dieu, il faudra cependant bien qu'elles nous suffisent, madame, répondit Guillaume avec fierté, et je crois que deux ou trois assauts comme celui d'aujourd'hui feraient perdre à nos ennemis, si nombreux qu'ils soient, non seulement l'espérance de nous prendre, mais encore l'envie d'essayer. Tenez, tout à l'heure, vous me mettiez au défi de compter les vivants, essayez de compter les morts.

En effet, une flèche enflammée venait de partir des murailles, et était allée s'enfoncer au milieu du champ de bataille, jonché de cadavres, qui s'étendait, comme nous l'avons dit, du pied des remparts aux lignes du camp. Alix suivit des yeux le météore guerrier, qui, continuant de brûler en touchant la terre, éclaira un cercle assez étendu. Vers l'extrémité de ce cercle et du côté du camp, on put alors apercevoir, grâce à cette lueur, un homme qui allait de cadavre en cadavre, comme s'il cherchait à reconnaître quelqu'un ; enfin, il s'agenouilla près d'un d'eux, et lui souleva la tête. Au même instant, un sifflement traversa l'air, un cri se fit entendre ; l'homme se dressa sur ses pieds comme s'il voulait fuir ; mais aussitôt, il retomba près de celui qu'il était venu chercher ; presque aussitôt, la flèche enflammée s'éteignit, tout rentra dans l'obscurité ; quelques plaintes s'élevèrent dans les ténèbres, puis s'éteignirent à leur tour comme s'était éteinte la lumière ; et tout rentra dans le silence.

Guillaume sentit en ce moment peser à son bras la comtesse faiblissante, et se retourna de son côté tout frissonnant lui-même ; car, à travers les lames de fer de son armure, cette main l'avait brûlé ; Alix pliait sous ses genoux et semblait près de tomber ; Guillaume la soutint.

— Oh ! dit Alix en passant la main sur son front, quelle terrible chose qu'un champ de bataille ! Le jour, ce n'est rien. Vous savez comme j'ai été brave et courageuse ? eh bien ! tous ces hommes que j'ai vus tomber au milieu du bruit et du carnage, tous ces cris de mort que j'ai entendus m'ont moins douloureusement atteinte que la chute de ce malheureux qui cherchait le cadavre d'un père, d'un fils ou d'un ami pour lui rendre les saints devoirs de la sépulture, et que la plainte qu'il a poussée en mourant. Oh ! écoutez, écoutez ; n'entendez-vous pas encore des gémissements ?

— Il n'est que trop vrai, madame, répondit Guillaume ; beaucoup des hommes qui sont couchés sur le lit sanglant que vous avez entrevu ne sont point encore expirés, et ils achèvent de



mourir. Ce sont des soldats ; ils devaient finir ainsi.

— Oh ! pour un homme de guerre, mourir au milieu de la bataille et du bruit, à la vue des frères d'armes et des chefs, au bruit des instruments qui sonnent la victoire, ce n'est rien ; mais mourir lentement et douloureusement, loin de tout ce qu'on a aimé et de ce qui vous aime, dans une nuit si obscure qu'il semble que l'œil de Dieu même ne saurait percer jusqu'à nous, mourir en mordant et en déchirant une terre étrangère détrempée avec son sang... Oh ! c'est la mort d'un parricide, d'un hérétique ou d'un damné !... Et quand je pense qu'il y a au monde quelque chose de pis encore que cette mort !... Oh ! Guillaume ! il est bien permis de perdre courage, de frémir et de trembler.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Guillaume avec crainte.

— N'avez-vous pas ouï raconter les atrocités commises à Durham ? n'avez-vous pas entendu dire que tout avait été dévoré sans pitié par ces loups écossais sortis de leurs forêts et descendus de leurs montagnes, tout, hommes, vieillards, enfants, tout, jusqu'aux femmes, et que le peu qu'ils avaient épargné de ces dernières avait plus à maudire Dieu que si elles étaient mortes ?

— Oh ! vous ne craignez point pareille chose, j'espère ! Oh ! nous nous ferons tuer tous jusqu'au dernier, et l'on n'arrivera jusqu'à vous qu'en passant sur mon corps.

— Oui, je sais cela, Guillaume, répondit tranquillement Alix ; mais après ?... Le château n'en sera pas moins pris ; au dernier moment, le courage peut me manquer pour me tuer, car je suis femme, et par conséquent j'ai le cœur et le bras faibles devant la mort !

— Eh bien ! s'écria Guillaume, c'est moi qui... Oh ! misérable que je suis, qu'est-ce que j'ai pensé ? qu'est-ce que j'allais dire ?

— Merci, Guillaume, dit Alix en tendant la main au jeune bachelier, ma pensée a éveillé la vôtre ; c'est bien ; mon mari m'a remis sous votre garde avec plus d'inquiétude encore, j'en

réponds, pour mon honneur que pour ma vie : si vous ne pouvez me rendre à lui vivante et pure comme vous m'avez reçue de lui, vous me rendrez du moins morte et pure, et il dira que vous avez, sinon fidèlement, du moins vaillamment accompli votre tâche, et, vivant ou mort, il en sera reconnaissant à vous ou à votre mémoire ; mais ceci est une dernière extrémité, Guillaume, et peut-être y a-t-il un moyen.

— Lequel ! s'écria le jeune homme sans lui donner le temps d'achever.

— On dit que le roi est à Berwick, où il rassemble une armée ; Berwick n'est qu'à une journée de chemin d'ici.

— Vous demanderez secours à Édouard, madame ? dit Guillaume en pâlisant.

— Et il me l'accordera, j'en suis certaine, répondit la comtesse.

— Oh ! sang-Dieu ! je n'en doute pas, s'écria Guillaume. Et vous le recevrez dans ce château, madame ?...

— N'est-ce point mon souverain et mon maître ? n'est-ce pas le seigneur auquel mon mari a juré foi et hommage ? et s'il m'accorde ma prière, s'il vient à mon secours et que je lui doive la vie, et plus que la vie peut-être, n'aura-t-il pas un droit de plus à ma reconnaissance ?

— Oui, oui, et à votre amour, murmura Guillaume en se frappant le front de ses gantelets de fer...

— Messire ! dit la comtesse avec froideur et dignité.

— Oh ! pardon, pardon ! s'écria le jeune bachelier ; vous ignorez cela, vous, madame ; car la vertu porte un voile. Mais si vous aviez suivi comme moi ses regards quand ils se fixaient sur vous, si vous aviez étudié le son de sa voix quand il parlait de vous ; si vous l'aviez vu rougir et pâlir quand il s'approchait de vous ; si vous vous étiez réveillée cette nuit où je veillais près de vous ; oh ! vous ne douteriez pas que cet homme vous aime. Et cet homme, c'est un roi...

— Que m'importe, dit Alix, que l'amour insensé que j'ai le

malheur d'inspirer vienne de plus haut que moi ou de plus bas que moi ? J'aime assez mon noble époux pour être sûre qu'aucune séduction ne me fera manquer à la fidélité que je lui ai jurée ; et si bonne opinion que j'aie de ma beauté, je ne crois pas qu'elle fasse naître jamais une passion assez forte pour que celui qui en sera atteint ait recours à la violence. Ainsi donc, Guillaume, si vous n'avez que cette objection à faire au moyen que je vous propose, ce ne sera point un motif pour moi de l'abandonner, et je vous prierai de chercher si, parmi les habitants de ce château, il en est un assez brave et assez dévoué pour traverser le camp écossais et porter ma requête au roi d'Angleterre.

— Je sais quelqu'un qui mourra sur un signe de vous, madame, et qui sera trop heureux de mourir, répondit tristement Guillaume ; veuillez donc redescendre près des chevaliers qui vous attendent dans la salle du conseil. Écrivez vos lettres, dans un quart d'heure le messager sera prêt.

La comtesse serra la main de Guillaume, en signe de remerciement, et s'éloigna légère comme elle était venue. Guillaume la suivit des yeux jusqu'au moment où elle sembla glisser aux marches de l'escalier. Alors, se retournant, il appela un écuyer sur la fidélité et la vigilance duquel il savait pouvoir compter, le mit à sa place, et, posant son casque sur sa tête, il s'éloigna en poussant un soupir.

La comtesse redescendit dans la salle où l'attendaient les chevaliers, et rédigea avec leur conseil les lettres qu'elle adressait au roi. Elle venait de les sceller lorsque Guillaume de Montaigu entra. Le peu de temps qui s'était écoulé lui avait suffi pour changer de costume, et, au lieu de sa lourde armure de bataille, il portait un justaucorps bleu et noir taillé comme ceux des archers, un pantalon collant rayé de ces deux couleurs, de légers brodequins et une toque de velours. Quant à ses armes, c'étaient une courte épée semblable à un couteau de chasse, un arc d'if et une trousse garnie de flèches. Il s'approcha de la comtesse, et s'inclinant devant elle :

— Les lettres sont-elles prêtes, madame ? lui dit-il.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écrièrent les chevaliers, vous chargez-vous vous-même de ce message ?

— Messeigneurs, répondit Guillaume, j'ai si grande confiance en votre courage et en votre loyauté, que je vous laisse la défense du château. Quant à moi, il m'est venu le désir, pour l'amour de madame et de vous, de risquer mon corps dans cette aventure ; car j'ai pressentiment qu'elle finira à mon honneur et au vôtre, et que j'aurai amené céans le roi Édouard avant que vous n'ayez capitulé.

Les chevaliers applaudirent à cette résolution ; la comtesse tendit les dépêches à Guillaume, qui mit un genou en terre pour les recevoir.

— Je prierai pour vous, dit Alix.

— Dieu me fasse la grâce de mourir pendant votre prière, répondit Guillaume ; je serai bien sûr de monter au ciel.

En ce moment, l'heure sonna à l'horloge du château, et l'on entendit le cri des soldats de garde, qui répétaient tout le long des remparts : « Sentinelles, veillez ! »

— Minuit ! s'écria Guillaume, qui avait écouté chaque son de l'horloge ; il n'y a pas une minute à perdre.

Et il s'élança hors de l'appartement.

## XVI

Guillaume se fit ouvrir une poterne du château, et, sans prendre avec lui ni écuyer ni varlet, il s'aventura sur le champ de bataille, qu'il traversa sans accident. La nuit était sombre et pluvieuse, et par conséquent favorable à son entreprise ; aussi parvint-il jusqu'aux retranchements sans être aperçu, et, comme l'eau qui tombait à torrents retenait les Écossais dans leurs logis, il franchit les palissades, et se trouva dans le camp ; ignorant s'il en pourrait sortir aussi facilement qu'il y était entré, il s'orienta avant de pénétrer plus avant, et se dirigea vers sa gauche, où il devait trouver les bords de la Tweed, pensant avec raison que, s'il était découvert, ce fleuve, tout torrentueux et grossi qu'il était, lui offrait un moyen dangereux, mais cependant possible, de salut. Au bout de cent pas à peu près, il rencontra la rivière ; il suivit avec précaution la rive sur laquelle il se trouvait.

Il marchait depuis dix minutes environ, lorsqu'il crut entendre quelque bruit ; il s'arrêta aussitôt, écoutant avec l'attention d'un homme dont la vie repose sur la finesse de ses sens. En effet, une troupe de soldats à cheval s'approchait de son côté, suivant comme lui les bords de la Tweed. Se jeter à droite, dans le camp, était perdre la chance de salut qu'il s'était ménagée ; il préféra donc se glisser dans les hautes herbes qui poussaient sur le rivage, et, s'attachant aux racines des arbres, il se trouva caché dans l'intervalle creusé entre la rive et l'eau qui bouillonnait au-dessous de lui ; là, le bruit du torrent couvrit un instant le bruit des hommes ; et d'abord il crut s'être trompé ; mais bientôt le hennissement d'un cheval lui prouva le contraire. Quelques secondes après, il commença d'entendre le son des voix, et presque aussitôt il put saisir quelques mots de la conversation. Guillaume s'assura d'abord que son épée pouvait facilement sortir du fourreau ; ensuite, il jeta les yeux sur l'eau, et vit qu'il n'avait qu'à lâcher les branches auxquelles il se cramponnait

pour tomber dans le fleuve. Certain qu'il pouvait combattre et fuir selon l'urgence, il prêta de nouveau son attention tout entière au bruit qui s'approchait de plus en plus.

— Et vous croyez, capitaine, disait l'un des arrivants, qu'au ton de supériorité de sa voix on pouvait reconnaître pour le chef de la troupe, que, grâce à cette infernale nuit, pendant laquelle les ouvriers ne peuvent pas travailler, nos machines de guerre ne seront prêtes que demain après nones ?

— C'est au moins, Monseigneur, ce que le chef des travaux m'a affirmé, répondit, avec le ton du respect, la personne interrogée.

— Cela va encore retarder l'assaut, dit avec le ton de l'impatience le premier interlocuteur. Grégor !...

— Monseigneur, répondit une voix nouvelle.

— Tu prendras demain matin ma bannière, tu te feras précéder d'un trompette, tu cloueras mon gant contre une des portes du château, et tu défieras Guillaume de Montaigu de sortir pour briser en l'honneur de Dieu et de sa dame une lance contre Guillaume de Douglas.

— Je ferai à votre volonté, Monseigneur, répondit l'écuyer.

En ce moment, la ronde de nuit commandée par Douglas était arrivée à l'endroit même où Guillaume se tenait caché, de sorte que Douglas, en étendant son épée, aurait pu toucher celui qu'il se préparait à provoquer le lendemain, et qu'il était bien loin de croire si près de lui. Cette fois encore, l'animal montra la supériorité de ses sens sur ceux de l'homme ; car, en passant devant Guillaume, le cheval de Douglas s'arrêta, tendit le cou, et dirigea ses naseaux vers le jeune et aventureux bachelier, qui put sentir sur son visage la fumée tiède et humide qui en sortait.

— Qu'y a-t-il, Fingal ? dit Douglas, s'assurant sur ses arçons.

— Qui vive ? cria Grégor, frappant les broussailles de son épée.

— Quelque loutre qui guette le poisson, quelque renard qui cherche fortune aux dépens de notre cuisine, dit le capitaine en

riant.

— Voulez-vous que je mette pied à terre, Monseigneur ? dit Grégor.

— Non, répondit Douglas ; ce n'est pas la peine, et Rasling a raison. Allons, Fingal, continua-t-il en donnant de l'éperon ; allons, nous n'avons pas de temps à perdre. Et tu ajouteras, continua-t-il en se tournant vers Grégor, que je lui offre tous les avantages du terrain et du soleil.

— Quant à ce dernier article, Monseigneur, dit le capitaine, je crois que vous pouvez vous engager sans conséquence.

— Enfin, pourvu qu'il accepte, reprit négligemment Douglas, dont la voix commençait à se perdre dans l'éloignement, tu le laisseras maître de toutes les conditions.

Guillaume n'en entendit pas davantage, soit que la conversation eût cessé, soit que la distance fût trop grande ; il renfonça dans le fourreau son épée, qu'il avait tirée à demi, s'élança sur le bord de la rivière, et continua sa route sans rencontrer d'autre obstacle que le fossé d'enceinte fait à la hâte par les soldats. Fort et léger comme un montagnard, il le franchit d'un saut, et se trouva hors du camp.

Guillaume marchait depuis deux heures environ, lorsque les premiers rayons du jour éclairèrent le sommet des montagnes, au pied desquelles il suivait un étroit sentier. Peu à peu la lumière sembla se refléter sur le plan incliné des collines ; en même temps, un épais brouillard, que la nuit avait amoncelé au fond de la vallée, commença de se mettre en mouvement, pareil aux vagues d'une mer qui monte ; pendant quelques instants, la vapeur demeura ainsi, flottante, entre Guillaume et l'horizon qu'elle lui dérobait, comme si elle eût eu peine à quitter la terre ; enfin, elle s'éleva pareille à un rideau de théâtre, laissant apparaître au travers de sa gaze humide un paysage éclairé de cette demi-teinte crépusculaire qui n'est déjà plus la nuit et qui cependant n'est pas encore le jour. Alors, au milieu de cette limpide et poétique atmosphère, un chant écossais commença de se faire

entendre. Guillaume reconnut tout d'abord les modulations aiguës d'un pibrocq montagnard, et, s'arrêtant aussitôt, il prêta l'oreille. En ce moment, à cinq cents pas de lui environ, au sommet d'un petit monticule formé par les accidents du chemin, il vit paraître deux soldats écossais qui conduisaient au camp un attelage de bœufs, qu'ils venaient de voler, sans doute, dans une ferme voisine ; l'un des deux soldats était monté sur un de ces petits chevaux que l'on désignait sous le nom de haquenée, et piquait les bœufs de la pointe de sa lance pour les faire avancer.

Guillaume, en les apercevant, banda l'arc qu'il portait détendu à la main gauche, tira une flèche de sa trousse, et, se plaçant au milieu de la route, il attendit qu'ils fussent à portée du trait et de la voix. Les Écossais, de leur côté, firent leurs préparatifs de défense. Ces préparatifs étaient d'autant plus urgents des deux côtés, que la nature du terrain n'offrait d'autre passage que le sentier sur lequel se trouvaient les voyageurs, resserrés qu'ils étaient d'un côté par le talus rapide de la montagne, et de l'autre par la rivière.

Cependant les Écossais, voyant Guillaume immobile, continuèrent d'avancer ; celui-ci les laissa faire ; puis, lorsqu'il les vit à la distance de cent cinquante pas environ, il étendit la main vers eux.

— Holà ! messieurs des jambes rouges, leur cria-t-il dans l'idiome gallique que, grâce à son voisinage des frontières, il parlait comme un montagnard, pas un pas de plus avant que nous nous soyons expliqués.

— Que voulez-vous ? répondirent les Écossais, qui, entendant parler leur langue, ne savaient plus s'ils devaient considérer Guillaume comme un ami ou comme un ennemi.

— Je veux d'abord que tu me donnes le cheval sur lequel tu es monté, ami bouvier, reprit Guillaume, s'adressant à celui qui piquait les bœufs, attendu que j'ai encore une longue course à faire, tandis que tu n'as plus, toi, que deux lieues pour rejoindre le camp.



— Et si je n'étais pas disposé à te le donner, que ferais-tu ?  
répondit l'Écossais.

— Sur mon âme, dit Guillaume, je te le prendrais de force.

L'Écossais se mit à rire, et poussa, sans répondre, les bœufs avec la pointe de sa lance. Guillaume, de son côté, pensant qu'il était inutile de continuer la conversation, ajusta la flèche sur son arc ; l'Écossais vit le mouvement hostile du jeune bachelier, et, prévoyant ses conséquences, il se jeta promptement à bas de son cheval, saisit le bœuf par la queue, et, se faisant, ainsi que l'avait déjà pratiqué son camarade, un rempart du corps de l'animal, il continua d'avancer.

— Ah ! ah ! dit Guillaume, souriant de la tactique, il paraît que mon cheval me coûtera deux flèches de plus que je ne comptais le payer ; n'importe, je l'achèterais plus cher encore dans le besoin que j'en ai.

À ces mots, il souleva lentement le bras gauche ; puis, avec les deux doigts de la main droite, il retira la corde à lui comme s'il eût voulu faire toucher les deux bouts de l'arc ; un instant il parut immobile comme un archer de pierre ; tout à coup la flèche partit en sifflant, et alla s'enfoncer de plus de la moitié de sa longueur au défaut de l'épaule de l'un des bœufs qui servaient de boucliers vivants aux deux Écossais.

L'animal, blessé à mort, s'arrêta d'abord, tremblant sur ses quatre pieds ; puis aussitôt, poussant un mugissement terrible, il s'élança en avant avec une vitesse à laquelle celle du cheval le plus rapide ne pourrait être comparée ; mais au bout de trente pas à peu près, ses jambes de devant faiblirent, et il tomba sur ses genoux, continuant cependant d'avancer à l'aide de ses pieds de derrière, labourant la terre avec sa corne, et achevant lui-même de s'enfoncer la flèche dans la poitrine jusqu'à l'empennure ; mais c'était le dernier effort de son agonie ; ses jambes de derrière plièrent à leur tour, il tomba, essaya de se relever, retomba une seconde fois encore, tendit le cou, et, poussant un mugissement plaintif, il expira aussitôt.

Si court qu'avait été ce moment, Guillaume avait déjà tiré de sa trousse et ajusté sur son arc une seconde flèche. La précaution n'était pas inutile ; car l'Écossais, se voyant découvert, s'était élancé sur son cheval et piquait droit au jeune bachelier ; celui-ci leva l'arc mortel une seconde fois ; mais son adversaire se coucha tellement sur le cou de sa monture, qu'il eût été impossible au plus habile archer de toucher l'homme sans risquer de tuer l'animal. Guillaume était près de laisser tomber son arc et de saisir son épée, lorsqu'en arrivant au corps du bœuf mort, le cheval effrayé fit un écart et présenta le flanc de son cavalier ; ce ne fut qu'un instant ; mais cet instant suffit à l'œil rapide et sûr du jeune homme ; le trait partit, et l'Écossais tomba, la poitrine traversée par la flèche de son adversaire. Le cheval, effrayé, continua sa route en ruant et hennissant ; mais lorsqu'il ne fut plus qu'à dix pas de Guillaume, celui-ci fit entendre le sifflement particulier avec lequel le cavalier écossais a l'habitude d'appeler son cheval à demi-sauvage et errant dans la montagne ; l'animal, à ce langage connu, s'arrêta et dressa les oreilles. Guillaume fit entendre le même bruit une seconde fois en s'approchant de lui ; alors, loin de tenter de fuir davantage, il s'arrêta et présenta de lui-même le dos à son nouveau maître, qui s'y élança rapidement et le dirigea sur le second Écossais, qui, blessé à son tour, tomba à genoux, et demanda merci.

— Volontiers, dit Guillaume, car si j'avais besoin d'un cheval, j'avais aussi besoin d'un messager. Jure-moi donc que tu accompliras fidèlement la commission que je vais te donner, et je t'accorde la vie sauve.

Le soldat fit le serment exigé.

— C'est bien, dit Guillaume : tu iras d'abord trouver David d'Écosse, et tu lui diras que Guillaume de Montaigu, châtelain de Wark, a traversé son camp cette nuit, que tu l'as rencontré allant quérir le roi Édouard, qui est à Berwick, et que c'est lui qui a tué ton camarade et qui t'a blessé ; puis tu te rendras près de Douglas, tu lui diras que Guillaume a entendu son défi, l'a accepté,

et, présumant qu'il n'attendra pas son retour, se charge d'aller lui-même lui indiquer les armes, le lieu et les conditions du combat. Enfin, tu tueras ici le bœuf qui te reste, afin que ni toi ni personne de l'armée ne profite de sa chair. Maintenant, relève-toi et fais comme je t'ai dit ; tu es libre.

À ces mots, Guillaume de Montaigu mit son cheval au galop, et chemina si durement que, cinq heures après, il aperçut la ville de Berwick. Il y trouva Édouard qui avait déjà rassemblé une armée considérable.

À peine le roi eut-il su le danger où se trouvait la comtesse, qu'il donna l'ordre d'appareiller. Le soir même, toute l'armée se mit en marche ; elle se composait de six mille armures de fer, de dix mille archers et de soixante mille hommes de pied. Mais, à moitié chemin à peu près, le roi ne put supporter la lenteur avec laquelle on avançait, à cause de toute cette pédaille. En conséquence, il choisit mille armures parmi ses plus braves chevaliers, ordonna au même nombre d'archers de s'attacher à la crinière des chevaux, et, se plaçant avec Guillaume de Montaigu à la tête de cette petite troupe, il lui donna l'exemple en mettant son cheval au grand trot. Un peu avant le jour, Guillaume reconnut, aux cadavres des deux bœufs, la place où il avait livré la veille le combat aux Écossais. Une heure après, et comme les premiers rayons du soleil commençaient à paraître, ils arrivèrent sur une éminence d'où l'on apercevait le château et ses alentours ; mais, comme Guillaume l'avait prévu, les Écossais n'avaient point attendu Édouard, et, pendant la nuit, David Bruce avait levé le siège ; les logis étaient déserts.

À peine étaient-ils là depuis cinq minutes, qu'aux mouvements qui s'opérèrent sur les remparts, Guillaume de Montaigu vit qu'ils étaient reconnus : en conséquence, Édouard et lui mirent leurs chevaux au galop, et, accompagnés de vingt-cinq chevaliers seulement, ils traversèrent tout le camp ennemi. De grands cris de joie saluèrent bientôt leur approche. Enfin, au moment où ils mettaient pied à terre, la porte s'ouvrit, et la

comtesse de Salisbury, merveilleusement parée et plus belle que jamais, vint au devant du roi, et mit un genou en terre pour le remercier du secours qu'il lui apportait ; mais Édouard la releva aussitôt, et sans pouvoir lui parler, tant il avait le cœur plein de choses qu'il n'osait lui dire, il s'achemina doucement près d'elle, et tous deux rentrèrent au château se tenant par la main.

La comtesse de Salisbury conduisit elle-même le roi dans le riche appartement qu'elle lui avait fait préparer ; mais, malgré tous ces soins et toutes ces attentions, Édouard continua de garder le même silence ; seulement, il la regardait si continuellement et si ardemment, qu'Alix, honteuse, sentit le rouge lui monter au visage, et retira doucement sa main de la main du roi. Édouard poussa un soupir, et alla s'appuyer tout pensif dans l'embrasement d'une fenêtre. La comtesse, profitant aussitôt de sa liberté pour aller saluer les autres chevaliers et donner quelques ordres relatifs au déjeuner, sortit de la chambre, et laissa le roi seul.

Elle rencontra Guillaume, qui se faisait donner des détails sur le départ de l'armée. L'Écossais blessé avait sans doute fidèlement rempli son message, car, vers les dix heures du matin, ceux du château avaient vu s'opérer un grand mouvement dans le camp ; ils avaient aussitôt couru aux remparts, croyant que l'ennemi allait tenter un nouvel assaut ; mais bientôt ils avaient reconnu que ses préparatifs avaient un tout autre but ; alors ils avaient compris que les Écossais avaient eu nouvelle du secours qu'ils attendaient, et ils en avaient repris un nouveau courage. Effectivement, vers l'heure de vêpres, l'armée s'était mise en route, et, passant hors de la portée du trait, elle avait défilé devant le château, pour aller chercher un gué qui se trouvait au-dessus. Les assiégés avaient fait grand bruit avec leurs trompettes et leurs cymbales ; mais David Bruce n'avait pas fait semblant d'entendre cet appel de guerre, et, vers le soir, l'armée écossaise s'était trouvée hors de vue.

La comtesse s'approcha de Guillaume, et joignit ses félicita-

tions à celles des chevaliers ; car, tout imprudent et aventureux qu'il était, le jeune bachelier avait mené son entreprise à bout avec autant de courage que de bonheur. Elle l'invita à venir se délasser à table ; mais Guillaume refusa l'invitation de sa belle tante, alléguant la fatigue de la double route qu'il avait faite. Le prétexte était assez plausible pour qu'on y crût ou qu'on parût y croire. Alix n'insista donc pas davantage, et se rendit avec les convives dans la salle où le déjeuner était préparé.

Le roi n'y était point encore descendu ; Alix fit en conséquence corner l'eau, pour l'avertir qu'on n'attendait plus que son plaisir. Mais l'avertissement fut inutile ; Édouard ne parut pas, et la comtesse prit le parti d'aller le chercher.

Elle le retrouva au même endroit où elle l'avait laissé, toujours immobile, pensif et les yeux fixés sur la campagne, qu'il ne voyait pas ; alors elle s'approcha de lui. Édouard, l'entendant venir, poussa un soupir en étendant la main de son côté ; la comtesse mit un genou en terre, et prit la main royale pour la baiser ; mais Édouard la retira aussitôt, et, se retournant vers Alix, il la couvrit tout entière de son regard. Alix se sentit rougir de nouveau ; mais, plus embarrassée encore de silence que d'une conversation, elle se décida à le rompre.

— Cher Sire, dit-elle en souriant, qu'avez-vous donc à penser si fort ? sauve votre Grâce, ce n'est point à vous qu'une telle préoccupation doit appartenir, mais bien à vos ennemis, qui n'ont point osé vous attendre. Allons, Monseigneur, faites trêve à vos pensées de guerre, et venez que nous vous fassions fête et joie.

— Belle Alix, dit le roi, ne me pressez pas de prendre place à table ; car, sur mon âme, vous aurez un triste convive. Oui, je suis venu avec des pensées de guerre ; mais la vue de ce château m'en a fait naître d'autres bien opposées, et celles-là sont si profondes que je ne sais rien qui puisse me les ôter du cœur.

— Venez, Monseigneur, venez, dit Alix ; les remerciements de ceux que votre arrivée a sauvés feront diversion à des pensées qui ne sont nées, vous l'avouerez vous-même, que depuis quel-

ques instants. Dieu, vous le voyez, vous a fait le plus redouté des princes chrétiens. À votre approche, vos ennemis ont fui, et leur entrée dans votre royaume, loin de leur faire gloire, a tourné à leur confusion par la manière dont ils en sont sortis. Allons, Monseigneur, chassez tous ces graves soucis, et venez dans la salle où vos chevaliers vous attendent.

— Je me suis trompé, Madame, continua le roi toujours immobile et dévorant Alix du regard ; oui, je me suis étrangement trompé en vous disant que la vue de ce château avait fait naître dans mon cœur les pensées qui me préoccupaient : j'aurais dû dire qu'elle les avait réveillées ; car elles n'étaient qu'endormies, quoique je les crusse éteintes. Ce sont les mêmes qui m'absorbaient déjà, il y a quatre ans, lorsque Robert d'Artois entra dans la salle à manger du palais de Westminster, portant ce héron fatal sur lequel nous avons tous fait un vœu. Oh ! lorsque je prononçai celui de porter la guerre en France, j'étais loin de deviner celui que vous alliez faire, vous ! vous avez tenu plus fidèlement le vôtre que je n'ai rempli le mien ; car ce n'est point une guerre sérieuse que nous avons faite, tandis que vous, Madame, c'est un lien éternel et indissoluble que vous avez contracté !...

— Permettez-moi de vous rappeler, Sire, que ce mariage s'est fait par votre agrément et volonté ; et la preuve, c'est que vous avez ajouté à cette occasion le don de la comté de Salisbury au titre de comte que portait déjà mon mari.

— Oui, oui, dit Édouard en souriant, j'ai eu cette folie ; je ne savais pas alors tout ce qu'il m'enlevait, et j'agissais avec lui comme avec un ami et un sujet fidèle, au lieu de le punir comme un traître...

— Vous n'oubliez pas, interrompit doucement Alix, que ce traître est à cette heure prisonnier au Châtelet à Paris, et cela pour votre service, Monseigneur. Pardon si je me permets de vous le rappeler, Sire ; mais vous paraissez l'avoir oublié : je croyais cependant que l'absence du comte aurait laissé une place vide dans vos conseils et dans votre armée.

— Que venez-vous me parler de mes conseils et de mes armées, Alix ? que me fait mon royaume ? que me fait la guerre ? Je suis bien malheureux, si, malgré tout ce que je vous ai dit, vous croyez encore que ma préoccupation vient de ces choses. Non, Alix, tout cela pouvait être de quelque importance pour moi hier encore ; car hier je ne vous avais pas revue, mais aujourd'hui...

Alix fit un pas en arrière, le roi étendit la main vers elle, mais sans oser la toucher. Cependant ce geste l'arrêta.

— Aujourd'hui, continua Édouard, à quoi voulez-vous que je pense, si ce n'est à vous, que je revois plus belle que je ne vous ai quittée ?... à vous que j'ai aimée tristement et solitairement pendant quatre longues années, pendant lesquelles j'ai tout fait pour vous oublier ? Mais non, dans mon palais, sous ma tente, au milieu de la mêlée, mon esprit était à l'Angleterre, mon cœur à vous. Oh ! Alix, Alix ! lorsqu'on aime d'un amour pareil, il convient que l'on soit aimé, ou il faut en mourir.

— Oh ! Monseigneur ! s'écria Alix en pâlisant, Monseigneur, vous êtes mon roi, vous êtes mon hôte : est-ce bien à vous d'abuser ainsi de votre double pouvoir et de votre double titre ? Me séduire, vous ne l'espérez pas, Monseigneur ; et comment voulez-vous donc que je vous aime ? Oh ! vous, un si grand prince ! vous, un si noble chevalier ! Non, il ne vous est pas venu cette idée, n'est-ce pas, de déshonorer l'homme que vous appelez votre ami, et surtout lorsque cet homme vous a servi si vaillamment, qu'il est, pour votre querelle avec le roi de France, prisonnier à cette heure à Paris ? Oh ! certes, Monseigneur, vous seriez amèrement blâmé d'une telle action, si vous aviez le malheur de la commettre ; et si jamais, à moi, il me venait au cœur la pensée d'aimer un autre homme que le comte, ah ! Sire ! ce serait à vous non seulement de m'en reprendre, mais encore de faire justice de ma personne pour donner aux autres femmes l'exemple d'être loyales à des maris qui sont si loyaux à leur roi !

À ces mots, Alix fit un mouvement pour sortir, mais le roi

s'élança vers elle et la retint par le bras ; au même moment, la tapisserie de la portière se souleva, et Guillaume de Montaignu parut à la porte.

— Monseigneur, dit-il à Édouard, comme là où est le roi il n'y a plus ni gouverneur ni châtelain, attendu que toute ville et toute forteresse sont au roi, veuillez avoir la bonté de donner le mot de garde ; car à cette heure, et tant que vous nous ferez la grâce de rester ici, c'est vous qui répondrez au comte de Salisbury de la vie et de l'honneur de tous ceux qui habitent le château.

Un éclair de colère, qui ne fit que briller et s'éteindre, passa dans les yeux du roi ; son front devint sévère, et sa vue se porta sur la tapisserie qui s'était soulevée si à propos, comme s'il eût voulu lui demander depuis quel temps Guillaume était caché derrière elle. Mais bientôt tous les signes de mécontentement se dissipèrent les uns après les autres, et firent place à une parfaite tranquillité.

— Vous avez raison, Messire, répondit-il au jeune bachelier d'une voix dans laquelle il était impossible de remarquer la moindre altération : le mot de garde pour ce jour et cette nuit sera *loyauté*, et j'espère que personne ne l'oubliera. Allez le transmettre aux chefs de poste, et venez nous rejoindre à table : j'ai des instructions particulières à vous donner ; n'y manquez pas, car demain je pars.

En achevant ces paroles, et tandis que Guillaume s'inclinait en signe de respect et d'obéissance, Édouard offrit respectueusement la main à la comtesse tremblante et muette.

— Madame, lui dit-il en descendant les premières marches de l'escalier qui conduit à la salle du repas, sur mon âme, je suis un homme malheureux : j'ai le poids d'un royaume à porter, j'ai deux guerres mortelles à soutenir, j'ai un intérieur royal dont les douleurs passées étendent leur deuil sur le présent. J'espérais en votre amour pour éclairer l'ombre de mes journées, et voilà que j'ai perdu cet espoir qui était le soleil de ma vie. Je vous quitte



demain ; quand vous reverrai-je ?

— Cher Sire, répondit la comtesse, l'absence de mon mari me force à vivre dans la retraite ; l'absence est une demi-mort et un demi-deuil. Je ne verrai plus personne avant le retour du comte.

— Mais, s'écria Édouard, j'ai des fêtes à donner à Windsor à propos de la fondation de la chapelle Saint-Georges. Qui sera reine du tournoi, si vous ne venez pas ?

— Sire, répondit la comtesse, ce me sera grand honneur et grand plaisir d'y aller, si mon mari m'y conduit.

— Et sans lui, Madame ?

— Je n'irai pas.

Édouard et la comtesse entrèrent silencieusement dans la salle, et chacun s'assit à la place qu'il devait occuper. Mais le dîner fut triste, car, le roi demeurant muet, nul n'osa rompre le silence ; quant à Alix, elle n'osait lever les yeux, tant elle sentait instinctivement les regards du roi fixés sur elle ; aucun des convives ne pouvait se rendre compte de cette contrainte, et quelques-uns croyaient que cette présomption d'Édouard lui venait de ce que les Écossais lui étaient échappés ; mais autre chose le touchait : c'était cet amour qui lui était si fortement entré au cœur, que depuis il n'en put sortir.

Vers la fin du dîner, Guillaume de Montaigu rentra, s'approcha d'Édouard, et, voyant que celui-ci, toujours pensif, ne faisait nulle attention à sa présence :

— Sire, lui dit-il, le mot de garde est donné aux postes extérieurs et intérieurs, et me voici à vos ordres.

— C'est bien, mon jeune bachelier, dit Édouard en relevant lentement la tête, vous êtes si adroit messenger, que je vais vous charger d'un nouveau message. Tenez-vous prêt à rejoindre l'armée écossaise et à remettre une lettre à David Bruce, son roi ; prenez dans mes écuries mes meilleurs chevaux et telle suite qui vous conviendra pour assurer votre sûreté.

— Sire, répondit Guillaume, j'ai mon cheval de bataille, qui

va vite ou lentement, selon que ma voix le presse ou le retient ; j'ai mon épée et mon poignard, qui m'ont toujours suffi pour l'attaque et la défense ; je n'ai pas besoin d'autre chose.

— C'est bien ; allez donc vous préparer.

Guillaume sortit.

— Madame la comtesse permettra-t-elle, continua Édouard, que j'écrive cette lettre en sa présence ?

La comtesse fit signe à un page, qui posa devant Édouard un parchemin, de l'encre, une plume, de la cire et un fil de soie rouge pour suspendre le cachet.

Lorsque Édouard eut écrit, il se leva, et, faisant le tour de la table, il alla présenter la missive à la comtesse. Celle-ci la lut avec une émotion croissante ; puis, aux dernières lignes, elle tomba aux pieds d'Édouard ; car cette lettre offrait à David Bruce l'échange du comte de Murray contre le comte de Salisbury ; et quoique ce dernier fût prisonnier du roi de France, et non du roi d'Écosse, il était probable que celui-ci, grâce à ses relations avec Philippe de Valois, obtiendrait facilement de lui la liberté du comte de Salisbury.

Édouard s'enivra un moment avec tristesse de la reconnaissance d'Alix ; car il jugea, pendant ce moment, que c'était le seul sentiment qu'il dût jamais attendre d'elle ; puis il la releva en soupirant et en détournant la tête, et ses yeux tombèrent sur Guillaume de Montaigu déjà prêt et appareillé pour partir. Alors il dégagea doucement ses mains de celles d'Alix, retourna lentement à sa place, plia la lettre, la lia du fil de soie, et, tirant une bague de son doigt, il l'appuya, en guise de sceau, sur la cire, qui en reçut et en garda l'empreinte.

— Maître Guillaume, dit Édouard, voici la lettre : chevauchez tant que vous rejoindrez David d'Écosse, fût-ce à l'autre frontière de son royaume ; vous remettrez ces dépêches entre ses mains royales, et vous m'en rapporterez la réponse à Londres, où je vais aller vous attendre. Puis nous procéderons, en récompense de vos loyaux services, à la cérémonie de votre chevalerie, afin

que vous puissiez briser une lance au tournoi dont le comte de Salisbury sera, je l'espère, un des tenants, et la comtesse la reine.

À ces mots, Édouard salua froidement la comtesse ; et, sans attendre les remerciements d'Alix et de Guillaume, il se retira dans son appartement.

Guillaume partit à l'instant même, et, marchant de toute la force de son cheval, il parvint à rejoindre, au bout de six jours, l'armée écossaise à Stirling. Aussitôt, il se fit reconnaître et conduire devant le roi. Guillaume de Douglas était près de lui. Le jeune bachelier mit un genou en terre, et présenta ses dépêches à David. Celui-ci les lut avec une satisfaction marquée et passa dans une chambre voisine pour y répondre. Guillaume de Montaigu et Guillaume de Douglas se trouvèrent alors seuls. Les deux jeunes gens, qui commençaient leur carrière rivale de gloire et de chevalerie, jetèrent aussitôt les yeux l'un sur l'autre, et se regardèrent quelque temps avec hauteur, sans proférer une parole. Guillaume de Douglas rompit le premier le silence.

— Vous avez su, je ne sais comment, Messire, dit-il à son jeune ennemi, que mon intention était de vous défier devant le château de Wark, et de rompre une lance avec vous, ne pouvant mieux faire aux yeux de la belle comtesse Alix et du noble roi David.

— Oui, Messire, répondit en souriant Guillaume, mais je sais aussi que vous êtes parti en telle diligence que je vous ai plus trouvé à mon retour, et que ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu vous rejoindre. La partie m'était trop agréable pour que je ne m'empressasse point de venir vous dire moi-même que je l'acceptais.

— Vous savez, reprit dédaigneusement Guillaume de Douglas, que je vous ai laissé le choix du temps et du lieu ; c'est donc à vous de choisir.

— Malheureusement, Messire, la mission dont je suis chargé me force d'ajourner la chose ; mais, si vous voulez bien, ce sera aux fêtes que le roi prépare au château de Windsor. Le lieu et les

conditions du combat seront celui et celles de tous.

— Vous oubliez, Messire, que nous sommes en guerre avec l'Angleterre.

— J'apporte des lettres qui proposent une trêve. En tout cas, comme d'ici à ce temps je dois être armé chevalier de la main du roi Édouard, je lui requerrai un don qu'il ne me refusera certes pas : ce serait un sauf-conduit pour vous, Messire.

— Alors c'est chose dite, répondit Douglas, et je compte sur votre mémoire.

En ce moment, deux pages entrèrent ; ils venaient chercher Guillaume de Montaigu pour le conduire au logis qui lui était préparé et devaient rester à son service tout le temps qu'il demeurerait à Stirling. Il les suivit aussitôt ; mais, au moment où il allait franchir le seuil de la porte, il se retourna vers son futur adversaire.

— Ainsi donc, à Windsor ? dit Guillaume de Montaigu.

— À Windsor, répondit Guillaume de Douglas.

Les deux jeunes gens se saluèrent avec une fierté courtoise, et Guillaume sortit. Le même soir, il reçut la réponse de David Bruce, qui promettait au roi Édouard de s'entremettre pour la liberté du comte de Salisbury ; et, malgré les instances qui lui furent faites par son hôte royal, le lendemain au point du jour, il se remit en route pour Londres. Cependant, comme le château de Wark était sur son chemin, il s'y arrêta un jour en passant ; mais il ne put voir la comtesse. Quant à Édouard, il était parti, comme il l'avait dit, le lendemain de la scène que nous avons racontée.

## XVII

En arrivant à Londres, Édouard avait trouvé un message de la comtesse de Montfort, qui venait réclamer la promesse qu'il avait faite à son mari en recevant son hommage. Pour resserrer davantage encore ce traité, la comtesse demandait pour son fils une des filles du roi d'Angleterre, qui devait porter le titre de duchesse de Bretagne. Rien ne pouvait en ce moment faire plus grand plaisir à Édouard qu'une pareille proposition. La Bretagne était un des plus nobles duchés de la terre, et une fois à lui, il retrouverait de ce côté, ouverte sur la France, la porte qui lui était fermée en Normandie. De cette manière aussi, Édouard demeurait fidèle à son vœu. La guerre, dénouée d'un côté, se renouait de l'autre, et le léopard anglais ne cessait de mordre son ennemi à la tête que pour s'acharner à ses flancs.

En conséquence, Édouard appela près de lui Gautier de Mauny, son fidèle compagnon, lui ordonna de prendre bonne et sûre compagnie de chevaliers, d'hommes d'armes et d'archers, et d'aller au secours de la comtesse. Gautier leva sa bannière, et aussitôt vinrent se ranger autour d'elle un grand nombre de seigneur en renom, qui ne demandaient que guerre, et ne cherchaient qu'appertises d'armes. Ils s'embarquèrent donc sans retard, emmenant avec eux six mille archers ; mais, empêchés par le vent contraire, ils restèrent en mer soixante jours, pendant lesquels avaient fort empiré les affaires de la comtesse de Montfort en Bretagne.

Charles de Blois, après avoir pris Nantes et envoyé à Paris son ennemi Jean de Montfort, croyait avoir partie gagnée. Mais il s'aperçut bientôt, au contraire, que le plus rude de la besogne lui restait à faire. La comtesse était à Rennes. C'était, comme nous l'avons dit, un cœur de héros dans un corps de femme ; si bien qu'au lieu de pleurer son mari, qu'elle croyait mort, elle résolut de le venger. En conséquence, elle fit sonner la cloche, assembla

sur la place peuple et soldats, et parut au balcon du château, tenant son fils dans ses bras. L'un et l'autre furent accueillis par de grands cris : car la comtesse et son mari avaient répandu de si grandes largesses, qu'ils étaient fort aimés. Cette démonstration doubla son courage ; alors, élevant son enfant entre ses bras, elle le montra à tous, disant :

— Seigneurs ! Seigneurs ! ne vous découragez pas, voici mon fils qui s'appelle Jean comme son père, et qui aura le cœur de son père ; nous avons perdu le comte ; mais, en le perdant, nous n'avons perdu qu'un seul homme. Ayez donc courage en Dieu et foi dans l'avenir. Nous avons, grâce au ciel, argent et courage, et à la place du chef que vous avez perdu, je vous en donnerai un tel que vous n'ayez rien à regretter.

En ceci, elle faisait allusion au secours qu'elle attendait d'Angleterre, et qu'elle espérait lui devoir être amené par Édouard lui-même.

De semblables paroles jointes à de grandes largesses rendirent le courage aux habitants de Rennes ; alors la comtesse, voyant qu'ils étaient résolus à se bien défendre, leur laissa pour gouverneur Guillaume de Cadoudal, et s'en alla ainsi, son fils dans les bras, de ville en ville et de garnison en garnison. Enfin, après avoir réconforté tous les cœurs et s'être fait prêter serment par toutes les bouches, elle alla s'enfermer dans la ville de Hennebon-sur-Mer, qui était grosse et bien fortifiée, et là, attendant, en faisant tous ses préparatifs de défense, les nouvelles qui devaient lui arriver d'Angleterre.

Pendant ce temps, les seigneurs français, conduits par monseigneur Charles de Blois, et ayant messire Louis d'Espagne pour maréchal, après avoir laissé garnison à Nantes, étaient venus mettre le siège devant la cité de Rennes. Mais si elle était bien attaquée, elle fut aussi bien défendue. Cependant les bourgeois se lassèrent d'un métier qui n'était pas le leur, et résolurent de rendre la ville malgré la volonté du gouverneur. Ils entrèrent donc nuitamment dans le château, se saisirent de Guillaume de

Cadoudal, et le conduisirent en prison ; puis aussitôt, ils envoyèrent des députés à monseigneur Charles de Blois, lui proposant de lui rendre la ville à la seule condition que les partisans de la comtesse de Montfort se pourraient retirer vie et bagues sauvés. Le marché était trop avantageux pour que Charles de Blois le refusât. Les messagers rentrèrent donc en leur cité, et comme les bourgeois étaient en grande majorité et maîtres de tout, ils proclamèrent la capitulation faite, offrant de la part de monseigneur Charles de Blois à Guillaume de Cadoudal telle récompense qu'il lui plairait pour passer au parti français. Mais le noble Breton refusa tout, ne redemandant aux bourgeois qui avaient trahi leurs serments que ses armes et son cheval. Puis, quand ils lui eurent été rendus, il traversa la ville avec les quelques braves qui lui étaient restés fidèles, et se mit en route pour aller annoncer à la comtesse, enfermée, comme nous l'avons dit, dans la ville de Hennebon, que ses ennemis étaient maîtres de Rennes.

De leur côté, les Français, qui tenaient déjà le comte en leur puissance, pensèrent que, s'ils pouvaient conquérir encore la comtesse et son fils, la guerre serait bientôt finie, et marchèrent directement sur Hennebon. Aussi, un matin, vers le milieu du mois de mai, entendit-on les sentinelles pousser le cri : Alarme ! C'était l'armée française qui apparaissait à l'horizon.

La comtesse avait près d'elle l'évêque de Léon, en Bretagne, son neveu, messire Hervey, qui avait déjà défendu Nantes, messire Yves de Treseguidy, le sire de Landernau, le châtelain de Guingamp, les deux frères de Kirriec, et messire Henry et Olivier de Pennefort. Tous, à ce signal de guerre, coururent aux remparts, tandis que la comtesse, au son de la grande cloche, parcourait les rues de la ville, armée comme un homme et montée sur un cheval de bataille. Aussi, lorsque les Français s'approchèrent, virent-ils la ville non seulement bien fortifiée de barrières et de murailles, mais encore bien garnie de soldats aguerris et de vaillants capitaines ; ils s'arrêtèrent donc hors de la portée du trait, et dressèrent leur logis en gens qui veulent faire un siège. Pendant

ce temps, quelques jeunes compagnons génois, espagnols et français s'approchèrent des barrières pour escarmoucher, au cas où le désir en viendrait aux assiégés. Ceux-ci n'étaient pas gens à reculer ; aussi sortirent-ils en nombre à peu près égal, et la rencontre commença-t-elle avec une vigueur et un acharnement qui indiquaient que, si l'attaque devait être vigoureuse, la résistance serait opiniâtre. Après deux ou trois heures de combat, les assiégeants furent obligés de battre en retraite, laissant, et en particulier les Génois, qui s'étaient le plus aventurés, bon nombre de morts sur le champ de bataille.

Le lendemain, les seigneurs français tinrent conseil, et décidèrent que le jour suivant ils feraient assaillir les barrières par leurs gens, pour voir quelle contenance feraient les Bretons. En conséquence, vers l'heure de prime, les Français sortirent de leurs logis, et vinrent assaillir les barrières. Ceux de la ville alors ouvrirent les portes, et vinrent bravement défendre les ouvrages avancés. L'assaut commença aussitôt, et dura avec le même acharnement que la veille jusqu'à l'heure de none, où les Français, repoussés une seconde fois, furent obligés de reculer, laissant une multitude de morts et ramenant un grand nombre de blessés. À cette vue, les seigneurs français, qui étaient tous sortis du camp et regardaient ce combat comme un spectacle, entrèrent dans une grande colère et ordonnèrent à leurs gens de recommencer l'assaut avec un renfort de troupes fraîches. De leur côté, ceux de Hennebon, déjà encouragés par un premier succès, revinrent au combat avec grand cœur et bonne espérance. Chacun faisait donc de son mieux, ceux-ci pour attaquer, ceux-là pour défendre, lorsque la comtesse, qui était montée sur une tour pour juger comment ses gens se maintenaient, vit que tous les seigneurs français avaient, comme nous l'avons dit, laissé leur logis pour s'approcher du champ de bataille ; alors elle descendit de la tour, s'élança sur son cheval, réunit trois cents hommes des plus braves et des mieux montés, et, sortant avec cette compagnie par une porte qui n'était point attaquée, fit un détour et revint par



derrière se jeter au milieu des tentes et des logis des seigneurs de France, qui n'étaient gardés que par des garçons et des valets, qui s'enfuirent à cette attaque. Alors chacun des cavaliers, qui tenait une torche allumée, la jeta sur une tente de toile ou sur un logis de bois, et tout fut aussitôt en flammes. Les seigneurs virent alors cette grande fumée qui s'élevait au milieu de leur camp, et entendirent les cris de « trahis ! trahis ! » que poussaient les fuyards. Ils quittèrent donc à l'instant l'assaut pour faire face à cette attaque inattendue, et, se précipitant au milieu de leurs logis, ils virent la comtesse et ses gens qui fuyaient du côté d'Auray ; car la comtesse avait pensé qu'une fois découverte, il lui serait impossible de rentrer dans Hennebon. Il ne fallut qu'un coup d'œil à messire Louis d'Espagne pour juger de la faiblesse de ceux qui venaient de donner à l'armée entière une pareille alarme, et, montant à cheval avec cinq cents hommes d'armes à peu près, il prit chasse sur eux ; mais inutilement. La comtesse et ses gens avaient trop grande avance, et le maréchal ne parvint à rejoindre que les plus mal montés, qui, ne pouvant suivre les autres avec une égale vitesse, furent tués ou pris. Quant à elle, elle arriva saine et sauve, avec deux cent quatre-vingts hommes à peu près, au château d'Auray, qu'on disait bâti par le roi Arthus, et dans lequel était bonne garnison.

Cependant, à peine revenus de leur surprise, les seigneurs de France qui se trouvaient sans logis avaient résolu d'en établir d'autres plus près de la ville. En conséquence, ils abattirent presque entièrement une forêt qui se trouvait à leur portée, et commencèrent à bâtir des baraques, tout en criant aux gens de Hennebon d'aller chercher leur comtesse, qui était perdue ; en effet, ceux de la ville, ne la voyant pas revenir, étaient portés à croire qu'il lui était arrivé malheur, et commençaient à entrer dans une grande inquiétude. La comtesse se doutait bien de son côté qu'ils devaient être fort tourmentés et affaiblis de son absence : elle renforça donc sa troupe de tous les gens d'armes qu'elle crut inutiles à la défense d'Auray, laissa pour capitaine à

sa garnison messires Henry et Olivier de Pennefort, sur lesquels elle savait pouvoir grandement compter, et, se remettant à la tête de sa petite troupe, qui montait alors à cinq cents braves compagnons, elle partit environ vers minuit, et, à la faveur de l'ombre, côtoyant en silence l'armée française, elle revint frapper à la porte par le même chemin qu'elle avait pris pour en sortir ; elle était à peine refermée derrière elle, que le bruit de son arrivée se répandit dans toute la ville. Aussitôt, les trompettes et les tambours battirent, faisant un tel bruit que les assiégeants s'en éveillèrent en sursaut, croyant que l'on attaquait leur camp, et se firent armer. Voyant qu'il n'en était rien, ils résolurent, puisqu'ils étaient prêts et appareillés, de tenter un nouvel assaut ; ceux de la ville, doublement encouragés, et par leurs succès passés, et par le retour inespéré de la comtesse, l'acceptèrent avec leur empressement habituel ; si bien qu'à mesure que les Français approchaient des remparts, les Bretons descendaient aux barrières. Mais il en fut cette fois de même qu'il avait déjà été, et, après un combat qui avait duré depuis le point du jour jusqu'à une heure après midi, les seigneurs de France furent forcés de se retirer, tant il leur était visible que leurs gens se faisaient tuer inutilement et sans aucun espoir de succès.

Alors ils se décidèrent à procéder autrement ; ce n'étaient point les hommes qui leur manquaient, mais les instruments de guerre ; ils divisèrent donc l'armée en deux parties : l'une qui, sous la conduite de monseigneur Charles de Blois, s'en irait assiéger Auray ; l'autre qui, sous le commandement de messire Louis d'Espagne, resterait devant Hennebon. Puis on manda une compagnie qui devait amener à ces derniers douze grands engins que les Français avaient laissés à Rennes. Le même jour, il fut fait ainsi qu'il avait été dit : monseigneur Charles de Blois partit pour Auray, et messire Louis d'Espagne resta devant la ville, qu'il devait se contenter de bloquer tant que ne lui seraient pas venues ses machines de guerre.

Ce fut l'affaire de huit jours, et les assiégés, qui ne

comprenaient rien à cette inaction, et du haut des murailles raillaient durement la paresse de leurs ennemis, en connurent enfin la cause en voyant s'approcher du camp ces tours mouvantes et ces engins gigantesques qui formaient à cette époque l'arsenal obligé d'un siège. Les Français ne perdirent pas de temps, et, mettant aussitôt leurs machines en batterie, commencèrent à faire pleuvoir sur la ville une grêle de pierres, qui non seulement écrasaient ceux qui passaient par les rues, mais encore dévastaient les maisons, dont elles enfonçaient les toits et brisaient les fenêtres. Alors ce grand courage que les assiégés avaient montré commença de faiblir, et l'évêque de Léon, qui en sa qualité d'homme d'église était bien excusable d'être moins ardent à la défense que ceux dont c'était le métier, commença d'insinuer aux bourgeois d'Hennebon qu'il serait plus prudent de traiter avec monseigneur Charles de Blois que de continuer à défendre une cause contre laquelle était armé un seigneur aussi puissant que le roi de France. Les propositions qui s'adressent directement aux intérêts matériels trouvent toujours un écho : on commença par murmurer sourdement, puis on parla à haute voix de capitulation et de traité, si bien que le bruit en vint à la comtesse, qui, attendant d'un moment à l'autre les renforts qui devaient lui arriver d'Angleterre, supplia seigneurs et bourgeois de ne prendre aucune résolution avant trois jours. L'effroi répandu par l'évêque était tel, que ces hommes qui avaient juré de se défendre jusqu'à la mort regardèrent comme bien long le délai que leur demandait la comtesse ; néanmoins quelques-uns insistèrent pour qu'il lui fût accordé ; d'autres, au contraire, voulurent qu'on se rendît dès le lendemain. La nuit tout entière se passa en discussions de part et d'autre, et, certes, si dans ce moment les Français eussent eu l'idée de donner l'assaut, ils se fussent facilement emparés de la ville qui leur avait coûté si cher ; mais ils ignoraient ce qui se passait derrière les murailles qu'ils continuaient de battre en brèche. Bref, le parti de l'évêque de Léon l'avait emporté, et la discussion ne portait plus que sur

le choix des messagers que l'on devait envoyer à messire Louis d'Espagne, lorsque la comtesse, qui s'était retirée dans sa chambre, ne sachant pas même si on la laisserait libre de quitter la ville avec son fils, aperçut, en regardant par la fenêtre, la mer toute couverte de vaisseaux. À cette vue, elle jeta un cri de joie, et, courant au balcon du château :

— Messeigneurs, dit-elle au peuple et aux hommes d'armes qui encombraient la place, il n'est plus question de capitulation ni de traité ; voilà le secours que je vous avais promis, et si vous en doutez encore, montez sur les remparts et regardez la mer.

En effet, la comtesse avait auguré juste. À peine toute cette multitude eut-elle aperçu des créneaux et des fenêtres cette flotte composée de plus de quarante vaisseaux, tant grands que petits, tous bien bastillés, que le courage lui revint, et que, par une de ces réactions si familières à la multitude, elle se prit à l'évêque de Léon de la lâcheté qu'elle venait de faire paraître. Aussi celui-ci, s'apercevant qu'il avait commencé là une mauvaise besogne, s'empressa-t-il de gagner avec son neveu, messire Hervé de Léon, une des portes de la ville, et, se rendant aussitôt devers messire Louis d'Espagne, il lui annonça les secours qui arrivaient si à propos à la comtesse ; quant à celle-ci, dès qu'elle vit les vaisseaux dans le port, elle alla au-devant de ceux qu'ils lui amenaient, et qui, dans cette circonstance, lui arrivaient non plus comme des alliés, mais comme des sauveurs.

Les appartements des seigneurs avaient été préparés au château et ceux des archers dans la ville ; au reste, tous furent reçus avec une joie pareille et une reconnaissance égale. Chacun fit fête de son mieux à ses hôtes, et la comtesse invita les siens à dîner avec elle le lendemain. Messire Gautier de Mauny, qui était aussi gentil compagnon auprès des dames qu'il était vaillant chevalier devant l'ennemi, n'eut garde de refuser une offre si courtoise, et la comtesse, de son côté, aussi coquette comme femme qu'elle était aventureuse comme guerrière, fit aux seigneurs anglais les honneurs de sa table avec une grâce qui leur fit regarder comme

une bonne fortune d'avoir traversé la mer pour venir au secours d'une si charmante alliée.

Après le dîner, la comtesse conduisit ses convives sur une tour du haut de laquelle ils découvraient tout le camp français ; les assiégeants continuaient d'écraser la ville sous une pluie de pierres, si bien que c'était un spectacle à faire pitié ; aussi la comtesse ne put-elle point le voir sans plaindre grandement les pauvres gens qui souffraient à cause d'elle. Gautier de Mauny vit quelle douleur la tenait, et, jaloux de se montrer le plus tôt possible digne de l'hospitalité qu'il avait reçue :

— Messeigneurs, dit-il en se tournant vers les chevaliers anglais et bretons, n'avez-vous pas envie et volonté comme moi d'aller abattre cette maudite machine qui cause un si grand ennui à notre belle hôtesse ? S'il en est ainsi, messeigneurs, dites un mot, et la chose sera faite.

— Par Notre-Dame-de-Guerrande, vous parlez bien, Monseigneur, répondit messire Ives de Tresseguy, et, pour mon compte, je ne vous ferai pas faute à cette première entreprise.

— Ni moi certes, s'écria le sire de Landernau ; et il ne sera pas dit que vous ayez traversé la mer pour faire notre besogne : mettez-vous donc à l'œuvre, Monseigneur, et de tout notre pouvoir nous vous aiderons.

De leur côté, les chevaliers anglais accueillirent avec joie la proposition faite par leur chef, et se retirèrent pour s'appareiller ; mais la comtesse voulut armer Gautier de Mauny elle-même, ce que le jeune chevalier accepta avec grande reconnaissance ; mais ce fut chose plus tôt faite qu'il ne l'espérait peut-être ; car la comtesse était habile à la science des armes aussi bien que le plus noble page et le plus savant écuyer.

Lorsque les chevaliers furent prêts, ils prirent avec eux trois cents archers choisis parmi les plus adroits, et se firent ouvrir la porte de la plus proche des machines ; à peine fut-elle ouverte, que les archers se répandirent dans la campagne, tirant avec leur adresse accoutumée ; si bien que les gardiens qui ne prirent pas

la fuite tombèrent autour de leurs machines, percés par les longues flèches des assaillants ; derrière eux venaient les chevaliers, qui, avec leurs haches d'armes et leurs épées à deux mains, eurent bientôt mis en pièces le plus grand et le plus redoutable de tous ces engins ; quant aux autres, ils les couvrirent de matières combustibles et y mirent le feu ; puis, piquant des deux vers les baraques, ils pénétrèrent jusqu'au milieu du camp avant que les Français eussent eu le temps de se mettre en défense, jetant à toute volée à travers les logis des brandons enflammés ; de sorte qu'en un instant, de dix points différents à la fois, la flamme et la fumée commencèrent à annoncer à ceux de la ville que l'entreprise était en bon train.

C'était tout ce que voulaient les chevaliers anglais et bretons ; aussi se retirèrent-ils en bon ordre lorsqu'ils virent venir à eux une troupe de Français qui, s'étant armés à la hâte, accouraient à leur poursuite avec de grandes clameurs et de bruyants défis. Les chevaliers mirent alors leurs coursiers au galop ; mais Gautier, au contraire, arrêta le sien, disant qu'il ne voulait jamais être salué par sa belle du doux nom d'ami, s'il rentrait dans la ville sans avoir jeté bas quelques-uns de ceux qui avaient l'audace de le poursuivre ainsi ; et ce disant, il se retourna l'épée haute, et marcha droit à eux ; à cette vue, les deux frères de Leynondal, messire Ives de Treseguy, messire Galerand de Landernau et quelques autres en firent autant ; de sorte que là commença le véritable combat ; car ceux de l'armée, venant au secours de leurs camarades, remplaçaient les morts et les blessés par des combattants tout frais ; si bien que force fut à Gautier de Mauny et à ses compagnons de battre en retraite, ce qu'ils firent en bon ordre, laissant derrière eux grand nombre de Français et quelques-uns des leurs tués et blessés. Arrivés aux fossés et aux barrières, ils firent volte-face, pour donner le temps à leurs archers éparpillés de rentrer dans la ville. Alors les Français voulurent les poursuivre, mais ceux des archers qui n'avaient point suivi leurs compagnons accoururent sur les murailles, et de là

firent pleuvoir sur les assaillants une telle grêle de flèches, qu'ils furent obligés de se retirer à leur tour hors de la portée du trait, laissant sur le champ de bataille grande quantité d'hommes et de chevaux. Alors les Bretons et les Anglais rentrèrent tranquillement dans les barrières, et, au bas de l'escalier du château, les chevaliers trouvèrent la comtesse, qui voulut de ses propres mains leur ôter leurs casques, et les embrassa les uns après les autres en remerciement du grand secours qu'ils lui avaient donné.

La même nuit, les assiégeants, voyant le renfort qui était arrivé à leurs ennemis, et songeant qu'il leur serait impossible de prendre la ville, désarmés qu'ils étaient de leurs machines de guerre, décidèrent en conseil qu'il leur fallait lever le siège, et s'en aller rejoindre monseigneur Charles de Blois ; ce qu'ils firent dès le lendemain, accompagnés par les cris et les huées des Bretons et des Anglais. Arrivés devant le château d'Auray, ils racontèrent ce qui leur était arrivé, et comment ils avaient cru urgent de lever le siège ; monseigneur Charles de Blois les en excusa grandement, et, n'ayant pas besoin de ces nouvelles troupes, il envoya messire Louis d'Espagne et toute sa compagnie assiéger la ville de Bignan, qui tenait pour la comtesse.

Messire Louis se mit en route avec sa chevauchée ; mais vers midi du premier jour, il rencontra sur sa route le château de Conquest. C'était une bonne forteresse tenant pour le comte de Montfort, et ayant pour châtelain un chevalier de Lombardie, bon et hardi guerroyeur, nommé Mansion. Messire Louis ne voulut point passer si près d'une garnison bretonne sans essayer de prendre sa revanche ; en conséquence, il ordonna de faire halte, et commença ses dispositions pour un assaut ; de leur côté, ceux du château firent bonne contenance, et, lorsqu'on en vint aux murailles, se défendirent si merveilleusement, que la nuit arriva avant que les assiégeants aient rien pu conquérir ; messire Louis fit alors sonner la retraite, et se logea avec son armée tout à l'entour de la forteresse.

Comme le château de Conquest n'était qu'à quelques lieues

de Hennebon, la nouvelle parvint promptement à Gautier de Mauny de ce qui se passait sous ses murailles ; le jeune chevalier réunit alors ses amis, et leur demanda s'ils ne trouvaient point que ce serait une noble aventure pour eux que d'aller attaquer messire Louis d'Espagne et de le forcer de lever le siège. Leur avis fut qu'aucune entreprise ne pouvait être plus glorieuse et rapporter plus grand honneur ; aussi partirent-ils dès le soir même, sous la conduite de leur aventureux capitaine, et chevauchèrent-ils tant et si bien, que le lendemain ils arrivèrent vers none en vue de la forteresse. Mais il était trop tard, le château était pris depuis la veille et la garnison égorgée. Quant à messire Louis, il avait continué sa route vers Bignan, en laissant dans sa conquête un nouveau châtelain et soixante braves compagnons pour la défendre. Le but de l'entreprise était donc manqué, et les seigneurs anglais parlaient de retourner à Hennebon ; mais Gautier de Mauny déclara qu'il était venu de trop loin pour s'en aller ainsi sans savoir quelles gens étaient dans ce château. En conséquence, il en fit le tour, et, apercevant la brèche par laquelle messire Louis d'Espagne était entré la veille et que la nouvelle garnison n'avait pas encore eu le temps de refermer, il mit pied à terre, invita ses compagnons à en faire autant, et, laissant leurs chevaux aux mains des écuyers et des varlets, ils marchèrent l'épée au poing vers cette ouverture ; de leur côté, les Espagnols s'avancèrent pour la défendre ; mais ils n'étaient égaux ni en nombre ni en courage ; au bout d'une heure de combat, les assiégés furent défaits, et Gautier de Mauny entra dans le château par la même brèche qu'y avait faite Louis d'Espagne. Quant à la garnison, elle fut entièrement passée au fil de l'épée, à l'exception de dix hommes que les chevaliers anglais reçurent à merci ; puis le même soir, voyant que sa prise était difficile à conserver, il reprit la route d'Hennebon, laissant la forteresse sans autre garde que les cadavres de ses deux garnisons.

En revenant à Hennebon, messire Gautier de Mauny y trouva le comte Robert d'Artois, qui, pendant son absence, y avait



abordé avec un nouveau renfort qu'envoyait le roi Édouard, et qui venait reprendre en Bretagne, contre Philippe de Valois, son ennemi, la lutte qu'il avait été, à son grand regret, obligé d'interrompre en Flandre.

## XVIII

Cependant Édouard s'occupait d'accomplir avec la même religion qu'il venait de le faire pour la comtesse de Montfort la promesse qu'il avait engagée à la belle Alix. À la suite du message de Guillaume de Montaigu, une trêve de deux ans avait été conclue entre lui et le roi David, et une des conditions de cette trêve avait été le retour en Angleterre du comte de Salisbury. Le roi David insista d'autant plus auprès de Philippe de Valois pour qu'il rendît la liberté à son prisonnier, qu'il devait en ce cas être échangé contre Murray, l'un des quatre barons d'Écosse qui lui avaient reconquis son royaume. En effet, de quelque importance que le roi Philippe crût son prisonnier, il ne put résister aux instances de son allié, et, vers la fin de mai, au moment même où Gautier menait à bien en Bretagne les diverses entreprises que nous avons dites, il donna au comte de Salisbury congé de retourner en Angleterre.

Il en avait grandement coûté à Édouard de rappeler le comte, et sa jalousie ne lui permit point de lui laisser faire un long séjour au château de Wark ; aussi lui manda-t-il promptement de venir le rejoindre à Londres, sous prétexte qu'il avait une mission de la plus haute importance à lui confier ; il l'invitait en même temps à amener avec lui sa femme, les fêtes qu'il devait donner à Windsor étant proches, et la belle Alix ayant promis d'y assister si elle y était conduite par son mari. Le comte était sans défiance ; Alix n'avait pas jugé à propos de le tourmenter par la confidence d'un amour qu'elle espérait toujours voir s'éteindre, et qui d'ailleurs, sûre qu'elle était d'elle-même, ne lui causait pas grande inquiétude. Il vint donc comme il en était requis, et Alix le suivit, ne croyant avoir aucun motif de ne pas l'accompagner.

Édouard revit Alix avec une indifférence si bien feinte qu'elle crut qu'il avait oublié son amour, ou que le défaut d'espoir l'en avait guéri. D'ailleurs, pour lui donner toute sécurité, il lui avait

offert un logement au palais et parmi les femmes de la reine.

Madame Philippe, de son côté, avait insisté fortement, heureuse qu'elle était de revoir son ancienne amie ; de sorte qu'Alix avait accepté sans défiance, et avait repris toute son ancienne sécurité.

Quant à la mission que le roi destinait au comte, elle prouvait que la confiance qu'il lui accordait était toujours la même. Des prisonniers d'importance, parmi lesquels étaient messire Olivier de Clisson, messire Godefroy de Harcourt et messire Hervé de Léon, qui avait été pris quelques jours après avoir passé du service du comte de Montfort à celui de Charles de Blois, étaient arrivés en Angleterre, et avaient été renfermés au château de Margate.

Édouard, qui avait des desseins sur eux, venait d'en nommer Salisbury gouverneur. En conséquence, le comte reçut ses instructions et partit.

Pendant ce temps, le roi, dans l'intention où il était de remettre en vigueur la noble institution de la Table-Ronde, dont sortirent tant de vaillants chevaliers que leur renommée se répandit par tout le monde, faisait réédifier le château de Windsor, fondé autrefois par le roi Artus. Il devait, comme nous l'avons dit, célébrer cette réédification par un tournoi et par des fêtes ; il envoya, en conséquence, des hérauts en Écosse, en France et en Allemagne, pour publier qu'ami ou ennemi, chacun, pourvu qu'il fût chevalier, pouvait venir, en l'honneur de sa dame, briser une lance à la passe d'armes de Windsor.

Une pareille invitation de la part d'un si grand prince avait, on le comprend bien, ému toute la chevalerie : aussi d'Écosse, de France et d'Allemagne voyait-on arriver, comme une députation de toute la noblesse du monde, les plus braves champions de cette époque ; quelques-uns s'étaient déjà rencontrés sur les champs de bataille, et savaient l'estime qu'ils devaient faire les uns des autres ; mais la plupart ne se connaissaient que de renommée, et n'en étaient que plus ardents à se connaître. À mesure qu'ils

arrivaient, ils allaient se faire inscrire chez les juges du camp, soit sous leur nom, soit sous le pseudonyme qu'ils voulaient porter, et le lendemain, ils recevaient du roi Édouard un cadeau proportionné à leur naissance ou au rang qu'ils paraissaient tenir. Au reste, le tournoi devait durer trois jours, et avoir pour tenants, le premier jour, Édouard lui-même, le second jour, Gautier de Mauny, qui avait quitté la Bretagne pour ne pas manquer une pareille fête, et le troisième jour, Guillaume de Montaigu, que le roi, selon sa promesse, venait d'armer chevalier, et qui devait briser là sa première lance sous les yeux de la comtesse. Les trois tenants devaient accepter le combat à la lance, à l'épée ou à la hache ; le poignard seul était défendu.

La veille de la Saint-Georges, jour fixé pour l'ouverture des fêtes, la cité de Londres se réveilla au bruit des trompettes et des clairons. Les chevaliers qui étaient accourus de différentes parties du monde dans cette grande ville devaient se rendre aux tentes que leur avait fait préparer le roi dans la plaine de Windsor ; car il ne fallait pas songer à loger au château une si grande multitude de personnes. En conséquence, dès huit heures du matin, toutes les rues qui conduisaient du château de Londres, c'est-à-dire de la place Sainte-Catherine, à la route, étaient tendues de tapisseries et jonchées de branchages. Des deux côtés, à cinq ou six pieds des maisons, des câbles cachés sous des festons de fleurs étaient tendus, formant des espèces de trottoirs dans lesquels devait circuler le peuple, tandis que le haut du pavé resterait libre et ouvert aux chevaliers.

Au reste, pas un arbre qui ne portât des fruits vivants, pas une fenêtre qui ne fût occupée par des pyramides de têtes, pas une terrasse qui n'offrît sa moisson de spectateurs serrés comme des épis et vacillant comme eux au moindre bruit qui semblait annoncer l'approche du cortège.

À midi, vingt-quatre trompettes sortirent en sonnant du château, au milieu des acclamations de la foule, à laquelle elles annonçaient enfin le spectacle si impatiemment attendu par elles

depuis le matin. Elles étaient suivies de soixante coursiers équipés pour la joute et montés par des écuyers d'honneur portant des pennons sur lesquels étaient les armes de leurs maîtres. Après les écuyers venaient le roi et la reine, parés de leurs habits royaux, ayant la couronne sur la tête et le sceptre en main, et entre eux deux, sur un beau palefroi dont les tresses dorées pendaient jusqu'à terre, le jeune prince de Galles, le futur héros de Crécy et de Poitiers, qui allait faire à un tournoi son apprentissage de guerre. Derrière eux chevauchaient soixante dames, revêtues de leurs plus riches atours, menant chacune à une chaîne d'argent un chevalier tout armé pour la joute et portant ses couleurs. Puis, pêle-mêle et sans ordonnance, visière haute ou baissée, selon qu'ils voulaient être connus ou garder l'incognito, deux ou trois cents chevaliers tout couverts d'armes brillantes, avec des écus chargés de blasons ou de devises. Enfin, la marche était fermée par une multitude innombrable de pages et de valets, les uns tenant des faucons chaperonnés sur le poing, et les autres menant en laisse des chiens portant au cou des banderoles aux armes de leur maîtres.

Cette magnifique assemblée traversa toute la ville au pas et en bon ordre pour se rendre au château de Windsor, situé, comme nous l'avons dit, à vingt milles de Londres. Malgré cette distance, une partie de la population l'accompagna, courant tout à travers champs, tandis que le cortège suivait la route. Le roi avait encore prévu ce dernier cas, et, en dehors de l'enceinte des tentes réservées aux chevaliers, il avait fait construire une espèce de camp où pouvaient loger dix mille personnes ; chacun était donc sûr de trouver un logis selon sa condition, les seigneurs au château, les chevaliers sous les tentes, le peuple au bivouac.

On arriva à Windsor à nuit close ; mais le château était si bien illuminé, qu'il semblait un manoir de fées. De leur côté, les tentes étaient disposées comme les maisons d'une rue ; seulement, à l'entre-deux de chaque tente brûlaient des torches colossales qui jetaient une lueur pareille à celle du jour, tandis que dans les

cuisines situées de distance en distance on voyait une foule de rôtiisseurs et de marmitons occupés à des détails qui n'étaient pas sans charmes pour des estomacs qui chevauchaient depuis l'heure de midi.

Chacun procéda à son installation, puis au souper. Jusqu'à deux heures du matin, la nuit fut pleine de tumulte et de cris joyeux. Vers cette heure, le bruit s'affaiblit graduellement sous les tentes et dans les bivouacs, tandis que les fenêtres du château s'éteignaient les unes après les autres, à l'exception d'une seule.

Cette fenêtre était celle de la chambre où veillait Édouard. Salisbury, revenu de Margate pour être maréchal du tournoi avec messire Jean de Beaumont, était arrivé, la nuit même, avec de grandes nouvelles. Sa négociation près des prisonniers avait réussi. Olivier de Clisson et le sire de Harcourt, non seulement acceptaient les propositions d'Édouard et se faisaient Anglais, mais encore répondaient comme d'eux-mêmes de plusieurs seigneurs de la Bretagne et du Berry, lesquels suivraient, étaient-ils certains, la même fortune qu'eux. Ces seigneurs étaient messire Jean de Montauban, le sire de Malestroit, le sire de Laval, Alain de Quédillac, Guillaume, Jean et Olivier des Brioux, Denis du Plessis, Jean Malart, Jean de Sénédari et Denis de Caillac.

Ces nouvelles réjouirent grandement Édouard ; il voyait dans la Bretagne une véritable entrée sur la France, et, comme il n'oubliait pas son vœu, que lui seul de tous ceux qui l'entouraient à cette heure n'avait pas encore rempli, il témoigna à Salisbury toute la joie qu'il recevait de sa négociation. Aussitôt les joutes, Salisbury devait donc retourner à Margate pour faire signer à Olivier de Clisson et à Godefroid de Harcourt leur engagement ; après quoi les chevaliers devaient retourner en Bretagne libres et sans rançon.

Enfin, cette lumière s'éteignit comme les autres, et tout rentra dans le repos et l'obscurité. Mais cette trêve aux plaisirs ne fut pas de longue durée. Au point du jour, chacun se réveilla et s'émut ; le peuple d'abord, qui non seulement devait être le plus

mal placé, mais qui encore tremblait de ne pas avoir assez de place, sans même prendre le temps de déjeuner, et chacun emportant dans ses poches la provision de la journée. Toute cette foule se rua donc par les portes des barrières, et se répandit comme un torrent dans l'espèce de lit qu'on lui avait ménagé entre la lice et les galeries. Ses craintes étaient fondées. À peine la moitié des personnes qui étaient venues de Londres purent-elles trouver place ; mais elles ne renoncèrent point pour cela au spectacle. À peine se furent-elles assurées qu'il n'y avait plus moyen de pénétrer dans l'enceinte, et que les barrières contenaient tout ce qu'elles pouvaient contenir, qu'elles s'éparpillèrent dans la campagne, cherchant tous les points élevés d'où il était possible de dominer le spectacle.

À onze heures, les trompettes annoncèrent que la reine sortait du château. Nous disons la reine seulement, car, comme Édouard était le tenant de cette journée, il était déjà sous sa tente. Madame Philippe avait à sa droite Gautier de Mauny, et à sa gauche Guillaume de Montaigu, qui devaient être les héros des jours suivants. La belle Alix venait ensuite, conduite par le duc de Lancastre et monseigneur Jean de Hainaut ; puis derrière elle marchaient les soixante dames de la veille, accompagnées de leurs chevaliers.

Toute cette noble société prit place sur les galeries qui avaient été préparées à cet effet, et qui en un instant ressemblèrent à un tapis de velours merveilleusement brodé de perles et de diamants. Quant à madame Philippe et à madame Alix, elles s'assirent en face l'une de l'autre, sur un trône pareil ; car ce jour-là toutes deux étaient reines, et plus d'une dame eût donné à cette heure, si elle l'eût possédée, la royauté de fait que l'une avait reçue de sa naissance pour la royauté de droit que l'autre tenait de la beauté.

La lice était un grand carré long, fermé par des palissades, aux deux bouts s'ouvraient les barrières qui devaient donner passage, l'une aux champions, l'autre aux tenants ; seulement, à l'extré-

mité orientale, sur une plate-forme assez élevée pour qu'elle dominât la lice, on avait dressé la tente d'Édouard, qui était toute de velours rouge brodé d'or. Au-dessus de cette tente flottait la bannière royale, écartelée au premier et au troisième des léopards d'Angleterre, et au second et au quatrième des fleurs de lis de France ; puis enfin, aux deux côtés de la porte étaient suspendus l'écu de paix et la targe de guerre du tenant ; et selon que les champions faisaient toucher par leurs écuyers ou touchaient eux-mêmes l'un ou l'autre, ils demandaient la simple joute ou désiraient le combat à fer émoulu.

Les maréchaux avaient longtemps insisté pour que, sous aucun prétexte, les champions ne pussent user d'autres armes que de celles qu'on appelait armes courtoises ; et cela, attendu que, le roi devant être un des tenants, il était à craindre que quelque haine personnelle ou quelque trahison ne se glissât dans la lice. Édouard avait alors répondu qu'il n'était pas un chevalier de parade, mais un homme de guerre, et que s'il avait un ennemi, il serait fort aise de lui offrir cette occasion de venir à lui. Les conditions avaient donc été maintenues entières, et les spectateurs, un instant inquiets pour leurs plaisirs, s'étaient rassurés ; car, quoique rarement ces joutes dégénérassent en combat véritable, la possibilité que cela fût donnait un nouvel intérêt à chaque passe ; les femmes mêmes, tout en n'osant l'avouer, ne pouvaient, lorsque par hasard la fête tournait ainsi vers une sanglante lutte, s'empêcher de témoigner, par leurs applaudissements plus ardents et plus répétés, la prédilection qu'elles éprouvaient pour un spectacle où les acteurs jouaient alors un rôle toujours dangereux et quelquefois même mortel.

Quant aux autres conditions du combat, elles ne s'écartaient point de la règle ordinaire. Lorsqu'un chevalier avait été enlevé des arçons et jeté à terre, s'il ne pouvait se relever sans l'aide de ses écuyers, il était déclaré vaincu ; même chose arrivait lorsque, dans le combat à l'épée ou à la hache, un des champions reculait devant l'autre au point que la croupe de son cheval touchât la



barrière ; enfin, si le combat durait avec un tel acharnement qu'il menaçât de devenir mortel, les maréchaux du camp pouvaient croiser leurs lances entre les deux champions, et y mettre ainsi fin de leur propre autorité.

Lorsque les deux reines eurent pris place, un héraut s'avança dans la lice, et lut à haute voix les conditions de la joute. Puis, aussitôt la lecture finie, un groupe de musiciens placés près de la tente d'Édouard fit, en signe de défi, retentir l'air du bruit des trompettes et des clairons ; aussitôt, un autre groupe de musiciens leur répondit de l'extrémité opposée, les barrières s'ouvrirent, et un chevalier armé de toutes pièces parut dans la lice. Mais, quoi-qu'il eût la visièrè baissée, à ses armes qui étaient d'or, à la face bandée d'argent et d'azur, il fut aussitôt reconnu pour le comte de Derby, fils du comte de Lancastre au cou tors.

Il s'avança, faisant gracieusement caracolè son cheval jusqu'au milieu de la lice ; arrivé là, il se tourna vers la reine, qu'il salua en inclinant le fer de sa lance jusqu'à terre ; puis, se retournant vers la comtesse de Salisbury, il lui rendit le même honneur au milieu des acclamations de la multitude. Pendant ce temps, son écuyer traversait l'arène, et, montant sur la plate-forme, allait frapper avec une baguette l'écu de paix d'Édouard.

Le roi sortit aussitôt tout armé, moins sa targe, qu'il se fit boucler au cou par ses varlets, sauta légèrement sur le cheval qu'on lui tenait prêt, et entra dans la lice avec tant de bonne grâce et d'assurance, que les acclamations redoublèrent. Il était couvert d'une armure vénitienne tout incrustée de lames et de filets d'or formant des dessins bizarres, où l'on reconnaissait le goût oriental ; et sur son bouclier, au lieu de ses armes royales, il portait une étoile voilée par un nuage, avec cette devise : *Présente mais cachée*. Alors on lui apporta sa lance, qu'il prit et mit en arrêt. Aussitôt, les juges du camp, voyant que les champions étaient prêts, crièrent à haute voix : « Laissez aller ». Au même moment, les adversaires, éperonnant leurs chevaux, se précipitèrent l'un sur l'autre, et se rencontrèrent au milieu de la lice. Tous deux

avaient dirigé la pointe de leur lance vers la visièrre du casque, tous deux avaient atteint le but ; mais l'extrémité arrondie de la lance n'ayant pu mordre sur l'acier, tous deux avaient passé outre, sans aucun dommage. Ils revinrent en conséquence chacun à son point, et, au signal donné, s'élancèrent de nouveau l'un sur l'autre.

Cette fois tous deux frappèrent en plein dans leur targe, c'est-à-dire au beau milieu de la poitrine ; ils étaient trop bons cavaliers pour être désarçonnés ; cependant un des pieds du comte de Derby vida l'étrier, et sa lance lui échappa des mains ; quant à Édouard, il resta ferme sur sa selle, mais, de la violence du coup, sa lance se brisa en trois morceaux, dont deux volèrent en l'air, et dont le troisième lui resta dans la main. Un écuyer du comte de Derby ramassa sa lance et la lui présenta, tandis qu'on en apportait une nouvelle à Édouard ; si bien qu'aussitôt les deux champions, se retrouvant armés, reprirent du champ et revinrent une troisième fois l'un sur l'autre.

Cette fois le comte de Derby encore dirigea sa lance vers la targe de son adversaire, tandis qu'Édouard, revenant à son premier dessein, avait comme d'abord pris le casque du comte pour point de mire ; tous deux, dans cette circonstance, donnèrent une nouvelle preuve de leur adresse et de leur force, car, de la violence du coup que reçut son maître, le cheval d'Édouard s'arrêta court et plia sur les jarrets de derrière, tandis que la lance du roi avait pris si juste le milieu du cimier, que, brisant les boucles qui le retenaient sur le cou, elle avait enlevé le casque du comte de Derby.

Tous deux avaient jouté en braves et adroits chevaliers ; mais, soit fatigue, soit courtoisie, le comte ne voulut pas poursuivre la lutte, et, s'inclinant devant le roi, il se reconnut vaincu, et se retira au milieu des applaudissements qu'il partageait avec son vainqueur.

Édouard rentra dans sa tente, et les trompettes retentirent de nouveau en signe de défi ; leur son eut comme la première fois un

écho à l'extrémité opposée ; puis aussitôt qu'il se fut éteint, on vit entrer un second chevalier, que l'on reconnut pour un prince à la couronne qui surmontait son casque ; en effet, ce nouveau champion était le comte Guillaume de Hainaut, beau-frère du roi.

Cette passe fut, comme l'autre, une lutte d'honneur et de courtoisie plutôt qu'une véritable joute ; peut-être, au reste, n'en devenait-elle que plus curieuse aux yeux des champions exercés, qui formaient non seulement les acteurs, mais encore les spectateurs de cette scène ; car chacun fit des merveilles d'adresse. Cependant il y avait au fond des coups portés une trop visible intention de la part des adversaires de se livrer à un jeu et non à un combat pour que l'impression produite ne fût pas celle que l'on ressentirait de nos jours en voyant jouer une comédie parfaitement intriguée, lorsque l'on serait venu pour voir une tragédie bien dramatique. Il en résulta que, quel que fût le plaisir que prît à ce spectacle la foule qui l'applaudissait, il était visible, lorsqu'il fut achevé, qu'elle espérait pour l'avenir quelque chose de plus sérieux.

Après avoir brisé chacun trois lances, le comte Guillaume sortit de la lice en s'avouant vaincu comme avait fait le comte de Derby, tandis qu'Édouard, mécontent de ses victoires faciles, se retirait dans sa tente, commençant à regretter de ne s'être pas mêlé sous un nom inconnu à la foule des champions, plutôt que de se déclarer l'un des tenants comme il l'avait fait.

À peine fut-il rentré que la musique fit retentir des sons provocateurs auxquels on crut d'abord que rien n'allait répondre ; car quelques minutes de silence leur succédèrent ; chacun s'inquiétait donc déjà de cette interruption, lorsque tout à coup on entendit retentir une seule trompette ; elle sonnait un air français, ce qui indiquait qu'un chevalier de cette nation se présentait pour combattre.

Tous les regards se portèrent à l'instant vers la barrière, qui s'ouvrit, donnant passage à un chevalier de moyenne taille, mais paraissant, à la manière dont il portait sa lance et manœuvrait son

cheval, aussi vigoureux qu'habile. Chacun dirigea aussitôt les yeux sur son écu pour voir s'il offrait quelque devise à laquelle on pût le reconnaître ; son écu ne portait que ses armes, qui étaient de gueules à trois aigles d'or, aux vols éployés, posés deux et un, avec une fleur de lis au chef, cousu de France. Cependant, à cette seule désignation, qui de nos jours lui eût permis de garder son incognito, Salisbury le reconnut pour le jeune chevalier qui, le lendemain de la rencontre de Buironfosse, avait traversé, sur l'ordre de Philippe de Valois, le marais qui séparait les deux armées, et avait été, sans y rencontrer personne, explorer le bois qui couvrait la pente de la montagne, au sommet de laquelle, comme nous l'avons dit, il avait planté sa lance. À son départ, Philippe, on se le rappelle, l'avait armé chevalier de sa propre main, et à son retour, content du courage dont il avait fait preuve, il l'avait autorisé à ajouter à ses armes une fleur de lis : c'était en terme de blason ce qu'on appelait coudre au chef.

Le jeune chevalier, en entrant dans la lice, y avait excité un mouvement de curiosité d'autant plus vif, qu'il se présentait avec ses armes de guerre. Il ne s'avança pas moins avec toute la courtoisie qui, dès cette époque, se faisait remarquer dans la noblesse de France : s'arrêtant d'abord devers la reine, qu'il salua à la fois de la lance et de la tête, abaissant la pointe de sa lance jusqu'à terre et courbant la tête jusque sur le cou de son cheval ; puis, le faisant cabrer aussitôt, il le força de tourner sur lui-même, jusqu'à ce qu'ayant achevé le demi-cercle, il se trouvât en face de la comtesse de Salisbury, à laquelle il adressa le même salut ; alors, sans hâte ni lenteur, il s'avança lui-même, pour rendre sans doute un plus grand honneur à son adversaire, vers la tente où était retiré Édouard, et, du fer de sa lance, il toucha hardiment la targe de guerre, puis redescendit aussitôt dans la lice en faisant exécuter à sa monture les exercices les plus difficiles de l'équitation.

De son côté, le roi était sorti de sa tente, et s'était fait amener un autre cheval, couvert lui-même d'une armure complète ; mais si sûr qu'il dût être de ses écuyers, il n'en examina pas moins

avec une attention toute particulière la manière dont il était harnaché ; tirant ensuite son épée hors du fourreau, il s'assura que la lame en était aussi bonne que la poignée en était belle ; puis, se faisant attacher au cou une autre targe, il s'élança sur sa monture aussi lestement que pouvait le faire un homme couvert de fer.

L'attention des spectateurs était grande, car, quoique messire Eustache de Ribeaumont eût mis dans son défi toute la courtoisie possible, il n'en était pas moins évident que cette fois c'était une véritable joute, et quoiqu'elle ne fût animée par aucune haine personnelle, la rivalité des deux nations devait lui donner un caractère de gravité que ne pouvaient avoir les rencontres qui l'avaient précédée ; aussi Édouard alla-t-il prendre sa place dans la lice au milieu du silence le plus profond ; messire Eustache, en le voyant venir, mit sa lance en arrêt, Édouard en fit autant, les juges du camp crièrent d'une voix forte : *Laissez aller*, et les deux champions s'élancèrent l'un contre l'autre.

Le chevalier avait dirigé sa lance vers la visière, et le roi la sienne contre la targe, et tous deux avaient visé si juste, que le casque d'Édouard lui fut arraché de la tête, tandis que sa lance frappait avec une telle force le chevalier, qu'elle se brisa à un pied du fer, à peu près, et que le tronçon resta enfoncé dans l'armure. Un instant on crut que messire Eustache était blessé ; mais le fer, tout en traversant l'armure, s'était arrêté aux mailles du gorgerin ; de sorte que, voyant, par le murmure qui s'éleva, quelle était la crainte des spectateurs, il arrache le fer lui-même, et salua une seconde fois les deux reines, en signe qu'il n'y avait point de mal. Le roi reprit un autre casque et une autre lance, et chacun ayant fait son tour et étant revenu à sa place, les maréchaux donnèrent de nouveau le signal. Cette fois, les champions choisirent un but pareil, et se frappèrent en pleine poitrine. Le coup fut si violent, que les deux chevaux levèrent les pieds de devant ; mais leurs maîtres demeurèrent en selle, pareils à des piliers d'airain ; quant aux deux lances, elles se rompirent comme

du verre, et les éclats en sautèrent jusque dans la galerie où était le peuple. Les écuyers s'approchèrent alors avec de nouvelles lances ; chacun s'arma de la sienne, et, regagnant sa place, s'apprêta à une troisième joute.

Si rapide que fût le signal, il s'était encore fait attendre au gré des deux adversaires ; car, aussitôt qu'il fut donné, les chevaux s'élancèrent, comme s'ils eussent partagé les sentiments de leurs maîtres. Cette fois, messire Eustache conserva toujours le même but ; mais Édouard ayant changé le sien, sa lance atteignit si juste la visière, qu'elle enleva le casque du chevalier, tandis que la lance de celui-ci frappait en pleine poitrine avec une telle raideur, que le cheval du roi s'accroupit, et que, dans ce mouvement, la sangle s'étant rompue, la selle glissa tout le long de son dos, de sorte qu'Édouard se trouva debout, mais à pied. Son adversaire sauta aussitôt à terre, et trouva Édouard déjà débarrassé de ses étrières. Il tira incontinent son épée, se couvrant la tête de son bouclier ; mais Édouard lui fit signe qu'il ne continuerait pas le combat qu'il n'eût repris un autre casque. Messire Eustache obéit, et le roi, lui voyant la tête couverte, tira son épée à son tour.

Mais avant de les laisser de nouveau venir aux mains, deux écuyers emmenèrent les chevaux chacun par une barrière, tandis que deux varlets ramassaient les lances que les combattants avaient laissé tomber. La lice ainsi dégagée, écuyers et varlets se retirèrent, et les juges du camp donnèrent le signal.

Édouard était un des plus vigoureux hommes d'armes de son royaume ; aussi messire Eustache comprit-il aux premiers coups qu'il reçut le besoin de rappeler toute sa force et toute son adresse. Mais lui-même, comme on a pu le voir, et comme en font foi les chroniques du temps, était un des plus vaillants chevaliers de son époque ; de sorte qu'il ne s'émerveilla ni de la violence ni de la rapidité de l'attaque, et rendit coup pour coup avec une vigueur et un sang-froid qui prouvèrent à Édouard ce qu'il savait déjà sans doute, c'est qu'il se trouvait en face d'un adversaire digne

de lui.

Au reste, les spectateurs n'avaient rien perdu pour attendre, et ce qui se passait devant eux était bien cette fois un véritable combat. Les deux épées, dans lesquelles se réfléchissait le soleil, semblaient deux glaives de flamme, et les coups étaient parés et rendus avec une telle rapidité, qu'on ne s'apercevait qu'ils avaient touché l'écu, le heaume ou la cuirasse, qu'en voyant jaillir les étincelles qu'ils en tiraient. Les deux champions s'attaquaient surtout au casque, et, sous les atteintes redoublées qu'ils avaient reçues, celui de messire Eustache avait déjà vu tomber son panache de plumes, et celui d'Édouard perdu sa couronne de pierreries. Enfin, l'épée d'Édouard s'abattit avec une telle force, que, quelle que fut la trempe du heaume de son adversaire, il lui eût sans doute fendu la tête si messire Eustache n'eût paré à temps avec son bouclier. La lame terrible coupa l'écu par la moitié comme s'il eût été de cuir, si bien que du choc une des attaches s'étant brisées, messire Eustache jeta loin de lui l'autre moitié, qui lui était devenue plutôt un embarras qu'une défense, et, prenant son épée à deux mains, il en asséna à son tour un si rude coup sur le cimier du roi, que la lame vola en morceaux, et que la poignée seule lui resta dans la main.

Le jeune chevalier fit alors un pas en arrière pour demander une autre arme à son écuyer ; mais Édouard, levant vivement la visière de son casque, fit à son tour un pas en avant, et prenant son épée par la pointe, il en présenta la garde à son adversaire.

— Messire, lui dit-il avec cette grâce qu'il savait si bien prendre en pareille occasion, vous plairait-il d'accepter celle-ci ? J'ai, comme Ferragus, sept épées à mon service, et toutes sont d'une trempe merveilleuse : il serait fâcheux qu'un bras aussi habile et aussi vigoureux que le vôtre n'eût pas une arme sur laquelle il pût compter ; prenez donc, Messire, et nous en recommencerons le combat avec plus d'égalité.

— J'accepte, Monseigneur, répondit Eustache de Ribeaumont en levant à son tour la visière de son casque ; mais à Dieu

ne plaise que j'essaie le tranchant d'une si belle arme contre celui-là qui me l'a donnée : je me reconnais donc vaincu, Sire, autant par votre courage que par votre courtoisie, et cette épée m'est si précieuse, que je fais ici le serment sur elle, et par elle, de ne jamais, ni en tournoi, ni en bataille, la rendre à d'autres qu'à vous. Maintenant, une dernière faveur ; Sire, conduisez votre prisonnier près de la reine.

Édouard tendit la main au jeune chevalier, et se dirigea avec lui, au milieu des acclamations des spectateurs, jusqu'au trône de madame Philippe, qui, ayant détaché une magnifique chaîne d'or de son cou, la noua au poignet du vaincu, en signe de servage, et déclara que de trois jours elle ne voulait pas avoir d'autre esclave. En conséquence, elle le fit asseoir à ses pieds, tenant à la main l'autre extrémité de la chaîne ; quant à Édouard, il rentra dans sa tente, prit un autre casque, et ordonna aux musiciens de sonner le défi ; mais soit respect, soit crainte, les clairons de la barrière restèrent muets, et trois fois les mêmes sons retentirent sans qu'aucun bruit pareil leur répondît. Les hérauts parcoururent alors la lice en criant : « Largesses, chevaliers, largesses ! » et une pluie d'or tomba des gradins dans l'arène.

Au reste, comme la journée était avancée, et que l'heure du souper approchait, les maréchaux levèrent leurs lances garnies de banderoles aux armes d'Angleterre écartelées de leurs armes, pour indiquer que la première joute était finie. Au même moment, les musiciens des deux barrières sonnèrent la retraite, et le cortège reprit, dans le même ordre où il était venu, sa marche vers le château.

Édouard donna à souper aux chevaliers anglais et étrangers, et la reine aux dames et aux damoiselles ; puis, après le souper, dames, damoiselles et chevaliers passèrent dans une chambre commune où les attendaient force jongleurs, musiciens et ménestrels.

Le roi ouvrit le bal avec la comtesse de Salisbury, et la reine avec messire Eustache de Ribeaumont. Édouard était au comble



de la joie ; il avait eu les honneurs de la journée comme roi et comme chevalier, et cela sous les yeux de la femme qu'il aimait. Alix, de son côté, redevenue sans défiance, se livrait au plaisir de la danse avec tout l'abandon de la jeunesse et du bonheur. Édouard profitait de cette confiance, tantôt pour serrer, comme par mégarde, la main qu'elle lui tendait, tantôt pour toucher ses cheveux flottants avec ses lèvres, toujours pour s'enivrer du parfum âcre et voluptueux qui flotte autour des femmes dans la chaude atmosphère d'un bal. Au milieu du labyrinthe de figures que formait dès lors le tissu d'une danse, la jarretière de la comtesse, qui était de satin bleu de ciel brodé d'argent, tomba sans qu'elle s'en aperçût. Édouard s'élança pour la ramasser ; mais le mouvement n'avait pas été si rapide que d'autres yeux que les siens n'eussent eu le temps de deviner le larcin que le roi avait eu l'intention de faire. Chacun s'écarta en souriant : Édouard comprit à cette retraite courtoisanesque qu'il était soupçonné ; et mettant le ruban autour de sa propre jambe : « Honni soit, dit-il, qui mal y pense. »

Cet incident donna naissance à l'ordre de la Jarretière.

## XIX

Le lendemain, à la même heure que la veille, les galeries étaient de nouveau encombrées, la lice prête, et les maréchaux à leur poste ; seulement, la tente était changée : elle avait pris un aspect plus simple, mais en même temps plus guerrier ; et la bannière qui flottait au-dessus d'elle, au lieu d'être de gueules et écartelée des armes de France et d'Angleterre, était de sinople à la bande ondée d'or. C'était, comme on se le rappelle, messire Gautier de Mauny le tenant de cette journée, et la valeur bien connue du jeune chevalier était aux spectateurs un sûr garant des belles appertises d'armes qu'ils verraient faire en cette occasion.

En effet, ceux qui la veille n'avaient point osé jouter avec le roi s'étaient réservés pour le lendemain. Cependant les juges du camp n'avaient inscrit que dix noms, pensant que c'était assez faire pour un seul tenant que de tenir tête à dix adversaires différents ; encore avait-il fallu les tirer au sort, car il y avait plus de cent chevaliers qui demandaient à faire leurs armes dans cette journée. Tous les noms alors avaient été mis dans un casque, et les dix premiers sortants devaient obtenir la préférence, et combattre dans l'ordre où ils auraient été tirés. Ces privilégiés du hasard étaient le comte de Merfort, le comte d'Arondel, le comte de Suffolk, Roger, comte de Mark, John, comte de Lisle, sir Walter Pavely, sir Richard Fitz Simon, lord Holland, sir John lord Grey de Codnore, et un chevalier inconnu qui s'était fait inscrire sous le nom du Jeune Aventureux.

Gautier de Mauny soutint la haute réputation qu'il s'était acquise ; cinq de ses neuf premiers adversaires vidèrent les arçons, trois furent desheaumés, et un seul, le comte de Suffolk, se maintint vis-à-vis de lui avec un avantage à peu près égal.

Le tour du chevalier inconnu arriva. Provoqué comme ses devanciers par les trompettes du défi, il entra à son tour dans la lice, et au contraire de ses prédécesseurs, qui avaient tous envoyé

toucher le bouclier de paix de messire Gautier de Mauny, il envoya son écuyer heurter à la targe de guerre.

Gautier sortit vivement de sa tente ; car, mis en haleine par les joutes précédentes, il s'était enivré, comme fait un cheval généreux au son de la trompette, et il commençait à se fatiguer de ne jouer qu'un simple jeu. Pendant le temps qu'on lui amenait un cheval frais et qu'on lui apportait une lance neuve, il jeta les yeux sur la lice, et chercha à deviner à quel homme il avait affaire ; mais rien ne put lui indiquer ni le rang ni la qualité de son adversaire ; son casque était sans cimier, son écu sans armoiries, il portait des éperons d'or en signe qu'il était chevalier, et voilà tout. Quant à ses armes, c'étaient la lance, l'épée et la hache d'armes. Gautier de Mauny boucla sa targe, descendit dans la lice, fit accrocher une hache à l'arçon de sa selle, et, prenant sa lance des mains de son écuyer, il la mit en arrêt, tandis que son adversaire, de son côté, prenait du champ, et faisait les mêmes dispositions de combat.

Au signal donné, les deux chevaliers s'élancent l'un sur l'autre de toute la rapidité de leurs chevaux. Gautier de Mauny avait dirigé sa lance contre la visièrre de l'inconnu ; mais, ne trouvant pas de prise au cimier et ayant manqué l'ouverture, l'acier glissa sur l'acier sans lui faire d'autre dommage. Quant au chevalier Aventureux, il avait frappé en pleine targe, et cela avec une telle force, que la lance, trop solide pour se briser ainsi du premier coup, lui avait échappé des mains. Son écuyer la ramassa aussitôt, et la lui rendit. Les champions reprirent donc de nouveau leurs places, et se préparèrent à une seconde course. Cette fois, Gautier, instruit par l'expérience, dirigea sa lance vers la poitrine de son adversaire, qui, de son côté, ne changea point de but. Ils s'atteignirent donc tous deux au milieu de la targe, et cela si rudement que les deux chevaux s'arrêtèrent en tremblant sur leurs jarrets ; quant à leurs maîtres, leur fortune fut encore à peu près égale dans cette rencontre. Le chevalier inconnu se renversa en arrière, comme un arbre qui plie, mais se releva aussitôt. Gautier

de Mauny perdit les étriers, mais les reprit avec une telle promptitude, qu'à peine s'aperçut-on qu'il avait été ébranlé ; quant aux deux lances, elles avaient volé en morceaux.

Les écuyers avaient fait un mouvement pour en apporter d'autres ; mais, à peine raffermi sur sa selle, le chevalier inconnu avait tiré son épée, et Gautier de Mauny avait imité son exemple ; de sorte qu'avant même qu'ils eussent fait un pas, le combat avait recommencé, à la grande curiosité des spectateurs.

L'arme à laquelle il s'accomplissait était celle où Gautier de Mauny était le plus redoutable. Aussi vigoureux qu'adroit, il y avait peu d'hommes qui pussent résister à la force de son bras ou prévenir la justesse de son coup d'œil ; mais, quoique son adversaire n'eût point évidemment la même supériorité, il se défendait en homme qui, tout en laissant des chances à son ennemi, lui devait donner cependant une rude besogne à faire. Il y eut même un moment où le chevalier Aventureux parut avoir l'avantage ; car l'épée de Gautier de Mauny s'étant brisée entre ses mains, le chevalier désarmé fut forcé d'avoir recours à sa hache. Pendant le temps qu'il la détachait, il reçut un tel coup sur son casque, que, les attaches s'étant brisées, il demeura la tête nue ; mais aussitôt, s'étant garni le front avec son bouclier, il poussa à son tour si vigoureusement son adversaire, que celui-ci fut forcé d'abandonner l'attaque pour ne plus s'occuper que de la défense. En vain voulut-il opposer à l'arme terrible la lame de son épée, la lame de son épée se brisa à son tour comme du verre, et Gautier, profitant du même avantage qu'un instant auparavant il avait livré, asséna sur le heaume de son adversaire un tel coup du tranchant de sa hache, que le chevalier inconnu étendit les bras en poussant un cri, et tomba sans mouvement dans la lice. Les juges du camp croisèrent aussitôt leurs lances entre les combattants, et les écuyers s'approchèrent du vaincu et lui ouvrirent son casque : il était évanoui, et le sang coulait à flots de la blessure qu'il avait reçue sur le haut de la tête.

Tous les regards se portèrent alors avec curiosité sur le cheva-

lier étranger. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, au teint brun, aux longs cheveux noirs, et dont les traits fortement accentués indiquaient l'origine méridionale. Mais, au grand étonnement de tout le monde, aucun des spectateurs ne le connaissait, et Gautier lui-même chercha vainement à se rappeler ces traits pâles et sanglants, qui avaient trop de caractère cependant pour qu'on en perdît le souvenir une fois qu'on les avait vus ; de sorte qu'il demeura convaincu que c'était la première fois qu'il se trouvait en face de ce jeune homme. Au reste, la joute était finie. Le roi et la reine reprirent donc le chemin de Windsor, où un magnifique dîner attendait tous les convives, rassemblés cette fois dans la même salle ; et ce fut merveille à voir, car jamais on n'avait réuni tant de nobles personnes : on compta ce jour, assis à une même table, un roi, douze comtes, huit cents chevaliers et cinq cents dames.

À la fin du repas, un écuyer fit demander Gautier de Mauny. Il venait de la part de son maître, le chevalier Aventureux. Le blessé était revenu à lui, et, avant de mourir, il avait, disait-il, une révélation à faire à celui qu'il était venu si imprudemment défier, et qui l'en avait puni d'une façon si cruelle. Gautier de Mauny suivit le messenger, dont la marche rapide indiquait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et arriva bientôt à la tente du mourant. Il le trouva couché sur une peau d'ours, le visage déjà tellement pâli, que ses yeux seuls semblaient vivre, animés qu'ils étaient par une fièvre mortelle. Au bruit que fit Gautier en entrant, le moribond releva la tête, et, reconnaissant son vainqueur, qu'il n'avait vu que pendant le court instant où son casque brisé lui avait laissé la tête découverte, il ordonna à ses gens de sortir, et pria, par un signe, Gautier de Mauny de venir s'asseoir près de lui. Le chevalier s'empressa de se rendre à ce désir. Le blessé le remercia d'un signe de tête ; puis, fatigué de l'effort qu'il avait fait, il se laissa retomber avec un gémissement que, malgré tout son courage, il ne put étouffer qu'à demi.

Gautier crut qu'il allait expirer ; mais il se trompait : l'heure

n'était pas encore venue, et au bout de quelques instants le blessé parut reprendre quelque force.

— Messire Gautier, dit-il alors d'une voix faible, vous avez fait un vœu, que je crois ?

— Oui, répondit Gautier, j'ai juré de venger mon père, qui a été assassiné en Guyenne, et de retrouver son meurtrier et son tombeau, afin de tuer l'un sur l'autre.

— Et vous ignorez dans quelle ville il a été assassiné ?

— Je l'ignore.

— Et vous ne savez pas où est sa tombe ?

— Je n'ai pu la découvrir encore.

— Eh bien ! Messire, moi, j'ai une mère qui ignore aussi dans quelle ville j'ai été blessé à mort, dans quel lieu s'élèvera ma tombe, une mère, cependant, qui aura besoin de pleurer sur son fils, comme vous avez besoin de pleurer sur votre père ; promettez-moi une chose, chevalier.

— Laquelle ? répondit Gautier.

— Jurez-moi que, quand je serai mort, vous enfermerez mon cadavre dans un cercueil de chêne, et que vous le renverrez au lieu que je vous dirai, pour qu'il repose sur une terre amie et au milieu d'êtres aimés ; et moi, en échange, je vous dirai, Messire, comment votre père est mort, et dans quel lieu il attend la résurrection éternelle.

— Ah ! je vous le jure, s'écria Gautier de Mauny ; dites, dites !

— Avez-vous entendu parler, Messire, d'un fameux tournoi qui eut lieu à Cambray, vers l'année treize cent vingt-deux ?

— Oui, sans doute, répondit Gautier ; car mon père y assista et y acquit grand honneur.

— Il y jouta, continua le blessé, avec un jeune homme qu'il maltraita si rudement, que non seulement il ne put jamais remonter à cheval, mais encore qu'il fut obligé de se faire ramener en litière jusqu'à la ville de la Réole, où étaient ses parents. Ce jeune homme avait pour père Jean de Levis, et pour mère Constance

de Foix, qui était fille de Roger-Bernard, comte de Foix. Malgré les soins que lui donnèrent ses excellents parents, pour lesquels un tel accident était d'autant plus sensible, qu'ils n'avaient qu'un second fils au berceau, ce jeune homme ne put jamais se remettre, et mourut à l'âge où je vais mourir. Or, il advint que deux ou trois ans après sa mort, et comme la douleur en était toute saignante encore au cœur de sa famille, messire Leborgne de Mauny, votre père, ayant voué un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice, se mit en voyage, accomplit son vœu, et, à son retour, ayant appris que monseigneur Charles, comte de Valois, frère du roi Philippe, était à la Réole, prit la route de cette ville, pour y saluer en passant son auguste allié<sup>1</sup>. Votre père resta là quelque temps, car on lui fit grande fête ; si bien que le bruit se répandit qu'il y était, et pénétra jusque dans la maison qu'il avait mise en deuil. C'était tenter Dieu, Messire, vous en conviendrez, que de venir ainsi se livrer à la vengeance d'un père : aussi résulta-t-il de cette imprudence ce qui devait en résulter. Un soir que messire Leborgne de Mauny revenait d'un quartier éloigné de la ville, et regagnait l'hôtel de monseigneur le comte de Valois, il fut attendu par deux hommes, dont l'un était le maître et l'autre le valet : le maître mit l'épée à la main, et cria à votre père de se défendre. Votre père se défendit si bien, qu'il commençait à presser son adversaire ; ce que voyant le valet, il vint sur le côté, et passa à messire Leborgne de Mauny son épée au travers du corps.

— Les assassins ! murmura Gautier.

— Ne m'interrompez pas, si vous voulez tout savoir, car je sens que j'ai plus que quelques instants à vivre.

— Avant tout, s'écria Gautier, laissèrent-ils son cadavre sans sépulture ?

— Non, rassurez-vous, continua le mourant. Le corps de votre père fut emporté, obtint les prières de l'Église, et fut enterré

1. Le comte Guillaume de Hainaut avait épousé la fille du comte de Valois, de sorte que messire Leborgne de Mauny et le comte de Valois se trouvaient être devenus cousins.

dans un tombeau ; car celui qui l'avait attaqué voulait un duel, et non un assassinat. Or, il crut que ce serait une expiation que de coucher le cadavre dans un suaire béni, et de faire graver sur le marbre de sa tombe une croix, avec ce seul mot latin, *Orate*, afin que ceux qui s'agenouilleraient sur cette tombe priassent en même temps pour la victime et pour l'assassin.

— Et où retrouverai-je ce tombeau ? s'écria Gautier.

— Il était alors hors de la ville, répondit le blessé ; mais la ville s'étant étendue depuis lors, il est renfermé maintenant dans ses murailles : vous le retrouverez, Messire, dans le jardin du couvent des frères Mineurs, situé à l'extrémité de la rue de Foix.

— Bien, bien, dit Gautier, voyant que le jeune chevalier s'affaiblissait de plus en plus, et maintenant un dernier mot, je vous prie. — Ce Jean de Levis, qui a assassiné mon père, vit-il encore ?

— Il est mort depuis dix ans.

— Mais il avait un fils, m'avez-vous dit, un fils qui doit être en état de porter les armes ?

— Vous l'avez tué aujourd'hui, Messire, répondit le moribond d'une voix éteinte : ainsi votre vœu de vengeance est accompli, ne songez donc plus qu'à celui de la miséricorde. Vous avez promis de renvoyer mon corps à ma mère, ne l'oubliez pas.

Et le jeune homme, retombant sur son lit de guerre, murmura un nom de femme, et expira.

Le même soir, messire Gautier de Mauny demanda au roi d'Angleterre congé pour accompagner le comte de Derby, qui devait, aussitôt les joutes terminées, partir avec grand nombre d'hommes d'armes et d'archers, pour porter secours aux Anglais de la Gascogne, tandis que sir Thomas d'Agworth allait en Bretagne, pour y poursuivre à main armée les affaires de la comtesse de Montfort, qui devaient s'être grandement améliorées par le traité que venaient de passer avec le comte de Salisbury messire Olivier de Clisson et le sire Godefroy de Harcourt, et dont la signature allait, sous quelques jours, rendre la liberté à ces deux chevaliers.



Le troisième jour était, comme nous l'avons dit, réservé à Guillaume de Montaigu, qui, armé chevalier de la main du roi Édouard, selon la promesse que ce dernier lui avait engagée au château de Wark, devait y faire ses premières armes sous les yeux de la comtesse : c'était donc un jour de fête pour le jeune homme, car il était bien décidé à être vainqueur ou à mourir, et dans l'un ou l'autre cas, il devait ou être couronné par elle, ou expirer sous ses yeux, ce qui était toujours regardé par lui comme un bonheur.

Au reste, pour faire plus grand honneur à son filleul, Édouard lui-même avait voulu rompre avec lui la première lance ; puis la reine avait donné pour ce jour liberté à messire Eustache de Ribeaumont, afin que la seconde joute fût pour lui. Enfin, la troisième avait été retenue par Guillaume de Douglas, qui avait obtenu de primer tous les autres chevaliers, à cause du défi fait devant le château de Wark et accepté à Stirling, lorsque Guillaume de Montaigu y était venu apporter une lettre du roi Édouard au roi David ; lettre à la suite de laquelle, on doit s'en souvenir, il avait été heureusement traité avec le roi de France de l'échange du comte de Murray contre messire Pierre de Salisbury.

Les deux premières joutes furent donc entièrement de courtoisie, et à peu près ce qu'est, de nos jours, un assaut dans une salle d'armes. Chacun fit grande preuve de force et d'adresse ; on brisa deux ou trois lances, et Guillaume de Montaigu eut l'honneur de sortir à partie égale de cette lutte avec deux des meilleurs chevaliers du monde ; mais, à la troisième passe, on savait que le jeu devait se changer en duel ; car le bruit du défi s'était répandu dans la noble assemblée, et, tout en déplorant la mort du chevalier Aventureux, on n'était pas fâcher de retrouver, une fois encore, les émotions qu'avait fait naître le combat dans lequel il avait succombé.

Ce fut donc avec un frémissement général d'intérêt et d'im-

patience que l'on entendit les musiciens de la plate-forme faire retentir l'air de leur défi guerrier, et l'attente de ceux qui craignaient encore que cette curieuse joute n'eût pas lieu fut joyeusement remplie lorsque quatre cornemuses écossaises répondirent aux trompettes et aux clairons par un pibroch montagnard. Au même instant, les barrières s'ouvrirent, et Douglas parut. Chacun le reconnut à ses nouvelles armes, qui étaient d'argent au chef d'azur, avec un cœur sanglant de gueules, et une couronne d'or en l'azur ; on se rappelle que les Douglas avaient substitué ces armes aux leurs, qui étaient d'azur au chef d'argent, et à trois étoiles de gueules en l'argent, lors de la mort héroïque du bon lord James, qui avait, ainsi que nous l'avons raconté, succombé devant Grenade en portant vers la Terre-Sainte le cœur de son souverain et ami Robert Bruce d'Écosse.

Douglas entra donc dans la lice accompagné d'un murmure général de curiosité, car il était doublement célèbre par les exploits de son père et les siens. Le récit de ses aventures entreprises, sa fidélité au roi David, les pertes terribles qu'il avait fait éprouver aux Anglais depuis dix ans à peu près qu'il avait pour la première fois eu la force de porter une lance et de lever une épée, en faisaient un objet d'intérêt pour les hommes et d'admiration pour les femmes. Guillaume de Douglas répondit à cette courtoisie en levant la visière de son casque pour saluer madame Philippe et la comtesse de Salisbury. On vit alors les traits d'un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans à peu près ; ce qui redoubla l'étonnement, car on ne pouvait comprendre comment, si jeune encore, il avait déjà tant de renommée. Puis, lorsque Guillaume de Douglas eut rendu hommage aux deux reines, il baissa la visière de son casque, et montant sur la plate-forme, il alla frapper du fer de sa lance la targe de guerre de Guillaume de Montaigu.

Celui-ci ne fit qu'un bond du fond de sa tente jusqu'au seuil.

— Bien, Messire, dit-il ; vous êtes exact au rendez-vous, et je vous remercie.

— Vous parlez, mon jeune seigneur, comme si c'était de vous que fût venu le défi : il y a là erreur ; le défi vient de moi, Messire ; je tiens à rétablir les faits dans toute leur exactitude.

— Qu'importe qui l'a donné ou qui l'a reçu, puisqu'il a été reçu et donné de grand cœur ? Or, prenez du champ ce qu'il vous en faut, et avant que vous ne soyez à votre place, je serai, moi, à la mienne.

Douglas fit voler son cheval ; et tandis que Guillaume de Montaigu se faisait boucler sa targe, et choisissait la plus forte entre trois ou quatre lances, il traversa de nouveau la lice ; puis, arrivé à l'extrémité par laquelle il était entré, il abaissa sa visière et mit sa lance en arrêt. Il avait à peine achevé ces préparatifs qu'il vit son adversaire à son poste. Un instant suffit à Guillaume pour assurer de son côté sa lance, et les juges du camp, les voyant prêts et s'apercevant de l'impatience des spectateurs, crièrent à haute voix : « Laissez aller ».

Les deux jeunes gens fondirent l'un sur l'autre avec une telle impétuosité, qu'il leur fut impossible de prendre leurs mesures ; aussi, quoique le fer des deux lances eût touché les casques, il glissa sur l'acier en faisant jaillir des étincelles ; de sorte que les deux chevaliers, emportés par leur course, passèrent outre sans s'être fait autre dommage. Cependant tous deux arrêtaient leurs chevaux avec toute la force et l'adresse d'écuyers consommés, et, les ramenant chacun à sa place, ils se préparèrent à une nouvelle course.

Cette fois, Douglas dirigea le fer de sa lance vers la targe de son adversaire, et l'atteignit en pleine poitrine avec tant de violence, qu'il la brisa en trois morceaux, et qu'ébranlé du choc, Guillaume plia jusque sur la croupe de son cheval. Quant à celui-ci, il avait visé si juste au cimier, qu'il avait enlevé le casque de la tête de Douglas ; et cela si rudement, que le sang en sortit à l'Écossais par le nez et par la bouche. Au premier moment, on le crut blessé gravement ; mais lui-même fit signe que ce n'était rien, reprit un autre casque des mains de son écuyer, demanda

une lance neuve, et retourna prendre du champ pour fournir sa troisième carrière. Quant à Guillaume, il s'était redressé comme un arbre flexible que la brise courbe en passant ; puis, faisant volter son cheval, il était aussitôt allé reprendre son poste, et attendait que son adversaire fût préparé. Douglas ne le fit pas attendre ; les juges du camp donnèrent pour la troisième fois le signal, et les deux jeunes gens s'élancèrent l'un sur l'autre avec une rage que n'avaient fait qu'augmenter les courses précédentes.

Cette fois, ils se rencontrèrent avec une telle violence, que, le cheval de Douglas s'étant cabré, et la sangle du cheval de Guillaume s'étant rompue, les deux champions roulèrent dans la poussière. Aussitôt, Douglas se releva sur ses pieds, et Guillaume sur un genou. Mais, avant que l'Écossais n'eût franchi la moitié de la distance qui le séparait de son adversaire, il chancela, et l'on put voir, au sang qui coulait le long de sa cuirasse, qu'il était grièvement blessé. Les juges du camp s'avancèrent aussitôt dans la lice, et croisèrent leurs lances entre les deux jeunes gens. Ce fut alors seulement qu'ils s'aperçurent que Guillaume aussi devait avoir reçu quelque grave blessure, car, après avoir essayé de se relever, il était retombé sur ses deux genoux et sur une main. En effet, les deux adversaires s'étaient donné coup pour coup ; la lance de Guillaume avait percé la targe de Douglas, et, glissant sur la cuirasse, avait été s'enfoncer sous l'épaulière, tandis que celle de Douglas, traversant la visière, avait atteint Guillaume au-dessus du sourcil, et s'était brisée, lui clouant son casque au front.

Les juges du camp comprirent bientôt la gravité des deux blessures, et, sautant à bas de leurs chevaux, ils furent les premiers à porter des secours aux blessés ; messire Jean de Beaumont courut à Douglas, et Salisbury à Guillaume ; et tandis qu'on emmenait l'Écossais hors de la lice, il essaya d'arracher le tronçon de la lance qui était resté dans la plaie ; mais Guillaume lui arrêta la main.

— Non, mon oncle, lui dit-il, car j'ai peur qu'avec le fer ne

s'en aille la vie ; appelez seulement un prêtre, car je voudrais mourir chrétiennement.

— Ne veux-tu pas un chirurgien d'abord ? s'écria Salisbury.

— Un prêtre, mon oncle ! un prêtre, je vous dis ; il n'y a pas de temps à perdre, croyez-moi.

— Monseigneur, cria Salisbury à l'évêque de Lincoln, qui était assis près de la reine, voulez-vous venir, il y a danger de mort.

La comtesse jeta un faible cri, plusieurs femmes s'évanouirent, et l'évêque, descendant les degrés, vint prendre près du blessé la place de Salisbury.

Alors, au milieu de la lice, retrouvant des forces pour ce dernier acte de religion, Guillaume de Montaigu, à genoux et les mains jointes, se confessa tout armé ; puis l'évêque de Lincoln lui donna l'absolution en face de toutes ces femmes qui priaient pour le jeune blessé et de tous ces chevaliers qui demandaient à Dieu la grâce de faire une aussi sainte et aussi belle mort.

L'absolution donnée, Salisbury se rapprocha de son neveu, lequel, étant en état de grâce et ne craignant plus de mourir, cessa de s'opposer à ce qu'on tirât de sa blessure le fer qui y était resté. Alors Salisbury le fit coucher sur le dos, et, lui appuyant le pied sur la poitrine, il parvint en se raidissant à lui arracher le tronçon de la plaie ; puis aussitôt, débouclant le casque, qu'on n'avait pas pu ouvrir jusque-là, cloué qu'il était, comme nous l'avons dit, au front du blessé, il parvint à lui dégager la tête de son enveloppe de fer. Guillaume était évanoui ; ses écuyers accoururent à son aide, et le comte de Salisbury, aidé par eux, le transporta dans sa tente.

Aussitôt, le médecin du roi arriva, envoyé par Édouard lui-même, et examina le blessé. Salisbury, qui aimait Guillaume comme son enfant, attendit avec anxiété la fin de l'examen ; mais il fut loin d'être favorable au jeune chevalier. Le mire se fit apporter le fer de la lance ; à la rouille sanglante qui le couvrait, il était facile de voir qu'il avait pénétré de la longueur de deux

pouces ; aussi le médecin secoua-t-il la tête, en homme qui n'espère pas grand-chose de bon. En ce moment, des valets vinrent de la part du roi, pour transporter Guillaume de Montaigne dans un appartement du château de Windsor ; mais le médecin s'y opposa, le malade étant trop faible pour supporter le transport.

Salisbury se vit forcé de quitter Guillaume avant qu'il ne fût revenu à lui, car sa mission l'appelait près d'Édouard : c'était le même soir qu'il devait partir pour aller chercher à Margate l'engagement d'Olivier de Clisson, et lui porter, ainsi qu'au sire de Harcourt, l'ordre royal qui les remettait en liberté. Salisbury était un de ces hommes chez qui les affections privées ne passaient qu'après les devoirs publics ; il quitta donc Guillaume après l'avoir recommandé au médecin comme s'il eût été son fils.

Quant à la comtesse, elle avait demandé au roi la permission de ne pas assister au souper, et le roi la lui avait accordée à l'instant même ; car, ainsi que tous, il avait compris la douleur qu'elle devait ressentir d'un pareil accident. On savait avec quelle fidélité et quel respect le jeune homme l'avait gardée pendant la captivité du comte, et quoique plusieurs se fussent bien douté qu'il y avait dans la conduite de son jeune neveu quelque chose de plus tendre qu'un simple lien de parenté, la réputation de vertu de madame Alix était si bien établie, qu'elle n'avait aucunement souffert de ce dévouement. Cependant, quoiqu'on eût rendu justice à la comtesse en ne soupçonnant pas la pureté de ses sentiments pour son châtelain, elle n'en avait pas moins pour lui une amitié presque fraternelle, à laquelle il faut ajouter cette pitié tendre qu'éprouve presque toujours une femme, si vertueuse qu'elle soit, pour l'homme qui l'aime secrètement et sans espoir.

Aussi, lorsqu'elle vit entrer Salisbury, n'essaya-t-elle point de cacher sa douleur aux yeux de son mari, persuadée que lui, moins que personne, lui ferait un crime de ses larmes. En effet, Salisbury avait besoin de tout son courage pour retenir les siennes ; il venait prendre congé d'elle, car, malgré les instances d'Édouard

pour le retenir, l'inflexible messenger avait résolu d'accomplir une mission dont il comprenait toute l'importance. Il partit donc le soir même, recommandant Guillaume aux soins de la comtesse.

Cette séparation, quelque courte qu'elle dût être, se faisait sous de si tristes auspices, qu'elle fut accompagnée de part et d'autre d'une douleur pressentimentale telle, que si Salisbury eût été un homme d'un cœur moins dévoué à son roi et d'un esprit moins ferme à ses devoirs, il eût supplié Édouard de choisir quelque autre pour achever à sa place la négociation qu'il avait commencée ; mais le comte, au moment où lui vint cette pensée, la repoussa comme il eût fait d'un crime, et, puisant une nouvelle force dans la honte de sa faiblesse, il prit congé d'Alix, la laissant maîtresse de l'attendre à Londres, ou de retourner au château de Wark.

Lorsque la comtesse fut seule, toutes ses pensées tristes, tous ses pressentiments mélancoliques se groupèrent autour d'une même douleur, celle que lui causait l'accident arrivé à Guillaume ; aussi, ne pouvant rester dans le doute, elle appela un page, et lui ordonna d'aller savoir des nouvelles du blessé. L'enfant revint au bout d'un instant ; car, ainsi que nous l'avons dit, les tentes n'étaient séparées du château que par la longueur de la lice. Guillaume était toujours évanoui, et le médecin n'avait eu aucun motif de modifier ses premières prévisions : à son avis, la blessure devait être mortelle, et quoiqu'il fût possible que le jeune homme reprît ses sens, à moins d'un miracle il n'y avait aucune chance qu'il revît le jour du lendemain. Cette réponse, à laquelle Alix eût dû s'attendre d'après ce que lui avait dit le comte, ne l'en atteignit pas moins cruellement ; elle se souvint alors de ce dévouement si tendre et cependant si craintif, de cet amour toujours vivant, mais pourtant toujours muet, et cela pendant quatre ans que Guillaume ne l'avait pas quittée d'un instant, si ce n'était, comme il l'avait fait au château de Wark, pour obéir à ses ordres et s'occuper de son salut. Pendant ces quatre ans, elle avait lu jour par jour dans le cœur du jeune chevalier comme dans un

livre dont le temps avait tourné les pages, et elle n'avait vu dans ce cœur que des prières d'amour qui semblaient écrites pour la bouche des anges. Elle se représenta ce pauvre blessé, si joyeux et si plein d'espérance la veille encore, se réveillant aujourd'hui pour mourir, seul et abandonné sous une tente, et il lui sembla que, s'il expirait ainsi éloigné des deux seules personnes qu'il eût aimées sur la terre, elle en garderait un remords fatal à tout le reste de sa vie. Quelque temps néanmoins elle hésita encore ; deux ou trois fois elle se leva, et retomba hésitante sur son fauteuil, tant elle craignait que, malgré les liens de parenté, on n'interprêtât à mal cette visite mortuaire ; mais enfin, le cri du cœur l'emporta sur la voix du monde, et jetant un voile sur sa tête, sans page, sans femme, sans varlet, elle sortit du château de Windsor, et s'achemina vers la tente de Guillaume de Montaigu.

Ce qu'avait prévu le médecin était arrivé. Guillaume était revenu à lui, et l'homme de la science, qui avait reçu d'Édouard l'ordre de soigner également les deux blessés, avait profité de ce moment pour se rendre près de Douglas, dont la situation, quoique grave, était sans danger. Quant à Guillaume, il était en proie à une fièvre ardente, et, malgré sa faiblesse, il avait des moments de délire pendant lesquels deux hommes suffisaient à peine pour le maintenir sur son lit. Dans ces moments, il lui semblait voir une ombre vers laquelle il faisait tous ses efforts pour s'élancer, et que, discret jusque dans son délire, il appelait, sans la nommer, tantôt par des cris, tantôt par des prières. Ce fut dans un de ces moments d'exaltation que la comtesse leva tout à coup la tapisserie qui pendait devant la porte de la tente, faisant succéder la réalité de sa présence aux rêves fiévreux qui l'avaient précédée. Par un mouvement naturel, les deux hommes qui retenaient Guillaume le lâchèrent, en voyant contre leur attente apparaître cet être fantastique qu'il appelait, et Guillaume lui-même, comme si sa vision eût pris un corps, au lieu de s'élancer en avant, fit sur son lit un mouvement en arrière, les yeux fixes, la poitrine hale-tante, et joignant les mains dans l'attitude d'un suppliant. La



comtesse fit un signe, et ceux qui gardaient Guillaume sortirent, tout en se tenant à la porte de la tente, afin de rentrer au premier ordre qu'ils en recevraient.

— Est-ce vous, Madame, dit Guillaume, ou bien est-ce un ange qui a pris votre forme pour me rendre plus doux le passage de cette vie à l'autre ?

— C'est moi, Guillaume, répondit la comtesse : votre oncle ne pouvait pas venir, car il est parti pour le service du roi ; je n'ai pas voulu vous laisser ainsi seul, et je suis venue, moi.

— Oh ! oui, oui, c'est bien votre voix, dit Guillaume ; je vous voyais quand vous étiez absente, mais je n'entendais pas vos paroles ; vous avez, en entrant, suspendu le délire et chassé les fantômes ! Est-ce bien vous ? je mourrai donc heureux.

— Non, vous ne mourrez pas, Guillaume, reprit la comtesse, tendant au blessé une main qu'il saisit avec un mélange de respect et d'amour impossible à exprimer. Votre état n'est point aussi désespéré que vous le croyez.

Guillaume sourit tristement.

— Écoutez, lui dit-il, tout est bien comme Dieu le fait, et mieux vaut mourir que de vivre malheureux : n'essayez donc point de me tromper, Madame, et n'usons point ce qui me reste de force à me reprendre à des espérances inutiles ; ce que je regrette en mourant, Madame, c'est de n'être plus là pour vous garder.

— Me garder, Guillaume ! et de qui ? grâce à Dieu, nos ennemis ont repassé la frontière.

— Oh ! Madame, interrompit Guillaume, vos ennemis ne sont pas ceux que vous craignez le plus : il en est un plus terrible pour vous que tous ces brûleurs de ville écossais, que tous ces preneurs de châteaux des frontières ; celui-là, Madame, sans que vous vous en doutiez, je vous ai garantie deux fois de lui, peut-être. Tenez, écoutez-moi ; tout à l'heure, j'avais le délire, mais le délire des mourants est peut-être une double vue ! eh bien, au milieu de mon délire, je vous voyais dans les bras de cet homme,

j'entendais vos cris ; vous appeliez à l'aide, et personne ne venait, car j'étais retenu sur mon lit par des liens de fer ; j'aurais donné non pas ma vie, puisque je vais mourir, mais mon âme, entendez-vous, mon âme, pendant l'éternité, pour aller à votre secours, et je ne le pouvais pas ; j'ai bien souffert, allez, et je vous remercie d'être venue.

— C'était de la folie, Guillaume, c'étaient les rêves de la fièvre, car, je vous devine, vous voulez parler du roi.

— Oui, oui, c'est de lui que je parle ; écoutez-moi, Madame : peut-être tout à l'heure était-ce du délire ; mais maintenant, ce n'en est plus : vous voyez bien, n'est-ce pas, qu'en ce moment j'ai toute ma raison ! Eh bien, tenez, je n'ai qu'à fermer les yeux, et je vous revois comme je vous voyais tout à l'heure, et j'entends vos cris ; oh ! tenez, c'est à m'en rendre fou.

— Guillaume, Guillaume, s'écria la comtesse, effrayée elle-même de l'accent de vérité avec lequel lui parlait le mourant, du calme, je vous en supplie.

— Oh ! oui, oui, du calme pour mourir, je vous en supplie, rendez-moi du calme.

— Que faut-il faire pour cela ? répondit Alix avec un ton de profonde pitié ; dites, et si c'est en mon pouvoir, je le ferai.

— Il faut partir, s'écria Guillaume, les yeux étincelants, partir à l'instant même, vous éloigner de cet homme. Je mourrai bien tout seul maintenant que je vous ai vue ; promettez-moi de partir.

— Mais où voulez-vous que j'aille ?

— Partout où il ne sera pas. Vous ne savez pas combien il vous aime ; vous n'avez pas vu cela, vous, car, pour le voir, il fallait les yeux de la jalousie ; cet homme vous aime à commettre un crime !

— Oh ! vous m'épouvantez, Guillaume.

— Mon Dieu, mon Dieu ! je sens que je vais mourir, mourir avant que vous ne soyez convaincue que cet homme est capable de tout ! Jurez-moi que vous partirez, demain, cette nuit... jurez-

moi...

— Je vous le jure, Guillaume, dit Alix. Mais vous ne mourrez pas ; je retourne au château de Wark, et, lorsque vous serez guéri, vous viendrez m'y rejoindre ; Guillaume ! qu'avez-vous ?

— Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi ! murmura Guillaume.

— Guillaume ! Guillaume ! s'écria la comtesse en se baissant vers lui ; mon Dieu ! mon Dieu !

— Alix, Alix, balbutia Guillaume, adieu, je vous aime.

Alors, rassemblant toutes ses forces, il jeta ses bras autour du cou de la comtesse, et moitié la baissant vers lui, moitié se levant vers elle, il toucha de ses lèvres les lèvres d'Alix, et retomba sur son oreiller.

Elle avait reçu à la fois son premier baiser et son dernier soupir.

Le lendemain au matin, la comtesse, comme elle l'avait promis la veille à Guillaume, alla prendre congé de madame Philippe, qui voulut d'abord la retenir, mais qui, admettant bientôt une excuse aussi légitime que celle que faisait valoir madame Alix pour quitter les fêtes, n'insista que ce qu'il fallait pour lui prouver le regret qu'elle avait de se séparer d'elle. Quant à Édouard, après avoir fait, comme la reine, quelques instances, il céda comme elle, et avec un air d'indifférence qui acheva de convaincre la comtesse que le malheureux jeune homme dont elle regrettait la mort s'était alarmé mal à propos ; seulement, comme la comtesse avait à traverser des pays dans lesquels, d'un moment à l'autre, les maraudeurs des frontières faisaient irruption, le roi exigea qu'elle acceptât une escorte, et lui fit promettre de ne s'arrêter que dans des villes closes ou des châteaux fortifiés.

La comtesse se mit donc en route, et le premier jour s'arrêta à Hertfort, étant partie tard, et n'ayant pu faire que dix lieues pendant cette journée ; elle y trouva son logement préparé, car un courrier marchait en avant, comme lorsque la reine était en voyage : c'était une dernière attention d'Édouard, et la comtesse

n'y vit qu'une courtoisie exagérée, mais qui s'expliquait cependant par la vieille amitié que le roi portait au comte de Salisbury.

Le jour suivant, elle se remit en route et vint coucher à Northampton, où, grâce aux mêmes précautions royales, elle trouva un appartement digne d'elle et de celui qui le lui offrait ; seulement, le chef de l'escorte vint la prévenir que la journée du lendemain était forte, et que l'on devrait partir de bonne heure, si l'on voulait arriver jusqu'au logement que le roi avait fait préparer.

En effet, la comtesse se mit en route avec l'aube ; sur le midi, l'escorte s'arrêta à Leicester, et ne se remit en chemin que vers les trois heures. Quoiqu'on fût alors aux plus longs jours de l'année, la nuit était venue sans qu'on eût aperçu à l'horizon aucune apparence de ville ni de château. On continua de marcher deux encore à peu près, lorsque enfin on vit briller une lumière dans les ténèbres. Quelque temps après, la lune, en se levant, découpa en vigueur les tours et les murailles d'un château-fort ; à mesure qu'on avançait, la comtesse croyait reconnaître, à certains signes restés dans son souvenir, une résidence qui lui était connue ; enfin, en arrivant à la porte, son dernier doute disparut. Elle était au château de Nottingham.

La comtesse frissonna malgré elle, car on se rappelle que ce château gardait de sanglants souvenirs. Alix y entra donc avec une terreur qui s'accrut encore lorsqu'elle vit que l'appartement qu'on lui avait préparé était la chambre même où avait été arrêté Mortimer et où avait été tué Dugdale ; aussi n'eut-elle point le courage de toucher au souper, se contentant de tremper ses lèvres dans une coupe de vin épicé. Au reste, il n'y avait pas à se tromper à cette chambre, car elle la connaissait bien : c'était la même où madame Philippe lui avait raconté toute cette tragique aventure, le soir même de l'arrivée de Gautier de Mauny et du comte de Salisbury. Si, alors qu'elle était près de la reine, entourée de ses femmes, et gardée par son fidèle châtelain, Guillaume de Montaigu, elle n'avait pu se soustraire à un sentiment d'effroi,

quelle ne devait pas être sa terreur, aujourd'hui qu'elle se trouvait seule dans ce même château, au milieu d'hommes presque inconnus, et le cœur tout saignant encore de la mort récente de celui dont chaque objet dans cette chambre lui rappelait le respect ou l'empressement ! Mais, hélas ! il n'était plus là pour la garder et la défendre, le pauvre enfant au cœur dévoué dont toutes les craintes pour elle lui revenaient à l'esprit à cette heure. Aussi était-elle restée dans le fauteuil où elle s'était assise, le coude appuyé sur la table où était posée la lampe, n'osant tourner la tête derrière elle, de peur de voir quelque objet fantastique, quoique en face d'elle fût un souvenir réel : c'était cette entaille faite dans un des pilastres de la cheminée par l'épée de Mortimer. La vue de cette entaille amena tout naturellement Alix à se remémorer comment Mortimer avait été arrêté. Elle se souvint d'un souterrain qui communiquait aux fossés du château, d'un panneau qui glissait dans la boiserie ; elle se rappelait bien que la reine lui avait dit que ce souterrain était muré et que ce panneau ne s'ouvrait plus ; mais n'importe, il lui était impossible de vaincre sa terreur. Ce qui la redoublait encore, c'était qu'elle attribuait à la fatigue de la journée un engourdissement insurmontable, qu'elle crut combattre en buvant de nouveau quelques gorgées de vin épicé qu'elle avait déjà goûté en arrivant ; mais loin que ce qu'elle prenait pour un réactif produisît l'effet qu'elle en attendait, l'espèce d'engourdissement qui avait commencé de s'emparer d'elle n'en devint que plus intense. Alors elle se leva et voulut marcher ; mais elle fut forcée de se soutenir au fauteuil : tous les objets paraissaient tourner autour d'elle, elle sentait qu'elle était en ce moment sous l'influence d'un pouvoir invisible, et qu'elle ne s'appartenait plus ; elle vivait dans un monde d'où la réalité avait disparu. La lueur tremblante de la lampe animait jusqu'aux objets immobiles ; les figures sculptées des lambris se mouvaient dans l'ombre ; il lui semblait entendre un bruit lointain, pareil à celui d'une porte qui grince, mais tout cela comme dans un rêve. Enfin, il lui vint dans l'idée que ce vin qu'elle avait bu pourrait

bien être un narcotique dont elle éprouvait les effets ; elle voulut appeler, mais la voix lui manqua. Alors elle rassembla toutes ses forces pour aller ouvrir la porte ; mais à peine eut-elle fait quelques pas, qu'une réalité terrible succéda à toutes ses visions. Un panneau de boiserie glissa, et un homme, s'élançant dans la chambre, la retint dans ses bras au moment où elle allait tomber évanouie.

## XXI

Les deux accidents arrivés, l'un à Jean de Levis, l'autre à Guillaume de Montaigu, le départ du comte de Salisbury pour Margate et celui de la comtesse pour le château de Wark, avaient mis fin aux fêtes de Windsor. D'ailleurs Édouard lui-même ne devait pas demeurer plus longtemps à Londres : il voulait, disait-il, visiter tous ses ports méridionaux pour y hâter les armements qu'il continuait de faire. Il était donc parti le même jour qu'Alix, sans attendre le retour de son envoyé, paraissant oublier ainsi tout à coup, et pour un objet plus pressé, l'importante affaire que Salisbury était chargé de terminer, et dont il devait venir lui rendre compte à Londres.

Elle avait eu cependant le dénouement que le comte en attendait. Olivier de Clisson et messire Godefroy de Harcourt avaient signé ; et, chargés des pleins pouvoirs du sire d'Avaugour, de messire Thibault de Montmorillon, du sire de Laval, de Jean de Montauban, d'Alain de Quidillac, de Guillaume, de Jean et d'Olivier des Brieux, de Denis du Plessis, de Jean Mallart, de Jean de Sénédari, de Denis de Caillac et du sire de Malestroit, ils s'étaient engagés en leur nom ; en conséquence, Olivier de Clisson et Godefroy de Harcourt avaient été remis immédiatement en liberté ; Salisbury les avait vus s'embarquer, et il revenait à Londres, où l'attendait la nouvelle de la mort de Guillaume.

Le comte aimait son neveu comme il eût pu aimer son propre fils ; mais le comte était, avant tout, un chevalier de son époque, un cœur du quatorzième siècle, un homme, enfin, qui, se mettant lui-même chaque jour en danger, regardait la mort comme un hôte auquel il faut ouvrir sa porte au premier coup qu'il y frappe, et recevoir, tout terrible qu'il est, d'un visage calme et religieux. Résolu d'aller rejoindre Édouard pour lui porter l'engagement des barons français, il alla prendre congé de la reine, et partit le

même jour de Londres.

Cependant Édouard, qui réunissait à la fois cette triple qualité, assez rare en ce siècle, d'homme politique profond, de guerrier aventureux et de chevalier ardent en amour, avait mené à la fois, au milieu des fêtes de Windsor, trois affaires qui étaient pour lui de la plus haute importance.

Jacques d'Artevelle, que nous avons perdu de vue depuis deux ans à peu près, était constamment resté en faveur des bonnes gens de Gand, et avait continué d'entretenir des relations d'amitié avec le roi Édouard ; il y avait même plus : le Rutwaert avait pensé avec raison que l'alliance la plus avantageuse au commerce de ses compatriotes étant celle de l'Angleterre, qui lui fournissait ses laines du pays de Galles et ses cuirs de la comté d'York, cette alliance ne pouvait pas être payée trop cher. Un moyen de faire cette alliance durable était celui d'établir le jeune prince de Galles seigneur et héritier de Flandre, à la place de Louis de Crécy. Or, selon Jacques d'Artevelle, le moment était venu d'accomplir cette grande œuvre politique, pour laquelle, écrivait-il à Édouard quelques mois avant les fêtes de Windsor, les esprits étaient suffisamment préparés.

Édouard avait prévu que ce moment ne pouvait pas tarder, et il avait pris toutes ses dispositions en conséquence ; aussi, lorsqu'il reçut la lettre d'Artevelle, ne voulut-il confier ce secret à personne, de peur qu'il ne s'ébruitât. Par les fiançailles de sa fille avec le jeune comte de Montfort, il avait la Bretagne ; par l'élection du prince de Galles, il avait les Flandres : il réalisait donc ainsi un des rêves les plus gigantesques qu'un roi d'Angleterre puisse concevoir ; car, tout en demeurant dans son île, il tenait pour ainsi dire la France entre ses deux mains ; mais il lui fallait une année de paix, au moins, pour accomplir ce dernier projet. Cette année, il venait de l'acheter par une trêve signée entre lui et le duc de Normandie, trêve qui devait durer jusqu'à la fête de la Saint-Michel 1346, c'est-à-dire pendant dix-huit mois environ. Cette trêve, au reste, ne changeait rien aux droits



respectifs de Charles de Blois et du comte de Montfort : les partisans des deux rivaux pouvaient même continuer d'escarmoucher ensemble, sans que l'un ni l'autre des rois qui avaient embrassé leur cause fussent responsables de ces rencontres particulières ; bref, tout était arrangé pour que chacun, usant des ressources qu'il avait à sa disposition, se retrouvât plus disposé à combattre que jamais à l'expiration de l'armistice ; voilà pourquoi Édouard avait doublement tenu au traité que Salisbury avait fait signer à Olivier de Clisson et à Godefroy de Harcourt, traité qui, en lui assurant d'avance la coopération de douze seigneurs, tant de la Bretagne que de la Normandie, lui créait sur le continent une force matérielle à laquelle il était difficile que Philippe de Valois résistât.

Sûr que la négociation entamée par Salisbury réussissait en son absence comme en sa présence, Édouard avait donc tourné entièrement les yeux vers la Flandre ; aussi, lorsque le comte, qui était de retour à Londres huit jours après le départ du roi, arriva au port de Sandwich, où on lui avait dit qu'il rejoindrait Édouard, il le trouva parti depuis la veille avec le comte de Suffolk, Jean de Beaumont, le comte de Lancastre, le comte de Derby, et force barons et chevaliers auxquels il avait donné rendez-vous dans ce port, sans leur dire à quelle intention il les rassemblait. Salisbury s'étonna d'abord de n'avoir point été désigné pour faire partie d'une expédition aussi importante ; mais, connaissant la rapidité des résolutions d'Édouard, il présuma que le projet qu'il accomplissait avait été arrêté instantanément et sur quelque nouvelle inattendue ; en conséquence, il résolut de rejoindre la comtesse au château de Wark, et d'y attendre les ordres du roi.

Le comte quitta en conséquence le bord de la mer, et reprit à travers les terres sa route à petites journées ; car il était sans suite aucune, et par conséquent n'avait qu'un seul cheval. Or, comme, en ces temps de guerre, tout chevalier avait l'habitude de marcher armé, il était assez difficile que sa monture, si vigoureuse qu'elle fût, ayant à supporter le poids de son cavalier et de sa cuirasse,

pût faire plus de dix à douze lieues par étape. Ce ne fut donc qu'au bout de six jours de marche que le comte arriva au haut des collines qui dominent Roxburgh, et du sommet desquelles il aperçut enfin le château de Wark. Tout lui parut dans le même état où il l'avait laissé ; et cependant il éprouva un mouvement de tristesse inexplicable à cette vue, et ce mouvement fut si profond, qu'au lieu de mettre son cheval au galop pour être quelques instants plus tôt près de son Alix bien-aimée, il ralentit son pas, au contraire, et ne s'approcha plus qu'en tremblant, et comme un homme sur lequel plane un malheur qu'il ignore, mais qu'un pressentiment avertit de l'existence de ce malheur. Cependant aucun changement visible ne justifiait de pareils présages : la bannière flottait sur sa tour, les sentinelles se promenaient sur les remparts de ce pas lent et monotone qui indique que tout est tranquille au dedans et au dehors. Quelques paysans des environs, qui venaient d'apporter les vivres du lendemain, sortaient par la grande porte, et regagnaient leurs villages. Salisbury eut un instant l'idée d'aller à eux et de les interroger ; mais sur quoi, il l'ignorait lui-même. Il surmonta donc ce moment de faiblesse, et, convaincu par le témoignage de ses yeux que son imagination le trompait, il fit prendre une allure plus vive à son cheval, et parvint bientôt au bas de la colline au sommet de laquelle était situé le château. Arrivé là, il vit au signal de la sentinelle qu'il était reconnu, et monta rapidement le sentier qui conduisait à la plate-forme.

Parvenu devant la porte, il trouva ses officiers qui l'attendaient ; mais ce n'était pas par eux seulement qu'il comptait être reçu. Alix, ordinairement, était la première à venir au-devant de lui, et il ne voyait pas Alix. Cependant, si rapidement qu'il eût gravi le sentier, on avait eu le temps de la prévenir. N'était-elle point au château ? mais si elle n'y était pas, où pouvait-elle être ? Aussi le premier mot que prononça le comte fut le nom de sa femme. Mais, sans lui répondre, l'écuyer qui tenait la bride de son cheval lui montra le château. Le comte, n'osant pas le ques-

tionner davantage, mit pied à terre et s'élança dans la cour ; là, il s'arrêta un instant, car ne voyant pas la comtesse sur le perron, comme il s'attendait à l'y trouver, il porta successivement les yeux à toutes les fenêtres, espérant l'apercevoir à l'une d'elles ; mais toutes les fenêtres étaient fermées. Alors il courut aux marches aussi vite que lui permettait le poids de son armure, et se dirigea vers l'appartement de sa femme. Toutes les pièces qu'il devait traverser pour y arriver étaient désertes ; enfin, en ouvrant une dernière porte, il vit debout sur le seuil de sa chambre la comtesse toute vêtue de noir, et si pâle qu'elle semblait près de trépasser.

Le comte demeura un instant tremblant et muet à cet aspect, car il ne pouvait deviner ce qui était arrivé ; enfin, voyant que la comtesse restait immobile, il s'avança vers elle, et rompant le silence :

— Que vous est-il arrivé, Madame, lui dit-il d'une voix tremblante, et de qui portez-vous le deuil ?

— Monseigneur, répondit la comtesse d'une voix si faible qu'à peine Salisbury put l'entendre, je porte le deuil de votre honneur, qui m'a été lâchement volé au château de Nottingham par le roi Édouard d'Angleterre.

## XXII

Maintenant, jetons un regard en arrière, et cherchons ce qu'était ce Robert d'Artois que nous avons vu au commencement de cette histoire déposer devant le roi le héron sur lequel les vœux furent faits. Voyons quelle était la cause de la haine du roi Philippe pour lui, et quelles avaient été de son côté ses raisons de vengeance contre son roi, car Robert d'Artois a joué un grand rôle dans les événements qui ont précédé, et il va en jouer un au moins aussi important dans ceux qui vont suivre.

Ce Robert d'Artois était petit-fils de ce Robert I<sup>er</sup>, surnommé le bon et le vaillant, lequel était le troisième fils de Louis VIII, et suivit son père, saint Louis, en Égypte. Celui-là fut tué à la bataille de Mansourah, qu'il avait engagée malgré la promesse faite au roi de l'attendre après avoir passé le Nil.

Ce Robert d'Artois était à ce qu'il paraît un modèle de chasteté, de sorte qu'il n'eut d'enfant mâle qu'après sa mort. Cet enfant fut Robert II, qui suivit la seconde croisade en 1270, que le roi fit pair de France et qui fut tué en 1302, dans un engagement contre les Flamands. Son corps fut retrouvé percé de trente coups de lance. Robert II eut pu être surnommé le vaillant, comme son père.

Son fils, mort avant lui, avait laissé un descendant qui fut Robert III, et qui était né en 1287. Mais Robert II, avant de mourir, ne se voyant pas d'héritier mâle, laissa à sa fille Mahaut le comté d'Artois, qu'elle apporta en dot à Othon, comte de Bourgogne.

À la mort de son aïeul, Robert revendiqua le comté. Telle fut la première cause de cette guerre de Cent Ans, dont, comme dit Froissard, « grande désolation avint au royaume de France et en plusieurs pays ».

Mais, en 1302, il y eut un arrêt rendu, par lequel Robert III était débouté de ses prétentions sur l'Artois et la comtesse

Mahaut maintenue dans son héritage.

Robert n'était pas homme à se tenir ainsi pour battu. En 1309, il revint à la charge, et demanda une sentence arbitrale, laquelle lui fut accordée et confirma le premier arrêt, en ajoutant cependant un conseil qui ressemblait fort à un ordre et qui était conçu en ces termes :

« Que ledit Robert amast ladite comtesse de Mahaut comme sa chière tante, et la dite comtesse ledit Robert comme son cher neveu. »

Ceci se passait sous le règne de Philippe IV, et comme on le voit cette discussion n'était pas près de finir.

Philippe IV mourut, et Louis X monta sur le trône.

Deux ou trois ans après survint un événement qui rendit l'espoir à Robert : les Artésiens se révoltèrent contre la comtesse Mahaut. Nous n'affirmerons pas que Robert ne fut pour rien dans cette révolte dont il comptait profiter et qui semblait lui venir si merveilleusement en aide.

Malheureusement, il se trouva une armée aux ordres de Philippe-le-Long, qui força de nouveau Robert, impuissant par les armes, à s'en remettre à la justice, et une troisième fois les prétentions du comte furent rejetées.

Le roi voulut consoler Robert et lui donna la terre de Beaumont-la-Roger, qui fut érigée en pairie et par laquelle il avait dans l'État le même rang que par la possession de l'Artois.

Robert eut l'air d'être consolé, et il attendit tout simplement que les membres de la race régnante fussent tous morts puisqu'aucun de ces rois ne voulait lui faire justice. Il fallait que Robert eût un secret pressentiment de l'avenir, car Philippe V, jeune encore, pouvait vivre de longues années, et avait, en outre, trois fils qui auraient sans doute autre chose à faire qu'à appuyer les droits douteux de Robert, de si haut lignage qu'il fût.

Cependant Philippe V mourut en 1322, et Charles-le-Bel, qui lui succéda, mourut à son tour en 1328, après avoir épousé trois femmes dont pas une ne laissa un enfant mâle.

Jeanne d'Évreux, la dernière, était enceinte de sept mois lorsque le roi mourut. Celui-ci, se voyant au moment de trépasser, dit aux seigneurs qu'il avait rassemblés autour de son lit, que si la reine accouchait d'une fille, ce serait aux grands barons de France à adjuger la couronne à qui de droit appartiendrait.

Deux mois après, Jeanne accouchait d'une fille.

La reine Isabeau, mère d'Édouard III, veuve d'Édouard II qu'elle avait fait assassiner comme on l'a vu au commencement de ce livre, se présentait comme héritière du trône de France contre Philippe de Valois. Ce qu'attendait Robert arrivait.

Les grands barons se réunirent, et quoiqu'ils ne fussent pas d'accord d'élire Philippe, disent les chroniques, Robert fit tant que messire Philippe fut élu.

C'était un grand pas pour Robert. Ajoutez à cela qu'il avait épousé Jeanne de Valois, sœur du roi, qui ne se contentait pas d'être comtesse de Beaumont et qui assurait que son frère rendrait l'Artois à Robert, si celui-ci pouvait produire une pièce justificative, si petite que fût cette pièce.

Malheureusement, et nous pouvons nous servir de cette expression en songeant aux malheurs qu'eût prévenus cette injustice ou du moins cette faveur du nouveau roi, malheureusement, la reconnaissance sur laquelle Robert avait compté de la part de Philippe devait lui manquer.

La comtesse Mahaut, qui ne savait trop à quoi s'en tenir sur la décision que prendrait Philippe, eut peur pour son comté, et arriva en toute hâte à Paris. Il paraît qu'à cette époque l'air de la capitale était mauvais pour ceux qui n'y étaient point habitués, car il y avait à peine quelques jours que la comtesse résidait à Paris, qu'elle mourut, et cela si subitement que l'on n'eut même pas le temps de savoir de quelle maladie elle était morte.

Le bruit courut bien un peu qu'elle avait été empoisonnée, mais ce bruit se perdit comme tous ceux qui peuvent compromettre un grand nom.

Cependant la comtesse Mahaut avait une fille qui avait épousé

Philippe-le-Long, celui-là même qui s'était mis à la tête d'une armée pour défendre sa belle-mère. Cette fille héritait des droits de sa mère. Mais voilà que trois mois après la mort de la comtesse, sa fille, rentrée chez elle, eut soif, fit venir son *bouteiller*, nommé Huppin, et lui demanda à boire. Celui-ci s'empressa d'apporter à sa maîtresse ce qu'elle lui demanda.

Or, il faut croire que le vin était mauvais ou que celle qui avait soif était antérieurement malade, car à peine avait-elle bu qu'elle fut prise de grandes douleurs et mourut tout à coup, rendant le venin par les oreilles, la bouche, les yeux et le nez, et ne laissant qu'un corps taché de blanc et de noir.

Comme on le voit, le hasard servait admirablement Robert d'Artois.

Une circonstance nouvelle devait encore ajouter à ses espérances. L'évêque d'Arras venait de mourir. Cet évêque, qui avait été le conseiller de la comtesse Mahaut, avait eu une maîtresse, tout évêque qu'il était, laquelle était une certaine dame Divion, qui se trouva hériter de beaucoup de biens à la mort de son amant. La comtesse avait poursuivi cette dame en restitution, et la Divion s'était sauvée à Paris avec son mari, car elle en avait un.

Pendant ce temps, Robert avait affirmé qu'au mariage de Philippe d'Artois avec Blanche de Bretagne, quatre lettres stipulées dans le traité de mariage avaient été ratifiées par le roi, lettres qui donnaient l'Artois à Robert, et qui, depuis la mort du comte son aïeul, avaient été soustraites par sa chère cousine, Mahaut d'Artois.

En raison de cette allégation, Philippe, qui à la mort de la fille de la comtesse avait admis le duc de Bourgogne, son mari et frère de la femme du roi, à la jouissance du comté, n'avait fait cette concession qu'en préservant à Robert le droit de prouver ce qu'il avait allégué.

Si nous insistons sur ces contestations d'héritage, c'est que, comme nous l'avons déjà dit, ces contestations firent cette grande

guerre dont nous avons entrepris de raconter les résultats et dont par conséquent nous devons bien clairement asseoir les causes.

Nous sommes l'esclave de l'histoire et non de notre fantaisie. D'ailleurs cette grande époque offre assez d'intéressantes péripéties pour que notre imagination ne soit jamais forcée de venir au secours des événements, et tout ce qui regarde Robert d'Artois n'est pas le moins attrayant des détails que nous avons à mettre sous les yeux du lecteur.

La Divion était donc depuis fort peu de temps à Paris, lorsqu'un soir, une femme inconnue se présenta chez elle. Cette femme avait à la fois dans la voix le ton du commandement et de la résolution. À la façon dont elle interpella dès son entrée la Divion, celle-ci comprit qu'elle avait affaire à une femme qui avait l'habitude de se faire obéir, et qui venait chez elle avec la volonté bien affermie d'avoir ce qu'elle y venait chercher.

Aussi la Divion resta-t-elle debout malgré elle quand la visiteuse se fut assise.

— Madame, lui dit cette dernière, vous avez connu l'évêque d'Arras ?

— Oui, répondit la Divion en rougissant du ton impertinent avec lequel cette parole avait été dite.

— Vous avez beaucoup de papiers scellés de son sceau et venant de lui ?

— Il est vrai.

— Et vous devez être fort irritée contre ces Mahaut qui vous ont poursuivie ?

— C'est encore vrai, Madame.

— Alors vous êtes la femme qu'il nous faut.

La Divion regarda plus attentivement cette femme qui semblait convaincue qu'elle ne trouverait aucune résistance à ce qu'elle voulait dans celle qu'elle questionnait.

— Il s'agit, reprit l'inconnue, de me donner tous les papiers qui vous viennent de l'évêque Thierry.

— Et de quel droit les demandez-vous, Madame ? hasarda la



Divion.

— Vous devez comprendre au ton de mes paroles que j'ai le droit d'exiger ce que je demande. Donnez-moi donc ces papiers et faites promptement, car j'en ai besoin au plus tôt.

Et celle qui venait de parler se leva comme si elle eût été impatiente que ses ordres fussent vite exécutés.

— En effet, répliqua la Divion, mais sans faire un mouvement, je vois au ton de vos paroles que vous êtes habituée à commander, Madame ; cependant permettez-moi de vous demander quels sont, parmi ces papiers, ceux qui doivent vous être utiles.

— Tous ceux qui ont rapport à la succession de l'Artois.

— Alors, Madame, vous avez pris une peine inutile en me visitant, car je n'ai aucun des papiers que vous venez de dire.

— L'évêque Thierry n'était-il pas le conseiller de la comtesse Mahaut ?

— Oui.

— La comtesse n'a-t-elle pas hérité frauduleusement du comté d'Artois qui revenait au comte Robert ?

— C'est ce que j'ignore, fit la Divion.

— Vous l'ignorez ?

— Je le répète.

— Mais, comme conseiller de la comtesse, l'évêque a dû être informé de toutes ces contestations.

— Sans doute.

— La comtesse a dû lui en écrire, et vous qui avez hérité des papiers de cet homme, vous devez avoir des lettres de la comtesse qui prouveraient qu'elle n'avait aucun droit à cette succession, car la comtesse n'avait pas de secrets pour son conseiller, et son conseiller n'avait pas de secrets pour vous.

— Si j'avais eu en mon pouvoir les lettres dont vous me parlez, Madame, je m'en fusse servi à l'époque où j'étais en conteste avec la comtesse Mahaut ; et ne l'ayant pas fait, c'est que je ne les avais pas.

— Il faudra pourtant que vous trouviez ces lettres et que vous me les donniez.

Cette parole avait été dite d'un ton si impératif et si clair que la Divion recula.

— Mais puisque ces lettres n'existent pas, reprit-elle, pour vous les donner, il faudrait que je les fisse.

— Vous les ferez.

— Mais ces lettres seront fausses.

— Peu importe.

— Je serai condamnée comme faussaire.

— Qui le saura ? D'ailleurs je réponds de tout.

— Et si je refuse ?

— Je vous y contraindrai.

— Qui êtes-vous donc, Madame, pour venir ainsi me donner l'ordre de commettre un crime ?

— Je suis Jeanne de Valois, sœur du roi Philippe V, femme du comte d'Artois, le seul héritier du comté de ce nom. Or, continua Jeanne en souriant, comme mon frère veut absolument des preuves, nous lui en donnerons, et j'ai compté sur vous pour cela. Me croyez-vous assez riche pour payer largement ces lettres, assez forte pour vous protéger si nous succombons, assez puissante pour vous perdre si vous me refusez ?

La Divion ne put que s'incliner sans répondre et comme pour attendre les ordres que la comtesse avait à lui donner.

Celle-ci comprit du moins ainsi, car elle se rapprocha de cette femme, et lui dit :

— Vous avez des sceaux de l'évêque ?

— Oui, Madame.

— Vous connaissez assez son écriture pour l'imiter ?

— J'essaierai.

— Ce n'est pas tout, nous aurons besoin d'autres pièces encore où le sceau du comte Robert II sera utile, vous vous le procurerez.

— Où le trouverai-je ?

— Vous partirez pour l'Artois, et ce qu'on vous en demandera, vous le donnerez. Vous trouverez bien là quelqu'un qui aura conservé ce sceau, et qui sera heureux d'en trouver un bon prix.

— Et vous m'assurez que je ne cours aucun risque, Madame ?

— Fiez-vous à moi. D'ailleurs, quoiqu'il arrive, niez. Et maintenant, puis-je compter sur vous ?

— Ordonnez.

— Vous partirez demain, et vous reviendrez dès que vous vous serez procuré le sceau du comte.

— Je partirai demain.

— Aussitôt votre retour, vous ferez prévenir le comte d'Artois que vous êtes à Paris.

La Divion paraissait réfléchir et ne répondait pas.

— Vous m'entendez, ajouta Jeanne. Peut-être songez-vous en ce moment au moyen de vous enfuir une fois que vous aurez gagné l'Artois ; ce serait peine perdue, car, de loin comme de près, il doit arriver malheur à nos ennemis.

La Divion tressaillit comme une femme dont on a surpris la plus secrète pensée.

— Je suis votre esclave, répliqua-t-elle, et prête à faire tout ce qu'il vous plaira m'ordonner.

— C'est bien, fit Jeanne en sortant ; pour aujourd'hui, c'est tout ce que je veux ; à votre retour, nous nous occuperons du reste. À bientôt.

La Divion s'inclina, et Jeanne sortit.

Quand celle-là fut seule, elle passa dans une autre chambre où elle trouva son mari, et elle lui dit :

— Je viens d'avoir une visite qui fera ma fortune ou qui me fera brûler.

Et elle lui raconta la scène qui venait d'avoir lieu entre elle et Jeanne de Valois.

Le lendemain, elle partit comme elle s'y était engagée.

## XXIII

Jeanne de Valois rentra chez elle, et, une fois rentrée, fit appeler Robert à qui elle annonça la démarche qu'elle avait faite.

— Puisque mon frère veut absolument des preuves, dit-elle, nous lui en donnerons.

— Et cette femme vous a promis d'obéir ? demanda Robert.

— Soyez tranquille. Il y a un genre de promesses qui fait obéir les moins dociles. Avant huit jours elle sera revenue avec le sceau de votre aïeul Robert II.

— C'est bien, alors, répliqua le comte. Dieu veuille que nous réussissions, mais je doute.

— Et pourquoi ?

— Parce que nous avons déjà échoué trois fois, et que cette cause me semble décidément perdue.

— Que peut-il arriver ?

— Que le roi apprenne que ces pièces sont fausses.

— Qui le lui dira ?

— Cette femme, qui avouera tout, le jour où monseigneur Philippe lui fera, pour qu'elle parle, les promesses que vous lui avez faites pour qu'elle vous obéisse.

— Je ne vous vis jamais si prévoyant, Robert, répondit Jeanne avec une sorte de dédain, et n'êtes-vous donc plus ce Robert que j'ai connu ? À quoi bon avoir tenté si souvent cette entreprise pour en désespérer lorsqu'elle a le plus de chances de réussir ? Ne vous rappelez-vous pas ce que mon frère m'a dit : Fournissez une preuve, si petite qu'elle soit, et la comté vous sera rendue ? Pouvait-il me dire hautement de fabriquer ces pièces si elle n'existaient pas ? Non. Mais c'était me laisser comprendre qu'il ne serait pas bien scrupuleux sur l'origine et l'authenticité des documents que je lui donnerais. Tout ce qu'il veut, c'est que ces documents soient écrits pour avoir le droit de dire qu'il a cru se rendre à l'évidence. D'ailleurs, Robert, vous interprétez mal

mes paroles. Qui vous dit que ces pièces n'existent pas ? Cette femme a nié d'abord qu'elles existassent, et elle a promis ensuite de les fournir. C'est sans doute pour avoir le droit de les vendre plus cher. Faites comme moi, soyez convaincu qu'elle va trouver les preuves dont nous avons besoin dans les papiers de l'évêque Thierry, et attendez, je ne dirai pas sans crainte, car un homme comme vous ne craint pas, mais sans douter un seul instant de la réussite de cette tentative.

— Vous vous trompez, Jeanne, je crains, fit Robert en se rapprochant de sa femme, mais je ne crains pas pour moi, qui suis un homme habitué aux luttes et aux guerres, je crains pour vous et pour nos deux enfants, dans le cas où le roi s'irriterait de ce mensonge, car nous savons bien que c'en est un, et punirait sur la femme et les enfants la faute de l'époux et du père. Voilà ce que je crains, Jeanne.

— Et vous avez tort, continua celle-ci. Le roi est mon frère et vous êtes un de ceux à qui il doit sa couronne. Le jour où il voudra punir, il y aura deux voix qui lui conseilleront l'indulgence, deux voix plus fortes que celles de la justice, la voix du sang et la voix de l'intérêt. D'ailleurs, je vous le répète, nous ignorons tout. L'évêque d'Arras meurt ; cet évêque était le conseiller de la comtesse Mahaut et l'amant de cette Divion. Celle-ci hérite de tous les papiers. Nous lui demandons si, parmi ces papiers, il en est qui prouvent nos droits sur l'Artois, en lui promettant de les lui payer magnifiquement. Cette femme nous apporte ces papiers, nous lui donnons sa récompense. Les papiers sont faux. Tant pis pour elle. La justice a son cours, et il nous reste le droit de dire que nous avons été trompés. Tout ceci serait la chose du monde la plus simple pour des héritiers obscurs, à plus forte raison pour un descendant de saint Louis et une sœur de Philippe VI.

— *Ex labris feminae spiritus*, comme dit l'Évangile, répondit Robert, et que votre volonté soit faite, Jeanne.

— Bien, Monseigneur, ayez courage et ce sera jour de fête

pour nous et pour les Artésiens, le jour où nous rentrerons côte à côte dans notre vieille comté d'Artois.

Les yeux de Robert brillèrent de joie à cette espérance, et à compter de ce jour, il ne devait plus avoir ni craintes ni remords.

Peu de temps après, la Divion, revenue à Paris, faisait informer la comtesse de son retour. Jeanne se rendit chez elle, car elle ne voulait pas qu'on pût dire que l'on avait vu la Divion franchir le seuil de sa maison, mais elle s'y rendit comme une princesse de sang royal qui ne veut pas être reconnue, c'est-à-dire la nuit, seule et voilée.

Lorsque Jeanne se présenta, une femme vint lui ouvrir la porte et l'introduisit dans une chambre où, à la lumière d'une chandelle, la Divion examinait certains papiers.

En reconnaissant Jeanne, la Divion se leva et fit signe à la servante de sortir.

— Eh bien ? demanda la comtesse.

— Voici le sceau du comte Robert, Madame.

Et elle passa en effet le sceau à Jeanne, qui l'examina attentivement.

— Mais, continua-t-elle, il m'a donné grand-peine à avoir. Je l'ai d'abord cherché vainement, et j'ai fini par le trouver entre les mains d'un homme nommé Ourson-le-Borgne. Cet homme a deviné de quelle importance ce sceau était pour moi, car il en a demandé trois cents livres, que je n'avais pas. Alors je lui ai offert en gage un cheval noir, sur lequel mon mari avait jouté à Arras. Mais il ne parut pas comprendre comme moi l'honneur qu'il y avait à posséder un pareil animal, et, secouant la tête, il refusa. Je priai donc mon mari de m'autoriser à déposer autre chose, et je déposai des bijoux, deux couronnes, trois chapeaux, deux anneaux, deux affiches, le tout d'une valeur de sept cent vingt-quatre livres parisis. Alors seulement, Ourson consentit, et je suis revenue en toute hâte à Paris.

— C'est bien, fit Jeanne en jetant une bourse sur la table, voici de quoi racheter votre dépôt. Est-ce tout ce que vous avez

fait ?

— Non, madame, et voici un sceau de l'évêque Thierry que j'ai pris à une de ses lettres et qui vous servira pour celle que nous écrirons.

— Ce n'est pas tout. Il faut s'informer à Saint-Denis quels étaient les pairs à l'époque où auraient été faits les actes que nous allons faire.

— Demain même je le saurai.

— En outre, vous savez que le roi Philippe n'écrivait jamais ses lettres qu'en latin ; il faudra donc que la lettre de confirmation dont nous aurons besoin soit écrite en cette langue.

— Je connais un chapelain de Meaux, nommé Thibaulx, qui avait de grandes obligations à Monseigneur l'évêque d'Arras et qui nous fera cette lettre en latin.

— Ainsi tout est prévu.

— Tout, madame, excepté ce qu'il plaira à Dieu nous envoyer.

— Priez Dieu qu'il conserve couronne et santé à monseigneur le roi Philippe, et si Dieu exauce votre prière, vous n'aurez rien à craindre des hommes.

La Divion se mit aussitôt à l'œuvre et elle alla vite en besogne.

À mesure que les fausses pièces étaient faites, elle les faisait passer à Robert d'Artois. Elle avait même été jusqu'à demander qu'elles fussent vérifiées par des experts en écriture.

Cependant la Divion ne pouvait faire elle-même ces lettres, et son mari ne le pouvait pas davantage. Il avait donc fallu trouver un homme habile, pauvre et discret.

Ce chapelain de Meaux qui, en reconnaissance des services que lui avait rendus l'évêque d'Arras, avait donné le texte latin d'une lettre à sa presque veuve, enseigna à la dame Divion certain clerc, nommé Prot, lequel mourait quelque peu de faim et était homme à faire habilement tout ce qui lui serait demandé, moyennant qu'aux heures où il aurait faim, il fût sûr d'avoir à

manger.

On fit venir ledit clerc et on commença par lui mettre entre les mains une bourse comme depuis longtemps il n'en avait rêvé une, en échange de quoi il consentit à tout ce que l'on voulut.

On commença par lui faire écrire une lettre signée de l'évêque Thierry et dans laquelle il demandait pardon à Robert de lui avoir soustrait en faveur de la comtesse Mahaut ses titres à la propriété de l'Artois. — On faisait dire dans cette lettre au digne évêque que tous ces titres avaient été jetés au feu par un des grands seigneurs de France, ce qui désignait sans doute Philippe-le-Long, mais qu'il avait heureusement conservé une lettre qui à elle seule confirmait cette possession.

Quand cette première lettre fut écrite, la Divion chargea Prot de l'aller montrer au comte Robert d'Artois et d'en recevoir ses félicitations si elle était bien faite, et ses reproches si elle était mal imitée.

Robert répondit au clerc, tremblant à la fois d'avoir fait un faux et de se trouver en présence et complice d'un si haut personnage, que, si toutes les pièces étaient ainsi bien imitées, le résultat était certain, ce qui rendit un peu de courage au pauvre diable qui, depuis qu'il avait entrepris cette besogne, ne dormait ni ne mangeait plus, de sorte que l'argent qu'on lui donnait ne changeait rien à sa position, car autrefois il avait l'appétit sans l'argent, et maintenant il avait l'argent sans l'appétit.

Prot revint donc apporter à la Divion la réponse du comte, espérant qu'il en serait quitte pour cette première épreuve, mais quand la Divion eut appris que Robert avait été content de lui, elle lui dit qu'il fallait immédiatement se remettre au travail et écrire la lettre la plus importante, c'est-à-dire celle dans laquelle la comtesse Mahaut avouait à l'évêque ses craintes sur l'issue des prétentions de Robert, ces prétentions étant reconnues par elle légitimes et justement fondées.

Une sueur froide coula sur le front du pauvre clerc, et remettant sur la table la somme à peu près intacte qu'il avait reçue, il



demanda, il supplia même qu'on ne le contraignît pas à écrire cette lettre. Mais la Divion n'était pas femme à se laisser émouvoir par ces prières, et comme il eût été difficile de retrouver un copiste aussi intelligent, elle refusa à Prot la liberté qu'il implorait en commençant par les raisonnements et en finissant par les menaces.

Le pauvre garçon se rassit, prit une plume d'airain pour déguiser son écriture et fit la seconde lettre de telle façon qu'une bourse pareille à la première lui fut donnée par Jeanne et que de grands compliments lui furent de nouveau adressés par le comte.

Mais ce jour-là, ce n'était pas Prot qui était allé porter au comte la nouvelle pièce, c'était le mari de la Divion, et lorsque, le soir, le clerc s'était apprêté à rentrer chez lui, il avait trouvé la porte de la chambre dans laquelle il travaillait hermétiquement fermée, et il lui avait été répondu que comme on pouvait avoir besoin de lui à toute heure du jour et de la nuit, il avait été décidé qu'il coucherait dans une chambre voisine et attendant à l'appartement de la Divion.

Ce fut le dernier coup.

Aux soins qu'on prenait de le garder, le clerc comprit la gravité de ce qu'on lui faisait faire. Il se jeta aux pieds de la dame Divion, espérant trouver plus de compassion dans le cœur d'une femme que dans celui d'un homme, mais celle-ci fut inflexible. Une fois ses premiers scrupules levés, elle ne voyait plus dans ce qu'elle faisait que la source de sa fortune, et peu lui importait que ce clerc fût compromis, comme peu importait à Jeanne que la Divion fût brûlée.

Il fallut bien se résigner. Prot se résigna et entra dans la chambre qu'on lui avait préparée.

Mais toute la nuit il vit, quoique éveillé, des sergents qui venaient l'arrêter, des bûchers flamboyants qu'on dressait pour lui, des tortures incroyables dont on faisait l'essai sur son pauvre corps, de sorte qu'à chaque minute il s'exclamait :

— Hélas ! hélas ! voici les sergents qui me viennent quérir !

Grâce ! grâce !

Et comme rien ne répondait à ses cris, il s'en vint pâle et pleurant heurter à la porte de la chambre de la Divion en s'écriant :

— Laissez-moi partir ! J'ai trop grand-peur et, je vous en préviens, si l'on m'arrête, je dirai tout et n'épargnerai personne.

Ce fut à un tel point que, le lendemain, le mari de la Divion s'en alla quérir le comte Robert, lui disant de venir prier ou menacer le clerc, sans quoi il était capable par ses cris de révéler ce qui se passait.

Le comte vint et promit à Prot que dès que sa dernière lettre serait écrite, sa liberté lui serait rendue et qu'il lui serait donné assez d'argent pour fuir au bout du monde si tel était son loisir.

Prot reprit courage sur cette promesse, et les autres preuves furent écrites, entre autres une charte de Robert qui assurait l'Artois à son petit-fils.

Lorsque tout fut terminé, Prot réclama la promesse du comte, qui lui donna de l'argent et qui lui facilita les moyens de quitter Paris.

On n'a jamais su ce qu'il était devenu.

La Divion sembla hériter des terreurs de son clerc quand il fut parti. Tant qu'elle avait pu commander à quelqu'un, elle avait oublié les craintes, mais quand à son tour elle fut aux mains de Robert ce que Prot avait été aux siennes, elle eut peur. Elle comprit qu'au jour de l'accusation et de la vérité elle n'aurait personne sur qui rejeter son crime, et qu'au contraire ceux à qui elle obéissait le rejetteraient entièrement sur elle. Alors elle voulut revenir sur ses pas, mais il était trop tard. Une quatrième fois Robert, appuyé sur ses preuves, avait invoqué la justice du roi.

Philippe VI, averti de ce qui se passait, fit appeler Robert, et lui demanda s'il comptait réellement faire usage des pièces qu'il avait offertes et qu'il savait être fausses.

Robert crut en imposer au roi, et lui dit qu'il soutiendrait encore ses droits comme il les avait toujours soutenus, et cela avec tant de fierté, que lorsque Robert sortit de sa chambre, le roi

non seulement ne voyait plus en lui un de ceux qui l'avaient le plus soutenu, mais devinait déjà un ennemi dans cet homme.

Néanmoins cinquante-cinq témoins se présentèrent, qui vinrent déposer en faveur de Robert. Il y en eut même qui affirmèrent qu'Enguerrand de Marigny, allant à la mort, avait avoué sa complicité avec l'évêque d'Arras pour la soustraction des titres.

Mais il y en eut un qui avoua tout, ce fut la Divion, qui, épouvantée des résultats de toute cette affaire, crut obtenir l'indulgence en révélant les mensonges auxquels elle avait pris si grande part.

Après que la Divion eut avoué, tous les témoins avouèrent. Jacques Rondelle, un des principaux, se leva et s'écria qu'il n'avait déposé ainsi que sur la promesse que cette déposition lui vaudrait un voyage en Galice.

Gérard de Juvigny, se levant à son tour, raconta qu'il avait été tellement ennuyé des visites de monseigneur Robert qui venait le prier de déposer de la sorte, qu'il s'y était engagé pour se soustraire à ces visites.

Robert prit la parole à son tour, et, levant les mains vers le ciel, il jura qu'un homme vêtu de noir, comme l'archevêque de Rouen, lui avait donné toutes ces lettres de confirmation.

Et en cela même Robert avait raison. Seulement, il oubliait de dire que, la veille du jour où il avait reçu ces lettres des mains de son confesseur, il les lui avait remises en lui disant de les lui rendre le lendemain, subtilité dont personne ne fut dupe, puisque, malgré ses aveux et la protection que lui avait promise Robert d'Artois, la Divion fut brûlée au marché aux Pourceaux, près la porte Saint-Honoré, et les principaux témoins attachés au pilori, vêtus de chemises toutes parsemées de langues rouges.

## XXIV

Robert d'Artois n'attendit pas qu'on rendît un jugement pour ou contre lui, il partit pour Bruxelles, ou du moins le bruit de ce départ se répandit.

Cependant, de loin comme de près, Robert, dont les prétentions repoussées s'étaient changées en haine, eut recours aux moyens les plus violents pour en arriver à la concession de ce qu'il désirait. Des hommes tentèrent d'assassiner le duc de Bourgogne, le chancelier, le grand trésorier et d'autres encore que Robert avait reconnus pour ses ennemis. Ces hommes furent arrêtés et avouèrent qu'ils ne faisaient qu'obéir à messire Robert d'Artois.

Cet homme devenait donc un antagoniste dangereux pour Philippe VI, puisque, ne pouvant frapper en plein jour, il combattait dans l'ombre, et, comme un larron, employait le poison et le poignard. Philippe, qui ne pouvait atteindre le comte, sévit contre ceux qui lui étaient chers, et la comtesse de Foix, accusée d'impudicité, fut enfermée au château d'Orthez, sous la garde de Gaston son fils. Jeanne, qui avait été, comme nous l'avons vu, complice de la fabrication des fausses lettres, fut reléguée en Normandie, et le comte se trouva à la fois sans patrie et sans famille.

Mais le comte n'était pas homme à perdre ainsi courage.

Tout le monde le croyait déjà loin, quand il revint, non pas avec éclat, mais la nuit, seul et inconnu.

Sa première visite fut pour sa femme, qui arriva à le convaincre que tout Paris serait pour lui, s'il pouvait tuer le roi.

Il n'en fallait pas plus pour rendre l'énergie à Robert. Il continua donc sa route vers Paris, où il arriva la nuit.

Cependant il avait reconnu que le fer ou le poison étaient désormais moyens inutiles et même dangereux pour celui qui s'en servirait. Il fallait donc une mort qui ne laissât pas de traces, et

qui semblât une colère de Dieu et non une vengeance des hommes.

En conséquence, vers la Saint-Remy de l'année 1333, un frère nommé Henry fut nuitamment demandé par Robert.

Il suivit l'homme qui l'était venu quérir, lequel le fit entrer dans une maison obscure d'un quartier éloigné. Au premier aspect, cette maison semblait complètement inhabitée, mais le guide ayant poussé une porte, longé une ruelle, monté un étage, frère Henry se trouva dans une chambre dont les larges volets de bois intérieurs cachaient au dehors la lumière qui l'éclairait.

Dans cette chambre se trouvait le comte d'Artois.

— Vous ici, Monseigneur ? fit le frère Henry.

— Oui, frère, mais vous seul le savez, répondit Robert, et c'est pour chose si importante que je n'en pouvais supporter le retard.

— Et je puis vous servir dans cette chose ?

— Oui.

— Parlez, Monseigneur.

Robert d'Artois se leva et s'assura lui-même que personne ne pouvait l'entendre ; puis, quand il s'en fut assuré, il se dirigea vers une armoire qu'il ouvrit, et de laquelle il tira une sorte d'écrin qui y était précieusement renfermé et qu'il déposa sur la table à côté de la lumière.

Cet écrin pouvait être de la longueur d'un pied et demi.

— Qu'est ceci ? demanda le moine.

— Ceci, répondit Robert en examinant le frère comme pour voir quelle impression produiraient sur son visage les paroles qu'il allait lui dire, ceci est un vœu que l'on a fait contre moi.

— Qu'est-ce qu'un vœu ? ajouta le moine.

— C'est une figure de cire que l'on fait baptiser pour tuer ceux à qui l'on veut du mal.

— Et ce vœu a été fait contre vous, Messire ?

— Oui.

— Par qui ?

— Par la reine de France.

Frère Henry sourit comme un homme qui ne croit pas.

— Vous en doutez ? fit Robert.

— Non seulement j'en doute, répondit le moine, mais je sais notre reine trop fidèle servante de Dieu pour l'invoquer autrement que pour le bien. C'est un ennemi de la reine qui vous a fait ce mensonge ou peut-être un ennemi de vous-même.

Le comte ne répondit rien et parut hésiter quelque temps s'il continuerait à parler ou s'il congédierait le moine.

— Vous aviez raison, dit-il tout à coup, cette figure ne vient pas de la reine, mais j'ai un secret important à vous révéler, que je ne vous confierai que lorsque vous m'aurez juré de le recevoir comme confession et de n'en rien conter à personne.

— Je le jure, Messire.

— En outre, j'aurai sans doute quelque chose à vous demander, et que vous fassiez ou ne fassiez pas cette chose, vous me jurerez encore de n'en point parler.

— Je le jure de nouveau.

— C'est bien. Écoutez-moi donc. — Vous savez ce que j'ai eu à souffrir de la part de monseigneur le roi, à propos de cette comté qui est bien mienne ?

— Je le sais, Messire.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que monseigneur le roi est innocent de tout cela, et m'eût fait pleine et entière justice, si la reine n'eût été là pour lui conseiller le contraire et le faire agir ainsi à force de fausses insinuations.

Le moine ne répondit rien.

Robert le regarda, mais le frère Henry avait cette figure impassible de l'homme qui reçoit une confession.

— Or, continua Robert, je ne puis supporter un aussi grand dommage sans désirer m'en venger, et j'ai compté sur vous pour cela.

— Sur moi ? demanda le moine étonné.

— Oui.

— Continuez votre confession, Monseigneur.

Robert d'Artois, au lieu de continuer, ouvrit l'écrit qu'il avait déposé sur la table et en tira une figure de cire représentant un jeune homme magnifiquement vêtu et le front couvert d'une couronne.

— Connaissez-vous cette figure ? demanda-t-il au moine.

— Oui. C'est celle du prince Jean, répondit celui-ci en avançant la main pour prendre cette image et la voir de plus près.

— Prenez garde d'y toucher, fit Robert, car elle est baptisée et toute prête, mais voilà ce que je vous dis en confession, j'en voudrais avoir une pareille.

— Et contre qui ?

— Contre la reine, car le roi ne fera rien de bon tant que cette maudite vivra. Une fois la reine et son fils Jean morts, je fais du roi tout ce que je veux, et je me souviens alors, mon frère, de ceux qui m'ont aidé. Votre ministère, ajouta le comte en voyant le mouvement du moine, votre ministère se borne à bien peu de chose, et ne peut vous compromettre en rien. Une fois la figure faite à l'image de la reine, et je me charge de ce faire, il vous reste à la baptiser en prononçant ses noms, tout comme vous baptiserez un enfant. Tout est prêt, le parrain et la marraine. Le baptême fait, nous remettons la figure dans son écrin, comme y est celle-ci, vous oubliez ce qui s'est passé, et le reste me regarde. Qu'en dites-vous ?

— Je dis, Monseigneur, qu'il vous faut chercher pour cela un serviteur moins fidèle de Dieu et du roi, ou un homme plus ambitieux. Ce baptême est une malédiction, et de cœur ni de pensée je ne saurais maudire notre dame la reine. Or, non seulement je vous refuserai mon ministère, Monseigneur, mais encore j'essaierai de vous dissuader de l'œuvre que vous voulez, et j'invoquerai pour cela votre propre intérêt, cette religion des grands. Il ne convient pas à un si haut personnage que vous êtes de tenter pareille œuvre sur votre roi et votre reine, qui sont les personnes du monde que vous devez le plus respecter.

— C'est bien, mon frère, fit Robert en refermant l'écrin, voilà votre dernière parole ?

— Oui, Monseigneur.

— Alors nous chercherons un moins scrupuleux que vous.

— Et je prierai Dieu, Monseigneur, que pour votre bonheur et le repos de la France il vous la refuse.

— Mais vous n'oubliez pas, j'espère, le secret que vous avez juré à cette confession.

— Quand j'aurai franchi le seuil de cette porte, Monseigneur, ce secret dormira dans mon cœur comme le cadavre dans son tombeau.

— C'est bien, mon frère, allez et que Dieu vous fasse paix.

Le moine s'achemina vers la porte ; au moment où il la touchait, Robert se retourna vers lui.

— Une dernière fois, lui dit-il, mon frère, c'est le bien sous l'apparence du mal que je vous demande.

— J'ai déjà oublié, Monseigneur, fit le moine.

Et il sortit.

Cette nuit-là même, Robert quitta Paris sans avoir pu accomplir la dernière vengeance qui lui restât.

Alors, depuis ce moment jusqu'à son arrivée à la cour d'Édouard III, commença pour Robert une vie qui sembla être le commencement du châtiment que Dieu lui réservait.

Il se réfugia d'abord en Brabant, dont le duc son cousin était assez puissant pour le soutenir ; en effet, le duc le reçut à merveille et le réconforta de tous ses ennuis ; mais Philippe VI, qui avait conçu contre Robert une haine qui ne devait finir qu'avec sa vie et qui s'exerçait déjà sur ses deux fils, Jacques et Robert, qui furent enfermés au château de Nemours, puis au château Gaillard d'Andelys ; le roi, disons-nous, ayant appris l'asile que le duc de Brabant donnait à son cousin, lui envoya menaces sur menaces, lui annonçant que s'il souffrait Robert dans ses États, il n'aurait pire ennemi que lui et lui nuirait dans toutes les occasions qu'il trouverait. Le duc n'osa donc garder le comte et le fit



secrètement acheminer au château d'Argenteau, où il devait rester jusqu'à ce qu'on vît ce que ferait le roi.

Mais le roi, quand il sut cette nouvelle, fit tant que son cousin germain le roi de Bohême, l'évêque de Liège, l'archevêque de Cologne, le duc de Guerle, le marquis de Juliers, le comte de Bar, le comte de Las, le sir de Fauquemont et d'autres seigneurs s'allièrent contre le duc de Brabant et le défièrent à la requête et sur l'insistance de Philippe VI, ravageant, pillant et incendiant son pays.

Pour que le duc ne se trompât pas à la cause de cette attaque, Philippe envoya contre lui le comte d'Eu, son connétable, avec une grande compagnie de gens d'armes. Le comte Guillaume de Hainaut promit de s'occuper de cette affaire, et il envoya sa femme, sœur du roi Philippe, et le seigneur de Beaumont, son frère, par-devant le roi de France, afin d'obtenir une trêve entre lui et le duc de Brabant. Philippe était fort irrité, cependant il accorda cette trêve, à la condition toutefois qu'à un jour fixé par lui-même, le comte d'Artois serait hors des terres du duc de Brabant. Il fallut bien que le duc y consentît, et une seconde fois Robert se remit en route, cherchant un asile et un protecteur.

Il se rendit alors chez le comte de Namur, qui l'accueillit comme avait fait le duc. Mais Philippe était opiniâtre dans sa haine, si bien qu'il envoya dire aussitôt à Adolphe de Lamarck, évêque de Liège, qu'il eût à défier et à combattre le comte, s'il ne mettait au plus vite Robert hors de sa compagnie.

« Cet évêque, dit Froissard, qui aimait moult le roi de France et qui petit aimait ses voisins, manda au jeune comte de Namur qu'il mît son oncle, messire Robert d'Artois, hors de son pays et de sa terre. »

Alors, traqué comme une bête fauve, convaincu qu'il ne trouverait pas en France un coin où ne pût l'atteindre Philippe, Robert d'Artois, à qui toutes ces persécutions n'avaient fait que souder plus fortement au cœur un désir de vengeance, se déguisa en marchand, passa en Angleterre, et s'en vint demander à

Édouard III une protection que non seulement il était bien sûr que ce roi ne lui refuserait pas, mais qu'il lui accorderait de grand cœur.

Nous avons vu que Robert ne s'était pas trompé, et qu'en échange de l'hospitalité qu'il en avait reçu, il avait fait faire au roi d'Angleterre ce terrible vœu du héron, qui devait le venger d'abord et faire à la France une de ces blessures qui mettent des siècles à se cicatriser.

Maintenant que nous avons donné, un peu trop développée peut-être, la cause première de cette longue guerre, voyons en quel état était la France pour la supporter, et s'il n'eût pas été politique à Philippe VI de faire une injustice pour son beau-frère.

Le roi Édouard III avait donc renouvelé ses prétentions à la couronne de France, et nous retrouvons dans les chroniques de Saint-Denis la lettre qu'il écrivit à Philippe VI et qui ne sera pas sans intérêt pour le lecteur. La voici :

« De par Édouard, roi de France et d'Angleterre, seigneur d'Irlande.

» Sire Philippe de Valois par longtemps vous avons poursuivi par des messagers, et en plusieurs autres manières, afin que vous nous fissiez raison et que vous nous rendissiez notre droit héritage du royaume de France, lequel vous avez de longtemps occupé à force. Et parce que nous voyons bien que c'est à grand tort et que vous entendez persévérer, sans nous faire raison de notre droiturière demande, nous sommes entrés en la terre de Flandre, comme souverain seigneur d'icelle terre, et vous signifions que pris avons l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Édouard finissait par défier Philippe à un combat singulier.

Voici ce que Philippe répondit, réponse pleine de noblesse et de dignité, mais dans laquelle malheureusement le roi de France prouvait qu'il se trompait sur le compte de ses alliés.

« Philippe, par la grâce de Dieu, à Édouard, roi d'Angleterre.

» Nous avons vu une lettre envoyée à Philippe de Valois, apportée à notre Cour, à laquelle lettre étaient quelques requêtes ; mais comme ladite lettre ne venait pas à nous, et comme les requêtes n'étaient pas non plus faites à nous, comme il appert par la teneur de ladite lettre, nous ne vous en faisons nulle réponse.

» Toutefois, par ce que nous avons entendu par ladite lettre que vous étiez venu combattre dans notre royaume, au grand dommage de notre peuple et de nous, sans raison et sans regarder que vous êtes notre homme lige, comme l'annoncent vos lettres-patentes signées de votre grand scel que nous avons par devers nous, notre entente est telle que quand bon vous semblera, de

vous chasser de notre royaume, au profit de notre peuple, à l'honneur de nous et de notre majesté royale ; et de ce faire avons ferme espérance en Jésus-Christ dont tous biens nous viennent ; car par votre emprise qui est de volonté non raisonnable, a été empêché le saint voyage d'outre-mer, et grande quantité de chrétiens mis à mort, le service de Dieu apétissé et sainte Église ornée de moins de révérence. Et de ce que vous pensez avoir les Flamands en votre aide, nous pensons être certains que les bonnes villes et les communes reporteront en telle manière par devers et envers notre cousin le comte de Flandres, qu'elles garderont leur honneur et leur loyauté. Ce que les Flamands ont fait jusqu'ici a été conseillé par des gens qui ne regardaient pas au profit du commun peuple, mais au profit d'eux seulement.

» Donné sur les champs au prieuré de Saint-Andry, emprès Aire, sous le scel de notre secret, en l'absence de notre grand scel, le trentième jour de juillet, l'an 1340. »

Nous n'avons transcrit cette lettre que parce qu'il y avait dedans trois choses que nous avons remarquées et sur lesquelles nous voulions revenir, qui sont la confiance que Philippe avait dans sa chevalerie, le regret qu'il avait de n'avoir pas fait sa croisade et sa foi dans l'alliance flamande.

Pour ce qui était de sa chevalerie, Philippe avait raison d'avoir confiance en elle, car c'était une des meilleures du monde, et le désastre de Crécy devait en donner la preuve.

Quant à la croisade qu'il regrettait tant de ne pouvoir accomplir, c'était moins un acte de chrétien qu'un marché de commerçant qu'il avait voulu faire. En effet, il avait imposé à son départ pour la Terre-Sainte vingt-sept conditions ; il voulait le royaume d'Arles pour son fils, la couronne d'Italie pour son frère, la libre disposition du trésor de Jean XXII qu'il avait menacé de faire poursuivre comme hérétique par l'Université de Paris. Il voulait en outre que le pape lui donnât pour trois ans la disposition de tous les bénéfices de France et pour dix le droit de lever les décimes de la croisade par toute la chrétienté.

Comme on le voit, si cette croisade devait être agréable à Dieu, elle n'était pas inutile au roi.

Le pape Benoît XII était un de ceux que persécutait le plus Philippe. Il avouait en pleurant que le roi de France l'avait menacé de le traiter plus mal encore que n'avait été traité Boniface VIII s'il absolvait l'empereur. Lui-même voulait arriver à l'empire, car tout en traitant avec l'empereur, il contraignait le pape à lancer des bulles contre lui.

Voilà donc tous les avantages que faisait perdre à Philippe le défi d'Édouard. Il est vrai que Philippe s'était réservé trois ans avant son départ pour la croisade, et que le cas échéant où dans cet intervalle surviendrait quelque obstacle qui le forçât à renoncer à son expédition, le droit d'en juger la validité serait remis à deux prélats de son royaume.

Or le cas présent était plein de validité.

Restait la confiance de Philippe dans la fidélité des Flamands.

Nous avons vu de quelle façon Édouard avait miné les bases de cette fidélité dans son entrevue avec d'Artevelle, et comment il avait appelé à lui le commerce que repoussait la France, comme un des moyens les plus sûrs de tuer les pays qu'il attaquerait.

À la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, la croisade commerciale avait succédé à la croisade chrétienne, les caravanes aux pèlerinages. Un livre paraît, écrit par le Vénitien Sanutto, dans lequel il recommande aux bons chrétiens la conquête de Jérusalem et aux commerçants les épices de la Terre-Sainte.

Gênes et Venise sont les courtières de ces nouvelles croisades ; on retourne l'autel et l'on en fait un comptoir.

Le commerce n'est pas autre chose que deux grandes routes : par l'une le Nord envoie au Midi ce qu'il produit, par l'autre le Midi envoie ses productions au Nord, mais ce qu'il faut avant tout, c'est que les routes soient sûres, et à cette époque elles ne l'étaient pas toujours. D'Alexandrie à Venise le marchand n'avait à craindre que l'inconstance des éléments ; mais de Venise au Nord il avait à redouter le pillage des hommes. Alors il

s'enfonçait dans le Tyrol, suivait le Danube, traversait les forêts et les châteaux du Rhin, et ne s'arrêtait qu'à Cologne. Il pouvait encore pénétrer en France par la Champagne et exposer ses marchandises aux foires de Troyes, de Bar-sur-Aube, de Lagny et de Provins, lesquelles étaient plus anciennes que le comté même.

Il en avait été ainsi du reste jusqu'à ce que Philippe-le-Bel, maître de la Champagne par sa femme, portât ses ordonnances contre les Lombards, brouillât les monnaies et voulût régler l'intérêt qu'on payait aux foires.

Sous Louis Hutin, ce fut pis encore. Il mit des droits sur tout ce qui pouvait s'acheter ou se vendre, et défendit tout commerce avec les Flamands, les Génois, les Italiens et les Provençaux, c'est-à-dire avec le monde entier, dont ces quatre peuples étaient les commissionnaires.

Voilà donc la France qui se ferme au commerce, et qui va par conséquent s'appauvrir de plus en plus. Les seigneurs ne pillent plus, il est vrai, mais ils sont remplacés par les agents du roi plus cupide à lui tout seul que tous les seigneurs réunis.

L'Angleterre, qui semble avoir compris la faute de sa rivale, non seulement l'évite, mais attire à elle ce que nos rois repoussent. En France, les monnaies varient selon la cupidité du roi, là-bas elles sont invariables. Ici, l'on pille les marchands qui dès lors nous désertent, là-bas, les ports leur sont ouverts et des lois sont faites en leur faveur.

Édouard publie une charte dans laquelle, au lieu d'interdire tout commerce, comme Louis Hutin avec les quatre grands peuples que nous avons nommés tout à l'heure, il déclare qu'il porte le plus grand intérêt à tous les peuples commerçants, Allemands, Français, Espagnols, Portugais, Lombards, Toscans, Provençaux, Flamands et autres. La protection, la justice, bon poids et bonne mesure, ces quatre sentinelles du commerce, sont posées aux portes de l'Angleterre avec une sévère consigne. Les étrangers ont pour les juger, dans le cas où ils sont forcés d'en référer à la justice, moitié de juges anglais, moitié de juges de leur nation.

Le commerce prend donc en Angleterre une telle proportion que d'Artevelle devient l'ami et le compère du roi Édouard III, et que, comme nous l'avons vu, ils traitent de puissance à puissance.

Et cependant nous voyons Édouard III commencer son règne par une soumission à Philippe ; il est vrai qu'il ne tardera pas à prendre sa revanche, et que les premières dents qui vont pousser au jeune léopard vont faire de terribles morsures.

Dans le commencement de son règne, Philippe est un grand roi, et l'on croirait volontiers que *le roi trouvé* est un bonheur pour la France. Il bat les Flamands à Cassel, et remet le comte de Flandre en possession de ses États, et les États sous sa dépendance. Il a reçu l'hommage d'Édouard. Ses cousins ont, l'un la couronne de Naples, l'autre le trône de Hongrie. Il protège le roi d'Écosse. Jean de Bohême, que nous allons retrouver à Crécy, dit que Paris est le séjour le plus chevaleresque du monde.

Mais toutes ces espérances ne furent qu'un rêve. En 1336, Philippe avait trouvé moyen de se brouiller avec tout le monde : avec les seigneurs, par le bannissement de Robert d'Artois ; avec les marchands, par ses impôts ; avec l'empereur, par la guerre de bulles qu'il lui faisait faire par le pape ; avec le pape, par la servitude à laquelle il l'avait réduit ; avec la chrétienté, enfin, par cette condition que nous avons dite de lever sur elle les décimes de la croisade.

Nous avons vu dans les premiers volumes de ce livre ce qui résulta de la mauvaise position qu'avait prise Philippe. Un danger plus grand se préparait encore contre lui, puisque, si on se le rappelle, en échange de leur liberté, Olivier de Clisson et Godefroy de Harcourt avaient promis par écrit, et scellé de leurs sceaux, leur assistance au roi d'Angleterre, dans son expédition contre la France ; car, on s'en souvient, Édouard III n'avait pas encore vu les clochers de Saint-Denis et, par conséquent, n'avait pas encore accompli son vœu.

Il avait donc confié les sceaux des deux prisonniers français

à Salisbury, qui, en attendant les ordres de son roi, s'était retiré au château de Wark.

Nous savons dans quel deuil il y avait trouvé la comtesse.



## XXVI

Le comte eut une longue entrevue avec sa femme. Ce qui se passa pendant cette entrevue, nul ne le sait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que lorsque Salisbury quitta la chambre d'Alix, on eût dit un spectre et non un homme, tant il était pâle.

Il redescendit dans la cour du château, ordonna qu'on ressellât son cheval, et sans ajouter une parole, sans prendre de repos ni de nourriture, il se remit en selle et sortit du château.

Le coup qui venait de frapper le comte était rude.

Après tant de loyaux services rendus à son roi, cette trahison était une infâme lâcheté, après l'amour qu'il avait eu pour Alix, cette révélation était un horrible malheur. Croire que sa femme fût complice du roi était chose impossible pour le comte, car, au lieu de prendre le deuil de son honneur, elle eût caché sa honte sous le sourire et les fleurs. Alix n'avait donc succombé, comme la Lucrece antique, qu'à la ruse et à la force, et elle revenait à son mari vierge de cœur et de pensée. Mais Salisbury, l'homme loyal, le chevalier ardent, n'était pas de ceux qui accordent ces sursis à leur honneur. Le roi l'avait trompé dans ce qu'il aimait le plus ; il fallait qu'il le punît dans ce qu'il avait de plus cher, et la vengeance grondait au cœur du comte d'autant plus terrible qu'elle ne pouvait s'accomplir aussitôt.

Qui eût vu Salisbury en ce moment ne l'eût pas reconnu. Il descendait lentement la colline, le cœur plein de la réalisation des inquiétudes qu'il avait en la montant, et, comme Loth fuyant devant le feu de Sodome, il n'osait regarder en arrière. Le soleil se couchait derrière l'horizon, la nuit venait, et le chevalier, pâle, dont le visage s'éclairait de temps en temps d'un des derniers rayons du crépuscule, semblait un chevalier fantastique des balades allemandes, quelque Wilhem à la recherche de sa Léonor.

De temps à autre, un paysan passait, qui s'arrêtait inquiet devant ce voyageur sombre, qui le saluait tant qu'il l'avait en face

de lui, qui se signait quand il était passé.

C'est que les douleurs, comme celle qu'éprouvait Salisbury, marquent au front celui qui les souffre et en font pour la foule un sujet d'admiration quand il est résigné, et d'épouvante quand il ne l'est pas.

Or, le comte était loin d'être résigné à ce qui lui arrivait. Nous avons vu quel amour il avait pour la belle Alix, et comment il s'était hâté d'accomplir le vœu qu'il avait fait pour elle. Alix était l'unique repos de ses batailles, l'unique espérance de ses retours. Pendant sa captivité en France, il avait eu foi dans sa délivrance, parce qu'il savait que, du fond de son château, en Angleterre, Alix prierait Dieu pour lui, et que Dieu devait l'exaucer comme un ange. Et voilà que ce court passé de bonheur, qui n'était que la source d'un avenir heureux, s'envolait au souffle d'un roi débauché, voilà que, pendant qu'il combattait pour lui, Édouard lui volait lâchement l'honneur de son nom et le repos de sa vie ; quand toutes ces pensées revenaient à l'esprit du comte, il pâlisait encore de honte et de colère, et portait avidement la main à son épée ; puis l'air du soir lui fouettait le visage, il jetait ses regards autour de lui, retrouvant dans la nature la nuit et la solitude de son cœur, et il se disait : Plus tard.

Il arriva ainsi à une espèce de chaumière isolée, et comme il n'était pas sûr d'en rencontrer une pareille de toute la nuit, il résolut de s'y arrêter pour faire reposer son cheval, car lui sentait bien qu'il ne prendrait ni repos ni sommeil avant la fin de son voyage et l'accomplissement du second vœu qu'il venait de faire, et que, dans la crainte d'être trahi encore, il avait renfermé dans le fond de son cœur et n'avait même pas confié à la brise du soir.

Salisbury descendit de cheval et frappa à la porte mal jointe de la maisonnette devant laquelle il s'était arrêté.

Une vieille femme, étonnée qu'on frappât chez elle à cette heure, vint ouvrir et recula devant l'apparition de cet homme pâle et vêtu de noir.

Le comte lui demanda l'hospitalité pour lui jusqu'au matin et

de la paille pour son cheval.

La vieille revint de ses terreurs et laissa entrer le visiteur inattendu. Le comte, pendant que l'hôtesse mena son cheval à l'écurie, s'approcha d'une lampe fumeuse qui éclairait à peine la salle, et qui laissait plutôt faire cette besogne au feu qui brûlait dans l'âtre, et, tirant de son sein des parchemins revêtus de sceaux, il les examina attentivement :

— Ménélas ! Ménélas ! murmura-t-il, dix ans Troie s'est vue assiégée parce qu'un berger t'avait volé ta femme ; un roi m'a pris mon Hélène, et, Dieu aidant, il y aura une seconde guerre de Troie.

En ce moment, la vieille femme rentrait, et Salisbury, tout rêveur, se rasseyait auprès du feu.

C'est ainsi qu'il passa la première nuit après son départ du château de Wark.

Le lendemain, dès le point du jour, il se remit en route sans avoir dit d'autres paroles à celle qui l'avait reçu que des paroles de remerciement quand il était rentré, et de reconnaissance quand il était parti, laissant sur la table de quoi payer pendant un an une hospitalité comme celle qu'il avait reçue pendant douze heures.

Les horizons s'effacèrent derrière lui les uns après les autres sans que le souvenir s'effaçât de son esprit.

Deux ou trois fois, pendant la chaleur du jour, il s'arrêta, descendit de cheval et, laissant sa monture brouter l'herbe envirognante, il s'asseyait au pied d'un arbre et contemplait d'un œil triste la vie heureuse des autres au milieu desquels il passait, sans leur donner de sa tristesse et sans pouvoir prendre de leur joie. Deux ou trois fois aussi, au souvenir des jours heureux qu'il avait vécus et des jours désolés qu'il allait vivre, des larmes silencieuses tombèrent des yeux de cet homme, qui avait vu au milieu des batailles la mort ravager autour de lui, sans plus s'en émouvoir que le rocher qui voit la mer en furie battre ses flancs impassibles, tant il est vrai que si fort que soit un homme, il garde dans un des plis de son cœur une jeunesse craintive dont la femme

seule a le secret, et qu'elle emplît à son gré d'espérance, de joie ou de terreurs, qui le font plus facile à conduire et à épouvanter que l'enfant qui appelle en vain sa mère.

Il arriva ainsi jusque sur la côte, et il reconnut l'endroit où il avait débarqué lorsque Édouard avait obtenu du roi de France sa liberté contre celle du prisonnier écossais. Que de choses s'étaient passées depuis cette époque, qui semblaient ne devoir jamais arriver, et quelle étrange ironie cachait cette amitié royale.

— Oh ! mer ! dit le comte en plongeant ses regards sur l'Océan qui, calme à cette heure, venait jouer jusqu'à ses pieds et reflétait dans ses flots les nuages sans tempêtes dont le vent du sud voilait de temps en temps l'azur du ciel, oh ! mer ! combien sont préférables tes orages immenses qui font monter tes vagues jusqu'au ciel, comme une armée de Titans, aux passions mystérieuses des hommes qui les abaissent au-dessous des animaux les plus vils et qui tuent plus souvent que tes vagues.

Salisbury resta ainsi quelques instants plongé dans sa rêverie, puis il passa la main sur son front, et ayant rencontré un paysan, il lui demanda de lui indiquer où il trouverait le patron d'un bateau qui pût le mener sur les côtes de France.

Le paysan lui montra du doigt une maison et continua son chemin.

Le lendemain au soir, le comte disait adieu aux rives d'Angleterre qu'il croyait quitter pour jamais, et le matin, il arrivait à Boulogne.

Là, il reprit son voyage à cheval, toujours seul et toujours sombre, s'arrêtant le soir dans quelque auberge, et recommençant sa route avec l'aube.

Quand il arriva à Paris, Paris était en fête comme cela lui arrivait souvent, surtout depuis que la trêve avait été signée. Salisbury traversa cette foule de bourgeois, de baladins et de chevaliers, et, le soir, lorsque le bruit de la ville eut cessé, il se rendit au Louvre.

Le Louvre était loin d'avoir à cette époque l'aspect qu'il a

maintenant. À la grosse tour et à son enceinte construite en 1204 par Philippe Auguste, rien n'avait été encore ajouté, ou peu de chose du moins. La résidence royale était si simple qu'on eût dit quatre pans de murailles percées à l'aventure de petites croisées les unes sur les autres.

Salisbury traversa la grande cour qui était au centre de ce carré, et se dirigea vers la grosse tour qui en formait le milieu. Il passa le pont de pierre jeté sur le large fossé qui baignait la tour, et arriva à la porte de fer qui fermait l'escalier à vis par lequel on montait dans les appartements.

Arrivé là, un capitaine se présenta qui lui demanda où il allait.

— Je veux parler au roi Philippe, répondit le comte.

— Au nom de qui ? demanda le capitaine.

— Dites à monseigneur le roi que le comte de Salisbury, sujet et envoyé du roi Édouard III, demande à être admis en sa présence.

Le capitaine ouvrit la porte de fer, fit monter le comte et le laissa attendre quelques instants, puis il reparut et fit signe à Salisbury en s'inclinant que le roi l'attendait.

Il passa donc devant lui, et, soulevant une tapisserie, le fit entrer dans la chambre où se trouvait Philippe.

Le roi était seul, assis devant une grande table, et paraissait rêver. La chambre n'était que faiblement éclairée.

— C'est vous, Comte, fit le roi en fixant des yeux étonnés sur celui qui venait de paraître.

— Oui, Monseigneur, moi-même ; le comte de Salisbury, qui se souviendra toujours qu'étant prisonnier du roi de France, il a été traité par lui comme un hôte royal, à ce point qu'aujourd'hui il regrette sa culpabilité.

Et le comte passa sa main sur son front comme pour en chasser les douloureuses images qui l'assiégeaient.

— Serez-vous donc près de moi, Comte, et me veuillez dire à qui je dois votre gracieuse présence ici.

— Monseigneur, je vous disais à l'instant que j'avais gardé

le souvenir de vos bontés pour moi ; j'aurais dû ajouter que je venais pour vous en prouver ma reconnaissance de façon à vous faire voir que je disais vrai.

— Vous venez envoyé par le roi d'Angleterre ?

— Non, Monseigneur. Nul ne sait que je suis en France, fit le comte d'une voix sombre, et j'espère que nul ne saura jamais que j'y suis venu. Permettez-moi, Monseigneur, de vous faire quelques questions.

— Faites.

— Vous avez signé une trêve avec le roi Édouard ?

— Oui.

— Et sur la foi de cette trêve vous êtes tranquille ?

— Vous le voyez. Non seulement nous sommes tranquilles, mais encore le plus souvent nous sommes en fêtes. Notre bon peuple français est un grand enfant qu'il faut amuser jusqu'à ce qu'il se batte.

— Mais, Monseigneur, vous avez là-bas des prisonniers comme le roi Édouard en avait ici.

— Je me le rappelle, Messire : ce sont le sire de Clisson, le sire Godefroy de Harcourt et le sire Hervé de Léon, trois braves capitaine dont l'un m'est déjà rendu puisque je l'ai échangé contre le duc de Stanford. Et celui-là est messire Olivier de Clisson.

— Oh ! Monseigneur, la France est malheureuse depuis quelque temps, car ceux-là même qui devraient la défendre l'abandonnent.

— Je ne comprends pas, fit le roi en se levant.

— Je disais, Monseigneur, que le roi Édouard a rendu la liberté à Olivier de Clisson en échange du duc de Stanford, et qu'il l'a refusée à Hervé de Léon.

— C'est vrai.

— Savez-vous, Monseigneur, d'où vient cette préférence du roi d'Angleterre pour l'un de vos sujets ?

— Je l'ignore.

— C'est qu'il y a eu à cet échange une condition que vous ne connaissez pas, Monseigneur, que messire Olivier de Clisson a acceptée, et qui met à cette heure le royaume de France en un des plus grands périls qu'il ait jamais courus.

Philippe VI pâlit.

— Et c'est vous, Comte, dit-il, vous, un des fidèles sujets du roi Édouard, qui venez m'avertir du danger. Vous qui avez quitté l'Angleterre pour venir m'annoncer cette nouvelle en échange, dites-vous, de la douce captivité que je vous ai faite. Depuis quand les sujets loyaux d'un roi viennent-ils si gracieusement prévenir les rois ennemis des dangers qu'ils courent ?

— Depuis, reprit le comte d'une voix grave, depuis que pendant leur absence les rois déshonorent les sujets loyaux qui combattaient pour eux.

Philippe fixa ses regards sur le comte, car malgré l'accent de la voix de Salisbury, il craignait une trahison.

— Vous dites donc, reprit le roi, qu'il y avait à la délivrance d'Olivier de Clisson une condition secrète ?

— Connue d'Olivier seul et du roi d'Angleterre.

— Et cette condition ?

— Est tout simplement une trahison, Monseigneur.

— Une trahison !

— Oui.

— C'est impossible. Olivier de Clisson est un brave capitaine.

— Je le sais, Monseigneur, puisque je l'ai eu à combattre devant Rennes, mais Olivier de Clisson est un traître, puisque j'en ai les preuves, et ces preuves, les voici.

Et en disant cela, Salisbury montrait au roi Philippe les sceaux d'Olivier de Clisson et de Godefroy de Harcourt.

Philippe lut les engagements des deux prisonniers, et regardant Salisbury, il lui dit d'une voix tremblante :

— Ainsi, à la fin de la trêve, la France était ouverte à votre roi par ces traités.

— Oui, Monseigneur.

— Ah ! Édouard III est un homme habile. Ainsi, continua Philippe, mes meilleures chevaliers m'abandonnent et me trahissent, Olivier de Clisson, Godefroy de Harcourt, Laval, Jean de Montauban, Alain de Quedillac, Guillaume, Jean et Olivier des Brioux, Denis du Plessis, Jean Mallart, Jean de Senidavi, Denis de Callac, Henry de Malestroït. Ah ! je me vengerai cruellement. Savez-vous bien ce que vous avez fait là, Comte ?

— Oui, Monseigneur.

— Vous avez détruit ma confiance la plus chère.

— Édouard a brisé mes espérances les plus saintes.

— Vous ferez couler le plus noble sang de France.

— Que m'importe ! Monseigneur, pourvu que je sois vengé.

— Et d'où vient qu'à votre tour vous abandonnez votre roi ?

— Je vous l'ai déjà dit, Monseigneur, cela vient de ce que mon roi m'a lâchement volé mon bien le plus cher, l'honneur de mon nom, le sang de mon cœur, l'espoir unique de ma vie. Oh ! Monseigneur, punissez et répandez le sang, faites dresser les échafauds, inventez des tortures, mais si haut que monte votre vengeance, elle ne sera jamais au niveau de ma douleur et de ma haine.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Le sais-je, Monseigneur, que voulez-vous que fasse un homme dont le cœur est brisé ?

— Restez quelque temps en France, Comte, et vous verrez comment le roi punit la trahison.

— Maintenant, Monseigneur, dit Salisbury, il ne me reste plus qu'à vous demander la permission de me retirer, en vous priant de me rendre ces parchemins.

— Vous les rendre, et pourquoi ?

— Parce que, Monseigneur, cette dénonciation, excusable aujourd'hui en raison de ce que j'ai souffert, ne le serait peut-être pas pour l'avenir.

— Je vous jure, Comte, dit le roi, que nul ne saura que j'ai



ces papiers, que nul ne saura que vous me les avez remis, et que je frapperai en prenant sur moi seul la responsabilité de la punition. Mais laissez-moi ces preuves, car vous parti, le crime de ces hommes est si affreux que j'en douterais et que je n'oserais peut-être plus punir, si je ne l'avais toujours devant les yeux.

— C'est bien, Monseigneur, fit le comte, je garde votre parole.

— Adieu, Messire, et n'oubliez jamais l'hospitalité de la maison de France.

Salisbury se retira.

La nuit était noire. Il quitta le Louvre qui découpait sur le ciel la silhouette sombre de sa tour où veillaient çà et là quelques lumières.

— Maintenant, dit-il en franchissant l'enceinte du palais, je suis sûr, roi Édouard d'Angleterre, que tu n'accompliras pas ton vœu.

Et il disparut dans les ombres de la nuit.

## XXVII

Le lendemain même, le roi fit publier que des fêtes auraient lieu dans le commencement du mois de janvier 1343.

En effet, pour le quinzième jour de ce mois, un tournoi fut annoncé dans lequel devaient jouter tous les nobles cavaliers du royaume et auquel le roi Philippe VI lui-même devait prendre part.

En conséquence, des hérauts furent envoyés dans les provinces voisines, lesquels étaient chargés de requérir les combattants.

De grands préparatifs se firent sans que nul pût deviner quel sanglant dénouement ils devaient avoir.

Deux ou trois jours avant le tournoi, le roi fit appeler le prévôt de Paris.

— Tous ceux dont je vous ai remis la liste sont-ils à Paris ? demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur.

— Messire Olivier de Clisson ?

— Est arrivé ce matin.

— Et messire Godefroy de Harcourt ?

— Est le seul qui ne soit pas venu à Paris.

— Se douterait-il de quelque chose, murmura le roi en se promenant à grands pas dans la chambre. Mais en tout cas sa femme est ici.

— Oui, Monseigneur.

— Oh ! mon frère d'Artois, il paraît que vous n'êtes pas le seul traître de notre royaume, et voilà que vos alliés se montrent. Mais ! Dieu aidant, je vous anéantirai tous, dussé-je pour cela raser vos châteaux jusqu'au sol, et faire pendre jusqu'à vos derniers rejets.

— Monseigneur n'a pas d'autres ordres à me donner ? demanda le prévôt.

— Non, allez.

Trois jours après, Paris était en rumeur.

Le soleil s'était levé plus radieux qu'on n'eût osé l'espérer, comme si le ciel eût voulu protéger la fête qui devait avoir lieu.

Dès le matin, comme à la fête que le roi Philippe-le-Bel avait donnée à Édouard II et à Isabeau, lors de leur voyage en France, les rues de Paris furent encourtinées, c'est-à-dire que les maisons étaient tendues de rideaux. Des processions eurent lieu, qui se composaient des bourgeois et de tout les corps de métiers, les uns à pied, les autres à cheval, accompagnés d'instruments qui faisaient grand tapage.

Puis venaient des ménestrels et des baladins de toutes sortes, vêtus de costumes bariolés, et s'accompagnant d'une musique de trompes et de tambourins.

Le roi et sa suite regardaient toute cette chevauchée se dirigeant à grands cris vers l'île de Notre-Dame.

Puis venaient encore les chevaliers du tournoi, tous montés sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés, et vêtus de leurs plus riches armures, chacun accompagné de son écuyer qui déployait au vent la bannière de son maître sur laquelle se lisait quelque noble légende.

Puis enfin, le peuple avec les mêmes cris qu'il retrouve toujours chaque fois qu'on lui donne une fête nouvelle.

Le soir, il y eut festins et spectacles, et le lendemain à midi devait commencer, à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, le tournoi pour lequel tant de chevaliers s'étaient inscrits.

Ce tournoi avait été retardé d'un jour par ordre du roi, qui voulait sans doute attendre vingt-quatre heures de plus dans l'espérance que Godefroy de Harcourt arriverait, mais malgré ce sursis, Godefroy n'arriva pas.

À midi donc, on entra en lice.

Nous retrouvons à ce tournoi Eustache de Ribeaumont, avec qui nous avons déjà fait connaissance, et que nous reverrons encore reparaître dans le courant de cette histoire.

Ce jour là, il fit merveille, et après plusieurs passes qui lui

firent grand honneur, le roi l'appela et le fit asseoir à côté du vieux roi de Bohême, Jean de Luxembourg, qui, quoiqu'aveugle, avait voulu assister à cette scène et dont le cœur tressaillait de joie chaque fois qu'au milieu des applaudissements on lui en faisait le récit.

Quant à Philippe, il était pâle. Une grande inquiétude l'agitait et il paraissait attendre impatiemment une chose qui n'arrivait pas assez vite.

Enfin, un chevalier armé de toutes pièces parut dans la lice et le roi le reconnut sans doute, car sa figure s'illumina à la fois d'un rayon de haine et de joie.

Ce chevalier, qui n'était autre qu'Olivier de Clisson, alla frapper de sa lance l'écu d'un autre chevalier et revint prendre sa position à l'autre bout du camp ; mais au moment où il allait mettre sa lance en arrêt, quatre hommes s'avancèrent accompagnés du prévôt de Paris, qui lui dit :

— Messire Olivier de Clisson, au nom du roi je vous arrête comme traître et allié du roi d'Angleterre, et nous déclarons pareillement traîtres le sire de Laval, Jean de Montauban, Alain de Quedillac, Guillaume de Brioux, Jean et Olivier ses frères, Denis du Plessis, Jean Malart, Jean de Sennedavi, Denis de Callac ici présents, et Godefroy de Harcourt, qui n'est pas en notre royaume, les sommant de nous remettre leurs épées.

Tous les yeux se fixèrent sur la loge du roi, mais Philippe était déjà parti.

Une grande consternation se répandit dans toute cette foule. Les chevaliers que nous venons de nommer remirent leurs épées, et une compagnie de la prévôté les conduisit au Châtelet, qui se referma sur eux.

Le peuple se retira en silence, tout étourdi encore de la scène qui venait de se passer sous ses yeux.

Pendant ce temps, Henri de Malestroit, ancien maître-des-requêtes de l'hôtel de Philippe de Valois, accusé de trahison, avait été arrêté et emprisonné comme les autres.

À compter de ce jour, Philippe parut plus tranquille et plus joyeux.

Il n'y eut ni procès, ni jugement, ni preuves. Ces accusés furent condamnés à mort. Ils savaient qu'ils les méritaient, c'était tout ce qu'il fallait.

Quant au peuple, on n'avait pas de raisons à lui donner. Il était libre d'assister à l'exécution dont on lui donnait le spectacle en échange de la fête du tournoi qu'il n'avait pas vue.

À la nouvelle de cette arrestation, l'évêque de Paris réclama Henry de Malestroit, comme clerc et comme relevant uniquement de la justice papale. Henry de Malestroit fut donc élargi, mais sa punition, pour être plus lente, ne devait pas être moins terrible.

Les exécutions furent fixées au 29 novembre 1343.

Jusque là, on n'avait pu obtenir aucun aveu de la part de ceux qui avaient été arrêtés.

Le 28 au soir, Philippe VI lui-même descendit dans le cachot d'Olivier de Clisson, qui crut presque à une grâce en voyant le roi le visiter.

Olivier voulut nier d'abord, mais Philippe lui montra la lettre revêtue de son sceau, par laquelle il s'engageait au roi d'Angleterre, lui et ses compagnons.

Olivier baissa la tête et ne répondit rien. Le roi retourna au Louvre, et le lendemain, à onze heures du matin, les prisonniers furent transférés du Châtelet aux Halles, au milieu d'une populace immense, accourue sur leurs pas.

L'échafaud était dressé aux Halles de Paris.

Le roi avait voulu assister à ce spectacle, et derrière une fenêtre, la seule qui fût fermée sur toute la place, se tenait l'ombre royale, qui gardait les yeux ardemment fixés sur l'échafaud.

Au moment de mourir, Olivier de Clisson avoua publiquement son crime, disant qu'avant de paraître devant Dieu il voulait gagner sa clémence par cet aveu.

Quatorze têtes tombèrent encore ce jour-là, comme si Philippe eût voulu entourer le trône d'un fossé de sang pour le rendre

inattaquable.

Quand la justice du roi fut accomplie, chacun, épouvanté de la scène dont il venait d'être témoin, regagna lentement sa demeure. Un homme était mêlé à ceux qu'avait attirés ce spectacle, et lorsqu'il fut fini, il s'éloigna comme tout le monde. Seulement, au lieu de rentrer dans le sein de la ville, il franchit l'enceinte de Paris, et à une centaine de pas des murs, il trouva un écuyer qui l'attendait avec deux chevaux. Il en prit un, l'écuyer prit l'autre, et tous deux s'éloignèrent rapidement.

Cet homme était le comte de Salisbury, qui n'avait plus rien à voir à Paris.

Cependant cette première exécution n'avait pas encore assouvi Philippe, à qui, on se le rappelle, l'évêque avait arraché une victime.

Dès qu'il avait été forcé de rendre Henry de Malestroit, le roi avait écrit au pape, lui racontant le crime dont le clerc s'était rendu coupable, et lui demandant la permission, sinon de le punir par la peine de mort, du moins de le flétrir par un châtiment quelconque.

Nous avons vu que le pape était un des sujets les plus soumis du roi de France ; il envoya donc à Philippe l'autorisation que celui-ci lui demandait, et le roi s'empessa de faire arrêter Henry de Malestroit.

Il tint sa parole et ne le condamna pas à mort.

Il fut seulement dégradé, et comme cette punition ne paraissait pas suffisante, Philippe le fit élever sur une échelle, où il fut lapidé par la poïpulace.

— *Vox populi, vox Dei*, dit le soir Philippe VI quand on vint lui annoncer la mort de Henry de Malestroit.

La nouvelle de la mort de Clisson et des autres chevaliers ne tarda pas à arriver en Angleterre, et le roi Édouard en fut si courroucé, qu'il s'écria aussitôt qu'il vengerait cruellement la mort de ceux qui s'étaient alliés à lui, et puisque tel avait été le bon plaisir du roi de France, son bon plaisir, à lui, était de rompre la

trêve signée.

Puis il fit appeler le comte Derby, auquel il fit part de ce qui venait d'arriver et de la résolution qu'il venait de prendre de faire subir à Hervé de Léon le sort que Philippe avait fait subir aux chevaliers bretons et normands.

— Sire, lui dit le comte, vous allez à jamais ternir votre gloire par cette mort. Laissez votre voisin de France être déloyal, mais ne le soyez pas, et au lieu de mettre à mort Hervé de Léon, parce qu'il est resté fidèle à son roi, rendez-lui au contraire la liberté, moyennant une faible rançon, afin qu'il puisse proclamer partout la justice et la générosité du roi d'Angleterre.

— Vous avez raison, mon cousin, dit le roi en tendant sa main au comte, et il faudrait toujours que les rois, dans leurs moments de colère, eussent un homme comme vous auprès d'eux.

— Rompre la trêve, c'est justice, répondit Derby en s'inclinant ; faites la guerre, c'est votre droit, et s'il vous faut de braves et loyaux chevaliers, Sire, vous savez sur qui vous pouvez compter.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire, Comte. Aussi jeterai-je en France une armée telle que Philippe se repentira éternellement de la mort de ces braves chevaliers, dont Dieu veuille avoir l'âme. Une dernière fois, merci de votre conseil, mon cousin.

Alors le roi ordonna qu'on lui amenât Hervé de Léon ; et quand celui-ci fut arrivé, il lui dit :

— Ah ! messire Hervey, mon adversaire Philippe de Valois a fait mourir lâchement de braves chevaliers, ce dont la nouvelle m'a causé grand-peine. Aussi voulais-je faire de vous comme il a fait d'eux, car vous êtes un de ceux qui m'ont le plus nui en Bretagne ; mais j'aime mieux que mon honneur domine ma colère, et je vous laisserai partir pour rançon légère. Remerciez de cette grâce le comte Derby, aux conseils duquel vous la devez.

Les deux chevaliers s'inclinèrent l'un devant l'autre, et messire Hervey reprit :

— Cher Sire, si vous avez quelque chose à me commander, dites-le, et tout ce que je pourrai faire loyalement pour vous, je le ferai.

— Eh bien ! reprit le roi, je sais, Messire, que vous êtes un des plus riches chevaliers de Bretagne, et je pourrais par conséquent vous demander trente ou quarante mille écus que vous me donneriez ; mais, je vous le répète, une rançon légère me suffira, à la condition qu'à votre arrivée en France, vous irez trouver mon adversaire Philippe, et lui direz, de par moi, qu'en faisant mourir tant de braves chevaliers, il a rompu la trêve conclue, qu'en conséquence je le défie et lui déclare de nouveau la guerre. Moyennant ce message accompli, votre rançon, Messire, ne sera que de dix mille écus que vous enverrez à Bruges trois mois après que vous aurez repassé la mer.

— Monseigneur, dit alors messire Hervé de Léon, pénétré de reconnaissance à cette grâce du roi, je ferai ainsi que vous le désirez, et puisse Dieu vous rendre un jour la courtoisie que vous me faites aujourd'hui.

Hervé de Léon ne demeura pas longtemps après en Angleterre ; il arriva promptement à Hennebon, où il s'embarqua pour Harfleur. Mais le mauvais temps le prit et il fut si malade qu'il en faillit mourir.

Cependant il arriva à Paris, où il put accomplir le message que lui avait confié Édouard III.



## XXVIII

Pendant ce temps, les hostilités avaient continué en Bretagne. Robert d'Artois, que nous avons laissé à Hennebon, avait pris la cité de Rennes d'où s'étaient enfuis Hervé de Léon et Olivier de Clisson et où ils furent pris à un second assaut.

Nous avons vu ce qui était résulté de cette capture, mais les affaires de France n'avaient pas empêché les affaires de la comtesse de Montfort et de Charles de Blois de se continuer.

Édouard III avait donc assiégé la ville de Dinan, pendant que Salisbury retournait au château de Wark et apprenait son déshonneur de la bouche même d'Alix.

Édouard avait vu tout de suite que la ville était prenable, car elle n'était fermée que de palissades.

En conséquence, il fit monter ses archers dans des nacelles et les fit approcher de la ville à une portée de flèche, d'où ils assaillirent ceux qui défendaient les palissades si adroitement qu'à peine s'ils osaient se montrer.

En même temps, d'autres nacelles se détachaient de celles des archers. Celles-là portaient des hommes armés de grandes cognées tranchantes et protégées par les flèches des archers qui passaient sur leurs têtes et les couvraient comme un toit de fer ; ils se mirent à entamer ces palissades, et cela si rapidement qu'en un espace très court ils en abattirent un grand pan et entrèrent dans la ville.

« Quiconque voulut y entrer, y entra, dit Froissard, et quand ceux de la ville virent déborder chez eux les Anglais comme une marée de mort, ils s'enfuirent en désordre vers le marché, laissant aux mains des assiégeants messire Pierre Portebœuf qui était leur capitaine. »

Cependant cette première victoire devait être suivie d'un échec. Après la prise de Dinant, Édouard, satisfait de la capture qu'il y avait faite, car la ville était fort riche, s'en alla sans même

y laisser de garnison, et il s'achemina du côté de Rennes, ville devant laquelle il s'établit.

Or, il y avait en mer pendant ce temps-là, entre la Bretagne et l'Angleterre, des vaisseaux que commandaient messire Louis d'Espagne, messire Charles Aimant, messire Othon Dorée, vaisseaux chargés de Génois et d'Espagnols, lesquels causaient de grands dommages aux Anglais chaque fois que ceux-ci venaient chercher des provisions devant Rennes.

Ils profitèrent donc d'un moment où le vaisseau du roi qui était à l'ancre près de Rennes était assez mal gardé pour l'attaquer. Ils tuèrent une grande partie de l'équipage et eussent sans doute tué le reste si ceux qui étaient devant la ville n'étaient venus au secours du vaisseau anglais, ce qui n'empêcha pas messire Louis d'Espagne et ses compagnons d'emmener quatre nefes anglaises chargée de provisions. Pour être sûrs qu'on ne les leur reprendrait pas, ils en détruisirent trois et n'en gardèrent qu'une, chargée de leur butin.

Ce fut à partir de ce moment qu'Édouard fit rester une partie de sa flotte au port du Havre et l'autre au port de Hennebon.

Cependant le siège se continuait devant Vannes, devant Nantes et devant Rennes sans que l'on entendît parler de Charles de Blois.

C'est alors que le duc de Normandie fit une chevauchée en Bretagne pour le secourir. Il quitta la ville d'Angers avec trente-quatre mille hommes commandés par le sire de Montmorency et le sire de Saint-Venant. Puis venaient le duc de Normandie, le comte d'Alençon, son oncle, et le comte de Blois, son cousin. Il y avait encore les plus nobles noms de France, le duc de Bourbon, le comte de Ponthieu, le comte de Boulogne, le comte de Vendôme, le comte de Dampmartin, le sire de Craon, le sire de Coucy, le sire de Sully, le sire de Frimes, le sire de Roge et autres barons et chevaliers de Normandie, d'Auvergne, de Berry, d'Anjou, du Maine, du Poitou et de la Saintonge, en si grand nombre qu'on ne les pourrait tous nommer.

Ces nouvelles arrivèrent aux seigneurs anglais qui assiégeaient Nantes. Ils en informèrent aussitôt Édouard, lui faisant demander ce qu'ils devaient faire et s'il fallait qu'ils se retirassent ou qu'ils attendissent.

Quand le roi d'Angleterre apprit ce secours qui arrivait à Charles de Blois, il devint tout rêveur, se demandant s'il ne ferait pas mieux de quitter le siège de Vannes et de Rennes, et de se porter avec toutes ses forces à celui de Nantes.

Alors il demanda conseil à ses chevaliers, et il fut résolu que comme il était assez près de Nantes pour y aller dès que besoin serait, il continuerait à rester devant Vannes. En conséquence ceux qui étaient devant Nantes furent rappelés et reportés sur Vannes.

Le duc de Normandie s'installa donc à Nantes avec toute sa troupe, car elle était si nombreuse qu'elle n'eût pu tenir tout entière dans la ville.

Pendant que le duc de Normandie était à Nantes, les Anglais en profitèrent pour assiéger Rennes.

Ce fut un des plus beaux assauts qui se soient donnés dans toute cette campagne, car il dura tout un jour, et il y avait à Rennes de bons chevaliers et écuyers de Bretagne, tels que le baron d'Ancenis, le baron du Tout, messire Jean de Malestroit, Yvain Charruel et Bertrand Duguesclin.

Voyant cela, le duc de Normandie partit de Nantes avec toute son armée et s'en vint devant Vannes afin d'y rencontrer plus tôt ses ennemis.

Les Français se logèrent dans la campagne, faisant creuser un fossé autour de leur camp pour protéger les tentes qu'ils avaient établies. Alors commencèrent des escarmouches entre ceux d'Édouard et ceux du duc de Normandie, car les Anglais venaient attaquer les Français et tourner autour de leur camp comme un essaim d'abeilles autour de la ruche.

Voyant cela, le roi d'Angleterre fit dire à ceux qui tenaient le siège de Rennes de le venir rejoindre afin qu'il fût plus fort. Il

attendait surtout le comte de Salisbury, auquel il avait envoyé au château de Wark l'ordre de le venir retrouver.

Les deux armées anglaise et française étaient fort belles, car deux rois les commandaient. En effet, Philippe lui-même était venu en Bretagne, et voici comment Édouard l'apprit.

Un matin, un héraut envoyé de l'armée française se présenta à la tente du roi.

— Sire, dit-il à Édouard, je viens de la part de mon maître, le roi de France, vous dire qu'il vient d'arriver au camp du duc de Normandie et que lassé de ces hostilités sans fin, il vous défie à un combat singulier, afin que Dieu mette un terme à ces guerres inutiles.

— Répondez à votre maître, dit Édouard, que je lui sais gré de l'honneur qu'il me fait, mais que ce que le chevalier eût accepté, le roi le refuse. Trop de grandes destinées reposent dans mes mains pour que je les abandonne aux chances d'un combat singulier.

Et en disant cela, le roi d'Angleterre remit au héraut une bague d'un grand prix pour qu'il la gardât en souvenir de sa mission.

Les escarmouches continuèrent, mais un peu plus sanglantes qu'auparavant. Robert d'Artois, qui s'était réuni au roi d'Angleterre, n'était pas de ceux qui combattaient le moins. Chaque jour, avec quelques autres vaillants chevaliers comme lui, il trouvait moyen de faire quelque belle entreprise qu'il racontait après au roi, et qui lui valait grande estime de la part d'Édouard.

— Je ne puis rester en repos, disait-il au roi, quand je vois des gens de cet ingrat pays de France, et mon cœur n'est satisfait que lorsque j'en ai tué quelques-uns.

Mais il arriva qu'un jour, Robert d'Artois, qui n'était accompagné que de quelques cavaliers, tomba dans une embuscade, et que lui et sa petite troupe se trouvèrent aussitôt entourés d'ennemis.

Ils se défendirent vaillamment, mais les Français étaient en

nombre ; le cheval de Robert fut tué, et le comte blessé mortellement. Les Anglais qui voyaient de loin ce qui se passait vinrent à leur secours, mais trop tard, et rapportèrent au camp d'Édouard Robert vivant encore, mais perdant son sang par trois ou quatre larges blessures, tant à la tête qu'à la poitrine et au bras.

Quand Édouard eut appris cette nouvelle, il se rendit aussitôt auprès du comte, qu'il trouva gisant sur son lit sous sa tente et lui dit en lui tendant la main :

— Noble Sire, je vais mourir bientôt, et sans avoir pu accomplir le vœu que j'ai fait de me venger moi-même, mais je remets ma vengeance entre vos mains et vous prie en mourant de ne faire grâce ni merci au roi de France qui m'a si injustement dépouillé.

— Mais peut-être ne mourrez-vous pas de cette fois, fit Édouard, et pourrez-vous accomplir votre vœu.

— Hélas ! hélas ! fit le comte, Dieu sait que je ne regrette la vie que parce qu'en la quittant j'abandonne le service du gracieux roi qui m'a reçu et protégé, mais je sais que je n'aurai plus longue vie maintenant et que je n'ai autre chose à faire qu'à recommander mon âme à celui qui à son tour va me recevoir en son royaume éternel.

Et le roi Édouard ne pouvait retenir ses larmes et ses plaintes devant la mort de ce vaillant chevalier qu'il aimait fort.

Le comte, sentant qu'il s'affaiblissait de plus en plus, prit une dernière fois la main du roi et la portant à ses lèvres il lui dit :

— Sire, souvenez-vous de la promesse que vous avez faite à celui qui va mourir.

— Je jure, fit le roi, de venger par tous les moyens le dommage que le roi vous a fait, Comte, et votre mort qui me navre à ce point que je donnerais tout ce qu'il pourrait souhaiter à qui vous rendrait la vie, tant je vous ai en estime et amitié.

— Merci, Sire, murmura le comte d'une voix affaiblie, et je mourrai complètement satisfait si mon corps repose en votre pays qui me fut si hospitalier.

— Il sera fait ainsi que vous le voulez.

Le comte, comme s'il n'eût attendu que cette dernière promesse pour mourir, entra en agonie et trépassa peu de temps après.

Édouard renouvela sur le cadavre le serment qu'il avait fait au mourant, et nous verrons plus tard comment il l'accomplit.

Le corps du comte fut transporté à Londres, et fut enterré à Saint-Paul, où le roi lui fait faire des obsèques comme il en eût fait à son fils.

Les deux armées étaient toujours en présence et attendant un moment favorable pour s'attaquer, lorsque l'évêque de Preneste, Pierre-des-Prés, et Étienne Aubert, évêque de Clermont, arrivèrent devant Rennes, envoyés par Clément VI, qui occupait alors le trône pontifical. Ces deux évêques allaient de l'une à l'autre armée pour les accorder, mais elles ne voulaient entendre à rien. Édouard, que la mort de Robert d'Artois venait d'irriter encore davantage, ne voulait pas accorder de trêve, quelles que fussent les conditions. Il disait qu'il ne s'en irait que vainqueur ou vaincu.

Les choses en étaient là quand le messenger qu'Édouard avait envoyé chercher le comte de Salisbury revint.

Dès son arrivée, il vint trouver le roi.

— J'ai rempli votre message, Monseigneur, lui dit-il.

— Et le comte ? demanda le roi.

— Le comte n'est pas au château de Wark.

— Et où est-il ?

— Nul ne le sait, Sire. Il est venu un jour et dans la même journée il est reparti seul et sans dire où il allait, ni s'il reviendrait.

À cette nouvelle, Édouard devina un malheur.

— Et la comtesse, fit-il, l'avez-vous vue ?

— Non, Monseigneur. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que la comtesse avait sans doute perdu un parent qui lui était bien cher, car elle ne sortait pas de son oratoire et menait un grand deuil.

— C'est bien, fit le roi.

Et il s'éloigna pensif.

## XXIX

À partir de ce moment, Édouard fut plus accessible aux propositions de trêve que lui firent les deux évêques, car il avait hâte de revenir en Angleterre et d'approfondir les causes du départ mystérieux de Salisbury et du grand deuil de la comtesse.

En conséquence, il fut convenu que les deux armées se retireraient et que des ambassadeurs seraient envoyés par les deux rois, le 19 janvier de l'année suivante, à Malestroit, où le traité serait conclu.

La France chargea de cette mission Eudes, duc de Bourgogne, et Pierre, duc de Bourbon.

L'Angleterre confia ses pouvoirs à Henri, comte de Lancastre, et à Guillaume de Bohun.

Quant à Édouard, il revint à Londres, et ce fut alors qu'il apprit l'exécution des seigneurs bretons et normands. Cette exécution coïncidait si parfaitement avec le départ de Salisbury, qu'il ne douta plus qu'il n'eût été trahi par le comte.

La position était grave pour Édouard.

Robert d'Artois venait de mourir, Salisbury l'abandonnait, la Bretagne et la Normandie, sur lesquelles il avait tant compté, lui étaient fermées par la mort de leurs chevaliers et la connaissance que Philippe avait prise du traité de Clisson avec l'Angleterre.

Alix, qu'il aimait toujours et qu'il aimait même plus encore qu'autrefois, le maudissait sans doute du fond de son deuil. Il fallait donc qu'Édouard rejetât sur quelqu'un la colère que ces circonstances amassaient dans son cœur.

Ce fut comme toujours la France qui en hérita.

Nous avons vu qu'Édouard avait déjà envoyé faire une déclaration de guerre à Philippe par Hervé de Léon.

Ce n'était pas tout.

Comme on se le rappelle, d'Artevelle était venu lui offrir les Flandres pour son fils. Édouard s'en souvint, et avant de se



rendre à Gand, il donna au comte Derby le commandement de l'armée qui devait aller attaquer la Guienne.

Nous allons d'abord suivre le comte, et nous irons ensuite accompagner le roi et voir quels événements il trouva à son arrivée chez son compère d'Artevelle.

Lorsque tous les préparatifs furent faits, les gens venus, les vaisseaux frétés et appareillés, le comte prit congé du roi et s'en vint à Hantonne où était toute sa flotte ; là, il s'embarqua et cingla vers Bayonne, où ils prirent terre et déchargèrent toutes leurs provisions. Puis ils s'acheminèrent vers Bordeaux, où ils furent reçus avec grande joie, tant ceux de Bordeaux les aimaient.

Le comte fut logé à l'abbaye de Saint-Andrieu et tous ses gens demeurèrent dans la ville.

La nouvelle de l'arrivée du comte Derby parvint vite au comte de Lille, qui tenait Bergerac pour le roi de France. Il fit donc aussitôt avertir ceux qui voulaient se rallier à lui de l'y venir rejoindre, et tous les seigneurs qui se tenaient en l'obéissance de Philippe accoururent.

C'étaient le comte de Comminge, le comte de Pierrogort, le vicomte de Carmaing, le vicomte de Villemur, le comte de Valentinois, le comte de Mirande, le seigneur de Duras, le seigneur de Taride, le seigneur de la Barde, le seigneur de Pincornet, le vicomte de Castelbon, le seigneur de Chateauneuf, le seigneur de Lescun et l'abbé de Saint-Siloier.

Quand ils furent tous réunis, le comte de Lille, en leur faisant part du danger, leur demanda ce qu'il y avait à faire pour le parer. Ils répondirent qu'ils étaient assez forts pour tenir le passage de la Dordogne à Bergerac contre les Anglais.

Au bout de quinze jours que le comte Derby séjournait en la cité de Bordeaux, il apprit que les chevaliers gascons se tenaient à Bergerac, et il fit tous ses préparatifs pour partir le matin.

Conséquemment il fit maréchaux de son armée messire Franque de Halle et messire Gautier de Mauny, que nous avons perdu de vue depuis le moment où le chevalier Aventureux qu'il

avait mortellement blessé lui avait raconté comment son père avait été tué par Jan de Lévis et comme quoi le tombeau de Le Borgne de Manny se trouvait dans la ville de La Réole.

Messire Gautier, tout au service du roi d'Angleterre, n'avait pas encore eu le temps d'accomplir la fin de son vœu, qui consistait à aller rechercher les restes paternels pour les faire transporter en Hainaut, puisque la moitié de ce vœu était déjà accomplie par la mort du chevalier Aventureux, fils du meurtrier de son père.

Quand l'armée fut ordonnée ainsi, elle se mit en marche, et, après avoir cheminé trois lieues, elle s'arrêta au châtel de Monlucq, distant d'une petite lieue de Bergerac.

Les Anglais restèrent là tout le jour et toute la nuit en attendant les coureurs qu'il avait envoyés jusqu'aux barrières de Bergerac et qui devaient venir leur dire dans quelles dispositions était l'armée du comte de Lille.

Dès le matin, ils se mirent à table, car ils voulaient avoir dîné de bonne heure dans le cas où il leur faudrait livrer la bataille ce jour-là même.

Ils étaient encore à table lorsque les coureurs reparurent et annoncèrent qu'ils avaient trouvé à l'armée du comte de Lille une assez mince apparence.

Alors Gautier de Mauny regarda le comte Derby en disant :

— Monseigneur, il me vient une envie.

— Laquelle ?

— Mais il faudrait pour cela que nous fussions tous gens résolus et experts.

— Parlez alors.

— Ce serait de boire à notre souper des vins de ces seigneurs de France qui se tiennent en garnison à Bergerac.

— C'est une excellente envie, Messire, que je comprends parfaitement et que j'exécuterai volontiers.

Les compagnons qui entendirent Gautier de Mauny et le comte parler ainsi délibérèrent ensemble et se dirent :

— Allons nous armer, car il paraît que nous chevaucherons prochainement devant Bergerac.

En un instant, ils furent armés et les chevaux sellés.

Quand le comte Derby vit les gens en si bonnes dispositions, il fut tout joyeux et s'écria :

— Or, marchons au nom de Dieu et de Saint-Georges au-devant de nos ennemis.

De grands cris répondirent à cette exhortation et tous, malgré la chaleur du jour, armes en mains et bannières déployées, coururent sur Bergerac.

La tactique de l'armée anglaise fut simple comme elle l'était toujours. Quand elle fut à une portée de flèche de l'ennemi, le comte fit avancer ses archers, qui commencèrent à tirer avec tant d'adresse et d'ensemble que la confusion se mit dans les rangs des Français. Au bout de peu de temps, on combattait corps à corps, et de part et d'autre on attaquait et l'on se défendait vaillamment. Cependant les Français furent repoussés jusque dans les faubourgs et le sire de Mauny, qui fit ce jour-là de belles appertises d'armes, s'avancait si avant dans les ennemis qu'on le rappelait en vain. Le vicomte de Bosquentin, le sire de Chateauneuf, le vicomte de Chateaubon, le sire de l'Escure restèrent prisonniers aux mains des Anglais, qui ne se retirèrent que lorsque, lassés de combattre et de tuer, ils virent ceux qui avaient survécu se réfugier dans le fort, en fermer la porte et, gagnant les guérites d'en haut, assaillir les assiégeants de pierres et de traits.

Ce qui n'empêcha pas Gautier de Mauny de satisfaire l'envie qu'il avait eue de boire du vin de France, car les Anglais en trouvèrent, ainsi que des viandes de quoi vivre largement pendant deux mois si besoin était.

Le comte Derby, qui n'était pas venu là pour y séjourner, fit sonner ses trompettes dès le lendemain matin et donner l'ordre de commencer l'assaut, qui se fit et dura jusqu'à none. Mais si fortement qu'ils combattissent, les Anglais ne gagnèrent rien à cette attaque, car il y avait dans la ville de vaillantes gens d'armes qui

se défendaient de tout cœur.

Les Anglais abandonnèrent donc l'attaque par terre, et, après avoir tenu conseil, décidèrent que, le lendemain, ils attaqueraient Bergerac par eau ; car la ville n'était fermée que de palissades. Le maire de Bordeaux mit donc à leur disposition plus de quarante nefes qui stationnaient inutilement au havre de Bordeaux, et dont l'arrivée, le lendemain au soir, fit pousser des cris de joie aux assiégeants.

La nuit se passa à faire les préparatifs de l'assaut qui devait avoir lieu le lendemain.

Le siège ne fut pas long.

Comme devant Vannes, les archers criblèrent les assiégeants pendant que les autres détruisaient les palissades, et cela si promptement que ceux de Bergerac, voyant qu'ils ne pouvaient durer longtemps contre un pareil assaut, allèrent trouver le comte de Lille et lui dirent :

— Seigneur, regardez ce que vous voulez faire, nous sommes au moment d'être perdus, il vaudrait peut-être mieux que nous nous rendissions au comte Derby avant d'avoir essuyé de plus grands dommages.

— Allons où il y a du danger, répondit le comte de Lille, car nous ne sommes pas de ceux qui doivent se rendre ainsi.

Et tous les chevaliers s'en vinrent aux palissades, qu'ils défendirent de leur mieux, accompagnés de leurs arbalétriers génois qui, bien et dûment armés contre les traits des Anglais, tiraient sûrement et firent tout ce jour grand dégât parmi les ennemis.

Mais les Anglais parvinrent enfin à abattre un pan de palissade, et, à partir de ce moment, il n'y eut plus d'espoir pour les assiégés.

Alors ils demandèrent que le combat cessât, et qu'il leur fût accordé jusqu'au surlendemain, pour qu'ils délibérassent s'ils devaient continuer ou se rendre.

Ce sursis leur fut concédé, mais à la condition que, pendant ce temps, ils ne répareraient pas leurs palissades, ce à quoi ceux de

Bergerac consentirent d'autant plus volontiers qu'ils ne pouvaient faire autrement.

Les barons de Gascogne se réunirent donc en grand conseil, et le résultat de leurs délibérations fut qu'ils n'avaient rien de mieux à faire qu'à se charger de tout ce qu'ils possédaient et à partir au plus vite.

En effet, à minuit, ils montèrent à cheval et chevauchèrent vers La Réole, qui était peu éloignée de Bergerac.

Le lendemain, les Anglais, qui désiraient entrer dans la ville, soit qu'elle se rendît, soit autrement, montèrent en leurs nacelles et s'en vinrent là où ils avaient commencé de détruire la palissade. À ce moment, ils aperçurent les assiégés qui leur criaient qu'ils étaient prêts à se rendre, à condition qu'on leur laisserait la vie et les biens saufs.

Le comte de Penebroch et le comte de Kenfort retournèrent porter ces nouvelles au comte Derby qui, noble de cœur, répondit aussitôt :

— Qui merci demande, merci doit avoir : dites-leur qu'ils ouvrent leur ville et nous laissent entrer dedans ; nous les assurons de nous et des autres.

Les deux chevaliers allèrent donc reporter à ceux de Bergerac la réponse du comte ; et ce jour, qui était le 26 août 1345, les Anglais prirent possession de la ville de Bergerac.

Hommes et femmes s'assemblèrent sur la place, on sonna les cloches, et après avoir mené le comte Derby en la grande église, ils lui jurèrent féauté et hommage au nom du roi d'Angleterre, en vertu du pouvoir dont il était revêtu.

Maintenant, nous allons voir ce qu'étaient devenus les seigneurs de Gascogne qui s'étaient retirés à La Réole.

Quand le comte de Lille et les chevaliers gascons se furent retirés à La Réole, ils tinrent conseil et prirent avis qu'ils devaient se séparer pour faire des garnisons aux différentes places que les Anglais devaient successivement attaquer.

Les chefs de ces garnisons furent, à Montauban, le sénéchal de Toulouse ; à Auberoche, le comte de Villemur ; à Vellagrué, messire Bertrand des Prez ; à Montagnie, messire Philippe de Dijon ; à Maudurant, le sire de Montbrandon ; à Lamougies, Ernoul de Dijon ; à Beaumont en Laillois, Robert de Malmort ; à Rennes en Agenois, messire Charles de Poitiers ; et ainsi les autres chevaliers de garnison en garnison.

Ils se séparèrent donc tous les uns des autres, et le comte de Lille demeura à La Réole, et fit tellement et si bien réparer la ville et la forteresse qu'il n'y avait garde qu'on l'attaquât avant un mois ou deux.

Après la prise de Bergerac et deux jours de repos dans cette ville, le comte Derby prit à son tour de nouvelles dispositions. Il s'informa donc du sénéchal de Bordeaux de quel côté il devait marcher ; celui-ci lui conseilla d'aller devant Pierregord, et de gagner la Haute-Gascogne, ce que fit le comte, après avoir laissé à Bergerac un capitaine nommé messire Jean de La Zouenne.

Voilà donc de nouveau les Anglais en campagne et peu disposés à laisser sur leur passage le moindre château sans le prendre. C'est ainsi qu'ils rencontrèrent celui de Langon, et qu'ils s'y arrêtèrent en disant qu'ils ne passeraient pas avant de l'avoir pris. L'assaut commença immédiatement. Le premier jour, ils ne firent rien ; mais le second, ayant comblé les fossés avec du bois et des fagots, ils arrivaient sans danger jusqu'aux murs, si bien que le château demanda le temps de se consulter, et que le résultat de la délibération fut qu'il serait rendu aux Anglais.

Le comte Derby prit donc possession du château de Langon,

dont il confia la garde à un capitaine du nom d'Aymon Lyon et à trente archers, puis ils reprirent leur route et s'acheminèrent vers le château du Lac, comme s'ils n'avaient eu, ainsi qu'une marée, que le but d'envahir.

Quand ceux du Lac virent avec quelle rapidité l'ennemi s'emparait des places et des châteaux, ils apportèrent au comte Derby les clés de la ville, et le reconnurent seigneur, au nom du roi anglais. Peu de temps après, il était devant le château de Lamougie, après avoir laissé garnison à la forteresse du Lac.

Puis les Anglais prirent Prisart, La Liène, Fossat, assez facilement, et Beaumont en Artois devant laquelle ils restèrent trois jours, après quoi ils s'acheminèrent sur Montagrée dont ils firent le gouverneur prisonnier et l'envoyèrent à Bordeaux. Enfin, ils arrivèrent devant Lille, la ville souveraine du comte que messire Philippe de Dyou et messire Arnoult de Dyou, dont la captivité avait été de courte durée, gardaient comme capitaines.

Le siège commença par les archers, et, le second jour, les bourgeois de la ville, qui craignaient pour leurs femmes et leurs enfants virent bien qu'ils ne pourraient tenir longtemps. Ils prièrent donc deux chevaliers de traiter avec les Anglais et d'obtenir leurs vies sauves.

Les chevaliers se chargèrent d'autant plus volontiers de cette mission, que comme les bourgeois ils prévoyaient parfaitement l'issue qu'aurait une plus longue résistance. Ils envoyèrent donc un héraut au comte Derby, lui faisant demander un jour de répit. Le comte voulait qu'ils se rendissent sur-le-champ, et il ne consentit à accorder ce qu'on lui demandait qu'à la condition qu'on lui donnerait des otages, moyennant quoi ceux de la ville seraient libres d'aller où bon leur semblerait. Les conditions furent accordées, et les gens d'armes de Lille s'en allèrent rejoindre ceux de La Réole.

S'il nous fallait suivre cette expédition dans tous ses détails, il nous faudrait élargir considérablement le cadre de ce livre. Disons seulement qu'après avoir pris Bonneval, les Anglais

entrèrent en la comté de Pierregord, mais ils ne l'assaillirent point, car elle était défendue de telle façon qu'ils virent tout de suite qu'ils y perdraient leur peine. Cependant ils s'étaient assez avancés en reconnaissant le pays pour que ceux de Pierregord les eussent vus.

— Puisqu'ils sont venus jusqu'ici sans nous attaquer, c'est qu'ils ne sont pas en force suffisante. À notre tour d'aller les visiter cette nuit. Seulement, nous, nous les réveillerons.

Les Français sortirent donc de Pierregord et s'avancèrent jusqu'à la forteresse de Pillagruie, où s'étaient retirés les Anglais. À leur tour ils donnèrent l'assaut, et l'on se battit vaillamment de part et d'autre.

Le comte de Kenfort fut pris par les Gascons au moment où il s'armait pour aller combattre, et ceux-ci, satisfaits de leur prise, se retirèrent avant que le reste de l'armée, informé de ce qui se passait, vînt au secours de son chef.

On se rappelle que les Anglais avaient pris aux Gascons, dans le commencement de l'expédition, quatre chevaliers, le vicomte de Bosquentin, le vicomte de Châteaubon, le sire de l'Escun et le sire de Chateaneuf. Après avoir assailli le château de Pillagruie pendant si jours et sans aucun résultat, car il était défendu par messire Bertrand des Prés, un vaillant capitaine, les Anglais proposèrent de rendre les quatre prisonniers qu'ils avaient faits en échange du comte de Kenfort, et l'échange fut accepté. Une fois le comte de Kenfort revenu, le comte de Lille abandonna Pillagruie et, reprenant sa route sans se laisser décourager par cet échec, il arriva devant Auberoche, qui se rendit presque aussitôt, ainsi que la ville de Libourne, que le comte de Derby quitta après y avoir laissé une garnison commandée par messire Richard de Stanford, messire Étienne de Tornby et messire Alexandre Auriel, puis il retourna à Bordeaux avec le comte de Kenfort et Gautier de Mauny, et ils y furent reçus en grand triomphe. Le comte s'arrêta quelque temps dans cette ville, et son retour y fut fêté par de nombreuses fêtes où s'ébattaient joyeusement les dames et les



bourgeois de la ville.

Le comte de Lille, qui avait été informé des conquêtes du comte et qui n'avait pu s'y opposer, crut qu'à cause des différentes garnisons que ce dernier avait mises dans les différentes villes qu'il venait de prendre, son armée devait être épuisée et incapable de résister à une vigoureuse attaque. En outre, il le voyait séjourner à Bordeaux et restait bien convaincu qu'il ne se remettrait pas de sitôt en expédition. En conséquence, il mit le siège devant Auberoche, faisant donner l'ordre à tous ceux qui se tenaient Français de l'y venir rejoindre.

Les comtes de Carmaing, de Comminges, Brumckel et tous les barons de Gascogne se rendirent à cet ordre, et, après avoir assemblé et équipé leurs gens, retournèrent devant Auberoche au jour indiqué par le comte.

Alors commença un siège terrible.

Les Français se logèrent autour d'Auberoche et firent venir quatre machines d'où ils lançaient continuellement des pierres et des traits sur la ville assiégée, tellement que les toits des maisons étaient effondrés et que leurs habitants ne trouvaient de refuges que dans les caves. Le bruit de cette attaque était bien parvenu jusqu'au comte Derby, mais il ne se doutait pas qu'elle fût aussi sérieuse, et, sachant ceux qu'il avait laissés en garnison de bons et vaillants chevaliers, il ne s'en inquiétait aucunement et continuait de séjourner à Bordeaux.

Cependant, quand messire Franque de Halle, messire Alain de Finefroide et messire Jean de Lindehalle, capitaine de la garnison d'Auberoche, se virent en cette position, ils délibérèrent entre eux afin de savoir quel parti ils avaient à prendre. Ils demeurèrent d'accord que si le comte Derby savait à quel point ils en étaient, il viendrait évidemment à leur secours et qu'il n'y avait autre chose à faire qu'à l'en avertir.

Mais l'ambassade était périlleuse, et aucun d'eux ne pouvait s'en charger, car en cas de mort, il retirait un puissant soutien aux assiégés. Ils demandèrent donc à leurs valets quel était celui

d'entre eux qui voulait gagner une forte somme en se chargeant de ce message dangereux.

Il s'en présenta un qui dit qu'il s'en chargerait moins pour gagner de l'argent que pour sauver les assiégés du péril où ils étaient.

On attendit la nuit.

La nuit venue, les trois chevaliers remirent à cet homme une lettre pour le comte Derby, scellée de leurs trois sceaux, et que pour plus de sûreté ils cousirent dans le drap de son habit, puis ils le firent descendre dans le fossé qui environnait la ville.

Quand il fut là, il escalada le talus opposé et commença de s'avancer au milieu du camp ennemi, puisqu'il ne pouvait faire autrement, les Français entourant la ville, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Il n'avait pas fait cent pas qu'il rencontra un guet.

— Où allez-vous, lui demanda-t-on...

Heureusement, le messager parlait gascon, de sorte qu'il répondit :

— Je rentre au camp, je suis un homme au vicomte de Carmaing.

Le guet passa, et le valet continua sa route.

Cinquante pas plus loin, il fut rencontré par d'autres valets à qui il voulut donner les mêmes explications, mais il ne fut pas aussi heureux cette fois, et on le conduisit devant le chevalier du guet, qui le fit garder en attendant que les seigneurs du camp fussent levés.

Dès que le jour parut, on les informa de la prise qui avait été faite.

Le valet fut amené devant le comte de Lille.

— D'où venez-vous ? lui dit le comte.

— De la ville, répondit le valet.

— Et pourquoi l'avez-vous quittée ?

— Parce que j'étais las d'y être assiégé, et que j'aimais mieux me sauver que d'attendre que la ville capitulât ou qu'on la

prêt.

— Et dans quel état sont les assiégés ?

— En assez mauvais état, Messire, et s'ils tiennent huit jours encore, c'est tout ce qu'ils pourront faire.

Le messenger espérait tromper ainsi la surveillance du comte, mais celui-ci se défiait encore, car il ajouta :

— Pourquoi avez-vous répondu hier que vous apparteniez au vicomte de Carmaing, qui ne vous connaît pas ?

— Parce que, fit le valet avec un certain embarras, je voulais traverser le camp au plus vite, et que j'avais plus court de dire cela que de donner au guet, qui ne les eût pas comprises, les raisons que je vous donne.

— C'est bien, vous serez libre, fit le comte, mais quand on vous aura fouillé et que l'on sera sûr que vous n'êtes ni un espion ni un messenger.

Malgré lui, le valet porta la main à l'endroit de son habit où était cousue la lettre. C'était se dénoncer lui-même.

On s'empara de lui, on le fouilla, on trouva la lettre, qui fut lue au milieu des acclamations de joie des seigneurs français à qui elle apprenait dans quel triste état se trouvait la ville, et la lecture faite, le messenger fut emmené au sommet d'une des machines d'où l'on assiégeait la ville.

Là, il fut mis dans une de ces immenses frondes qui lançaient les plus lourds projectiles. On lui pendit les lettres au col et on le jeta dans Auberoche, où vint tomber son cadavre au milieu des chevaliers consternés à la fois de la mort de ce vaillant homme et de la non-réussite du dernier moyen qui leur restât.

Pendant ce temps-là, le comte de Pierregord, messire Charles de Poitiers, le vicomte de Carmaing et le sire de Duras étaient montés à cheval, et passant le plus près qu'ils pouvaient des murs de la forteresse, ils criaient à ceux de dedans et pour les railler.

— Seigneurs, seigneurs Anglais, demandez donc à votre messenger où il a trouvé le comte Derby et comment il se fait qu'il soit déjà revenu de son voyage.

— C'est bien, c'est bien, répondit Franque de Halle, nous sommes enfermés ici, mais nous en sortirons quand il plaira à Dieu et au comte Derby ; et plutôt à Dieu que le comte sût en quel état nous sommes, car alors il n'y aurait nul d'entre vous assez avisé pour tenir la bataille, et si vous voulez l'en avertir, l'un de nous se mettra en prison chez vous, et vous le rançonneriez après comme le plus riche gentilhomme.

— Non pas, répondit le sire de Duras, le comte Derby les aura quand nos engins auront rasé votre ville jusqu'au sol, et que, pour avoir vos vies sauvées, vous nous demanderez merci.

— Ceux dont nous tenons ici la place, vos compatriotes, s'écria messire Alain de Finefroide, nous ont demandé merci à nous, mais nous qui sommes en plus mauvais état qu'eux, nous ne demandons merci à personne, et quand la ville se rendra, c'est que nous serons tous morts et qu'elle n'aura plus personne pour la défendre.

Voyant cela, les chevaliers français revinrent au camp, et les trois chevaliers anglais, qui ne savaient plus d'où leur pouvait venir le secours, restèrent à Auberoche, regardant cette pluie de pierres qui fondaient sur leur ville et qui semblaient plutôt tomber du ciel qu'être lancées par la main des hommes.

Cependant il y avait dans le camp français un espion que l'on n'avait pas pris comme le messenger d'Auberoche, et qui revint dire à Gautier de Mauny et au comte Derby la position où se trouvait la ville.

— Par ma foi, s'écria le comte, ce sont trop braves chevaliers, ceux qui se tiennent si franchement dans une ville assiégée de la sorte, pour que nous les y laissions périr. Qu'en pensez-vous, messire Gautier ?

— Je pense, répondit Gautier, qui était toujours prêt quand il s'agissait de bravoure et de bataille, que mon père attendra encore un peu dans son tombeau de La Réole et que je vous suivrai à Auberoche, Messire.

Aussitôt, car il n'y avait pas de temps à perdre, le comte Derby fit dire au comte de Pennebroch, qui se tenait en Bergerac, et à messire Richard de Stafford et Étienne de Torby de le venir joindre.

Les messagers faits et envoyés, le comte Derby partit secrètement de Bordeaux et se dirigea sur Auberoche.

Il arriva à Libourne, où il attendit tout un jour que le comte de Pennebroch arrivât, mais le jour se passa sans qu'on eût de nouvelles du comte, et Derby se remit en route tant il était pressé de porter secours à ses compagnons.

Toute la nuit Gautier de Mauny, messire Richard de Stafford, le comte Derby, le comte Deslendorf, messire Hue de Hartingues, messire Étienne de Tornby, le sire de Ferrières et beaucoup d'autres encore chevauchèrent sans s'arrêter une minute, et se trouvèrent le lendemain à deux petites lieues d'Auberoche.

Arrivés là, ils se cachèrent dans un bois, descendirent de leurs chevaux, les lièrent aux arbres, les laissant brouter, et attendant le comte de Pennebroch.

Mais le comte n'arriva pas plus que la veille, ce dont s'inquiétaient fort Derby et les autres chevaliers.

Ils montèrent sur une hauteur, et ne voyant rien venir :

— Qu'allons-nous faire ? dit le comte à Gautier de Mauny.

— Décidez, Messire, répondit celui-ci.

— Nous avons trois cents lances et six cents archers, et les Français sont dix ou onze mille hommes.

— Il est vrai, répondit Gautier, mais ils ne se doutent pas que nous sommes là. Puis, si nous nous retirons, nous perdrons le château d'Auberoche, qui est une bonne place, sans compter les trois capitaines, qui sont de braves chevaliers.

— Allons donc, fit le comte Derby. Mais maintenant, comment attaquerons-nous le camp ?

— Voulez-vous mon avis ? demanda Gautier.

— Parlez, Messire, vos avis sont toujours bons.

— Et bien, Seigneurs, dit de Mauny en se tournant vers les autres chevaliers, mon opinion est qu'il faut côtoyer ce bois en restant à couvert jusqu'à ce que nous soyons de l'autre côté et près du camp français. Une fois là, nous enfoncerons nos éperons dans le ventre de nos chevaux et nous crierons de toutes nos forces pour nous faire croire plus en nombre que nous ne sommes effectivement. Nous arriverons sur le camp vers l'heure du souper, et vous verrez les Français si surpris et si ébahis qu'ils se tueront eux-mêmes.

— Qu'il soit fait comme vous le dites, s'écrièrent tous les seigneurs.

Chacun reprit son cheval, le sangla étroitement, fit resserrer son armure et, ordonnant à ses pages et valets de rester là, ils se mirent à chevaucher tout doucement jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés de l'autre côté du bois.

Alors ils virent le camp français établi en un grand val auprès d'une petite rivière.

Arrivés là, ils déployèrent leurs bannières, lancèrent leurs chevaux au galop et tombèrent sur tous ces seigneurs français qui étaient loin de s'attendre à cette attaque et dont la plupart même étaient déjà assis pour souper.

Il y eut donc grande confusion dans l'armée gasconne et les Anglais ne cessaient de frapper en criant :

— Derby, Derby au comte ! Mauny, Mauny au seigneur.

Puis ils se mirent à briser les tentes et les pavillons, à abattre, à tuer, au point que l'on eût dit une boucherie plutôt qu'une bataille.

Les Français ne savaient que faire. Ces impassibles archers anglais, espèce de muraille d'airain, fortification vivante, meurtrière et invincible, étaient toujours là et les tuaient sans grâce ni merci.

À peine s'ils eurent le temps de s'armer. Le comte de Lille fut

pris dans sa tente, ainsi que le comte de Pierregort. Le sire de Duras et messire Louis de Poitiers furent tués, et le comte de Valentinois fut pris. Bref on ne vit jamais tant de vaillants chevaliers être vaincus ou tués aussi vite, et chacun fuyait. Il est vrai de dire que le comte de Comminges, les vicomtes de Carmaing, de Villeneuve, de Bruniques, le sire de La Barde et le sire de Taride, qui étaient logés de l'autre côté du château, arrivèrent leurs bannières déployées, et se battirent bravement. Mais messire Franque de Halle et messire Jean de Lindehalle, qui étaient au château d'Auberoche, quand ils virent cette grande mêlée et reconnurent leurs bannières, s'armèrent et firent armer tous ceux qui étaient avec eux. Puis ils montèrent à cheval, sortirent de la forteresse et se jetèrent au plus fort de la bataille, ce qui ne fut pas d'un mince secours aux Anglais. Enfin, la nuit seule sauva le reste de l'armée française, car lorsqu'elle survint il y avait déjà trois comtes, sept vicomtes, trois barons, quatorze bannerets et un grand nombre de chevaliers au pouvoir des Anglais.

Le lendemain, le comte de Pennebroch arriva et trouva la besogne faite.

— Certes, cousin, dit-il au comte Derby, il me semble que vous ne m'avez point fait honneur en ne m'attendant pas et en combattant sans moi, moi que vous aviez mandé si instamment ; vous deviez bien savoir cependant que je n'aurais pas de hâte que je ne fusse venu.

Le comte se mit à rire en voyant le visage vraiment courroucé de Pennebroch.

— Par ma foi, cousin, répondit-il, nous désirions autant vous voir arriver que vous pouviez désirer venir, et la preuve, c'est que nous vous avons attendu à Libourne depuis le matin jusqu'à vêpres. Quand nous vîmes que vous ne veniez pas, nous en fûmes tout étonnés. Alors, comme nous craignions que l'ennemi ne sût notre venue, nous nous sommes dépêchés et tout est venu à bien comme vous le voyez. Vous n'avez plus rien à faire qu'à nous aider à garder nos prisonniers et à les mener à Bordeaux. Et sur

ce, Messire, donnez-moi la main et ne parlons plus de cela, car voici l'heure du souper, et nous avons ce soir des hôtes nouveaux et avec lesquels vous allez faire connaissance.

En effet, ils se mirent bientôt à table, et à cette table étaient assis les prisonniers français que les chevaliers anglais traitaient courtoisement avec les provisions, il est vrai, que ceux-là avaient apportées pour le temps que durerait le siège et dont ceux du comte Derby s'étaient emparés.

Après le souper, plusieurs prisonniers semblaient regretter non pas la rançon à laquelle ils étaient mis, mais la liberté qu'on leur prenait jusqu'à ce qu'ils eussent payé cette rançon.

— Seigneurs, leur dit alors le comte Derby, donnez-moi votre parole de vous retrouver dans huit jours à Bergerac, et dès ce soir vous pouvez quitter Auberoche.

Les seigneurs français s'y engagèrent, et comme pas un d'eux n'était homme à manquer à sa parole, le comte les laissa libres de se retirer, ce qu'ils ne firent pas sans lui avoir manifesté toute leur reconnaissance pour cette générosité. Mais il y en eut parmi eux qui, se trouvant bien de l'hospitalité que les Anglais leur donnaient ou qui, ne pouvant payer leur rançon au jour indiqué, préférèrent attendre les circonstances et jusque-là rester avec ceux qui les avaient pris.

Le lendemain, les Anglais se mirent en route et arrivèrent à Bordeaux, où, comme toujours, ils furent reçus avec de grandes acclamations et où, suspendant toute expédition, ils restèrent tout l'hiver après avoir envoyé à Édouard le récit de ce qui s'était passé.



À Pâques, l'armée se remit en mouvement. Le comte Derby fit une réunion de gens d'armes et d'archers pour marcher sur La Réole, ce que Gautier de Mauny attendait, comme on se le rappelle, avec une grande impatience.

Après avoir séjourné trois ou quatre jours à Bergerac, les Anglais, au nombre de mille combattants et de deux mille archers, mirent le siège devant le château de Saint-Basile, sur la Garonne.

Ceux du château, qui auraient dû être défendus par les seigneurs de Gascogne, restés prisonniers du comte, ne firent aucune résistance et se rendirent immédiatement.

Le comte se remit en chemin et marcha sur l'Aiguillon.

Mais il y avait sur la route un autre château, appelé la Roche-Milon, que les Anglais voulurent prendre.

Malheureusement, la Roche-Milon était pourvu de vaillants soldats qui ne se rendirent pas comme ceux de Saint-Basile, et qui repoussèrent vigoureusement la première attaque. Pour cela, ils étaient montés sur le sommet de l'édifice, et de là jetaient aux assaillants des pierres, du bois, des barres de fer et de la chaux.

Toute la première journée se passa ainsi, et le soir, les Anglais avaient perdu beaucoup de leurs hommes, qui s'étaient trop bravement exposés dans l'attaque, et qui avaient voulu lutter contre ce nouveau genre de défense.

Quand il vit cela, le comte Derby fit retirer son armée, et fit apporter par les paysans force bûches et fagots que l'on jeta dans les fossés, et même de la terre dont on les recouvrit.

Quand une partie des fossés fut comblée, et quand on put aller sûrement jusqu'au pied des murs, le comte fit avancer trois cents archers et deux cents brigands, soldats de pied qui tiraient leur nom de la cotte de maille qu'ils portaient et que l'on appelait brigandine. Ces hommes étaient armés de pieux et de pioches, et

pendant qu'ils abattaient la muraille, les archers tiraient avec cette régularité et cette adresse que nous leur connaissons, si bien que nul des assiégés n'osait se montrer à la défense.

Une grande partie du jour se passa de la sorte, et le soir, les brigands avaient pratiqué un trou assez grand pour que dix hommes y passassent de front.

Ceux du dedans commencèrent alors à s'épouvanter et à s'enfuir vers l'église. Il y en eut même qui se sauvèrent de la ville par derrière.

La forteresse ne pouvait plus tenir longtemps.

Elle fut prise et pillée, et tous ceux qui furent trouvés dedans passés au fil de l'épée, à l'exception de ceux qui s'étaient réfugiés dans l'église. Mais le comte Derby leur permit de sortir, leur promettant la vie sauve.

Le comte rafraîchit la garnison de nouvelles gens, et y établit deux capitaines, qui étaient Wille et Robert l'Escot, après quoi il alla mettre le siège devant Mont-Ségur, qui était défendue par un chevalier nommé Battefol, dans lequel les habitants avaient la plus grande confiance, car il avait été placé là par le comte de Lille, qui le regardait comme un de ses plus vaillants capitaines.

Aussi le comte Derby comprit-il tout de suite que cette ville se défendrait plus longtemps que les autres.

En conséquence, il fit établir son armée devant la ville, et resta quinze jours ainsi.

Pas un jour ne se passa sans qu'il n'y eût assaut.

Mais ces assauts n'amenaient aucun résultat.

Il fallut donc faire venir de Bordeaux et de Bergerac des machines de siège semblables à celles dont s'étaient servis les Gascons pour attaquer Auberoche, et qui avaient été si fatales au messager des sires Franque de Halle et Alain de Finefroide.

Le siège commença plus sérieusement.

Les machines faisaient pleuvoir sur la ville une grêle de pierres qui ne laissaient debout ni murs, ni toits, ni maisons.

Et cependant le comte Derby envoyait tous les jours dire aux

assiégés que s'ils se rendaient il les tiendrait pour amis ; mais qu'ils ne devaient attendre ni grâce ni merci s'ils ne se remettaient pas en l'obéissance du roi d'Angleterre.

Ceux de Mont-Ségur, qui prévoyaient bien la fin de ce siège, se consultèrent souvent et finirent par demander avis à leur capitaine de ce qu'il leur restait à faire, lui avouant franchement qu'ils croyaient que la capitulation seule pouvait les sauver.

Hugue de Battefol les blâma durement d'une pareille pensée, et leur dit qu'ils s'effrayaient à plaisir, ajoutant que la ville était encore assez bien pourvue pour tenir le siège pendant six mois.

Ceux à qui il disait cela ne répondirent rien et s'éloignèrent.

Quant à Hugue, il rentra chez lui.

Le soir, comme il sortait pour visiter les remparts, six hommes se présentèrent et, le saisissant par les bras et les jambes, l'emportèrent après avoir eu soin de lui bâillonner la bouche.

Hugue essaya de se défendre, mais ce fut en vain.

On le transporta ainsi dans un couvent, on l'enferma dans une cellule, et il entendit les verrous extérieurs se refermer sur lui sans pouvoir rien comprendre à cette incarcération violente.

Une heure après environ, il entendit des pas s'arrêter devant sa porte, qui s'ouvrit bientôt, donnant passage à douze bourgeois de la ville.

— Nous venons vous faire une proposition, Messire, dit l'un de ces hommes.

— Dites.

— Savez-vous pourquoi nous vous avons fait enlever ?

— Parce que j'ai refusé de rendre la ville.

— Oui, et que nous qui avons nos femmes, nos pères et nos enfants en péril de perdre la vie si la ville est prise, nous aimons mieux la rendre que de les perdre.

Hugue ne répondit rien.

— Alors, reprit celui qui avait pris la parole, comme nous vous savons brave et vaillant chevalier, nous avons pensé que vous ne rendriez la place que par force, et nous avons voulu vous

y contraindre.

— Et vous avez eu tort.

— Ainsi, vous refusez ?

— Je refuse. Je suis ici au nom du comte de Lille, et le comte de Lille m'y a mis au nom du roi de France. Rendez la ville si bon vous semble, puisque je ne puis me défendre, mais moi, je ne la rendrai pas.

— Demain, nous viendrons vous consulter une dernière fois, reprit le bourgeois, et avec les onze autres il se retira.

Le lendemain, en effet, les douze bourgeois revinrent.

— Avec-vous réfléchi, Messire ? dit celui qui avait parlé la veille.

— Oui.

— Et vous avez décidé ?

— Ce que j'avais décidé hier.

Les douze hommes se regardèrent.

— Mais la ville est assiégée de telle façon qu'elle sera prise avant huit jours.

— Mon devoir est de me faire tuer ici.

— Votre devoir est de sauver la vie de ceux qui vous sont confiés.

— Alors laissez-moi ici et rendez la ville.

— Et si nous trouvions un moyen de tout concilier ?

— Voyons ce moyen.

— Vous relevez du comte de Lille ?

— Oui.

— Eh bien ! envoyons demander au comte Derby de suspendre le siège pendant un mois, en lui promettant de nous rendre à lui si dans ce mois nous n'avons pas reçu de secours.

— Il refusera.

— On peut essayer.

— Faites.

— Pendant ce temps, nous ferons demander des secours au comte de Lille, et si nous n'en recevons pas, vous serez alors

libre de faire ce à quoi les circonstances vous contraindront.

— Je consens à ce moyen, dit messire de Battefol.

— Alors venez avec nous, Messire.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il faut que ce soit vous qui traitiez de ces conditions.

Le chevalier se leva.

— Je vous suis, Messieurs.

Ils se rendirent aux remparts, et le sire de Battefol envoya dire à Gautier de Mauny qu'il désirait lui parler.

Gautier était là et se rendit immédiatement aux désirs du chevalier.

— Messire, lui dit ce dernier, vous ne vous devez pas étonner si nous tenons si longtemps contre vous, puisque nous avons juré fidélité au roi de France ; mais puisque personne ne vient de sa part nous aider à vous combattre, nous vous demandons de ne nous plus faire la guerre pendant un mois ni nous à vous. D'ici là, ou le roi de France, ou le duc de Normandie nous porteront secours, sinon dans un mois, jour pour jour, nous nous rendrons à vous. Acceptez-vous ces conditions ?

— Je ne puis rien faire sans l'aveu du comte Derby, répondit Gautier ; mais je vais le consulter aussitôt, et faire tout mon possible pour qu'il accepte ce que vous me proposez.

À ces mots, Gautier quitta les barrières de la ville et retourna auprès du comte Derby, auquel il raconta ce qui venait de se passer.

Le comte réfléchit quelques instants, puis il dit :

— J'accepte ce que messire de Battefol propose, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est qu'en garantie de ces conditions, il nous donnera comme otages douze des principaux de la ville. Mais ayez bien soin, ajouta le comte, de prendre de bons otages, et faites-leur promettre qu'ils ne répareront pas pendant ce mois les traces de

notre attaque, et que si nous avons besoin de vivres, nous les pourrons avoir dans la ville moyennant nos deniers.

— Telle était mon intention, dit messire Gautier de Mauny.

Et il quitta le comte pour se rendre auprès du chevalier, qui l'attendait toujours aux barrières de la ville.

— Le comte Derby consent à ce que vous demandez, dit Gautier de Mauny, mais à la condition que vous lui remettrez en otage douze des bourgeois de la ville.

— Nous voilà, dirent ceux qui étaient venus demander à Hugue de rendre Mont-Ségur.

Les conditions furent donc acceptées, et le soir, les douze otages portaient pour Bordeaux.

Quant au comte Derby, il n'entra pas dans la ville, il continua ses courses dans le pays, pillant et faisant grand butin, car ce pays était fort riche.

Ce fut ainsi qu'il arriva assez près d'Aiguillon.

Or, il y avait à ce château d'Aiguillon un châtelain qui était loin d'être un vaillant chevalier, car dès qu'il apprit l'arrivée du comte Derby, et avant même que celui-ci n'eût mis le siège devant sa ville, il courut au-devant de lui et lui en remit les clés, demandant seulement que lui et les biens de la ville et du château fussent saufs, ce que le comte lui accorda aisément comme on le pense bien.

Mais le bruit de cette capitulation volontaire se répandit vite, et il en rejaillit une grande honte sur le châtelain, dont heureusement l'histoire n'a pas conservé le nom.

Ceux de la ville de Toulouse furent surtout courroucés de cette lâcheté, et ils firent demander le châtelain d'Aiguillon sans dire pourquoi ils le demandaient ; mais quand il y fut, ils l'accusèrent de trahison, lui firent son procès et le pendirent, à la grande joie des Toulousains.

Cette ville d'Aiguillon, située au confluent du Lot et de la Garonne, deux rivières portant navires, était une si bonne prise pour le comte Derby, qu'après l'avoir rafraîchie et réparée de tout

ce dont elle avait besoin, il en fit son garde-corps, dit Froissard, et la confia au vaillant Jean de Gomory, lorsqu'il se remit en route pour assiéger La Réole, après avoir, comme toujours, assiégé et pris sur son chemin un château que l'on appelait Segrat et dont toute la garnison fut tuée.

### XXXIII

Le comte Derby s'en alla donc mettre le siège devant La Réole.

— Voilà une ville qu'il nous faut prendre, dit Gautier de Mauny en arrivant devant les barrières, car il faut que j'y aille conquérir le tombeau de mon père, et ce m'est une croisade aussi sacrée que celle du saint roi Louis de France.

— Nous la prendrons tout comme les autres, fit le comte Derby, que la réussite de son expédition encourageait de plus en plus. Vous retrouverez le tombeau de votre père, Messire, mais, avant cela, il faut que vous rendiez encore un service à notre gracieux roi Édouard.

— Lequel ?

— Celui d'aller rappeler au chevalier Hugue de Battefol que la trêve qu'il nous a demandée est expirée, et que la ville nous appartient, à moins qu'il n'ait reçu du renfort du roi de France ou du duc de Normandie.

— C'est bien, Messire, fit Gautier de Mauny.

Et il partit pour la ville de Mont-Ségur.

Le renfort attendu n'était pas arrivé.

Conséquemment, Hugue de Battefol, esclave de la parole qu'il avait donnée au comte Derby, comme il avait été esclave de celle donnée au comte de Lille, rendit à Gautier de Mauny la ville dont il était le capitaine et devint sujet du roi d'Angleterre.

Pendant ce temps-là, le siège de La Réole continuait.

Les Anglais, qui séjournèrent deux mois entiers devant cette ville, avaient fait charpenter deux tours colossales, et chacune de ces tours était placée sur quatre roues.

Ces tours étaient toutes couvertes de cuir bouilli du côté qui regardait la ville, et se trouvaient ainsi défendues du feu et des flèches.

À force d'hommes, les Anglais amenèrent ces deux tours jus-



qu'aux murs de la ville, car ils avaient préalablement fait combler les fossés de façon à conduire leurs tours plus à leur aise et plus près.

Chaque tour avait trois étages, et chaque étage cent archers qui, dès que leur citadelle mouvante fut en place, commencèrent à tirer sans obstacle, sans interruption et sans danger.

À peine s'il apparaissait de temps en temps sur les remparts quelque soldat. Encore fallait-il qu'il fût bien cuirassé pour pouvoir résister à cette grêle de flèches.

Entre ces tours étaient placés ces mêmes hommes qui, avec des pioches et des pieux, avaient percé une brèche dans les murailles de Mont-Ségur, et qui là, comme toujours, faisaient merveille ; car protégés par le tir incessant des archers, non seulement ils travaillaient à leur aise, mais, comme Épaminondas, ils auraient pu dire qu'ils travaillaient à l'ombre.

Évidemment la ville allait être prise, quand les bourgeois épouvantés accoururent à l'une des portes, demandant à parler soit au seigneur de Mauny, soit à quelque autre seigneur de l'armée.

Mauny et Stanford se rendirent dans la ville, dont ils trouvèrent les habitants prêts à capituler si on leur laissait la vie et les biens saufs.

Les deux seigneurs, après avoir entendu ces propositions, rejoignirent le comte Derby, à qui il les communiquèrent.

Mais il y avait un capitaine de la ville qui ne la voulait pas plus rendre que Hugue de Battefol ne voulait rendre Mont-Ségur. Ce capitaine se nommait Aghos-de-Baux.

Quand il sut quelle était l'intention des habitants de La Réole, il ne voulut pas y souscrire ; et, se renfermant dans la forteresse, il appela à lui tous ses compagnons, puis, pendant que ces pourparlers avaient lieu, Aghos-de-Baux faisait apporter et renfermer dans son château une grande quantité de vivres et de vins, après quoi il en fit fermer les portes en jurant qu'il ne se rendrait pas.

Gautier de Mauny et le sire de Stanford revinrent dire au

comte Derby que ceux de La Réole voulaient se rendre, sauf le capitaine qui s'était renfermé dans le château.

— Retournez donc auprès d'eux, dit le comte, et voyez s'ils continuent à vouloir se rendre malgré le refus du sire de Baux.

Les deux chevaliers retournèrent à La Réole, et il leur fut de nouveau répondu que le capitaine était libre de faire ce qu'il voulait, comme les habitants étaient libres de se rendre si tel était leur plaisir ; qu'en conséquence, ils persistaient, et que le comte n'avait plus qu'à venir recevoir leur soumission.

— Prenons toujours la ville, dit le comte Derby, ensuite nous prendrons le château.

Les Anglais se rendirent donc à La Réole et reçurent l'hommage des habitants, qui s'engagèrent sur leurs têtes à ne porter aucun secours à ceux de la forteresse qui, d'ailleurs, pouvait bien se défendre toute seule, car elle était de construction sarrazine et réputée imprenable.

Le comte, après avoir pris possession de la ville, cerna le château, qu'il fit assaillir de pierres, mais inutilement, car les murs étaient solides et il était pourvu de bonnes gens et de grande artillerie.

Quand messire Gautier de Mauny et le comte virent qu'ils perdaient leur temps à attaquer ainsi, ils demandèrent à leurs mineurs s'il était possible de miner le château de La Réole. Sur la réponse affirmative de ceux-ci, on se mit à l'œuvre.

Cette façon d'attaquer devait évidemment prendre plusieurs jours. Gautier de Mauny s'approcha donc du comte, et lui dit :

— Messire, vous savez que j'ai un pieux devoir à remplir ici, et je vais, puisque je suis momentanément inutile, tâcher de découvrir enfin le tombeau de mon père.

— Allez, dit le comte, et que Dieu vous aide, Messire.

Gautier de Mauny fit alors savoir par la ville qu'il donnerait cent écus de récompense à celui qui lui indiquerait le tombeau de son père.

Le soir, un homme fit demander à Gautier de Mauny s'il pou-

vait lui parler.

Gautier le fit entrer.

C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans environ.

— Messire, dit-il en regardant avec attention Gautier, vous avez voulu connaître de votre père ?

— Oui.

— Et vous n'aviez aucun indice ?

— Au contraire, le fils de son meurtrier m'avait indiqué le cimetière du couvent des Frères-Mineurs en me disant que la tombe sur laquelle il y avait le mot *Orate* était celle de mon père. Mais j'ai cherché en vain, et n'ai point trouvé cette tombe.

— Elle existe cependant.

— Et vous allez me l'indiquer ?

— Oui.

— Merci, ami ; vous savez quelle récompense j'ai promise.

— Oui, mais je ne veux rien.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un devoir que je remplis et non un marché que je fais.

— Quel intérêt avez-vous donc à me rendre service ?

— Il y a un an que mon frère est mort. Il avait été longtemps au service de Jean de Levis, et...

Le vieillard hésita.

— Continuez, fit Gautier de Mauny.

— Et le soir où messire Jean de Levis attendit messire Lebocque de Maulny, il était accompagné de mon frère.

— De sorte que... dit d'un ton ému messire Gautier.

— De sorte que mon frère embrassa trop chaudement la vengeance de son maître, et qu'avant de mourir, c'est-à-dire vingt-trois ans après cet événement, ce crime torturait encore sa conscience. Il mourut en me disant de prier pour lui, et je crois que la meilleure prière que je puisse faire à Dieu, c'est de rendre au fils de la victime le cadavre de son père.

— C'est bien, murmura Gautier, mais comment ce mot latin

qui devait me servir à reconnaître la tombe a-t-il été effacé ?

— Parce que, Messire, la vue de ce mot me faisait souffrir, et que j'ai cru en l'effaçant du marbre sur lequel il était écrit effacer en même temps le souvenir de ce crime. Mais le souvenir était gravé en lettres ineffaçables, et quoique je fusse innocent du meurtre, les remords de mon pauvre frère étaient si obstinés qu'on eût dit qu'ils n'avaient pas assez d'une conscience à tourmenter, et que lui mort, j'en devais hériter. Voilà pourquoi, Messire, je ne veux rien recevoir de vous, car j'espère que ce que je fais aujourd'hui apaisera un peu la colère du ciel.

— C'est bien, allons, mon ami, dit le comte en tendant la main au frère du meurtrier de son père, et que Dieu pardonne comme je le fais.

Les deux hommes s'acheminèrent alors vers le cimetière des Frères-Mineurs, complètement désert à ce moment.

Gautier était pris d'un recueillement profond. Son compagnon marchait devant lui.

Après quelques détours, l'homme s'arrêta devant une tombe dont la pierre était couverte d'herbes grimpantes.

— C'est ici, Messire, dit-il. Vous avez à prier sans doute. Moi, je vais attendre à la porte du cimetière les ordres que vous avez peut-être encore à me donner.

Et il s'éloigna, laissant Gautier de Mauny seul.

Alors Gautier s'inclina, fit une longue prière, et revint auprès de celui qui l'avait guidé.

— Maintenant, lui dit-il, un dernier service.

— Parlez, Messire.

— Amenez-moi quatre fossoyeurs, car j'ai fait vœu de transporter le cadavre de mon père en un autre pays.

L'homme amena les quatre fossoyeurs, et deux jours après, messire Gautier de Mauny, après avoir mis les restes de son père dans un cercueil de chêne, les envoyait à Valenciennes, dans le comté de Hainaut, où ils devaient être enterrés avec tous les honneurs dûs à un vaillant capitaine, père d'un brave chevalier.

Pendant ce temps-là, les mineurs avaient continué leur besogne tant et si bien, qu'ils arrivèrent sous le château, et qu'ils abattirent une basse tour des enceintes du donjon. Mais ils ne pouvaient rien contre la grande tour, car elle était bâtie sur une roche impossible à creuser.

Messire Aghos-de-Baux s'était bien aperçu que l'on minait sa forteresse, et la chose était assez grave pour lui donner à réfléchir.

Il réunit donc ses compagnons et leur fit part de cette découverte, leur demandant ce qu'il y avait à faire pour se maintenir dans le château.

Ceux-ci, tous braves, n'étaient cependant pas de ceux qui se laissent inutilement mourir quand ils peuvent sortir d'embarras autrement.

Ils répondirent donc à leur capitaine :

— Messire, vous êtes notre maître, et nous vous devons obéir. Mais nous est avis que nous nous sommes bien conduits jusqu'à cette heure, et qu'il vaudrait peut-être mieux, puisque c'est notre dernier moyen de salut, nous rendre honorablement au comte Derby, à la condition qu'il nous laissât nos biens.

— C'est mon avis aussi, répondit Aghos.

Et mettant la tête à une des basses fenêtres, il fit signe qu'il voulait parler à quelqu'un de l'armée ennemie, quel qu'il fût.

Un homme vint qui lui demanda ce qu'il voulait.

— Je veux parler au comte Derby, dit le sire de Baux.

Le comte était curieux de savoir ce que le capitaine voulait lui dire. Il monta aussitôt à cheval, et, accompagné de Gautier de Mauny et de messire Stanford, il se rendit auprès du chevalier, qui lui fit aussitôt les propositions qu'il venait de résoudre avec ses compagnons.

— Messire Aghos, dit le comte, nous ne vous laisserons pas en aller ainsi. Nous savons bien que nous vous avons si durement assiégé que nous vous aurons quand nous voudrons, car votre forteresse ne repose que sur étais. Rendez-vous donc à notre

discrétion, c'est seulement ainsi que nous vous recevrons.

— Certes, répondit le chevalier de Baux, si nous prenons ce parti, je vous connais assez généreux, Messire, pour savoir que nous n'aurions rien à redouter de vous, et que vous nous traiteriez comme vous traiteraient dans le même cas le duc de Normandie ou le roi de France. Mais ce serait peut-être exposer quelques soudoyers que nous avons ici, que j'ai ramenés de Provence, de Savoie et du Dauphiné, et que vous ne traiteriez peut-être pas aussi bien que nous. Et sachez bien que si le plus petit d'entre nous ne devait pas être reçu à merci comme le plus grand, nous préférierions nous renfermer de nouveau et vendre chèrement notre vie. Veuillez donc y réfléchir, Messire, et traitez-nous avec la loyauté dont les guerriers usent entre eux.

Les trois chevaliers se retirèrent alors pour se consulter, et le résultat de leurs réflexions fut, comme toujours, qu'on prendrait les assiégés aux conditions qu'ils demandaient.

Ajoutons bien vite que la crainte que la grosse tour ne résistât longtemps encore aux mineurs ne fut pas d'un petit poids dans la générosité des assiégeants.

— Nous vous accordons ce que vous demandez, dit le comte au chevalier, mais à la condition toutefois que vous n'emporterez d'ici que vos armures.

— Ainsi soit fait, dit messire Aghos-de-Baux.

Et tous se préparèrent immédiatement à partir.

Mais ils s'aperçurent qu'il n'y avait que six chevaux dans la forteresse, et que ce nombre était loin d'être suffisant.

Ils firent donc demander aux Anglais de leur en vendre, et ceux-ci les leur vendirent un tel prix, qu'ils regagnèrent par ce commerce les rançons qu'ils avaient perdues par la générosité de leur chef.

Messire Aghos-de-Baux partit du château de La Réole, et les Anglais, après en avoir pris possession, se rendirent à Toulouse.

Le lendemain de leur départ, l'homme qui avait indiqué à Gautier de Mauny le tombeau de son père reçut de celui-ci non

pas la somme qu'il avait promise, mais le triple de cette somme.

## XXXIV

Maintenant, laissons le comte Derby continuer sa conquête que nous avons jusqu'ici suivie pas à pas, laissons-le prendre Mont-Férat, Villefranche et Angoulême, et voyons ce que faisait Édouard III pendant ce temps-là.

On se rappelle que Jacques d'Artevelle avait offert au roi d'Angleterre de faire son fils, le prince de Galles, seigneur de Flandre, et de faire de la Flandre un duché.

En conséquence, Édouard III réunit autour de lui barons et chevaliers, et leur fit part de la résolution qu'il avait prise de mener son fils à l'Écluse, pour y être investi du titre promis par d'Artevelle, les priant de l'accompagner, ce que chevaliers et barons s'empressèrent de faire.

Le roi avec toute sa troupe se rendit au port de Sandwich, et, le 8 juillet 1345, s'y embarqua.

Il arriva bientôt au havre de l'Écluse, où il resta et où venaient constamment le visiter ses amis de Flandre.

Mais, de toutes ces visites, il résulta bientôt pour le roi d'Angleterre une chose certaine, c'est que son compère d'Artevelle ne jouissait plus d'une aussi grande faveur qu'autrefois, et qu'il s'était bien hardiment avancé en promettant de dépouiller le comte Louis, son seigneur naturel, en faveur du prince de Galles.

Cependant d'Artevelle venait assidûment visiter Édouard III, et le rassurait autant qu'il le pouvait sur les suites de la négociation, ce qui n'empêcha pas, un soir, le roi de s'en ouvrir franchement avec son compère.

— Il me semble, Maître, disait Édouard à d'Artevelle, tout en se promenant sur le pont de *la Catherine*, vaisseau si grand et si gros, qu'au dire de Froissard, c'était merveille à voir, il me semble, maître, que notre engagement ne s'exécute pas aussi promptement que vous l'aviez promis. Et cependant vous êtes homme de conseil et d'expérience ; car je me souviens de notre



première entrevue, et je me rappellerai toujours les sages avis que vous m'avez donnés. Aujourd'hui, j'ai eu une entrevue avec les conseillers de vos bonnes villes de Flandre, et ils m'ont paru fort embarrassés de me donner une réponse définitive qu'ils m'ont cependant promise pour demain. D'où vient cela, maître ? À mesure que vous avez grandi en renommée, avez-vous donc perdu en puissance ?

— Monseigneur, répondit d'Artevelle, que le roi n'avait jamais vu si soucieux, je me suis engagé à donner la Flandre à votre fils, votre fils l'aura. Mais vous comprenez qu'un tel royaume ne passe pas sans secousse d'une main dans une autre, et qu'il y a entre celui qui donne et celui qui reçoit bien des gens qui le tiraillent à eux. Je n'ai rien perdu de mon influence, je l'espère du moins, mais tout homme, quand il grandit, jette une ombre plus grande et cache d'autant plus de gens jaloux de lui. On sait mon dévouement à Votre Seigneurie, et l'on craint que ce dévouement ne m'entraîne un peu loin. Tout ce qu'il faut, c'est faire comprendre à ces bonnes gens qui vous êtes et le bien que je leur veux en les donnant à vous. Et, ajouta d'Artevelle, s'ils ne comprennent pas de bon gré, il faudra bien qu'ils comprennent de force.

— Vous vous fâcheriez, maître d'Artevelle, et pour moi ! fit Édouard.

— Je ne pourrais, à vrai dire, me fâcher pour une plus noble cause, Monseigneur ; oh ! vous ne me connaissez encore que comme homme de conseil, vous me connaîtrez peut-être un jour comme homme d'action, et alors celui que le roi d'Angleterre appelle en riant son compère deviendra peut-être sérieusement l'ami de son auguste allié.

— Je sais déjà, Maître, que vous êtes un homme de précautions, et qu'il y a peu de souverains aussi bien gardés que vous.

— Et qui vous a dit cela, Monseigneur ?

— Un ambassadeur que vous avez envoyé autrefois au roi d'Angleterre, et qui est revenu à Gand avec Walter, l'ambas-

sadeur du roi Édouard.

— Gérard Denis, fit d'Artevelle en pâliissant malgré lui.

— Lui-même. Un chef de tisserands, je crois. Et qu'est devenu cet homme ? demanda le roi d'un air indifférent.

— Ce qu'il est devenu, Monseigneur ? rien encore ! mais Dieu sait ce qu'il deviendra.

— Le commerce l'a-t-il enrichi ?

— Malheureusement, Monseigneur, il s'occupait d'autre chose que de commerce.

— Et de quoi donc ?

— De politique.

— C'est de votre faute, Maître. Pourquoi en avez-vous fait un ambassadeur ? Il vous était attaché, cependant.

— Comme le chien à sa chaîne, Monseigneur, et parce qu'il ne pouvait faire autrement ; mais s'il doit m'arriver malheur un jour, ce sera par cet homme.

— Mais si je me rappelle bien la conversation que j'eus avec lui peu avant le voyage que nous fîmes ensemble, il me dit que vous étiez entouré d'hommes si dévoués que vous n'aviez qu'à faire un signe pour que vos ennemis disparussent. Il se trompait donc ?

— Il ne se trompait pas pour les autres, mais, malheureusement, il se trompait pour lui. Aujourd'hui, Gérard Denis a un parti, Gérard Denis est presque dangereux, et essayer de se débarrasser de lui, ce serait presque reconnaître sa force, et en tout cas ce serait s'exposer. Si nous trouvons maintenant de l'opposition à nos projets, c'est de cet homme qu'elle nous vient. Aussi...

D'Artevelle sembla hésiter s'il continuerait sa phrase.

— Aussi ? reprit le roi, comme pour inviter Jacques à compléter son idée.

— Aussi voulais-je vous engager, Monseigneur, à ne le point recevoir dans le cas où il se présenterait ici. Il ne peut y venir que dans de mauvais desseins.

À peine Jacquemart avait-il achevé de dernier mot, que

Robert, celui-là même qui avait accompagné le roi lors de son premier voyage à Gand, s'approcha d'Édouard et lui dit :

— Monseigneur, un homme vient d'aborder qui demande à parler à Votre Seigneurie.

Pendant ce temps, d'Artevelle s'était éloigné et attendait au bout du pont qu'Édouard revînt à lui.

— Et que veut cet homme ? demanda le roi.

— Il veut vous parler, Monseigneur.

— S'est-il nommé ?

— Non, Monseigneur ; mais je l'ai reconnu.

— Et c'est ?

— Celui avec qui voyageait Monseigneur quand j'eus l'honneur de l'accompagner à Gand.

— Gérard Denis, murmura Édouard, maître Jacques l'avait prévu. — C'est bien, Robert, continua le roi en s'adressant au valet, fais entrer cet homme dans mon appartement, et dis-lui de m'attendre.

Robert s'éloigna, et Édouard se rapprocha de d'Artevelle.

— Eh bien ! Maître, dit le roi, demain, nous saurons à quoi nous en tenir, n'est-ce pas ?

— Oui, Monseigneur.

— Car vous comprenez que je ne puis rester toute ma vie dans ce port de l'Écluse. J'ai un vœu à accomplir, et vous seul me retardez.

— Comptez sur moi, Sire, fit d'Artevelle qui, au ton dont le roi avait dit les dernières paroles, avait compris qu'il devait s'éloigner, comptez sur moi et défiez-vous des autres.

Jacquemart s'inclina et, quittant le pont du vaisseau, il descendit dans sa barque, qui le reconduisit à terre.

Le roi descendit dans l'entre-pont, et trouva Gérard Denis qui l'attendait.

Le chef des tisserands n'était plus tout à fait le même qu'autrefois : son costume était toujours aussi simple, mais son visage avait changé. Une certaine fierté était le caractère dominant de sa

physionomie, et Édouard comprit tout de suite, en le revoyant, qu'il employait à des commerces plus graves que les achats de laine la finesse dont la nature l'avait doué et qui éclairait ses petits yeux dont le regard était plus assuré et plus pénétrant qu'autrefois.

Cet homme avait sur le visage un air de fausse loyauté auquel un politique moins fin qu'Édouard se fût laissé prendre, mais qui ne pouvait tromper le royal compère de d'Artevelle. Il était facile de voir que Gérard Denis avait toutes les mauvaises passions de Jacquemart, mais qu'il n'avait pas tout l'esprit de son rival pour les déguiser. Il avait la ruse qui conçoit, mais il devait manquer de l'adresse qui exécute. Il était fin, mais il devait arriver un moment où la brutalité dominerait la finesse. Cela venait sans doute de ce qu'il n'était pas ambitieux par intérêt, mais par imitation. C'était un de ces hommes qui, en voyant s'élever un de leurs semblables, le prennent en haine et veulent s'élever non pas à côté de lui, mais à sa place. Ils n'ont l'idée de grandir que parce qu'ils voient grandir les autres, et, au lieu d'appliquer leurs facultés au triomphe de leur ambition, ils l'appliquent à la destruction de l'homme qui les gêne, si bien que le jour où ils ont pris la place de leur rival, leur haine étant assouvie, ils ne savent plus que faire, et ne sont que les obscurs plagiaires de leurs prédécesseurs.

Gérard Denis était envieux. Nous avons vu au commencement de cette histoire qu'il détestait personnellement d'Artevelle. Si Jacquemart fût resté un simple brasseur, Gérard fût resté un simple tisserand. Quand un homme du peuple s'élève tout à coup, comme d'Artevelle, il fait éclore aussitôt parmi ceux-là même qui devraient le soutenir, puisqu'il sort de leur classe, des haines mystérieuses et continues qui ébranlent sourdement la position qu'il s'est faite.

Gérard enviait la fortune de d'Artevelle comme un enfant envie le jouet d'un autre enfant, sans raison et pour le briser quand à son tour il le possédera.

Du reste, Gérard consentait volontiers à ne pas être ruthwaert, mais à la condition que d'Artevelle ne le serait plus.

Quoi qu'il en soit, pendant que Jacques était devenu quelqu'un, Gérard était devenu quelque chose, et tel qu'il était, il venait visiter le roi Édouard III.

Quand le roi se trouva en face de Gérard, celui-ci le regarda fixement, et lui dit, après s'être incliné :

— Maître Walter, je suis heureux de vous revoir, car j'ai gardé bon souvenir de notre voyage ; aussi implorerai-je de vous la faveur de parler le plus tôt possible à votre gracieux souverain.

— Suivez-moi donc, maître Gérard, fit le roi en souriant, car j'ai gardé un aussi bon souvenir que vous du voyage que j'ai eu le plaisir de faire avec vous.

Et ce disant, le roi fit entrer Gérard dans une chambre dont il ferma lui-même la porte après avoir fait asseoir son visiteur.

— Vous vouliez parler au roi d'Angleterre, maître, lui dit-il, eh bien ! parlez, le roi d'Angleterre vous écoute.

Gérard se leva malgré lui.

— Ainsi, dit-il, Walter et le roi Édouard III...

— Ne faisaient qu'un, Maître ; ce qui ne doit pas vous empêcher de vous asseoir, car le roi se souvient aussi bien que Walter de son compagnon de voyage Gérard Denis. — Eh bien, Maître, continua le roi, la spéculation dont j'ai été le confident a-t-elle réussi ?

— Oui, Sire, et je dois même dire que je crois que votre gracieuse compagnie m'a porté bonheur, car tout ce que j'ai entrepris depuis m'a aussi bien réussi que cette contrebande...

— Ainsi, le commerce va bien.

— Oui, Monseigneur ; mais Votre Altesse doit penser que ce n'est pas une affaire de commerce qui m'amène ici.

— Mais, en tout cas, c'est une affaire ?

— Oui, Monseigneur, et si je viens, c'est dans l'intérêt de Votre Altesse, et pour lui rendre un service.

— Je suis heureux, maître Gérard, que tout, depuis mon premier voyage, vous ait réussi à ce point, que vous puissiez, aujourd'hui, rendre un service au roi d'Angleterre.

Gérard comprit, à la réponse du roi, que celui-ci ne traiterait pas de puissance à puissance avec lui comme avec d'Artevelle, et qui sait de combien cette différence que le roi faisait entre les deux hommes augmenta la haine de Gérard contre le ruthwaert.

— Quoi qu'il en soit, Monseigneur, répliqua le tisserand, et si loin de vous que je sois, par cela même que je n'habite pas les mêmes sphères que vous, il est des choses que je vois et qui échappent à vos regards, cachées qu'elles sont par les intérêts de ceux qui ont l'honneur de vous approcher. C'est sur ces choses-là que je voulais vous éclairer, Sire, et personne ne le pouvait faire mieux que moi ; voilà pourquoi je me suis permis de venir à vous, non plus en ambassadeur de d'Artevelle, mais comme mon

propre ambassadeur.

— Parlez, maître Gérard, parlez.

— Puisque vous voulez bien vous rappeler, Sire, le voyage que j'ai eu l'honneur de faire avec vous, peut-être vous rappelez-vous aussi ce qu'à cette époque même je vous dis de d'Artevelle : que sa puissance ne durerait pas longtemps, et qu'il y avait à Gand des gens qui feraient, aussi bien et mieux que lui, avec Édouard d'Angleterre, tous les traités de politique et de commerce qui seraient à la convenance d'un aussi grand roi.

— C'est vrai ; je m'en souviens.

— Je me rappelle même, Monseigneur, continua Gérard, comme s'il eût voulu bien faire voir au roi qu'il n'avait oublié aucun des détails de la route qu'il avait faite en sa compagnie, je me rappelle même qu'au moment où je vous disais cela, vos yeux se fixèrent sur un faucon qui chassait un héron, et que, le héron vaincu, vous prîtes l'oiseau chasseur au bec duquel vous passâtes une bague d'émeraudes d'un grand prix. Vous gardâtes même le faucon, ce qui étonna fort celui qui venait le réclamer et ce qui m'étonna beaucoup aussi.

— C'est vrai encore, murmura Édouard, à qui ce souvenir rappelait Alix de Granfton et l'inquiétude où le laissait la disparition du comte de Salisbury, c'est vrai encore ; continuez, Maître.

Et le roi se leva et se promena à grands pas en passant de temps à autre la main sur son front.

— Eh bien, Sire, ajouta le tisserand en se levant à son tour, ces hommes que je vous prédisais alors existent réellement aujourd'hui, et la puissance du brasseur est si violemment ébranlée que demain, peut-être, il sera forcé de fuir comme un criminel, si quelque bon coup d'arbalète ne l'arrête en chemin.

— Et sans doute à la tête de ces hommes se trouve maître Gérard Denis.

— Oui, Sire.

— Et le nouveau chef vient sinon imposer du moins offrir ses

conditions au roi d'Angleterre.

— Non, Sire, il vient seulement avertir le roi Édouard que d'Artevelle a pris un engagement qu'il ne pourra tenir, et que ceux à la tête desquels se trouve Gérard Denis ne veulent d'autre souverain que leur souverain légitime, à moins...

— À moins...

— À moins que celui qui les commande ne veuille autre chose, ou ne trouve un moyen de tout concilier.

— Et ce moyen ?

— Je l'ai, Sire.

— Et puis-je le savoir ?

— Certainement, Sire, mais vous me permettrez de vous le taire jusqu'au moment où, au lieu d'être une probabilité, il pourra devenir une certitude.

— Ainsi la conclusion de cette entrevue ?

— Est, Monseigneur, que, quoiqu'il arrive, la Flandre tiendra à grand honneur l'alliance de l'Angleterre, et que, si jamais elle dépend de moi, cette alliance sera certaine.

— Si toutefois l'Angleterre l'accepte.

— Et quel intérêt l'Angleterre aurait-elle à la refuser ?

— L'Angleterre n'a pas seulement des intérêts, maître Gérard, elle a des amitiés. Jacques d'Artevelle a été jusqu'ici l'allié fidèle et l'ami dévoué du roi Édouard III, et il se peut que s'il arrive malheur au ruthwaert, le roi d'Angleterre embrasse sa cause et essaie de le venger comme il commence déjà à venger en France ceux que Philippe VI a fait mourir, parce qu'ils étaient ses alliés. Cependant nous prendrons conseil des circonstances, maître Gérard. En attendant, je suis ici sur l'invitation de Jacques d'Artevelle, que je quitte à l'instant, et jusqu'à ce qu'il ait manqué à ses promesses, je ne manquerai pas aux miennes, et encore saurais-je, le cas échéant, faire la part des événements dont il aura pu être la victime.

— Sire, vous attendez, demain, une députation des conseillers ?



— Oui.

— Cette députation vous répétera ce que je viens de vous dire : que rien ne se peut faire sans l'assentiment de la communauté.

— Nous attendrons, Maître. La patience est l'éternité des rois.

Il était clair qu'Édouard III accepterait le secours de Gérard Denis, dans le cas où ce secours lui deviendrait utile, mais il était trop bon politique pour s'engager à rien tant que le brasseur était encore le chef de la Flandre.

Le lendemain, les conseillers arrivèrent à bord de *la Catharine*. Depuis quelques instants, d'Artevelle était auprès du roi.

— Cher Sire, dit l'un des conseillers qui prit la parole au nom des autres, vous nous requérez d'une chose bien difficile, et dont plus tard le pays de Flandre pourrait nous demander compte. Certes, il n'y a pas aujourd'hui seigneur que nous voudrions autant avoir pour maître que votre fils, le prince de Galles ; mais cette chose que nous désirons, nous ne pouvons l'accomplir seuls, et il nous faut le consentement de toute la communauté de Flandre. Chacun se retirera donc dans sa ville, réunira les suffrages, et ce que la plus saine partie des Flamands voudra, nous le voudrons. Dans un mois, nous serons ici, et nous vous répondons, Sire, que notre retour vous causera grande joie.

— Qu'il en soit fait ainsi, répliqua le roi. Un mois encore, je vous attendrai.

La députation se retira, et Jacques d'Artevelle resta avec le roi. Jacques était de plus en plus soucieux.

— Eh bien ! que dites-vous de cela, compère, demanda Édouard à l'ancien brasseur ; et ne craignez-vous pas maintenant de m'avoir fait venir pour rien ?

— Ah ! ah ! Sire ! j'ignore ce que vous aurez à regretter pour vous, mais je sais qu'outre beaucoup d'autres raisons encore, j'aimerais mieux, surtout maintenant, être dans les habits du roi d'Angleterre que dans les miens.

— Vous n'êtes pas ambitieux, Maître, répondit en souriant Édouard III. Ce que l'on dit est-il donc vrai ?

— Et que dit-on, Sire ?

— On dit que Jacques d'Artevelle n'est ni aussi aimé ni aussi influent, aujourd'hui, qu'il l'était autrefois.

— Et pourquoi, mon Dieu ?

— On accuse maître d'Artevelle de déposséder peu à peu son seigneur légitime, le comte Louis, ce qui ne serait peut-être rien si maître Jacquemart n'avait mis la main sur certain trésor de Flandre, et ne l'avait employé sans en rendre compte, ce qui ferait croire qu'il n'a pas eu tout à fait la destination qu'il devait avoir. Il en résulte, qu'à l'heure qu'il est, on conspire peut-être contre Jacques d'Artevelle, tout comme si d'Artevelle était un souverain naturel.

— On conspire ! fit Jacques en pâlisant malgré lui.

— On le dit.

— Et qui dit cela, Sire ?

— Le vent qui vient de Gand.

— Monseigneur, vous avez vu le tisserand Denis.

— Peut-être.

— Cet homme vous trahira, Sire.

— Qui vous dit que je l'aie vu, maître, et même l'ayant vu, qui vous dit que je me sois fié à lui ?

— Alors, Sire, il faut que vous m'aidiez à déjouer ses complots, et à faire triompher le prince de Galles.

— Je ne suis venu que pour cela, et, à vrai dire, je crains bien de m'être dérangé inutilement.

— Non, Sire, vous réussirez si vous voulez me venir en aide.

— Que faut-il faire ?

— Il faudrait, Sire, me donner quatre cents hommes pour faciliter l'exécution de vos projets et faire main-basse sur nos ennemis, car nous en avons.

— Et augmenter d'autant la garde qui doit défendre Jacques d'Artevelle ?

— Ah ! Sire, qui conserve d'Artevelle conserve votre allié et défend vos prétentions.

— C'est juste. Eh bien, je vous donnerai quatre cents hommes.

— Je les ferai entrer de nuit à Gand, et au retour des conseillers, si les événements sont contre nous, nous forcerons les événements.

— Puissamment raisonné, Maître, et c'est alors que l'homme de conseil fera place à l'homme d'action, fit le roi, qui ne semblait pas avoir grande confiance dans le courage de son compère.

— Oui, Sire.

— Eh bien, dès ce soir, les quatre cents hommes seront à votre disposition.

— Et dès ce soir, Sire, ils entreront à Gand.

— Quoi qu'il arrive, ajouta Édouard, je suis là pour vous protéger, Maître, et si l'on vous tue, je vous vengerai, je vous le promets.

Et, en disant cela, le roi tendait cordialement la main au ruthwaert.

Mais à ce mot que venait de prononcer Édouard, d'Artevelle avait pâli de nouveau, et sa main tremblait dans la main royale.

— Allons, je ne m'étais pas trompé, pensa Édouard, cet homme a peur. — Il me vient une idée, dit le roi tout haut.

— Laquelle, Sire ?

— C'est d'ajouter cent hommes encore aux quatre cents autres, car je crois que vous ne serez jamais trop bien gardé.

D'Artevelle ne put s'empêcher de baiser la main du roi.

— Ah ! mon pauvre fils, murmura Édouard en s'éloignant du brasseur, si vous êtes jamais seigneur de Flandre par le secours de maître Jacquemart, cela m'étonnera bien.

Le soir même, d'Artevelle aborda avec la troupe que lui avait promise Édouard, et pendant la nuit il la fit entrer à Gand.

Mais au moment où il franchissait la porte de la ville, un homme qui venait de le reconnaître s'éloignait dans l'ombre.

Cet homme était Gérard Denis, qui, sachant que d'Artevelle n'était pas revenu à terre avec les conseillers, s'était douté de quelque surprise et guettait depuis longtemps déjà le retour du brasseur.

## XXXVI

Les cinq cents hommes d'Édouard entrèrent dans la ville, et d'Artevelle, ramené par ce dernier, regagna son hôtel.

Cependant la ville se réveilla le lendemain avec une certaine agitation.

Dès le matin, grands et petits furent convoqués sur la place du Marché, et celui des conseillers qui la veille avait pris la parole à bord de *la Catherine* et avait fait part à Édouard des moyens à employer pour la réussite de ses projets harangua le peuple dans le même sens, et lui annonça que le roi d'Angleterre amenait avec lui le prince de Galles, auquel d'Artevelle avait promis la Flandre.

Alors ce fut une réprobation générale, et le peuple s'écria en masse qu'il ne déshériterait pas son seigneur naturel pour le fils d'Édouard III.

C'était ce que Gérard Denis était venu dire la veille au roi.

Aussi ne serons-nous pas étonnés de retrouver là le tisserand alimentant de son mieux la discorde naissante et haranguant le peuple à son tour.

— Résignez-vous tout de suite, mes amis, disait Gérard, car il faudrait vous résigner plus tard.

— Que voulez-vous dire ? s'écria-t-on.

— Je veux dire que d'Artevelle est le plus fort, et que cette fois, comme toujours, il vous imposera sa volonté.

— Non, non.

— Il a prévu le cas de rébellion, et ses précautions sont prises.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a demandé au roi d'Angleterre un renfort de mille hommes, excellents archers qui sont entrés cette nuit dans la ville, et qui appuieront par tous les moyens les prétentions du roi et de Jacquemart.

Comme on le voit, Gérard mentait de cinq cents hommes ; mais c'est bien peu de chose quand il s'agit de faire triompher ses opinions.

Une sorte de stupeur s'empara des assistants.

— Et ce n'est pas tout, continua Gérard, d'Artevelle n'a pas pris pour rien le trésor de Flandre, et il est gardé comme un roi.

— Mort au traître ! cria-t-on de toutes parts.

Gérard voulut continuer sa harangue, mais sa voix fut bientôt couverte par les cris de toute la populace qui demandait la tête du brasseur.

— À son hôtel ! crièrent tous ces furieux qui se ruèrent comme une marée vers l'hôtel de Jacquemart.

Quand d'Artevelle entendit ces rumeurs sourdes, d'abord comme un ouragan lointain, puis précipitées et violentes comme le bruit du tonnerre qui se rapproche, il eut peur.

Puis il fit fermer et barricader les portes et les fenêtres.

Il était temps.

À peine les valets avaient-ils obéi à cet ordre de leur maître, que la populace environna l'hôtel.

Pendant la maison était bien gardée.

Cent quarante ou cent cinquante hommes l'occupaient et la défendaient vaillamment ; mais ils ressemblaient à ces Gaulois qui croisaient leurs flèches avec la foudre, et quoiqu'à chacun de leurs traits un ennemi tombât, le flot se resserrait et les vagues humaines semblaient s'augmenter encore.

D'Artevelle comprit qu'il n'y avait pas de résistance à opposer, et que si cette foule entraît dans son hôtel, il serait massacré sans pitié ni merci.

Alors il appela à son aide son habileté d'autrefois ; mais en ce moment la peur le dominait, et au lieu d'être adroit, il ne fut que lâche.

Il ouvrit donc une fenêtre et se montra au peuple.

Ce furent d'abord des cris de rage et de mort, devant lesquels le pauvre Jacquemart tremblait de tous ses membres ; mais

quelques voix se firent entendre disant :

— Il veut parler, écoutons-le.

Et peu à peu le silence se rétablit, tout prêt à s'interrompre par des menaces et des huées.

— Bonnes gens, que vous faut-il ? demanda d'Artevelle. Qui vous agite ainsi ? pourquoi m'en vouloir tant ? comment puis-je vous avoir courroucés ? Dites-le moi, et je m'en amenderai pleinement à votre volonté.

Un rire universel et des pierres accueillirent cette première partie du lamentable discours de d'Artevelle, mais comme quelques secondes auparavant, le silence se rétablit de nouveau.

— Nous voulons avoir compte du trésor de Flandre, que vous avez volé, s'écria Gérard Denis.

Jacquemart reconnut la voix de son ancien ambassadeur, et il crut qu'en s'adressant à lui, isolément, il avait plus de chance d'obtenir quartier qu'en implorant cette foule irritée et inintelligente.

— Comment, mon bon Gérard, te voici parmi ceux qui me veulent mal ; toi qui me connais, dis-leur donc que je n'ai rien fait pour les irriter.

— Tu as dilapidé le trésor.

— Oui, oui, jurèrent tous ces hommes.

— Mes amis, mes bons amis, cria d'Artevelle d'une voix étranglée par la peur, rentrez en vos maisons et revenez demain au matin, d'aussi grand matin que vous voudrez, et je vous rendrai tous les comptes que vous tiendrez à avoir.

— Tout de suite, tout de suite, fut le cri général.

— Tu te sauverais d'ici à demain, dit une voix.

— Ou tu nous ferais tuer par les mille hommes du roi Édouard.

— Le roi Édouard ne m'a pas donné mille hommes.

— Tu mens, cria Gérard.

— Il ne m'en a donné que cinq cents, dit Jacques avec des larmes dans les yeux.

— Il l'avoue, il l'avoue, hurlèrent les assaillants.

— Je les congédierai, dit Jacquemart.

Mais nul ne put l'entendre, car de nouveau le flot battait les portes de l'hôtel, et les pierres brisaient les fenêtres.

Alors l'ex-brasseur tomba à genoux et, tout sanglotant, il s'écria :

— Seigneurs, c'est vous qui m'avez fait ce que je suis. Vous me jurâtes jadis que, contre tous les hommes, vous me garderiez et me défendriez, et voilà qu'aujourd'hui vous me voulez tuer sans raison. Vous le pouvez faire puisque je suis seul contre vous tous, et n'ai point de défense. Mais considérez un peu le bien que je vous ai fait et que je puis vous faire encore.

Peu à peu le silence s'était rétabli.

— Descendez, descendez, criait-on, car vous ne pouvez parler de si haut, et nous voulons vous entendre. Nous voulons savoir ce qu'est devenu le grand trésor de Flandre que vous avez gouverné trop longtemps sans en rendre compte. Descendez, descendez.

— Je descends, dit d'Artevelle.

Et il ferma la fenêtre.

Mais il paraît que les comptes qu'il avait à rendre étaient embrouillés, et qu'il aimait mieux ne pas se confier aux chances de la discussion, car il songea à se sauver par derrière et à se réfugier en une église attenant à son hôtel.

Mais ceux d'en bas, ne le voyant pas venir, se doutèrent de quelque couardise, et se portèrent en foule sur l'autre côté de l'hôtel.

Ils virent en effet que Jacques voulait fuir, et comme cette fuite était pour eux la preuve de ce dont ils l'accusaient, ils se précipitèrent sur lui, et le frappèrent malgré ses cris et ses larmes.

Le malheureux ruthwaert roula à leurs pieds, et il respirait encore, lorsque Gérard Denis s'approcha de lui.

En voyant venir celui qu'il avait longtemps regardé comme son ami, le brasseur réunit toutes ses forces, et lui dit :



— Gérard, mon bon Gérard, sauve-moi.

Alors le tisserand, s'approchant du moribond, lui planta jusqu'au manche son couteau dans la gorge, et Jacques mourut sans avoir poussé un cri.

« Ainsi finit Artevelle, dit Froissard, qui en son temps fut un grand maître en Flandre : Povres gens l'amonterent premièrement, et méchans gens le tuèrent en la parfin. »

Édouard apprit aussitôt ce qui venait de se passer à Gand, et le soir même il fit voile pour l'Angleterre, fort irrité de ce qui venait d'avoir lieu, et jurant qu'il vengerait d'une façon exemplaire la mort de son compère d'Artevelle.

Lorsque Gérard Denis apprit le départ du roi et les menaces qu'il avait faites en partant, il demanda qu'une ambassade fût envoyée à Édouard, afin de détourner de la Flandre la colère d'un roi si puissant et qui s'était montré son allié sincère.

En conséquence, les conseillers qui étaient venus trouver Édouard au port de l'Écluse partirent pour Londres.

Le roi était à Westminster lorsqu'on vint lui annoncer que les députés d'Ypres, de Bruges, de Courtray, d'Audenarde demandaient à être introduits auprès de lui.

Le roi, un peu revenu de sa première colère, les reçut.

Alors ils commencèrent à s'excuser de la mort de d'Artevelle, jurant que comme ils étaient déjà partis pour recueillir les assentiments nécessaires à Édouard, ils n'avaient rien pu savoir ni empêcher de ce qui avait eu lieu, ajoutant qu'ils étaient désolés et courroucés de ce malheur, et qu'ils regrettaient sincèrement la mort du ruthwaert qui les avait toujours sagement gouvernés.

— Cependant, Sire, ajoutèrent les députés, la mort de d'Artevelle ne vous peut ôter la confiance et l'amour des Flamands, quoiqu'il vous faille maintenant renoncer à l'héritage de Flandre, dont ils ne peuvent frustrer le comte Louis, qui est encore à Tenremonde, et qui, bien que joyeux de la mort de Jacques, qui avait fini par usurper son pouvoir, n'ose encore revenir, mais qui se rassurera bientôt et reviendra à Gand.

Comme Édouard ne répondait rien aux ambassadeurs et paraissait irrité de plus en plus de la mort de son compère, qui lui faisait perdre ses espérances sur la Flandre, un de ceux qui se trouvaient là, et qui n'avait encore rien dit, s'approcha de lui en disant :

— Il y a peut-être moyen de tout concilier, Monseigneur.

— Et quel est ce moyen ?

Les autres députés se retirèrent dans le fond de la salle, comme s'ils avaient compris qu'ils n'avaient rien à ajouter à ce qu'allait dire leur compagnon.

— Vous vous souvenez, Sire, de la visite que vous fit Gérard Denis à bord de *la Catherine* ?

— Et je me souviens aussi que c'est ce même Gérard Denis qui a tué de sa propre main celui qu'aujourd'hui je veux venger.

— Sire, il y a des homicides agréables à Dieu quand ils sont utiles à toute une nation.

— Enfin, ce Gérard Denis ?

— M'a remis un message pour vous, Monseigneur, et qui achèvera peut-être de nous concilier votre grâce.

Et en disant cela, le Flamand remettait au roi une lettre que celui-ci dépla et qui contenait ces mots :

*Sire,*

*Dieu en a décidé autrement que vous le pensiez, des destinées de notre pays. Aujourd'hui le prince de Galles ne peut plus prétendre à l'héritage de la Flandre.*

— Mais cette lettre est inutile, interrompit Édouard, puisqu'elle ne fait que confirmer ce que l'on m'a dit tout à l'heure.

— Veuillez continuer, Sire, se contenta de répondre l'envoyé du tisserand.

Le roi reprit donc :

*Mais, Sire, vous avez de beaux enfants, fils et filles : votre fils aîné ne peut manquer d'être un grand prince, même sans l'héri-*

*tage de Flandre, et vous avez une fille puînée, et nous avons un jeune damoiseil que nous nourrissons et gardons et qui est héritier de Flandre, si se pourrait bien encore faire un mariage entr'eux, ainsi demeurerait toujours la comté de Flandre à l'un de vos enfants.*

— Allons, murmura Édouard en souriant, maître Gérard Denis a hérité de l'esprit de Jacques d'Artevelle.

— Que répondrai-je, Sire ? demanda l'envoyé.

— Vous répondrez, Messire, dit le roi, qu'Édouard III oubliera le mal et ne se souviendra que du bien.

« En effet, d'Artevelle fut oublié, dit M. de Chateaubriand, comme tous ceux dont la renommée n'est fondée ni sur le génie ni sur la vertu. »

## XXXVII

Cependant la fortune semble oublier un peu Édouard. Il y a dans ses partisans et dans son armée défection et défaite.

En effet, Philippe fait offrir par le comte de Blois, à Jean de Hainaut, de lui donner autant de revenus qu'il en a en Angleterre, s'il veut s'allier à la France. Jean de Hainaut avait passé sa jeunesse en Angleterre et aimait Édouard. Il demanda donc à réfléchir. Du moment où, malgré son amitié pour le roi d'Angleterre, Jean réfléchissait, il y avait des chances pour qu'il acceptât les propositions de Philippe. En outre, le comte de Blois, son gendre, le fit presser par son ami le seigneur de Flaignolles.

Or il arriva justement qu'à cette époque il y eut des difficultés en Angleterre pour les fiefs que Jean y avait, ce qui acheva ses irrésolutions et le fit passer à Philippe, qui le récompensa dignement.

Aussitôt, Philippe ordonna aux seigneurs, chevaliers et gens d'armes, de se trouver à jour dit à Orléans et Bourges, parce qu'il voulait envoyer le duc de Normandie, son fils aîné, pour repousser les Anglais, qui, conduits par le comte de Derby, envahissaient la Gascogne.

Le duc Eudes de Bourgogne et son fils, le comte d'Artois et de Boulogne, vinrent trouver le roi et offrirent mille lances. Puis vinrent le duc de Bourbon et messire Jacques de Bourbon son frère, comte de Ponthièvre, suivis de leurs gens d'armes. Vinrent ensuite le comte de Tancarville, le dauphin d'Auvergne, le comte de Forez, le comte de Dammartin, le comte de Vendôme, le sire de Coucy, le sire de Craon, le sire de Sully, l'évêque de Beauvais, Jean de Marigni, le sire de Piennes, le sire de Beaujeu, messire Jean de Châlons, le sire de Roye, et tant de barons et de chevaliers qui s'assemblèrent à Orléans ou allèrent camper devant Bourges et Toulouse vers la Noël 1345.

Le duc de Normandie, avec le sire de Montmorency et le sire

de Saint-Venant ses maréchaux, firent commencer l'attaque du château de Miremont que les Anglais avaient pris ; ce château était gardé par un capitaine anglais et un écuyer nommé Jean de Bristo ; l'attaque fut rude, la défense énergique, mais Louis d'Espagne était là avec les Génois, et force fut aux Anglais de se rendre. Les représailles commencèrent, un grand nombre de ceux qui se rendaient furent mis à mort.

On laissa dans le château des gens reposés pour le garder, puis on alla devant Villefranche.

Les Français assaillirent la ville dont le capitaine était absent et qui fut aussitôt prise ; ils partirent alors pour Angoulême, laissant le château sans l'abattre, ce dont ils devaient se repentir bientôt. Angoulême était commandée par le capitaine Jean de Nortich.

Quand le comte de Derby apprit les désastres des Anglais et la sottise que les vainqueurs avaient faite de laisser le château debout, il y envoya des gens d'armes, leur ordonnant de bien se défendre, et ajoutant qu'il irait les secourir si besoin était. Puis il envoya à la forteresse d'Aiguillon Gautier de Mauny, Jean de Lille et autres, leur recommandant de tenir vigoureusement.

Ils partirent bien quarante chevaliers et trois cents armures, emportant des vivres pour le siège, ce siège dût-il durer six mois.

C'est alors que le duc de Normandie comprit la faute qu'il avait faite en n'abattant pas le château de Villefranche.

Il s'en inquiétait d'autant plus qu'il ne pouvait arriver à prendre Angoulême. Il ordonna donc aux gens d'armes de se loger près de la ville.

Le sénéchal de Beaucaire offre au duc de faire prendre des vivres dans le pays, ce que le duc accepte. Le sénéchal prend six cents hommes d'armes et s'en va jusqu'à Ancenis, ville nouvellement rendue aux Anglais. Arrivé là, le sénéchal, avec soixante hommes seulement, va pour prendre des troupeaux aux Anglais qui les poursuivent et qui, en les poursuivant, tombent au milieu de l'armée des Français, embusqués pour les attendre. Cette ruse

réussit à merveille, car les six cents hommes revinrent, ramenant au duc de Normandie un grand nombre de prisonniers.

Pendant ce temps, Jean de Norwich, voyant que le duc ne lèverait pas le siège d'Angoulême, fit demander une trêve pour le jour de l'Annonciation. Elle fut accordée. Alors, dès le point du jour, le capitaine Jean de Norwich fit armer tous ses gens et les fit sortir de la ville, traverser le camp français, et se retirer à Aiguillon, où ils furent reçus avec joie.

Les gens d'Angoulême décident alors en conseil qu'ils se rendront au duc de Normandie. Celui-ci les reçut à merci ; il installa dans la ville un capitaine nommé Jean de Villiers, et cent soudoyers avec lui.

Le duc se rendit ensuite devant le château de Damassa, qui fut pris, et dont toute la garnison fut tuée. Il y établit un écuyer de Beauce nommé le Borgne de Milli. De là, il se rendit devant Jonneins, dont le siège dura longtemps.

Bref, les Anglais se rendirent par composition, leurs corps et leurs biens saufs ; les habitants demeurèrent en l'obéissance du duc de Normandie, qui, après avoir pris le port Sainte-Marie qui était gardé par les Anglais, y laissa des gens d'armes et alla vers Aiguillon.

Il mit cent mille gens d'armes devant Aiguillon.

Il y avait deux assauts par jour. Le siège dura six mois.

Le duc alors commanda de faire un pont pour traverser l'eau et arriver jusqu'à la forteresse. Trois cents charpentiers travaillaient jour et nuit. Quand le pont fut avancé, ceux d'Aiguillon le défirent.

On le recommença, mais les Français entourèrent si bien les ouvriers, que Gautier de Mauny et ses gens d'armes ne purent les empêcher d'achever.

Toutes les semaines on trouvait un moyen nouveau pour assaillir le château d'Aiguillon. Un jour, en revenant de chercher des troupeaux, Charles de Montmorency et Gautier de Mauny se rencontrèrent. L'occasion était belle pour deux braves chevaliers.

Il y eut combat. Les Francs étaient bien cinq contre un, mais ceux d'Aiguillon apprirent cette rencontre et vinrent au secours des leurs ; les Francs furent tués, faits prisonniers, et Montmorency se sauva, laissant ses troupeaux aux Anglais.

Ce siège est un des plus étranges dont l'histoire ait gardé les détails ; quand on songe aux travaux que fit faire le duc de Normandie, on est effrayé.

Cependant les choses ne pouvaient en rester là. Le duc offre cent écus à celui qui pourra gagner le premier pont de la porte du château. Ce qui devait arriver arriva ; les soldats français se précipitèrent en masse, les uns tombèrent à l'eau, et un grand nombre fut tué par ceux d'Aiguillon.

Le duc fit faire une espèce de pont couvert pour approcher de la forteresse, mais les Anglais avaient fait faire des martinets, espèces de machines pour lancer des pierres, et ils en jetèrent de si grosses, qu'ils démolirent la couverture et que le chemin fut précipité dans l'eau, laissant un grand nombre de Français tués.

Les chevaliers français se désolaient de la longueur de ce siège, et n'osaient parler de le quitter, ayant entendu dire au duc qu'il ne s'en irait que sur l'ordre de son père. Alors le comte de Guines, connétable de France, et le comte de Tancarville prirent sur eux de se rendre en France, près de Philippe VI, et de lui dire à la fois les malheurs et le courage de son fils. Le roi en fut émerveillé, et dit que puisqu'on ne pouvait prendre ceux d'Aiguillon par force, il les fallait prendre par famine.

Cependant Édouard, ayant appris que ses gens étaient battus et malmenés au château d'Aiguillon, et que le comte de Derby ne pouvait le secourir, prit le parti de lever une grosse armée et d'aller en Gascogne.

En ce moment, Godefroy de Harcourt, banni de France, arriva en Angleterre. Le roi et la reine le reçurent comme ils avaient reçu le comte d'Artois, lui donnant des biens considérables, et s'en faisant tout de suite, avec cette magnificence qui les distinguait, un allié fidèle et dévoué.

Le roi fit part alors à Godefroy de la résolution qu'il avait prise d'aller au secours du comte de Derby, en Gascogne, lui demandant s'il l'accompagnerait dans cette expédition.

— Sire, lui répondit Godefroy, je suis tout à votre service, mais si vous me le permettez, je vous donnerai un conseil.

— Dites, Messire.

— Il me semble que jusqu'à présent le comte de Derby n'a pas eu besoin de votre secours, et qu'il est assez brave chevalier pour s'en passer encore. Laissez-le continuer sa besogne là-bas, Sire, et commencez la vôtre d'un autre côté. Le duc de Normandie est absent, profitez-en, Monseigneur, pour attaquer son pays.

— Eh bien ! il sera fait comme vous le désirez, Messire, répondit le roi, après avoir réfléchi quelque temps, et puisse Dieu entendre votre conseil et le faire venir à bien.

— Alors, Monseigneur, nous partirons aussitôt, car j'ai hâte de vous voir réussir.

— Non, Messire, nous ne partirons pas avant que j'aie fait un pèlerinage qui me reste à faire, car si Dieu voulait qu'il m'arrivât malheur pendant cette expédition, je croirais que cet oubli en est la cause. — Puis, murmura le roi tout bas, il faut que je sache ce qu'ils sont devenus l'un et l'autre.

Le lendemain, le roi ordonna qu'on fît venir au port de Hantonne un grand nombre de nefes et de vaisseaux.

Il fit appeler de tous côtés ses gens d'armes et chevaliers, et fixa le départ pour le jour de la Saint-Jean-Baptiste, c'est-à-dire vers le 25 juin 1346.

Puis, sans escorte, seul avec ses souvenirs et ses craintes, Édouard III partit pour le château de Wark.

Ce n'était déjà plus ce roi jeune et bouillant tel que nous l'avons vu au commencement de cette histoire. Quiconque l'eût rencontré n'eût pas reconnu en lui l'élégant chevalier des tournois.

La politique et la guerre avaient pâli son front et donné à ses yeux une sorte de fixité rêveuse. Puis, surtout en ce moment,



Édouard, qui ne savait au-devant de quelles impressions il allait, redoutait malgré lui un malheur caché derrière les horizons qu'il lui fallait encore dépasser.

Pas un jour ne s'était passé depuis celui où il avait profité du sommeil d'Alix sans qu'il songeât à cette femme, et son amour s'était encore augmenté par la possession.

Mais ce n'était plus un amour surpris qu'il lui fallait, ce n'était plus par un philtre qu'il n'avait jeté dans ses bras qu'une statue inanimée qu'il voulait à l'avenir posséder Alix, c'était par la réalité de sa passion, par la sincérité de sa parole, et il y avait des moments où Édouard eût donné son royaume d'Angleterre et ce beau royaume de France qu'il convoitait pour être aimé de la comtesse, ne fût-ce qu'un jour, et pour que la passion vivifiât un instant ce beau corps dont le sommeil lui avait dévoilé les richesses.

Édouard avait cru autrefois que ces désirs soudains qui montaient de son sœur à sa tête, quand la robe de la comtesse touchait sa main, s'éteindraient dans la possession de la femme, et il s'était servi du moyen que nous avons vu. Mais Dieu n'a pas mis dans le cœur de l'homme l'amour, cette flamme divine, pour qu'elle pût s'éteindre au premier souffle de la matière, et, nous le répétons, depuis qu'il avait possédé la comtesse, Édouard ne songeait plus qu'à la posséder encore. Seulement, il avait compris qu'il la lui fallait tout entière, avec ses aveux et ses expansions, sans quoi il se consumerait peut-être à ce feu intérieur qui s'était augmenté du premier aliment qu'il avait reçu.

## XXXVIII

Maintenant, il allait seul avec ses pensées, loin de cette cour à laquelle il essayait de faire son cœur impénétrable.

La campagne était immense, l'air pur caressait son visage, il oubliait qu'il était roi pour oublier qu'il n'était pas aimé.

Par moments, il lui semblait que là où il allait il était attendu, qu'il était un humble bachelier sans autre bonheur que l'amour de sa maîtresse, et que, pendant l'absence d'un mari jaloux, une blanche main allait lui ouvrir la grille d'une tour, prison pour la châtelaine, paradis pour l'amant.

Il allait poursuivant sa course et son rêve.

Le gracieux visage d'Alix, empreint de ces terreurs qui, pour l'homme aimé, sont des confidences, lui apparaissait, et une nuit capable d'éclairer de son rayonnement toute la vie d'un homme passait dans l'esprit du roi, pleine de mystères et d'enchantements.

Parfois encore, Édouard se rappelait qui il était et qui il allait trouver. Le vague espoir de son pardon le saisissait alors.

— La femme est un étrange problème, se disait-il, autant elle met de forces à cacher son amour avant de s'être donnée, autant elle avoue facilement les secrets de son âme une fois que son corps s'est livré. Peut-être Alix m'aimait-elle, peut-être n'osait-elle se le dire à elle-même, et me le cachait-elle avec terreur ; mais maintenant qu'elle m'a appartenu, contre sa volonté, il est vrai, peut-être mon souvenir préoccupe-t-il sa pensée, et peut-être vais-je trouver en arrivant l'aveu d'un amour partagé.

Et l'air qu'aspirait Édouard lui semblait imprégné de senteurs nouvelles et d'arômes inconnus.

Mais il y avait aussi des moments où une crainte secrète s'emparait du cœur du roi. L'âme de la femme a beau être un problème étrange, il est des femmes qui ne dévient pas d'elles-mêmes de la route que leur ange leur a montrée quand elles

entraient dans la vie, et qui meurent le jour où une force impérieuse les écarte de leur chemin ; et malgré ses rêves, Édouard était forcé de se rappeler de temps en temps qu'Alix était une de ces femmes.

Les craintes du roi, qu'il chassait avec des espérances, se représentaient à lui si périodiquement qu'il en tressaillait.

Alors tout prenait un aspect nouveau aux yeux du voyageur solitaire.

La campagne, ainsi que son cœur, n'était plus qu'un immense désert, le château où il allait qu'une ruine, le nom qu'il murmurait qu'un nom de morte.

Le rêve faisait place à la crainte, la crainte se changeait en remords, et Édouard, sondant l'horizon du regard, semblait lui demander s'il fallait avancer ou retourner en arrière, et s'il ne valait pas mieux douter encore que d'affronter la réalité.

Cependant il avançait toujours.

Quand il arriva au château de Wark, le soleil était levé depuis deux heures, et le château, inondé de lumière, était loin d'avoir cet aspect sinistre que par instants Édouard croyait lui trouver.

Le soleil éclairait ardemment les vitraux, et la nature, parée d'un de ses plus beaux jours d'été, resplendissait à l'entour.

Malgré lui le roi conçut une grande joie de ce qu'il voyait.

Le cœur est si craintif qu'il a presque toujours besoin des pressentiments extérieurs, et l'âme qui s'éclaire parfois de la sérénité du dehors admet difficilement la possibilité d'un chagrin au sein d'une nature jeune, chaude et parfumée.

Édouard arriva à la porte du château, qui lui fut ouverte comme toujours.

Il demanda en tressaillant à voir la comtesse, et le valet s'éloigna après avoir fait monter le roi dans un des appartements avoisinant celui d'Alix.

Quelques instants après, le valet reparut en disant :

— Monseigneur, la comtesse va se rendre ici dans quelques instants.

Le roi s'assit.

Rien n'était plus changé au dedans qu'au dehors.

Il y avait peut-être dix minutes que le roi attendait, lorsque Alix parut.

Elle était plus belle qu'elle n'avait jamais été, seulement, elle était d'un pâleur de marbre.

Elle n'était pas vêtue de noir et portait au contraire un costume éclatant.

Édouard recula de deux pas en la voyant s'approcher, car elle avait plus l'air d'une apparition que d'une réalité.

— Vous, dans ce château, Sire, dit la comtesse avec un sourire auquel ses lèvres ne semblaient plus habituées, savez-vous que ce m'est un grand honneur que je m'attendais peu à avoir.

— Madame, répondit le roi, je vais partir pour une de ces expéditions dont un roi peut ne pas revenir, et, avant de partir, je voulais vous voir une dernière fois.

— Une dernière fois, vous avez raison de parler ainsi, Monseigneur, dit Alix en levant les yeux au ciel, car qui sait lorsqu'on se quitte si jamais on se reverra.

Et la comtesse, portant la main à son front comme si elle eût ressenti une douleur, se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un siège à côté de celui du roi.

— Pourquoi, fit celui-ci, me parlez-vous de ce ton amer ? Dieu vous garde encore de longues années, Madame, vous êtes jeune, vous êtes belle, et votre vie n'est pas entourée des écueils qui avoisinent celle d'un roi.

— Vous croyez, Monseigneur ?

— Surtout lorsque, comme vous, Alix, on est aimée d'un homme jeune, noble et puissant.

— Le comte de Salisbury ne reviendra jamais ici, Monseigneur.

— Je ne vous parle pas du comte, Alix, vous le savez bien.

— Et de qui parlez-vous donc, Sire ?

— D'un homme qui vous aime.

— Au point d'affronter un remords, n'est-ce pas, Monseigneur, c'est cela que vous voulez dire ?

— Écoutez, Alix, dit le roi en se rapprochant de la comtesse, et en prenant une de ses mains froides comme la glace qu'Alix lui abandonna comme si sa pensée eût été ailleurs, écoutez, j'étais loin de vous, et je ne vivais plus que de corps ; ma vie était restée ici. Oh ! combien triste et vide est la gloire d'un roi, Madame, quand il n'a pas pour la partager le cœur qu'il a choisi et qu'il aime. Alors elle est plus lourde que les plus lourds fardeaux, car elle est inutile. Oui, j'ai affronté un remords pour vous, Alix, mais un remords qui peut se changer en une éternité de bonheur si vous dites un mot. Dieu vous eût-il mise si belle à côté de moi, et eût-il versé dans mon cœur cet intarissable amour, s'il n'avait voulu nous réunir ? Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il me refuse cette joie sans laquelle ma vie n'est plus qu'une chose stérile ? Qu'avez-vous, Alix, vous pâlissez ?

— Je vous écoute, Monseigneur. Il arrive un moment où l'on peut tout écouter.

— Dites-moi, Alix, que vous me pardonnerez ce dont vous m'accusiez tout à l'heure.

— Il arrive une heure, Sire, où l'on pardonne tout.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le roi effrayé de la pâleur de la comtesse et du ton dont elle avait dit ces dernières paroles.

— Je veux dire, Monseigneur, qu'en effet Dieu avait le pouvoir de me faire heureuse et qu'il ne l'a pas fait, voilà tout.

— Alix, il n'y a douleur si grande qui ne s'oublie un jour.

— Monseigneur, l'âme qui comprend les amours infinies admet les douleurs éternelles.

— Mais cependant, Alix, votre deuil a cessé.

— Qui vous le dit ?

— Ces vêtements qui vous couvrent.

— Oh ! Sire, que votre âme est peu savante en douleurs, puisque vous vous fiez au deuil des vêtements, sans regarder même la pâleur du visage et sans chercher les plaies du cœur.

— Alors pourquoi ces vêtements ?

— Parce que, Sire, je ne voulais pas attrister d'un deuil trop apparent le gracieux roi qui daigne me visiter, et que je ne voulais pas laisser de remords trop profonds dans l'esprit de celui qui a brisé ma vie pour un caprice.

— Alix !

— Vous parti, Monseigneur, je reprendrai mes vêtements de deuil, et pour l'éternité, je vous le jure.

— Et si le comte revient ? demanda le roi.

— Il ne reviendra pas, Sire.

Et la comtesse, se levant, s'approcha à moitié défaillante d'une table, et remplissant d'eau une coupe d'or, elle la vida ardemment.

— Vous souffrez, Madame, dit Édouard en se levant à son tour et presque épouvanté de l'agitation d'Alix.

— Non, Monseigneur, fit-elle en se rasseyant, je suis prête à vous entendre encore.

Alors le roi se jeta aux genoux d'Alix ; et prenant ses mains dans les siennes :

— Vous me pardonnerez, Alix, continua-t-il, en échange de ce que j'ai souffert ; croyez-moi, il y a encore pour vous du bonheur en ce monde, et ce bonheur, je veux que vous me le deviez. Vous quitterez ce château sombre, plein de souvenirs amers et de fantômes désolés, vous reviendrez à la cour plus belle, plus enviée que jamais. Si vous saviez, Alix, depuis la dernière visite que j'ai faite à ce château, dit le roi à voix basse, si vous saviez de quels rêves mes nuits sont peuplées. Rien ne peut faire que vous ne soyez à moi ; et puisque j'ai commis presque un crime pour vous posséder, vous devez voir jusqu'où peut aller mon amour. Alix, soyez à moi encore, et tout ce qu'un roi peut donner, tout ce que l'âme souhaite en ce monde, vous l'aurez. Votre puissance sera sans bornes comme mon amour, votre fortune sans rivale comme votre beauté ; ou bien, aimez-vous mieux, Alix, que j'abandonne tout, travaux passés, ambitions, avenir ? voulez-vous

que le roi d'Angleterre ne soit plus qu'Édouard, et qu'Édouard se retire avec vous au fond de quelque château isolé, dans quelque pays désert, où il n'y aura que nous et Dieu ? Tout ce que vous voudrez, Alix, je suis prêt à le faire, ordonnez.

— C'est bien, Sire, répondit Alix avec un sourire empreint d'une indulgence céleste, je vous pardonne, car vous m'aimez peut-être, et si vous aviez su que votre amour dût me tuer, peut-être n'auriez-vous pas fait ce que vous avez fait. — Vous m'offrez, continua Alix d'une voix affaiblie, des biens dont une autre serait heureuse et fière, mais qui sont bien petits à côté des biens éternels dont j'ai fait désormais toute mon ambition ; au lieu de tout cela, promettez-moi de faire ce que je vais vous dire.

— Parlez, Alix.

— Peut-être un jour reverrez-vous le comte de Salisbury, Monseigneur ; promettez-moi alors de lui dire que je suis morte parce qu'il ne m'avait pas pardonné une faute dont vous seul étiez coupable ; vous lui direz, Monseigneur, que vous m'avez vu mourir, et que je suis morte en le bénissant et en priant Dieu pour lui.

Alix, épuisée, ferma les yeux sous la douleur.

— Que signifie tout cela ? murmurait le roi, vous mourir, vous, Alix, vous que j'aime, vous êtes en délire ; au nom du ciel, Alix, parlez-moi.

La comtesse fit un mouvement, et, prenant la main du roi, elle lui dit :

— Monseigneur, donnez-moi votre bras pour aller à cette fenêtre ; je veux voir une dernière fois le sourire de Dieu sur la terre.

Le roi obéit machinalement, et Alix, froide et le corps agité de tressaillements soudains, s'appuya sur une des fenêtres d'où la vue s'étendait sur un horizon sans bornes, plein de fleurs et de chaudes haleines.

— Qui m'eût dit, Sire, le jour où je faisais un vœu en faveur de celui que j'aimais, que peu de temps après ce vœu accompli,

je mourrais abandonnée de mon époux et soutenue par le bras de celui qui me faisait mourir.

— Alix, vous m'épouvantez par ces paroles de mort. Dites-moi que vous voulez me torturer, mais ne me dites plus que vous allez mourir.

— Dans une heure je serai morte, Sire.

— Vous ?

— Oui.

— Du secours ! s'écria le roi.

— Oh ! c'est inutile, ne me quittez pas, Sire ; je serais morte avant que vous revinssiez, et j'ai encore quelque chose à vous dire.

Le roi tomba à genoux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-il, sauvez-la et pardonnez-moi !

— Quand vous êtes venu, continua Alix en relevant le roi, j'ai quitté mes habits de deuil et j'ai revêtu ces habits de fête. Je vous avais vu venir, car il y a bien des jours que je sonde de ma fenêtre la route qui conduit à ce château. Alors, comme des sentiments humaines me dominaient encore, j'ai voulu donner à votre vie le remords éternel de ma mort. Je me suis empoisonnée, Sire, et je me suis dit : Je mourrai en le maudissant, et il souffrira ce que j'ai souffert.

— Par le Dieu vivant, Alix, dit Édouard, laissez-moi vous sauver, et je vous jure que jamais je ne prononcerai votre nom, que je m'enfermerai au fond d'un cloître s'il le faut, mais ne mourez pas, ne mourez pas.

Et le roi éperdu couvrait de larmes les mains glacées de la comtesse.

— C'est inutile, répéta Alix, il le faut ; et d'ailleurs il n'est plus temps. Puis, je ne vous maudirai pas, Sire, car je vous l'ai déjà dit, je vous pardonne. La mort n'a d'aspect effrayant que pour ceux qui redoutent quelque chose au-delà de la vie, mais moi, je ne redoute rien. Je meurs pour me purifier de la faute d'un



autre, et ma vie passera de la terre à l'éternité sans effort et comme au crépuscule le jour se fond dans la nuit. Voyez, tout sourit autour de nous, et je vous jure que je n'ai jamais été aussi calme que je le suis en ce moment. Ne craignez donc rien, Sire, j'en ai fini avec la haine. Mon âme qui va remonter à Dieu est déjà tellement dégagée des liens de la terre, que je ne vois plus en vous l'homme qui me fait mourir, mais l'ami qui me soutient au moment où je meurs. Je vous plains, Sire, car, moi morte, vous allez souffrir et vous imposer longtemps des remords dont je voudrais vous absoudre. Vous m'aimiez, Monseigneur ; seulement, votre amour vous aveuglait et vous fait oublier qu'il y a des amours qui tuent celles sur qui ils se reportent, comme un soleil très ardent tueraient nos fleurs du nord. Vous avez brisé en un instant deux existences si heureuses qu'on dirait que Dieu les avait formées à regret, et qu'il était injuste à ses yeux de donner tant de bonheur à deux créatures lorsque tant d'autres souffraient. Vous vous êtes trompé, Sire, voilà tout. Et cependant j'eusse dû vous aimer. Vous êtes jeune, noble et puissant, et il eût pu se faire que votre image se présentât à moi avant celle du comte. Pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas fait ? pour compléter ma vie par le martyr sans doute, et parce qu'il vous appelait à de plus hautes destinées.

Alix parlait d'une voix à la fois si douce et si émue, qu'Édouard, la tête renversée en arrière et la main sur ses yeux, pleurait abondamment.

— Soyez fort, Monseigneur, reprit Alix après une pause. Voyez par quel beau jour Dieu me rappelle à lui. Je n'aurai même pas la douleur de voir ce beau soleil s'éteindre derrière la colline ; mes yeux seront fermés avant qu'il ne se couche, et j'habiterai la patrie sans ombre et sans nuits. Ainsi, Monseigneur, vous allez partir pour de nouvelles conquêtes, vous allez ajouter un royaume au vôtre sans doute, et faire tuer quelques milliers d'hommes. L'histoire vous garde une grande place dans ses pages, Monseigneur, et peut-être mon nom passera-t-il à la

postérité, éclairé du reflet de l'amour que vous aurez eu pour moi ; alors on s'étonnera que cette humble femme soit morte et ait résisté à l'amour de ce grand conquérant. Étrange chose que la vie, lorsqu'on la regarde du point où je la vois maintenant. — Dites-moi, Sire, demanda Alix avec un regard plein de douceur, vous m'aimiez réellement ?

— Vous le demandez ? répondit Édouard avec des sanglots.

— Et vous eussiez fait tout ce que vous promettiez tout à l'heure ?

— Tout, je vous le jure.

— Quel triomphe pour moi dans l'avenir, dit la comtesse, et comment se fait-il que je ne vous aie pas aimé !

## XXXIX

— Je devrais faire appeler un prêtre puisque la mort approche, reprit la comtesse, mais j'aime mieux que vous seul entendiez ma confession, Monseigneur. Un prêtre n'aurait rien à me dire de plus que ce que Dieu me dit en ce moment, et je n'aurais rien à lui dire que ce que vous pouvez entendre. Dieu a-t-il besoin pour croire à notre repentir que nous remettions ce repentir entre les mains d'un de ses ministres, ou la confession n'est-elle qu'une humilité préparatoire ?

— Si vous saviez, Alix, répliqua le roi, quel mal votre calme me fait. J'aimerais mieux votre colère et votre malédiction. Quand je songe que c'est mon amour fatal qui interrompt votre existence heureuse, je me demande si je ne dois pas me briser la tête contre une muraille et me donner au moins la joie de ne pas vous voir mourir, en mourant avant vous.

— Non, Sire, vivez, votre mort serait un crime, car trop d'existences et d'intérêts tiennent à votre vie pour que vous la détruisiez ainsi ; moi, je ne tiens plus à rien sur la terre. Que je vive ou que je meure, nul n'en souffrira, voilà pourquoi mes derniers moments sont si calmes. L'heure des restitutions est venue, Monseigneur, et il faut que je vous rende quelque chose qui me vient de vous et que vous garderez à votre tour comme un souvenir de moi.

Alix s'approcha d'une table sur laquelle se trouvait une boîte d'or richement travaillée qu'elle ouvrit, et dont elle tira divers bijoux.

— Bijoux, parures, vains ornements de ce monde, combien je vous méprise à cette heure, vous que j'aimais tant lorsque vous me faisiez belle pour celui que j'aimais.

Et Alix jeta au hasard sur la table les perles et les diamants de ses écrins et continua de chercher dans la boîte un objet qu'elle trouva enfin, car montrant au roi une bague d'émeraudes, elle lui

dit :

— Vous souvient-il de cet anneau, Sire ?

— Oui, répondit le roi devenu rêveur.

— Et de celui à qui vous l'avez remis ?

Le roi fit un signe de tête affirmatif, car l'émotion que ce souvenir évoquait en lui l'empêchait de parler.

— Pauvre Guillaume, murmura la comtesse, il m'aimait aussi, et maintenant il dort dans la tombe. Sa dernière parole a été un conseil. Il avait pressenti que votre amour me porterait malheur, Sire, et il m'avertissait de vous redouter. Jamais un homme ne conçut un amour plus pur que le sien ; jamais un homme n'a souffert comme celui-là de l'idée qu'en mourant il retirait un appui à celle qu'il avait protégée jusqu'alors. C'était au point que j'avais honte de mon bonheur quand il était auprès de moi. Trois hommes m'ont aimée, Monseigneur, Guillaume, le comte et vous ; j'ai porté malheur à deux de ces hommes, Guillaume est mort, qui sait ce qu'est devenu le comte ? Reprenez cette bague, Sire, et Dieu veuille qu'elle vous serve de talisman. — Et maintenant, murmura Alix qui s'affaiblissait de plus en plus, je vais me retirer dans mon oratoire pour causer un peu du passé avec Dieu, puis j'attendrai sur mon lit que la mort vienne. Alors, Sire, si l'aspect d'une mourante ne vous fait pas trop grande peur, vous pourrez entrer me voir une dernière fois.

À ces mots, la comtesse, chancelante, ouvrit la porte de son oratoire, qu'elle referma sur elle.

Quant au roi, lorsqu'il fut seul, il tomba à genoux et pria Dieu longtemps.

Il venait à peine de se relever quand une des dames de la comtesse entra et lui dit que sa maîtresse l'attendait dans sa chambre.

Alix, vêtue de blanc, était étendue sur son lit d'où, la fenêtre ouverte, elle pouvait voir se dérouler l'autre côté du paysage qu'elle regardait avec le roi quelques instants auparavant.

— Adieu, Sire, dit-elle, la mort vient et je souffre beaucoup.

En effet, le visage de la comtesse se contractait sous les premières convulsions de l'agonie.

Le roi ne trouvait plus ni larmes ni paroles.

Il tomba à genoux sur les marches du lit et colla ses lèvres sur la main que la comtesse laissait tomber en dehors de la couche.

— Qui m'eût dit, murmura-t-elle, que je mourrais aussi jeune et loin de celui que j'aimais ?

— Ah ! ne maudissez pas, madame, disait le roi, car quoique vous souffriez, je souffre encore plus que vous.

La respiration d'Alix devint plus précipitée, la vie qui se débattait fit un violent effort, après lequel, les yeux atones, le visage lugubrement pâle, la comtesse resta dans une immobilité qu'on eût prise pour la mort, si l'on n'eût entendu un souffle haletant entrouvrir ses lèvres pâlies.

L'heure qui se passa alors fut une heure douloureuse.

Alix ne souffrait plus que du corps, et son âme, voltigeant encore sur sa bouche, semblait à chaque instant prête à prendre son vol vers les cieux.

Le roi, courbé sous la douleur et les souvenirs, était plus sombre et plus désolé que le patient devant lequel on apprête les instruments de torture.

Enfin, Alix prononça une dernière fois le nom de son mari, pressa la main du roi, comme dans un dernier pardon, et mourut.

Alors son visage, au lieu de se contracter par la mort, perdit au contraire les dernières contractions de l'agonie, sa bouche était entrouverte comme un vase qui vient d'exhaler son dernier parfum, et la pâleur de ses joues, jointe au costume blanc qu'elle avait revêtu, lui donnait l'aspect d'une fiancée morte en allant à ses fiançailles.

Dieu avait exaucé sa prière, sans doute, car une sérénité parfaite éclairait son visage. Alix restait tellement belle, qu'on eût dit que son âme n'était remontée vers Dieu que comme messagère et que le corps l'attendait, prête à la recevoir de nouveau après l'accomplissement de quelque mystérieuse mission. Elle

était tellement belle, enfin, qu'Édouard ne pouvait se lasser de la regarder, et qu'il ne pouvait croire que cette bouche qu'il avait vue sourire tant de fois n'allait pas se rouvrir dans un sourire éternel.

Le soleil entraît à pleins rayons dans la chambre, éclairant le lit blanc et virginal de la morte. Des oiseaux chantaient au dehors, comme si l'âme d'Alix, en s'exhalant, avait éveillé le concert endormi de leurs voix.

Alors le roi quitta cette chambre, descendit dans le jardin et cueillit des fleurs à pleines mains. Puis il remonta.

En entrant dans la chambre d'Alix, il croyait presque qu'elle allait lui parler. Mais rien n'était changé, et les feuilles des arbres continuaient de faire jouer leurs ombres fugitives sur le visage impassible de la belle trépassée.

Le roi s'agenouilla de nouveau, et, jetant les fleurs qu'il venait de cueillir, il dit :

— Ange, reçois ces lis et ces roses, moins purs et moins blancs que ton âme ; âme en qui j'aurais voulu enfermer mon amour et abriter mon cœur, reçois l'offrande pieuse de mon désespoir éternel.

Puis Édouard, se penchant sur le lit d'Alix, déposa un dernier baiser sur son front, et, s'approchant d'un timbre, il frappa violemment.

Un valet parut.

— La comtesse de Salisbury vient de mourir, dit-il.

Et il sortit de la chambre, laissant dans la stupeur les gens du château.

Le roi ne voulut pas repartir sans assister aux funérailles de celle qu'il avait aimée. Il rentra dans l'appartement qu'il avait occupé tant de fois lorsque le comte habitait encore le château.

Le soleil, que ne devait plus voir Alix, disparut derrière l'horizon, et comme elle avait toujours demandé à reposer sur la colline qui dominait le château, un de ses anciens serviteurs alla quérir des fossoyeurs.

Le soir, trois hommes entrèrent dans le château.

Le roi les entendit marcher, et, quittant sa chambre, il vint jusqu'à la porte de celle où était morte la comtesse.

Alix avait été ensevelie, et son visage était caché par les voiles blancs qui la couvraient des pieds jusqu'à la tête.

Un des trois hommes entra seul et fit signe aux autres de s'éloigner.

Alors celui qui était resté dans la chambre de la morte, et dont Édouard épiait tous les mouvements, se dirigea vers le lit.

Quand il y fut arrivé, il leva le linceul qui couvrait Alix, et, s'agenouillant, il fit une prière après laquelle il déposa un baiser sur son front.

— Honte et malédiction sur celui qui l'a tuée, murmura cet homme, paix et pardon à ton âme, pauvre martyr.

À cette voix, le roi tressaillit.

L'homme tournait le dos à la porte, et par conséquent au royal spectateur de cette scène.

Quand celui qui était entré comme fossoyeur dans le château eut recouvert le cadavre de la comtesse, il sortit de la chambre, et Édouard, toujours caché, murmura en voyant son visage :

— Le comte.

Le comte, non pas tel que l'avait connu le roi, mais sombre, les cheveux blanchis, les joues creusées, la barbe longue et méconnaissable pour tous.

Le roi porta les mains à ses yeux, comme un homme qui se croit sous l'empire d'un rêve, et quand il regarda de nouveau, le spectre avait disparu.

Alors les autres fossoyeurs rentrèrent dans la chambre d'Alix.

Le roi les y suivit.

— Où est votre camarade ? leur dit-il.

— Il est parti, répondit un des deux hommes.

— Et il ne reviendra pas ?

— Non.

— Quel est cet homme ? Est-ce un fossoyeur comme vous ?

— Je ne pense pas.

— Alors comment se fait-il qu'il vous accompagne ?

— Depuis quelque temps il rôde dans la contrée, et aujourd'hui, quand il a su que la comtesse était morte, il est venu chez moi et m'a demandé à m'aider dans l'ensevelissement. Pour cela, il m'a mis des pièces d'or dans la main, et je n'ai pas cru devoir lui refuser ce qu'il me demandait.

— C'est bien, fit le roi, et maintenant, où est-il ?

— Je l'ignore.

Le roi courut à la fenêtre, et aux rayons de la lune il vit une ombre qui sortait du château et qui, après s'être arrêtée quelques instants à contempler l'édifice, disparaissait dans l'épaisseur de la nuit.

— C'est bien lui, dit Édouard.

Et, tout pensif, il rentra dans son appartement.

Au moment où il en franchissait la porte, il entendait les premiers coups de marteau de celui qui clouait la bière de la comtesse.



## XL

Le lendemain, dès l'aube, les funérailles commencèrent.

Rappelez-vous celles d'Ophélie dans *Hamlet*, et vous aurez le tableau de l'enterrement d'Alix.

Les restes de la pieuse jeune femme furent déposés dans le jardin du château du côté qui regardait le soleil levant.

Puis, la tombe bénie par les prières fut couverte de fleurs et de larmes.

Le roi assista à cette douloureuse cérémonie, et quand elle fut terminée, il repartit pour Londres.

Nous n'avons pas besoin de décrire ce qui se passait en lui.

Aussi, comme il avait besoin de faire diversion à sa douleur, son premier mot fut-il en arrivant à Londres :

— Partons.

Édouard avait été exact au rendez-vous qu'il avait donné. Le jour de saint Jean-Baptiste, il se mit en route après avoir pris congé de la reine, pauvre femme qui, placée entre les amours et les conquêtes du roi, semble toujours oubliée du cœur de son mari.

Il la confia à la garde du comte de Kent son cousin, et il établit, comme gardiens de son royaume, les seigneurs de Pery et de Neuville, conjointement avec l'archevêque de Cantorbéry, l'archevêque d'York, lesquels formaient vraisemblablement le conseil du prince Lyonel, auquel son père avait donné, à partir du 25 juin, la garde de tout son royaume.

Cependant, de quelque importance que fût cette expédition, il resta dans le pays, dit Froissard, assez de bonnes gens pour le garder et le défendre si besoin en était.

Le roi partit pour Hantonne comme il avait été convenu, et il y attendit qu'il eût le vent favorable pour se mettre en mer.

Ce dut être, du reste, chose merveilleuse à voir que le départ de cette flotte qui allait, comme une nuée de vautours, s'abattre sur les côtes de France.

En effet, à en croire Froissard, qui est accusé d'avoir porté les forces du roi au-dessus de ce qu'elles étaient, le roi emmenait avec lui six mille Irlandais, douze mille Gallois, quatre mille hommes d'armes et dix mille archers, mais Nighton affirme, sans cependant pouvoir le fixer, que le nombre des hommes qui accompagnaient le roi était bien supérieur à celui que nous venons de dire : il compte douze cents grands bâtiments pour transporter l'armée d'Édouard et six cent petits destinés à porter les approvisionnements.

Le 2 juillet, le roi s'embarqua.

Le prince de Galles et messire Godefroy de Harcourt entrèrent dans le même vaisseau que lui.

Puis venaient : le comte de Herfort, le comte de Norenton, le comte d'Arundel, le comte de Cornouailles, le comte de Warwick, le comte de Hortidonne, le comte de Suffolk, le comte d'Askesuffort.

Les barons étaient : Messire Jean de Mortemer, qui depuis fut le comte de Lamarche, messire Jean, messire Louis, messire Royers de Beauchamps, messire Renault de Cobehen, messire de Montbray, le sire de Ros, le sire de Lussy, le sire de Felleton, le sire de Brasseton, le sire de Mulleton, le sire de la Ware, le sire de Manne, le sire de Basset, le sire de Bercler, le sire de Wibbi et autres.

Joignez à ceux-là les bacheliers Jean Chandos, Guillaume Fitz-Varrine, Pierre et Jacques Daudlée, Rogers de Wettvale, Barthélemy de Bruis, Richard de Penbruge.

Il n'y avait d'étrangers que messire Oulphart de Ghistel et quelques chevaliers d'Allemagne dont les noms ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Le roi était toujours soucieux, et la nuit, il se promenait les yeux fixés sur l'horizon qu'il laissait derrière lui, et qui, sombre comme sa douleur, ne le consolait en rien de sa pensée.

Alors Godefroy de Harcourt, qui ne savait ce qui préoccupait le roi et qui craignait que cette tristesse ne lui vînt des craintes

que lui inspirait l'issue du conseil qu'il avait donné, s'approcha de lui en disant :

— Soyez sans inquiétude, Sire, le pays de Normandie est l'un des plus beaux du monde, et je vous promets, sur ma tête, que vous y débarquerez librement. De ceux qui viendront à vous, vous n'aurez rien à craindre, car ce sont gens qui ne furent jamais armés, et quant à la fleur de la chevalerie normande, elle est à cette heure avec son duc devant Aiguillon. Vous trouverez là de grosses villes et de bonnes métairies où vos gens seront si bien, que, vingt ans après, ils s'en ressentiront encore.

— Je suis sûr que vous ne m'avez donné qu'un bon conseil, Messire, reprit le roi, aussi n'est-ce pas l'avenir qui me rend soucieux, mais le passé. Puisse Dieu m'envoyer assez de gloire et de travaux pour effacer de mon souvenir un jour dont la date brûle ma pensée.

Et le roi retomba de nouveau dans ses rêveries si profondes, que ni Godefroy de Harcourt, ni le prince de Galles même ne tentèrent de l'en retirer.

Cependant les côtes de Normandie commençaient à se détacher à l'horizon et rappelèrent à Édouard qu'il avait une grande mission à accomplir, et que, répondant de la vie de ceux qu'il avait à sa suite, il devait jeter un voile entre lui et le passé, et ne plus s'occuper que du salut de ses compagnons et de la réussite de ses projets.

Alors, telle était la puissance de cet homme sur lui-même, qu'à partir de ce moment, il redevient le roi que nous avons connu, et qu'il semble avoir rompu complètement avec la vie et les impressions de l'homme.

Comme l'aigle du nord, il porte un blason à la place du cœur.

En effet, il ne veut pas confier à d'autres la direction de son vaisseau, et s'en fait l'amiral.

Il semble que Dieu le protège, car il aborde sans encombre le 12 juillet à la Hogue-Saint-Vart.

Le roi de France avait bien entendu dire qu'Édouard III levait

une grande armée, et il avait été informé que le roi d'Angleterre s'était embarqué. Mais il ignorait complètement le but de cette expédition et n'avait pas soupçonné un instant ce qui arrivait.

Aucunes mesures n'avaient été prises, de sorte que les habitants de Cotentin, épouvantés de ce qu'ils voyaient, envoyèrent à Philippe VI des messagers qui accoururent en toute hâte à Paris.

Aussitôt que Philippe eut appris que les Anglais avaient pris terre en Normandie, il fit mander son connétable le comte de Ghines et le comte de Tancarville, qui étaient nouvellement arrivés d'Aiguillon, et leur dit de se rendre au plus vite devant la ville de Caen et de la défendre contre les Anglais.

Ceux que le roi avait mandés acceptèrent avec joie leur mission, et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent dans la ville de Caen, où ils furent reçus comme des sauveurs par les bourgeois et ceux qui s'y étaient réfugiés.

Ils firent armer tous ceux qui s'y trouvaient, et l'on attendit. Quand le roi débarqua à la Hogue, au moment où il allait mettre pied à terre, il glissa et tomba si rudement que le sang lui sortit du nez ; alors les chevaliers qui l'entouraient s'approchèrent de lui en disant :

— Cher Sire, retirez-vous en votre vaisseau et ne venez pas à terre de tout le jour, car cette chute est un mauvais signe pour vous.

Mais le roi répondit aussitôt, en essuyant son visage et en souriant :

— Vous voyez bien au contraire que la terre m'attire.

Tout le monde se réjouit de cette réponse et de l'interprétation que le roi donnait à cet incident.

Alors on ne s'occupa plus que de décharger les navires et d'amener à terre les chevaux et les équipements.

Puis, le roi, après avoir fait maréchaux Godefroy de Harcourt et le comte de Warwick, après avoir fait connétable le comte d'Arundel, ordonna au comte de Hostidon de demeurer sur son navire avec cent hommes d'armes et quatre cents archers.

Après quoi on entra en délibération afin de savoir de quelle façon l'armée parcourrait le pays.

Il fut décidé que les deux nouveaux maréchaux et le connétable ordonneraient leurs gens en trois batailles, dont l'une suivrait le rivage de la mer à droite et l'autre à gauche, tandis que le roi et le prince son fils iraient par terre au milieu.

Toutes les nuits, les corps de bataille des maréchaux devaient se retirer au logis du roi.

Ils partirent donc ainsi qu'il avait été ordonné, le comte de Hostidonne prenant en mer tous les bâtiments, petits et grands, qu'il rencontrait et les emmenant avec lui, archers et gens de pied pillant, et brûlant tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent au port de Harfleur dont les habitants s'enfuirent à l'approche des Anglais, abandonnant une grande quantité d'or, d'argent et de joyaux.

L'armée avançait toujours, plutôt comme un incendie que comme une armée ; c'est ainsi que Cherbourg, Monbourg et Valogne furent pillées et détruites, ainsi que bien d'autres villes qu'il serait trop long de nommer.

Pendant ce temps-là, une partie de l'armée s'était embarquée et ne redescendit à terre qu'en face de la ville de Carentan, qui se rendit après un siège d'une courte durée et sur la promesse qui lui fut faite que ses habitants auraient la vie sauve.

Quand les Anglais eurent pris possession de Carentan, voyant qu'ils ne pouvaient laisser de garnison dans la ville, ils la brûlèrent, emmenant avec eux les habitants qui s'étaient rendus et qui se joignirent sur les vaisseaux anglais à ceux de Harfleur qui n'avaient pas eu le temps de se sauver et que les Anglais avaient emmenés de même.

Quand le roi d'Angleterre eut envoyé ses maréchaux, le comte de Warwick et messire Rogers de Cobehen, comme nous l'avons vu tout à l'heure, il partit de la Hogue Saint-Wast et nomma Godefroy de Harcourt chef de toute son armée ; et c'était avec raison, car Godefroy de Harcourt était mieux au courant que qui

que ce fût des entrées et sorties de Normandie ; puis, comme Robert d'Artois, il avait à se venger de Philippe VI, et personne ne savait aussi bien que lui par où la France pouvait être le mieux attaquée.

Il partit donc comme maréchal de la route du roi, avec cinq cents armures de fer et deux cents archers.

C'est ainsi qu'il pillait et brûla sept lieues de terrain, ramenant au camp du roi des chevaux et de magnifiques troupeaux de bœufs, dont il s'emparait, mais ne pouvant lui apporter les richesses incalculables que les soldats prenaient et qu'ils gardaient pour eux.

Godefroy de Harcourt revenait donc tous les soirs là où il savait que le roi devait loger, et lorsqu'il demeurait deux jours sans revenir, c'est que le pays était plus riche et le pillage plus long.

Cependant le roi se dirigeait vers Saint-Lô en Cotentin, mais, avant d'y arriver, il se logea sur la rivière de la Vire, attendant ceux qui suivaient le rivage de la mer, et auxquels il voulait se réunir pour continuer sa marche.

## XLI

Nous voilà entrés maintenant dans cette série d'événements et de défaites qui semblaient devoir épuiser la France et l'asservir définitivement à l'Angleterre.

Mais nous l'avons déjà dit dans un autre livre<sup>1</sup>, à propos de la lutte incessante de ces deux puissances qui, depuis cinq siècles, combattent corps, nous l'avons dit et nous ne saurions trop le répéter : d'où vient ce flux qui depuis cinq cents ans apporte l'Angleterre chez nous, et la remporte toujours chez elle, ne serait-ce pas que, dans l'équilibre des mondes, elle représenterait la force, et nous la pensée ? Et que ce combat éternel, cette étreinte sans fin, ne serait rien autre chose que la lutte génésiaque de Jacob et de l'ange qui luttèrent toute une nuit, front contre front, flanc contre flanc, genou contre genou, jusqu'à ce que vînt le jour ? Trois fois renversé, Jacob se releva trois fois et, resté debout enfin, devint le père des douze tribus qui peuplèrent Israël et se répandirent sur le monde.

Autrefois, aux deux côtés de la Méditerranée, existaient deux peuples personnifiés par deux villes qui se regardaient comme des deux côtés de l'Océan se regardent la France et l'Angleterre. Ces deux villes étaient Rome et Carthage ; aux yeux du monde, à cette époque, elles ne représentaient que deux idées matérielles, l'une le commerce, l'autre l'agriculture, l'une la charrue, l'autre le vaisseau.

Après une lutte de deux siècles, après Tréby, Cannes et Trasimène, ces Crécy, ces Poitiers, ces Waterloo de Rome, Carthage fut anéantie à Zama, et la charrue victorieuse passa sur la ville de Didon, et le sel fut semé dans les sillons qu'avait tracés la char-rue. Et les malédictions infernales furent suspendues sur la tête de quiconque essaierait de réédifier ce qui venait d'être détruit.

1. *Le Véloce.*

Pourquoi fut-ce Carthage qui succomba et non point Rome ? est-ce parce que Scipion fut plus grand qu'Annibal ? Non, comme à Waterloo le vainqueur disparut tout entier dans l'ombre du vaincu.

Non, c'est que la pensée était avec Rome, c'est qu'elle portait dans ses flancs féconds la parole du Christ, c'est-à-dire la civilisation du monde. C'est qu'elle était comme phare aussi nécessaire aux siècles écoulés que l'est la France aux siècles futurs.

Voilà pourquoi la France s'est relevée des champs de bataille de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers et de Waterloo.

Voilà pourquoi la France n'a pas été engloutie à Aboukir et à Trafalgar.

C'est que la France catholique, c'est Rome ; c'est que l'Angleterre protestante n'est que Carthage. L'Angleterre peut disparaître de la surface du monde, et la moitié du monde sur laquelle elle pèse battra des mains.

Que la lumière qui brille aux mains de la France, tantôt torche, tantôt flambeau, s'éteigne, et le monde tout entier poussera dans les ténèbres un grand cri d'agonie et de désespoir.

Maintenant et en attendant les résultats de l'avenir, reprenons le récit des événements passés.

Quand le roi de France apprit de quelle façon les Anglais pillaient et brûlaient son beau pays de Normandie, et comment Édouard était arrivé jusqu'en Cotentin, il jura que les Anglais ne s'en retourneraient pas sans avoir été combattus et sans avoir chèrement payé les ennuis qu'ils causaient.

Il écrivit donc sans délai à tous ceux qu'il pouvait appeler à son aide. C'est ainsi qu'il s'adressa au roi de Bohême, qu'il aimait fort et dont il était fort aimé, et à messire Charles de Bohême son fils, qui s'appelait déjà roi d'Allemagne et qui avait enchargé ses armes des armes de l'Empire.

Le roi de France les pria aussi instamment qu'il le pouvait faire de venir se joindre à lui pour marcher contre les Anglais qui



dévastaient son pays.

Les deux premiers arrivèrent, eux et les gens d'armes qu'ils avaient rassemblés.

Ensuite arrivèrent au secours du roi le comte de Saume, le comte de Flandre, le comte Guillaume de Namur et messire Jean de Hainaut dont Louis de Blois avait épousé la fille.

Mais pendant qu'il faisait ces mandements et que ceux qui voulaient le secourir levaient leur armée, Édouard continuait sa conquête dans tout le pays de Cotentin et de Normandie.

Or le roi Édouard chevauchait à petites journées, car le pays était si riche qu'il eût eu regret de laisser quelque chose derrière, si bien que tout en avançant peu il prenait beaucoup.

L'ébahissement et l'effroi de ceux du pays était chose curieuse à voir, car ils n'avaient jamais su jusqu'alors ce que voulaient dire les mots de guerre et de bataille, et ils n'avaient garde de se défendre et se sauvaient, abandonnant aux ennemis leurs granges toute pleines.

C'est ainsi que Saint-Lô, qui avait huit ou neuf mille habitants, fut prise et pillée.

« Il n'est homme vivant, dit Froissard, qui pût croire ni penser le grand avoir qui là fut gagné par les Anglais et la grand'foison de draps qu'ils y trouvèrent. »

Malheureusement, ils ne savaient à qui les vendre, si bien que toutes ces richesses étaient perdues pour les uns sans profiter aux autres.

Cependant Édouard approchait de la ville de Caen, qui n'était pas disposée à se rendre comme les autres.

Outre qu'elle était gardée par un preux et hardi chevalier de Normandie nommé messire Robert de Varigny, on se rappelle que le roi de France avait envoyé pour la défendre les comtes de Ghines et de Tancarville.

Caen était à cette époque une des grandes villes de France, riche de commerce et de marchandises, pleine de nobles dames et de belles églises.

Il y avait surtout deux grosses abbayes de l'ordre de saint Benoît, l'une d'hommes, l'autre de femmes, et occupant chacune un des bouts de la ville.

Le château, avec sa garnison de trois mille Génois, était un des beaux et forts châteaux de Normandie.

Enfin, la ville était digne en tous points d'exciter la convoitise d'Édouard, qui avait dédaigné Coutances pour elle.

Le roi d'Angleterre se logea à deux petites lieues de Caen, ce que voyant le connétable de France et les autres seigneurs qui y étaient rassemblés, ils se réunirent après s'être préalablement armés, et tous les bourgeois de la ville, afin de savoir comment ils se maintiendraient.

Le résultat de cette délibération fut que nul ne quittât la ville, et que seigneurs et bourgeois, nobles et manants garderaient les portes, le pont et la rivière, qui était d'un côté l'unique rempart de la ville.

Mais ceux de la ville étaient impatients de combattre ; ils répondirent que non seulement ils n'attendraient pas les ennemis, mais qu'encore ils iraient au-devant d'eux.

— La volonté de Dieu soit faite ! s'écria le connétable, et je vous jure que vous ne combattrez point sans moi et sans mes gens.

Ils sortirent donc de la ville en assez bonne ordonnance, et tous prêts à mettre leur vie en aventure.

C'est ici qu'il faut vraiment croire à la fatalité, et que Dieu semble retirer son regard de ceux qu'il avait exaltés un instant.

En effet, à peine tous ces bourgeois, qui étaient si résolus quelques instants auparavant, eurent-ils vu s'approcher lentement l'armée anglaise, que leur courage s'évanouit.

Ces bataillons, plus pressés que les épis, et qui marchaient bannières et pennons développés, semblaient une de ces marées vivantes auxquelles rien ne peut résister.

Quand ceux de Caen virent ces archers impassibles s'approcher d'eux comme une muraille d'airain, ils furent si effrayés

qu'ils s'enfuirent, et qu'eût-on mis derrière eux, pour les retenir, le double des ennemis, on ne l'eût pu faire.

Chacun rentra dans la ville, que le connétable le voulût ou non ; mais comme ils voulaient tous entrer les premiers, il y en eut un grand nombre jetés à terre et tués à la porte de la ville.

Voyant cela, le connétable de France, le comte de Tancarville et d'autres chevaliers encore se mirent à l'abri à l'entrée du pont, car ils avaient compris tout de suite, en voyant fuir leurs gens, qu'il n'y avait plus rien à espérer. En effet, les Anglais étaient déjà entrés, et tuaient sans merci tous ceux qu'ils trouvaient sur leur passage.

Beaucoup se sauvèrent au château, où les recueillit messire Robert de Varigny, et bien leur en prit, car le château était riche et bien défendu.

Cependant il advint que le connétable de France et le comte de Tancarville voyaient de la porte où ils étaient cachés le massacre de leurs compagnons qu'ils ne pouvaient défendre. Les Anglais avançaient avec une telle rapidité que le connétable et le comte pressentirent qu'il allait leur en arriver autant.

— Je suis curieux de voir, disait le comte de Tancarville en riant, comment Dieu va s'y prendre pour nous tirer de là.

— Tout ce que je sais, répondit le connétable, c'est qu'ils n'auront pas marché de nous comme de toute cette canaille que nous avons vue se sauver tout à l'heure.

— En tout cas, répondit le comte, comme nous ne savons pas ce qui va arriver, donnons-nous la main, Messire, et si l'un de nous deux en réchappe, qu'il puisse dire qu'il a vu mourir l'autre vaillamment.

Les deux hommes s'embrassèrent et attendirent. Quelques instants après, le comte de Tancarville considérait attentivement quelques chevaliers qui venaient de son côté, et comme le soleil était ardent et l'empêchait de voir, il posa la main au-dessus de ses yeux, de manière à faire ombre et à distinguer plus sûrement.

— Que considérez-vous donc ainsi ? demanda le connétable

en s'adressant au sire de Tancarville.

— Je regarde, reprit celui-ci, le moyen que Dieu emploie pour nous sauver, et que vous étiez si curieux de connaître tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, ou je me trompe fort, ou nous verrons d'autres batailles que celle-ci, car voici venir à nous une de mes anciennes connaissances qui ne sera pas plus fâchée de me rencontrer que je ne suis fâché de la voir en ce moment.

Pendant ce temps, la petite troupe dont nous avons parlé tout à l'heure s'était avancée de plus en plus ; il était même facile de distinguer les visages de ceux qui la composaient.

Alors le comte abaissa sa main en disant au connétable :

— C'est bien lui !

— Qui lui ? demanda le sire de Ghines.

— Vous voyez bien cet homme qui marche devant les autres ?

— Oui, celui qui n'a qu'un œil ?

— Justement.

— Eh bien !

— C'est messire Thomas de Holland.

— Et qu'est-ce que ce messire Thomas de Holland ?

— Autrefois ce n'était qu'un compagnon, mais aujourd'hui c'est un ami.

Et comme celui que le comte de Tancarville venait de désigner se trouvait à portée de sa voix, le comte lui cria :

— C'est bien vous, messire Thomas ?

— Oui, répondit le chevalier.

— C'est bien vous qui avez voyagé autrefois en Espagne et en Prusse ?

— Moi-même.

— Vous souvient-il d'un comte de Tancarville qui vous y vit et vous y accompagna ?

— C'était un brave chevalier, reprit messire Thomas, et dont

j'ai gardé bonne mémoire. Qu'est-il devenu ?

— C'est lui qui vous parle et qui, en échange de la bonne compagnie que vous lui avez faite et du bon souvenir que vous avez gardé de lui, veut vous faire faire aujourd'hui une bonne affaire.

— Parlez, Messire, reprit Thomas de Holland. Mais je vous préviens que je désire plus vous être agréable que faire une affaire, si bonne qu'elle soit.

— Eh bien ! Messire, vous aurez la satisfaction des deux choses, car voici le comte de Ghines qui, du jour où il sera prisonnier, vaudra bien cinquante mille moutons d'or, et qui va se rendre à vous ainsi que moi, mais à une condition, c'est que vous allez retourner en arrière et faire cesser l'horrible massacre qui s'y fait.

— L'heureuse aventure, s'écria messire Thomas, cent mille moutons d'or et le plaisir d'obliger deux braves chevaliers ne se trouve pas tous les jours. Attendez-moi un instant, Messeigneurs, car je veux que vous ne teniez votre parole que quand j'aurai tenu la mienne.

Et en disant cela, messire Thomas retournait dans les rues, et, annonçant la capture qu'il venait de faire, il apaisa le carnage. Quand il revint, les deux comtes et vingt-cinq chevaliers se rendirent à lui.

## XLII

Grâce à la capitulation que nous venons de raconter, le sire Thomas de Holland, avec plusieurs chevaliers d'Angleterre, entrèrent dans la ville, où ils trouvèrent mainte belle bourgeoise et mainte dame de cloître à violer ; mais cependant ils ne prirent pas possession de la ville sans qu'il leur en coûtât quelque chose ; en effet, les habitants, montés sur les toits des maisons, se défendaient toujours comme s'ils n'eussent pas reconnu la reddition faite par les deux comtes.

Ils jetaient des pierres, des bancs et des meubles sur les ennemis, et en tuèrent plus de cinq cents, ce dont le roi d'Angleterre fut si courroucé, quand il l'apprit le soir, qu'il ordonna que le lendemain la ville fût brûlée et que les habitants fussent passés au fil de l'épée.

Mais messire Godefroy, qui semblait se souvenir de temps en temps qu'il était Français, dit au roi :

— Cher Sire, veuillez calmer un peu votre colère, vous avez encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'être à Calais où vous voulez aller. Il y a encore dans cette ville beaucoup d'habitants qui se défendront dans leurs maisons comme ils se sont défendus aujourd'hui, et vous perdrez beaucoup de gens avant d'en avoir eu raison. Conservez donc vos hommes, qui vous seront si utiles dans un mois, car il est impossible que le roi de France, en voyant comme vous ravagez son pays, ne vienne pas vous combattre. Quant à moi, ajouta Godefroy, je me fais fort de vous faire seigneur et maître de cette ville sans qu'il soit versé une goutte de sang.

— Messire Godefroy, répondit Édouard, qui comprit tout de suite la vérité de ce que lui disait le comte, vous êtes notre maréchal. Faites donc comme il vous plaira, car cette fois surtout je ne me veux mêler en rien de ce que vous ferez.

Alors messire Godefroy de Harcourt fit promener sa bannière

de rue en rue et commanda de par le roi que nul ne fût assez hardi pour mettre le feu, tuer homme ou violer femme.

Quand ceux de Caen entendirent cette défense, ils commencèrent à se tranquilliser et reçurent même quelques-uns des Anglais dans leurs maisons. Quelques-uns même ouvrirent leurs coffres et leurs écrins, abandonnant tout ce qu'ils avaient, sur la promesse qu'ils auraient la vie sauve.

Cependant, ajoute Froissard, notre guide éternel dans le dédale de cette époque, « Nonobstant ce et le ban du roi et du maréchal, il y eut dedans la ville de Caen moult (beaucoup) de vilains meurtres et pillement, de roberie (vol), d'arsures (incendies), et de larcins faicts ; car il ne peut être que en un tel ost (armée) que le roi d'Angleterre menait il n'y ait des vilains garçons et des malfaiteurs assez et gens de petite conscience. »

Les Anglais, maîtres de la ville, y séjournèrent trois jours pendant lesquels ils gagnèrent et conquièrent tant de richesses que ce serait merveille à dire.

Pendant ce temps, ils dressèrent leur plan et ordonnèrent leur besogne, après avoir envoyé dans des bateaux à Austrehem, où se trouvaient leurs grands vaisseaux, les draps, bijoux, vaisselle d'or et d'argent, et toutes les choses enfin dont ils s'étaient emparés.

Puis, pour plus de sûreté, ils décidèrent que le navire qui renfermait le butin et les prisonniers serait renvoyé en Angleterre. En conséquence, le comte de Hostidone, auquel on donna deux cents hommes d'armes et quatre cents archers, fut nommé commandant du navire.

Parmi les prisonniers se trouvaient : messire de Ghines et messire de Tancarville, que le roi avait achetés à messire Thomas de Holland, et qu'il lui avait payés vingt mille nobles à la rose.

Le vaisseau partit donc emmenant plus de soixante chevaliers, plus de trois cents riches bourgeois, et, continue le chroniqueur, grand foison de saluts et d'amitiés de la part du roi à sa femme, la gentille reine d'Angleterre, madame Philippe.

Pendant ce temps, le pape s'était mêlé des affaires des deux rois ; en effet, les légats du Saint-Père avaient entamé une négociation de paix, et, au nom de Philippe de Valois, ils avaient proposé à Édouard le duché d'Aquitaine, que celui-ci eût possédé comme l'avait possédé son père. Mais Édouard, obéissant à la destinée providentielle qui le poussait, rejeta toute proposition, et continua de s'avancer portant partout le fer et le feu.

C'est ainsi qu'il arriva à Louviers, dont il s'empara aisément, car la ville n'était même pas fermée.

La ville pillée, ils entrèrent dans la comté d'Évreux, qu'ils brûlèrent toute à l'exception des forteresses, et le roi, continuant à suivre le conseil de Godefroy de Harcourt, n'assaillit ni ville fermée ni château fort afin de conserver ses gens et son artillerie.

En approchant de Rouen, le roi et toute son armée s'embarquèrent sur la Seine, mais ils se dirigèrent sur Vernon et non sur Rouen qui regorgeait de gens d'armes, dont le capitaine était le sire de Harcourt, frère de messire Godefroy.

Après avoir brûlé Verneuil et tout le pays qui avoisinait Rouen, Édouard arriva à Pont-de-l'Arche, où le roi de France vint le joindre et lui présenter la bataille. Mais le roi d'Angleterre la refusa en ajoutant qu'ayant un vœu à accomplir, il ne l'accepterait que devant Paris.

Philippe rentre alors dans sa capitale, se loge en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et attend.

Si nous insistons sur les détails de cette expédition, c'est qu'il nous semble qu'il y a pour le lecteur comme pour nous un intérêt réel à suivre l'envahissement de cette conquête étrange.

En effet, une invasion semblable serait si impossible aujourd'hui, qu'il nous faut l'unanimité des chroniqueurs pour croire à celle de 1346.

On dirait que le regard de Dieu s'est retiré de la France et qu'il abandonne tout à fait ce pays et son roi.

Quand on suit Philippe VI dans toute cette campagne, on est étonné de ces hésitations perpétuelles qui vont se terminer à



Crécy par cette brusque détermination qui va lui faire perdre la bataille. À peine si les Anglais trouvent sur leur passage une lutte d'un instant. Le plus souvent, la trahison vient au-devant d'eux ; ils avancent comme si le Seigneur lui-même avait tracé la route et comme s'ils étaient plutôt les instruments de sa colère que de l'ambition de leur roi.

Ainsi Édouard, en quittant Pont-de-l'Arche, arrive à Mantes, traverse Meulan, brûle Mûreaux et s'arrête devant Poissy, le septième jour du mois d'août de l'année 1346.

Mais, à Poissy, le pont était défait et le roi de France poursuivait Édouard de l'autre côté du fleuve, si bien qu'en plusieurs endroits l'armée de l'un pouvait voir l'armée de l'autre.

Le roi d'Angleterre demeura six jours à Poissy, et son fils à Saint-Germain-en-Laye. Pendant ce temps, des soldats anglais brûlaient les villes environnantes jusqu'à Saint-Cloud, tellement que ceux de Paris pouvaient en voir les feux et les fumées.

Cependant Rueil fut épargnée, et le chroniqueur dit qu'elle le dut à un miracle de monseigneur Saint-Denis.

Mais ce qui était un grand déshonneur pour la France, et ce qui prouvait la trahison, c'est que le roi d'Angleterre et son fils habitaient justement les lieux dont les rois de France et Philippe VI avaient fait jusque-là leurs résidences préférées.

Pas un noble de France ne tenta de chasser Édouard, qui pendant six jours habita les propres maisons, coucha dans le lit et but le vin de son royal adversaire.

Mais ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que les nobles faisaient effondrer les bateaux et rompre le ponts partout où avait passé le roi d'Angleterre.

Cependant Philippe VI avait quitté Saint-Germain-des-Prés, et la veille de l'Assomption il s'était rendu à Saint-Denis.

Quand il fut là, un homme s'approcha de lui, disant qu'il avait des nouvelles à lui donner de l'ennemi ; cet homme était un paysan des environs de Poissy.

— Sire, le roi Édouard d'Angleterre est devant la ville de

Poissy, dit-il.

— Je le sais, répondit Philippe.

— Mais ce que vous ne savez peut-être pas, Sire, répondit cet homme, c'est qu'il fait refaire à la hâte le pont qui a été détruit.

— Et qui vous a dit cela ? demanda le roi.

— Je l'ai vu, Sire.

— Cet homme ment ou il est fou, s'écrièrent ceux qui approchaient de Philippe, à moins que ce ne soit un espion du roi Édouard.

— Je jure, s'écria le paysan en étendant la main, que ce que j'ai dit est vrai, et je demande à mourir si j'ai menti.

Alors fut prouvée cette parole de l'Évangile :

« Le pauvre a parlé, et on lui a dit : qui es-tu ? et on s'est moqué de lui.

» Le riche a parlé à son tour, et chacun s'est tu par respect, et nul n'a douté. »

Ce que venait de dire cet homme était vrai, et comme celui de l'Écriture, il fut raillé de ceux qui l'avaient entendu.

Cependant ce qu'était venu annoncer le paysan se confirma, et le roi envoya au pont de Poissy la commune d'Amiens, pour empêcher le travail des Anglais. Mais ce fut en vain. Le vendredi, le lendemain de l'Assomption, le roi d'Angleterre, après avoir mis le feu à l'hôtel du roi, à Poissy, traversa le pont qu'il avait fait reconstruire, armes découvertes et bannières déployées.

Il marcha ainsi jusqu'à Saint-Germain. Arrivé là, il campa sur une hauteur d'où l'on découvrait Paris, et réunissant autour de lui les principaux chevaliers de son armée :

— Messires, leur dit-il alors en leur montrant les clochers de Saint-Denis, que le soleil éclairait en ce moment et dont les arêtes blanches se découpaient en vigueur sur l'horizon, Messires, j'ai fait autrefois le vœu de camper en vue des clochers de Saint-Denis, vous pourrez dire à votre retour en Angleterre que le roi a accompli le vœu qu'il avait fait.

Tous renouvelèrent leurs serments de fidélité à Édouard, et

celui-ci, resté seul, laissa sa pensée se reporter sur ceux qui avaient fait des vœux en même temps que lui.

— Mon Dieu, dit-il, avez-vous donc mal reçu tous ces vœux, que vous avez puni ceux qui les ont faits ? Pas un de ceux qui étaient à ma table ce jour-là n'est auprès de moi, aujourd'hui. L'exil, la douleur ou la guerre les ont pris.

» Mon pauvre Guillaume de Montaigu a été tué par Douglas.

» Gautier de Mauny risque tous les jours sa vie pour moi, et qui sait s'il n'est pas déjà mort.

» Robert d'Artois a expiré dans mes bras.

» Jean de Hainaut m'a abandonné pour le roi de France.

» Salisbury a disparu, Alix est morte.

» Seule la reine d'Angleterre a accompli heureusement son vœu, le seul qui m'ait fait tressaillir au milieu de tous les autres.

» Puissiez-vous la garder de tout malheur, ô mon Dieu ! et jeter sur moi seul vos malédictions et vos colères.

» Puissiez-vous, au jour du jugement suprême, me pardonner tout le sang et toutes les larmes que j'aurai fait répandre pour l'accomplissement d'un vœu qui n'était que la vengeance d'un homme ! »

## XLIII

Pendant ce temps-là, le roi Philippe VI commençait à s'inquiéter sérieusement du voisinage d'Édouard. Il quitta de nouveau Paris, où il était revenu sur la nouvelle de la retraite du roi d'Angleterre.

En conséquence, il fit dire à Jean de Bohême, au duc de Lorraine, à Jean de Hainaut, au comte de Flandre, au comte de Blois, à toute sa baronnie et chevalerie de l'attendre à Saint-Denis, d'où il partirait avec eux, afin de poursuivre le roi d'Angleterre.

Alors, pour chevaucher plus librement, il fit abattre tous les appuis extérieurs des maisons, et les gens de Paris furent si effrayés du départ du roi, qu'ils vinrent au-devant de lui dans les rues, et, se jetant à ses genoux, lui dirent :

— Ah ! cher Sire et noble roi, qu'allez-vous faire, voulez-vous donc abandonner votre ville de Paris ? Songez que les ennemis sont à deux lieues d'ici, que, vous absent, s'ils viennent jusqu'en cette ville, nous n'aurons personne qui nous défende. Restez donc, Sire, et nous aidez à garder votre bonne cité.

— Bonnes gens, répondit le roi, ne craignez rien, je vais jusques à Saint-Denis rejoindre mes gens d'armes, afin de marcher contre les Anglais. Quant à l'ennemi, soyez tranquilles, il ne viendra pas jusqu'à vous.

Pendant ce temps, le roi d'Angleterre, comme s'il n'eût eu en vue que l'accomplissement de son vœu, et, une fois ce vœu accompli, n'eût plus songé qu'à retourner en arrière, il cessa de marcher sur Paris, et, laissant messire Godefroy de Harcourt former l'avant-garde de son armée avec cinq cents hommes et douze cents archers, il chevaucha d'autre part et s'achemina vers la Picardie.

Or, il arriva que messire Godefroy rencontra une grande quantité de bourgeois d'Amiens à pied et à cheval, qui se rendaient au mandement du roi Philippe ; ils étaient tous bien armés, et de plus

commandés par quatre vaillants capitaines du pays d'Amiens.

Les Anglais les assaillirent, et la lutte fut longue, mais, comme toujours, les Anglais furent vainqueurs et restèrent maîtres du champ de bataille, où gisaient douze cents cadavres, tant Anglais que Français.

De son côté, le roi était rentré dans le pays de Beauvoisin, et il était venu se loger à la belle et riche abbaye de Saint-Lucien près de Beauvais.

Il y logea une nuit, et lorsque, le lendemain, il se remit en marche, à peine avait-il fait mille pas qu'il lui sembla qu'un grand incendie venait d'éclater derrière lui ; il se retourna et vit l'abbaye tout en flamme.

Alors il revint sur ses pas, et comme il avait défendu, sous peine du gibet, que nul ne violât églises ou abbayes, il fit arrêter ceux de ses gens qui avaient mis le feu à celle de Saint-Lucien.

Puis, comme il avait hâte de donner un exemple de sa justice, comme il ne voulait pas que dans l'accomplissement de son vœu un seul sacrilège fût commis qui pût en détruire l'effet, il fit apporter des cordes, et fit mander un moine de l'abbaye incendiée.

— Mon père, lui dit-il, vingt-deux hommes vont mourir qui ont besoin de votre ministère ; ils vont mourir pour avoir violé l'asile des serviteurs de Dieu. C'est ainsi que mourront tous ceux que je trouverai offensant le Seigneur sur mon passage.

Le roi s'éloigna, laissant les coupables entre leur confesseur et leur bourreau.

Une heure après, l'abbaye entière était en flammes, et vingt-deux cadavres pendus aux arbres découpèrent leurs silhouettes noires sur l'horizon enflammé.

L'armée du roi d'Angleterre prit silencieusement sa route, et le soir même, le roi d'Angleterre s'en vint loger dans un bourg du Beauvoisin, du nom de Melly, après être passé à côté de la cité de Beauvais qu'il n'avait pas voulu assaillir, ne voulant pas fatiguer ses gens sans raison.

Mais ce n'était pas là l'affaire des maréchaux de l'armée d'Édouard. Ils ne purent résister au désir d'aller escarmoucher un peu avec ceux des faubourgs de Beauvais. Ils revinrent donc sur leurs pas et assaillirent les barrières de la ville. Mais la ville était bien gardée, et les assaillants furent forcés de se contenter de l'incendie, après quoi ils revinrent trouver le roi là où il était logé.

Toujours brûlant et pillant, l'armée reprit sa course, et, après s'être arrêtée une nuit dans le village de Grandvilliers, elle s'empara du château d'Arjis qui n'était défendu par personne, et qui ne fut bientôt plus qu'un amas de cendres.

Il y avait dans les environs le château de Poix, qui devait être d'une bonne prise, car le seigneur de Poix était réputé pour un seigneur très riche.

Quand le roi arriva au château de Poix, les Anglais s'en étaient déjà emparés ; mais, contre leur habitude, ils ne l'avaient pas encore incendié. Au moment où il franchissait la porte du château, messire Jean Chandos et le duc de Basset, deux braves chevaliers de son armée, se présentèrent, amenant au roi deux belles jeunes filles tout en larmes.

— Sire, dit messire Jean Chandos, le château n'était occupé que par ces deux damoiselles que nous avons faites prisonnières, non pas pour exiger une rançon, mais pour sauvegarder leur honneur.

— C'est bien, Messire, répondit le roi, vous avez agi comme deux nobles et courtois chevaliers.

Puis, s'adressant à l'une des deux belles explorées :

— Mon enfant, lui dit-il, qui êtes-vous, vous et votre compagne ?

— Monseigneur, dit la jeune fille d'une voix émue, ma compagne est ma sœur, et le sire de Poix est notre père.

— Et le sire de Poix n'est pas à son château ?

— Non, Sire.

— Eh bien ! nous ne faisons pas la guerre aux femmes, et

nous protégeons même ceux que les femmes aiment et protègent. Dites ce que vous désirez, et ce que vous désirez sera fait.

Alors elles tombèrent toutes deux aux genoux du roi, et lui demandèrent à aller rejoindre leur père qui était à Corbie.

En conséquence, le roi les fit escorter jusqu'à l'endroit où se trouvait leur père.

— Vous tenez, sans doute, dit Édouard à messire Jean Chandos et au sire de Basset, à remettre vos prisonnières en lieu de sûreté. Accompagnez-les donc et veillez bien sur elles.

Quand les deux chevaliers revinrent à l'armée, le roi remarqua en souriant qu'ils étaient plus rêveurs et plus soucieux qu'il ne les avait vus jusqu'alors.

Pendant ce temps, ceux de la ville de Poix, qui avaient eu connaissance de la générosité d'Édouard envers les deux filles de leur seigneur, espérèrent trouver la même générosité pour eux chez les maréchaux de l'armée anglaise.

Ils leurs firent donc proposer une somme considérable s'ils voulaient ne rien prendre et ne rien brûler.

Cette somme devait être payée immédiatement après le départ du roi.

La proposition fut acceptée. Ordre fut donné, sous peine de mort, de respecter la ville et les châteaux, et le lendemain, lorsque le roi partit, quelques-uns des chevaliers restèrent pour recevoir l'argent qu'on leur devait délivrer.

Cependant l'heure fixée était écoulée depuis longtemps, et les chevaliers ne voyaient rien venir.

Ils s'acheminèrent alors vers le château de Poix, pour réclamer la rançon promise, mais au lieu de rançon ils trouvèrent des gens bien armés qui, après leur avoir signifié qu'ils ne paieraient rien, se mirent à leur courir sus.

Les Anglais, voyant qu'ils étaient joués, envoyèrent deux des leurs demander du secours à l'armée et se préparèrent à combattre jusqu'à ce que ce secours leur arrivât.

Ceux de Poix étaient en nombre, mais les Anglais leur donnè-

rent tant de besogne, que lorsque messire Regnault de Cobehen et messire Thomas de Holland, qui conduisaient l'arrière-garde, arrivèrent à leur secours, ils combattaient encore et n'avaient pas perdu un homme.

— Trahis, trahis, criaient les Anglais, et, secondés par le renfort qui leur arrivait, ils brûlèrent la ville, tuèrent presque tous les habitants et jetèrent à bas les deux châteaux.

Puis ils rejoignirent le roi, qui était venu à Airaines et qui, voulant y loger un jour ou deux, avait défendu qu'on causât aucun dommage à la ville.

Le roi Édouard s'occupa immédiatement de trouver un passage sur la Somme, et, à cet effet, il envoya le comte de Warwick et messire Godefroy de Harcourt avec mille hommes d'armes et deux mille archers pour qu'ils s'en allassent, dit Froissard, tâtant et regardant le long de la rivière de Somme, s'ils pourraient trouver passage où ils puissent passer sauvement.

Les deux maréchaux que nous venons de nommer se mirent en route et trouvèrent un pont, mais ce pont était si bien gardé, que, malgré un grand assaut qu'ils y eurent contre les Français, ils ne purent s'en emparer et n'eurent que le temps de se porter d'un autre côté.

Ils arrivèrent alors à Long en Ponthieu, où il y avait encore un pont ; mais il était si bien défendu qu'ils se mirent en quête d'un autre qu'ils trouvèrent à Péquigny, mais qui était encore mieux gardé que les deux autres, si bien que les deux maréchaux vinrent trouver leur roi, en lui disant ce qui était, c'est-à-dire que Philippe VI avait fait pourvoir et garnir les passages sur la rivière de Somme, afin qu'Édouard et son armée ne pussent passer, et que lui, Philippe, pût les combattre à sa volonté ou les affamer s'il aimait mieux.



## XLIV

Pendant ce temps, Philippe VI avait cessé ses hésitations, et, désireux de combattre Édouard, s'était mis franchement à sa poursuite. Il avait donc quitté Saint-Denis et, marchant à grandes journées, il était arrivé à Amiens pendant qu'Édouard était encore à Airaines.

Le soir même du jour où le comte de Warwick et Godefroy de Harcourt étaient venus apporter au roi la réponse que nous avons dite tout à l'heure, des hommes furent pris et reconnus pour être des espions du roi de France.

Un seul de ces hommes nia être espion du roi de France. Le hasard seul, disait-il, l'avait fait trouver avec les autres. Il assurait même que loin de vouloir servir Philippe, il eût voulu servir Édouard d'Angleterre. C'était un mode de défense si connu, que personne n'y prit garde, et que tous furent d'avis qu'il fallait pendre le prisonnier, et celui-là avant tous les autres. Alors cet homme se tut, et le roi, après l'avoir attentivement examiné, se contenta de garder les prisonniers jusqu'à nouvel ordre ; puis, avant que le camp français pût être informé de sa position, il donna l'ordre du départ, qui devait avoir lieu le lendemain matin même.

En effet, au soleil levant, le roi entendit la messe, les trompettes sonnèrent, et les Anglais partirent, emmenant les prisonniers les mains liées derrière le dos et attachés par des cordes à la selle des chevaux.

Les Anglais arrivèrent ainsi près d'Abbeville, où il y avait un gué qu'Édouard ignorait encore, mais que connaissait Philippe et qu'il avait confié à la garde de six mille hommes sous le commandement de messire Godemart du Fay.

Mais Godemar du Fay recruta sur son passage tous ceux qui voulurent l'accompagner, et sa troupe s'augmenta de six mille hommes encore.

Philippe, sûr alors qu'Édouard ne traverserait pas la Somme et ne pourrait lui échapper, quitta Amiens et marcha sur Airaines, où il croyait que son royal adversaire se trouvait encore. Mais comme nous l'avons vu, les Anglais étaient partis dès le matin, et les Français, qui trouvèrent encore les tables mises, ne trouvèrent plus les convives, qui étaient déjà loin.

En effet, Édouard savait que le roi de France le suivait avec acharnement, mais comme s'il eût voulu épuiser les forces de son ennemi par ces poursuites continuelles, il fuyait toujours devant lui et ne voulait point livrer la bataille.

Il resta donc en la ville d'Oisemond à attendre que ses deux maréchaux, qu'il avait de nouveau envoyés à la recherche d'un passage, fussent revenus. Ils revinrent le soir ; ils s'étaient battus vaillamment, mais ils n'avaient rien trouvé.

Alors le roi fit appeler ses prisonniers et leur dit :

— Y a-t-il parmi vous un homme qui connaisse le passage qui doit être près d'Abbeville, et par où nous et notre armée, nous puissions passer sans danger ? S'il en est de vous qui le sache, qu'il le dise, et il sera libre.

Tous ces hommes gardèrent le silence.

— Sire, dit alors Godefroy de Harcourt en se penchant à l'oreille du roi, je connais les Français, et aucun de ces hommes, pour avoir seul la vie sauve, ne vous dira ce que vous leur demandez. Promettez-leur à tous leur liberté, et peut-être l'un d'eux consentira-t-il, pour sauver ses camarades, à vous indiquer ce passage.

— C'est bien, dit Édouard, et se retournant vers les prisonniers : ce n'est plus la liberté d'un seul, dit-il, c'est la liberté de tous que je promets ; plus cent écus nobles si l'un de vous m'indique ce passage.

Alors un de ces hommes s'approcha du roi et lui dit :

— Sire, aucun de mes compagnons, qui sont tous Français, ne voudrait trahir son pays ; mais moi, dit-il, j'étais sujet d'Olivier de Clisson, qui est mort pour vous avoir reconnu pour son

vrai roi ; c'est donc à moi de me dévouer pour les autres, car le roi de France n'est pas mon roi.

— Et cependant, fit Édouard, vous espionniez notre armée pour le compte du roi de France lorsque vous avez été arrêté.

— Sire, lorsque j'ai été arrêté, j'ai déjà dit que je n'étais pas un espion ; aujourd'hui je le répète ; j'ai dit en outre que j'eusse voulu vous servir. Aujourd'hui, j'en ai l'occasion, et je le prouve. Donnez-moi de nouveau votre parole royale que tous ces hommes seront libres, et je vous montrerai moi-même le passage que vous voulez connaître.

— Je me fie à votre parole, dit alors Édouard, convaincu par le ton sincère de cet homme, et vos compagnons sont libres dès à présent.

Et en même temps Édouard ordonnait qu'on déliât les cordes des prisonniers et qu'on les laissât sortir du camp.

— Sire, dit alors Gabin-Agace, car l'histoire a conservé le nom de cet homme, nul ne connaît mieux que moi le passage de la Blanche-Tache, car je l'ai cette année même passé plus de vingt fois. Je m'engage donc, Sire, sur ma tête, à vous faire passer la Somme à un endroit où vos hommes de pied n'auront de l'eau que jusqu'aux genoux, et que vos cavaliers passeront sans mouiller leurs éperons, car lorsque le flux de la mer arrive, il fait regorger la rivière, et nul ne pourrait passer ; mais lorsqu'il se retire, ce qui arrive deux fois par nuit, on peut passer comme je viens de vous le dire. À l'endroit où se trouve ce gué, il y a du gravier blanc, c'est de là que lui vient le nom de Blanche-Tache.

— Et il n'y a pas d'autre passage ? demanda Édouard.

— Il y a encore le pont d'Abbeville, mais il est défendu de façon que vous perdriez beaucoup de vos hommes à le vouloir franchir, et cela, peut-être sans résultat.

— Mais la Blanche-Tache n'est-elle pas défendue ?

— Elle l'est, Sire, répondit Gabin-Agace, mais il n'y a aucun danger pour vous ni pour votre armée.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est messire Godemar du Fay qui l'occupe, et que messire Godemar du Fay n'est pas entêté en matière de lutte.

— Ainsi il se rendra ?

— Il n'en viendra probablement même pas là, Sire. Il s'en ira tout simplement quand il vous verra arriver.

— Tout va bien alors, fit Édouard, et si nous réussissons, comme vous nous le promettez, comptez sur ma générosité, compagnon.

— Je réponds de tout, Sire, répliqua Gobin en s'inclinant, pourvu que vous soyez au gué demain quand le soleil se lèvera.

— Nous y serons.

Et le roi fit ordonner aussitôt que chacun se préparât à partir.

À minuit, les trompettes annoncèrent le départ.

Les soldats s'appareillèrent, on chargea les chars, et l'on partit.

Quand les Anglais arrivèrent au gué, il y avait encore le flux de la mer, et il fallut attendre qu'il se fût retiré.

Alors messire Godemar du Fay, qui, comme nous l'avons dit, avait rassemblé douze mille hommes environ, se présenta et fit ranger son armée de façon à empêcher le passage de l'armée anglaise.

Alors, contre la prédiction de Gobin-Agace, un combat étrange s'engagea entre les deux armées, c'est-à-dire qu'elles combattirent dans l'eau et que de temps en temps le courant emportait un cadavre qui rougissait de son sang l'eau transparente et éclairée des premiers rayons du soleil.

C'était un spectacle curieux à voir que ces hommes quittant le rivage et se précipitant dans l'eau pour se combattre, tandis qu'impassibles comme des dieux marins, les archers anglais tiraient aussi rapidement et sûrement que s'ils eussent été en une plaine unie.

Pendant ce temps, les Anglais passaient, protégés par ce mur vivant et impénétrable.

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre.

Les Français venaient à grand train, et il fallait les éviter.

Les Anglais firent un dernier effort, et les Français disparurent les uns d'un côté et les autres de l'autre, par les chemins qui menaient à Abbeville et à Saint-Riquier.

Les Anglais n'avaient pas tous quitté le rivage, quand quelques écuyers des seigneurs de France, qui voulaient prendre leur revanche d'un échec qu'ils avaient subi quelques jours auparavant, arrivèrent. Ils rallumèrent la lutte prête à s'éteindre, espérant donner par ce moyen le temps au roi de France d'arriver.

Mais Gobin-Agace, qui n'avait pas quitté le roi, lui dit :

— Sire, allez au secours de vos hommes ou abandonnez-les, car le flux va revenir, et, outre qu'il sera trop tard pour passer la Somme, le roi de France, qui vient sur vous, vous aura rejoint.

C'était contre les hommes du roi de Bohême et de Jean de Hainaut que les Anglais escarmouchaient ainsi.

Édouard arriva au secours des siens, et les ennemis s'enfuirent comme des gazelles épouvantées, laissant plusieurs cadavres sur le rivage.

Les derniers Anglais passèrent.

Il était temps.

À peine le dernier avait-il touché l'autre rive que Philippe VI apparaissait là où le combat venait d'avoir lieu.

Il s'apprêtait à passer et à poursuivre les Anglais, quand les maréchaux lui dirent :

— Sire, regardez !

En effet, la mer s'emparait du fleuve, et le flux arrivait si rapide et si vaste que le bruit de ses flots éteignait les clameurs des milliers de soldat qui couvraient le rivage.

— Trop tard ! murmura Philippe. Trop tard ! ce n'est donc pas à des hommes, mais à des démons que nous avons affaire.

Pendant ce temps, les Anglais prenaient du champ, et Édouard demandait à Gobin-Agace ce qu'il devait lui donner en échange du service qu'il lui avait rendu.

— Sire, donnez-moi un cheval, répondit cet homme, afin que

je m'éloigne au plus vite, car je ne crois pas qu'il fasse bon pour moi maintenant en ce pays.

Édouard donna au paysan ce qu'il demandait en y joignant en outre les cent nobles d'or qu'il lui avait promis, puis il se remit en route, traversa la ville de Noailles sans lui faire aucun dommage, car elle appartenait à la fille de Robert d'Artois, et alla se loger à la Braye. Il se remit en route le lendemain, et le vendredi à midi, il s'arrêta à un endroit assez près de Crécy en Ponthieu, et comme si Dieu lui-même lui eût ordonné de s'arrêter en ce lieu.

— C'est là, dit-il.

Et il fit ranger son armée en trois batailles.

Édouard III arriva donc près de Crécy en Ponthieu, comme nous l'avons dit tout à l'heure, et il avait dit :

— Je suis ici sur le droit héritage de madame ma mère, qui lui fut donné en mariage, et le veux défendre contre mon adversaire Philippe de Valois ou y mourir.

Nous croyons avoir mentionné la visite qu'il avait faite la veille à la comtesse d'Aumale. Il ne s'était pas contenté de faire respecter ses terres, comme étant fille de Robert d'Artois, il lui avait juré de venger l'exil et la mort de son père.

Nous allons voir maintenant comment Édouard tint parole.

Il n'avait pas à son service le huitième des gens qu'avait Philippe, il s'agissait donc pour lui de bien organiser ses batailles.

Il s'arrêta avec toute son armée en plein champ, et quand elle fut réunie, il envoya le comte de Warwick, Godefroy de Harcourt et Regnault de Cobehen chercher la place où elle stationnerait définitivement pour donner le combat.

En outre, des coureurs furent envoyés à Abbeville, chargés d'apprendre ce que comptait faire le roi de France et de s'assurer qu'il ne passerait pas la Somme ce jour-là.

Les coureurs revinrent en disant qu'il n'y avait rien à craindre jusqu'au lendemain.

En conséquence, le roi donna congé à ses soldats d'aller chercher leur logis où bon leur semblerait pour la nuit, leur ordonnant d'être prêts le lendemain dès le matin, au premier appel des trompettes, et de se réunir à l'endroit qui avait été indiqué comme plus favorable par le comte de Warwick et Godefroy de Harcourt.

Nous allons laisser les Anglais s'établir le mieux possible, et nous allons voir ce que, pendant ce temps-là, faisait le roi Philippe VI.

Ce vendredi, qui était le 25 août 1346, Philippe resta tout le jour à Abbeville, attendant ses gens qui arrivaient de toutes parts.

Il les faisait immédiatement sortir de la ville et se rendre en pleine campagne, afin d'être prêts plus tôt le lendemain, car son intention était bien arrêtée de quitter la ville et de combattre les Anglais quoi qu'il en dût arriver.

Il fit à son tour ce qu'avait fait Édouard.

Il envoya deux de ses généraux, le sire de Saint-Venant et le sire de Montmorency, s'assurer des dispositions de l'armée anglaise.

Les deux généraux revinrent annonçant qu'ils avaient trouvé les Anglais logés près de Crécy et, selon toute apparence, attendant là leurs ennemis.

— C'est bien, dit Philippe, et, s'il plaît à Dieu, nous les combattons demain. Maintenant, Messeigneurs, ajouta le roi, nous allons souper, car je veux ce soir boire à la santé de tous ceux qui me viennent en aide.

Toute la noblesse et la chevalerie de France étaient à ce souper.

C'étaient le roi de Bohême, le comte d'Alençon, le comte de Blois, le comte de Flandre, le duc de Lorraine, le comte d'Auxerre, le comte de Santerre, le comte de Harcourt, messire Jean de Hainaut et beaucoup d'autres encore qu'il serait trop long de nommer.

Quand le souper toucha à sa fin, le roi se leva et dit :

— Messires, demain la France va jouer une grande partie qu'avec l'aide des seigneurs et de votre courage elle gagnera, je l'espère. Mais il faut pour cela que vous soyez tous unis, tous amis les uns des autres, sans envie, sans haine et sans orgueil, que chacun ait sa part de la victoire si nous l'avons, et que nul ne puisse rejeter sur son voisin la défaite si elle a lieu.

Tous jurèrent alors au roi qu'ils feraient comme il le désirait et qu'ils seraient unis comme des frères.

— Sire, dit alors le roi de Bohême à Philippe, à la droite duquel il était assis, je suis aveugle et ne pourrai voir la grande chose qui s'accomplira demain, mais je vous jure que je ne



mourrai pas sans avoir donné encore quelques vaillants coups d'épée pour votre cause.

Les deux rois s'embrassèrent, et chacun se retira pour aller prendre un peu de repos.

Pendant que ceci se passait à Abbeville, même chose se passait au camp d'Édouard.

Les Anglais avaient trouvé le pays gras et plantureux. Aussi rois, princes et barons firent-ils bonne chère en attendant les événements, et tous se retirèrent en excellentes dispositions.

Quand Édouard fut seul, il entra en son oratoire, se mit à genoux et resta longtemps en prière, demandant dévotement à Dieu, s'il combattait le lendemain, de le laisser sortir du combat à son honneur.

Quand le roi eut fini ses oraisons, il fit appeler le prince de Galles.

— Mon fils, lui dit-il, c'est demain, selon toute probabilité, que vous devez gagner vos éperons. Faites comme je viens de faire, priez Dieu de vous venir en aide, car toute force nous vient de lui.

Édouard embrassa son fils, qui à son tour s'agenouilla et fit ses dévotions.

Le roi s'alla coucher.

Le lendemain, il se leva de bonne heure et entendit la messe avec le prince de Galles, qui lui dit :

— Je suis prêt, mon père.

La plus grande partie des chevaliers qui accompagnaient le roi se confessèrent, et, après les messes, Édouard ordonna à tous ses gens de quitter leur logis et de venir reprendre la place qu'ils occupaient la veille.

Puis il fit faire un grand parc près d'un bois derrière son armée ; ce parc n'avait qu'une entrée, et il enferma dedans les chars et les chevaux.

Tous les hommes d'armes et archers demeurèrent à pied.

Ensuite, il procéda à l'ordonnance des batailles, ou pour

mieux dire et nous servir d'une expression plus moderne, il disposa ses corps d'armée.

Il en fit trois.

Le premier était commandé par le prince de Galles, auquel furent adjoints : le comte de Warwick, le comte de Kenfort, messire Godefroy de Harcourt, messire Regnault de Cobehen, messire Thomas de Holand.

Puis venaient messire Richard de Stanfort, le sire de Manne, le sire de Haware, messire Jean Chandos, messire Barthélemy de Brubbes, messire Robert de Neufville, messire Thomas Aiford, le sire de Bouchier, le sire Latimes et plusieurs autres bons chevaliers et écuyers.

Ce corps d'armée pouvait se composer de huit cents hommes d'armes, de deux mille archers et de mille brigands choisis parmi les Gallois.

Nous avons dit plus haut ce que c'était que les brigands.

Le second corps était commandé par : le comte de Narhantonne, le comte d'Arondel, le sire de Ros, le sire de Lucq, le sire de Villebé, le sire de Basset, le sire de Saint-Aubin, messire Louis Tuetou, le sire de Multon et le sire de Lascels et autres.

Il se composait de cinq cents hommes d'armes et de douze cents archers.

Enfin, le troisième corps était commandé par le roi lui-même, et une foule de chevaliers et écuyers qu'il choisit à sa convenance.

Il se composait de sept cents hommes d'armes environ et de deux mille archers.

Quand ces trois batailles furent ordonnées, quand chacun, comte, baron et chevalier, sut ce qu'il avait à faire, le roi d'Angleterre monta sur un petit palefroi, un petit bâton blanc à la main, et, accompagné de ses maréchaux qui se tenaient à sa droite, il traversa les rangs de son armée, rappelant à ses gens qu'ils avaient son droit et son honneur entre les mains.

Il disait cela d'un ton si doux et avec un si gracieux sourire,

que quelque chagrin que l'on eût, on s'en fût consolé en voyant si charmant visage et en entendant si bonnes paroles.

Quand cette admonestation fut finie, il pouvait être midi.

Édouard resta en son armée et ordonna que tous ses gens mangeassent à leur aise et bussent un coup.

Quand ils eurent mangé et reporté leurs pots et leurs barils dans les charriots, ils s'assirent à terre en mettant leurs armes devant eux, et ils attendirent.

De son côté, Philippe VI avait de grand matin entendu la messe en l'abbaye de Saint-Pierre à Abbeville, avec le roi de Bohême, le comte d'Alençon, le comte de Blois, le comte de Flandre et les principaux des grands seigneur qui étaient dans la ville.

Au soleil levant, Philippe sortit d'Abbeville, traînant à sa suite une si grande quantité d'hommes, que ce serait merveille à dire.

Quand le roi fut à deux lieues de la ville, Jean de Hainaut s'approcha de lui et lui dit :

— Sire, il serait bon que vous ordonnassiez vos batailles et que vous fissiez passer devant tous vos gens de pied, pour qu'ils ne soient pas foulés par ceux à cheval. Puis il faudrait aussi envoyer trois ou quatre de vos chevaliers pour aviser les ennemis et voir en quel état ils sont.

— Vous avez raison, Messire, dit le roi, et je vais suivre votre conseil.

En effet, il envoya quatre vaillants chevaliers, qui étaient le Moyne de Bascle, le seigneur de Noyers, le seigneur de Beaujeu et le seigneur d'Aubigny, à la reconnaissance de l'ennemi.

Ces quatre chevaliers approchèrent de si près, que les Anglais virent bien ce qu'ils venaient faire, mais ils eurent l'air de ne pas les voir et les laissèrent tranquillement rejoindre leur armée, qui s'arrêta en les voyant reparaître.

Ils traversèrent la foule qui les séparait encore du roi, lequel, s'adressant au Moyne de Bascle, lui dit :

— Eh bien ! Messire, quelles nouvelles ?

— Sire, répondit celui qui était interrogé, nous avons vu les Anglais ; ils sont rangés en trois batailles et ne paraissent pas disposés à fuir, car ils sont tranquillement assis à terre. Si vous me le permettez, Sire, je vous donnerai un conseil.

— Parlez.

— Je crois, sauf meilleur avis, qu'il vous faudrait faire arrêter ici tous vos gens et les y faire loger tout ce jour, car, avant que les derniers rejoignent les premiers et que vous ayez ordonné vos batailles, il sera tard. Vos gens seront lassés et sans ordre, tandis que vos ennemis seront frais et sûrs de ce qu'ils doivent faire. Demain matin, vous pourrez beaucoup mieux ordonner vos batailles et voir de quel côté vous devez attaquer.

Le conseil plut au roi, qui ordonna qu'il fût fait comme le Moyne de Bascle venait de dire.

Les deux maréchaux chevauchèrent donc, l'un devant, l'autre derrière, et crièrent aux bannerets :

— Arrêtez bannières, de par le roi et monseigneur saint Denis.

Ceux qui étaient devant s'arrêtèrent, mais ceux qui étaient derrière continuèrent à marcher, disant qu'ils ne s'arrêteraient que lorsqu'ils seraient aussi avant que les premiers.

Quand ceux qui étaient devant virent cela, ils reprirent leurs marches, car chacun mettait à orgueil d'être au premier rang, si bien que la parole du vaillant chevalier ne fut point entendue.

Le roi ne put pas plus être maître de ses gens que les autres chefs, et toute cette masse se mit en mouvement sans ordre et sans obéissance.

Alors arriva ce qui devait arriver.

Quand ils eurent marché quelque temps encore, ils se trouvèrent face à face avec les ennemis, et les gens qui avaient tous voulu être au premier rang reculèrent et comprirent qu'ils auraient mieux fait de suivre la parole du Moyne de Bascle que de faire ce qu'ils faisaient.

Mais il était trop tard.

Ils reculèrent en un tel désordre, que ceux qui étaient derrière crurent que l'on se battait au front de l'armée et qu'une partie des leurs était déjà vaincue, si bien que, ne sachant que faire, les uns allèrent au secours des premiers, les autres restèrent en place.

Les chemins qui allaient d'Abbeville à Crécy étaient couverts d'hommes ; il y en avait en effet si grande foule, que trois lieues avant d'arriver au camp anglais ils avaient déjà tiré leurs épées en criant :

— À mort ! à mort !

Et ils criaient pour rien, car ils ne voyaient encore personne.

## XLVI

Nul ne pourrait rendre un compte exact de ce qui se passa alors du côté des Français, tant il y eut désordre et désarroi dans l'armée du roi de France.

Quand les Anglais virent venir à eux les Français, ils se levèrent sans nul effroi et se rangèrent en leurs batailles, celle du prince de Galles devant les archers posés en manière de herse et les gens d'armes au fond de la bataille.

Le comte de Norhantonne et le comte d'Arondel, avec leur corps d'armée, se tenaient prêts à protéger celui du prince, si besoin était.

« Vous devez savoir, dit Froissard, que ces seigneurs, rois, ducs, comtes, barons français, ne vinrent pas jusque-là tous ensemble, mais l'un devant, l'autre derrière, sans arroy et sans ordonnance. »

Quand le roi Philippe vint jusqu'à la place où étaient les Anglais, quand il les vit, le sang lui monta au visage, car il les haïssait fort. Il ne put donc s'abstenir de les combattre, et dit à ses maréchaux :

— Faites passer nos Génois devant et commencez la bataille, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis.

Philippe avait là quinze mille arbalétriers génois environ, qui eussent autant aimé ne pas commencer le combat, car ils étaient si las d'avoir marché six lieues avec leurs armures et leurs arbalètes, qu'ils pouvaient à peine se tenir sur leurs pieds.

Ils dirent donc que, dans l'état où ils étaient, ils ne pouvaient être d'un grand secours à la bataille.

Ces paroles arrivèrent jusqu'au comte d'Alençon, qui en fut courroucé et qui s'écria :

— Pourquoi se charge-t-on de cette ribaudaille qui manque lorsqu'on en a besoin ?

À peine le comte d'Alençon venait-il de parler ainsi, qu'il

arriva une chose étrange.

Le soleil se voila comme s'il y avait eu une éclipse, et il tomba une pluie qui ressemblait plutôt à un déluge.

À chaque instant, le ciel se lézardait, et un éclair entrouvrait ses voûtes d'un horizon à l'autre, et le tonnerre grondait.

Puis, comme si Dieu n'eût pas voulu faire grâce d'un présage à ce beau pays de France qui courait si grand danger, une nuée de corbeaux, semblable à un immense voile de deuil, passa au-dessus des deux armées, accompagnant son vol de cris lugubres et sinistres.

Les plus sages des chevaliers dirent alors que c'était signe de grande bataille et de grande effusion de sang.

Cependant le temps commença à s'éclaircir et le soleil à paraître. Les Anglais l'avaient derrière eux et les Français juste dans l'œil.

Quand les Génois virent qu'il fallait approcher les Anglais, ils se prirent à crier de toutes leurs forces pour les effrayer ; mais les Anglais ne bronchèrent pas et ne parurent même pas les avoir entendus.

Les Génois recommencèrent leurs cris et avancèrent un peu.

Les Anglais ne bougèrent pas d'une semelle.

Enfin, les Génois poussèrent un dernier cri et commencèrent à tirer.

Alors les archers anglais firent un pas, tendirent leurs arbalètes, et une grêle de flèches s'abattit sur les Génois.

Quand ceux-ci, qui ne connaissaient pas l'adresse de leurs adversaires, se virent ainsi criblés, ils furent effrayés, et il y en eut qui coupèrent les cordes de leurs arcs et qui les jetèrent.

La plupart revinrent sur leurs pas.

Alors il se passa une scène incroyable.

Entre les Génois et les Français se trouvait une grande haie de gens d'armes, richement parés et montés, qui regardaient l'engagement des Génois, si bien que lorsqu'ils voulurent fuir, ils ne purent.

Alors le roi de France, voyant combien peu tous ces mercenaires lui servaient, cria :

— Or tôt tuez toute cette canaille qui gêne la voie sans raison.

Alors vous auriez vu ces soldats s'entre-tuer entre eux, eux qui devaient faire cause commune contre un même ennemi.

Pendant ce temps, les Anglais tiraient toujours, et pas un de leurs traits n'était perdu.

C'est ainsi que commença la bataille de Crécy, le samedi 26 août 1346, à l'heure de vêpres.

## §

C'était le moment de se souvenir des serments que l'on avait faits la veille, et cependant, comme nous l'avons vu, peu de seigneurs français se souvenaient, puisque tous, au lieu de suivre les ordres de leur royal chef, avaient voulu combattre au premier rang.

Cependant il y en avait un qui n'avait pas oublié ; celui-là était le roi de Bohême, Jean de Luxembourg.

Quand il entendit que la bataille était commencée, il demanda aux chevaliers qui étaient près de lui comment se portait l'ordonnance de leurs gens.

— Cela va mal, Monseigneur, lui répondit-on, car les Gênois ont reculé, et le roi a ordonné qu'on les tuât, de sorte qu'occupés qu'ils sont, les uns à tuer, les autres à se défendre, ils nous gênent encore plus.

— Ha ! répondit le roi de Bohême, c'est d'un mauvais augure pour nous. Mais où est messire Charles mon fils ?

Ceux-ci répondirent :

— Monseigneur, nous ne savons ; nous pensons qu'il est plus loin et qu'il se bat.

Alors le roi dit à ses gens :

— Vous êtes mes hommes, mes amis, mes compagnons, je vous prie donc de me mener si avant que je puisse tenir ma parole



et fêrir au moins un coup d'épée.

Ceux qui étaient là y consentirent ; pour ne pas se perdre dans la foule, ils attachèrent les freins de leur chevaux les uns aux autres, le sien au milieu, et ils se jetèrent au milieu des ennemis.

Comme on le pense bien, le roi de France avait grande angoisse au cœur de voir ainsi battre ses gens par une poignée d'Anglais.

Il demanda donc à messire Jean de Hainaut, qui lui avait déjà donné un bon conseil qu'il n'avait pu suivre, ce qu'il fallait faire.

— Sire, je ne vois rien de mieux, répondit le chevalier, que de vous retirer et de vous mettre en sûreté, car il pourrait bien vous arriver malheur comme à ceux de vos amis qui sont déjà morts.

Le roi, qui frémissait de colère et d'impatience, ne tint compte de cet avis.

Il avança un peu plus, car il eut voulu rejoindre le comte d'Alençon son frère, dont il voyait les bannières sur une petite montagne.

Le comte d'Alençon descendit avec ordre sur les Anglais et les vint combattre. Il fit merveille et arriva jusqu'à la bataille du prince.

Philippe eût voulu le rejoindre, mais il y avait une si grande quantité d'archers et de gens d'armes devant lui qu'il n'y put parvenir.

Cependant cette bataille, désastreuse dans son ensemble pour l'armée française, est pleine de hauts faits d'armes isolés et qui malheureusement furent inutiles.

Ainsi, outre le comte d'Alençon, dont nous venons de parler, outre le vieux roi de Bohême qui, aveugle, s'était jeté au plus fort de la mêlée, il y eut encore le comte Louis de Blois, neveu du roi Philippe et du comte d'Alençon, qui combattit vaillamment, et le duc de Lorraine qui frappait sans se lasser. Si bien que si, au lieu d'avoir été commencée trop tard et quand l'armée était lasse, la bataille avait été livrée le matin, trois lieues plus avant, ou le

lendemain, après une nuit de repos, l'histoire n'aurait pas enregistré le premier acte de cette sanglante trilogie qu'on appelle Crécy, Poitiers et Azincourt.

Ainsi, il y eut des chevaliers français qui rompirent la bataille des archers du prince et vinrent jusqu'aux gens d'armes combattre main à main.

Là, il y eut de beaux faits d'armes du côté des Anglais, car la fleur de chevalerie entourait le fils du roi d'Angleterre.

Le comte de Norhantonne et d'Arondel, qui, comme nous l'avons dit plus haut, se tenaient prêts à venir secourir ce jeune prince, accoururent à son aide, et il n'était que temps, car autrement il n'eût su comment se tirer de l'attaque.

Cependant et pour plus de sûreté, le prince envoya un chevalier demander aide au roi son père, qui se tenait plus loin, sur un monticule, à côté d'un moulin à vent.

Quand le chevalier fut auprès d'Édouard, il lui dit :

— Monseigneur, le comte de Warwick, le comte de Kenfort et messire Regnault de Cobehen, qui sont près du prince votre fils, ont grandement à faire, car les Français les combattent durement, c'est pourquoi ils vous prient que vous et votre bataille les veniez conforter et aider à sortir de ce péril, car si cette attaque s'augmente ou même continue, ils craignent pour votre fils.

Alors le roi dit au chevalier, qui s'appelait messire Thomas de Norwick :

— Messire Thomas, mon fils est-il mort ou si blessé qu'il ne se puisse défendre ?

— Non, Monseigneur, répondit le chevalier.

— Eh bien ! messire Thomas, répliqua le roi, retournez auprès de lui et de ceux qui vous ont envoyé, et dites-leur que, quoi qu'il arrive, ils ne m'envoient pas chercher tant que mon fils sera en vie, car je veux, comme je le lui ai dit hier, que la journée soit à lui, et qu'il gagne ses éperons de chevalier.

Messire Thomas de Norwick revint apporter la réponse d'Édouard.

— Qu'il soit fait selon le désir du roi, dirent le prince et ses chevaliers.

Et ils reprirent si bien courage qu'ils restèrent maîtres de la place.

## §

On doit bien penser, dit le chroniqueur, et nous le répétons avec lui, que là où il y avait tant de vaillants hommes et si grande multitude de peuple, là ou tant de Français demeurèrent sur la place, il dut être fait de belles expertises d'armes qui ne vinrent pas à notre connaissance.

Messire Godefroy de Harcourt, qui était en l'armée du prince, et qui avait entendu dire qu'on avait vu du côté des Français la bannière de son frère, eut donné beaucoup pour que son frère fût sauvé. Il courut là où on lui avait indiqué que le comte se battait, mais il ne put arriver à temps et ne trouva plus qu'un cadavre.

Nous verrons plus tard ce qui en résulta.

À côté du comte d'Harcourt avait été tué le comte d'Aumale, son neveu.

D'une autre part, comme nous l'avons déjà dit, le comte d'Alençon et le comte de Flandre s'étaient vaillamment battus, mais ils ne purent tenir, et ils tombèrent morts chacun sous sa bannière, avec tous les chevaliers et écuyers qui les accompagnaient.

Le comte Louis de Blois et le duc de Lorraine, son beau-frère, se défendaient avec rage, entourés qu'ils étaient d'Anglais et de Gallois qui ne leur eussent pas fait merci. Mais leur valeur ne leur servit à rien, car ils demeurèrent sur la place, et tous ceux qui étaient à leurs côtés.

Le comte d'Auxerre et le comte de Saint-Paul, couverts de blessures, moururent sur le champ de bataille.

Le soir, six hommes quittèrent le lieu du combat et, à la faveur de la nuit, se dirigèrent vers le château de la Braye.

Quand ils arrivèrent à la porte, ils la trouvèrent fermée, et le

pont fermé, car il était nuit.

Alors ces hommes firent appeler le châtelain.

Le châtelain descendit, et, s'avançant sur les guérites, il dit tout haut :

— Qui est là, et qui heurte à cette heure ?

Un des cinq hommes répondit :

— Ouvrez, ouvrez, châtelain, c'est la fortune de la France.

À cette voix qu'il crut reconnaître le châtelain s'avança vers celui qui avait parlé, et il reconnut le roi Philippe VI.

Ceux qui l'accompagnaient, les seuls amis que les Anglais lui eussent laissés, étaient le sire de Hainaut, le sire de Montmorency, le sire de Beaujeu, le sire d'Aubigny et le sire de Montrault.

Quant au roi de Bohême, on retrouva son cadavre à côté de ceux des chevaliers qui, partis avec lui, étaient morts avec lui.

## XLVII

Le châtelain du château de La Braye ouvrit la porte, et le roi entra avec ses cinq barons.

Ils restèrent là jusqu'à minuit, et le roi fut d'avis de ne pas y séjourner plus longtemps.

Alors ils burent un coup, montèrent à cheval, quittèrent le château et prirent pour les mener des guides qui connaissaient le pays.

Ils marchèrent si bien qu'au point du jour, ils entrèrent à Amiens.

Le roi s'arrêta en une abbaye et dit qu'il n'en bougerait pas avant d'avoir eu des nouvelles de ses gens et d'avoir appris lesquels étaient morts et lesquels étaient saufs.

### §

Si, au lieu de se contenter de défendre le terrain qu'ils occupaient, les Anglais avaient voulu, comme plus tard à Poitiers, poursuivre l'armée française, il y eût eu deux fois plus de morts, et le malheur eût été deux fois plus grand.

Heureusement, les Anglais ne quittèrent pas leur ordre et se tinrent à leur place, se contentant de repousser ceux qui les assaillaient. C'est ce qui sauva le roi, car il y eut un moment où Philippe n'avait pas plus de soixante hommes autour de lui.

Il est vrai de dire qu'en voyant tuer autour de lui comme on le faisait, en voyant tomber cette grande assemblée d'hommes sous le souffle de la mort, comme les feuilles d'un arbre aux vents d'hiver, le roi était resté immobile, la tête sans pensée, les yeux sans regard et comme une statue de la douleur muette.

Alors le sire de Hainaut, qui lui avait donné son cheval, car Philippe en avait eu un tué, avait pris le cheval par le frein et dit au roi :

— Allons, Sire, venez-vous-en, et ne vous faites pas tuer si inutilement. Vous avez perdu une partie, vous en gagnerez une autre.

Et Jean de Hainaut l'avait emmené presque de force.

C'était alors que le roi s'était remis en route avec ses cinq barons.

Vous vous souvenez de la légende du roi Rodrigue, qui dit :

« À l'heure où les brillants oiseaux sont muets, et où la terre écoute attentive le murmure des fleuves qui portent leur tribut à la mer ; alors que la faible lumière de quelque luisante étoile scintille tristement au milieu des ténèbres effrayantes de la nuit silencieuse. »

» Ayant pris un humble déguisement comme plus sûr que la couronne désirée et que les riches ornements qu'on envie ; dépouillé des insignes superbes de la majesté royale, que l'amour et la crainte de la mort lui ont fait laisser sur les bords de la Guadalète ; bien différent de ce Goth qui entra jadis dans la mêlée, tout brillant des bijoux que son bras victorieux avait conquis ; son armure teinte de sang, en partie du sien, en partie de celui des étrangers, faussée en mille endroits, et quelques pièces même brisées, la tête sans armet, le visage couvert de poussière, image de sa fortune qu'il voit maintenant réduite en poussière ; monté sur Orléa, son cheval, qui est déjà si fatigué qu'il exhale à peine un souffle pénible et que par moments il s'en va baiser la terre :

» C'est ainsi que, dans les champs de Xérès, nouvelle et lamentable Gelboë, s'en va fuyant le roi Rodrigue à travers les chaînes des montagnes, les forêts, les vallées.

» De tristes tableaux lui passent devant les yeux ; un bruit confus de guerre frappe son oreille épouvantée ; il ne sait de quel côté tourner ses regards : de tout il a peur et se méfie.

» La terre qu'il regarde n'est plus à lui maintenant ; cette terre qu'il foule, elle est aux étrangers. »

Quelle étrange coïncidence entre le roi goth et le roi français !

Nous n'avons pas à donner sur la fuite de Philippe d'autres détails que ceux que donne la romance sur la fuite de Rodrigue.

## §

Le soir, quand tout fut fini, les Anglais allumèrent de grands feux dans le camp, et Édouard, qui de tout le jour n'avait mis son bassinet, vint au prince de Galles et lui dit :

— Mon fils, vous êtes bien mon fils, car vous vous êtes loyalement conduit, et vous voilà maintenant digne de tenir terre.

À cette parole, le prince s'inclina en remerciant son père, et celui-ci l'embrassa pour le louer de son courage, comme il l'avait embrassé la veille pour lui en donner.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il y eut fête dans le camp anglais, et que la nuit se passa en festins et en actions de grâces.

Le lendemain, qui était un dimanche, il faisait grande brume, si bien qu'on ne voyait pas à la distance d'un arpent.

Édouard ordonna que cinq cents hommes et deux mille archers quittassent le camp et allassent s'assurer que les Français ne s'étaient pas rassemblés de nouveau.

Les communautés de Rouen, qui ne savaient rien du désastre de la veille, étaient parties d'Abbeville et de Saint-Riquier.

Les Anglais qui étaient en reconnaissance crurent d'abord que ces troupes d'hommes qu'ils voyaient étaient des leurs ; mais quand ils virent qui ils étaient, ils leur coururent sus.

La bataille se ralluma donc aussi dure, aussi acharnée, aussi impitoyable que la veille, de la part des Anglais.

On retrouva des morts dans les buissons, dans les haies, ainsi qu'ils fuyaient, au nombre de sept mille.

Peu de temps après, mais en une autre route, ces Anglais firent rencontre de l'archevêque de Rouen et du grand-prieur de France, qui ne savaient rien non plus du désastre de la veille.

Un combat ne tarda pas à s'engager, et les Français furent battus comme ceux à qui les Anglais venaient d'avoir affaire.

Cette troupe d'Anglais se remit en route, cherchant d'autres

aventures et en trouvant, car quelques soldats français qui s'étaient égarés, qui avaient passé la nuit dans les champs, et qui n'avaient aucunes nouvelles du roi ni de leurs chefs, furent rencontrés encore et tués sans merci, ni miséricorde.

Le dimanche matin et dans ces escarmouches isolées, il y eut quatre fois plus de morts que le samedi où la grande bataille eut lieu.

### §

Comme le roi sortait de la messe, les chevaucheurs reparurent, racontant ce qu'ils avaient vu, trouvé et fait.

Alors le roi fut d'avis qu'il fallait envoyer chercher les morts, afin de savoir quels seigneurs étaient demeurés sur le champ de bataille.

Il choisit deux chevaliers, messire Regnault de Cobehen et messire Richard de Stanfort, trois hérauts pour reconnaître les armes, et deux clercs pour écrire et enregistrer les noms de ceux qu'ils trouveraient.

Cette petite troupe se mit en route, cherchant ces morts et en trouvant un si grand nombre, qu'elle en fut émerveillée.

Le soir, au moment où Édouard allait souper, les deux chevaliers que nous avons nommés tout à l'heure revinrent et firent le rapport de ce dont ils avaient été témoins.

Or, ils avaient trouvé sur la place onze chefs de princes, quatre-vingts bannerets, douze cents chevaliers d'un écu (on appelait ainsi ceux qui servaient le roi de leur seule personne et n'avaient pas d'autres chevaliers sous leurs ordres) et environ trente mille hommes d'autres gens.

Le roi d'Angleterre, le prince son fils et tous les seigneurs louèrent Dieu de la belle journée qu'il leur avait envoyée, puis qu'une poignée d'hommes qu'ils étaient en comparaison des Français en avait vaincu une si grande masse.

Édouard fut touché de la mort du vaillant roi de Bohême et des chevaliers qui étaient morts auprès de lui. Aussi ordonna-t-il



que de grands honneurs lui fussent rendus.

Le lendemain, le roi d'Angleterre fit rassembler les corps de tous les grands seigneurs morts sur le champ de bataille et les fit transporter en un couvent, nommé Maimtenay, qui se trouvait près de Crécy et où ils furent ensevelis en terre consacrée. Puis il fit savoir qu'il donnait une trêve de trois jours pour chercher le champ de Crécy et enterrer les morts. Après quoi il chevaucha vers Montreuil sur la mer, tandis que ses maréchaux couraient sur Hesdin, Vaubin et Sornes, qu'ils brûlaient comme pour laisser d'autres preuves de leur passage.

Le jeudi suivant, Édouard était devant la ville de Calais, où nous l'allons retrouver tout à l'heure.

Comme nous l'avons dit, pendant ce temps-là, le roi était arrivé à Amiens, et s'était logé en une maison dépendant de l'abbaye du Gard.

Le roi Philippe VI ignorait encore combien de nobles et même de son sang avaient succombé à Crécy.

Le dimanche soir, il sut la vérité.

Sa douleur fut grande en apprenant la mort de son frère, le comte d'Alençon, de son neveu le comte de Blois, de son beau-frère le roi de Bohême.

Tout ce qui pouvait encore souffrir en lui vibra douloureusement à ces nouvelles.

En remontant à la source de ses désastres, le roi retrouva que messire Godemar du Fay, qui avait si mal défendu le passage de la Blanche-Tache, en était la cause première.

Alors une grande colère succéda à sa grande douleur, et il ne songea à rien moins qu'à le faire pendre, ce qui fût arrivé, sans nul doute, si messire Jean de Hainaut n'eût usé de son influence sur le roi pour excuser le capitaine et lui faire pardonner.

— Sire, dit Jean de Hainaut, comment messire Godemar du Fay aurait-il résisté à la puissance fatale des Anglais, puisque la fleur de votre chevalerie n'a pu lui tenir tête ?

— C'est vrai, répondit le roi.

Et il fit grâce.

Après quoi il fit faire les obsèques de ses prochains, l'un après l'autre, et quitta la ville d'Amiens pour revenir à Paris, donnant congé à tous ceux de ses gens d'armes qui avaient survécu à la journée du 25 août 1346.

Quand Philippe arriva à Paris, Édouard avait déjà mis le siège devant Calais.

## XLVIII

Édouard ne pouvait pas s'arrêter en si beau chemin. À compter de ce moment, il devait croire que la France était à lui, et il le crut en effet.

Il mit donc le siège devant Calais, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

La garde de Calais était confiée à un vaillant capitaine de Bourgogne nommé Jean de Vienne, lequel avait autour de lui de braves chevaliers, tels que Arnould d'Andrehen, messire Jean de Surice, messire Beaudoin de Bellebronne, messire Geoffroy de La Mote, messire Pepin de Werc et d'autres encore qui n'étaient pas hommes à céder la place.

Édouard avait compris que ce siège serait long, aussi n'avait-il pas hésité dans la manière dont il l'organiserait.

Il fit tout simplement bâtir devant Calais une véritable ville pour lui et son armée, comme s'il eût dû y demeurer dix ou douze ans.

Cette ville nouvelle se trouvait entre la ville, la rivière et le pont de Meulai.

Les maisons, ordonnées par rues, étaient bien et dûment couvertes de paille et de chaume, car la résolution d'Édouard était de rester là, été comme hiver, jusqu'à ce que Calais fût à lui.

La ville fut baptisée et appelée par Édouard Villeneuve-la-Hardie.

Tout ce qui était nécessaire à son armée s'y trouvait, et le mercredi et le samedi de chaque semaine, il y avait marché sur une place désignée à cet effet.

On y vendait de tout, à ce marché, depuis le pain et la viande jusqu'au drap et à la mercerie.

Toutes ces provisions et denrées leur venaient, par mer, d'Angleterre ou de Flandre, et pendant ce temps, comme pour s'entretenir la main, les gens du roi d'Angleterre ravageaient

quelque peu le pays.

Chaque jour ils faisaient une excursion nouvelle, soit dans le comté de Guines, soit jusqu'aux portes de Saint-Omer et de Boulogne, et ils ne revenaient jamais sans un très honnête butin.

Du reste, Édouard ne songeait pas une minute à faire assaillir Calais ; il savait trop bien que ce serait peine inutile et qu'il travaillerait inutilement. C'était par la famine qu'il voulait la prendre. C'était long, mais c'était sûr.

Une seule chose l'eût décidé à combattre, c'eût été que le roi Philippe VI vînt lui-même pour lui faire lever le siège.

Quand Jean de Vienne vit le moyen qu'Édouard avait choisi, il comprit tout de suite que moins il y aurait de bouches dans la ville, plus longtemps elle résisterait.

En conséquence, il ordonna que tous ceux qui n'avaient pas de moyens d'existence quittassent Calais, et le soir même, dix-sept cents individus, tant hommes que femmes et enfants, sortirent de la ville.

Cette troupe s'arrêta aux portes de la ville et n'osa avancer.

Entre mourir de misère et de faim ou mourir tués dans le camp anglais, ces gens n'hésitaient pas et préféraient la première mort à la seconde.

Cependant cette sortie n'avait pas échappé à Édouard.

Il envoya demander à ces gens pourquoi ils se trouvaient ainsi à la porte de leur ville et n'y rentraient pas.

Ils répondirent la vérité à l'envoyé du roi d'Angleterre.

Alors celui-ci leur fit dire qu'ils pouvaient passer dans son camp, qu'il leur laisserait la vie sauve, le passage libre, et qu'ils pourraient aller chercher leur existence ailleurs.

Ils hésitèrent un peu ; mais enfin, quelques-uns se décidèrent, et les autres les suivirent.

Édouard aimait assez faire plus qu'il ne promettait.

Donc, au lieu de s'en tenir à ce qu'il avait promis, il fit boire et manger abondamment tous ces gens, leur donna à chacun deux esterlins et les congédia émerveillés de la générosité de ce roi

ennemi.

Nous allons un peu laisser Édouard devant Calais, où, selon toutes probabilités, il va rester longtemps, et nous allons voir ce qui se passait pendant ce temps en France, en Angleterre et en Écosse.

La France venait de recevoir à Crécy une de ces secousses qui ébranlent fortement un royaume, et qui le font longtemps vaciller sur sa base avant qu'il retrouve son équilibre.

Depuis cette défaite, le roi Philippe VI semblait fou. Il s'attendait si peu à ce désastre immense et rapide à la fois comme la foudre, qu'il ne savait plus guère de quel côté il lui faudrait repousser d'abord cette double invasion ; car, comme on se le rappelle, le comte Derby faisait à peu près de l'autre côté de la France ce que son gracieux souverain venait de faire en Normandie.

Cependant, comme jusque là la victoire la plus sérieuse avait été du côté du roi d'Angleterre, Philippe songea à rappeler à lui ceux qui pouvaient le mieux le défendre contre Édouard, et il fit dire à son fils, le duc de Normandie, qui attaquait les Anglais dans Aiguillon comme ceux-ci attaquaient les Français dans Calais, de venir le retrouver à Paris ; car on doit se rappeler que le duc avait dit qu'il ne reviendrait que sur l'ordre de son père.

Il était temps.

Philippe de Bourgogne, fils d'Eudes de Bourgogne, cousin du duc de Normandie, jeune chevalier plein d'adresse et de bravoure, était venu rejoindre les Français devant Aiguillon.

Le 15 août environ, il y avait eu une escarmouche à laquelle il avait pris part, et, monté sur un cheval ardent et difficile, il lui avait enfoncé ses éperons dans le ventre, et il était parti.

Le cheval l'avait emporté, et, en franchissant un fossé, bête et cavalier avaient roulé à terre, et le cheval seul s'était relevé.

Cette mort avait fait une vive impression sur le duc de Normandie, qui aimait fort son cousin, et il était fort découragé quand les nouvelles de Crécy arrivèrent avec l'ordre du roi qui le

rappelait à Paris.

L'ordre était formel, nous l'avons déjà dit ; non seulement Philippe rappelait son fils, mais il lui ordonnait de lever le siège ; il lui faisait part de la mort de ses proches tués à Crécy, et il lui disait enfin que le trône avait besoin immédiatement du secours de tous, et en première ligne du sien.

Cependant le duc rassembla les comtes et les barons qui étaient avec lui, leur demandant s'il n'y aurait pas lâcheté à abandonner un siège qu'ils avaient juré de tenir jusqu'à la mort.

Tous furent d'avis que, dans de telle circonstances, il devait avant toutes choses obéir au roi son père, et que l'ordre qu'il venait de recevoir le dégageait de son serment.

Alors il fut arrêté que, le lendemain, on délogerait et que l'on retournerait en France.

On juge de l'étonnement de ceux qui étaient dans Aiguillon quand, le lendemain, dès le matin, ils virent les assiégeants plier leurs tentes, ramasser leurs bagages et se mettre en route dans une direction opposée à la ville.

Quand Gautier de Mauny vit cela, il ordonna que l'on s'armât, que l'on montât à cheval, car son avis n'était pas de laisser partir ainsi les assiégeants sans leur demander compte de leur siège.

Alors ceux d'Aiguillon, la bannière de Gautier à leur tête, sortirent de la ville et s'en virent tomber sur l'ennemi avant qu'il fût complètement délogé et tandis qu'il était encore occupé de ses préparatifs de départ.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette sortie réussit à merveille, et qu'après avoir tué de droite et de gauche, les Anglais ramenèrent plus de soixante prisonniers à leur forteresse.

Parmi ces prisonniers se trouvait un grand chevalier de Normandie, cousin du duc, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, et à qui Gautier de Mauny demanda pour quelle cause le duc de Normandie levait ainsi le siège.

— Je l'ignore, répondit le chevalier.

— Comment se fait-il que vous l'ignoriez, répondit Gautier

de Mauny, vous qui êtes parent et conseiller du duc ?

— Le roi de France a rappelé son fils, dit laconiquement le chevalier.

— Mais ce rappel a une raison, insista Gautier.

— Oui.

— Laquelle ?

Le chevalier hésita de plus belle, car ceux d'Aiguillon ignoraient encore la défaite de Crécy, et il avait honte de la leur apprendre.

— Voyons, Messire, reprit Gautier de Mauny qui, à cette hésitation, devinait quelque nouveau malheur survenu à la France, et qui, comme on le pense bien, tenait à le connaître, voyons, soyez franc. Nous sommes peut-être destinés à vivre longtemps ensemble. Vous êtes mon prisonnier, et la nouvelle que j'attends de vous paiera peut-être la moitié de votre rançon, ce qui n'est pas à dédaigner, Messire, car, à l'heure où nous sommes, ce pauvre État de France n'enrichit pas ses chevaliers.

— Eh bien ! répliqua le prisonnier, les Anglais et les Français, le roi Édouard et le roi Philippe se sont rencontrés.

— Ah ! vraiment, et où cela ?

— À Crécy en Ponthieu.

— Et le roi Édouard ?

— A été vainqueur, fit le chevalier avec un soupir.

— Et qu'est-il devenu ? continua Gautier avec un sourire.

— Il a mis le siège devant Calais et a juré de ne s'en aller que lorsqu'il aurait pris la ville.

— Merci de cette bonne nouvelle, Messire, s'écria Gautier de Mauny.

Et il annonça à ses compagnons ce que son prisonnier venait de lui apprendre.

Le lendemain, Gautier de Mauny vint trouver son prisonnier et lui dit :

— Messire, combien pouvez-vous donner pour votre rançon ?

— Trois mille écus, dit celui-ci.

— Écoutez, reprit Gautier, je sais que vous êtes du sang du duc de Normandie et fort aimé de lui. Vous paieriez donc la rançon que je vous demanderais, mais ce n'est pas une rançon que je veux de vous, et vous serez libre sans cela.

Le chevalier regarda Gautier avec étonnement.

— Aujourd'hui même, reprit celui-ci, vous quitterez Aiguillon après m'avoir donné votre parole de faire ce que j'aurai réclamé de vous.

— Parlez, Messire.

— Eh bien ! il y a longtemps que je suis séparé du roi d'Angleterre que j'aime comme si j'étais son fils, que j'aime comme vous aimez le duc de Normandie, et que je veux revoir. Je n'ai plus rien à faire ici, mais je ne puis aller rejoindre le roi Édouard sans un sauf-conduit, et je ne puis me mettre en route tout seul. Voilà tout ce que vous ferez, Messire, ou plutôt ce que je vous prie de faire. Vous irez demander au duc de Normandie ce sauf-conduit pour moi et vingt hommes, vous me l'apporterez, et vous serez libre. Vous avez un mois pour cela. Si dans un mois vous n'avez pu obtenir ce papier, continua Gautier en souriant, vous ferez comme Régulus, Messire, vous viendrez reprendre vos fers ; mais soyez tranquille, nous serons moins cruels que les Carthaginois. Est-ce dit ?

— Comptez sur moi, répondit le chevalier, je fais serment de vous apporter ce sauf-conduit ou de me reconstituer prisonnier.

— Allez donc, Messire, dit Gautier, vous êtes libre.

Un mois après, le chevalier rapportait à Aiguillon la lettre que de Mauny lui avait demandée et que lui avait, sur sa première réquisition, accordée le duc de Normandie.

Dès le lendemain, Gautier se mit en chemin avec sa petite troupe, après avoir tenu le chevalier quitte de sa rançon.



## XLIX

Confiant dans son sauf-conduit, Gautier ne cachait son nom nulle part ; et lorsqu'il était arrêté, il montrait sa lettre et passait.

Cependant, arrivé à Saint-Jean-d'Angely, Gautier trouva un capitaine moins accommodant que les autres, et qui, soit qu'il n'eût pas grande foi dans ce sauf-conduit, soit qu'il l'interprêtât d'une façon particulière, voulut retenir prisonnier le chevalier et les vingt hommes qui l'accompagnaient.

Ceci n'était point l'affaire de Gautier, car il n'était pas en force pour résister. Il fallut donc discuter avec le capitaine qui paraissait fort entêté.

Cependant il voulut bien se laisser convaincre, mais à la condition que Gautier laisserait dix-sept de ses hommes en otage, et n'en emmènerait que trois.

Il fallait bien en passer par là, à charge de revenir un jour avec deux mille hommes reprendre ses dix-sept compagnons s'il n'y avait pas d'autre moyen de les délivrer.

Gautier consentit à ce que demandait le capitaine et se remit en route avec ses trois hommes.

Cela donna à penser à notre voyageur, et il commença à être plus prudent. Mais sa prudence ne devait pas lui servir beaucoup, car, arrivé à Orléans, il trouva un capitaine encore moins accommodant que l'autre, et qui, cette fois, quelques raisons que lui donnât Gautier, ne voulut entendre à rien, et, tenant à néant les lettres du duc de Normandie, fit bel et bien prisonniers Gautier et ses trois hommes.

Mais ce n'était pas tout.

Les quatre compagnons furent envoyés à Paris, et messire Gautier de Mauny emprisonné au Châtelet comme étant un de ceux qui avaient fait le plus de mal à la France.

C'était triste.

Cependant le duc de Normandie, informé de ce qui se passait,

vint trouver le roi et lui dit :

— Mon père, un emprisonnement injuste a eu lieu.

— Contre qui ? demanda Philippe.

— Contre messire Gautier de Mauny.

Le roi regarda son fils.

— Gautier de Mauny, lui dit-il ; un des capitaines du roi d'Angleterre ?

— Oui, Sire.

— Mais cet homme est de bonne prise, il me semble ; et il nous a fait assez de mal pour que nous le retenions prisonnier, en admettant que nous nous contentions de ce châtiment.

— Sire, répliqua le duc, messire Gautier de Mauny n'a pas été fait prisonnier les armes à la main, mais lorsqu'il se rendait tranquillement auprès du roi, son maître, et pourvu d'un sauf-conduit signé de moi.

— Et comment se fait-il que le sire Gautier de Mauny eût un sauf-conduit signé de vous, demanda le roi.

— Gautier de Mauny, Monseigneur, avait fait prisonnier un vaillant chevalier de mon armée, alors que nous étions devant Aiguillon. Il n'a demandé que ce sauf-conduit pour toute rançon, et je le lui ai donné. Vous voyez bien, mon père, qu'il faut que ce chevalier soit mis en liberté, sans quoi je serais un prince déloyal, et j'aurais manqué à ma parole, ce que ne doit pas faire le plus humble sujet et à plus forte raison le fils du roi de France.

— C'est possible, répondit Philippe, mais, en temps de guerre, toute prise est bonne, surtout quand il s'agit d'un homme aussi dangereux que celui dont vous me parlez. Notre adversaire Édouard III ne faisait pas tant de façons.

— Sire, le roi Édouard III, reprit le duc, a sauvé la vie à dix-sept cents Calaisiens que Jean de Vienne avait renvoyés de Calais et qui, sans le roi d'Angleterre, seraient morts de faim et de froid.

Philippe VI ne répondit rien.

— Mon père, reprit alors le duc, ce n'est pas grâce, mais justice que je demande. Il faut que cet homme soit mis en liberté.

— Et de quel droit faut-il cela ?

— Du droit qu'il avait de voyager librement, voyageant sur ma parole.

— Attendez que nous soyons mort, Messire, dit alors le roi, et vous donnerez des sauf-conduits, si bon vous semble, à tous vos ennemis pour qu'ils pillent et incendient librement notre beau pays de France qui sera vôtre alors ; mais tant que je vivrai, je ferai là-dessus ce que bon me semblera. Quant à ce Gautier de Mauny, non seulement il ne sera pas libre, mais il mourra comme sont morts Clisson et Malestroit, et comme mourront tous ceux qui auront porté atteinte au bonheur et au repos de notre royaume, lorsque Dieu me les enverra.

Le duc de Normandie devint pâle.

— C'est bien, mon père, répondit-il froidement.

— D'ailleurs, ajouta le roi, ce sera un bon auxiliaire de moins pour Édouard.

— Et un bon auxiliaire de moins pour le roi Philippe VI.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, Monseigneur, que tant que Gautier de Mauny ne pourra pas combattre pour son roi, le duc de Normandie ne combattrà pas pour le sien.

Ce fut au tour du roi de pâlir.

— Mon fils m'abandonne, dit-il.

— Votre fils ne vous abandonne pas, Monseigneur, mais votre fils veut que l'on sache bien qu'il s'imposera une punition éclatante chaque fois qu'il aura donné sa parole et qu'il ne pourra la tenir. Non seulement je ne m'armerai pas contre le roi d'Angleterre, mais j'en détournerai tous ceux que je pourrai.

— Une trahison !

— Pour une trahison, oui, mon père.

Philippe se leva, et le duc, après s'être incliné, s'apprêta à prendre congé de lui.

— Qu'allez-vous faire ? dit le roi.

— Monseigneur, je vais quitter votre hôtel, aller dire moi-

même à messire Gautier de Mauny ce qui vient de se passer, et je ne reviendrai que le jour où il sera libre.

Le duc de Normandie sortit alors, laissant Philippe VI en proie à une violente colère.

La chose fit grand bruit, car le duc ne se donna pas la peine de la cacher.

Cependant le roi ne paraissait pas changer d'avis.

Il est vrai que les préparatifs de mort ne se faisaient pas.

Enfin, Philippe VI fut tellement conseillé, qu'il finit par ordonner la mise en liberté de Gautier de Mauny.

Alors il envoya près de son fils un chevalier du Hainaut, nommé messire Mansart d'Eme, pour lui dire qu'il pouvait venir au Louvre, et que son protégé était libre.

Ce n'était pas assez pour le duc.

Il fit répondre au roi qu'il ne retournerait auprès de lui qu'accompagné de Gautier de Mauny, à qui il dirait lui-même ce qu'il avait dit et fait en apprenant sa captivité.

Philippe y consentit.

Gautier de Mauny sortit de prison, et le duc de Normandie l'amena à l'hôtel de Nesle, où était le roi.

— Sire, dit le duc à son père, veuillez dire à messire Gautier de Mauny que j'ai pris une part si vive à son injuste arrestation, que j'ai oublié un moment ce que je devais à mon père et à mon roi.

— C'est vrai, répondit Philippe VI.

Et il tendit la main au duc.

— Aussi, continua-t-il en s'adressant à Gautier, je ne veux pas que vous nous quittiez, Messire, sans être sûr de notre regret de vous avoir gardé si longtemps. Ne vous en prenez de cette captivité qu'à votre grande réputation de bravoure que nous nous plaçons à reconnaître ici.

Le soir même, Gautier dîna en l'hôtel de Nesle avec le roi, le duc de Normandie et d'autres des plus grands seigneurs de France.

À la fin du repas, Philippe prit des bijoux qui valaient un millier de florins, et, les offrant à Gautier, il lui dit :

— Messire, acceptez ces dons que nous voulons vous faire et que vous garderez en souvenir de nous.

— Je les accepte, répondit Gautier, pour l'honneur du roi qui me les offre ; mais je ne m'appartiens pas, Sire, j'appartiens au roi d'Angleterre, je ne puis donc les accepter que sous condition. Si mon souverain m'autorise à garder ces présents, je les garderai, Monseigneur ; sinon je vous les ferai remettre, tout en conservant le souvenir de votre justice et de votre générosité.

— Vous parlez en loyal chevalier, dit Philippe, et cette parole me plaît. Allez donc, Messire, et que Dieu vous garde.

Alors Gautier prit congé du roi et du duc de Normandie, et quelque temps après arriva en Hainaut. Il resta trois jours à Valenciennes, après quoi il se remit en route et arriva devant Calais, qui était toujours dans le même état.

Gautier fut reçu avec grande joie par les comtes, les barons et le roi, à qui il raconta ce qui lui était arrivé depuis son départ d'Aiguillon, et qui lui dit, après avoir vu les bijoux dont le roi de France lui avait fait don :

— Messire Gautier, vous nous avez servi toujours loyalement jusqu'à ce jour, et vous nous servirez encore de même, nous l'espérons bien. Renvoyez au roi Philippe ses présents ; vous n'avez aucune raison de les garder. Nous avons assez, Dieu merci, pour nous et pour vous, et notre volonté est de vous récompenser largement de tout ce que nous vous devons.

— Merci, Monseigneur, répondit Gautier, il sera fait comme vous désirez.

Alors le chevalier, rassemblant les présents qu'il avait reçus du roi Philippe, les donna à messire Mansart et lui dit :

— Retournez auprès du roi, dites-lui que je le remercie grandement des beaux présents qu'il m'a faits ; mais que le roi d'Angleterre ne serait pas aise que je les gardasse ; qu'en conséquence, je les lui renvoie, en le priant de nouveau d'être

convaincu de ma reconnaissance.

— Bien, dit Mansart, qui était cousin de Gautier.

Et il partit aussitôt de Calais.

Quelques jours après, il remettait les bijoux au roi, qui lui disait :

— Je ne les veux reprendre, ils sont entre les mains de trop bon et loyal chevalier. Gardez-les donc, Messire, en souvenir de moi et de votre gentil cousin, Gautier de Mauny.

## L

On se souvient que le comte Derby s'était tenu toute la saison en la ville de Bordeaux.

Dès qu'il apprit le départ du duc de Normandie, l'envie lui prit de faire une petite expédition en Poitou, et comme rien ne le retenait, il fit aussitôt son mandement, auquel s'empressèrent de répondre le sire de Labret, le sire de l'Espare, le sire de Rosem, messire Aymon de Tarste, le sire de Mucident, le sire de Pommiers, le sire de Danton, le sire de Langerem et autres.

Le comte de Derby réunit ainsi douze cents hommes d'armes, deux mille archers et trois mille piétons.

Tous ces gens passèrent la rivière de Garonne entre Bordeaux et Blayes, et leurs prises recommencèrent.

Ce fut d'abord Mirebeau, capitale du petit pays de Mirebalues en Poitou.

Puis Annecy, puis Surgères, puis Benon, et ils ne s'arrêtèrent qu'au château de Marant, où ils ne purent rien faire, ce qui les força à se rejeter sur Mortaigne-sur-Mer en Poitou, où ils livrèrent un grand assaut qui vint à bonne fin pour eux, après quoi ils marchèrent sur Lusignan, dont ils brûlèrent la ville, et dont le comte de Derby assure qu'il prit le château, fait nié par Froissard.

À Taillebourg, un de leurs chevaliers fut tué, ce qui les irrita tellement qu'ils tuèrent tous ceux de la ville et passèrent outre pour venir devant Saint-Jean-d'Angely.

Tout le pays était si effrayé de la venue du comte, que tous les habitants du pays fuyaient devant son arrivée, comme des feuilles tombées devant les vents d'hiver.

Les écuyers de Poitou et de Saintonge se tenaient en leurs châteaux sans nulle apparence qu'ils voulussent combattre les Anglais.

Le comte, nous l'avons dit, était donc arrivé devant Saint-Jean-d'Angely, où, comme on doit s'en souvenir, étaient restés

prisonniers les dix-sept hommes de Gautier de Mauny, ce dont le comte avait été informé, et ce dont il comptait bien prendre sa revanche.

Quand les Anglais eurent donné un premier assaut et se furent retirés dans leur logis pour se reposer et recommencer le lendemain, ceux de Saint-Jean-d'Angely, qui n'avaient ni gens d'armes, ni écuyers, ni chevaliers pour aider à garder la ville et conseiller les bourgeois, se trouvèrent fort en peine, craignant, et avec raison, de perdre leurs femmes, leurs enfants, leurs biens et eux-mêmes.

Il résulta de cette crainte générale que le maire de la ville, nommé Guillaume de Riom, voulut proposer un traité au comte de Derby, et pour ce, envoya audit comte un messenger qui devait lui demander un sauf-conduit pour six des bourgeois de la ville chargés de traiter la capitulation avec lui.

Le comte accorda ce sauf-conduit, valable pour toute la nuit et le lendemain.

Le lendemain donc, à la première heure, les six bourgeois vinrent demander le comte de Derby, qu'ils trouvèrent en son pavillon comme il venait d'entendre la messe.

— Eh bien ! Messieurs, leur dit le comte, quelles offres m'apportez-vous ?

— Nous venons, dit un des députés, demander que ceux de la ville puissent se retirer, eux, leurs enfants, leurs femmes et leurs biens, en abandonnant la ville.

— Et si je m'y refuse ?

— Nous vous demanderons alors vos conditions.

— Mes conditions, dit le comte, sont que la ville se rende sans conventions et en se fiant à nous.

— Nous n'accepterons pas, dirent les six bourgeois en se levant, et nous soutiendrons l'assaut.

— Libre à vous, Messieurs, dit le comte.

Et il se leva à son tour.

— C'est votre dernière volonté ? dirent les envoyés.



— Oui.

— Adieu donc, Messire.

— Au revoir, Messieurs, dit le comte en souriant.

Et il prit congé des six bourgeois.

Ceux-ci s'acheminèrent vers la ville.

Au moment où ils allaient quitter le camp anglais, une douzaine de soldats leur barrèrent le passage en leur disant :

— Quatre de vous sont nos prisonniers.

— Mais nous avons un sauf-conduit, dirent les bourgeois étonnés.

Et, en disant cela, ils montraient le sauf-conduit du comte.

— Il est inutile, dirent les soldats.

— C'est donc une trahison ! s'écrièrent les envoyés.

— Nous l'ignorons ; mais nous avons ordre de ne laisser sortir que deux de vous.

— Et de qui vient cet ordre ?

— Du comte de Derby.

— Mais vous pouvez nous mener à lui, dit un des bourgeois.

— Oui.

— Alors conduisez-nous, car nous resterons ou nous sortirons ensemble.

Les soldats conduisirent les six bourgeois auprès du comte.

— Que veut dire cela, Messire ? dirent-ils au comte. On nous arrête malgré votre sauf-conduit.

— Et l'on fait bien, Messieurs.

— Et l'ordre vient de vous ?

— De moi.

— Veuillez nous expliquer...

— C'est bien simple. Il y a quelque temps, le sire Gautier de Mauny passa par Saint-Jean-d'Angely avec vingt hommes. Il était muni d'un sauf-conduit du duc de Normandie pour lui et les siens.

— Quel rapport cela a-t-il avec nous ? demandèrent les bourgeois.

— Vous allez voir, continua le comte ; le sire de Mauny fut arrêté comme vous l'avez été ; comme vous l'avez fait, il montra son sauf-conduit ; mais comme pour vous, il lui fut inutile. On retint dix-sept hommes sur les vingt qui l'accompagnaient, et ces dix-sept hommes sont encore dans votre ville.

— De sorte...

— De sorte que j'ai trouvé assez naturel de vous faire aujourd'hui ce que votre maire a fait à un des nôtres, et, calculant à peu près comme il avait calculé, je n'ai voulu laisser sortir de mon camp que deux de vous.

Il n'y avait rien à répondre.

— Ainsi, c'est un échange que vous voulez, dit un des bourgeois.

— L'échange d'abord et la condition que je vous imposais tout à l'heure.

— La reddition de la ville.

— Sans engagement de notre part.

Les bourgeois se consultèrent.

— Eh bien ! dit l'un d'eux, nous sommes chargés des pouvoirs de la ville ; nous acceptons puisque nous ne pouvons pas faire autrement. Laissez-nous retourner jusqu'à la ville et informer les habitants du traité que nous venons de faire.

— Vous n'avez pas besoin d'être six pour cela, et un seul suffit. Les autres entreront avec nous dans la ville.

Il n'y avait pas moyen de reculer.

— Vous comprenez bien, reprit le comte, nos dix-sept hommes vont d'abord nous être renvoyés, puis quand nous nous présenterons à la porte de la ville, votre maire viendra nous en apporter les clés et faire sa soumission au nom de tous. Alors et seulement alors nous verrons ce que nous aurons à faire.

Un des six envoyés rentra à Saint-Jean-d'Angely et fit part des conditions imposées, lesquelles furent acceptées.

Deux heures après, les dix-sept compagnons de Gautier de Mauny étaient revenus au camp anglais, et le comte de Derby

prenait possession de la ville au nom du roi d'Angleterre.

Après huit jours de séjour à Saint-Jean-d'Angely, les Anglais se remirent en route et marchèrent sur Niort, une bonne ville, bien fermée, de laquelle un gentil chevalier, messire Guichard d'Angle, était capitaine et souverain pour le temps.

Trois assauts eurent lieu, qui ne produisirent rien aux Anglais.

Alors ils partirent et s'acheminèrent vers Poitiers, mais sur leur chemin ils prirent le bourg de Saint-Maixent, et tuèrent tous ceux qui s'y trouvaient, et, appuyant un peu à gauche, ils vinrent devant Montreuil Bonnine, et cela n'était pas sans raison, comme on va le voir.

Il y avait dans cette ville plus de deux cents monnayeurs qui forgeaient et frappaient la monnaie du roi, ce qui n'était pas d'un mince attrait pour le comte.

Celui-ci fit sommer la ville de se rendre, mais la ville refusa.

Heureusement, les Anglais étaient habitués à ces refus, et savaient comment s'y prendre pour en avoir raison.

Ils commencèrent le siège en faisant venir les archers devant.

Au bout d'une heure, nul n'osait plus se montrer à la défense, et le soir la ville était prise.

Tous les habitants furent tués.

Nous n'avons pas besoin de dire ce que devint la monnaie du roi.

Le comte laissa une garnison dans le château, et il repartit pour Poitiers, qui était encore loin de là.

Le premier assaut fut inutile, et cependant la ville n'était pleine, dit Froissard, que de menus gens, peu aidables en guerre.

Le lendemain, plusieurs chevaliers montèrent à cheval, et s'en vinrent rôder autour de la ville, cherchant un endroit par lequel elle pût être plus facilement attaquée.

Ils trouvèrent un lieu qui leur parut assez propre à une tentative, et ils en informèrent le comte, qui décida, après conseil, que, le lendemain, la ville serait attaquée sur trois points, et que les archers attaqueraient le point le plus faible.

Le lendemain, qui était le mercredi 4 octobre, le triple assaut commença avec le jour.

Les habitants de Poitiers avaient fort à faire, car ils ne pouvaient aller ainsi d'un point à un autre et défendre aussi bien les trois.

La ville fut prise.

Hommes, femmes, enfant, vieillards, tout fut passé au fil de l'épée.

Le butin des Anglais fut énorme, car, outre le bien des habitants, il y avait encore celui des habitants du plat pays qui s'étaient réfugiés à Poitiers, s'y croyant plus en sûreté que dans la campagne.

Couvents, châteaux, églises, tout fut détruit, et le comte lui-même, qui voulait séjourner onze ou douze jours dans la ville, ne put arrêter le pillage et la destruction qu'en menaçant de la mort quiconque s'y livrerait encore.

Le comte de Derby s'apprêtait à aller à Calais, laissant derrière lui un sillage de feu, de sang et de ruines.

Tout le pays qu'il avait traversé était désert comme s'il eût été visité par la colère du Seigneur, et comme si le comte eût été aidé dans son expédition d'un fléau comme celui qui devait ravager la France deux ans plus tard, et dont nous aurons à parler avant la fin de cette histoire.

Quand le comte eut séjourné quelques jours à Poitiers, il l'abandonna sans y laisser de garnison, car il eût été forcé de repeupler son armée, tant la ville avait besoin d'hommes pour être gardée, et il revint à Saint-Jean-d'Angely à petites journées.

Le comte aimait fort se battre, mais il aimait fort aussi les fêtes et le repos après le combat.

À Saint-Jean-d'Angely, il acquit grand amour des bourgeois, des dames et des demoiselles, car il n'y fut pas plutôt revenu, que, comme à Bordeaux, il donna des fêtes et des bals sans nombre, et il se faisait des partisans là où quelques jours auparavant il avait des ennemis.

Il traînait à sa suite un immense butin d'or, de pierreries et de bijoux dont il distribua une partie aux dames et aux demoiselles de Saint-Jean-d'Angely, ce qui ne contribua pas peu à laisser un agréable souvenir de lui dans les esprits de la gent féminine, au point qu'elles disaient qu'il était impossible de voir plus noble prince chevaucher sur palefroi.

Enfin, après force bals, dîners et soupers, le comte ordonna ses gens, fit renouveler au maire et aux habitants de la ville les serments de fidélité déjà prêtés une fois, et il s'en alla vers la ville de Bordeaux.

Arrivé là, il donna congé à tous ses gens d'armes, garçons et autres, en les remerciant grandement de leur bon service.

Puis, peu après, il prit la mer et s'en alla en Angleterre avant de rejoindre Édouard et de lui rendre compte de son heureuse expédition.

Nous allons abandonner un instant la France et voir ce qui se passait en Écosse, car nous touchons à la fin de notre livre, et les événements nous reportent à la patrie de Robert Bruce.

## LI

Donc, avant d'aller à Calais, le comte de Derby s'arrêta quelque temps en Angleterre.

Des lettres qu'il avait reçues d'Édouard III le priaient d'aller voir par lui-même ce qui se passait à Londres et ce qu'il fallait croire d'une prochaine invasion écossaise dont le roi avait entendu parler, et que des messagers de la reine Philippe lui avaient fait pressentir.

Disons tout de suite que l'Écosse était dans un bien pauvre état.

Voici comment Walter Scott s'exprime à ce sujet.

« Il n'y avait plus ni refuge, ni protection à trouver dans les bois, à une époque où toutes les questions étaient décidées par le bras le plus vigoureux et la plus longue épée. On ne cultivait plus la terre, puisque, d'après toutes les probabilités, l'homme qui l'auraitensemencée n'aurait pu en recueillir la moisson. Peu de sentiments religieux se conservèrent au milieu d'un ordre de choses si violent, et le peuple devint si familier avec les actes injustes et sanguinaires, que toutes les lois de l'humanité et de la charité étaient transgressées sans scrupule. Des malheureux étaient trouvés morts de faim dans les bois avec leurs familles, et le pays était si dépeuplé et si inculte, que les daims sauvages quittaient les forêts et approchaient des villes et des habitations des hommes. Des familles entières étaient réduites à manger de l'herbe, et d'autres trouvèrent, dit-on, un aliment plus horrible dans la chair de leurs semblables. Un misérable établit des trappes dans lesquelles il prenait les créatures humaines comme des bêtes fauves et s'en nourrissait. Ce cannibale était appelé Christian du Grappin, à cause du grappin ou crochet qu'il employait pour ses affreuses trappes.

» Au milieu de toutes ces horreurs, continue le romancier historien, lorsqu'il y avait quelque trêve entre eux, les cavaliers

écossais et anglais faisaient succéder aux combats des tournois et autres exercices de chevalerie. Le but de ces jeux n'était pas de combattre, mais de prouver qui était le meilleur homme d'armes. Au lieu de faire assaut d'adresse et de chercher qui sauterait le plus haut, ou de disputer le prix d'une course à pied ou à cheval, c'était la mode alors que les gentilshommes joutassent ensemble, c'est-à-dire qu'armés de toutes pièces, tenant leurs longues lances, ils courussent l'un contre l'autre jusqu'à ce que l'un des deux fût enlevé de sa selle et renversé par terre. Quelquefois ils se battaient à pied avec l'épée ou la hache, et quoique ce ne fussent que des jeux où présidait la courtoisie, on voyait quelquefois périr plusieurs champions dans ces combats inutiles, comme s'ils eussent combattu sur un champ de bataille véritable. »

Quand le comte de Derby arriva à Londres, il y avait trêve, ou du moins trêve apparente, entre les deux États.

Le comte, après avoir fait part de son expédition à la reine, se rendit à Berwick, où il fit annoncer qu'un grand tournoi aurait lieu, auquel il convoquait tous ceux des chevaliers écossais qui voudraient combattre.

Or il y avait à cette époque de vaillants hommes en Écosse et qui ne refusaient jamais ni un combat, ni un tournoi.

Le comte de Derby avait envoyé des espions en même temps qu'il avait fait annoncer ce tournoi, car le temps que les chevaliers écossais passeraient à ce tournoi, ils ne pourraient le passer à faire les préparatifs de l'invasion projetée, et lui, le comte de Derby, pourrait avertir Édouard, s'il y avait lieu.

Les espions revinrent.

— Monseigneur, dirent-ils au comte, rien n'est plus certain que cette invasion.

— Et qui devait la commander ?

— Le roi David Bruce en personne.

— Et les autres chefs de son armée ?

— Étaient Alexandre Ramsay, William Douglas et le chevalier de Liddesdale.

— Et ces trois chevaliers viendront au tournoi ?

— Oui, Monseigneur.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Le comte, au lieu de prévenir Édouard, dont le séjour en France était si utile à la réussite de ses projets, fit prévenir la reine de ce qui se passait, afin que ceux de ses chevaliers qui lui restaient se missent en garde contre cette invasion, et le comte attendit le tournoi.

Les combattants arrivèrent.

Le comte les reçut avec les honneurs dus à leur rang, et, s'adressant à Ramsay, il lui dit :

— Avec quelles armes vous plaît-il que le chevaliers combattent ?

— Avec les boucliers de métal, répondit Ramsay.

— Non, non, répliqua le comte, il y aurait trop peu d'honneur à acquérir en combattant avec de pareilles armes. Servons-nous plutôt des armures légères que nous portons les jours de bataille.

— Avec des pourpoints de soie si vous le voulez, répondit Alexandre Ramsay.

On s'en tint aux armures légères.

Le jour du tournoi arriva.

Les principaux chevaliers inscrits étaient, du côté des Écos-sais, Grahame, Douglas, Ramsay et Liddesdale.

Du côté des Anglais, le comte de Derby et le baron Talbot.

Chacun de ceux-ci savait que c'était un ennemi véritable qu'il avait à combattre, car le comte de Derby ne leur avait pas laissé ignorer les projets de l'Écosse, et il avait même dit à Talbot :

— Baron, vous contenterez-vous de votre armure légère ?

— Oui, avait répondu celui-ci.

— Eh bien ! si vous m'en croyez, vous en mettrez une doublée au moins à la poitrine.

— Pourquoi ?

— Parce que si nous avons deviné que nous avions des ennemis sérieux dans nos adversaires, ils ne nous épargneront



pas ; car, de leur côté, ils doivent bien savoir que nous ne leur sommes guère amis, et le roi d'Angleterre a trop besoin de ses vaillants chevaliers pour que je vous laisse vous exposer sans raison.

— Merci du conseil, Monseigneur, je le suivrai.

Si nous sommes entrés dans des détails sur ce tournoi, c'est qu'il fut un des plus meurtriers et des plus beaux de cette époque.

Le comte de Derby devait combattre Liddesdale et Ramsay ; Talbot, Grahame et un autre chevalier écossais dont nous n'avons pas le nom.

Puis venaient d'autres chevaliers, braves, mais moins importants que ceux que nous venons de nommer.

Après plusieurs passes insignifiantes, le chevalier de Liddesdale vint frapper l'écu du comte de Derby. Celui-ci sortit de son camp.

Liddesdale n'avait pas fourni deux fois la carrière que, blessé au bras droit, il était forcé de quitter la partie.

Le comte resta dans son camp, aux acclamations des spectateurs, et Talbot, qui le remplaça, alla toucher l'écu de sire Patrick Grahame, qui était un redoutable champion.

C'est alors que Talbot sut gré au comte du conseil qu'il lui avait donné, car la lance de son adversaire perça sa double cuirasse et s'enfonça d'un pouce dans la chair.

Avec sa cuirasse de guerre, il eût inévitablement été tué.

C'est ainsi que se termina le premier jour.

Le soir au souper, un chevalier anglais voulut venger la défaite de Talbot, et défia Grahame de fournir le lendemain trois fois la carrière contre lui.

— Ah ! tu veux te mesurer avec moi, dit celui-ci. En ce cas, lève-toi demain de bonne heure, confesse tes péchés, car le soir, tu rendras compte à Dieu.

Le bruit de ce défi se répandit, et le lendemain, quand Grahame, déjà vainqueur la veille, reparut dans la lice, tous les yeux se fixèrent sur lui, car on était curieux de savoir s'il gagnerait son

sanglant pari.

Patrick Grahame s'avança jusqu'au milieu de la lice, et, voyant venir à lui son adversaire, il lui cria :

— Avez-vous fait comme je vous ai dit, Messire ?

— Pas plus que vous, Sire.

— Alors vous mourrez sans confession, ce qui est un malheur quand on est sérieusement chrétien comme je crois que vous l'êtes.

Et à peine Grahame avait-il dit cela, qu'il prit du champ, assura sa lance, et, courant de toute la force de son cheval sur le chevalier anglais, il lui passa sa lance au travers du corps.

Le chevalier tomba à terre.

Quand on le releva, il était mort.

La chose avait été si rapide et si terrible à la fois, que l'admiration faisait place à l'effroi ; Grahame se retira au milieu du silence général.

Les applaudissements n'éclatèrent que lorsque le comte de Derby reparut.

Les dames et demoiselles de Saint-Jean-d'Angely avaient bien raison de dire que c'était le plus beau cavalier qu'on pût voir sur un palefroi.

Rien n'était plus élégant que lui lorsqu'il se présenta dans la lice, et cependant il était pâle et son sang bouillait, car il avait soif de venger la mort de celui qu'il venait de voir tuer.

William Ramsay, parent d'Alexandre Ramsay, dont nous avons parlé plus haut, répondit à l'appel du comte.

C'était un aussi brave chevalier que son frère.

Les deux adversaires fondirent l'un sur l'autre.

William visait, comme son prédécesseur, à la poitrine, le comte visait à la tête.

Les deux lances se brisèrent, les deux chevaux plièrent sur leurs jarrets, mais les deux champions restèrent en selle.

Chacun reprit une lance, et ils recommencèrent.

Cette fois, l'issue ne fut pas la même, quoique tous deux

cherchassent toujours.

La lance de William glissa, et celle du comte, traversant le casque de son adversaire, le lui cloua sur le crâne.

William ouvrit les bras et tomba.

Tout le monde le croyait tué, et cependant il respirait encore, mais si faiblement que la première chose que l'on fit, quand il eut été transporté dans son camp, fut d'aller chercher un prêtre.

William se confessa sans prendre le temps d'ôter son casque.

— Que Dieu m'accorde, dit le comte de Derby, qui ne s'occupait plus que de soigner le blessé, de me confesser le casque en tête, et de mourir dans mon armure.

Quand la confession fut terminée, Alexandre Ramsay étendit son frère par terre tout de son long, et, appuyant son pied droit contre la tête du patient, il réunit toutes ses forces, et tira le morceau de lance en même temps du casque et de la tête.

Après quoi William se leva, et, se frottant la tête, il dit en souriant :

— Allons, cela ira !

Les tournois étaient terminés.

On distribua les prix, dans lesquels le comte déploya toute sa munificence, et chacun s'en retourna d'où il était venu.

Quant au comte, il partit définitivement pour Calais, où il retrouva toutes choses dans le même état.

— Quelles nouvelles, cousin ? dit le roi après avoir embrassé le comte.

— Bonnes, Sire. L'Écosse se prépare à une invasion en Angleterre.

— Et vous appelez cela de bonnes nouvelles ? répliqua Édouard.

— Oui, Sire, car tout le pays est prévenu, et s'il ne leur arrive pas malheur, cela m'étonnera bien. Croyez-vous donc, Monseigneur, que j'aurais quitté l'Angleterre si votre beau royaume avait couru le moindre danger ?

— C'est juste, fit le roi. Attendons ici.

Les choses en étaient là, quand surgit un incident nouveau que nous ne pouvons passer sous silence.

Ramsay et Liddesdale étaient de vieux amis et de vieux compagnons d'armes, et ils avaient toujours été à côté l'un de l'autre quand il s'était agi de repousser l'invasion des Anglais.

Mais il arriva que, dans une des dernières batailles, Ramsay prit d'assaut le château-fort de Roxburg, ce qui l'avança encore dans l'amitié du roi.

Au moment où l'invasion allait se faire, quelque temps après le tournoi, David Bruce voulut récompenser ce fait d'armes, et il nomma Ramsay shériff du comté de Roxburgh, emploi qui était rempli auparavant par le chevalier de Liddesdale.

L'amitié de celui-ci pour Ramsay ne résista pas à la peine qu'il ressentit en apprenant que le roi le déposait pour son ami.

Un jour que Ramsay rendait la justice à Harvick, il fut assailli par une troupe d'hommes armés au milieu desquels il reconnut Liddesdale.

Ramsay fut blessé ; mais, convaincu que son ami ne pouvait désirer sa mort, il se fit transporter dans le château solitaire de l'Ermitage, situé au milieu des marais de Liddesdale.

Là, il fut jeté dans un cachot dont la porte fut close pour ne jamais se rouvrir.

À travers les fentes du plafond de ce cachot, au-dessus duquel se trouvait un grenier, tombaient quelques graines qui furent pendant plusieurs jours l'unique subsistance du prisonnier, qui succomba cependant, et dont les ossements furent retrouvés quatre cents après par un maçon qui creusait dans les ruines du château de l'Ermitage.

Quand David Bruce apprit le crime qui avait été commis, il en fut très courroucé et voulut le venger ; mais le chevalier de

Liddesdale était trop puissant pour être puni ; puis le roi avait en ce moment à s'occuper d'autre chose que de punir un homme dont il allait avoir si grand besoin.

Cependant le chevalier garda le souvenir des persécutions que David Bruce avait tentées sur lui, et il se promit bien de s'en venger un jour si l'occasion s'en présentait.

Pendant ce temps, les préparatifs du roi continuaient.

Il commença par lever une armée considérable, et, convaincu que nul ne savait ses projets, se fiant à l'absence du roi, il entra en Angleterre par les frontières occidentales, et marcha sur Durham, ravageant tout sur son passage, et faisant en Angleterre ce qu'Édouard et le comte de Derby venaient de faire en France.

David Bruce marcha vers Durham, toujours avec la même confiance.

Mais les lords des comtés septentrionaux avaient de leur côté rassemblé une armée, et, après avoir défait l'avant-garde de l'armée écossaise, ils tombèrent à l'improviste sur le corps d'armée principal.

L'armée anglaise, dans laquelle il y avait beaucoup d'ecclésiastiques, marchait entonnant des hymnes saints et ayant un crucifix pour étendard.

Dieu protégea ceux qui le prenaient pour guide.

Les Écossais trouvaient à chaque pas des combattants nouveaux qui semblaient sortir de terre comme les soldats de Cadmus.

La reine d'Angleterre était venue elle-même jusqu'en la ville de Neufchatel sur la Tyne, accompagnée de l'archevêque d'York, de l'archevêque de Cantorbéry, de l'évêque de Durham, de l'évêque de Lincoln, du sire de Percy, du sire de Ros, du sire de Monbray et du sire de Neufville, auxquels, en partant pour Calais, le comte de Derby avait fait les plus importantes recommandations.

En même temps arrivaient au secours des Anglais des gens des pays du nord, de Northumberland et de Galles, car chacun

avait hâte de combattre les Écossais, tant pour l'amour de la reine que pour le salut du pays.

Quand le roi d'Écosse et ses gens apprirent que les Anglais s'étaient assemblés à Neufchatel pour venir contre eux, ils envoyèrent jusqu'à cette ville des coureurs qui brûlèrent sur leur chemin des petits hameaux dont les Anglais voyaient les flammes de l'endroit où ils étaient.

Le lendemain, David Bruce et toute son armée, qui se composait bien de quarante mille hommes, s'en virent loger à trois petites lieues de Neufchatel, en la terre du seigneur de Neufville, et firent dire à ceux qui étaient dans le château que, s'ils voulaient sortir, ils les combattraient volontiers.

Les Anglais y consentirent, et, sortant de la ville, ils se trouvèrent douze cents hommes d'armes, trois mille archers et cinq mille autres hommes parmi les Gallois.

En voyant un si petit nombre, les Écossais, sûrs de la victoire, se rangèrent en bataille comme faisaient les Anglais de leur côté.

Les Anglais étaient rangés en quatre batailles.

L'évêque de Durham et le sire de Percy commandaient la première.

L'archevêque d'York et le sire de Neuville la seconde.

L'évêque de Lincoln et le sire de Monbray la troisième.

Messire Édouard de Bailleul et l'archevêque de Cantorbéry la quatrième.

La reine Philippe de Hainaut était au milieu de ses gens, comme avait fait quelque années auparavant la comtesse de Montfort, et elle les exhortait à combattre vaillamment pour l'honneur du roi et du royaume.

C'était surtout aux quatre prélats et aux quatre barons qu'elle s'adressait, et ceux-ci n'avaient pas besoin de ces exhortations, car ils n'étaient pas gens à ne pas s'acquitter loyalement de la mission, que leur roi y fût ou n'y fût pas.

Peu après le départ de la reine, qui se retira à Neufchatel, les batailles se rencontrèrent.

Ce furent les archers qui, de part et d'autre, commencèrent la besogne, mais les archers écossais ne durèrent pas longtemps. Ce premier choc fut peut-être le plus terrible que l'on retrouve dans les récits de combats.

Chacun faisait si bien de son côté, les Écossais, pour réparer les échecs précédents, les Anglais, pour tenir la promesse faite à leur reine, que la bataille commencée le matin durait encore à quatre heures du soir.

Sir John Graham offrit de disperser les archers anglais qui tiraient et tuaient avec leur habileté ordinaire et par qui la victoire commençait à se décider, si l'on voulait lui confier un corps de cavalerie, mais, quoique le succès d'une tentative semblable eût décidé du succès de la bataille de Bannockburn, il ne put l'obtenir.

Alors le désordre commença à se mettre peu à peu dans l'armée écossaise.

— Sire, dit Alexandre de Ramsay au roi, dont il portait la bannière, vous vous exposez trop, vous êtes blessé, retirez-vous.

— Que m'importe ? dit David Bruce, nous garderons la place ou je me ferai tuer comme le dernier de mes archers.

En ce moment, une seconde flèche blessa le roi à l'épaule.

Alors, armé d'une hache, il se précipita au milieu des ennemis comme le plus obscur de ses soldats.

Un homme l'avait reconnu ; cet homme se nommait John Copeland et était gentilhomme du Norumberland.

Il traversa rapidement et alla droit au roi d'Écosse.

Alors une lutte désespérée s'engagea entre le roi et le gentilhomme, car le premier comprenait que, mort ou pris, il assurait la victoire aux Anglais, et l'autre que, s'il ne s'emparait vite de son adversaire, il serait infailliblement tué par ceux qui viendraient à son secours.

Un violent coup que David Bruce reçut sur le bras droit fit tomber à terre la hache qu'il portait. John Copeland profita de ce moment, et saisit à bras-le-corps son royal adversaire, qui, voyant

cela, parvint par un effort désespéré à s'emparer de son poignard, avec lequel il fit sauter deux dents au gentilhomme ; mais celui-ci ne lâcha pas prise, et le roi, épuisé par cette lutte et ses deux blessures, resta au pouvoir du chevalier anglais.

À compter de ce moment, la bataille était finie.

Alexandre de Ramsay vint à l'aide de son maître, mais il ne réussit qu'à se faire tuer sous ses yeux.

John Copeland, avec une vingtaine d'hommes, fendit la presse, et chevaucha si bien que ce jour-là même il fit quinze lieues, et que, le soir, le roi David Bruce était enfermé à un château qui s'appelait Châtel-Orgueilleux, et qui appartenait à celui qui l'avait pris, et qui jura de ne rendre son prisonnier qu'à Édouard lui-même.

L'aile gauche de l'armée écossaise avait continué de tenir quelque temps après la prise du roi, mais en vain, et elle parvint à exécuter sa retraite sous le commandement du comte de March, le mari de la comtesse de March, qu'on appelait Agnès la Noire et qui, en l'absence de son mari, quelques années auparavant, avait si vaillamment défendu le château de Dembar contre Salisbury.

Cette défense fut assez remarquable pour que nous fassions ici une digression en sa faveur.

Le comte de March avait embrassé le parti de David Bruce, et s'était mis en campagne avec le régent. La comtesse, que son teint basané avait fait surnommer Agnès la Noire, était la digne fille de Thomas Randolph, comte de Morcy. Le château de Dembar qu'elle habitait était bâti sur une chaîne de rochers qui s'étendaient jusqu'à la mer. Il n'avait qu'un seul passage qui conduisît dans l'intérieur des terres, et ce passage était si bien fortifié qu'il était réputé imprenable.

Cependant ce château fut attaqué par Salisbury, qui tenta tous les moyens pour s'en emparer.

Il commença par faire avancer des engins qui jetaient d'énormes pierres, mais Agnès la Noire, impassible sur les remparts, ne



répondait à ces attaques qu'en essuyant avec un mouchoir blanc les places que les pierres frappaient, comme si cet assaut n'eût servi qu'à faire un peu de poussière.

Alors le comte fit faire une sorte de maison roulante qu'on appelait une truie, dont la forme ressemblait assez au dos d'un sanglier. Cette machine que l'on roulait contre le château que l'on voulait attaquer abritait, contre les flèches et les pierres des assiégés, les soldats qu'elle renfermait et qui alors tiraient à leur aise ou cherchaient à miner les murs ou à pratiquer une brèche avec des haches et des pioches.

Quand la comtesse vit cet engin approcher des murs du château, elle cria au comte de Salisbury, d'un ton moqueur :

Prends garde à toi, Salisburie,  
Des petits va faire la truie.

En disant cela, elle faisait un signal, et un énorme fragment de rocher qu'elle avait fait détacher tout exprès fut précipité du haut des murailles sur la truie, dont le toit fut brisé en mille pièces, et Agnès s'écria, en voyant fuir les Anglais qui voulaient éviter la chute des débris et les flèches qu'on leur lançait du château, et contre lesquelles rien ne les garantissait plus :

— Voyez donc toute cette portée de petits porcs anglais.

On juge aisément par la femme de ce que devait être le mari. La retraite s'effectua donc assez bien sous son commandement. Les Écossais laissèrent quinze mille morts environ.

Quand la reine d'Angleterre apprit ce qui s'était passé, elle monta sur son palefroi et s'en vint le plus tôt qu'elle put sur la place où avait eu lieu la bataille. Alors elle demanda ce que le roi d'Écosse était devenu. On lui répondit que John Copeland l'avait pris et mené avec lui.

La reine écrivit alors au chevalier de Copeland de lui amener son royal prisonnier, ajoutant qu'il aurait dû le faire tout de suite.

Elle donna ces lettres à un de ses chevaliers, qui partit aussitôt pour Châtel Orgueilleux.

Madame Philippe revint sur-le-champ où s'était rassemblée toute l'armée anglaise, qu'elle félicita grandement.

Là, le comte de Moret, messire Guillaume de Douglas, messire Robert de Bessi, messire Anebaut de Douglas, l'évêque d'Abredane, l'évêque de Saint-Andrieu, le chevalier de Liddesdale, et enfin tous les nobles prisonniers que les Anglais avaient faits lui furent présentés.

Le lendemain arriva la réponse de John Copeland.

Elle était formelle.

Il refusait de remettre son prisonnier à tout autre qu'au roi, ajoutant que David Bruce était bien gardé et qu'il n'y avait garde qu'il s'échappât.

Madame d'Angleterre ne put en tirer autre chose et ne fut pas contente de l'écuyer.

Elle écrivit au roi le résultat de la bataille, et le roi fit dire à John de Copeland de venir lui-même lui rendre compte à Calais de l'heureuse capture qu'il avait faite.

Quand cette nouvelle fut connue, le comte de Liddesdale, celui qui avait fait mourir Alexandre de Ramsay, et qui, comme nous venons de le dire, était prisonnier des Anglais, demanda à parler à la reine.

— Madame, lui dit-il, je voudrais voir le roi d'Angleterre, auquel j'aurais à dire des choses dont il ne peut que me savoir gré. Je viens vous demander de me laisser, sur ma parole, me rendre auprès de lui avec le sire de Copeland, dont je serai le prisonnier.

Ce que le comte de Liddesdale demandait lui fut accordé, et il partit avec le chevalier.

David Bruce resta enfermé dans un château qui se trouvait sur la route de Northumberland et de Galles.

### LIII

Quand Édouard vit l'écuyer et qu'il sut que c'était Jean de Copeland, il lui fit grande chère, et, le prenant par la main, lui dit :

— Bienvenu est mon écuyer qui par sa vaillance a pris notre adversaire, le roi d'Écosse.

— Sire, dit alors John Copeland, ce que j'ai fait tout autre l'eût pu faire ; mais ne me veuillez pas de mal si je n'ai pas rendu mon prisonnier à madame la reine comme elle me le demandait, car je relève de vous, et c'est à vous que j'ai fait mon serment.

— Le bon service que vous nous avez rendu, dit le roi, vaut bien que vous soyez excusé de toutes choses, et honnis soient tous ceux qui penseraient mal de vous. Voici ce que vous allez faire. Vous partirez de Calais, vous retournerez en votre maison, vous prendrez votre prisonnier et le mènerez auprès de ma femme. Et pour vous récompenser, je vous élève au grade de banneret, je vous retiens écuyer de mon corps et de mon hôtel, et vous assigne un revenu de six cents livres à l'esterlin.

— Sire, dit alors John, je ferai comme vous l'ordonnez ; mais j'ai amené avec moi le sire de Liddesdale, qui est aussi votre prisonnier, mais qui a obtenu de madame la reine la permission de venir vous voir et de s'entendre avec vous de sa rançon.

— Eh bien ! amenez-nous ce prisonnier, que nous garderons ici si sa rançon ne nous convient pas et que nous renverrons si elle nous convient.

Quand l'écuyer fut parti, le chevalier de Liddesdale fut admis auprès du roi.

— Sire, dit-il à Édouard, je ne viens pas seulement pour vous offrir ma rançon, mais pour vous donner un bon conseil.

— Et d'où vient qu'un ennemi, mon prisonnier, veut me rendre un service ?

— Cela vient, Sire, de ce qu'il a peut-être à se venger de

celui ou de ceux au service desquels il s'est fait prendre.

Il paraît que le conseil était bon et le service réel, car, à la fin de cette première entrevue, Édouard dit au comte :

— C'est bien, Messire, nous vous remercions de tout ce que vous venez de nous dire, et nous en ferons notre profit. Soyez tranquille, le roi David Bruce est en bonnes mains, et il ne verra de sitôt ce pays où il n'a su rester. Vous êtes libre, Messire, les services comme celui que vous venez de me rendre valent quatre rançons comme celle qu'on vous eût demandée.

Le comte de Liddesdale quitta alors la France et retourna en Écosse, où son voyage à Calais était déjà connu.

Pendant ce temps, John de Copeland était revenu en Angleterre, annonçant l'ordre qu'il avait reçu d'Édouard et les dons que celui-ci lui avait faits. Tous ceux qui se trouvaient là lui firent compagnie pour garder le prisonnier pendant sa translation de Châtel Orgueilleux à la ville de Berwick, où se trouvait la reine.

On alla donc prendre David Bruce.

John le présenta à la reine, qui était bien encore un peu courroucée du refus qu'il avait fait de le lui amener plus tôt, mais qui oublia son ressentiment en voyant qu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait, et en entendant les bonnes raisons que John lui donna.

Alors elle n'eut plus qu'un souci, ce fut de passer en France et de voir son mari et son fils, qu'elle n'avait pas vus depuis longtemps.

Elle pourvut la cité de Berwick, le château de Rosebourg, la cité de Durham, la ville de Neufchâtel-sur-Rhin et toutes les garnisons sur les routes d'Écosse.

Elle confia la garde du pays de Northumberland aux seigneurs de Percy et de Neufville, après quoi elle partit de Berwick, s'en retourna à Londres, emmenant avec elle le roi d'Écosse, le comte de Moret et tous les hauts barons qui avaient été pris.

Son entrée à Londres fut un véritable triomphe, et la joie des

Anglais à la vue du roi d'Écosse ne se peut exprimer.

La reine fit enfermer ses prisonniers au fort château de Londres, et elle ordonna les préparatifs de son départ.

Elle partit et arriva heureusement à Calais, où nous allons la retrouver tout à l'heure.

Maintenant, revenons au sire de Liddesdale.

Sa visite au roi d'Angleterre était connue, nous l'avons dit, et les Écossais, en voyant revenir le prisonnier, crurent qu'il avait entamé avec Édouard une négociation relative à la délivrance de leur roi. Mais ils étaient loin de la vérité, et peu à peu l'on crut que cette visite, au lieu d'être un service rendu à l'Écosse, pouvait bien être une trahison.

Alors on se souvint que le comte avait tué Alexandre Ramsay, et qu'il n'avait jamais pardonné au roi David Bruce d'avoir voulu l'en punir.

Les suppositions étaient donc en chemin de devenir des certitudes, lorsqu'un matin, William de Douglas, son parent et son filleul, lui proposa une partie de chasse dans la forêt d'Etrick.

Le chevalier de Liddesdale était grand chasseur, il accepta.

Le soir, on rapportait le cadavre du chevalier.

William de Douglas l'avait tué.

Et ce fut heureux, car on oublia la dernière action de sa vie pour ne se souvenir que des services qu'il avait rendus et de sa mort malheureuse et fortuite.

## §

Le siège se tenait toujours devant Calais, et les Anglais avaient fort à faire.

En effet, le roi de France, qui venait d'échouer dans le secours qu'il avait donné à l'Écosse, avait si bien garni les forteresses des comtés de Ghine, d'Artois et de Boulogne, et les environs de Calais, il avait mis sur mer tant de Génois et de Normands, que les Anglais qui voulaient sortir de leur ville pour chercher aventure faisaient souvent de dures et dangereuses rencontres.

Un siège définitif n'avait pas lieu, il est vrai, mais il ne se passait pas de jours sans qu'il n'y eût quelque escarmouche, avec des morts, soit d'un côté, soit de l'autre.

Aussi le roi d'Angleterre et son conseil passaient-ils les jours et les nuits à faire des engins et à combiner des machines pour mieux attaquer et presser ceux de Calais. Mais rien ne venait à bout de ceux-ci, et les affamer était décidément l'unique moyen que pussent employer les assiégeants.

Mais à ce moyen il y avait un empêchement, car il y avait deux hommes, deux mariniers, se transformant comme des Protées, échappant comme des ombres, et qui ravitaillaient continuellement la ville.

Ces deux hommes se nommaient, l'un Marant, l'autre Mestriel.

Les Anglais avaient été longtemps sans se rendre compte de la façon dont les vivres parvenaient aux Calaisiens, mais ils avaient fini par surprendre les deux hommes que nous venons de nommer en flagrant délit de commerce avec la ville.

Alors ils les avaient poursuivis, mais autant eût valu poursuivre des fantômes ou vouloir saisir l'insaisissable Protée.

Les deux mariniers échappaient toujours, et non seulement ils échappaient, mais comme ils connaissaient mieux la mer et les routes que les Anglais, ils les attiraient dans des écueils ou les faisaient tomber dans des embuscades, ni plus ni moins que les chants des Sirènes et les échos de la Lore-Ley.

Cela dura longtemps, car le roi d'Angleterre séjourna encore tout l'hiver devant Calais, et l'on finit par renoncer à vouloir s'emparer de ces deux hommes qui étaient cependant devenus l'unique secours des Calaisiens.

Édouard III, tout le temps que dura ce siège, s'occupa sans cesse de rester en amitié avec les communautés de Flandre, car son avis était que c'était par eux qu'il en arriverait le plus aisément à ce qu'il voulait.

Enfin, le roi d'Angleterre leur fit tant de promesses que les

Flamands, qui, du reste, ne demandaient pas mieux, se laissèrent émouvoir.

Ils demandèrent en échange de leur secours que le roi leur rendît Lille, Douai et ses dépendances.

Le roi leur promit ce qu'ils demandaient, et ils vinrent mettre le siège devant Béthune.

Celui qui les commandait était un capitaine nommé messire Oudart de Renty, qui avait été banni de France et qui avait tourné ses armes contre Philippe.

Mais ceux qui la défendaient étaient quatre braves chevaliers, Geoffroi de Chargny, Baudoin Dennefrin, Jean de Handar et notre vieille connaissance Eustache de Ribeaumont.

La ville de Béthune était si bien défendue par les quatre chevaliers que nous venons de nommer, que les Anglais ne purent rien sur elle.

Alors Édouard III en revint à sa première combinaison, c'est-à-dire à vouloir que Louis de Male, devenu comte de Flandre par la mort de son père, tué à Crécy, épousât sa fille Isabelle.

C'était hardi.

De quelque intérêt que soit une combinaison politique, elle devient au moins difficile quand il s'agit de faire épouser à un homme la fille de celui qui a tué son père.

Il faut ou que les intérêts soient bien puissants, ou que ce soit un bien mauvais fils, ou que la femme soit bien belle.

Cependant le commun de Flandre, ne voyant que les grands avantages à tirer de cette alliance, et se rappelant la promesse faite par Gérard Denis, s'accordait entièrement à consentir à ce mariage, et ne se cachait pas de dire qu'il le désirait, ce dont se réjouissait fort Édouard, car par ce moyen il s'aiderait bien mieux et bien plus sûrement de la Flandre, de même qu'il semblait, et avec raison, aux Flamands que, s'ils avaient l'Angleterre pour alliée, ils pourraient hardiment résister au roi de France, dont la protection était loin de pouvoir leur être aussi profitable que l'autre.

D'un autre côté, le comte Louis de Male, qui avait été élevé à la cour de France, disait ce que nous disions tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il n'épouserait jamais la fille de l'homme par qui son père était mort.

Une seconde difficulté se présentait.

C'était le duc Jean de Brabant, qui désirait fortement que le jeune comte prît sa fille pour femme, et qui prenait l'engagement vis-à-vis du prince de le faire jouir entièrement de la comté de Flandre. Puis le duc faisait entendre en même temps que, si ce



mariage avait lieu, il ferait tant que tous les Flamands seraient de son accord et contraires au roi d'Angleterre. Ce qui faisait que le roi de France consentait au mariage de Brabant.

Quand le duc eut le consentement du roi de France, il envoya de grands messagers en Flandre, adressés aux bourgeois les plus influents. Bref, il colora si bien les raisons qu'il leur donnait, que les conseils des bonnes villes de Flandre mandèrent le jeune comte leur seigneur, en lui faisant dire que s'il voulait venir en Flandre et suivre leur conseil, ils seraient ses bons et loyaux sujets, et lui délivreraient toutes les justices et juridictions de Flandre ; plus et mieux que nul comte n'avait eu avant lui.

Le comte arriva, et fut reçu avec grande joie.

Mais à peine Édouard III apprit-il ce qui se passait, qu'il envoya aussitôt en Flandre le comte de Norhanton, le comte d'Arondel et le seigneur de Cobehen, lesquels parlementèrent tant et pourchassèrent si bien les communautés de Flandre, qu'il y eut revirement, et que les Flamands, malgré tout ce qu'ils avaient dit, eurent plus cher que leur sire prêt à femme la fille du roi d'Angleterre que la fille du duc de Brabant.

On voit qu'à cette époque la politique se faisait encore avec une touchante naïveté.

Cependant, si bon que fût le conseil, le comte ne voulut pas le suivre, répétant toujours que rien au monde ne le contraindrait à épouser la fille de l'homme dont les prétentions avaient tué son père.

Les conseillers eurent beau dire au jeune comte que si son père avait suivi les conseils qu'on lui donnait, il eût fait alliance avec Édouard, et ne fût pas mort, le fils fut inébranlable dans sa volonté.

Alors, voyant qu'ils n'obtenaient rien par le raisonnement, les Flamands employèrent le dernier moyen qui leur restât, ils prirent le comte et le mirent dans une prison courtoise, mais qui était cependant bien une prison, et lui dirent, avec le respect qu'ils avaient pour leur maître, que ce qu'ils faisaient était pour son

bien, et que, puisqu'il ne s'y prêtait pas de bon gré, ils voulaient qu'il fût heureux de force.

Le comte tint bon quelque temps, mais il n'était pas habitué à la réclusion, et il finit par changer d'avis. Il dit donc aux Flamands qu'il suivrait leur conseil, car plus de biens devaient lui venir d'eux que de nul autre pays.

Ces paroles enchantèrent les Flamands, qui ouvrirent la prison et lui laissèrent reprendre une partie de ses habitudes, comme d'aller chasser des oiseaux d'eau sur le bord des rivières, distraction que le prisonnier aimait fort, et de laquelle il lui coûtait fort d'être privé. Mais ils ne cessèrent pas pour cela de le surveiller, et sa prison était en plein air au lieu d'être en quatre murs, car ils le guettaient de si près qu'à peine pouvait-il aller pisser, dit Froissard.

Cela dura ainsi jusqu'à ce que les Flamands eussent fait dire au roi et à la reine, qui se tenaient devant Calais, de se rendre à l'abbaye de Bergues pour conclure le mariage accepté enfin par le comte.

On prit donc jour pour que les deux parties se trouvassent entre Neuport et Gravelines.

Là vinrent les hommes les plus notables des bonnes villes de Flandre, amenant leur jeune seigneur, qui s'inclina courtoisement devant le roi et la reine d'Angleterre arrivés avant lui, et traînant à leur suite une grande foule.

Édouard prit le comte par la main, et s'excusa de la mort de son père avec ces paroles douces et bienveillantes qu'il trouvait si bien, ajoutant qu'il avait voulu ne pas entendre parler du comte de Flandre ni le premier ni le second jour de la bataille de Crécy.

Louis de Male sembla très satisfait des raisons que lui donnait Édouard, et il ne fut plus question que du mariage et de ses clauses.

Puis on discuta sur certains traités à faire et certains engagements à tenir, après quoi le comte fut fiancé à madame Isabelle, fille du roi d'Angleterre, et promit de l'épouser.

Le mariage fut remis à une époque où l'on aurait plus grand loisir de le faire, et les Anglais s'en retournèrent devant Calais, tandis que les Flamands s'en allaient en Flandre, chaque parti enchanté l'un de l'autre.

Les choses demeurèrent en cet état.

Le reste du temps jusqu'au jour fixé pour le mariage ne fut plus employé par le roi d'Angleterre qu'à faire les préparatifs nécessaires pour donner une grande pompe à cette fête et qu'à choisir les beaux et riches bijoux dont ils comptait faire des présents à cette occasion.

La reine, qui s'en voulait bien acquitter aussi, passa en largesses toutes les dames de son temps.

Le jeune comte, revenu en Flandre, continua cette distraction qui lui agréait si fort, et qui, comme nous l'avons dit, consistait à aller chasser des oiseaux d'eau sur le bord des rivières. Il paraissait enchanté du mariage convenu et l'acceptait même avec bien plus de plaisir que ne l'eussent pensé ceux qui le lui conseillaient.

Les Flamands, convaincus par la franchise de leur seigneur, ralentissaient quelque peu leur surveillance, qui, après les choses qui s'étaient passées, eût fini par paraître une insulte.

Le mardi 3 avril, jour des fêtes de Pâques, arriva.

Huit jours après devait avoir lieu le mariage.

Le matin du 3 avril, il faisait un temps magnifique. Aussi le comte se leva-t-il de bonne heure et envoya-t-il quérir son fauconnier, qui arriva en toute hâte.

Tous deux se mirent en route, tous deux étaient à cheval.

Ils cheminaient ainsi depuis quelque temps, quand le fauconnier, voyant se lever un héron, lui lança l'oiseau chasseur, et le comte en fit autant.

Les deux faucons se mirent en chasse, et Louis de Male après eux.

— Qui l'aura ? qui l'aura ? répétait-il et, éperonnant son cheval, il avançait toujours, laissant derrière lui le fauconnier qui

était loin d'être aussi bien monté que le prince.

Quand il se crut à une certaine distance, il se retourna, et, voyant que, quoi qu'ils fissent, ses gardes ne le pourraient rejoindre, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval et prit les champs.

On tenta d'abord de le poursuivre, mais on s'aperçut bientôt que la chose était inutile.

Le comte passa en Artois, où il était en sûreté. De là, il se rendit auprès de Philippe VI, auquel il raconta comment il avait été forcé de faire ce qu'il avait fait, et comment, par amour pour lui, il avait échappé à la prison et au mariage.

Le roi de France le félicita de son courage et de sa fidélité.

Quant à Édouard, quand il apprit la fuite du comte, comme il savait parfaitement que les Flamands n'y étaient pour rien, et comme d'ailleurs son intérêt était que son alliance avec eux fût maintenue, il accepta facilement les excuses qui lui furent faites, et, en attendant, ne s'occupait plus que de son siège de Calais.

On eût dit vraiment que le roi comptait passer le reste de sa vie devant cette ville, tant il parlait peu de s'en aller, et tant il en faisait confortablement le siège.

Il tenait là sa cour comme à Londres, et c'étaient tantôt des chevaliers de Flandre et de Brabant, tantôt des chevaliers de Hainaut et d'Allemagne qui le venaient visiter et qu'il comblait de présents.

En ce même temps revint de Prusse le sire Robert de Namur, que le sire de Spontin venait de faire chevalier en la Terre Sainte.

Robert de Namur était jeune et brave, aimant les exploits de guerre et les belles appertises d'armes.

De plus, il ne s'était engagé vis-à-vis d'aucun des deux rois qui combattaient l'un contre l'autre, mais comme il était le neveu de Robert d'Artois qu'Édouard avait si bien accueilli, ses penchants le portaient vers l'Angleterre.

Il réunit donc les chevaliers et écuyers dont il pouvait disposer, et, richement ordonné, il se mit en route ainsi qu'il convenait

à un seigneur comme lui.

Il marcha ainsi jusqu'à ce qu'il arrivât au siège de Calais, où il fit part au roi de l'amour qu'il avait conçu de lui pour la protection qu'il avait donnée à son oncle, et où il lui offrit ses services et ceux des chevaliers et écuyers qui l'accompagnaient.

Robert de Namur devint donc féal du roi d'Angleterre, qui lui assigna une pension de trois cents livres à l'esterlin payables à Bruges.

On se rappelle qu'une trêve avait été conclue après le siège de Rennes entre le roi de France et le roi d'Angleterre, pour ce qui regardait les hostilités de Charles de Blois et de la comtesse de Montfort.

Quand ces trêves furent expirées, chacun se remit à l'œuvre de plus belle, le roi de France confortant Charles de Blois, et le roi d'Angleterre aidant la comtesse de Montfort, ainsi que tous deux s'y étaient engagés.

Édouard avait donc envoyé du siège de Calais, au secours de la comtesse, deux braves et vaillants chevaliers nommés Thomas d'Angourne et Jean de Hartuelle.

Deux cents hommes d'armes et quatre cents archers accompagnaient ces deux capitaines, et cette troupe de renfort ne s'arrêta que lorsqu'elle eut rejoint la comtesse à Hennebon.

Ils trouvèrent là un chevalier de la Basse-Bretagne qui se nommait Tanguy du Chastel avec lequel ils firent souvent des chevauchées et des sorties contre les gens de messire Charles de Blois et sur le pays qui lui appartenait.

Tantôt c'étaient les uns qui gagnaient, tantôt c'étaient les autres. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que le pays était gâté, couru, pillé, et que les pauvres gens en souffraient.

Or il advint un jour que, pour mieux utiliser leur temps, les trois chevaliers Thomas d'Angourne, Jean de Hartuelle et Tanguy du Chastel s'en allèrent avec une grande quantité de gens d'armes à cheval et de soudoyers à pied attaquer une bonne et forte ville appelée la Roche-de-Rien, et dont la première résistance fut si

belle, qu'elle ne laissa pas grand espoir aux assiégeants.

Mais, comme toujours, la fatalité vint au secours des Anglais.

Le hasard voulut en effet que dans cette ville il y eût trois fois plus d'Anglais que de Français, de sorte qu'en voyant la ville assiégée par leurs compatriotes, les Anglais s'emparèrent du capitaine, nommé Tassart de Guines, et lui dirent tout simplement qu'ils le tueraient s'il ne passait aux Anglais avec eux.

Tassart était brave, mais brave seulement quand la mort est une chose utile et vient comme un adversaire sur un champ de bataille, et non quand, comme un larron, elle vous tue dans l'ombre et prend sur votre cadavre ce que vous lui refusez.

Tassart de Guines fit donc ce que voulaient ceux qui l'avaient pris, en récompense de quoi les Anglais, qui repartaient pour Hennebon, le laissèrent capitaine de la ville, mais ne poussèrent cependant pas la confiance jusqu'à ne pas augmenter sa garnison d'une quantité d'hommes suffisante pour le maintenir dans les nouvelles résolutions qu'il venait de prendre.

Quand messire Charles de Blois apprit ce qui venait de se passer, il jura qu'il n'en serait pas ainsi : il manda donc en Bretagne et en Normandie les seigneurs qui étaient de sa partie, et il fit un si grand amas de gens d'armes qu'il réunit bien seize cents armures de fer et douze mille hommes de pied.

Il y avait bien dans cette armée quatre cents chevaliers, dont vingt-trois baronnets au moins, qui mirent immédiatement le siège devant la Roche-de-Rien.

Les émigrés, voyant qu'ils n'étaient pas de force à tenir contre une si grande masse de gens, envoyèrent messagers sur messagers à la comtesse de Montfort pour lui demander du secours.

La comtesse réunit à son tour mille armures de fer et huit mille hommes de pied dont elle donna le commandement à Thomas d'Angourne, à Jean de Hartuelle et à Tanguy du Chastel.

En partant, les trois chevaliers lui dirent qu'ils ne

reviendraient pas sans avoir fait lever le siège de la ville.

Quand les hommes de la comtesse se trouvèrent à deux lieues de l'armée française, ils se logèrent sur la rivière de Jauli, avec l'intention de combattre le lendemain ; mais quand ils eurent pris un peu de repos, messire Thomas d'Angourne et Jean de Hartuelle ne purent tenir en place, et, prenant environ la moitié de leurs gens, ils les firent armer et monter à cheval sans bruit, et minuit sonnait lorsqu'ils tombèrent sur l'un des côtés de l'armée de Charles de Blois.

Ils y causèrent grand dommage, abattant et tuant ; mais ils ne surent pas se retirer à temps, de sorte que toute l'armée put s'armer à son tour, et qu'il leur fallut accepter la bataille que leur livraient des troupes nouvelles et fraîches.

Ce furent alors les Anglais qui plièrent.

Messire Thomas d'Angourne fut pris et blessé deux fois, et finit par rester au pouvoir des Français ; Jean de Hartuelle parvint à s'échapper avec quelques-uns de ses gens, mais la plus grande partie demeurèrent morts ou prisonniers.

Jean et ses compagnons revinrent annoncer cette triste nouvelle à Tanguy, juste au moment où le sire Garnier de Quadudal, qui n'avait pu venir plus tôt, arrivait avec cent armures de fer.

— Que se passe-t-il ? demanda le nouvel arrivant.

On lui raconta l'échec que les gens de la comtesse venaient d'essuyer.

— N'est-ce que cela ? dit-il.

— Vous en parlez bien à votre aise, dit Jean de Hartuelle ; on voit bien, Messire, que vous arrivez et que vous n'aviez pas comme nous treize mille hommes sur le dos.

— Eh bien ! répliqua Garnier, savez-vous ce qui nous reste à faire ?

— Dites.

— Suivez-vous mon conseil ?

— S'il est bon.

— Faites aussitôt armer tous vos gens de cheval et de pied.



Vos ennemis se reposent de leur victoire et ne vous attendent certes pas en ce moment. Profitons de leur confiance et tombons sur leur armée ; je vous réponds du succès.

Le conseil était bon. Il fut accepté.

Tout le monde prit les armes.

Ceux qui étaient à cheval allaient devant ; les gens de pied les suivaient.

Le soleil se levait au moment où ils tombaient sur le camp français, dont les soldats dormaient et se reposaient dans une tranquillité parfaite.

Les Anglais commencèrent par abattre les tentes, nefes et pavillons ; ils tuaient à leur aise, si bien que cela ressemblait plutôt à une boucherie qu'à une bataille. Plus de deux cents chevaliers français restèrent sur la place avec quatre mille autres gens. Charles de Blois et tous les braves de Bretagne et de Normandie furent pris.

Quant à Thomas d'Angourne, on n'eut pas besoin de le reprendre ; il alla bien tout seul rejoindre ses compagnons, en sorte qu'il n'eut pas à se plaindre de sa longue captivité.

Jamais il ne fut donné à des ennemis de tuer, en aussi peu de temps, tant de braves et nobles gens, car messire Charles de Blois perdit là la fleur de son pays.

C'était une grande victoire pour la comtesse de Montfort, et l'on eût pu croire que la prise de Charles de Blois allait mettre fin aux hostilités ; mais la duchesse de Bretagne, sa femme, prit la survivance, et la guerre se trouva entre ces deux dames, la duchesse de Bretagne et la comtesse de Montfort.

Maintenant, laissons les uns se désespérer, les autres se réjouir de cette aventure, et revenons au roi Philippe, qui était battu de quelque côté qu'il se tournât.

Le roi de France, voyant la persistance avec laquelle Édouard tenait le siège de Calais, apprenant tous les jours ce que les assiégés avaient à souffrir, songea à en finir tout d'un coup et à combattre Édouard et à lui faire lever le siège, si cela se pouvait.

Il commanda donc par tout son royaume que tous les chevaliers et écuyers se trouvassent en la cité d'Amiens, ou près de là, le jour de la fête de la Pentecôte.

Nul ne manqua à l'appel, nul ne fit défaut au rendez-vous, car quelque blessure qu'on lui fît, quelque échec qu'il essuyât, le royaume de France était pourvu de si bonne et si loyale chevalerie, qu'il n'en pouvait jamais être dégarni.

Là se trouvaient donc le duc de Normandie, le fils aîné du roi, qui n'avait voulu reprendre les armes qu'après que l'on avait eu délivré Gautier de Mauny.

Le duc d'Orléans, son fils puîné.

Le duc Eudes de Bourgogne, le duc de Bourbon, le comte de Foix, messire Louis de Savoie, messire Jean de Hainaut, le comte d'Armagnac, le comte de Forest, le comte de Valentinois, et tant de comtes et de barons que ce serait merveille à écrire.

Quand tout le monde fut réuni et que les conseils furent ouverts à cette fin de savoir comment l'on pourrait conforter ceux de Calais, il fut reconnu que cela ne se pouvait qu'autant qu'une alliance aurait été faite avec les Flamands et qu'une porte serait ouverte aux Français du côté de Gravelines.

Philippe VI envoya donc aussitôt des messages en Flandre pour en traiter avec les Flamands.

Mais le roi d'Angleterre avait à cette époque tant de bons amis en Flandre que jamais ils n'eussent octroyé cette courtoisie à son adversaire.

Et cependant les propositions de celui-ci étaient belles. En effet, il offrait de faire lever l'interdit jeté sur la Flandre.

D'y entretenir le blé pendant six ans à un très bas prix.

De leur faire porter des laines de France qu'ils manufactureraient, avec le privilège de vendre en France les draps fabriqués de ces laines, exclusivement de tous autres tant qu'ils en pourraient fournir.

De leur rendre les villes de Lille et de Béthune.

De les défendre envers et contre tous, et pour sûreté de cette

promesse, de leur envoyer de grandes sommes d'argent.

Enfin, de donner des places avantageuses aux jeunes gens bien constitués qui ne jouissaient pas d'une fortune commode.

Les Flamands n'ajoutèrent point foi à ces promesses, et les rejetèrent, disant que le roi de France ne promettait que pour obtenir.

Quand Philippe vit cela, il ne voulut cependant pas abandonner son entreprise ni avoir fait venir pour rien tant de nobles et vaillants chevaliers.

Il annonça donc que l'on s'avancerait du côté de Boulogne.

Le roi d'Angleterre, qui tenait là son siège et qui étudiait tous les jours afin de savoir comment il pourrait le mieux contraindre ceux de Calais, avait bien entendu dire que le roi Philippe faisait un grand amas de gens d'armes et le voulait venir combattre, de sorte que, ne pouvant attaquer sans folie d'un côté, et près d'être attaqué de l'autre, il eut à réfléchir longuement.

Ce qui lui faisait prendre patience, c'était que la ville de Calais était mal pourvue de vivres, car les deux mariniers avaient, malgré leur adresse et leur zèle, grand-peine à entretenir la ville.

Alors, pour leur fermer le passage de la mer, Édouard fit charpenter un châtel haut et grand, et le fit si bien garnir qu'on ne le pouvait entamer.

Ce fort était situé sur une langue de terre à l'embouchure du Havre, à peu près où est maintenant le Risban.

Quelque temps après la construction de ce châtel, les Anglais apprirent qu'il y avait en mer un convoi de vivres pour les Calaisiens ; Gautier de Mauny, le comte d'Oxford, de Norhanton, de Pembroke et plusieurs autres s'embarquèrent avec un corps de troupes, le lendemain de la Saint-Jean-Baptiste, et rencontrèrent ce convoi en-deçà du Crottoy.

Il se composait de quarante-quatre vaisseaux de même grandeur, dont dix galères qui prirent aussitôt le large. Plusieurs se réfugièrent au Crottoy, mais il y en eut douze qui échouèrent et dont les équipages périrent.

Le lendemain, quand le jour parut, les Anglais, voyant sortir de Calais deux vaisseaux, leur donnèrent aussitôt la chasse. L'un rentra dans le port, l'autre échoua, et l'on y fit prisonnier le patron des galères génoises, dix-sept Génois et environ quatre cents autres personnes.

Au moment où il allait être pris, le patron jeta à la mer, attachée à une hache, une lettre que le gouverneur écrivait au roi de France.

Ce qu'il venait de faire n'avait pas échappé à Gautier de Mauny, qui comprit tout de suite de quelle importance devait être cette lettre.

Le lendemain, au moment où la marée descendait, un homme errait sur les bords de la mer ; avec une grande anxiété, cet homme suivait de l'œil les flots qui s'éloignaient de lui, et il sondait d'avance les profondeurs des vagues qui fuyaient.

Cet homme, c'était Gautier de Mauny, à qui il avait semblé la veille, à en juger par l'endroit où la lettre avait été jetée, que la mer devait le lendemain, en se retirant, la laisser à découvert sur le sable.

Gautier ne s'était pas trompé.

Il poussa tout à coup un cri de joie : il venait d'apercevoir la hache à laquelle le papier avait été attaché, et le papier y était encore.

Il s'en empara, et voici ce qu'il lut :

*Très cher et très aimé seigneur.*

*Je me recommande à vous tant que je le puis. S'il vous plaît de savoir l'état de votre ville de Calais, sachez qu'à l'heure où nous faisons cette lettre, nous sommes tous encore sains et saufs, et que nous conservons la volonté de vous servir et de faire tout ce qui peut contribuer à votre honneur et à votre profit.*

*Mais, hélas ! très cher et très aimé seigneur, sachez que si les gens sont encore sains, la ville est loin d'être comme les gens ; elle manque de blés, de vins, de viandes ; sachez que nous en*

*sommes déjà arrivés à manger les chiens, les chats et les chevaux, et que si cela continue quelque peu, nous allons manger les hommes, puisque vous nous avez écrit de tenir la ville tant qu'il y aurait à manger.*

*Maintenant nous n'avons point de quoi vivre.*

*Nous avons donc résolu, si nous n'avons un prompt secours, de sortir de la ville pour vivre ou mourir, car nous aimons mieux mourir en combattant que de nous manger les uns les autres.*

*C'est pourquoi, très cher et très honoré maître, apportez à cela le remède qui sera en votre pouvoir, car cette lettre sera la dernière que vous pourrez recevoir de nous et votre ville sera perdue ainsi que nous qui sommes dedans.*

Après avoir pris connaissance de cette lettre, le roi d'Angleterre fit tant qu'il obtint des Flamands qu'ils sortiraient de Flandre, au nombre de cent mille, et viendraient mettre le siège devant la bonne ville d'Aire, ce qu'ils ne firent pas sans ravager préalablement le pays qu'ils avaient à parcourir avant d'arriver à cette ville.

C'est ainsi qu'ils brûlèrent Saint-Venant, Mureville, la Gorgne, Estelles, le Ventis et une frontière que l'on appelle la Lœve, jusqu'aux portes de Saint-Omer et de Théroutte.

Le roi de France, voyant cela, s'en vint loger dans la ville d'Arras et envoya une grande quantité de gens d'armes pour renforcer les garnisons de l'Artois. Il mit Charles d'Espagne, qui exerçait alors la fonction de connétable par commission à Saint-Omer, car le comte d'Eu et de Guines, qui était connétable de France, était, ainsi qu'on doit se le rappeler, prisonnier du roi d'Angleterre.

Quand les Flamands eurent couru les basses frontières de la Lœve, le roi Philippe résolut d'aller avec toute son armée devant Calais, car quoique la lettre de Jean de Vienne ne lui fût pas arrivée, il ne doutait pas que les assiégés ne fussent dans un état pitoyable, et il voulait tenter tous ses efforts pour les délivrer de ce siège.

En outre il n'ignorait pas qu'Édouard leur avait fermé le passage de la mer, ce qui ne contribuait pas peu à amener la perte définitive de la ville.

Philippe partit donc d'Arras et prit la route d'Esdin. Son armée tenait trois grandes lieues de pays.

Quand le roi se fût reposé un jour à Hesdin, il arriva le lendemain à Blangis, où il s'arrêta pour savoir quel chemin il prendrait. Quand sa route fut décidée, il repartit avec tous ses gens, qui montaient bien à deux cent mille hommes, et, après

avoir traversé la comté de Faukenbergue, il arriva droit sur le mont de Sangattes entre Calais et Wissant.

Les Français ne se cachaient pas, ils chevauchaient en plein jour et bannières déployées comme s'ils eussent dû combattre quelques heures plus tard.

Quand ceux de Calais virent cette imposante armée, ils furent en grande joie, car ils crurent à leur délivrance prochaine ; mais quand ils virent les Français s'arrêter et se loger au lieu de continuer leur chemin vers les Anglais, ils furent encore plus courroucés qu'auparavant.

Quant Édouard sut que son royal adversaire arrivait à grand renfort de troupes pour le combattre et l'assiéger sous la ville de Calais, qui lui avait déjà coûté tant de peine et qui en était arrivée à ne pouvoir plus tenir longtemps, il chercha naturellement tous les moyens qui pouvaient empêcher Philippe d'en arriver à ses fins.

Édouard savait que le roi ne pouvait venir ni approcher de la ville de Calais que par deux passages : par les dunes, sur le rivage de la mer, ou par-dessus, où il y avait une grande quantité de fossés, de tourbières et de marais, qui eussent rendu ce chemin impénétrable sans un pont que l'on appelait le pont de Nieulay.

Voilà ce que fit alors le roi d'Angleterre.

Il fit retirer tous ses vaisseaux devant les dunes, il fit garnir lesdits vaisseaux de bombardes, d'arbalètes, d'archers et d'espingoles.

Il envoya son cousin le comte de Derby loger sur le pont de Nieulay, à grand renfort de gens d'armes et d'archers, afin que les Français n'eussent d'autre passage que les marais, qui, comme nous l'avons dit, étaient infranchissables.

Entre le mont de Sangattes et la mer de l'autre côté, il y avait une haute tour que gardaient trente-deux archers anglais, et qui défendaient en cet endroit et pour plus de sûreté le passage des dunes contre les Français.

Quant à la tour, elle était fortifiée de doubles fossés et à peu

près imprenable.

Quand les Français furent logés sur le mont de Sangattes, les gens des communautés aperçurent cette tour. Ceux de Tournay, qui étaient bien quinze cents, vinrent pour l'assaillir. Dès que les archers qui la gardaient les virent approcher, ils tirèrent sur eux et en tuèrent quelques-uns.

Alors il y eut assaut, et assaut terrible, car les Anglais se défendaient aussi bien que les Tournaisiens attaquaient. À chaque minute un des assiégeants tombait, mais ceux-ci étaient en nombre et n'en revenaient que plus courroucés à l'assaut. Enfin, ils franchirent les fossés et arrivèrent jusqu'à la motte de terre sur laquelle était assise la tour.

Tous ceux qui se trouvaient dedans furent tués.

Cette première prouesse d'armes était d'un bon augure pour les Français et leur donna de l'espoir.

Philippe envoya donc immédiatement le seigneur de Beaujeu et le seigneur de Saint-Venant, pour aviser et regarder comment et par où son armée pourrait passer le plus aisément, afin d'approcher les Anglais et de les combattre.

Les deux maréchaux allèrent et revinrent en disant ce que nous savons déjà, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient risquer d'approcher les Anglais sans être certains de perdre la plupart de leurs gens.

Le lendemain, Philippe envoya des messages au roi d'Angleterre, par le conseil de ses maréchaux.

Ces messages passèrent par le pont de Nieulay, que le comte de Derby avait fait ouvrir aux messagers.

Ces messagers étaient Geoffroy de Chagny, messire Guy de Nelle, le sire de Beaujeu et Eustache de Ribeaumont.

En passant, les quatre chevaliers avisèrent bien et considérèrent comment le pont était gardé, ce qui ne leur donna pas grand espoir, car le comte de Derby avait admirablement organisé la garde de ce passage.

Les ambassadeurs trouvèrent le roi entouré de sa baronnie,



s'inclinèrent, et messire Eustache de Ribeaumont s'avança, et prit la parole.

— Sire, dit-il, le roi de France nous envoie par-devers vous, et vous signifie qu'il est arrêté sur le mont de Sengattes pour vous combattre ; mais il ne peut ni voir, ni trouver voie par laquelle il puisse venir jusqu'à vous, et cependant il en a grand désir, pour désassiéger sa ville de Calais. Il vous demande donc de réunir son conseil au vôtre, et l'on avisera de l'endroit où l'on se pourra combattre. Voilà, Sire, ce que nous étions chargés de vous dire de sa part.

Édouard répondit :

— Je remercie le roi Philippe VI de vous avoir envoyé à moi, car je ne connais aucun messenger qu'il me soit plus agréable de voir que vous, messire Eustache de Ribeaumont. Cependant vous venez au nom de mon adversaire qui retient à tort un héritage qui m'appartient. Dites-lui donc, Messire, qu'il y a un an que je suis ici, qu'il pouvait venir plus tôt, qu'il ne l'a pas fait, et m'a laissé par conséquent bâtir toute une ville et dépenser de grandes sommes. Dans peu de temps, je serai maître de la ville, ce n'est donc pas le moment d'aller risquer l'aventure d'un combat, quand j'ai ici la certitude d'une victoire. Dites-lui que, du reste, il ne se rebute pas, ajouta Édouard en souriant, et que s'il n'a pas encore trouvé de chemin, qu'il cherche et qu'il en trouvera peut-être un.

Les messagers virent bien qu'ils n'emporteraient pas d'autre réponse, et ils se retirèrent.

Le roi les fit accompagner jusqu'au bout du pont, et ils rapportèrent à Philippe ce qui leur avait été répondu, ce qui jeta le roi de France dans une grande consternation, car il n'y avait plus aucun moyen humain de sauver Calais.

Pendant ce temps arrivèrent, envoyés par le pape Clément, deux légats qui étaient Annibal Ceccano, évêque de Tusculum, et Étienne Aubert, cardinal au titre de Saint-Jean et de Saint-Paul.

Plusieurs tentatives avaient déjà été faites par Clément VI, qui, depuis le commencement de la guerre, n'avait cessé de

chercher à concilier les deux rois. Il avait même été jusqu'à écrire à Édouard, en lui témoignant sa surprise du peu d'égard que ce prince avait eu pour les ouvertures que lui avaient faites ses légats, lettres auxquelles le roi d'Angleterre avait répondu en se justifiant du reproche qui lui était adressé, qu'il était prêt à faire la paix, sauf son droit à la couronne de France qu'il regardait comme son légitime héritage.

Les deux cardinaux n'obtinrent pas plus que Philippe qu'Édouard levât le siège de Calais ; tout ce qu'ils purent faire, ce fut de procurer une trêve de quelques jours et d'instituer de chaque côté quatre seigneurs qui devaient se réunir et parlementer de paix.

Du côté du roi de France, ce furent le duc de Bourbon et d'Athènes, le chancelier de France, le sire d'Offremont et Gef-froy de Chargny.

Du côté des Anglais, le comte de Derby, le comte de Nor-hantonne, messire Régnauld de Cobehen et messire Gautier de Mauny.

Quant aux deux cardinaux, ils étaient les intermédiaires et allaient de l'un à l'autre conseil.

Trois jours on parlementa, et, le troisième, jour on n'était encore venu à bout de rien.

Le roi d'Angleterre profitait de tous ces délais pour reposer son armée et faire faire de grands fossés sur les dunes, afin que les Français ne les pussent surprendre.

Ceux de Calais, qui jeûnaient pendant ce temps-là, voyaient toutes ces parlementations avec peine, car ils ne faisaient que retarder l'heure de leur délivrance, soit qu'on les prît, soit qu'ils se rendissent.

Quand Philippe vit bien qu'il n'y avait rien à obtenir d'Édouard, qu'il ne pourrait délivrer Calais, que son armée non seulement lui était inutile, mais était ruineuse, il ordonna de partir et de déloger, et, le 2 août au matin, il fit plier les tentes, ramasser les bagages et se mit en route du côté d'Amiens, après

avoir donné congé à tous ses gens d'armes.

Quand ceux de Calais virent le départ des Français, ils en furent navrés jusqu'au fond de l'âme, et il n'y a cœur si dur qui en voyant leur désespoir n'eût eu pitié d'eux.

Comme on le pense bien, les Anglais ne perdirent rien à ce décampement. Ils suivirent la queue de l'armée française et ramenèrent des chars, des lits, des vins et des prisonniers au camp du roi d'Angleterre.

Lorsque ceux de Calais se virent ainsi abandonnés, et que le secours dont ils avaient fait leur dernière espérance leur manquait, ils étaient en si grande détresse qu'ils tinrent conseil et qu'ils décidèrent qu'ils se rendraient, disant qu'il valait mieux après tout se rendre et se mettre à la merci du roi d'Angleterre que de se laisser tous mourir de faim, ce qui ne l'empêcherait pas ensuite d'entrer dans la ville quand les habitants ne seraient plus que des cadavres.

Ils vinrent donc trouver Jean de Vienne, et le supplièrent de traiter la capitulation.

Celui-ci se fit prier longtemps, mais enfin il comprit qu'il répondrait un jour de la vie de tous ces gens, s'il ne leur accordait ce qu'ils venaient lui demander, et, montant aux créneaux des murs de la ville, il fit signe à ceux du dehors qu'il voulait leur parler.

## LVII

— Enfin ! dit Édouard, quand il apprit ces nouvelles.

Et il envoya messire Gautier de Mauny et le seigneur de Basset voir ce que voulait Jean de Vienne.

Quand les deux chevaliers furent auprès du capitaine, celui-ci leur dit :

— Chers seigneurs, vous êtes de vaillants chevaliers experts en matière d'armes et de guerre. Vous savez que le roi de France, qui est notre seigneur, nous a envoyés céans et commandé que nous gardassions cette ville et ce château, de façon à ce qu'il n'y eût ni blâme pour nous, ni dommage pour lui. Nous avons fait tout ce que nous avons pu. Notre secours nous manque, et vous nous avez si bien étreints que nous n'avons de quoi vivre. Il faudra donc que nous mourions tous de faim, si votre gracieux roi n'a pitié de nous. Chers seigneurs, veuillez donc le supplier qu'il veuille avoir merci de nous, et qu'il nous laisse aller tous ainsi que nous sommes. Il prendra notre ville, le château et toutes ses richesses. Il en trouvera assez.

Alors Gautier de Mauny répondit au capitaine :

— Messire Jean, Messire Jean, nous savons partie de l'intention du roi, notre sire, car il nous l'a dite. Sachez donc qu'il ne veut pas que vous vous en alliez ainsi que vous le demandez. Son intention est que vous vous remettiez en son pouvoir, pour qu'il rançonne ceux de vous qu'il lui plaira, ou les fasse mourir s'il aime mieux ; car ce siège lui a coûté tant d'hommes et d'argent qu'il est chaque jour plus courroucé.

— Ce serait trop dure chose pour nous, si nous consentions à ce que vous dites, répondit messire Jean de Vienne. Nous sommes ici quelques chevaliers et écuyers qui avons servi notre seigneur comme vous servez le vôtre, et qui avons même plus souffert pour lui que vous pour le roi d'Angleterre ; mais dussions-nous souffrir plus encore, nous ne permettrions pas que

le plus petit garçon ou le dernier valet de la ville eut autre mal que le plus grand de nous. Nous vous prions donc et tout simplement, Messire, de dire au roi d'Angleterre qu'il ait pitié de nous.

— Par ma foi, dit Gautier, ému par cette noble réponse, je le ferai volontiers, messire Jean, et si le roi veut m'en croire, vous en vaudrez tous mieux.

Alors Gautier de Mauny et son compagnon se retirèrent, laissant sur les remparts Jean de Vienne qui attendait la réponse du roi Édouard.

Quand les deux ambassadeurs rentrèrent dans la chambre du roi, ils le trouvèrent avec le comte Derby, le comte de Norhantonne, le comte d'Arondel et plusieurs autres barons d'Angleterre.

— Sire, dit alors Gautier, nous avons rempli la mission dont vous nous aviez chargé. Nous avons trouvé messire Jean de Vienne en disposition de vous rendre la ville et le château, si vous voulez lui accorder la vie sauve à lui et aux autres habitants de Calais.

— Et qu'avez-vous répondu ? demanda le roi.

— J'ai répondu, monseigneur, dit messire Gautier de Mauny, que vous n'en feriez rien s'ils ne se rendaient simplement à votre volonté, pour vivre ou pour mourir selon qu'il vous plairait. Mais, ajouta le chevalier, quand j'eus dit cela, Sire, messire Jean de Vienne me répondit qu'avant d'en venir à cette capitulation, lui et ses compagnons vendraient chèrement leur vie, et plus chèrement qu'aucuns chevaliers ne le firent jamais.

— Cependant, fit le roi, je n'ai ni la volonté, ni l'espoir d'accorder autre chose.

Alors Gautier de Mauny prit le roi à part et lui dit :

— Monseigneur, en ceci, vous nous donnez mauvais exemple et pourriez bien avoir tort. Car si vous nous vouliez envoyer en quelqu'une de vos forteresses, nous n'irions plus si volontiers, si vous faites mettre ces gens à mort, car nous aurions à craindre que l'ennemi ne fût pas plus clément que vous, et que, ce cas

échéant, il nous traitât comme vous traitez ceux de Calais.

Cette parole calma beaucoup la colère du roi, d'autant plus que les barons qu'il consulta furent de l'avis de Gautier.

Le roi reprit donc :

— Seigneurs, je ne veux pas être tout seul contre vous tous. Gautier, vous irez retrouver ceux de Calais et vous leur direz que la plus grande grâce qu'ils puissent obtenir de moi est celle-ci : Que six des plus notables bourgeois de la ville de Calais viennent, la corde au cou, et les clefs de la ville et du château en leurs mains, se mettre à ma disposition. Je ferai d'eux ce que bon me semblera et prendrai le reste à merci.

À ces mots, Gautier de Mauny quitta le roi et vint retrouver messire Jean de Vienne qui l'attendait et auquel il rapporta mot pour mot ce qu'Édouard venait de lui dire, ajoutant que cette concession était la seule qu'il eût pu obtenir.

— Je vous crois, Messire, répliqua Jean de Vienne, et je vous prie de demeurer ici jusqu'à ce que j'aie communiqué cette réponse à la communauté de la ville, car je ne suis que leur envoyé, et c'est à eux de délibérer s'ils doivent ou ne doivent pas accepter ce que leur offre le roi d'Angleterre.

Sur ce, messire Jean de Vienne rentra dans la ville, fit sonner la cloche pour rassembler les gens de toutes sortes et se rendit à la place du marché.

Au son de la cloche accoururent hommes et femmes, car tous désiraient savoir les nouvelles, comme il convient à des gens épuisés par un long siège.

Quand ils furent tous venus et rassemblés, Jean de Vienne leur rapporta ce que venait de lui dire Gautier de Mauny et leur demanda une prompte et brève réponse.

Ce rapport entendu, ils se mirent tous à pleurer et à crier, à ce point que les ennemis en eussent eu pitié, s'ils les avaient pu voir. Il fut donc impossible d'obtenir la réponse attendue.

Quant à Jean de Vienne, il faisait comme tout le monde, il pleurait.

Quelques instants s'écoulèrent dans ce désespoir général, et un homme, fendant la foule, monta sur une borne et dit :

— Ce serait grand dommage de laisser mourir tout un peuple quand il y a un moyen de le sauver, et ce serait douter de Dieu et de sa clémence que de ne pas accepter ce moyen. Pour moi, j'ai si grande confiance d'obtenir grâce auprès du Seigneur, si je meurs pour une aussi noble cause, que je veux être le premier à me sacrifier. J'irai donc, moi Eustache de Saint-Pierre, sans autre vêtement que ma chemise et la corde au cou, me mettre à la merci du roi d'Angleterre.

Tous se jetèrent alors aux genoux de celui qui venait de parler ainsi, et un autre bourgeois, nommé Jean d'Aire, se leva à son tour et dit qu'il l'accompagnerait, puis un troisième, nommé Pierre de Vissaut, puis le frère de celui-ci, puis un cinquième, puis un sixième dont l'histoire ingrate n'a pas conservé le nom.

Quand les six victimes furent prêtes, messire Jean de Vienne monta sur une haquenée et se dirigea vers la porte de la ville, suivi d'abord des six bourgeois, puis de toute la population dont les femmes et les enfants pleuraient en se tordant les mains.

La porte fut ouverte. Jean de Vienne et ses six compagnons sortirent, et la porte se referma sur eux.

Alors Jean de Vienne dit à Gautier de Mauny qui attendait sur le rempart :

— Messire, je vous délivre, comme capitaine de Calais, et par le consentement du pauvre peuple de cette ville, ces six bourgeois, en vous jurant qu'ils sont et ont été jusqu'à ce jour les plus honorables et les plus notables de la ville ; je vous adjure, gentil Sire, que vous veuillez prier pour eux le roi d'Angleterre et que ces braves gens ne perdent pas la vie.

— J'ignore ce que fera monseigneur, répondit Gautier ; mais ce dont je puis répondre, c'est que j'userai de tout mon pouvoir sur lui pour obtenir la grâce de ceux que je lui mène et qui se sont si noblement et si promptement dévoués.

Alors la barrière fut ouverte, et les six bourgeois s'en allèrent

dans l'état que nous avons dit.

À l'heure où ils se présentèrent à Édouard, celui-ci était dans sa chambre en grande compagnie de comtes, de barons et de chevaliers.

Quand il apprit que c'étaient les six bourgeois qu'il avait demandés qui arrivaient, il s'en vint sur la place devant son hôtel, suivi de tous les seigneurs qui étaient dans sa chambre avec lui.

En un instant, la place fut pleine de gens curieux de savoir comment finirait ce drame inattendu, et la reine d'Angleterre elle-même, quoiqu'elle fût enceinte et au moment d'accoucher, accompagnait son seigneur.

— Sire, dit Gautier de Mauny, voici la représentation de la ville de Calais à votre ordonnance.

Un sourire de triomphe passa sur les lèvres du roi, car il haïssait réellement les habitants de Calais, pour les dommages qu'ils lui avaient causés autrefois sur mer.

Les six bourgeois se mirent à genoux devant le roi et lui dirent :

— Gentil Sire, tous six nous sommes d'ancienneté bourgeoise de Calais et grands marchands. Nous vous apportons les clefs de la ville de Calais, et nous livrons à vous en l'état où vous nous voyez pour que vous épargniez le reste de nos compatriotes qui ont eu tant à souffrir du siège que vous nous avez fait.

Certes il n'y eut pas en ce moment dans toute la place un homme de cœur qui pût s'abstenir de verser des larmes de pitié.

Le roi au contraire regarda ces hommes avec colère, et il était tellement irrité qu'il ne pouvait dire une parole.

Enfin, il parvint à maîtriser cette colère et dit :

— C'est bien. Emmenez ces hommes et qu'on leur tranche la tête.

Tous les barons qui étaient là se jetèrent aux genoux du roi en pleurant et en demandant la grâce de ces malheureux, mais Édouard ne voulait entendre à personne.

Gautier de Mauny, qui se savait aimé du roi, prit alors la



parole et lui dit :

— Ah ! Sire, veuillez apaiser votre courroux et vous souvenir de votre réputation de noblesse et de clémence, qui ne doit pas être souillée en cette circonstance. Tout le monde regardera comme une inutile cruauté, Sire, que vous fassiez mourir des gens sans défense qui se sont dévoués pour sauver leurs compagnons.

— Merci de votre conseil, Messire, répondit sèchement le roi, mais il sera fait comme j'ai dit. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes, qu'il faut que ceux-ci meurent à leur tour. Qu'on fasse venir le bourreau, ajouta le roi.

Au moment où l'on allait exécuter l'ordre du roi, la reine s'approcha de lui.

— Monseigneur, dit-elle, vous m'avez promis, quand je suis arrivée d'Angleterre, de m'accorder tout ce que je vous demanderais, pour me récompenser des périls que j'avais courus pour vous venir rejoindre. Je ne vous ai encore rien demandé, Monseigneur, mais aujourd'hui, au nom de votre parole, je requiers de vous la grâce de ces hommes.

Le roi hésita quelque temps.

Il était évident qu'un grand combat se livrait entre sa haine et sa promesse.

Enfin, il dit en passant la main sur son front et comme avec effort :

— C'est juste, Madame. Prenez donc ces hommes et faites-en ce que bon vous semblera.

## LVIII

Un an après les événements que nous venons de raconter, c'est-à-dire pendant la nuit du 31 décembre 1349 au 1<sup>er</sup> janvier 1350, il y avait fête au château de Calais.

Une immense table était servie et n'attendait plus que les convives que l'on entendait parler dans les salles avoisinantes. Parmi ces convives se trouvait Eustache de Ribeaumont, et celui qui donnait le souper était le roi d'Angleterre.

Nous allons voir à la suite de quelles circonstances avait lieu ce souper.

Quand Édouard eut donné à la reine Philippe les six bourgeois de Calais, il dit à Gautier de Mauny :

— Vous allez, Messire, aller prendre possession de la ville de Calais. Vous prendrez tous les seigneurs et chevaliers que vous y trouverez, et me les amènerez pour que je les mette à rançon, à moins qu'ils ne donnent leur parole de se rendre, moyennant quoi vous les laisseriez, car ils sont tous gentilshommes et ne sauraient manquer à leur parole. Quant aux soudoyers et à tous ceux qui se battaient pour gagner leur vie, vous les renverrez, et ils s'en iront librement où ils voudront, ainsi que tout ce qui sera femmes, hommes et enfants, car je veux repeupler cette ville de purs Anglais.

Tout avait été fait ainsi que le roi l'avait ordonné, et deux maréchaux accompagnant Gautier de Mauny et accompagnés de cent hommes au plus étaient venus prendre possession de Calais, et avaient fait prisonniers messire Jean de Vienne, messire Baudouin de Bellebourne et les autres.

Les maréchaux avaient fait apporter à la halle toutes les armures des soudoyers, les avaient fait réunir en un tas, et avaient fait partir tous les menus gens.

Quand les principaux hôtels avaient été évacués, quand le château avait été prêt à recevoir Édouard, la reine et tous les gens

du roi, Gautier en avait prévenu son maître, et celui-ci était enfin entré à Calais, au son des tambours, des trompes, des musettes, et accompagné de ménestrels qui chantaient son triomphe.

La reine était accouchée heureusement d'une fille qui fut nommée Marguerite de Calais, et qui épousa depuis le comte de Pembroke.

Le roi avait fait la distribution des hôtels à ses chevaliers, à Gautier de Mauny, au baron de Stafford, au seigneur de Cobehen, à messire Barthélemy de Bruges et aux autres.

Son intention était en outre, une fois qu'il serait de retour à Londres, d'envoyer à Calais trente-six riches bourgeois et notables de sa capitale.

Quant à la ville même bâtie par le roi, elle avait été abattue. Les prisonniers furent envoyés à Londres, où il restèrent six mois environ, après quoi ils payèrent leur rançon et s'en allèrent.

Ce fut un douloureux spectacle que de voir partir de leur patrie, misérables et à moitié morts de faim, tous ces gens qui y possédaient auparavant des maisons et des fortunes, et qui ne savaient littéralement que devenir.

C'est alors que Philippe de Valois, qui n'avait pu venir en aide aux Calaisiens pendant le siège, se souvint d'eux après. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour récompenser le courage et la fidélité de ces malheureux. Il publia une ordonnance par laquelle il accordait les offices vacants à ceux d'entre eux qui voudraient s'en faire pourvoir.

Une autre ordonnance avait précédé celle-là, par laquelle il faisait aux Calaisiens, chassés de leur ville, concession de tous les biens qui lui échoiraient, pour quelque cause que ce fût.

Il ne s'arrêta pas là, et, le 10 septembre, il leur accorda, par une nouvelle ordonnance, un grand nombre de privilèges qui leur furent confirmés sous les règnes suivants.

Une grande partie des exilés s'était retirée à Saint-Omer, Philippe était resté à Amiens, et Édouard à Calais. Enfin, une trêve avait été conclue entre les deux rois, trêve qui ne s'appli-

quait pas au duché de Bretagne, pour lequel la duchesse de Bretagne et la comtesse de Montfort continuaient à se combattre.

Le roi d'Angleterre était reparti avec la reine, laissant le commandement de Calais à Jean de Montgommery. Son premier soin, en revenant à Londres, avait été d'envoyer à Calais trente-six riches bourgeois avec leurs femmes et leurs enfants, et plus de trois cents autres hommes de moindre état.

Charles de Bretagne avait été amené en Angleterre et mis en prison avec le roi d'Écosse et le comte de Moray, mais, grâce aux sollicitations de madame la reine, il avait la liberté de se promener à cheval autour de Londres, et pouvait de temps en temps passer une nuit hors du château.

Le comte d'Eu et de Guines était aussi prisonnier en Angleterre, mais il était si joli cavalier, qu'il était partout le bienvenu du roi et de la reine, des barons, des dames et des damoiselles d'Angleterre.

Une trêve avait bien été conclue entre les deux rois, le roi d'Écosse avait bien été pris, mais cela n'empêchait pas messire de Douglas, le vaillant chevalier d'Écosse, et les Escots qui se tenaient en la forêt de Gedours de guerroyer contre les Anglais partout où ils en rencontraient, et de ne tenir aucun compte des trêves que le roi de France et le roi d'Angleterre avaient ensemble.

D'autre part aussi, ceux qui étaient en Gascogne, en Poitou, en Saintonge, semblèrent ne pas avoir entendu parler des trêves conclues. Ils conquéraient villes fortes et châteaux les uns sur les autres, de ruse ou de force, de nuit ou de jour, et il y avait de belles aventures d'armes, tantôt du côté des Anglais, tantôt du côté des Français.

Toutes ces escarmouches, ces pillages, ces batailles isolées engendrèrent des espèces de brigands qui, se mettant à la tête de quelques hommes, ravageaient le pays et gagnaient à ce métier de bons et beaux butins. Il y avait parmi ces chefs des gens qui se trouvaient bien possesseurs de cinquante et soixante mille écus,

ce qui était une véritable fortune.

Ils avaient des plans de siège et de bataille qui étaient d'une naïve simplicité.

Ils épiaient de loin un bon château ou une bonne ville pendant un jour ou deux, puis ils s'assemblaient vingt ou trente brigands, et s'en allaient tant de jour que de nuit et par voies couvertes jusqu'à ce qu'ils entrassent dans la ville ou le château. Ils y arrivaient juste au point du jour et mettaient le feu à une ou deux maisons. Ceux de la ville croyaient par ce début avoir affaire au moins à mille armures de fer, et s'enfuyaient à qui mieux mieux, abandonnant leurs maisons, leurs coffres et leurs bijoux à ces brigands qui s'en revenaient tranquillement, chargés de leur pillage.

C'est ce qu'ils firent à Dournac et en bien d'autres endroits encore.

Parmi ces brigands, il y en a deux qui méritent que leur biographie prenne place ici.

Le premier s'appelait Bacon. Celui-là était Languedocien ; c'était un homme habile, adroit et ambitieux.

Il avisa le château de Bombourne en Limousin, partit avec trente hommes, l'escalada, le prit, tua tous ceux qui l'habitaient, à l'exception du seigneur qu'il garda prisonnier dans son château même, et qui finit par payer sa rançon vingt-quatre mille écus, qu'il paya comptant, car messire Bacon n'était pas gentilhomme et ne lui eût pas fait crédit.

Ce ne fut pas tout.

Bacon garda le château par-dessus le marché, le fortifia bien d'hommes, d'armes et de vivres, et ravagea le pays environnant.

Quand le roi de France apprit les prouesses du brigand, au lieu de le faire arrêter et pendre, il le manda auprès de lui, lui acheta son château vingt mille écus, le fit son huissier d'armes et l'eut en grand honneur.

Ce qui prouve que, dans ce temps déjà, la vertu finissait toujours par trouver sa récompense.

Le second était un gaillard peut-être plus hardi, peut-être plus habile, mais à coup sûr moins ambitieux que l'autre, du moins de cette ambition de cour et d'honneurs que Bacon avait acceptée.

Celui-là, qui s'appelait Croquard, avait commencé par être un pauvre diable longtemps page au service du seigneur d'Eule, en Hollande.

Quand ce Croquard commença à devenir grand, il eut congé, passa en Bretagne et se mit à servir un homme d'armes. Il fit si bien, qu'à une rencontre qui eut lieu, son maître fut tué, et que ses compagnons l'élurent capitaine en remplacement de celui qui venait de succomber.

C'était tout ce que voulait Croquard.

Depuis ce temps, il acquit tant par prises et par rançons, qu'il se trouva un jour à la tête de soixante mille écus, sans compter les chevaux dont il était bien pourvu, car il en avait bien dans ses écuries vingt ou trente, bons coursiers et doubles roncins.

Deux ans après, il fut choisi pour être de la bataille des Trente, et, combattant pour les Anglais, il fut le meilleur combattant.

Le roi de France, voyant cela, le voulut avoir auprès de lui, mais comprenant qu'il fallait lui faire de plus belles propositions qu'à Bacon, il lui offrit de le faire chevalier, de le marier richement et de lui donner deux mille livres de revenu par an, s'il voulait redevenir Français.

Mais Croquard n'était pas ambitieux ; comme César, il aimait mieux être le premier dans un bourg que le second à Rome ; Croquard refusa.

Ce refus devait lui porter malheur, car quelque temps après, en essayant un jeune cheval qu'il avait acheté trois cents écus et l'échauffant outre mesure, le cheval l'emporta, et cheval et cavalier roulèrent dans un fond, sans qu'aucun d'eux s'en relevât.

Je ne sais, dit Froissard, que son avoir devint, ni qui eût l'âme ; mais je sais que Croquard finit ainsi.

## LIX

Maintenant, revenons à la ville de Calais, dont le siège et la prise définitive doivent être le dernier incident de cet ouvrage.

En ce temps-là, c'est-à-dire à la fin de l'année 1349, se tenait à la ville de Saint-Omer le vaillant chevalier messire Geffroy de Chargny.

Il était là envoyé par le roi de France, qui l'avait fait gardien de ses frontières, si bien que Geffroy de Chargny y commandait comme un roi.

Or, il était plus que qui que ce fût courroucé de la prise de Calais, et il passait tout son temps et occupait toute son imagination à savoir comment il la pourrait reprendre.

Par force, c'était chose impossible.

Par ruse, c'était chose improbable.

Restait la trahison.

Ce moyen offrait plus de chances, car maître Aimery de Pavie, à qui la ville avait été confiée, était Lombard, et les Lombards étaient réputés pour leur amour de l'argent.

Geffroy de Chargny résolut donc de tenter l'aventure de ce côté.

Une fois cette résolution prise, le capitaine français ne dormit pas qu'il ne l'eût accomplie.

Il n'alla pas lui-même, mais il envoya secrètement des entremetteurs à Aimery de Pavie, car une trêve avait été conclue, et ceux de Calais pouvaient aller à Saint-Omer, et ceux de Saint-Omer à Calais, pour faire leurs provisions et vendre leurs marchandises.

Ceux que Geffroy de Chargny avait envoyés, et qu'il attendait avec une grande impatience, revinrent enfin. Leur visage paraissait le messenger de bonnes nouvelles.

— Quelle réponse ? demanda le capitaine.

— Excellente, Messire.

— Ainsi, cet Aimery de Pavie...

— Est un vrai misérable, mais dont nous ne devons pas dire trop de mal en ce moment, car il va nous être utile.

— Ainsi il consent ?

— Parfaitement !

— Et ses conditions ?

— Ne sont pas exorbitantes.

— Que veut-il ?

— Vingt mille écus et il livrera le château.

— C'est bien, dit Geffroy de Chargny, vous allez ce soir même partir pour Paris, et annoncer cette bonne nouvelle au roi Philippe VI, et lui demander les vingt mille écus qu'il nous faut.

Le soir même, les envoyés de Geffroy de Chargny partirent de Saint-Omer, et à peu près à la même heure, un homme quittait le château de Calais et s'embarquait pour l'Angleterre.

Cet homme était Aimery de Pavie.

Il arriva à Douvres, s'achemina vers Londres et fut introduit près du roi d'Angleterre.

— Sire, lui dit-il, j'ai suivi vos ordres.

— Eh bien !

— Eh bien ! les Français sont venus, et ils m'ont demandé pour quel prix je leur livrerais le château ; j'ai demandé vingt mille écus, et comme messire Geffroy de Chargny ne les avait pas, il les a envoyés demander à Philippe VI, et pendant ce temps, je suis venu vous dire ce qui se passait.

— Et vous avez bien fait, Messire, car vous savez que nous vous aimons.

— Que me reste-t-il à faire ?

— Concluez le marché. Seulement, faites-moi savoir le jour où vous devez livrer le château.

— Et les vingt mille écus ? demanda Aimery de Pavie qui n'était pas tout à fait délobbardisé.

— Ne seront qu'une bien faible récompense de vos loyaux services. Cependant gardez-les. Ils seront de bonne prise. Dès que



messire Geffroy de Chargny a abusé de la trêve pour faire de telles propositions, nous sommes dans notre droit en en profitant. Allez.

Aimery de Pavie s'inclina et prit congé du roi.

Quand il revint à Calais, nul n'avait encore été informé de son départ.

Quant au roi de France, il avait refusé les vingt mille écus, disant qu'une pareille action pendant une trêve était une déloyauté.

Mais messire Geffroy de Chargny, qui n'était pas de cet avis, et qui voulait le bien du roi Philippe malgré lui, réunit plusieurs chevaliers de Picardie, leur fit part de ce qui se passait, et tous furent d'accord qu'il fallait livrer les vingt mille écus et reprendre la ville, ce dont Philippe serait fort content une fois que la chose aurait été faite sans qu'il y eût pris part.

En conséquence, les seigneurs de Fremie, de Ribeaumont, Jean de Landas, Pepin de Were, le seigneur de Créqui, Henry de Blais et plusieurs autres se cotisèrent et fournirent les vingt mille écus demandés ; puis on envoya dire à Aimery de Pavie que l'échange aurait lieu dans la nuit du 1<sup>er</sup> janvier.

Aimery avait juste le temps de prévenir le roi.

Comme il ne pouvait quitter la ville en un moment si périlleux, il envoya à Édouard son frère, dans la fidélité duquel il avait une confiance entière.

Quand le roi d'Angleterre eut vu le frère d'Aimery et fut informé de tout, il fit appeler Gautier de Mauny et lui conta ce qui se préparait.

— Nous allons partir, ajouta le roi, et vous, Messire, qui nous accompagnerez, vous serez chef de cette besogne, car mon fils et moi, nous combattons sous votre bannière.

— Merci de cet honneur, répondit Gautier, et à moins que Dieu ne nous trahisse, la chose viendra à notre honneur.

Le roi d'Angleterre partit en effet avec trois cents hommes d'armes, six cents archers et le prince de Galles ; il s'embarqua

à Douvres et arriva de nuit à Calais. Personne ne sut la cause du retour du roi et de ses neuf cents hommes.

Lui et sa troupe se rendirent au château, où ils se cachèrent en attendant l'événement.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1350, Geffroy de Chagny, avec ses gens d'armes et ses arbalétriers, quitta Saint-Omer quand la nuit fut avancée.

Il arriva assez près de Calais, et, ayant fait arrêter ses hommes, il envoya deux de ses écuyers demander à Aimery de Pavie si le moment de se présenter était venu.

Les deux écuyers chevauchèrent secrètement et trouvèrent Aimery qui les attendait, et qui leur demanda où était messire Geffroy.

— Il est près d'ici, répondirent les écuyers.

— Eh bien ! allez lui dire qu'il vienne, fit Aimery.

Les écuyers ne se le firent pas dire deux fois, et ils coururent annoncer à Geffroy de Chagny qu'il pouvait marcher sur Calais.

Celui-ci disposa sa petite troupe, traversa avec elle le pont de Nieulay et approcha de Calais.

Arrivé là, il envoya douze de ses chevaliers et cent armures de fer prendre possession de la ville, et il remit les vingt mille écus à Oudard de Renty qui était chargé de les donner à Aimery de Pavie, en recommandant que le capitaine Lombard ouvrît la porte du château, car c'était seulement par là qu'il voulait entrer.

Aimery de Pavie, qui était un homme sage, avait abaissé le pont de la porte des champs, et il laissa paisiblement entrer tous ceux qui le voulurent. Quand les cent armures et les douze chevaliers furent en haut du château, ils crurent qu'ils en étaient maîtres. Voyant cela, Aimery de Pavie demanda à Oudard de Renty où étaient les vingt mille écus.

— Les voici, dit celui-ci en lui remettant le sac où se trouvaient ses florins, comptez-les si bon vous semble.

— Je n'ai pas le temps, répondit Aimery, et d'ailleurs, Messire, je me fie à votre parole.

Et, prenant le sac, il le jeta dans la chambre voisine.

— Il ne vous reste plus qu'à tenir votre promesse, dit Oudard.

Alors Aimery se leva et alla fermer à clé la porte de la chambre dans laquelle il venait de jeter l'argent ; puis il dit à messire Oudard :

— Attendez-moi ici, vous et vos compagnons, je vais ouvrir la grande tour, par laquelle vous serez plus facilement maîtres du château.

En sortant, Aimery de Pavie ferma la porte au verrou, et il alla en effet ouvrir celle de la tour.

Mais dans cette tour se trouvaient Édouard, son fils, Gautier de Mauny et deux cents combattants environ qui sortirent en tirant leurs épées et en criant :

— Mauny ! Mauny ! à la rescousse !

Et ils ajoutèrent :

— Croient-ils donc, ces Français, reconquérir si facilement le château et la ville de Calais ?

Quand les Français virent ces deux cents hommes qui se précipitaient furieux, ils comprirent qu'il était inutile de se défendre, et ils se rendirent.

À peine s'il y eut quelques blessés.

Quand les Anglais eurent renfermé les prisonniers, ils se mirent en ordonnance et partirent du château. Arrivés à la porte, ils montèrent à cheval et se dirigèrent vers la porte de Bologne.

C'était là qu'était messire Geffroy de Chargny avec sa bannière, de gueules avec trois écussons d'argent, et qui attendait patiemment le moment d'entrer dans la ville, où il voulait entrer le premier ; aussi ne pouvait-il se contenir et disait-il de temps en temps aux chevaliers qui étaient auprès de lui :

— Que ce Lombard tarde longtemps ; il nous fait mourir de froidure.

— Hé ! mon Dieu ! répondait Pepin de Were, les Lombards sont malicieuses gens, et celui-là regarde vos florins pour voir

s'ils y sont tous ou s'il n'y en a pas de faux, et cela prend du temps.

Ils en étaient là de leur conversation quand la porte s'ouvrit et qu'une troupe d'hommes à cheval s'avança sur eux. Un instant ils crurent que c'étaient les leurs qui revenaient, mais ils virent bientôt qu'ils se trompaient, et reconnurent les bannières de Gautier de Mauny, du seigneur de Beauchamp. En entendant ceux qui venaient crier, ainsi qu'ils avaient fait dans la tour : « Mauny ! Mauny ! à la rescousse ! :

— Nous sommes trahis ! s'écria Geffroy de Chargny. Si nous nous sauvons, nous sommes perdus ; si nous nous rendons, nous sommes des lâches. Défendons-nous, et la journée nous restera.

— Par saint Denis ! vous dites vrai, s'écrièrent tous les chevaliers français, et malheur à qui fuira !

Alors tous les Français se mirent à pied et chassèrent leurs chevaux dans le chemin, car ils eussent été trop foulés. Quand le roi d'Angleterre vit cela, il fit arrêter la bannière sous laquelle il était et dit :

— Je veux rester et combattre ici, mais que l'on fasse passer la plus grande partie de nos gens devant la rivière et le pont de Nieulay, car on m'a dit qu'il y a là quantité de Français à pied et à cheval.

Il fut fait ainsi que le roi l'avait ordonné.

Six bannières et trois cents archers le quittèrent et s'en virent au pont de Nieulay que messire Moreau de Fiennes et le sire de Creseques gardaient.

Les arbalétriers de Saint-Omer et d'Aires se trouvaient entre Calais et le pont, il y en eut plus de cent-vingt de tués.

Moreau de Fiennes et le sire de Creseques résistèrent longtemps et vaillamment, mais quand ils virent que les Anglais croissaient toujours et recevaient nécessairement du renfort de Calais, ils remontèrent sur leurs coursiers et montrèrent les talons.

Les Anglais se mirent à leur poursuite.

Ce fut une rude journée, et quand le soleil se leva, il éclaira bien des morts.

De part et d'autre on s'était bien battu, et il y avait eu un grand nombre de prisonniers.

Quant au roi d'Angleterre, il s'en était venu, la visière baissée et toujours sous la bannière de Gautier de Mauny, chercher ses ennemis au milieu même de leurs rangs.

Parmi eux il reconnut messire Eustache de Ribeaumont, et, sans lui dire qui il était, il l'attaqua.

Eustache de Ribeaumont était un rude joueur dans un tournoi, comme nous l'avons vu, mais c'était un dangereux adversaire

dans une bataille. Deux fois il fit tomber Édouard sur ses genoux, et deux fois celui-ci, relevé par Gautier de Mauny et Regnault de Cobeheh, recommença la lutte.

Mais Édouard était un partenaire digne d'Eustache, et, ne se laissant pas abattre par ces deux premiers échecs, il ne voulut jamais abandonner le combat quoique pût lui dire Gautier, et ce fut le chevalier français qui commença à plier tant et si bien, que tombant sur ses genoux à son tour et ne pouvant se relever, il rendit son épée à Édouard sans savoir que c'était au roi qu'il la rendait.

La journée resta aux Anglais, après quoi Édouard se retira à Calais et ordonna qu'on y amenât les prisonniers. Quand ceux-ci surent que le roi avait combattu lui-même sous la bannière de Gautier de Mauny, ils en furent tout joyeux, car ils comptaient sur sa générosité bien connue.

Édouard commença par leur faire dire qu'il voulait cette première nuit de l'an les avoir tous à souper. En conséquence, à l'heure où les tables furent prêtes, tous les prisonniers entrèrent dans la salle du festin richement vêtus et devisant gaiement, ainsi que nous l'avons dit au commencement du chapitre précédent.

Quand tous les chevaliers prisonniers furent à table, les chevaliers anglais et le jeune prince de Galles leur servirent eux-mêmes le premier mets, après quoi ils allèrent s'asseoir à une autre table, où on les servit à leur tour.

Pour Édouard, il présidait le repas, et avait fait mettre à ses côtés les prisonniers, donnant à chacun la place qui convenait à son rang.

Quand les tables furent levées et le repas fini, le roi, la tête nue et portant au col un chapelet de perles fines avec lequel jouait sa main droite, alla parler aux plus nobles de ses prisonniers.

— Messire, dit-il en s'adressant à Geffroy de Chargny, je devrais vous en vouloir beaucoup, à vous qui vouliez vous emparer en une nuit de ce qui m'a coûté plus d'un an de peines, et

avoir pour vingt mille écus ce qui m'a coûté tant d'argent, mais Dieu m'a aidé. Vous avez été vaincus, et comme je suis sûr qu'il m'aidera encore, je vous pardonne de grand cœur.

— Sire, répondit Geffroy de Chagny, n'accusez que moi de ce qui est arrivé, car notre seigneur et maître le roi de France n'a pas voulu donner les vingt mille écus que nous lui demandions pour conclure le marché, disant qu'en temps de trêve, pareilles choses étaient déloyales.

— Je sais cela, Messire, répliqua le roi, je serai moins sévère que le roi de France, car, à mon avis, contre des ennemis comme nous toute ruse est de bonne guerre.

Puis Édouard, quittant Geffroy de Chagny, alla à messire Eustache de Ribeaumont.

— Messire Eustache, lui dit-il, vous êtes en vérité le chevalier que j'aime le plus voir après Gautier de Mauny. D'ailleurs je vous l'ai déjà dit à Calais quand vous êtes venu à moi en ambassadeur.

Eustache s'inclina.

— Nul, reprit le roi, n'attaque et ne se défend mieux que vous. Ah ! vous êtes un terrible adversaire, Messire, et je n'ai jamais eu tant à faire contre quelqu'un qu'aujourd'hui contre vous.

— Contre moi, Sire ?

— Eh ! pardieu oui, contre vous, vous m'avez jeté deux fois à terre, Messire, et c'est moi à moi que vous vous êtes rendu.

— Alors je regrette moins d'avoir été vaincu, Sire, d'autant plus que ce n'est pas la première fois que je me reconnais vaincu par vous.

— C'est vrai, répliqua le roi ; aussi, Messire, je vous veux, en souvenir de ces deux luttes et d'un temps plus heureux pour moi, donner un gage de mon estime pour vous.

En disant cela, le roi retirait le chapelet de perles qu'il avait autour du col et ajoutait :

— Prenez ce chapelet, Messire, je vous le donne comme au

mieux combattant de la journée de ceux du dedans et du dehors, et vous prie de le porter toute cette année pour l'amour de moi. Je sais que vous êtes gai et amoureux, et que volontiers vous vous trouvez entre dames et damoiselles ; dites donc, quand cela vous arrivera, que c'est moi qui vous ai donné ce chapelet et pourquoi je vous l'ai donné, elles ne vous en estimeront que plus. En attendant, vous êtes mon prisonnier, mais comme je ne veux pas faire les choses à demi, je vous tiens quitte de votre rançon, et vous pourrez repartir demain quand vous aurez reposé.

Quand messire Eustache de Ribeaumont entendit ces paroles, il s'en réjouit fort, et deux choses causèrent sa joie.

La première, c'était ce prix de bravoure que lui donnait le roi devant tant de braves et vaillants chevaliers.

La seconde, c'était que le roi lui faisait grâce de sa prison ; aussi ne put-il s'empêcher de dire à Édouard :

— Gentil Sire, vous me faites plus d'honneur que je ne vaux, et Dieu vous puisse rendre les courtoisies que vous me faites. Je suis un pauvre homme qui n'eût jamais pu payer sa rançon et qui désire son avancement. Merci, Monseigneur, du double engagement que vous me donnez. Je porterai ce collier, non pas un an, mais toute ma vie, et après le service de mon très cher et très redouté seigneur le roi, je ne sais nul roi que je servirais si volontiers que vous.

— Grand merci, dit Édouard, car je sais que vous pensez tout cela.

En ce moment, on apporta le vin et les épices, et le roi se retira dans sa chambre et donna congé à tout le monde.

Le lendemain au matin, le roi fit délivrer à Eustache deux roncins et vingt écus pour retourner à son hôtel.

Eustache prit congé des chevaliers français qui restaient prisonniers, et s'en retourna en France, racontant partout ce qui s'était passé et la courtoisie que lui avait faite Édouard.



Un grand malheur avait traversé les deux dernières années pendant lesquelles s'étaient accomplis les événements que nous venons de raconter.

Comme si la France n'eût pas eu assez de ses défaites quotidiennes, des misères et du découragement qui en résultaient, un immense fléau lui arriva tout à coup de l'Italie. Le jour de la Toussaint de l'an 1347, le premier cas de peste se manifesta en Provence, et l'épidémie, comme un grand manteau noir, couvrit bientôt toute la France. Elle traversa le Languedoc, emportant dix consuls sur douze ; elle visita Narbonne et y laissa trente mille cadavres. Dans le commencement, ceux qui survivaient ne pouvaient suffire à l'enterrement des morts, et bientôt ils y renoncèrent, abandonnant sur leur lit, le fils sa mère, le père son fils, le frère sa sœur.

Le mal allait toujours envahissant. Semblable à une marée mortelle, partout où il passait on ne retrouvait rien que la trace de son passage.

Enfin, il arriva au cœur, c'est-à-dire à Paris. Là, il s'abattit comme un vautour, dévorant incessamment les entrailles de ce Prométhée éternel qu'on appelle la France, et qui, grave et rêveur au milieu de ses plus grandes tortures, reste les yeux fixés sur ce ciel dont il veut surprendre la flamme et dire la vérité.

C'était une effroyable mortalité d'hommes et de femmes, de vieillards et de jeunes gens. Seulement, la mort semblait préférer les jeunes, et, courtisane éhontée, venait les prendre au milieu de leur jeunesse, de leur force et de leurs amours, et terminait dans les convulsions de l'agonie la chanson commencée dans les rires du festin.

Il y a à Florence une fresque d'Orcagna qui nous servira d'image. La mort, traversant les plaines éthérées, n'écoute pas les misérables et les vieillards qui l'appellent en étendant vers elle

leurs mains décharnées, mais, sombre et haineuse, elle brise d'un violent coup de sa faux une porte derrière laquelle chantent, boivent et dansent des jeunes hommes et de belles jeunes femmes.

Il en était ainsi à Paris.

Ceux qui étaient atteints souffraient deux ou trois jours, puis mouraient. Ceux qui les assistaient emportaient le germe de la maladie, et mouraient comme ceux qu'ils avaient vus mourir.

Les prêtres s'éloignaient, et quelques religieux, plus fermes dans leur foi, plus convaincus de leur mission, soignaient les malades.

Les sœurs de l'Hôtel-Dieu surtout semblaient porter en elles un trésor inépuisable de douceur, de confiance et d'humilité. Elles mouraient pieusement sans rien regretter de la vie, sans rien reprocher à Dieu.

Nul ne savait à qui s'en prendre de ce fléau, car les hommes ne peuvent se venger de Dieu quand ils l'accusent, et lorsqu'ils souffrent, il faut qu'ils se vengent sur quelqu'un.

Jamais on n'avait eu si grande abondance de vivres. Ce n'était donc pas à la terre qu'il fallait s'en prendre. On dit alors que cette peste venait d'une infection de l'air et des eaux, et, comme toujours, ce fut aux juifs que l'on s'en prit. Le monde se souleva contre eux, et comme le feu purifie, on alluma partout d'immenses bûchers, et l'on brûla des milliers de juifs.

Ce fut surtout en Allemagne que ce fléau se présenta sous un sinistre aspect. L'Allemagne était excommuniée par le pape, à cause de la fidélité réelle qu'elle avait gardée, d'un côté à son empereur mort, et de l'autre à Louis de Bavière. Il en résulte que ceux qui mouraient croyaient que le mal dont ils étaient atteints étaient le complément de leur excommunication, l'aide, enfin, qu'apportait le Seigneur à la colère de son ministre pontifical.

À Strasbourg, seize mille hommes moururent qui se crurent damnés, car aucun sacrement n'avait visité leur agonie.

Quelque temps les dominicains avaient persisté à faire le service divin, puis ils avaient fini par s'en aller comme les autres.

Trois hommes seulement, trois mystiques, ne tinrent pas compte de l'interdit. Le premier de ces hommes était Tauler, qui écrivait son *Imitation de la pauvre vie de Jésus*, et qui allait confesser dans la forêt de Soignes, près Louvain, le vieux Ruysbrock, le docteur extatique.

Le second était Ludolph, qui écrivait la *vie du Christ*.

Le troisième était Suro, qui écrivait le *livre des neuf rochers*.

Pendant ce temps, le peuple avait voulu suppléer par quelque chose à l'abandon où le laissait l'Église ; au lieu de l'absolution, il avait l'extase, au lieu de la pénitence, la mortification.

Tout à coup des populations entière partaient sans savoir où mener leurs pas, poussées devant elles par ce vent de mort, comme les masses de sable du désert s'envolent en rouges tourbillons sous le souffle ardent du simoun. Elles étaient pressées d'un besoin d'émigration étrange ; et s'arrêtant dans les villes, les hommes et les femmes, à moitié nus, pâles et décharnés, venaient sur les places, se fouettant avec des fouets armés de pointes d'acier. On eût dit le repentir soudain des démons de l'enfer.

Puis ils chantaient des cantiques comme celui-ci :

Or avant, entre nous tous frères,  
Battons nos charognes bien fort  
En remembrant la grand misère  
De Dieu et sa piteuse mort,  
Qui fut jour en la gent amère,  
Et venu à traï à tort,  
Et battu sa chair vierge et dère ;  
Au nom de ce battons plus fort.

Ils restaient ainsi un jour et une nuit dans chaque ville, se flagellant deux fois par jour, puis, quand ils en avaient fait autant pendant trente-trois jours et demi, ils se croyaient aussi purs qu'au jour du baptême.

Cette idée prit d'abord les Allemands, puis elle gagna la France par la Flandre et la Picardie.

Ce n'était pas seulement le peuple, mais des gentilshommes,

de nobles dames et des seigneurs qui se livraient à ces pérégrinations et à ces mortifications sanglantes et publiques.

Ces sombres pénitences du nord n'envahirent pas l'Italie.

Lisez le prologue du *Décameron* de Boccace :

« J'ai vu, dit-il, deux porcs qui, dans la rue, secouèrent du groin les haillons d'un mort : une petite heure après, ils tournèrent, tournèrent et tombèrent ; ils étaient morts eux-mêmes.

» Oh ! continue le conteur, que de belles maisons restèrent vides ! que de fortunes sans héritiers ! que de belles dames, d'aimables jeunes gens dînèrent le matin avec leurs amis, qui, le soir venant, s'en allèrent souper avec leurs aïeux. »

Plusieurs s'enfermaient, se nourrissaient avec une extrême tempérance des aliments les plus délicats et des vins les plus fins. Ils ne voulaient entendre parler en aucune façon des malades, et se divertissaient par les danses et la musique, en s'abstenant de luxure. D'autres prétendaient au contraire que la meilleure médecine était d'aller chantant, buvant et riant de tout. Ils le faisaient comme ils le disaient, et couraient jour et nuit de maison en maison, et cela d'autant plus facilement que tous laissaient leurs biens à l'abandon, n'en ayant pas plus soin que d'eux-mêmes. Les lois divines et humaines étaient dissoutes. Il n'y avait plus personne pour promulguer les unes ni pour faire respecter les autres. Les gens de la campagne, attendant à chaque instant la mort, n'avaient plus aucune préoccupation de l'avenir, et, mus par un dernier sentiment d'égoïsme, ils s'efforçaient de consommer tout ce qu'ils avaient. Quant aux animaux, on eût dit que rien n'était changé pour eux dans la nature. Les bœufs, les ânes, les moutons s'en allaient dans la campagne, et quand ils étaient repus, ils rentraient tranquillement le soir à la maison et sans qu'il fût besoin d'un berger pour les y ramener.

De cet abandon général résulta une chose jusque-là inouïe, c'est qu'une femme malade, si belle, si noble, si gracieuse qu'elle fût, ne craignait pas de se faire servir par un homme même jeune, ni de lui laisser voir, si la nécessité de la maladie l'y obligeait,

tout ce qu'elle aurait montré à une femme, ce qui peut-être, ajoute Boccace, causa diminution d'honnêteté en celles qui guérirent.

Voici ce que dit le continuateur de Nangis.

« Ceux qui restaient hommes et femmes se marièrent en foule. les survivantes concevaient outre mesure. Il n'y en avait pas de stérile, on ne voyait d'ici et de là que femmes grosses. Elles enfantaient qui deux, qui trois enfants à la fois.

» Pendant ce temps, la reine de France, femme du roi Philippe, était morte, ainsi que Bonne de Luxembourg, femme du duc de Normandie, si bien que le père et le fils se trouvèrent veufs.

» Le duc Jean n'eut pas de cesse qu'il ne fût remarié, et il jeta les yeux sur madame Blanche, fille de Philippe III de Navarre ; mais, pendant un voyage qu'il fit, son père épousa Blanche, et, à son retour, le duc de Normandie, le retrouvant marié, épousa tout simplement la veuve de Philippe de Bourgogne, son cousin germain, dont la mort, on se le rappelle, lui avait fait tant de peine à Aiguillon.

» Quant au comte Louis de Flandre, qui s'était si adroitement soustrait au mariage projeté et presque conclu entre lui et la fille d'Édouard, il épousa la fille du duc de Brabant, et rentra en jouissance de ses droits. »

Un dernier épisode, et nous en aurons fini avec l'histoire politique et guerrière de Philippe VI et d'Édouard III.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le roi d'Angleterre avait emmené avec lui à Londres les prisonniers qu'il avait faits à Calais lorsque Aimery de Pavie avait dû livrer aux Français le château et la ville.

Geffroy de Chargny faisait partie de ces prisonniers, et il fut un des premiers qui payèrent leur rançon et qui revinrent en France.

Or, ce capitaine avait toujours sur le cœur la trahison du Lombard et les vingt mille écus qu'il lui avait donnés, de sorte qu'en arrivant à Saint-Omer, la première chose dont il s'enquit fut de savoir ce qu'était devenu Aimery de Pavie.

Celui-ci s'était retiré en un petit château que l'on appelait Frétin, sur la route de Calais, et dont le roi Édouard III lui avait fait don. Il vivait là, se donnant beaucoup de bon temps, et ayant pour maîtresse une fort belle femme qu'il avait amenée d'Angleterre. Mais cette femme ne se contentait pas de n'aimer que lui, comme lui ne se contentait d'aimer qu'elle. Il en résulte qu'elle avait un autre amant, lequel était écuyer de messire Moreau de Fiennes, et passablement jaloux d'Aimery de Pavie.

Quand Geffroy de Chargny se mit en quête du Lombard, le hasard fit qu'il s'adressa justement à cet écuyer, qui, comprenant aux questions du capitaine ce dont il s'agissait, se garda bien de lui cacher la retraite d'Aimery de Pavie, et gagnant par ses réponses la confiance de Geffroy, finit par faire avouer à celui-ci tout ce qu'il voulait.

L'occasion de n'avoir plus à être jaloux était bonne. L'écuyer vengeait son pays et se débarrassait d'un rival. Il se chargea de conduire Geffroy de Chargny jusqu'à la porte de la chambre du Lombard, en lui recommandant d'épargner la femme qui se trouverait dans le château, et de ne dire à personne qui lui avait donné les renseignements qu'il demandait.

Aimery, qui ne soupçonnait pas qu'il pût courir le moindre danger, continuait à passer son temps en fête et en festins, et s'abandonnait sans le moindre pressentiment à son amour pour sa belle maîtresse.

Pendant ce temps, Geffroy de Chargny avait fait une assemblée de gens d'armes avec lesquels il se mit en route un soir.

Le lendemain, dès le point du jour, ces hommes entouraient le château, qui n'était pas grand, et Geffroy entra dedans seulement avec quelques compagnons.

Une demi-heure après, Aimery était prisonnier ainsi que sa maîtresse. Du reste, rien ne fut pris ni violé dans le château, car il y avait trêve entre la France et l'Angleterre.

— Vous savez, Messire, ce que vous m'avez promis, dit l'écuyer à Geffroy de Chargny quand le prisonnier et sa maîtresse

eurent été transportés à Saint-Omer.

— Je vous ai promis la grâce de cette femme.

— Oui, Messire.

Geffroy de Chargny regarda l'écuyer en souriant et lui dit :

— Comment se fait-il que vous connaissiez si bien l'intérieur du château Frétin ?

— Cela vient, Messire, de ce que j'y suis allé souvent, pendant que le sire de Pavie n'y était pas, de sorte que celle qui me recevait passait son temps à me faire visiter le château.

— Eh bien ! si non seulement je vous donnais la grâce de cette femme, mais encore la femme, que feriez-vous ?

— Je la prendrais, Messire, et je la garderais le plus longtemps possible en souvenir de votre courtoisie.

— Eh bien ! prenez-la donc, car elle est libre, et si j'en crois ce que je suppose, elle ne sera pas longtemps fidèle à la mémoire du Lombard.

Le soir même, la damoiselle quitta le château où elle avait été renfermée, et vint rejoindre celui à qui elle devait la vie, et avec lequel elle vécut à partir de ce jour.

Quant à Aimery, il fut jugé par les seigneurs français et condamné comme traître.

En conséquence, le peuple fut appelé à venir voir sur la place du marché de quelle façon le sire de Chargny punirait la trahison, et il ne s'en retourna qu'après avoir vu le cadavre du Lombard suspendu par le col à la potence que l'on avait dressée exprès pour lui.

## LXII

Huit ans se sont passés depuis les premiers événements du dernier chapitre.

Philippe VI est mort dans cet intervalle, laissant à son fils Jean une couronne difficile à porter, et celui-ci a recommencé aussitôt les hostilités avec l'Angleterre, le seul héritage réel que lui ait laissé son père.

Le pape Clément est mort, et Innocent VI lui a succédé. Le duc de Brabant est mort à son tour. Une trêve entre Jean et Édouard, due à l'intervention du nouveau pape, a duré deux ans.

Édouard a fait alliance avec Charles de Navarre, et les hostilités contre la France ont recommencé.

Guillaume de Douglas a repris Bervik, que le roi d'Angleterre va reprendre peu de temps après.

Le prince de Galles, accouru, a brûlé et pillé le pays de Toulousain et de Narbonnais. L'invasion éteinte sur un point s'est incessamment rallumée sur un autre.

Enfin, la bataille de Poitiers a eu lieu, terrible, et plus terrible répétition même, de la bataille de Crécy.

Dieu semble combattre contre la France.

Le prince de Galles arrive avec deux mille hommes d'armes, quatre mille archers et deux mille brigands dans un pays qu'il ne connaît pas, manquant de vivres, et ne sachant même pas si l'ennemi est devant ou derrière lui.

Jean, au contraire, a cinquante mille hommes à sa suite et couvre toute la campagne de ses coureurs. Il a avec lui ses quatre fils, vingt-six ducs ou comtes, cent quarante baronnets avec leurs bannières déployées.

La position de chacun des adversaires est désespérée. L'Anglais n'a plus de vivres ; comme à Crécy, les Français marchent sans ordre.

Le prince de Galles offre alors de rendre tout ce qu'il a pris,



viles et prisonniers, et de ne plus servir de sept ans contre la France.

Jean refuse. Il veut que le prince de Galles se rende avec cent chevaliers.

Le combat s'engage.

Les Anglais sont fortifiés sur le coteau de Maupertuis, près Poitiers.

Il n'y a qu'à les laisser là et à les y cerner : au bout de deux jours ils se rendront à moitié morts de faim.

Comme à Crécy, Jean est impatient de combattre, et il attaque.

Le coteau sur lequel se trouvent les Anglais est une colline raide, plantée de vignes, fermée de haies, hérissée de buissons.

Les archers dominent la pente.

Un sentier étroit est le seul chemin qui conduise à eux.

Jean le fait gravir par ses cavaliers, qui, reçus par les flèches anglaises, tombent les uns sur les autres.

L'ennemi profite du désordre et descend de son poste.

Trois des fils du roi se retirent avec une escorte de huit cents lances et sur l'ordre de leur père.

Jean ne veut pas reculer et fait merveille.

Une hache à la main droite et son plus jeune fils à côté de lui, il frappe sans relâche comme un bûcheron dans une forêt.

Aussi est-ce le point vers lequel les chevaliers anglais se dirigent. À partir de ce moment, ils espèrent faire prisonnier le roi de France.

Les assauts redoublent. Geffroy de Chagny est tué, la bannière de France en main, Godefroid de Hainaut est massacré.

Les défenseurs de Jean diminuent peu à peu. Il ne peut lutter seul contre tous ceux qui l'environnent, et ses forces s'épuisent.

En ce moment, un homme fend la foule des combattants, arrive jusqu'à Jean et lui dit en français :

— Sire, rendez-vous.

— Qui êtes-vous, lui dit alors le roi, vous qui me dites de me

rendre dans la langue que je parle ?

— Sire, je suis Denys de Morbecque, chevalier d'Artois, et je sers le roi d'Angleterre, ne pouvant demeurer au royaume de France, où j'ai perdu tout ce que je possédais.

— Je ne me rendrai qu'à mon cousin, le prince de Galles, répond le roi, et je ne le vois pas.

— Rendez-vous à moi, Sire, et je vous mène à lui.

— Voici mon gant droit, dit Jean.

Et il suivit le chevalier.

Le prince de Galles emmène son royal captif qu'il traite en roi.

Il lui fait faire son entrée à Londres, sur un cheval blanc, ce qui est un signe de suzeraineté, et il le suit sur une petite haque-née noire.

Humilité dont il prend bien sa revanche en gardant prisonnier le roi du pays ennemi. Il est vrai que la prison du roi Jean est un palais, et sa captivité une suite de fêtes et de plaisirs.

Pendant ce temps, les fuyards de Poitiers viennent annoncer à Paris qu'il n'y a plus ni rois, ni barons en France, qu'ils sont tous pris ou tués, et le pays effrayé se demande ce que l'Anglais va faire de lui.

Les prisonniers de Poitiers reviennent chercher leurs rançons, épuisent les paysans et ruinent le pays.

La France est infestée de pillards qui se disent Navarrais et viennent on ne sait d'où.

Le Dauphin n'a aucune autorité, et, en eût-il, ne saurait qu'en faire : il est faible, jeune, malade, inquiet.

Le moment arrive où la France va être dans l'état où Édouard veut depuis si longtemps qu'elle soit.

Il y a deux ans que Jean est en Angleterre environ, quand un homme se présente à Westminster et remet une lettre à Édouard.

À peine Édouard a-t-il pris lecture de cette lettre, qu'il pâlit et ordonne qu'on lui selle un cheval.

Une fois déjà il a suivi la route qu'il va suivre. Cette première

fois, il était accompagné de Jean de Hainaut et de Robert d'Artois ; mais aujourd'hui ces deux compagnons ne sont plus là, tous deux sont morts, et le roi, après avoir ordonné qu'on selle son cheval, fait appeler Gautier de Mauny, avec lequel il part.

Dans le premier volume de ce livre, nous avons vu Édouard suivre la Tamise, la traverser à Windsor et entrer au château de Reding, où il a confié sa mère à la garde ou plutôt à la surveillance de Mautravers.

Cette fois encore, il prend la même route, et comme toujours, c'est le front baissé et la bouche silencieuse qu'il la parcourt. Seulement, il a mis son cheval à une allure plus rapide, et, au bout d'une heure de marche, il s'arrête à la porte du château, où il prie Gautier de Mauny de l'attendre.

On abaisse le pont, et le roi entre.

Il traverse une cour, monte un large escalier et pénètre dans une chambre où le reçoit Mautravers.

— Comment est ma mère ? demande Édouard.

— Très mal, Sire, répond l'ancien assassin devenu geôlier.

— Est-ce elle qui a demandé à me voir ?

— Non, Monseigneur, c'est moi qui ai cru devoir vous prévenir de ce qui arrivait.

— Et où est-elle ?

— Dans cette chambre.

Et, en disant cela, Mautravers soulève une tapisserie, et le roi, se découvrant, entre dans la chambre de la moribonde.

Il y resta deux heures environ ; ce qui se passa entre la mère et le fils, nul ne le sait.

De temps en temps, Mautravers entendait un sanglot. Était-ce le fils qui pleurait ce qu'il avait fait à sa mère ? était-ce la mère qui pleurait la mort de son époux, le crime de sa jeunesse et l'adultère de sa vie ?

Nous l'ignorons.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, deux heures après qu'il était entré dans la chambre de la reine douairière, Édouard

en sortit plus sombre et plus pâle encore.

— Vous êtes libre, dit-il à Mautravers, ma mère est morte.

## LXIII

Si vous voulez sortir de Londres avec nous et suivre la Tamise, à neuf milles environ de la capitale de l'Angleterre, vous trouverez un village qu'on appelle aujourd'hui Richemond, qui autrefois s'appelait Sheen, et était un petit manoir royal qu'Édouard habitait fréquemment à cause de sa position dominante.

C'est le 21 juin 1376, et le manoir, éclairé des feux d'une belle journée de printemps, sourit au soleil.

Tout chante au dehors.

Entrons ; tout est triste au dedans.

Une foule de chevaliers et de seigneurs silencieux encombre les chambres qui avoisinent celle du roi.

C'est le duc de Bretagne, le comte de Derby, le comte de Cambridge, le comte de la Marche, madame de Coucy, fille du roi.

Tous ces gens attendent, espèrent ou craignent.

Depuis le matin, Édouard est si malade, qu'à moins que Dieu ne fasse un miracle, il doit mourir avant la fin du jour.

Passons maintenant dans la chambre du roi.

Il est couché ; son fils, le prince de Galles, n'est pas auprès de lui, car il est mort l'année précédente, et Édouard n'a auprès de lui que le jeune Richard, fils du prince.

— Venez auprès de moi, mon enfant, lui dit Édouard, vous allez être roi. Ceux à qui je vais vous laisser vous diront ce que j'ai fait de bien et de mal, et ce sera à vous de juger en quoi vous devrez imiter ou abandonner l'exemple de votre aïeul.

Puis Édouard, faisant entrer les comtes, barons, chevaliers et prélats qui se trouvaient dans le château, se leva sur son séant, tout faible qu'il était, revêtit son héritier des insignes royaux, et fit jurer à tous ceux qui étaient là qu'après sa mort, ils le reconnaîtraient pour roi.

Ce serment fait et reçu, Édouard congédia tous ceux qui venaient d'entrer et resta seul avec Gautier de Mauny.

— Tu es le seul de tous ceux que j'aimais, dit-il au chevalier, qui ait survécu et qui m'aide à sortir de cette vie sans trop me lamenter à l'idée de la mort. Tant que Dieu te laissera vivre, Gautier, veille sur Richard et sur ma belle Angleterre que j'aurais voulu faire plus heureuse, car je l'ai toujours aimée comme une fiancée. Crois-tu que j'ai fait pour elle tout ce que je devais faire ?

— Je le crois, Sire.

— Crois-tu que l'avenir gardera ma mémoire et respectera mon nom ?

— Monseigneur, non seulement je crois qu'il gardera votre mémoire, mais je suis sûr qu'il la bénira.

— Merci, Gautier, dit le roi en serrant la main du vieux chevalier, merci. Maintenant, causons un peu de notre vie de guerre et d'aventures. Il me semblera que je meurs comme j'aurais voulu mourir, en combattant, car il y a un souvenir qui pèse sur ma vie et que la mort lente fait grandir à mes yeux et change en remords.

— Eh bien ! Sire, un saint homme s'est présenté tout à l'heure, disant qu'il voulait vous parler et vous exhorter avant votre mort ; voulez-vous que je l'aille chercher ?

— A-t-il dit son nom ?

— Non, Monseigneur ; il a dit seulement qu'il était l'ermite du château de Wark.

— Du château de Wark, dit le roi en tressaillant ; faites entrer cet homme, Gautier, et laissez-moi seul avec lui.

Gautier obéit au roi.

Quelques instants après, un vieillard aux cheveux blancs et à la barbe blanche entra dans la chambre d'Édouard et s'asseyait à son chevet.

Le roi fixa sur lui un regard inquiet, cherchant à distinguer dans les traits de cet homme un visage connu et que, depuis la mort d'Alix, il avait revu bien souvent dans ses rêves.

— Vous ne me reconnaissez pas, Sire ? dit cet homme.

— Oh ! maintenant, je vous reconnais, murmura le roi ; vous avez parlé.

Et, l'œil fixé sur ce vieillard comme sur son juge, le roi attendait.

— Vous ne comptiez pas me revoir, Sire.

— Non, balbutia Édouard.

— Écoutez, Monseigneur, fit le comte de Salisbury, je ne viens pas tourmenter votre mort. Dieu vous rappelle à lui avant moi, c'est sans doute pour que je puisse vous absoudre du remords qui doit vous ronger le cœur, car un roi comme vous, Monseigneur, ne brise pas l'amour et l'honneur d'un serviteur comme moi sans s'en repentir amèrement au jour de sa comparution devant Dieu.

— C'est vrai, Messire, c'est vrai.

— Trente ans ont passé sur votre crime et sur ma vengeance. Le monde a été plein de votre nom, et votre gloire n'a pas tué ce témoin éternel qu'on nomme la conscience. Moi, depuis trente ans, je vis dans la retraite, et la solitude a tué en moi cette mauvaise conseillère qu'on nomme la haine ; si bien qu'aujourd'hui, Sire, si je n'ai pas oublié tout à fait, j'ai du moins pardonné, et c'est en ami que je visite votre lit de mort.

— Merci, comte, merci, répondit le roi.

Et il tendit sa main à Salisbury.

— Vous voyez, Sire, que je suis moins inexorable que vous, reprit celui-ci, car ce n'est pas avec les mêmes sentiments que vous avez assisté à l'agonie de votre mère.

— Quoi, savez-vous... ?

— J'étais à côté de la chambre où elle est morte, et j'ai entendu tout ce que vous lui avez dit.

— Et comment étiez-vous là ?

— Comme je suis ici, comme un saint homme dont les paroles de consolation peuvent soulager une âme prête à retourner au Seigneur. Voyons, Sire, jetez un regard sur le passé,

continua Salisbury en s'accoudant sur le lit du roi, et maintenant que les passions et les ambitions de la terre doivent vous paraître choses bien vides et bien méprisables, maintenant que vos cheveux ont blanchi et qu'il ne reste de ce que vous étiez autrefois que votre nom, dites-moi s'il n'eût pas mieux valu que je n'eusse rien à vous pardonner, et si vous ne préféreriez pas me voir venir à vous non pas comme un juge indulgent, mais comme un ami reconnaissant. Vous avez fait bien des heureux, Sire, vous avez fait bien des largesses, répandu bien des honneurs, vous avez fait grâce à des milliers d'individus entre vos mains ; comment se fait-il, Monseigneur, que vous n'ayez pas fait grâce à la femme de celui qui vous était le plus dévoué et qui eût donné en souriant sa vie pour vous, quoique sa mort eût dû le séparer de ce qu'il aimait le plus au monde ?

Et malgré lui le comte sentait des larmes mouiller ses yeux, car il y a des douleurs que trente ans de solitude ne cicatrisent pas.

— Pardon, comte, pardon, fit le moribond royal, j'ai été bien coupable, et j'ai souffert autant que vous.

— Étrange destinée, reprit Salisbury, qui vous force, vous, le roi conquérant, à me demander pardon, à moi, le chevalier obscur. Quel est donc la puissance de Dieu qui fait si humble et si faible le cœur des rois les plus puissants de la terre !

Ce qui se passait dans Édouard est impossible à dire. Comme si son âme n'eût attendu que le pardon pour abandonner son corps, il s'affaiblissait de plus en plus et ne pouvait que murmurer de temps en temps :

— Merci, comte, merci.

Alors, voyant que la mort approchait, le comte se leva, et, d'une voix solennelle, il dit au mourant :

— Sires, vous avez fait autant de bien et autant de mal que pouvait en faire l'homme qui était le plus grand roi de son siècle. Vous avez fait mourir des milliers de créatures qui défendaient leur droit et leur bien ; mais celui à qui vous avez fait le plus de



mal, Sire, c'est moi, car j'ai survécu au mal que vous m'avez fait ; eh bien ! au nom de tous ceux que vous avez fait souffrir et qui, morts ou séparés de vous, ne peuvent vous pardonner à cette heure suprême, je vous pardonne, Monseigneur, et je prie Dieu pour vous.

Un dernier sourire passa sur les lèvres d'Édouard, et il expira.

Alors Salisbury ouvrit la porte et dit à tous ceux qui attendaient :

— Messeigneurs, le roi Édouard III est mort.

Et, traversant la foule des courtisans et des chevaliers, il quitta le château sans que personne l'eût reconnu, et plutôt semblable à un spectre qu'à un homme.

FIN